HISTOIRE

DE LA

POÉSIE CHRÉTIENNE

DEPUIS LE IVe SIÈCLE JUSQU'AU XVe

GAUME et Cie, Éditeurs, 3, rue de l'Abbaye, à Paris.

CARMINA

E POETIS CHRISTIANIS

EXCERPTA

IN NOVAM LUCEM PROTULIT

ET PERMULTAS INTERPRETATIONES CUM NOTIS GALLICIS
QUÆ AD DIVERSA CARMINUM GENERA
VITAMQUE POETARUM PERTINENT, ADJECIT

FÉLIX CLÉMENT

Editio tertia

1 VOL. IN-12..... 3 fr. 30

Cet ouvrage contient les Textes latins de l'*Histoire de la poésie chrétienne depuis le IVe siècle jusqu'au XVe*.

CORBEIL. Typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

HISTOIRE

DE LA

POÉSIE CHRÉTIENNE

DEPUIS LE IV^e^ SIÈCLE JUSQU'AU XV^e^

PAR

FÉLIX CLÉMENT

PARIS

GAUME ET C^ie^, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1876

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Gaume et Cie, éditeurs, 3, rue de l'Abbaye.

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE

PAR

MŒHLER

Publiée par le R. P. GAMS

DE L'ORDRE DES BÉNÉDICTINS

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR L'ABBÉ P. BÉLET

3 vol. in-8..... 20 fr.

L'auteur de la *Symbolique* n'a pas besoin d'être recommandé à l'attention du public studieux et lettré. Mœhler est aussi connu en France qu'en Allemagne; le R. P. Gams, l'un des collaborateurs du *Dictionnaire encyclopédique* (1), jouit aussi d'une réputation méritée. Les cahiers qui renferment les copies des leçons d'histoire ecclésiastique faites par Mœhler à Tubingue et à Munich, ne pouvaient être mis en œuvre par un éditeur plus capable : le R. P. Gams a collationné les manuscrits, comblé quelques lacunes au moyen d'additions qu'on trouvera imprimées en plus petits caractères, et ajouté dans des notes très-érudites l'indication des ouvrages à consulter, mais le fond appartient bien à Mœhler, et l'on y retrouve toutes les qualités qui distinguent cet illustre écrivain.

L'*Histoire de l'Eglise* de Mœhler, distribuée en trois volumes et divisée en trois grandes parties : *premiers siècles*, *moyen âge*, *temps modernes*, s'accommode très-exactement à l'enseignement de l'histoire ecclésiastique dans la plupart des grands séminaires de France, où cet enseignement se donne en trois années.

(1) Paris, Gaume (26 vol. in-8, 130 francs).

HISTOIRE

DE LA

POÉSIE CHRÉTIENNE

DEPUIS LE IV^e^ SIÈCLE JUSQU'AU XV^e^.

INTRODUCTION

La poésie profane a son principe et son terme dans l'homme dont elle chante les sentiments et les passions. On peut dire que, si elle est souvent innocente et quelquefois utile pour élever l'esprit au-dessus des sens, elle ne repose sur aucune base solide. Elle flotte sans appui certain au gré du caprice et de la fantaisie dans le monde de l'imagination. Pour se donner l'autorité qui lui manque, elle attribue aux objets créés et à ceux qu'elle invente des qualités prises dans l'ordre moral, le beau, le juste, le vrai, qui ne se trouvent qu'en Dieu; enfin, elle donne à tous les sentiments qu'elle exprime une existence propre en dehors du règne de Dieu sur la terre.

La poésie religieuse au contraire, en tant que chrétienne, rapporte tout à Dieu par le Christ. Elle se garde bien de rétablir ce que le divin Libérateur est venu détruire; les fictions du paganisme, les mythes

et l'anthropomorphisme ne la séduisent pas; elle ne connaît que la réalité de l'âme humaine, créée pour aimer, servir Dieu et le posséder éternellement. Les poëtes chrétiens ont dédaigné les vains ornements et les descriptions dont l'imagination fait tous les frais. La sublimité des faits évangéliques et des sentiments chrétiens, l'admirable puissance du Créateur qui s'est révélée dans la nature et dans les Saints ont suffi à leurs yeux. Ils ont tenté d'exprimer à leur manière ce qui est inexprimable, de faire partager à d'autres les émotions qui les animaient. Tout le reste, je veux dire les inventions dont les poëtes profanes accompagnent le sujet de leurs poëmes, a été rejeté par eux avec dédain, comme autant de mensonges indignes de la vérité de la religion chrétienne, ou comme des fleurs de rhétorique qui ne pouvaient qu'affaiblir l'effet de la pensée elle-même dépouillée de tous ces artifices. La poésie sacrée n'est pas un genre de littérature; elle a une origine trop haute. Les idées et les faits sont dus à la libéralité d'une main divine, et l'homme ne peut qu'arranger les mots.

Ils ne reviendront plus, ces temps où quelques hommes passaient leur vie à polir des phrases, à limer leurs vers, à *lécher leurs petits ours*, selon l'expression de Virgile, avant de les produire en public, de les faire lire à un petit nombre de gens oisifs et heureux. Avec eux a disparu cette littérature qui se complaisait en elle-même, et que les Grecs et les Romains pouvaient seuls cultiver. En effet, préoccupés de leurs jouissances et du seul souci de se faire une vie agréable, se reposant sur de nombreux esclaves de tous les soins de la vie matérielle, ceux que les lettres captivaient exigeaient d'elles qu'elles ne retraçassent

aucune image des détails de la vie qui n'auraient offert à leurs esprits qu'une importune réalité. Voyez avec quelle adresse, quelle merveilleuse habileté, artistes, littérateurs et poëtes ont cherché à se soustraire à toutes les misères de l'existence humaine. Combien il faut d'érudition et de recherches, que de textes et de mots épars il faut réunir pour reconstituer une vie d'homme, pour faire descendre de leur piédestal ces statues inanimées, pour les faire respirer et marcher, pour retrouver des êtres humains parlant et agissant *enfin comme ils ont dû le faire* ! Les littérateurs de l'antiquité ne nous ont laissé voir que ce qu'ils voulaient voir eux-mêmes. Ils vivaient dans une atmosphère artificielle et toute de convention. Il faudrait y vivre soi-même pour ressusciter leurs formes et leurs habitudes littéraires. Tout en conservant dans l'inégalité des conditions l'ordre établi par la sagesse éternelle du Créateur, le christianisme a appris à l'homme ses véritables devoirs. En répandant dans le monde les idées de l'égalité des âmes devant Dieu, de la fraternité en Jésus-Christ et de la charité chrétienne, il a modifié profondément l'existence humaine. Depuis l'avénement du Messie, l'idéal ancien, que servait merveilleusement la mythologie, a fait place à la réalité, c'est-à-dire à la pensée toujours présente des fins de l'homme. Dans la tâche de l'historien, du littérateur, dans l'inspiration du poëte, il n'est plus rien qui ne doive se rattacher aux destinées de l'homme régénéré.

Le spiritualisme qui règne dans les poésies chrétiennes exhale un parfum qu'il est doux de respirer en ces temps où le sensualisme envahit toutes les intelligences et pénètre dans les cœurs les mieux fortifiés

contre ses détestables influences. La vie des hommes dont nous publions les œuvres a été une lutte constante contre les sentiments auxquels les nourrissons des Muses s'étaient laissé entraîner ; cet entraînement, ces transports, ce délire qu'on appelle encore de nos jours *inspiration*, faisaient horreur à nos poëtes. Après tout, ce spiritualisme que beaucoup de personnes redoutent, parce qu'il est un frein imposé aux sens et aux progrès de la matière, on n'en a jamais abusé, pas plus au moyen âge qu'à aucune autre époque; si affaiblie que soit son influence, il empêche seul le corps social de se dissoudre; il est le plus sûr rempart de la civilisation, puisque parmi les vertus qu'il inspire il faut compter l'oubli de soi-même, qui fait aimer et respecter les hommes, puisque, assurant le bonheur dans l'autre vie, il ne donne pas à celle-ci un charme indifférent, en lui prodiguant des promesses et en lui faisant un devoir de l'espérance.

Allons au fait ; ceux qui recherchent dans la poésie ce que le christianisme réprouve n'ont rien à voir dans cette histoire de la poésie chrétienne. Mais elle suggérera d'utiles réflexions et elle révélera des beautés peu connues à ceux qui sont portés à rechercher de préférence la peinture des sentiments et des actions que le christianisme tolère comme des faiblesses inséparables de l'humanité, ou qu'il fait considérer comme n'ayant plus, depuis le péché originel, le caractère d'innocence qui était le privilége de tous les actes de l'homme avant la chute. Ce que la loi divine enseigne, ce qu'elle conseille, ce qu'elle ordonne, ce dont elle veut faire l'aliment des âmes en vue de leur salut éternel, telle est la source à laquelle nos poëtes ont puisé leurs inspirations.

Il me semble qu'il convient plus que jamais de réveiller les échos de l'*Hosanna* éternel des siècles. La société se *déchristianise* de jour en jour. Telle impiété qu'on n'osait autrefois proférer en public est divulguée et répandue chaque matin sous les yeux de plusieurs milliers de lecteurs. Le mal s'impose comme autrefois le bien. Nous subissons la tyrannie des enseignements de la mauvaise presse, des mauvais livres, des arts mauvais. Les poëtes modernes se sont fait comme une gloire d'exclure la raison de leurs œuvres, tandis que la poésie doit en être au contraire une expression plus sensible et plus harmonieuse. Rotrou, Corneille, les deux Racine, J.-R. Rousseau, Chateaubriand et beaucoup d'autres l'ont prouvé. De nos jours, Reboul, Hippolyte Violeau, Paul Reynier, MM. Victor de Laprade, Autran, l'abbé Lalanne, O. Ducros de Sixt, Henri de Bornier, ont servi avec courage et talent la cause de la poésie chrétienne. Les vers que Lamartine a consacrés à des sujets chrétiens dans ses *Méditations poétiques*, et surtout dans ses *Harmonies poétiques et religieuses*, sont les seuls qui, dans un siècle, auront triomphé de l'oubli. Il en sera probablement de même des strophes que Victor Hugo et Alfred de Musset ont rimées sous l'influence d'un sentiment religieux, parce que ces poésies auront été non-seulement les plus belles, mais aussi les plus sensées que leur plume ait tracées. Rien n'est plus contraire à l'hygiène morale que cette poésie toute d'images et de mots qui a prévalu en ce siècle. Le mal a été reconnu si grand, que des protestations se sont élevées contre ces abus de l'imagination et cet amour immodéré de la forme. On a opposé au romantisme l'école du bon sens. Toutefois les tendances matérialistes des partisans de

cette dernière école n'ont pas tardé à révéler l'impuissance de cette réforme.

Nos poëtes, évitant ce que d'autres recherchent, repoussant les descriptions sensuelles, les images voluptueuses, calculent rarement leurs effets; cependant l'impression que produit la lecture de leurs œuvres est telle, qu'on conçoit d'eux une estime singulière. Leurs talents font toujours penser à leurs vertus, et notre imagination les grandit d'autant plus que l'obscurité qui entoure la plupart d'entre eux est plus impénétrable.

Toujours sérieux, ils parlent peu d'eux-mêmes; l'*Alleluia* est leur cri d'allégresse, et, s'ils versent des larmes, ce sont des larmes d'amour divin ou de pénitence. En supposant que leurs œuvres soient insuffisantes pour former le goût des jeunes gens, pour satisfaire aux exigences de leur imagination, de leur curiosité, pour les préparer enfin à l'exercice de tous les genres d'éloquence et de poésie, on accordera sans peine qu'elles conviennent merveilleusement à certaines situations de l'âme, à certains moments où le cœur humain s'affranchit des conditions de l'existence présente, des préoccupations de la vie extérieure, des idées que lui suggèrent les passions et les intérêts humains, et s'abandonne aux charmes d'une poésie toute spirituelle. Elles seront aussi pour beaucoup de lecteurs une source d'impressions d'autant plus heureuses qu'elles sont moins recherchées. Quel est l'homme le plus mondain qui au spectacle d'une première communion n'ait senti se raviver en lui les doux souvenirs de son enfance chrétienne? En quelle estime ne doit-on pas avoir des poëmes comme ceux-ci, qui offrent à l'esprit les plus belles conceptions, au cœur les meilleurs

sentiments, à la vie d'admirables enseignements!

C'est du cœur que s'exhale la vraie poésie. En vain l'esprit est cultivé, l'imagination ornée, la langue respectée ; en vain les lois de l'harmonie et du mètre sont observées fidèlement ; si un battement du cœur ne donne à tout cela le mouvement et la vie, un poëme est sans valeur et sans portée, *telumque imbelle sine ictu*. Que l'âme du poëte, déshéritée de la grâce et esclave de l'erreur, soit tourmentée de mauvaises passions et poursuive l'objet funeste de ses convoitises déréglées, ses vers *iront, comme* des flammes dévorantes, porter la dévastation dans le monde ; confiés à la mémoire des générations, ils exciteront tour à tour à la haine, à la colère, à la révolte, au sarcasme, à la sensualité et à d'autres désordres. Mais, qu'au contraire, le poëte n'ait d'autre passion que celle de la vérité et de la vertu ; qu'il s'élève au-dessus des faiblesses du vulgaire ; que la foi l'éclaire de son flambeau divin ; que l'espérance l'invite à tourner ses regards vers le but suprême de la destinée humaine ; que la charité surtout, cet amour des grands cœurs, échauffe et vivifie ses inspirations ; et alors ses œuvres, à quelque degré que son talent les place, produiront des effets salutaires, encourageront au bien ; et c'est ainsi que les générations chrétiennes se communiqueront l'étincelle de vie destinée à perpétuer dans le monde le double culte de la beauté et de la vertu.

En prenant la volonté, les croyances et la vivacité du sentiment, pour ne pas dire l'exaltation, comme point de départ de l'inspiration poétique, je réponds à ceux qui croient encore que les fictions du paganisme ont dicté de plus beaux vers que les réalités du christianisme : L'Hélicon et le Parnasse ont-ils inspiré plus

de joie et fait couler plus de larmes que le Thabor et le Golgotha? Les anciens eux-mêmes ont prouvé, par leur exemple, que la poésie n'est réellement grande et n'exerce une influence durable et civilisatrice qu'à la condition d'être liée étroitement à des croyances religieuses. Le génie religieux de Sophocle et la tendre piété de Virgile ont plus contribué à leur gloire que le récit des aventures de leurs héros. Quelle idée les anciens se faisaient du rôle des poëtes, quand ils les appelaient les guides et les pasteurs des peuples, quand ils les respectaient comme les amis et presque les dépositaires des secrets des dieux. Les arts sont les frères de la poésie : pourquoi refuser à celle-ci de puiser à la source où ceux-là ont trouvé leurs plus belles inspirations? Nos plus beaux monuments d'architecture sont nos temples ; nos plus belles peintures représentent la naissance, les miracles, la mort, la résurrection et l'ascension de notre Dieu ; notre plus belle musique est ce plain-chant séculaire dont les accents, toujours anciens, toujours nouveaux, retentissent au même jour et aux mêmes heures dans toute la chrétienté.

La lyre chrétienne n'est jamais restée muette. Quoique les Psaumes, les Cantiques et les autres textes de l'Ancien et du Nouveau Testament aient pu suffire à l'expression de nos sentiments chrétiens, une foule de poëtes se sont efforcés comme à l'envi de composer des poëmes religieux, des hymnes et des cantiques. Saint Hilaire de Poitiers et saint Ambroise s'emparent des mètres antiques, et les font servir à la louange du vrai Dieu dans les temples; saint Prosper écrit son poëme *Contre les ingrats;* Tyro Prosper, dans des vers d'une touchante délicatesse, invite sa femme à supporter avec lui et en épouse chrétienne les épreuves de la vie présente;

Severus Sanctus nous donne une première idylle chrétienne, dont la forme peut rivaliser avec celle des églogues du doux poëte de Mantoue. Prudence n'a pas été seulement un grand poëte chrétien, mais son imagination, la hardiesse de son pinceau et son énergie tout espagnole le placent au rang des poëtes les plus heureusement doués. L'hymne *Salvete, flores martyrum*, quoique charmante par la grâce et le sentiment, ne donne qu'une idée fort incomplète des beautés dont le *Combat spirituel*, le *Peristephanon* et le *Cathemerinon* sont remplis. Paulin de Pella nous fait assister à l'existence aventureuse d'un jeune patricien que les invasions des Barbares et des malheurs privés convertissent au christianisme. Saint Paulin de Nole nous révèle combien l'aimable simplicité de style, qui s'allie à la pureté de la pensée chrétienne, l'emporte sur les vieilles grâces fardées de son précepteur Ausoue, qui, au milieu d'une cour devenue chrétienne, regrettait le paganisme. Saint Orient, évêque d'Auch, unit, dans son *Commonitoire*, la précision de la doctrine aux charmes d'une versification facile. Marius Victor et saint Avit préludent au poëme qui immortalisera Milton. Sidoine Apollinaire, devenu évêque, renonce aux muses païennes et consacre son inspiration poétique à la gloire de Dieu et à sa patrie opprimée. Théodulphe est l'auteur du plus beau poëme qui ait été écrit sur la justice; son hymne célèbre, *Gloria, laus,* est chantée plus de fois dans la chrétienté, le jour des Rameaux, que ne l'a jamais été, dans l'antiquité, aucune Rhapsodie d'Homère. Les hymnes et les séquences qui excitent notre admiration dans les solennités religieuses, ne sont pas les seules inspirations de Fortunat, de Raban Maur, de Notker, de saint Pierre Damien, de saint Bernard,

d'Adam de Saint-Victor, de saint Thomas d'Aquin, de Thomas de Celano et de Jacopone. On trouve dans leurs ouvrages des accents aussi beaux que ceux du *Vexilla Regis prodeunt*, du *Veni, Creator Spiritus*, du *Jesu dulcis memoria*, du *Dies iræ* et du *Stabat Mater* dont ils sont les auteurs.

La poésie, comme toutes les autres manifestations de la pensée, subit et exerce tour à tour une influence plus ou moins grande. Les croyances, les intérêts et les passions du peuple qui s'agite autour de lui, dictent au poëte les pensées qu'il exprime et qu'il coordonne suivant son génie, sa raison et sa sensibilité. Fidèle au don qu'il a reçu d'imaginer, de peindre et de rendre sensibles à l'oreille les idées et les objets, il doit leur rapporter la forme et l'expression qu'il emploie, rechercher dans le fond même de son sujet les couleurs de sa poésie et les tons de sa lyre. Qu'il ajoute à ces qualités générales sa sensibilité personnelle ; si cette dernière est à la fois distinguée et forte, tendre et élevée, il est vraiment poëte.

Le poëte a aussi une action à exercer sur ses semblables : il doit faire passer dans leurs âmes les sentiments qui l'animent lui-même; mais il ne peut y parvenir qu'à la condition de suivre ses contemporains dans leurs développements religieux et sociaux, de vivre de leur vie. Il ne lui est pas permis de rester en arrière, sous peine de n'exercer aucune influence civilisatrice.

Or, si le monde, de païen qu'il était, est devenu chrétien; si ses idées et ses habitudes se sont transformées, le poëte devait aussi se faire chrétien et se modifier profondément. En effet, quoique, pendant les premiers siècles du christianisme, les poëtes aient em-

ployé les éléments de la poésie ancienne, c'est-à-dire la quantité prosodique et les formes de vers usitées chez les païens, il y a un abîme entre les deux genres de poésie. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer, par exemple, le choix des vers de Virgile que Proba Falconia, dame romaine du quatrième siècle, a eu la singulière pensée de réunir pour exprimer les principaux actes de la vie de Jésus-Christ; il suffit, dis-je, de comparer ces vers, après tout excellents en eux-mêmes, avec ceux que Sedulius composait au cinquième siècle sur le même sujet. Voici les uns et les autres se rapportant à la naissance de Jésus-Christ :

Vers de Virgile :

Nunc ad te et tua, magne pater, consulta revertor.
Majus opus moveo : vatum prædicta priorum
Aggredior; quamvis angusti terminus ævi
Accipiat, tentanda via est quâ me quoque possim
Tollere humo, et nomen famâ tot ferre per annos,
Quot tua progenies cœlo descendit ab alto.
Attulit et nobis aliquando optantibus ætas
Auxilium adventumque Dei : quum femina primùm
Virginis os habitumque gerens (mirabile dictu)
Nec generis nostri puerum nec sanguinis edit :
Seraque terrifici cecinerunt omnia vates,
Adventare virum populis terrisque superbum,
Semine ab æthereo, qui viribus occupet orbem,
Imperium oceano, famam qui terminet astris [1].

Vers de Sedulius :

Quæ nova lux mundo, quæ toto gratia cœlo?
Quis fuit ille nitor, Mariæ quum Christus ab alvo
Processit splendore novo? velut ipse decoro
Sponsus ovans thalamo, formâ speciosus amœnâ

[1] « *In Testamentum Novum Centones Virgiliani,* » édition d'Henri Estienne, 1578.

Præ natis hominum, cujus radiante figurâ
Blandior in labiis diffusa est gratia pulchris.
O facilis pietas! ne nos servile teneret,
Peccato dominante, jugum, servilia summus
Membra tulit Dominus, primique ab origine mundi
Omnia qui propriis vestit nascentia donis,
Obsitus exiguis habuit velamina pannis:
Quemque procellosi non mobilis unda profundi,
Terrarum non omne solum, spatiosaque lati
Non capit aula poli, puerili in corpore plenus
Mansit, et angusto Deus in præsepe quievit.

Salve, sancta parens, enixa puerpera regem,
Qui cœlum terramque tenet per sæcula, cujus
Numen, et æterno complectens omnia gyro
Imperium sine fine manet, quæ ventre beato
Gaudia matris habens cum virginitatis honore,
Nec primam similem visa es, nec habere sequentem;
Sola sine exemplo placuisti femina Christo [1]!

Ce ne fut qu'au bout d'un certain laps de temps que l'on sentit la nécessité d'adopter des formes poétiques plus populaires et plus convenables à leur objet. Une poésie rimée, et fondée sur la numération des syllabes, remplaça la quantité minutieuse et la prosodie compliquée des anciens. L'invention de cette forme nouvelle, éminemment populaire et musicale, appartient exclusivement au moyen âge. Pendant qu'elle était exploitée avec beaucoup de talent et une merveilleuse fécondité par une foule de poëtes latins, depuis le dixième siècle jusqu'au quatorzième, elle était adoptée définitivement par les poëtes français. Cette forme de la poésie latine du moyen âge si calomniée, plutôt par l'ignorance que par l'esprit de système, continua à vivre dans les œuvres de Ronsard, de Malherbe, de Corneille,

[1] Sedulii *Opus Paschale*, composé sous les empereurs Théodose le Jeune et Valentinien III, entre 425 et 450.

de Racine, et elle s'est vu rajeunir dans tous les détails de ses rhythmes variés sous la plume de Lamartine et des autres poëtes lyriques du dix-neuvième siècle.

Il n'est pas jusqu'aux conceptions symboliques sur des rhythmes d'une originalité singulière, telles que celles du *De laudibus Virginis* de saint Bernard et du *Trinitas, Deitas, Unitas* de Pierre de Corbeil, que mes auditions des chants de la Sainte-Chapelle ont remis en lumière, qui n'aient servi de types à des poëtes, à commencer par ceux de la Pléiade au seizième siècle pour finir à Victor Hugo, avec cette différence notable que malgré les entraves du rhythme, le *Trinitas* est une exposition dogmatique profonde, pleine de magnificence et de pensées, tandis que le petit poëme des *Djinns*, par exemple, n'est qu'un enfantillage bizarre et ne signifie rien du tout.

Quoique adoptée généralement au moyen âge, cette forme nouvelle ne fit pas oublier, comme on le croit trop légèrement, le système prosodique ancien. On continua à faire des vers hexamètres, pentamètres, ïambiques, etc., et presque tous les poëtes pratiquèrent même les deux sortes de versification : preuve évidente que ce n'était pas l'ignorance et la barbarie qui faisaient préférer la nouvelle forme à l'ancienne.

L'ordre chronologique que j'ai adopté offre plusieurs avantages. Il rend d'abord plus facile l'étude des destinées de la poésie latine pendant une période de mille années que les modernes historiens de la littérature s'obstinent à regarder comme un temps de ténèbres et d'ignorance, tandis qu'elle a été la gardienne studieuse et fidèle des chefs-d'œuvre de l'antiquité, tout en nous léguant des productions originales et variées. En effet, chaque époque, chaque siècle de l'ère chrétienne donne

naissance à quelque poëme liturgique ou populaire qui brille comme une fleur et en est le gracieux ornement. Mais ces fleurs ne meurent point ; on les voit éclore successivement, et elles émaillent le champ de la tradition : c'est ainsi que le quatrième siècle nous a donné les hymnes de saint Ambroise ; le cinquième, celles de Prudence, de Sedulius et de Claudien Mamert ; le sixième et le septième, des chants différents qui retentissent encore dans nos églises ; le huitième, l'*Ave, maris Stella ;* le neuvième, le *Gloria, laus* de Théodulphe et le *Veni, Creator ;* le dixième, le *Victimæ Paschali* de saint Notker, l'*Iste Confessor ;* le onzième, le *Veni, sancte Spiritus* du roi Robert ; le douzième, le *Mittit ad virginem* d'Abailard, le *Jesu dulcis memoria* de saint Bernard, le *Gaude prole, Græcia*, d'Adam de Saint-Victor ; le treizième, le *Dies iræ* de Thomas de Celano, le *Pange, lingua*, l'*Adoro te* de saint Thomas d'Aquin ; enfin, le quatorzième, le *Stabat Mater* de Jacopone. Il devient facile d'établir les rapports de ces poëmes, tous populaires, avec la physionomie de chaque siècle et le caractère que la postérité a assigné à chacun des grands personnages qui semblent résumer en eux l'esprit général, tels que Charlemagne, saint Bernard, saint Louis, saint Thomas d'Aquin et saint François d'Assise.

J'ai fait choix de poëmes ou de fragments de poëmes tirés des œuvres de cinquante-quatre poëtes et de vingt et un auteurs anonymes. Ce choix commence aux premières années du quatrième siècle et s'arrête aux dernières années du quatorzième.

La plupart de ces poëmes sont dispersés dans des collections volumineuses qu'il n'est pas aisé de se procurer, et qui, d'ailleurs, ne se prêtent pas volontiers au mode de travail usité de nos jours. D'autres sont restés

inédits; la lecture de plusieurs manuscrits et d'antiphonaires des onzième, douzième et treizième siècles, m'a permis de les offrir au public. Je suis loin de croire ce travail parfait; j'espère, toutefois, que le lecteur jugera ses imperfections avec quelque indulgence, et me tiendra compte des difficultés de cette publication que je ne pouvais mener à bonne fin qu'après avoir lu un grand nombre d'ouvrages français et étrangers, plusieurs manuscrits, contrôlé les uns par les autres, des textes que le temps n'a pas épargnés et qu'une regrettable indifférence a exposés à de nombreuses altérations. Je n'ai rien négligé pour recueillir ce que les ouvrages de nos poëtes renferment de plus intéressant et de plus propre à être apprécié par un lecteur chrétien.

Ce qui frappe le plus dans ces poésies chrétiennes, c'est l'harmonieux accord de toutes ces voix s'élevant par intervalles pour chanter le même Dieu, les mêmes mystères, la même morale; c'est l'unanimité de ces hommes appartenant à des pays et à des temps divers, vivant au milieu de circonstances tout à fait différentes, participant à des civilisations qui se sont succédé sans se ressembler. Quel ensemble merveilleux de croyances, quelle identité de sentiments et d'impressions chez ces poëtes!

La foi de Lactance est celle d'Adam de Saint-Victor; la théodicée de saint Prosper est celle de Théodulphe et de Thomas de Celano. Ces hommes, séparés par l'espace des siècles, sont rangés ici comme ils le sont sans doute autour du trône de Dieu et forment un chœur chantant les mêmes mystères, honorant la sainte Mère du Christ, célébrant les louanges des Saints sans qu'aucun d'eux apporte au fond des idées chrétiennes la plus légère

modification. La raison n'est-elle pas illuminée, et la divine origine du Symbole des Apôtres n'est-elle pas rendue éclatante par la perpétuité de cette inspiration transmise comme un flambeau passant de main en main sans s'éteindre, et qui fait briller à tous les yeux la durée, l'immutabilité et l'infaillibilité de l'Église? Tout change dans le monde. Les institutions humaines sont modifiées plusieurs fois en un siècle dans chaque pays; les arts ont des langages différents, contre lesquels on ne tarde pas à invoquer la prescription ; les sciences, toujours nouvelles et toujours incomplètes, circulent dans l'univers et proclament leurs progrès, quoiqu'elles ne franchissent jamais le cercle des causes secondes, comme le cheval aveugle attelé à un manége et qui croit avancer parce qu'il marche. Ici tout est immuable. La doctrine évangélique, telle qu'elle a été établie par le divin Fondateur, y luit sans éclipse avec une autorité et une puissance dont rien en dehors d'elle ne peut offrir d'exemple.

Cependant, l'unité dans le fond des idées n'a pas empêché la littérature chrétienne de recevoir le reflet des événements contemporains ; séparer les différents auteurs du siècle qui les a vus naître, c'eût été leur ôter une grande partie de l'intérêt qu'ils excitent. Placés, au contraire, dans un ordre chronologique, les poëmes et les notices présentent une véritable histoire de la poésie chrétienne; on peut voir dans le volume latin par quelle série de transformations elle s'est peu à peu dégagée des entraves du mètre pour prendre une allure plus simple et plus libre, pour substituer à une quantité minutieuse et devenue impopulaire la numération des syllabes et la rime. La comparaison des formes de la poésie chrétienne, pendant les derniers siècles du

moyen âge, avec les formes de notre poésie française, jettera quelque jour sur les véritables origines de cette dernière et prouvera jusqu'à l'évidence tout ce qu'elle doit à cette poésie latine rimée qu'on a décriée avec autant d'injustice que d'ingratitude; avec injustice, parce qu'elle renferme en elle-même des beautés de premier ordre et que, sous la plume de saint Bernard, d'Adam de Saint-Victor, de saint Thomas d'Aquin et d'autres, elle a atteint les hauteurs du lyrisme; avec ingratitude, parce que la poésie française lui a emprunté, sans aucun changement, les éléments qui la constituent, c'est-à-dire la numération des syllabes, la rime, la division du vers en deux hémistiches, les différentes sortes de vers, particulièrement ceux de huit et de dix syllabes, et notre vers alexandrin, tout enfin, même l'ordre et la succession des vers dans les strophes si variées et si harmonieuses de la poésie lyrique. La mine était si riche que j'ai dû me borner à en exploiter les filons les plus purs.

J'ai laissé dans les manuscrits et dans les éditions dues aux savants hommes des trois derniers siècles une foule de poëmes d'une grâce charmante et où brillent les dons les plus heureux de l'imagination. J'ai préféré aux récits merveilleux, aux légendes qui charmaient et embellissaient la vie chrétienne de nos pères l'expression poétique du dogme, de la morale et des sentiments religieux. Si, après tout, on voyait dans cette publication moins une œuvre littéraire qu'un livre de prières, je ne croirais pas pour cela avoir mal employé mes veilles.

Chaque poëte est l'objet d'une notice biographique qui fait connaître le temps où il vivait, les principaux événements de sa vie, l'influence qu'il a pu avoir sur son siècle ou celle qu'il en a reçue, les qualités qui le distinguent.

Des notes morales, littéraires et géographiques n'auraient pas suffi à une époque comme la nôtre, où la connaissance des dogmes catholiques et de l'histoire de la religion occupe si peu de place dans les esprits. Il m'a paru nécessaire de rappeler les miracles ou les légendes auxquels certains passages se rapportent. Des renvois nombreux à l'Ancien et au Nouveau Testament font connaître au lecteur l'esprit avec lequel il doit juger et apprécier nos poëtes. Les faits historiques auxquels ils font allusion, la position des villes, des fleuves, des montagnes, etc., se trouvent également mentionnés. On trouvera aussi dans ces notes de nombreux rapprochements avec les poëtes païens de l'antiquité et plusieurs poëtes français.

Je ne saurais trop engager le lecteur studieux à lire dans le texte les poëmes que j'ai traduits. Ces textes réunis sous ce titre : *Carmina e poetis christianis excerpta*, forment un volume renfermant environ seize mille vers. Ils sont accompagnés de commentaires sur les diverses formes de la versification, sur les vers métriques et syllabiques, sur l'allitération, la numération des syllabes, la rime et l'assonance, enfin sur les modifications successives de la quantité prosodique et sur la transformation de la poésie métrique.

La traduction de ces poëmes offrait des difficultés de plus d'un genre ; et, quoique je ne puisse espérer de les avoir surmontées toutes, je veux cependant les faire connaître, moins pour obtenir quelque estime pour ce travail que pour mettre mes auteurs de prédilection à l'abri de certains reproches que ma bonne volonté est impuissante à leur épargner.

En premier lieu la poésie est-elle traduisible ? Je ne le crois pas. Puisque la poésie écrite est la forme litté-

raire du *beau*, cette forme disparaissant par le fait même de la traduction, le *beau* seul doit rester, mais dépouillé du êtem ent que le poëte lui a donné. Il est réduit à l'état d'une pensée exprimée dans un langage où l'on ne doit plus rechercher que la simplicité et l'exactitude. En supposant même que le traducteur soit assez heureux pour trouver des expressions équivalentes, il ne peut imiter en rien le mécanisme de la versification, les combinaisons multipliées du rhythme, les effets si frappants de l'accent, la musique de la rime : en un mot, toutes ces choses sont perdues et ne peuvent être remplacéespa r rien qui leur ressemble.

En second lieu, pour ce qui regarde l'orthodoxie, on comprendra tout ce qu'une première traduction d'un tel ouvrage offrait de dangers. A l'exception de quelques hymnes, j'ai dû assumer seul la responsabilité du sens, puisque les neuf dixièmes du texte se composent de morceaux qui n'ont jamais été traduits en français. Quelque soin que j'aie mis à me rattacher étroitement à des enseignements reçus d'abord sur les genoux de ma pieuse mère, et ensuite de la bouche vénérée de nos pasteurs et de nos prêtres, il est possible que des expressions inexactes soient échappées à ma plume. Je prie les personnes qui les rencontreront dans le cours de ce livre de vouloir bien d'abord consulter le texte latin pour distinguer la part d'erreur qui pourrait être attribuée au poëte de celle qui me reviendrait légitimement, et ensuite de m'avertir directement, afin que ces inexactitudes involontaires, et que je désavoue d'avance, disparaissent dans une prochaine édition.

J'ai passé une partie de ma vie à étudier les beaux-arts et à en propager le goût et la pratique. La Providence m'a placé dans la modeste condition des ar-

tistes. Cette profession dont quelques-uns se montrent si fiers, et l'esprit du siècle ne tend que trop à exciter cette présomption, je l'estime la plus humble de toutes ; car elle oblige l'homme à exercer certaines de ses facultés aux dépens de beaucoup d'autres, à faire prédominer la sensation, l'impression, la sensibilité, l'imagination sur le raisonnement, l'analyse, la recherche de la vérité en elle-même et pour elle-même. Tous les beaux discours qu'on fait sur les arts, toutes les flatteries dont on abreuve ceux qui s'y livrent avec succès ne font pas choisir parmi les artistes des hommes d'État, des administrateurs ; quels que soient les résultats du travail de l'artiste, quelque beaux que soient ses chefs-d'œuvre, ce ne sont que des fictions qui procurent aux hommes des plaisirs plutôt qu'ils ne satisfont à des besoins. Une pensée morale juste, utile et bien exprimée leur sera toujours supérieure. Je ne nie pas cependant la mission de l'artiste ; elle peut être d'autant plus belle qu'en ces temps l'art est le prédicateur le mieux écouté. En me livrant à quelques travaux difficiles et sérieux dans le genre de celui que j'offre au public, je me propose un double but : celui de faire connaître la poésie religieuse pendant sa plus belle période et d'entraîner quelques intelligences sur les sommets chrétiens où règne une atmosphère pure et vivifiante. Cette histoire de la poésie est, en un mot, dans ma pensée, un chapitre de l'esthétique chrétienne.

Un architecte ne saurait édifier une cathédrale, si, complétement étranger au style chrétien et aux habitudes de notre culte, il ne connaissait que les lois et les convenances de l'architecture grecque et romaine. Comment pourrons-nous, à notre tour, construire dignement l'édifice de nos idées, si nous dédaignons

d'acquérir une connaissance au moins suffisante de cette période si glorieuse de mille années, pendant laquelle l'Église catholique n'a cessé de prodiguer au monde des bienfaits dont nos poëtes, ses plus ardents apologistes, nous ont transmis la mémoire?

Il me reste à dire quelques mots sur la nationalité de nos poëtes.

Dieu a divisé le genre humain en familles séparées par des montagnes, des fleuves, des mers. Ces groupes, placés sous une latitude différente, se sont donné des coutumes, un caractère, un tempérament particuliers.

En appelant ces peuples divers à partager les mêmes croyances, Dieu ne leur a pas imposé l'uniformité. C'est bien l'occasion de se rappeler cette devise : *In necessariis unitas, in dubiis libertas.*

Il sera intéressant d'étudier en même temps que le génie particulier à chaque poëte le tour d'esprit et la manière de sentir propres à sa nation.

Les dons du génie et de l'imagination ont un caractère individuel qui n'est pas subordonné à un ensemble de faits historiques et sociaux ; mais le choix des sujets, la forme de la pensée et la nature des images portent l'empreinte des circonstances extérieures et des influences les plus voisines.

C'est ainsi que depuis saint Hilaire de Poitiers jusqu'à saint Avit la lutte contre le paganisme a donné aux œuvres des poëtes un caractère apologétique ; c'est ainsi que les invasions des Barbares leur ont arraché des accents d'une grande tristesse et même des plaintes amères suivies aussitôt de sentiments de résignation.

La période Gallo-Romaine comprend quinze poëtes : à saint Hilaire de Poitiers, homme d'une foi ardente, confesseur, l'une des gloires de l'épiscopat français,

succède Ausone. Celui-ci est un caractère de transition, gâté par la vie de cour, ingénieux et passionné pour les plaisirs de l'esprit, chrétien un peu malgré lui. Je ne lui ai donné une place qu'afin de faire mieux ressortir les qualités du cœur et le talent supérieur de saint Paulin de Nole, l'un des plus sympathiques de nos poëtes. Saint Ambroise, quoique né à Trèves, n'avait rien de tudesque : sur les bords du Rhin, on était, même à cette époque, plutôt Franc que Germain. La mélancolie, la tristesse voisine du découragement sont les traits essentiels du caractère de Tyro Prosper et de Severus Sanctus. Sedulius, au contraire, est plein de confiance. Le goût de saint Orient est très-pur et témoigne d'une éducation très-recherchée. Saint Prosper est un poëte philosophique à la manière de notre Corneille. Paulin de Périgueux raconte ; Claudien Mamert est un chantre inspiré ; Sidoine Apollinaire décrit. Ennodius a de la distinction, et saint Avit du génie.

A la période Gallo-Romaine se rattachent quatre poëtes nés en Italie : Claudius Marius Victor, resté rhéteur malgré tout son désir de ne plus l'être, et doué d'une imagination hardie ; Arator, versificateur élégant ; saint Grégoire le Grand, poëte lyrique et liturgique par excellence ; et même Fortunat qui devrait appartenir aux Gaules où il passa les trente-trois dernières années de sa vie.

Je comprendrai aussi dans cette époque apologétique trois auteurs africains : Lactance, esprit distingué et ferme, qui prend volontiers ses images et ses comparaisons dans le monde des cours où il a vécu ; Marius Victorinus, énergique et pathétique ; et saint Augustin, grande âme, pleine de tendresse. J'y rangerai encore quatre auteurs espagnols : Juvencus, le premier de nos

poëtes par ordre de date et non le dernier pour la pureté du style et l'admirable propriété d'expression; saint Damase, ami des lettres et des arts, plein de hardiesse dans ses images; Prudence, génie puissant, le prince de toute cette pléiade; saint Eugène de Tolède, dont la piété était vive et ingénieuse.

La poésie élégiaque et tendre est aussi représentée par le Grec Paulin de Pella dans ce groupe où brille encore d'un éclat plus modeste le talent féminin d'Helpidie, femme de Boèce et d'origine grecque. Le Burgonde saint Hilaire d'Arles ne peut être distrait non plus de cette première floraison de la poésie chrétienne.

A cette magnifique période Gallo-Romaine succéda celle de l'établissement de la liturgie, des grandes institutions religieuses depuis Charlemagne jusqu'au roi Robert. Elle a été la moins féconde en poésies proprement dites par cette raison même que la prose était lyrique et que la paraphrase éloquente du texte des Écritures était en grande faveur alors et semblait suffire à une foi militante.

Nous y verrons briller les Anglais Bède le Vénérable, pieux et savant, et Alcuin, poëte essentiellement ecclésiastique, très-lettré, toujours enseignant et préoccupé de faire coopérer la religion à une sage politique; les Lombards Paul Warnefride et Théodulphe, poëte moraliste qui, ayant résidé plus de quarante ans en France, nous appartient au même titre que Fortunat et Alcuin; le Burgonde saint Notker, moine artiste, et le Germain Raban Maur, qui ouvre la série des poëtes ascétiques.

Le royaume des Francs fut encore le mieux partagé. Nous y trouverons Flore, une des gloires de l'Église de Lyon, élégant et élevé dans ses conceptions, et rêvant une monarchie catholique universelle; saint Odon de

Cluny, le poëte monastique, et Fulbert de Chartres, le poëte liturgique.

Avec le roi Robert s'ouvre une ère de ferveur et d'enthousiasme durant laquelle les travaux de l'intelligence prennent un magnifique essor. Depuis le onzième siècle jusqu'aux approches de la Renaissance, la poésie monastique a produit les œuvres les plus fortes et les plus suaves. Il y avait à cette époque une telle exubérance de vie chrétienne que l'on en cueille les fleurs à chaque pas et que l'air en est embaumé. Rien de plus harmonieux que la nouvelle forme de versification généralement adoptée. La France m'a fourni sept poëtes, et l'Italie sept autres. Après le royal auteur du *Veni, Sancte Spiritus*, de cette séquence qui témoigne de l'amour des pauvres et de la foi sincère d'un roi très-chrétien, j'ai rencontré en France les poésies d'Abailard, où dominent l'imagination et la sensibilité; saint Bernard, d'une foi héroïque et d'un mysticisme affectueux et tendre; Pierre le Vénérable, Adam de Saint-Victor, qui résume toutes les qualités lyriques et harmonieuses de la poésie au moyen âge; Pierre de Corbeil, plus lyrique que le précédent, si l'on tient compte des jouissances de l'oreille et des exigences de la musique, et Henricus Pistor.

L'Allemagne n'est représentée dans ce cycle merveilleux que par Godeschalk.

Les sept poëtes italiens sont : saint Pierre Damien, Innocent III, l'inspirateur d'œuvres si grandes dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre temporel ; Thomas de Celano, sombre génie, précurseur de Dante ; saint Thomas d'Aquin, dont on ne saurait trop admirer la poésie lumineuse, vraie dans le fond, parfaite dans la forme, à la fois liturgique et populaire, profonde comme

la pensée d'un philosophe, et simple comme le langage d'un enfant ; saint Bonaventure, le *Fra Angelico* des poëtes mystiques ; Jacopone da Todi, le poëte des larmes et du crucifix, l'immortel auteur du *Stabat*.

Je m'arrête à Pétrarque, dont on s'étonnera peut-être de voir figurer le nom parmi ceux des poëtes chrétiens ; je n'ai donné une de ses poésies religieuses, d'ailleurs remarquable, qu'afin de montrer que, dès la seconde moitié du quatorzième siècle, on peut déjà pressentir les approches de la Renaissance païenne.

Il me faut donc descendre de ces hauteurs pour exposer la raison qui m'a déterminé à arrêter au commencement du quinzième siècle l'histoire de la poésie chrétienne. Je laisse à d'autres écrivains traitant plus particulièrement de ces matières le soin d'examiner si la société latine elle-même n'a pas été fortement ébranlée à cette époque et si l'adoption des langues vulgaires, toujours croissante, n'a pas arrêté l'essor de la littérature chrétienne au moins en ce qui concerne la poésie. Dans tous les cas, l'admiration exclusive de l'antiquité païenne envahit tellement toutes les imaginations que les poëmes chrétiens ne furent plus que des pastiches de la poésie de Virgile, d'Horace et d'Ovide. Citerai-je Sannazar (1458-1530), poëte ingénieux et tendre, mais dépourvu de sens chrétien, comme on peut s'en convaincre en lisant son œuvre principale, *De partu Virginis*, où la sainte Vierge est appelée *Dea*, et d'où le nom de Jésus a été banni ? parlerai-je de Sadolet (1477-1547), chez lequel l'alliance de grandes vertus avec la forme toute païenne de son style et de ses images poétiques produit un si singulier contraste?

Vida (1480-1566) ne ressemblait guère à nos religieux des abbayes de Saint-Victor ou de Cluny.

Chanoine de Saint-Jean de Latran, prieur de Saint-Silvestre à Frascati, favori de Léon X, nommé évêque d'Alba par Clément VI, il n'a eu que plus de mérite à aimer l'étude, à rester dévoué à ses devoirs, à être charitable et d'une bonté évangélique. Il avait de l'imagination, de la verve; il était ami des arts. Mais dans ses hymnes et son poëme de la *Christiade*, Virgile est son modèle, et la mythologie s'allie aux idées chrétiennes de la plus étrange façon. Ne désigne-t-il pas le pain eucharistique par les mots : *Cerealia dona* ? Par cette extravagance, on peut juger du reste. Aucun poëte ne saurait mieux que Vida justifier les poëtes latins du moyen âge d'être restés eux-mêmes et d'avoir évité de faire des pastiches. Ses poésies religieuses n'excitent qu'un intérêt de curiosité et on leur préfère son poëme *sur le jeu d'échecs* (*Scacchia ludus*) et son *de Bombyce*, où le travail du ver à soie est décrit comme le ferait cet insecte, s'il savait s'exprimer en vers latins.

Si nous quittons l'Italie pour revenir en France, nous trouverons encore des versificateurs, mais plus de poëtes latins. C'étaient en général de fort savants Jésuites chez lesquels l'art de faire des vers latins était une sorte de délassement. Denis Petau (1583-1652) était un érudit qui aurait mis en vers latins et même en vers grecs la fièvre de la princesse Uranie.

René Rapin (1621-1687) a été de beaucoup le plus habile. Il était doué d'une rare intelligence, mais il a brodé sur un fond mythologique des pensées chrétiennes. Imbu des lettres païennes, il employait des images si gracieuses et si peu en rapport avec son état, qu'on a dit de lui qu'il servait Dieu et... le monde par semestre. (Voyez *Eclogæ sacræ;—Hortorum libri IV*

ou *Poema de hortis. — Pax Themidis cum Musis*).

Jean Commire (1625-1702) charmait sa solitude de la même manière et n'exerçait sa prosodie que sur des sujets de mince importance.

J'arrive à Santeul (1630-1697). On peut se demander comment il s'est pu faire qu'une société aussi chrétienne, un clergé aussi plein de foi, aussi pénétré des grandes vérités religieuses que celui du dix-septième siècle aient admis dans la formule de la prière publique des morceaux littéraires d'une origine aussi équivoque que les hymnes de Santeul. Cela tient précisément, je pense, à un fond de croyances indiscutables, à un ensemble d'institutions religieuses tellement à l'abri de toute atteinte d'incrédulité qu'on jugeait sans inconvénient de remplacer des hymnes vieilles plutôt que vieillies, simples et vraies, plutôt que naïves et faibles, par quelques formules plus élégantes, plus distrayantes, comme on remplaçait le chant du *Libera* de la liturgie par un *Libera* de Baptiste Lulli, et les tons séculaires de la psalmodie par des psaumes en musique de Lalande. Dans quelques circonstances, et dans une certaine mesure, la variété est permise. Cela s'est fait en Italie et à Rome même sans de graves inconvénients. C'est comme une sorte de devoir pour la poésie et l'art contemporains de payer une dîme à la religion. Mais si cette concession se transforme en loi, si une liturgie particulière se substitue à la liturgie universelle, si l'amour de la nouveauté détache les esprits du fond même de la doctrine et les cœurs de la vraie piété, il y a eu erreur, entraînement hors de la voie, et il n'est pas de considération littéraire et poétique qui puisse conserver quelque force en présence des conséquences funestes d'une telle séparation.

Il y a d'ailleurs aussi loin des hymnes de Santeul à celles de l'ancienne liturgie que du genre de vie peu édifiant de ce Victorin à celui des saints évêques Hilaire, Ambroise, Claudien Mamert, de saint Bernard, et d'un des prédécesseurs de Santeul dans sa studieuse abbaye, je veux parler d'Adam de Saint-Victor. La poésie des hymnes de Santeul est frelatée, hybride, dénuée de toute piété. Le souvenir des vertus et du caractère des auteurs des anciennes hymnes ajoute encore une force nouvelle au chant de ces antiques poëmes, et il y a dans ces strophes rendues vénérables par le long usage que les générations en ont fait une majesté, une profondeur d'expression, une autorité qui constituent comme un monument perpétuel de foi, de culte, de prière publique, une sorte d'acte immuable comme le dogme qui en est la base fondamentale.

La suppression des hymnes de Santeul et le retour à la liturgie de nos pères ont été tout à l'honneur de la véritable poésie chrétienne. De même qu'on n'expose à la vénération des fidèles dans les églises que les portraits des saints, il ne convient de chanter les louanges de Dieu que sur des textes d'une origine vénérable et qui soient approuvés par l'autorité infaillible du saint-siége.

Comme il n'est pas rare d'entendre encore exprimer des regrets au sujet des hymnes du dix-septième siècle composées par Santeul et qui viennent d'être dépossédées de la place qu'elles avaient usurpée, il n'est pas inutile de dire ici quelques mots sur ce poëte. C'était un homme d'une imagination mobile, cherchant à plaire par son esprit, ses saillies, sa joyeuse humeur ; il était assez épicurien dans ses habitudes et il a toujours été considéré comme un religieux peu édifiant. Il n'a jamais été promu qu'au sous-diaconat. Pensionnaire de la ville de Paris

et du roi, c'était le versificateur ordinaire des inscriptions et dédicaces des édifices publics, et surtout des fontaines. Nos édiles auraient pu conserver sans inconvénient tous ses distiques à titre de documents intéressants pour l'histoire de la ville de Paris. Quel singulier poëte liturgique que cet homme de lettres qui composait des hymnes à beaux deniers comptants, au mois, à la pièce, à l'année! c'est ainsi qu'il écrivit les hymnes demandées par Pélisson pour le bréviaire de l'abbaye de Cluny (1670), et pour les autres auteurs de bréviaires. Il en fit deux cent quatre-vingts.

Santeul avait déjà chevauché sur Pégase pendant une trentaine d'années avant de procéder à la confection d'hymnes nouvelles, et quinze ans s'écoulèrent encore après que l'archevêque de Harlay-Chanvallon eut décidé qu'on remplacerait les hymnes du bréviaire romain par d'autres hymnes. Ce ne fut pas Santeul qu'il chargea de ce travail, mais bien son frère, beaucoup plus digne que lui d'une semblable mission. Comme il travaillait fort lentement, notre poëte s'empara de l'occasion offerte à sa verve, et tira un habile parti du gallicanisme qui détachait alors les esprits de la liturgie romaine. Plusieurs diocèses de France adoptèrent ses compositions et lui en demandèrent d'autres. Monseigneur de Vintimille, archevêque de Paris, fit refondre le bréviaire de François de Harlay en 1736 et y introduisit quatre-vingt-cinq hymnes de Santeul, en en faisant corriger quelques passages par Coffin, ce qui forma avec les précédentes un ensemble de cent trente hymnes.

Il faut attribuer à l'esprit du temps le jugement bienveillant porté sur l'œuvre de Santeul par l'abbé de Rancé et par Bourdaloue. Bossuet témoigna plusieurs fois

son mécontentement à Santeul, s'unit à son frère et à Pélisson pour lui reprocher ses sacrifices aux muses païennes. Il le tança même vertement à l'occasion de son poëme *Pomona in agro Versaliensi* dédié à La Quintinie, le jardinier de Louis XIV. Santeul dut s'excuser, toujours en vers latins. Il le fit en badinant, se montrant dans une vignette, à genoux, la corde au cou et tenant un flambeau à la main. Son amende honorable finissait ainsi :

.....Monstrer, et sim dedecus
Lususque vatum, pauper, incerti laris
Bacchoque carcam, pœna quæ gravissima.

C'était peu respectueux ; mais, au demeurant, il paraissait si sincèrement épris de ses pastiches, qu'on lui pardonnait volontiers; on le savait incorrigible. Lorsqu'on l'amenait à regretter d'avoir employé tant d'années de sa vie à célébrer les nymphes des fontaines et les muses profanes, l'expression de son repentir était encore un prétexte à de nouveaux écarts :

Ibam quò Musæ, quò tu me, Phœbe, vocabas,
Demens, qui veri non justo incensus amore,
Nescio quid captans nugarum insana sequebar.

Et s'adressant à Pélisson :

Pone, inquis, falsas Musarum et Apollinis artes,
Sat Musis Phœboque datum....
Te majora vocant; simul omnes ordine longo
Monstrans cœlicolas, totum mihi pandis Olympum.

Nous verrons saint Paulin de Nole témoigner à Ausone en d'autres termes sa conversion aux lettres chrétiennes. Si on lit avec impartialité les hymnes les

plus admirées de Santeul, telles que *O vos œtherei, Fumant sabæis*, *Regum progenies, Stupete, gentes, fit Deus hostia,* on est obligé de convenir que si le sujet est chrétien, le tour est païen, et l'expression emphatique. Dans cette dernière hymne qui est la plus renommée, quelle suite d'antithèses déclamatoires ! Il est à remarquer aussi que le sentiment pieux n'apparaît nulle part : l'hymne préférée par Santeul lui-même le serait aussi par moi ; c'est celle des saints docteurs : *Hi semper vigilant.*

Mais laissons Santeul, sur les poésies duquel je me suis un peu trop arrêté peut-être. La substitution d'hymnes nouvelles aux anciennes n'a pas été plus heureuse lorsqu'on a fait appel à d'autres poëtes. Prenons pour exemple l'hymne de la dédicace : *Ecce sedes hic Tonantis.* On l'a attribuée à Santeul ; elle est due à l'inspiration de Sébastien Besnault, prêtre sénonais. On ne peut nier qu'elle ne soit fort belle et véritablement lyrique. Mais, plus désireux d'obtenir un mouvement poétique favorable à un choix d'images et de mots, que de se conformer à la pensée chrétienne, l'auteur invite les pécheurs à s'éloigner de leur paroisse comme d'un lieu redoutable plutôt qu'à y venir prier Dieu.

Hinc facesse, quem profana
Polluit contagio,
Neu sacrum transire limen,
Inquinatus audeas,
Ultor adstat cum flagellis
Puniens sontes Deus.

C'est simplement une paraphrase de l'*Ecce Deus*, et de l'*O, procul este, profani*, de Virgile.

Coffin (Charles) (1676-1749) a été, à mon avis, le

poëte lyrique latin le plus distingué du dix-huitième siècle ; ses hymnes ont un fond de pensées, une gravité qui ont manqué à celles de Santeul, et elles respirent en outre une piété sincère. Formé à l'austère école de Rollin, il avait compris combien il était inconvenant d'affubler les dogmes chrétiens de la défroque mythologique. Ses hymnes les plus connues et véritablement dignes d'estime sont les suivantes : *Statuta decreto Dei ; Forti tegente brachio ; Ut sol diei candida, Sic luna nocti præsidet ; Debitam morti sobolem crearat Eva peccatrix;* enfin l'*O luce qui mortalibus*, qui est d'une beauté achevée. Et cependant, combien l'hymne *Statuta* pâlit en présence de l'antique *Conditor alme siderum*, plus digne de la liturgie ! Comme le *Forti tegente brachio* paraît sec et froid si on le compare à l'ancien texte de saint Ambroise : *Ad cœnam Agni providi*, qui est si simple, si touchant, et où le choix des mots est mieux approprié à la manière de sentir du grand nombre. La clarté de la pensée y brille davantage.

Dans un ouvrage comme celui-ci, je devais rétablir les textes primitifs soit d'après les premiers hymnaires imprimés, soit d'après les manuscrits. C'est ce que j'ai fait. Dans ma grande édition de l'antiphonaire romain selon le chant traditionnel, je me suis naturellement conformé à la version autorisée et adoptée depuis le concile de Trente et même postérieurement. En effet, les hymnes anciennes ont été retouchées et corrigées plusieurs fois, mais par l'ordre et sous la surveillance des souverains Pontifes, particulièrement de saint Pie V en 1565, de Grégoire XIII en 1572, de Clément VIII en 1592, de Paul V en 1605, d'Urbain VIII, en 1623, de Clément XI en 1700, et de Benoît XIV,

en 1740. Comme il ne s'agit pas ici d'un livre de liturgie, mais de l'enseignement de l'histoire de la poésie chrétienne, on ne sera pas surpris de trouver de notables différences entre les textes cités et ceux qui sont restés entre nos mains dans les livres de prières, parce que j'ai dû recourir aux sources et rétablir la version primitive dans son intégrité originelle.

M. Villemain, l'une des gloires de la critique contemporaine, a contribué puissamment à renfermer nos poëtes chrétiens dans le cercueil des bibliothèques, tout en leur accordant quelques éloges et en rendant leur infortune intéressante. L'éloquent professeur, comme la plupart de ses collègues, a pris de la poésie chrétienne juste ce qu'il lui fallait pour en faire une hécatombe aux mânes des poëtes païens. Les jugements de M. Villemain ont trop d'autorité aux yeux des personnes qui s'occupent de littérature, pour que nous ne nous en préoccupions pas ici. Ils ont eu force de loi depuis cinquante ans. En les examinant avec attention en dehors des artifices et du talent du brillant écrivain, on pourrait détruire bien des préjugés et rétablir bien des faits dénaturés avec une légèreté inconcevable.

« Entendez-vous, au quatrième siècle, dit-il (*Cours de littérature française au* XVIII^e^ *siècle*, seconde leçon), un poëte anonyme soupirer d'une voix mélodieuse quelques vers sur le massacre des Innocents, cette première et touchante légende du christianisme :

« Salut ! fleurs des martyrs, vous que, sur le seuil même de la lumière, l'ennemi du Christ a frappés, comme un tourbillon enlève les roses naissantes. Vous, première hostie du Christ, troupeau de tendres victimes, au pied même de l'autel, dans votre simpli-

cité, vous jouez avec les palmes et les couronnes. »

« Voilà cette grâce émue, ce charme d'enthousiasme et de foi qui fait la beauté lyrique. On retrouve le même génie dans ces hymnes de Prudence, qui se chantaient à la première heure du jour. On le retrouve dans cette foule de chants chrétiens, et jusque dans ces proses à demi barbares, ouvrage d'un siècle ignorant, mais d'une ardente foi ; et je ne m'étonne pas que dans nos raffinements, un grand poëte ait emprunté de puissants effets de théâtre à la religieuse terreur de ce latin rimé :

Dies iræ, dies illa,
Solvet sæclum in favilla,

qui, commenté par un malin esprit, bouleverse l'âme de Marguerite ; comme il épouvantait les chrétiens du cinquième siècle, par ses terribles images et ses lugubres sons. Il n'y avait plus de lettres alors ; mais il y avait une haute poésie, une imagination, une harmonie dominatrice des âmes, dans les paroles mêmes de la religion ; c'était l'ode de David et d'Orphée que l'on entendait chaque jour à la messe. »

Si M. Villemain avait appris réellement ce qu'il passait pour savoir, et ce qu'il avait mission d'enseigner dans ses livres si vantés et si répandus, il aurait franchement et sans réserves pris parti pour la littérature chrétienne. Il n'aurait pas traité de légende, même touchante, le massacre des Saints Innocents. Cet acte de cruauté d'Hérode n'est pas seulement raconté dans les Évangiles, qui ne renfermaient, aux yeux de M. Villemain, à ce qu'il paraît, que des légendes ; il l'a été en termes fort clairs par Macrobe. Ensuite, où M. Villemain a-t-il vu que l'hymne *Salvete, flores martyrum*,

n'a que quelques vers, et qu'ils sont dus à un poëte anonyme ? On la trouve dans toutes les éditions de Prudence, appelé pendant le moyen âge le prince des poëtes chrétiens, et aussi digne actuellement qu'alors de ce beau titre. Ces strophes chantées et admirées par plus de quinze générations se trouvent dans tous les livres d'Église. Elles ont été extraites de l'hymne magnifique de Prudence : *Quicumque Christum quæritis*, qui se compose de deux cent huit vers.

M. Villemain n'a pas oublié cependant notre poëte. Il lui a consacré deux lignes : « On retrouve le même génie dans ces hymnes de Prudence, qui se chantaient à la première heure du jour. » On voit que la similitude signalée par l'éloquent professeur avec le *Salvete flores* n'a rien de bien extraordinaire. Il aurait pu la constater, non-seulement à la première page du recueil des poëmes de Prudence, et dans une hymne qui a pu être chantée le matin, mais aussi dans les suivantes où il s'en trouve d'autres qui se chantaient le soir et en diverses circonstances ; dans le *Cathemerinon*, dans *le Peristephanon*, dans le *Psychomachia*, etc. Que dirait-on d'un professeur de belles-lettres qui laisserait croire que Virgile n'a jamais écrit que sa première églogue ? On l'accuserait avec quelque raison de n'avoir pas lu le reste.

L'appréciation que M. Villemain a faite de notre prose des morts ne manque pas d'originalité. La mise en scène est disposée avec soin et les effets sont bien calculés. Mais, en ne voyant que l'épouvante et une religieuse terreur dans le *Dies iræ*, il songeait sans doute aux Euménides implacables, aux Érynnies et aux divinités infernales des anciens. S'il avait lu avec plus d'attention les strophes de cette admirable séquence, il

aurait moins approuvé l'usage qu'en a fait Gœthe dans son drame de *Faust*. Le christianisme a banni du monde le désespoir, la douleur sans remède, et la terreur stérile. La crainte des jugements de Dieu est tempérée par la confiance en sa miséricorde, en ses promesses. L'accusé, soutenu par les prières de ses parents et de ses amis, ose même demander à son juge d'être assis à sa droite avec ses élus. Nulle part une intercession plus fervente, un mélange plus consolant de crainte et d'amour. Même en ce moment redoutable, l'âme invoque en sa faveur le divin pardon accordé à Madeleine, le succès de la prière du bon larron : « Mihi quoque spem dedisti, » s'écrie-t-elle. Cependant M. Villemain a affirmé que ce « latin rimé » bouleverse l'âme de Marguerite, comme il épouvantait les chrétiens du cinquième siècle. Pour Marguerite, passe ; elle peut avoir des raisons particulières pour redouter la vie uture. Quant aux chrétiens du cinquième siècle, cela était bien impossible ; car le *Dies iræ* n'a été composé qu'au treizième siècle par Thomas de Celano. Cet anachronisme affaiblit singulièrement en cette matière l'autorité de M. Villemain, qui aurait dû savoir qu'au cinquième siècle les proses latines rimées n'existaient pas, et que les hymnes liturgiques étaient alors composées d'après les règles de l'ancienne métrique. Un enseignement aussi erroné a eu des conséquences très-funestes.

Il était utile de publier une histoire de la poésie chrétienne dans un pays où l'un des maîtres les plus autorisés de l'enseignement public, qui est resté pendant de si longues années le secrétaire perpétuel de l'Académie française et qui s'est occupé, plus qu'aucun autre membre de l'Université, des lettres chrétiennes,

a traité de légendes les récits évangéliques, a confondu les poëmes latins du cinquième siècle avec ceux du treizième, a rangé les œuvres d'un poëte tel que Prudence, parmi les ouvrages anonymes, a affirmé enfin qu' « IL N'Y AVAIT PLUS DE LETTRES ALORS » que vivaient et écrivaient saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Paulin de Nole, Synésius, Orose, Sidoine Apollinaire et Boèce. Ces deux siècles, au contraire, le quatrième et le cinquième, ont été l'une des grandes époques littéraires dans l'histoire du monde.

LES

POËTES CHRÉTIENS.

JUVENCUS.

Caius Vettius Aquilinus Juvencus, né en Espagne d'une illustre famille, embrassa fort jeune l'état ecclésiastique. Il vécut sous Constantin, comme il nous l'apprend lui-même à la fin de son poëme, en remerciant cet empereur de la paix dont il a fait jouir le monde. Il ne craignit pas, dit saint Jérôme, de faire passer sous les lois du mètre la majesté de l'Évangile. Ce poëme, qu'il a composé vers l'an 332 de Jésus-Christ et intitulé *Histoire évangélique,* est divisé en quatre livres et contient trois mille deux cent vingt-huit vers. Il excitait l'admiration des auteurs chrétiens les plus illustres et entre autres de saint Jérôme, de saint Isidore de Séville et d'Alcuin. Juvencus s'attache surtout à suivre saint Matthieu, et le traduit presque mot à mot, en le complétant au moyen des trois autres Évangélistes. Une admirable propriété d'expression, une simplicité de style tout à fait digne de son sujet lui ont valu l'honneur d'être mis, au moyen âge, entre les mains des jeunes gens et de servir à l'éducation publique : on pensait alors que l'Évangile ne saurait être lu trop souvent.

Histoire évangelique. — Préface.

Rien de ce qui tient au système du monde n'est immortel, ni l'univers, ni les empires des hommes, ni Rome, la ville d'or, ni la mer, ni la terre, ni le ciel et ses astres de feu. Car Dieu le Père Éternel a marqué un temps irrévocable où la flamme, dévorant le monde entier, l'englou-

tira à jamais. Cependant combien d'hommes que des actions sublimes et des vertus éclatantes rendent longtemps illustres quand les poëtes chantent leurs louanges et répètent leur nom ! Les uns sont l'objet des nobles chants qui coulent de la source de Smyrne [1], les autres sont célébrés par les vers harmonieux de Virgile, le poëte du Mincio [2]. Non moins grande est la gloire des poëtes eux-mêmes, cette gloire qui reste en quelque sorte éternelle pendant que les siècles s'envolent et que les révolutions du monde, guidées par une main prudente dans leur marche régulière, font tourner autour de la terre et des mers l'éther semé d'étoiles. Si les poëmes où l'on entremêle avec art des mensonges [3] aux faits historiques de l'antiquité ont acquis à leurs auteurs une gloire d'une si longue durée [4], la certitude de notre foi nous attirera l'immortel honneur d'une gloire éternelle dans les siècles futurs et sera notre récompense. Car le sujet de mon poëme sera la vie de Jésus-Christ, legs divin transmis aux nations et à l'abri de tout reproche d'imposture. Loin de moi la crainte que cette œuvre ne soit entraînée dans l'incendie général du monde ; car peut-être me soustraira-t-elle aux flammes de

[1] Smyrne est une des villes qui se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. C'est pourquoi ce poëte est appelé *Smyrnæus vates*.

[2] Le Mincio arrose Mantoue, la patrie de Virgile.

[3] Dion Chrysostome a fait un discours pour prouver que Troie n'a point été prise. Virgile est accusé par beaucoup de savants d'avoir altéré et même d'avoir supposé les événements sur lesquels repose l'Énéide. Juvencus a donc raison de reprocher aux poëtes païens leurs récits mensongers et d'opposer à leurs fables la vérité du sujet qu'il a entrepris de traiter.

[4] Les poëtes se flattent toujours de vivre éternellement dans la mémoire de la postérité. A ce lieu commun si usé, qu'Horace n'a pu rendre neuf et piquant que par un orgueil audacieux, Juvencus substitue une pensée bien plus simple, bien plus touchante, parce qu'elle ne répugne pas à l'humilité chrétienne et qu'elle se fonde sur l'espérance d'être admis à partager le bonheur des élus.

l'enfer lorsque, sur un nuage de feu, descendra Jésus-Christ, le juge resplendissant de gloire, le Fils glorieux du Père assis sur un trône élevé.

Venez donc, Esprit-Saint [1], venez me dicter mon poëme. Doux Jourdain, venez féconder d'une onde pure mon esprit et mes chants, pour qu'ils soient dignes de Jésus-Christ.

I. Tempête apaisée [2].

Ils montent sur la barque; les voiles s'enflent sous le souffle du vent; la barque vole sur l'onde mugissante. Mais dès qu'on a pris le large la mer commence à se soulever en fureur; un grand tourbillon de vent s'élève; de hautes montagnes humides surgissent vers le ciel; tantôt les vagues frappent la poupe; tantôt la bourrasque se déchaîne à la proue; les lames viennent se briser sur le pont, qu'elles inondent, et les flots s'entr'ouvrant laissent voir les profondeurs de la mer. Jésus cependant sur la poupe goûtait les douceurs du sommeil; ses disciples et les matelots, saisis de frayeur, le pressent de s'éveiller et lui montrent la fureur de la mer. Jésus leur répond : « Que vous avez peu de confiance! Hommes sans foi, la crainte a envahi vos âmes! » Alors il commande à la tempête, et répand le calme sur les flots apaisés. Mais ceux-ci ne parlent de ces prodiges qu'avec crainte, se disant les uns aux autres : Quels sont donc le pouvoir et la puissance de celui-ci, devant qui fléchissent ainsi les mers agitées par les vents, et devant qui s'inclinent ainsi les tempêtes grosses de menaces?

[1] Les poëtes chrétiens remplacent l'invocation aux Muses par l'invocation au Saint-Esprit.

[2] Saint Matthieu, ch. VIII, v. 23.

II. Jésus et saint Pierre marchent sur les eaux [1].

Aussitôt Jésus ordonne à ses disciples de monter dans la barque et de traverser la mer pendant qu'il renverrait chacun chez soi. Alors il gagne le sommet d'une montagne, et, retiré à l'écart, il y adore Dieu, son père. Tout était déjà enseveli dans le sommeil de la nuit, lorsque la barque tenait la mer, ballottée par un vent contraire. Mais vers la quatrième veille [2], à peine l'étoile du matin, ce précurseur du prompt lever du soleil, précipitait la marche de la nuit qu'ils voient, chose merveilleuse, Jésus, comme suspendu sur la vague, marcher à pied sec sur la plaine liquide! Déjà il approche de la poupe; les matelots, stupéfaits et agités, le cœur palpitant de crainte, jettent tous ensemble des cris confus. Alors Jésus calme ainsi leur frayeur : « Gardez-vous de toute crainte, et qu'une foi vive et solide règne toujours dans vos cœurs; c'est moi, reconnaissez le maître de votre lumière. »

Pierre lui réplique avec confiance : « Si votre puissance daigne agir avec efficace sur nos esprits, permettez que par votre ordre je puisse aussi marcher sur la mer et poser sans les mouiller mes pieds sur les flots liquides. » Le Seigneur accède à sa demande. Pierre ose descendre de la barque et marche d'un pied ferme sur les eaux. Mais bientôt voici que tant de miracles frappent d'épouvante l'âme de Pierre et qu'il voit le vent redoubler de force; les ondes, qui avaient porté l'homme ferme dans sa foi, cèdent; la crainte et le manque de confiance leur font perdre leur consistance. Simon, déjà à moitié englouti, s'écrie : « Sei-

[1] Saint Matthieu, ch. XIV, v. 22.

[2] La quatrième faction des sentinelles, c'est-à-dire la quatrième veillée de la nuit. La nuit était toujours partagée en quatre veillées de trois heures chacune, en sorte que ces heures étaient plus longues en hiver qu'en été.

gneur, tirez-moi de ce gouffre effroyable ; je vais périr. » Alors Jésus va au-devant de Pierre, lui tend la main et, dans des paroles dont il tempère l'amertume, il lui fait des reproches sur son peu de foi. Puis ils montent sur la barque, et les vents contraires s'apaisent. La présence du Fils de Dieu jette la stupeur dans les cœurs de tous ceux que le hasard a rendus ses compagnons de traversée ; ils lui adressent leurs prières.

Enfin la barque avait franchi cette mer orageuse et la grande ancre s'était accrochée au port désiré. Les habitants des pays d'alentour arrivent en foule sur le rivage, lui présentant les malades; ils le prient de leur permettre de toucher seulement à la frange de son vêtement, et tous ceux qui croient à cette vertu merveilleuse rapportent chez eux une santé parfaite.

III. Simplicité des enfants agréable à Dieu [1].

A quelques jours de là, les disciples demandent à Jésus qui serait, par son mérite, le plus grand dans le royaume des cieux. Alors Jésus leur commande de faire asseoir un enfant au milieu d'eux, et le maître leur adresse ces douces paroles : « Qu'il tâche de se rendre semblable à cet enfant celui qui veut monter au haut du royaume des cieux : il est certain que les filets de l'erreur s'élargissent de plus en plus avec les siècles; mais malheur à celui qui aura engendré l'erreur! Que celui qui aura trompé un seul de ces enfants se mette au cou, s'il est sage, une meule de moulin, et qu'il aille se précipiter lui-même dans la mer [2]. Que nul d'entre vous ne méprise ces

[1] Saint Matthieu, ch. XVIII, v. 1; saint Marc, ch. IX, v. 33; saint Luc, ch. IX, v. 46, et ch. XVII, v. 2.

[2] On ne saurait trop méditer les paroles que Notre-Seigneur pro-

enfants par dédain ; leurs anges gardiens, dans la demeure céleste, voient sans cesse la face de mon Père sur son trône élevé au-dessus des astres.

« Un pasteur qui compte cent brebis dans son troupeau, une seule vient-elle par hasard à s'égarer, laisse toutes les autres pour la chercher, et, à travers toute la forêt, il suit les traces de cette seule brebis ; et quand, à force de fatigue, il sera parvenu à la rejoindre, cette brebis retrouvée lui causera beaucoup plus de joie que toutes les autres dont nulle ne s'est égarée. Il en est de même de ces enfants ; mon Père n'en veut perdre aucun, et il se réjouit d'en enrichir son royaume. »

IV. Prédiction du jugement dernier [1].

Quand le Fils de l'homme viendra entouré des anges de son Père, il s'assiéra, juge suprême, sur son trône élevé. Alors des diverses parties de l'univers se rassembleront toutes les nations ; il séparera les justes du contact des méchants et les placera lui-même à la droite de sa personne ; mais les méchants, il les reléguera à sa gauche ; de même un pasteur distingue les pâturages des différents animaux de son troupeau : aux brebis il donnera à brouter les déli-

nonce ici devant ses disciples ; on doit surtout les avoir présentes à la mémoire et les prendre pour règle invariable de sa conduite lorsque l'on est chargé de l'enseignement de la jeunesse. Il est à propos de citer le texte même de saint Luc : « Væ autem illi per quem (scandala) veniunt ! Utilius est illi, si lapis molaris imponatur circa collum ejus et projiciatur in mare, quam ut scandalizet unum de pusillis istis. » Le poëte n'a pas traduit exactement les paroles de Notre-Seigneur, comme nous l'a fait observer judicieusement M. Montalant-Bougleux dans son livre sur Santeul, son poëte familier. Nous aurions désiré trouver au sujet de nos auteurs des observations aussi justes que celle-ci dans l'examen détaillé qu'il a bien voulu faire de notre recueil.

[1] Saint Matthieu, ch. xxv, v. 31.

cieux pâturages de droite, aux boucs les buissons de gauche. Alors le roi, tourné vers la droite, dira :

« Venez ici, justes, venez recevoir de la main de mon Père les récompenses qui vous sont dues depuis longtemps, récompenses qui sont aussi vieilles que le monde brillant de fraîcheur après la création. Car autrefois, quand j'étais épuisé de fatigue, vous avez amicalement apaisé ma faim et vous avez souvent éteint ma soif ; votre demeure hospitalière s'est ouverte pour moi toutes les fois que je vous l'ai demandé, et, quand j'étais nu, c'est de vous que j'ai reçu pour me couvrir les meilleurs vêtements ; quand j'étais en prison, en proie aux souffrances, c'est en vous que j'ai trouvé des consolations. » Alors les justes répondront au Seigneur : « Nul d'entre nous ne se souvient de vous avoir vu nu, nul ne vous a remarqué en proie aux dures rigueurs de la faim ; nul de nous ne se rappelle vous avoir trouvé enchaîné dans une prison ou au milieu des souffrances. » Alors le souverain Juge leur répondra : « Celui qui l'a fait à mes frères, en prenant pitié de leurs moindres infortunes, je vous le dis en vérité, c'est à moi qu'il a rendu ce doux service.

« Mais vous, méchants, allez au feu éternel, que vous méritez ; que les tourments sans nombre que mon Père a préparés dans les profonds abîmes de l'enfer pour le diable maudit et ses compagnons maudits déchirent sans cesse vos âmes iniques. Car autrefois, quand je souffrais de la soif, vous ne m'avez jamais présenté une coupe, ni le moindre morceau de pain au milieu des souffrances de la faim ; dans mes voyages, vous ne m'avez offert ni une partie de votre toit pour me mettre à l'abri ni le plus petit vêtement pour me couvrir, et vous possédiez tout en abondance. Étais-je prisonnier entre les murs d'un cachot ou retenu par la maladie, jamais vos consolations ne sont venues me trouver. » Alors cette foule de maudits répondra : « Certes nul de nous ne se souvient de vous avoir

jamais vu souffrir le pénible tourment de la soif ou de la faim cruelle, ni errer, harassé de fatigue, à travers les villes, réclamant l'hospitalité; ni jeté dans un noir cachot, ni accablé par la maladie; comme vous auriez été malheureux, la pitié eût été de toute justice. » Le Seigneur leur dira : « Lorsque votre dureté vous faisait dans votre cœur superbe tirer vanité des malheurs d'autrui; lorsque vous fouliez aux pieds les plus petits et les plus humbles, c'est moi que vous avez dédaigné en eux. »

Dès que Jésus aura ainsi parlé, il donnera à chacun les récompenses qu'il aura méritées. Éternellement malheureux, les méchants seront minés par des tourments sans fin, et les jouissances d'une vie éternelle seront accordées aux justes.

V. Mort et résurrection de Jésus-Christ [1].

Le jour était déjà arrivé au milieu de sa course lorsque tout à coup le soleil s'éclipse, se couvre d'épaisses ténèbres et plonge le monde étonné dans l'obscurité de la nuit. Mais lorsque le soleil, dans une telle perturbation, a passé la neuvième heure, la lumière consternée revient éclairer le monde. Jésus invoque à grands cris son Père en langue hébraïque; mais la foule grossière croit qu'il appelle Élie. Aussitôt quelqu'un accourt, lui présente une ignoble éponge au bout d'un roseau, l'approche de ses lèvres et le force à boire le vinaigre dont elle est imprégnée : le reste de la foule, plein de fureur, l'accable de ses sarcasmes : « Regardons tous si par hasard Élie ne descendra pas de son paisible séjour et ne viendra pas délivrer ce roi attaché à une misérable croix. »

Alors un grand cri s'échappe avec effort de la poitrine

[1] Saint Matthieu, ch. XXVII; saint Marc, ch. XV; saint Jean, ch. XIX.

du Seigneur et en même temps son âme s'exhale à travers les airs. Le tentures du temple saint se déchirent, les voiles lacérés se séparent en deux ; la terre est agitée par une horrible secousse ; les rochers bondissent, violemment arrachés de leurs montagnes ; les pierres se fendent et les antiques tombeaux s'entr'ouvrent ; des âmes vivantes, ranimant des squelettes, s'offrent aux regards du peuple et errent à travers la ville : ainsi une profonde terreur se répand dans le monde. Les soldats eux-mêmes, chargés de la garde des corps livrés au supplice, tout d'abord agités par la crainte, le proclament fils de Dieu et le reconnaissent pour le Christ.

Des hauteurs où elles se sont placées, les saintes femmes qui avaient coutume de suivre le Christ observent de tels prodiges. Déjà le soleil descendait sous l'horizon, et la nuit succédait au jour, lorsqu'un sénateur, le seul juste, ose réclamer l'honneur de rendre les derniers devoirs au corps du Christ. C'était un homme d'Arimathie, nommé Joseph, qui avait autrefois prêté une oreille attentive aux paroles du Christ. Il va trouver Pilate et le prie de lui laisser prendre les membres qu'un horrible supplice vient d'arracher à la vie. Le gouverneur l'y autorise ; alors le corps, enveloppé dans un brillant linceul de lin, est enseveli dans un sépulcre taillé dans le roc, où personne n'avait encore été mis, et l'entrée en est fermée par une pierre d'un volume énorme. Pendant ce temps, du haut de leur observatoire, les saintes femmes regardent et voient tout ce qui se passe.

Déjà le soleil éclairait le monde d'une lumière éclatante ; c'était le jour que l'ancienne loi consacrait au repos : mais les principaux de la ville, emportés par leur noire fureur, n'observent aucun repos ; ils se rassemblent et accablent les oreilles du juge de ces obsessions : « Un juste châtiment a rompu les filets de l'erreur ; maintenant il ne faut pas oublier que ce séducteur a toujours promis

au bas peuple qu'il ressusciterait des ténèbres de la mort à la lumière du jour lorsque le soleil se serait levé pour la troisième fois. Aussi nous demandons qu'une garde soit chargée de veiller près du sépulcre, de peur qu'il ne vienne à l'esprit criminel des disciples l'idée audacieuse de dérober le corps et pour qu'une nouvelle erreur ne vienne pas jeter le trouble dans le peuple. » Pilate leur répond : « Je vous accorde les gardes que vous demandez : faites garder comme vous l'entendrez ce corps enseveli dans le sein de la terre. » Ils se réunissent alors, roulent de grands blocs de pierre sur le sépulcre, en scellent le seuil et y préposent des gardes.

Déjà les astres de la nuit commencent à disparaître devant le lever du soleil ; alors les saintes femmes viennent visiter le sépulcre. Tout à coup un violent tremblement agite la terre, les cieux s'entr'ouvrent et un Ange du Seigneur en descend ; il renverse la pierre placée sur le seuil du sépulcre : son visage est brillant comme l'éclair et ses vêtements resplendissent de l'éclat de la neige. La terreur avait ôté aux soldats l'usage de leurs sens ; ils demeurent insensibles comme frappés de mort. Mais l'Ange, s'adressant aux femmes, leur dit : « Que la frayeur n'agite pas vos cœurs ; car votre foi prouve que vous cherchez le saint corps qu'une démence criminelle a fait attacher au bois d'une croix. Le Christ est ressuscité, vainqueur de la mort ; il a recouvré avec son saint corps les éternelles lumières de la vie. Vous pouvez le voir par vous-mêmes ; le corps qui a été enseveli dans le sépulcre n'y est plus. Du reste, hâtez-vous d'annoncer aux disciples que Jésus-Christ est ressuscité à la lumière du jour et que, tout radieux, il vous précédera en Galilée. »

A la vue d'un tel spectacle, une stupeur mêlée de joie et de crainte avait rendu ces femmes interdites et indécises ; enfin elles quittent le sépulcre et, la joie accélérant leur marche, elles vont annoncer aux disciples la bien-

heureuse nouvelle. Mais, au milieu du chemin, Jésus leur apparaît tout brillant de clarté et les salue avec bonté : celles-ci s'approchent et, lui embrassant les pieds et les genoux, toutes tremblantes encore, elles adorent le vainqueur de la mort.

LACTANCE.

Lactance, disciple d'Arnobe, embrassa le christianisme après avoir renoncé à la profession de rhéteur, qu'il regardait comme mensongère et immorale. Il enseigna la rhétorique à Nicomédie sous le règne de Dioclétien. Il fut le précepteur de Crispus, fils de Constantin, et tel était son désintéressement que, suivant Eusèbe, il vécut pauvre à la cour. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. On croit qu'il était originaire d'Afrique. Ses traités *De la mort des persécuteurs*, *De l'ouvrage de Dieu ou de la formation de l'homme*, *De la colère de Dieu*, enfin ses *Institutions divines* ont une valeur littéraire incontestée et lui ont valu le surnom de Cicéron chrétien. Le poëme touchant et pathétique que nous donnons sous son nom est assez généralement regardé comme son ouvrage; cependant ce n'est que sous toutes réserves que nous le lui attribuons.

Jésus-Christ rappelle aux hommes ses bienfaits.

Qui que tu sois[1], toi qui t'avances sur le seuil du temple, arrête-toi un peu et regarde-moi! moi qui, innocent, ai souffert pour ton crime; grave-moi dans ton âme et conserve-moi dans ton cœur. C'est moi qui, ému des cruelles souffrances de l'humanité, suis venu ici, interprète de la paix promise et rédempteur absolu du crime général. Je suis pour toi et l'éclatante lumière descendue du ciel sur la terre et la bienheureuse image du salut; je suis ton repos, ta bonne voie, ta véritable rédemption, l'étendard de Dieu et le signe commémoratif de ta destinée. Pour toi et pour ton salut je suis entré dans le sein d'une femme;

[1] Le poëte suppose que c'est Jésus-Christ lui-même qui parle.

je me suis fait homme ; j'ai souffert le plus affreux supplice et je n'ai nulle part sur la terre trouvé de repos, mais partout des menaces, partout des souffrances.

Un humble bourg de la Judée me donna d'abord l'hospitalité sur la terre au sortir du sein de ma mère bien-aimée ; une chétive litière étendue dans une misérable crèche, au milieu d'animaux grossiers, fut d'abord mon berceau ; puis, fuyant le pouvoir d'Hérode, je passai mes premières années dans le pays de Pharos ; enfin, revenu en Judée, j'y observai jusqu'à la fin un jeûne continuel ; je me résignai toujours aux dernières extrémités de la misère et à la plus humble des conditions. Par des conseils salutaires j'essayai toujours d'inspirer aux hommes l'amour du bien et j'appuyai ma sage doctrine d'une foule de miracles éclatants. Aussi l'impie Jérusalem, excitée par les noires inquiétudes de l'envie, par des haines violentes et par une aveugle furie, osa, malgré mon innocence, me condamner à la peine capitale et me faire trouver sur une horrible croix une mort sanglante.

Si tu veux toi-même pénétrer plus avant, s'il te plaît de te transporter au milieu de mes larmes et de sentir avec moi mes souffrances, rassemble devant tes yeux les conciliabules [1], les embûches, l'infâme prix de mon sang innocent, le traître baiser d'un de mes disciples [2], les insultes et les invectives d'une foule furieuse ; figure-toi aussi les coups, les langues prêtes à m'incriminer, les faux témoins, l'inique jugement de l'aveugle Pilate, l'énorme croix dont le poids brisait mon dos et mes épaules [3] et la voie douloureuse qui me conduisit à une mort horrible. Maintenant regarde-moi : délaissé de tous [4], j'ai souffert le dernier supplice et j'ai été élevé sur une croix loin de ma mère chérie.

[1] Saint Matthieu, ch. XXVI, v. 3 et 4.
[2] Voyez saint Matthieu, ch. XXVI, v. 47 et suivants.
[3] Voyez saint Luc, ch. XXIII, v. 26 ; saint Jean, ch. XIX.
[4] Voyez saint Mathieu, ch. XXVI, v. 56.

Examine-moi de la tête aux pieds : vois mes cheveux souillés de sang, mon cou sanglant sous ma chevelure, ma tête déchirée par une pénible couronne d'épines, le sang vivant ruisselant de toutes parts sur mon divin visage. Regarde mes yeux fermés et privés de lumière, mes joues creusées; porte tes regards sur ma langue desséchée et infectée de fiel, sur mon visage pâli par la mort. Considère mes mains percées par des clous, mes bras écartelés et la profonde blessure de mon côté ; vois ensuite ces flots de sang, ces pieds transpercés et ces membres ensanglantés.

Fléchis le genou ; baise humblement cette terre souillée d'un sang innocent; répands sans cesse des torrents de larmes; porte-moi toujours dans ton cœur pieux ainsi que mes sages conseils, et suis les traces de ma vie ; que la vue de mon supplice et de la cruelle mort de mon corps, que le souvenir intérieur de mes souffrances infinies t'apprennent à supporter l'adversité et à veiller sur ton propre salut. Ces souvenirs, si tu les roules dans ton esprit, si ta foi les conserve dans ton cœur, s'ils t'inspirent une juste pitié et une reconnaissance digne de mes souffrances, ces souvenirs seront pour toi les vrais aiguillons de la vertu; ils seront pour toi, contre les embûches de l'ennemi, des armes qui feront ta force et ta sûreté dans tous tes combats et qui te procureront dans la lutte la palme de la victoire. Ces souvenirs, s'ils détournent tes sens portés à s'attacher à un monde fragile de la séduction de tout cet éclat qui passe comme une ombre, feront que jamais, déçu par un vain espoir, tu n'oseras te fier aux faveurs passagères de l'inconstante fortune ni fonder des espérances sur les années fugitives de la vie. Mais aussi, si tu reconnais combien ce siècle est périssable; si, par amour pour une patrie meilleure, tu renonces aux richesses de ce monde et aux jouissances d'ici-bas, les vœux des âmes pieuses célébreront la sainteté de tes mœurs, et par l'es-

poir d'une vie plus heureuse, au milieu des plus affreuses souffrances, ils te nourriront de la rosée céleste et t'entretiendront de la douceur du bien promis, jusqu'à ce que, arrivée au terme de sa carrière et dégagée des liens du corps, ton âme brillante soit rappelée au haut des cieux par une grâce ineffable. Alors délivrée de toute souffrance, alors joyeuse au milieu des concerts des anges et jouissant de la vue de la bienheureuse légion des saints, dans une paix éternelle, elle régnera toujours heureuse avec moi dans mon beau royaume des cieux.

MARIUS VICTORINUS.

Marius Victorinus, rhéteur africain, vécut sous Constance, et enseigna la rhétorique à Rome vers l'an 350 de Jésus-Christ. Ce ne fut que sur la fin de sa vie qu'il embrassa la religion chrétienne, aidé dans sa conversion par un ami nommé Simplicien. Il fit son abjuration solennellement à Rome. Julien l'Apostat ayant publié un édit par lequel il défendait aux chrétiens d'enseigner les lettres profanes, Victorinus quitta son école et se consacra à la défense du christianisme contre les ariens et les manichéens. Le cardinal Angelo Mai, de sainte et regrettable mémoire, a découvert plusieurs ouvrages de Victorinus. Cet auteur nous a laissé un poëme sur les sept frères Machabées. Le discours que nous en avons extrait est plein de mouvement et d'énergie; la mort du fils et celle de la mère, décrites avec une grande simplicité de style, présentent un tableau frappant de vérité, et terminent le morceau d'une manière touchante et pathétique. Voyez les Machabées, liv. II, ch. 7.

La mère des Machabées exhorte le plus jeune de ses fils à subir la mort avec courage.

« Jeune enfant, tu m'es le plus cher à cause de tes tendres années; tu m'es plus cher qu'un royaume, plus cher aussi que la vie elle-même; tu peux combler la mesure des victoires de ta mère; tu es le dernier de mes enfants, tu mettras un terme à mes maux[1]. Si mon amour te touche, si tu as conservé dans ton âme l'odeur[2] de celle qui t'a

[1] Ce qui affligeait la courageuse mère des Machabées, c'était moins la vue des souffrances de ses fils que la crainte de les voir céder aux tortures et perdre ainsi la couronne réservée aux élus.

[2] Odeur a ici un sens moral et désigne toutes les qualités de l'âme. On dit dans un sens presque analogue : mourir en odeur de sainteté.

donné le jour, ô toi qui m'es cher, ô mon enfant, prête aux paroles de ta mère une oreille des plus attentives. Apprends d'abord, enfant, ce que tu deviendras si tu as été courageux; alors, cher fils, le passé te révèle l'avenir. Au milieu de tes saints frères, tu jouiras d'un calme profond, tandis que les siècles pervers achèveront leur cours; et, au jour fixé pour la fin des temps, revenu à la lumière, tu verras les royaumes éternels; là plus de souffrances ni de souillures, mais un bonheur complet pour les justes; là plus de mort, plus de rapides coursiers respirant les combats, mais une paix éternellement constante.

« Crois bien que ta mère est toujours désireuse de ton salut. Mais pourquoi d'un œil triste repousses-tu mes paroles? Pourquoi recules-tu? Aie pitié de moi, aie pitié de toi-même. Ah! si je pouvais marcher la première, que j'irais avec plaisir! mais je ne le puis. J'irai, cher enfant, quand je te verrai vainqueur des souffrances. Qu'espères-tu? toi seul tu prolonges mes discours. Seul, cher enfant, tu renouvelles toutes mes douleurs. Approuves-tu ou désavoues-tu ta mère, tes frères, ta race? N'aie jamais de pareilles pensées, je t'en prie, je t'en supplie. Écoute, cher fils, par ces mamelles qui t'ont allaité dans ton enfance, par ces larmes et ces sanglots, je t'en supplie. Mais si tu veux survivre, tu demeureras seul au monde, et tes frères ne te procureront plus les consolations de cette vie. Tu déshonores les saints noms de tes frères, ta mère, ta race et ta patrie si tu es sourd à mes paroles. Ah! que tu conserverais mieux la vie pour l'éternité si tu agissais enfin comme ceux qui t'ont précédé! Dépouille-toi résolument de toute crainte, dépose toute terreur; pense à Dieu, il te donnera les forces d'un homme. »

Pendant qu'elle parle ainsi, l'enfant se rend aux conseils de sa mère. Il se voit seul, abandonné de tous. Alors il lève les yeux et les mains vers le ciel, et, invoquant l'Éternel, il l'adore de ses lèvres, et le prie intérieurement

du fond de son cœur et par ses gestes de le faire triompher du roi et de l'horrible flamme du bûcher. Alors, sans la moindre hésitation et avec un courage peu ordinaire à son âge, il s'élance au milieu des flammes, et il triomphe de tout pour aller jouir de la vie éternelle et recouvrer l'intimité de ses frères bien-aimés.

Pendant que l'enfant triomphe ainsi, la joie brise le cœur de la mère, et déjà, comme épuisée par ces souffrances, sans voix, haletante, elle s'affaisse sur elle-même et tombe sans vie dans les bras de ses fils ; ses membres anéantis reposent pour toujours. C'est ainsi que cette mère et ses enfants ont été reçus dans la demeure des justes.

SAINT HILAIRE DE POITIERS.

Saint Hilaire, né à Poitiers, se livra avec ardeur à l'étude des sciences profanes. La lecture des livres de Moïse, des Psaumes et de l'Évangile lui révéla la vérité. Il reçut alors le baptême, ainsi que sa femme et une fille unique, nommée Apra. Devenu évêque de sa ville natale quelques années avant le concile de Béziers, tenu en 356, il compta saint Martin au nombre de ses disciples. Les ariens le firent exiler en Phrygie par l'empereur Constance. Ce fut là qu'il composa ses douze livres de la Trinité et d'autres ouvrages. Il assista au concile de Séleucie et adressa aux fidèles un écrit dans lequel la politique religieuse et le caractère de Constance sont démasqués avec une hardiesse et une vigueur extraordinaires. Il revint dans les Gaules, où il acheva de ruiner l'arianisme. Il mourut dans sa ville épiscopale en 367 ou 368. Illustre champion de la foi orthodoxe, il lui appartenait plus qu'à tout autre de chanter, comme il l'a fait dans l'hymne « *Jesus refulsit,* » les diverses circonstances dans lesquelles se manifesta la divinité du Rédempteur.

HYMNES.

I. Pour l'Épiphanie du Seigneur [1].

Jésus a brillé, le pieux Rédempteur de toutes les nations ; que tous les fidèles le célèbrent dans des chants religieux.

[1] L'Epiphanie est une fête destinée à célébrer les principales circonstances dans lesquelles Jésus-Christ manifesta sa divinité : telles sont les noces de Cana, son baptême et plus particulièrement l'adoration des trois rois mages.

Une étoile étincelante [1], qui brille dans le ciel, annonce sa naissance et montre aux mages le chemin de son berceau.

Ceux-ci se prosternent et adorent le jeune enfant enveloppé de langes et le reconnaissent pour le vrai Dieu par le présent symbolique qu'ils lui font.

Après trois périodes de dix années [2], au milieu de sa carrière mortelle, pur de toute souillure, il reçoit l'eau du baptême.

Le bienheureux Jean n'ose [3] baptiser dans l'eau du fleuve Celui qui peut de son sang laver les péchés du monde [4].

Alors une voix éclatante [5], venue du ciel, le déclare fils de Dieu le Père, et l'Esprit de Dieu [6] qui donne la grâce est aussi présent.

O Christ, pleins de confiance, nous vous implorons tous; protégez-nous, vous qui avez le pouvoir de faire rougir l'eau des amphores [7].

Soyez-nous favorable; prêtez-nous votre aide et votre utile secours; permettez-nous d'échapper aux flammes de l'enfer et de régner avec vous dans le ciel.

II. Pour le temps du Carême.

Jésus, qui avez consacré cette abstinence de quarante jours [8]; qui, pour le salut de nos âmes, avez institué ce jeûne,

[1] Saint Matthieu, ch. II, v. 1-13.
[2] Saint Luc, ch. III, v. 23.
[3] Saint Matthieu, ch. III, v. 14.
[4] Saint Jean, ch. I, v. 29.
[5] Saint Luc, ch. III, v. 22.
[6] Saint Matthieu, ch. III, v. 16.
[7] Saint Jean, ch. II, v. 9.
[8] Jésus-Christ consacra le jeûne quadragésimal en jeûnant quarante jours et quarante nuits dans le désert. Voyez saint Matthieu, ch. IV, v. 2.

Pour rendre au paradis par son observance ceux qu'en a chassés la tentation de la gourmandise,

Maintenant soyez propice à votre Église, acceptez cette pénitence par laquelle elle vous implore, avec des torrents de larmes, pour ses péchés.

Remettez-nous par votre grâce nos crimes passés, et gardez-nous dans votre bonté des crimes futurs, pour que, purifiés par les expiations annuelles de nos jeûnes [1], nous soyons dignes d'aspirer aux réjouissances de la Pâque.

III. Pour la Pentecôte [2].

La révolution de l'année a ramené la bienheureuse journée où le Saint-Esprit a brillé sur les Apôtres.

Il prit la forme d'une langue de feu [3], étincelante de lumière, pour leur donner l'abondance du langage et la ferveur de la charité.

Ils parlent toutes les langues; la foule des gentils est stupéfaite : ils considèrent comme ivres de vin nouveau [4] ceux qu'a remplis l'Esprit-Saint.

Ce prodige dont le sens était mystique s'est accompli

[1] Les excès de la table réveillent en nous les appétits sensuels. Jeûner, c'est en réalité offrir à Dieu une sorte de victime, de sacrifice, pour qu'il daigne purifier notre âme des désirs de la chair et nous mettre en état de recevoir dignement le saint sacrement de l'Eucharistie.

[2] Pentecôte a pour étymologie πεντηκοστός, *cinquantième*. Cette fête se célèbre en mémoire de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, qui eut lieu *cinquante* jours après Pâques.

[3] Voyez les Actes des Apôtres, ch. II, v. 3, 4. Les langues étaient l'emblème des différents idiomes que le Saint-Esprit fit connaître et parler aux apôtres; le feu était l'emblème de la charité ardente qu'il alluma dans leurs âmes.

[4] Actes des Apôtres, ch. II, v. 12, 13 : « Stupebant autem omnes, et mirabantur ad invicem, dicentes : Quidnam vult hoc esse? Alii autem irridentes dicebant : Quia musto pleni sunt isti. »

après la période sacrée des jours de la Pâque, à l'époque où, d'après la loi nouvelle [1], les péchés sont remis.

Maintenant, Dieu plein de bonté, prosternés vers la terre, nous vous en prions, faites descendre du ciel sur nous, comme sur les Apôtres, les dons de l'Esprit-Saint.

Autrefois vous avez rempli de la grâce nos cœurs sanctifiés; maintenant remettez-nous nos péchés et accordez-nous des jours de paix.

[1] Sous l'ancienne loi on célébrait tous les cinquante ans l'année du jubilé; alors les dettes étaient remises et les serviteurs recouvraient la liberté. L'année du jubilé est la figure de la Pentecôte. Voyez le Lévitique, ch. xxv, v. 10.

SAINT DAMASE.

Damase naquit en Espagne selon quelques auteurs, à Rome selon d'autres ; mais son origine espagnole n'est pas contestée. Il fit partie de l'Église de Rome, embrassa le parti du pape Libère, qu'il suivit dans son exil à Bérée. Il fut élu pape en 366, à l'âge de soixante ans. Saint Jérôme loue la pureté de ses mœurs et l'appelle le docteur vierge de l'Église vierge[1]. Saint Damase gouverna l'Église avec sagesse et contribua puissamment au développement des sciences et de la littérature sacrées. Il reconnut le mérite de saint Jérôme et l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire. Il lui fit faire une édition des Psaumes, des quatre Évangiles et du nouveau Testament avec une table de concordance. Il mourut en 384 âgé de plus de quatre-vingts ans, après un pontificat de dix-huit années. Il fut enterré dans une église qu'il avait fait bâtir aux Catacombes, sur le chemin d'Ardée, auprès de sa mère et de sa sœur, la vierge Irène. Non content d'encourager la littérature chrétienne, il montra beaucoup de goût pour les arts en enrichissant les églises de vases d'argent et en faisant exécuter des peintures représentant les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament notamment dans l'église de Saint-Laurent, où il avait été ordonné prêtre et où on les voyait encore quatre cents ans après sa mort.

I. Pour la fête de sainte Agathe[2].

Le jour de la fête de la martyre Agathe vient de luire, de cette remarquable vierge ; voici le jour où Jésus la

[1] Hier., epist. 30.

[2] Sainte Agathe, née à Palerme, était d'une famille noble. Elle ne voulut point répondre à la passion impure du gouverneur de la Sicile, Quintien ; celui-ci, pour se venger de ce qu'il regardait comme une injure, la fit périr au milieu des tourments les plus cruels, vers l'an 251 de Jésus-Christ, sous l'empereur Dèce.

prend pour compagne et la couronne d'un double diadème [1].

Issue d'un sang noble, distinguée par sa beauté, mais plus encore par ses actions et par sa foi, méprisant les prospérités de ce monde et soumettant son cœur aux ordres de Dieu,

Cette vierge, plus courageuse que ses cruels bourreaux, offre ses membres aux coups de fouet, et sa mamelle torturée atteste clairement la fermeté de son cœur [2].

Pierre, en bon pasteur [3], guérit cette brebis, qui faisait ses délices de la prison; ensuite, plus joyeuse et plus ardente, elle traverse triomphante tous les rangs des bourreaux qui la flagellent.

Des païens fuyant en foule les flammes de l'Etna se rendent dignes d'être secourus par la sainte; [4] maintenant qu'ils s'honorent de la foi comme d'un titre, qu'elle éteigne en eux le feu des passions.

O vous qui souriez déjà comme fiancée au ciel, priez Dieu pour le malheureux Damase. Que la célébration de votre fête soit telle qu'elle attire des faveurs sur ceux qui y prennent part.

[1] La couronne de pourpre des martyrs et la couronne blanche des vierges.

[2] On lit dans l'antienne pour le jour de la fête de sainte Agathe : « Dum torqueretur in mamilla, graviter dixit ad judicem : Impie, crudelis et dire tyranne, non es confusus amputare in femina quod ipse in matre suxisti. »

[3] Dans sa prison, sainte Agathe fut guérie de ses blessures par saint Pierre lui-même.

[4] Après la mort de sainte Agathe, il y eut une violente éruption de l'Etna. Un torrent de flammes se précipita dans les campagnes voisines, et menaça Catane d'une complète destruction. Les habitants de cette ville, dénués de tout secours humain, se réfugièrent auprès du tombeau de la vierge martyre, saisirent le voile placé sur son sépulcre, et le feu envahisseur, arrêté par un effet de la puissance divine, cessa tout à coup ses ravages. Depuis les habitants de Catane ont honoré sainte Agathe comme leur patronne.

Gloire soit rendue au Père, au Fils et au Saint-Esprit; que Dieu unique et tout-puissant fasse qu'elle se souvienne de nous.

II. Sur Jésus-Christ.

O Christ tout-puissant, fondateur de l'ère nouvelle, verbe et sagesse du Dieu suprême, vous que le Père Éternel envoya dans sa haute pensée, vous qu'il associa à un si grand royaume, vous avez racheté les crimes impies de notre vie en vous résignant à vous revêtir de la chair, à prendre une forme corporelle, à parler publiquement au peuple et à vous faire homme. Vous avez rempli le sein d'une vierge, et votre chaste Mère s'est étonnée de sentir tressaillir par une conception secrète ses entrailles, qui devaient enfanter son créateur. Un corps mortel a donné le jour à l'auteur de l'univers, et le créateur du monde lit partie du genre humain; il fut renfermé dans le sein d'une femme Celui qui embrasse l'univers dans toute son étendue; il est sorti de faibles entrailles Celui qui n'est contenu ni par les régions de la terre, ni par les eaux de la mer, ni par le ciel. Que dis-je! vous avez souffert le dernier supplice et les plus cruels tourments pour nous arracher à la mort et pour que votre mort mît la nôtre en fuite : bientôt, porté sur des nuages célestes, vous retournez vers votre Père satisfait de voir la terre purifiée.

III. Epitaphe que le pape Damase fit pour lui-même.

Vous qui avez imprimé vos pas sur les flots amers, vous qui donnez la vie aux germes mortels de la terre, vous

qui avez pu délivrer Lazare[1] des liens du tombeau, au milieu des ténèbres de la mort, et rendre à Marie-Madeleine, après trois révolutions du soleil, son frère revenu à la lumière, je crois que vous ferez renaître Damase du sein de la poussière.

[1] Lazare, le frère de Marie-Madeleine. Voyez l'Évangile selon saint Jean, ch. XII.

AUSONE

ET

SAINT PAULIN DE NOLE.

Magnus Ausonius naquit à Bordeaux l'an 309 de Jésus-Christ, et fut élevé au consulat en 379 par l'empereur Valentinien I^er^, qui l'avait choisi pour précepteur de son fils Gratien. Il mourut en 394. Esprit vif et brillant, mais peu solide et peu sérieux, ce poëte ne sut renoncer ni aux préjugés de son éducation ni aux habitudes qu'il avait contractées au sein du paganisme, et toujours il nourrit au fond de son âme un sentiment secret de résistance au christianisme. Peut-être ne fut-il chrétien que parce que la cour était chrétienne. Sa correspondance avec saint Paulin de Nole, le plus illustre de ses disciples, est du plus haut intérêt; elle nous fait assister à la lutte du paganisme et du christianisme au sein même des familles, et c'est à ce titre seul que nous la faisons entrer dans ce recueil. S'adressant à un élève qui le révérait et le chérissait comme son protecteur et son père, Ausone, pour le dissuader de se consacrer entièrement à Jésus-Christ, emploie toutes les séductions de la poésie et de l'amitié, et se surpasse lui-même de l'aveu des meilleurs critiques. Nous verrons comment saint Paulin put soutenir un si rude assaut.

I. Ausone à son ami Paulin [1].

Nous secouons, cher Paulin, le joug de l'amitié qu'un juste tempérament entretenait, ce joug si léger à subir

[1] Saint Paulin s'était retiré en Espagne vers la fin de l'année 389. Ausone, désolé de se voir abandonné par son disciple, lui écrivit de Bordeaux quatre lettres successives, dont trois seulement sont parvenues jusqu'à nous. Nous donnons des extraits de ces trois lettres.

et si supportable pour des amis conduits par les rênes égales d'une douce concorde, ce joug que, pendant une longue suite d'années, jamais une calomnie, jamais une plainte n'ébranla, que rien ne dérangea, ni les reproches, ni la colère, ni l'égarement; ce joug si calme et si doux que nos pères ont traîné depuis le jour de leur naissance jusque dans leur vieillesse, qu'ils ont imposé à leurs pieux héritiers et que, suivant leurs désirs, nous devions faire durer jusqu'à ce qu'un jour éloigné mît un terme à notre vie. Cependant nous le secouons, cher Paulin, et ce n'est pas notre faute à tous deux, mais bien la tienne seule ; car, quant à moi, toujours je serai heureux de m'y soumettre. Mais je suis délaissé par le compagnon de mes travaux, et il n'est plus si aisé, quand un camarade nous fait défaut, de porter seul un fardeau destiné à deux.

Cruel, tu pourrais séparer Thésée de Pirithoüs[1] et désunir Euryale et son cher Nisus[2] ! Par tes conseils, Pylade prenant la fuite abandonnerait Oreste, et le Sicilien Damon[3] ne garderait plus sa parole !

Que de plaisir de moins pour tous ceux qui nous connaissaient! que de gens de bien frustrés dans leurs vœux et dans leurs espérances de bonheur! Tout le monde nous adressait des paroles de félicitation; tout le monde se disposait déjà à mêler nos noms à ceux des antiques amis d'un âge meilleur. Pylade nous cédait le pas, et la gloire du Phrygien Nisus s'obscurcissait ainsi que celle de Damon, resté fidèle à la foi jurée. Nous étions déjà des modèles plus heureux, nous égalions déjà le grand Scipion et

[1] Pirithoüs et Thésée furent deux amis célèbres dans la fable.

[2] Voyez Virgile, *Enéide*, liv. IX.

[3] Damon, condamné à mort par Denys le tyran, demanda quelques jours pour arranger ses affaires domestiques. Un délai lui fut accordé à condition que Pythias, son intime ami, se rendrait sa caution, et mourrait à sa place s'il ne se représentait pas. Pythias voulut bien servir de caution, et Damon revint au jour marqué.

la sagesse du vieux Lélius. Par la conformité de nos goûts et de nos pensées, nous étions pour tous des objets d'admiration d'autant plus grands que, malgré la différence de nos âges, nous étions parfaitement assortis.

Sans toi, les saisons de l'année ne reviennent plus avec le même charme pour moi, le printemps fuit pluvieux et sans fleurs, la canicule brûlante me consume, Pomone ne me sert plus avec la même variété les doux présents de l'automne et le Verseau attriste l'hiver de ses flots de pluie.

Cher Pontius, reconnais-tu ta faute? Car, quant à moi, ma fidélité est constante, et mon attachement immuable pour ce vieil ami Paulin dure toujours ainsi que cette concorde qui unissait mon père et le tien. S'il a été possible à quelqu'un de tendre l'arc d'Ulysse, s'il a été possible à un autre qu'à son maître de faire vibrer l'arme d'Achille, Némésis la Rhamnusienne[1] brisera aussi les liens d'une si longue alliance. Mais pourquoi répandre dans ces tristes vers tant de paroles d'affliction? Pourquoi mon cœur ne se tourne-t-il pas vers des espérances meilleures? Loin de moi donc cette crainte! J'ai la ferme assurance que, si Dieu le Père et son divin Fils exaucent nos pieuses demandes, tu pourras être rendu à nos prières.

Accours, ô ma gloire, ô mon plus grand souci; hâte-toi de revenir, rappelé par nos vœux, par nos souhaits et nos prières, pendant que tu es jeune encore et que notre vieillesse[2] conserve pour te fêter une vigueur pleine de sève. Quand cette nouvelle viendra-t-elle frapper mes oreilles : voici ton Paulin; il quitte les villes neigeuses des Ibères; déjà il touche aux champs de Tarbelles[3]; déjà il pénètre

[1] Nom que les païens donnaient à Némésis, déesse de la vengeance, parce qu'elle était particulièrement honorée à Rhamnus, en Attique.

[2] C'était en 390 qu'Ausone écrivit cette lettre; il avait alors quatre-vingt-un ans; saint Paulin n'était âgé que de quarante-six ans.

[3] Les champs de Tarbelles et Hébromagus sont situés dans le midi

dans le bourg d'Hébromagus; le voilà qui entre dans les proches domaines de son frère [1]; il descend le fleuve; déjà il est en vue; la proue est retournée vers le fleuve; il entre dans le port rempli de monde et il devance la foule d'un peuple entier accouru au-devant de lui; déjà il passe devant sa porte et vient frapper à la tienne..... Le puis-je croire? ou bien ceux qui aiment sont-ils ingénieux à se repaître de chimères?

II. Ausone [2] à son ami Paulin.

J'avais cru que les plaintes contenues dans ma dernière lettre auraient pu te fléchir, cher Paulin, et que de doux reproches m'auraient attiré une réponse. Mais, semblable à ceux qui sont initiés par serment à des mystères sacrés, tu observes un profond silence et tu persistes dans cette loi que tu t'es imposée de te taire. Ne peux-tu le faire? ou bien rougis-tu de voir vivre encore un ami qui a sur toi les droits d'un père et de demeurer fils soumis? Qu'une telle crainte agite les lâches, soit; mais, toi, bannis toute crainte, et conserve résolûment l'usage de recevoir et de rendre un salut; ou bien, si tu as près de toi un traître [3] ou si tu crains la censure plus pénible d'un questionneur, aie recours à la ruse qui permet bien souvent de tenir cachés les plus grands secrets. Trace avec du lait des caractères; le papier en séchant les conservera invisibles et la cendre chaude les fera reparaître; ou bien imite la scy-

de la Gaule, que saint Paulin devait nécessairement traverser pour se rendre du lieu de sa retraite à Bordeaux.

[1] Saint Paulin avait un frère qui se maria et qui laissa des enfants.

[2] Ausone, n'ayant reçu de saint Paulin aucune réponse à la lettre précédente, lui en écrivit une seconde un an après, en 391.

[3] Ausone suppose ici que saint Paulin a auprès de lui quelqu'un qui le trahit, qui empêche son élève de répondre à ses lettres. Il désigne

tale lacédémonienne ; autour d'un bâton arrondi enroule une bande de parchemin, écris sur toute la ligne la suite de tes vers ; déroulée, elle n'offrira que des caractères qui ne se correspondront pas et qui n'auront point de rapport entre eux jusqu'à ce qu'on la replie autour d'un bâton semblable. Je pourrais encore t'apprendre une foule de manières de dissimuler, si tu crains d'être trahi, cher Paulin, et si tu trembles qu'on n'incrimine notre amitié. Que ta Tanaquil[1] n'en sache rien. Méprise les autres, mais ne dédaigne pas de parler à un père ; c'est moi qui t'ai élevé, moi qui ai fait ta première éducation, moi qui le premier t'ai procuré des honneurs, moi qui le premier t'ai conduit dans l'assemblée des Muses.

III. Ausone à son ami Paulin, salut[2].

C'est la quatrième lettre, cher Paulin, qui te reproduit des plaintes déjà anciennes et qui par de douces remontrances gourmande ton indifférence ; mais de toi nulle page commençant par l'heureuse formule du salut n'est venue me rendre ce pieux devoir. Pourquoi ma malheureuse lettre m'a-t-elle mérité un tel mécompte, de tels dédains et un tel silence ? Un ennemi reçoit un salut de son ennemi quoiqu'en termes barbares, et les mots, *je vous salue*, se font passage au milieu des armes. Les rochers même répondent à l'homme ; les antres répètent la parole qui les frappe, et les bois renvoient l'image de la voix.

par ce mot Thérasie, l'épouse de saint Paulin, qui partageait les pieux sentiments de son mari.

[1] Tanaquil, femme de Tarquin le Superbe, exerçait un grand empire sur son époux : c'est pourquoi Ausone donne ce nom à Thérasie, qu'il soupçonnait de lui aliéner l'esprit de saint Paulin.

[2] Ausone écrivit en 392 à saint Paulin une troisième lettre, qui ne nous est point parvenue. Il lui en envoya en 393 une quatrième, dont nous donnons l'extrait suivant.

Les rochers du rivage font entendre des cris et les ruisseaux des murmures; la haie elle-même résonne quand les abeilles de l'Hybla y cherchent leur nourriture; les roseaux de la rive ont une harmonieuse mélodie, et la tremblante chevelure des pins s'entretient avec les vents. La nature n'a rien créé de muet; rien ne se tait, ni l'oiseau de l'air ni les quadrupèdes; le serpent a aussi son sifflement, et les monstres marins, en respirant, font entendre un léger bruit. Les cymbales entre-choquées rendent un son; les planchers résonnent sous les pieds des danseurs et les tambours retentissent dans le creux de leurs peaux tendues.

Mais toi, comme si tu habitais le taciturne séjour d'Amyclès[1] dans l'OEbalie[2], ou comme si l'Égyptien Sigaléon[3] avait scellé tes lèvres, Paulin, tu t'obstines à te taire. Je me figure ton embarras : ta continuelle paresse s'alimente elle-même; tant qu'on rougit d'avoir gardé un long silence, l'on se plaît à ne plus observer les exigences réciproques des devoirs, et l'inaction prolongée se complaît dans sa faute.

Qui t'empêche d'écrire aussi brièvement que possible : *bonjour et adieu*, et de confier à des lettres ces mots heureux? Je ne demande pas que tu couvres de tes vers de grandes pages et que tu charges tes tablettes de beaucoup de phrases. Ce n'est qu'avec une seule lettre que répondirent les Lacédémoniens, et, tout en refusant, ils plurent à un roi irrité. Car la brièveté est de bon goût : c'est là une vérité qu'enseigna, dit-on, Pythagore revenu

[1] Amyclès, ville dans laquelle Pythagore prescrivit un silence de cinq ans à ses disciples.

[2] La Laconie était aussi appelée OEbalie du nom d'OEbalus, un de ses premiers rois.

[3] L'Égyptien Sigaléon, nommé aussi Harpocrate, était le dieu du silence.

au monde. Quand des bavards employaient une foule de termes ambigus, il se contentait de leur répondre *oui* ou *non*. O véritable règle du discours ! rien en effet n'est plus concis et rien n'est plus complet que ces deux mots, qui confirment ce qui est prouvé et qui réfutent ce qui ne l'est pas. Personne n'a jamais plu en se taisant, beaucoup en parlant peu. Mais moi, où me suis-je sottement laissé entraîner avec toutes mes phrases? Que ces deux défauts, tout différents, sont cependant voisins, parler trop et se taire entièrement! Nous n'avons raison ni l'un ni l'autre ; je ne puis cependant me taire ; car jamais une amitié libre ne se résigne au joug, et jamais elle ne donne à la flatterie le pas sur la vérité.

Mon cher Paulin, tu as donc changé de sentiments? Voilà ce qu'ont fait ces forêts de la Vasconie, ces neigeux séjours des Pyrénées et l'oubli de notre ciel! Terre d'Ibérie, quelles justes imprécations ne lancerais-je pas contre toi? que les Carthaginois te saccagent; que le perfide Annibal te mette à feu et à sang ; que Sertorius exilé revienne faire de toi le foyer de la guerre! Ainsi celui qui est l'orgueil de sa patrie et le mien, cette colonne du sénat, c'est Bilbilis[1], c'est Calagurris[2], hérissée de rochers, qui le posséderont! c'est l'aride Ilerda, qui, du haut de ses cimes rocailleuses et couvertes de ruines, voit couler à ses pieds le torrent du Sicoris[3]! Quel est cependant l'impie qui t'a conseillé un silence si prolongé? Que sa voix ne puisse jamais lui servir! que jamais la joie ne le ranime, que jamais les délicieux chants des poëtes, ni les rhythmes variés d'une douce élégie, ni les bêtes sauvages, ni les troupeaux, ni les oiseaux ne récréent son âme! que l'écho qui répond à nos plaintes, l'écho caché dans les bois

[1] Bilbilis, aujourd'hui Catalayud.

[2] Calagurris, aujourd'hui Calahorra.

[3] Le Sicoris, aujourd'hui la Sègre, rivière qui arrose Lérida, l'ancienne Ilerda.

chéris des pasteurs ne vienne pas le consoler ! que, triste et manquant de tout, il habite des déserts ; qu'il erre silencieux à travers les sommets des Alpes, comme on dit qu'autrefois, privé de la raison, fuyant les hommes et leurs traces, Bellérophon parcourut seul des lieux solitaires !

Telles sont mes prières : Muses, divinités de la Béotie, recevez mes vœux et rendez le poëte aux Muses du Latium.

SAINT PAULIN DE NOLE.

Saint Paulin naquit à Bordeaux en 353 ou 354. Son père, Pontius Paulinus, était préfet du prétoire dans les Gaules et comptait dans sa famille une longue suite de sénateurs. Le jeune Paulin annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la littérature. On lui donna Ausone pour maître. Sa naissance et ses talents lui valurent bientôt de hauts emplois et des dignités éclatantes, qui purent satisfaire son ambitieux précepteur. Il fut élevé au consulat dès l'an 378 et il épousa une Espagnole, nommée Thérasie, qui lui apporta de grandes richesses et des vertus plus grandes encore. Paulin déploya pendant quinze ans de grands talents dans l'administration des affaires publiques en Italie, en Espagne et dans les Gaules. Après la mort d'un frère chéri et les révolutions politiques qui suivirent le meurtre de Gratien, Paulin se sentit attiré de plus en plus vers la solitude. Ausone fit les plus grands efforts pour le retenir dans le monde et les affaires. Mais saint Paulin était d'une nature bien plus solide, d'un caractère bien plus désintéressé qu'Ausone; sa grande âme, ouverte à tous les sentiments nobles et généreux, sentit la vanité et le néant des grandeurs. Il renonça donc, jeune encore, à toutes les distinctions humaines, et s'attacha tout entier à la nouvelle doctrine, sans jamais reporter ses regards en arrière sur un monde qui ne lui suffisait plus.

Il eut des entretiens avec saint Ambroise de Milan, saint Martin de Tours, saint Victrice de Rouen, saint Delphin de Bordeaux. Ce dernier lui conféra le baptême vers l'an 380. Thérasie s'associa pleinement à ses pieux desseins. Tous deux se retirèrent dans une terre qu'ils possédaient en Espagne en 389 Là ils perdirent leur fils unique, qu'ils enterrèrent à Alcala auprès des saints-martyrs Just et Pasteur. Ils vendirent tous leurs biens et en distribuèrent le prix aux pauvres. Paulin racheta un grand nombre de captifs et ouvrit ses greniers à tous les malheureux du pays. On traita son désintéressement de folie, et ses parents, ses amis du monde, ses esclaves même l'abandonnèrent. Son exemple fut suivi par un autre écrivain, saint Sulpice Sévère, et par saint Aper, autrement appelé saint Èvre, qui fut évêque de Toul.

Le peuple de Barcelone, édilié de ses vertus, demanda qu'il fût fait

prêtre. Il fut ordonné, malgré le sentiment qu'il manifesta de son indignité, le jour de Noël de l'an 393. Saint Paulin se rendit en Italie l'année suivante et choisit pour le lieu de sa retraite Nole en Campanie, où se trouvait le tombeau de saint Félix, pour qui il avait une vénération particulière. Il y établit une communauté de moines, et y passa le reste de ses jours. Il mourut en 431, âgé de soixante-dix-huit ans. Les circonstances merveilleuses de sa mort ont été écrites par le prêtre Uranius, qui en a été le témoin oculaire [1]. Saint Paulin a laissé plusieurs poëmes en l'honneur de saint Félix, un autre adressé à saint Nicétas, évêque des Daces, et des lettres à plusieurs illustres et saints personnages, entre autres à saint Augustin. Ses lettres à Ausone sont des chefs-d'œuvre où la poésie la plus élevée s'unit à l'éloquence la plus irrésistible. L'âme du poëte se montre tout entière dans les accents sublimes que lui dicte la foi chrétienne. Le morceau lyrique par lequel se termine la seconde lettre a surtout arraché des cris d'admiration aux critiques les plus célèbres.

I. Paulin à Ausone [2].

Ces Muses que j'ai abandonnées, pourquoi vouloir, ô mon père, qu'elles reviennent en faveur auprès de moi? Ils rejettent les Muses et ne sont pas ouverts à Apollon les cœurs consacrés au Christ. Autrefois, sinon avec un talent, mais avec un zèle égal, nous fûmes tous deux d'accord pour évoquer le sourd Phébus dans son antre de Delphes, pour appeler les Muses des Divinités, et le don de la parole, ce don qui nous est accordé par la grâce de Dieu, nous le demandions à des forêts et à des montagnes. Maintenant une autre puissance, un Dieu plus grand agit sur mon âme; il demande d'autres habitudes et exige de l'homme ce qu'il lui a donné pour que nous vivions de la

[1] Acta SS., 22 juin.

[2] Si pendant quatre ans saint Paulin ne répondit point à Ausone, c'est que les lettres de celui-ci ne lui parvenaient point. Enfin il les reçut dans le courant de l'année 393, et cette même année il lui envoya successivement les deux lettres suivantes.

vie du Père. Il nous interdit les vanités de ce monde[1], la rêverie ou les affaires et la littérature mensongère de la fable, pour que nous obéissions à ses lois, pour que nous distinguions sa lumière, qu'obscurcissent les artifices des sophistes, l'art des rhéteurs et les fictions des poëtes, qui remplissent les cœurs d'idées fausses et vaines, qui ne forment que le langage, n'apportant rien qui procure le salut, rien qui révèle la vérité. En effet que peuvent-ils posséder de bon ou de vrai ceux qui ne connaissent pas le souverain bien, le foyer et la source du vrai et du bon, Dieu, qu'on ne peut voir qu'en Jésus-Christ?

Il est la lumière de la vérité, le chemin de la vie, la force, l'esprit, la main, la vertu du Père, le soleil d'équité, la source des biens, la fleur de Dieu, le fils de Dieu, le créateur du monde; il est la vie de notre mortalité, la mort de la mort; c'est lui qui enseigne la vertu; c'est notre Dieu, et pour nous il s'est fait homme et il s'est dépouillé en se revêtant de notre humanité, réunissant en lui les deux natures. Il a établi entre les hommes et Dieu des rapports éternels.

Aussi, dès qu'il a fait briller sa lumière dans nos cœurs, il fait disparaître les traces de maladies de notre corps languissant; il renouvelle l'état de notre âme; il remplace nos anciennes jouissances par de chastes voluptés; mais, par son droit de seigneur, il revendique pour lui seul et

[1] Songeons bien que cette condamnation est prononcée par un grand poëte, par un des saints les plus vénérés de l'Église. Et ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que, pour faire entendre la voix sévère de la vérité, pour obéir à ses ardentes convictions, saint Paulin a cru devoir oublier tous les ménagements d'usage; il s'adresse directement à un poëte tellement infatué de la poésie païenne qu'il lui sacrifiait son Dieu et sa religion; il parle ainsi à Ausone, que ses paroles devaient blesser profondément, puisque, en condamnant les poëtes profanes, il condamne implicitement les œuvres du vieux poëte qu'il révérait cependant comme son précepteur et son père.

nos cœurs, et nos lèvres, et notre vie [1]. Il veut notre pensée, notre intelligence, notre foi et notre prédilection; mais il veut surtout qu'on le craigne et qu'on l'aime. [2] La foi en la vie future avec Dieu a horreur des vaines agitations que fait naître le travail de la vie dans le sentier du siècle présent, cette foi qui ne rejette pas comme profanes ou comme viles les richesses que nous paraissons mépriser, mais qui nous avertit qu'elles augmentent de valeur quand, déposées dans le ciel, elles sont confiées au Christ Dieu, qui a promis de rendre plus qu'on ne lui aura donné, et qui un jour payera au centuple ce qu'on aura méprisé ici-bas ou plutôt ce qu'on lui aura donné en dépôt. Dépositaire intègre, bon débiteur, il remettra à ses créanciers le double de la somme prêtée; ce Dieu plus généreux rendra avec une grande usure l'argent qu'on aura méprisé. Celui qui se livre, qui s'attache, qui s'abandonne à lui et qui met tout en lui, je t'en prie, ne le regarde pas comme un paresseux ou comme un pervers et ne l'accuse pas d'impiété [3].

[1] Corneille a fait dire à Néarque :

> . . . . Ce Seigneur des seigneurs
> Veut le premier amour et les premiers honneurs.
> Comme il n'est rien d'égal à sa grandeur suprême,
> Il ne faut rien aimer après lui qu'en lui-même.
>
> (POLYEUCTE, act. I, sc. I.)

[2] La dernière partie des chœurs du 1er acte d'Athalie est consacrée à cette pensée, et Racine, malgré ses relations jansénistes, donne à l'amour les éloges qu'il retire à la crainte :

> Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
> Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
> Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
> Et si pénible de l'aimer?
> L'esclave craint le tyran qui l'outrage :
> Mais des enfants l'amour est le partage.
> Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
> Et ne l'aimer jamais!)

[3] Nous avons vu qu'Ausone, par une distraction singulière, avait traité saint Paulin d'impie. Celui-ci relève avec force cette expression de son précepteur.

Comment la piété peut-elle manquer à un chrétien, puisque c'est une preuve de piété que d'être chrétien et d'impiété de ne pas être soumis au Christ? Cette piété que j'apprends à garder dans mon cœur, comment puis-je ne pas la montrer envers toi, c'est-à-dire envers mon père, à qui Dieu a voulu que je dusse les plus saints hommages et les plus saints noms? C'est à toi que je dois mes études, mes dignités, ma connaissance des belles-lettres, la gloire de ma parole, de ma toge, de mon nom; car tu m'as protégé, élevé et instruit; tu as été mon patron, mon précepteur, mon père. Mais tu demandes pourquoi je vis si longtemps éloigné de toi, et ta tendresse pour moi s'émeut jusqu'à la colère. Cela est utile, nécessaire ou agréable; dans tous les cas, je mérite ton pardon. Pardonne à ton ami s'il fait ce qui est utile, et félicite-le s'il vit comme il lui plaît.

Tu me reproches d'être depuis trois années absent de ma patrie, d'avoir, dans mes courses vagabondes, choisi un autre univers et d'avoir oublié les premières relations de notre vie. Ta tendresse pour moi t'inspire ces plaintes. J'aime ces mouvements de ton cœur paternel, et ces colères j'aime les devoir à ta vive affection. Mais, ô mon père, j'aimerais mieux te voir demander mon retour à qui pourrait te l'accorder. Puis-je penser que je reviendrai à toi quand tu fais de stériles prières qui ne s'adressent pas à la Divinité; quand, négligeant le vrai Dieu, tu invoques les Muses de Castalie? Ce n'est point par ces divinités que tu me ramèneras auprès de toi et dans ma patrie; ce que tu leur donneras, une brise légère l'emportera; car ces divinités n'ont pas d'oreilles, et tu adresses tes prières au néant. Les tempêtes et les vents entraînent ces vœux impuissants; comme ils ne sont pas adressés à Dieu, ils s'arrêtent dans le vide des nuages et n'arrivent pas dans la demeure étoilée du Très-Haut.

Si tu as quelque souci de mon retour, regarde et prie

Celui qui de son tonnerre ébranle les hautes régions enflammées du ciel, qui brille d'un triple feu et ne murmure jamais en vain; qui, du haut du ciel, dispense aux moissons les soleils et les pluies, qui est au-dessus de tout ce qui est et tout entier dans tout et partout; le Christ, qui, présent dans toutes choses, régit tout, qui tient et mène les âmes, qui dispose des temps et des lieux[1].

Si ses décrets sont contraires à nos désirs, c'est par la prière qu'il nous faut le faire revenir vers ce que nous voulons. Pourquoi m'accuses-tu? Si les actes que j'accomplis sous la direction de Dieu te déplaisent, c'est lui (s'il est permis de le dire) qui est le premier coupable, lui qui forme ou change mes sentiments comme il lui plaît.

Car si tu reviens sur mes anciennes habitudes qui te sont connues, je t'avouerai franchement que je ne suis plus à présent ce que j'étais à cette époque, où je ne passais pas pour perverti, tandis que je l'étais, voyant tout à travers les ténèbres de l'erreur, n'ayant aux yeux de Dieu qu'une folle sagesse[2] et vivant d'aliments mortels. Il faut me pardonner d'autant mieux qu'il est facile de reconnaître que je suis renouvelé par la grâce du Père suprême en cela même que ce qui s'opère en moi n'est pas l'effet de mes penchants.

[1] Ce tableau de la puissance de Dieu est une digne préface de celui qu'a tracé Bossuet : « Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main..... Celui-là seul tient tout en sa main qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps, et prévient tous les conseils. » (*Discours sur l'hist. univ.*., 3e part., ch. VIII.)

[2] Allusion à ce passage de l'Épître de saint Paul aux Corinthiens, ch. I, v. 25, 27 : « Quod stultum est Dei sapientius est hominibus, et quod infirmum est Dei fortius est hominibus... Quod stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia. »

L'on ne dira pas, je pense, que par ces paroles j'ai reconnu qu'une erreur nouvelle était venue pervertir mon âme, puisque j'ai spontanément avoué que je ne dois pas à mes propres lumières d'avoir modifié ma première manière de vivre. Un nouvel esprit, je l'avoue, s'est emparé de moi, esprit qui n'était pas le mien autrefois, mais qui est le mien maintenant par la grâce de Dieu. Si dans ce qui fut mes actes ou dans mes pensées Dieu a vu quelque chose qui fût digne de ses bienfaits, c'est toi que je dois d'abord remercier, c'est à toi qu'en reviendra la juste gloire, toi dont les préceptes m'ont fait acquérir ce que Jésus-Christ a pu aimer en moi.

C'est pourquoi, je t'en prie, aie de meilleures pensées ; ne perds pas les plus grandes récompenses en détestant des biens dont tu es la source. Car je n'ai pas maintenant cet esprit voyageur et je ne mène pas la vie vagabonde de ces hommes qui l'ont rendue célèbre ; la vie que menait, m'écris-tu, dans les antres de la Lycie [1], le cavalier de Pégase [2]. Beaucoup néanmoins, par l'action de la divinité, se plaisent dans les déserts comme autrefois les sages pour se livrer à leurs études et aux Muses : ainsi agissent en grand nombre dans les solitudes ceux qui ont renfermé Jésus-Christ dans leurs chastes âmes. Ce n'est pas par pauvreté d'esprit ni par humeur sauvage qu'ils ont pris le parti d'habiter des lieux déserts ; mais, tournés vers les astres élevés, contemplant Dieu et attentifs à pénétrer les profondeurs de la vérité, ils aiment les loisirs libres de vains soucis et abhorrent l'agitation du forum, le tumulte des affaires et toutes les occupations ennemies des biens qui viennent de Dieu, des préceptes du Christ et de l'amour du salut. Avec l'espérance et la foi, ils suivent Dieu pour

[1] La Lycie est une province de l'Asie Mineure.

[2] Le cavalier de Pégase, Bellérophon, a été ainsi nommé parce qu'il monta le cheval Pégase pour aller combattre la Chimère.

la récompense promise que leur auteur, fidèle à sa parole, leur donnera s'ils ne désespèrent pas et si toutefois les biens d'ici-bas ne les séduisent pas par leurs vains attraits. C'est grâce à l'esprit de feu qui pénètre les secrets des cieux qu'ils méprisent ce qu'ils voient, pour mériter ce qu'ils ne voient pas ; car les objets périssables sont visibles à nos yeux, mais les objets éternels sont invisibles pour nous[1] ; nous suivons ici-bas par l'espérance ce que nous voyons par l'esprit, et nous méprisons les formes changeantes des objets visibles et les biens qui attirent malheureusement les yeux du corps. Cependant cette résolution paraît avoir pris sa place dans le cœur de ces hommes aux yeux desquels a déjà brillé tout entière la lumière du vrai et du bon, l'éternité des siècles à venir et le néant du siècle présent.

Mais moi qui n'ai pas la même gloire que ces saints cénobites, pourquoi aurais-je la même réputation ? Le principe de mon dévouement est le même que le leur ; mais en ce moment même j'habite des lieux charmants, je demeure sur les bords délicieux d'un opulent rivage. D'où vient que déjà un reproche anticipé s'attaque à ces lieux ? Plaise au Ciel qu'une juste malignité commence à m'attaquer ! Ces opprobres, reçus au nom du Christ, me plairont. Mon cœur, plein de fermeté, ne se laisse pas aller à une lâche honte, et la louange que je méprise ici-bas me revient au jugement du Christ.

Vénérable père, ne me reproche donc pas mes goûts, comme s'ils étaient mal dirigés ; ne me blâme point, soit à cause de mon épouse, soit à cause de la faiblesse de mon esprit ; je n'ai pas l'esprit inquiet de Bellérophon, et ma femme n'est pas une Tanaquil, mais bien une Lucrèce. Je n'ai pas non plus, comme tu le crois, oublié le ciel de ma patrie, moi qui ai les yeux tournés vers le roi des

[1] Saint Paul, Ire Epître aux Corinthiens, ch. II, v. 9 à 16.

cieux. Celui qui n'adore que lui, celui-là se rappelle vraiment le ciel. Crois donc, cher père, que nous ne perdons pas de vue le ciel, que nous ne sommes pas privés de raison, mais que nous habitons au milieu des hommes. Les goûts des hommes pieux qui m'entourent sont les garants de leurs mœurs. Car une nation impie ne pourra pas connaître le Très-Haut. Sans doute bien des lieux sont incultes, sans doute bien des hommes vivent sans lois; mais quelle région est assez sauvage pour être privée de tout culte? ou, s'il en est ainsi, dois-je subir les atteintes de l'impiété d'autrui? Quoi! tu m'objectes les vastes forêts de la Vasconie et les retraites neigeuses des Pyrénées! On croirait que je me suis fixé sur le seuil de la région espagnole et que je n'ai nulle part, ni aux champs ni à la ville, un seul asile en ces contrées où la riche Espagne, qui voit le soleil se baigner dans ses deux mers, est ouverte au commerce des pays les plus reculés de l'univers.

Mais admettons que j'habite des montagnes infestées de brigands; je ne me suis point endurci dans leurs foyers barbares, et au milieu de ces féroces compagnons je n'ai pas quitté mes mœurs pour les leurs. Une âme pure résiste au contact du mal, et les souillures répandues sur des fibres polies ne s'y attachent pas. Ainsi, dans les forêts de la Vasconie, celui qui vit pur de tout crime parmi les méchants ne reçoit pas les atteintes des mœurs barbares de ses hôtes. Pourquoi me reproches-tu ce nom, à moi qui habite, comme je l'ai fait jadis, des lieux différents de ceux dont tu me parles, des lieux voisins de villes superbes, des campagnes fertiles et très populeuses? Mais si ma vie se passait sur les rivages de la Vasconie, pourquoi cette nation barbare, formée par nos exemples, ne renoncerait-elle pas plutôt à ses mœurs sauvages pour embrasser nos habitudes de civilisation?

Changer ses anciennes habitudes et sa manière de vivre n'est pas toujours un crime; car il est louable de viser à

mieux. Lors donc que tu apprends que je suis changé, informe-toi de mes goûts et des obligations que je m'impose. Si je remplace le bien par le mal, le sacré par le profane, la tempérance par le déréglement, l'honnêteté par l'injustice, j'agis comme un lâche sans énergie et sans honneur : prends pitié d'un ami que le mal entraîne. Quoi de plus légitime que cette colère d'un tendre père, qui veut relever un fils tombé hors du droit chemin et le rendre meilleur par ses reproches sevères?

Mais si tu apprends par hasard quelle est la route que j'ai choisie et ce que je suis; que j'ai voué mon cœur à un Dieu bon, pour rester fidèle et plier ma raison aux vénérables préceptes du Christ; que je crois sur la parole de Dieu lui-même aux récompenses éternelles qui nous attendent et que nous aurons achetées au prix des peines d'ici-bas, je ne pense pas que cela déplaise tellement à un père sensé qu'il regarde comme un égarement de l'esprit de vivre pour le Christ, comme le Christ nous l'a enseigné lui-même. Cet égarement me fait plaisir, et je ne m'en repens point : peu m'importe de passer pour un sot aux yeux de ceux qui ont des goûts différents si ma conduite paraît sage au Roi éternel. Tout ce qui est homme est de courte durée. C'est un corps sujet aux maladies et soumis au temps qui fuit, et sans le Christ ce n'est qu'ombre et poussière. Ses éloges ou son blâme n'ont pas plus de valeur que le juge lui-même : il disparaît, et son erreur le suit; la sentence passe et meurt avec le juge.

Mais si[1], pendant que le temps présent nous est accordé,

[1] Toute cette fin de la lettre de saint Paulin est d'une élévation de pensée et d'une beauté de langage au-dessus de toute expression. Vous ne trouverez rien, dans les poëtes profanes, qui soit de nature à produire dans l'âme des impressions aussi fortes, aussi salutaires. C'est qu'aussi toutes les fois que les poëtes chrétiens parlent de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la vie future, du jugement dernier, des récompenses et des châtiments éternels, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré au

nous ne nous attachons pas étroitement aux préceptes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il sera trop tard, quand l'homme sera dépouillé de ses membres, de se repentir d'avoir craint les vaines critiques des hommes et de n'avoir pas craint la colère redoutable du divin Juge. Assis sur un trône à la droite du Père éternel et roi suprême de tous les rois, il viendra, au déclin des ans, peser toutes les nations dans une balance égale, donner à chacun la récompense due à ses actions. Oui, je le crois, et, saisi de crainte, je travaille avec empressement à saisir quelque occasion de me délivrer de toutes mes fautes avant la mort.

Dans cette attente[1], mon cœur rempli de foi palpite et tremble jusque dans ses moindres fibres; mon âme tressaille, et, dans son appréhension de l'avenir, craint d'avance d'être enchaînée par les soins assidus que réclame le corps et d'être appesantie par la matière; elle craint, si la trompette éclatante venait à retentir dans les cieux entr'ouverts, de ne pouvoir s'élever d'une aile légère à la rencontre du Roi, ni s'enlever au ciel parmi ces milliers de saints glorieux qui, dégagés des entraves du monde, s'élèveront avec légèreté à travers l'espace et atteindront aisément les astres élevés.

Portés sur les nuages flottants à travers les étoiles, ils vont, au milieu des airs, saluer le Roi céleste et réunir leurs brillantes légions devant le Christ adoré.

Ma crainte et mon souci, c'est que le dernier jour ne

monde, de plus digne d'occuper notre âme tout entière, de plus propre à former le cœur de la jeunesse, à épurer, à élever ses sentiments, à lui donner l'amour du vrai, du bien et du beau, toutes les fois, dis-je, que les poëtes chrétiens touchent à ces grandes et sublimes vérités, ils sont seuls inspirés par une philosophie et une religion divines, et alors ils laissent bien loin derrière eux tous les poëtes du paganisme.

[1] Le poëte a ici en vue le second avénement de Jésus-Christ, qui aura lieu lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts.

me trouve enseveli dans de noires ténèbres, au milieu d'occupations stériles et perdant mon temps en soins frivoles. Car quel serait mon sort si, pendant que je m'assoupis plein d'indolence, le Christ, sortant de sa demeure éthérée[1], venait à briller devant moi, et si, ébloui tout à coup par les rayons que projettera l'arrivée du Seigneur et troublé par la profusion des lumières, j'étais réduit à chercher comme un refuge la triste obscurité des nuits? Je n'ai pas voulu qu'un sentiment de répugnance pour la vérité, l'amour de la vie présente et de ses voluptés, que de laborieux soucis eussent de semblables effets; j'ai donc prévenu ce malheur par ma résolution, en consacrant le reste de cette vie à m'assurer le bonheur dans l'autre, en confiant à Dieu les intérêts de ma vie future. J'attends avec sécurité le moment redoutable de la mort. Si tu approuves ma conduite, félicite ton ami de sa riche espérance; sinon, laisse-moi la consolation d'être approuvé par le Christ.

II. Paulin à Ausone.

Tu prétends opposer tes lettres continuelles à l'opiniâtreté de mon silence; tu me reproches une paresse qui se complaît dans la retraite, et de plus tu m'accuses d'être coupable d'avoir négligé l'amitié; tu objectes que mon épouse me fait trembler, et, comme d'un trait, tu me perces le cœur de tes vers cruels. Cesse, je t'en prie, de déchirer ton Paulin et ne mêle plus, comme l'absinthe au miel, l'amertume aux paroles paternelles. J'ai toujours eu la volonté, et je l'ai encore, de te prodiguer tous les devoirs de l'amitié, de te rendre l'hommage d'une affection fidèle. Jamais mon amitié pour toi n'a été souillée de la moindre

[1] Ce passage n'aurait-il point inspiré à Massillon son sermon sur le petit nombre des élus?

tache ; j'ai toujours craint de te blesser d'un regard, de te choquer par un froncement de sourcil involontaire. J'ai composé mon visage et j'ai fait régner la joie sur mon front. D'après mon exemple, ma maison t'a honoré et t'honore encore, et il y a entre nous[1] pour t'aimer le même accord que pour honorer le Christ dans nos cœurs unis.

Quelle haine, je te le demande, a fermé ton cœur à tes enfants? de quelle rumeur la facile calomnie a-t-elle frappé tes oreilles paternelles? comment a-t-elle pu effacer de ton cœur tant de vieilles marques d'une amitié éprouvée et causer de nouvelles blessures? par quels mauvais conseils a-t-elle pu irriter contre ses enfants[2] un tendre père?

Mon âme ne sait pas feindre la sincérité des affections, et ma tendresse n'est pas coupable de l'oubli d'un père ; elle repousse tout reproche immérité et ne peut supporter d'être l'objet d'une fausse accusation. Mon âme irréprochable est affectée d'autant plus douloureusement que la blessure qu'elle reçoit est injuste ; elle est aussi sensible au reproche qu'exempte de toute faute.

Tu te plains que j'aie secoué le joug qui nous unissait dans de doctes études. Je proteste ne l'avoir pas porté[3] ; car ce ne sont que des égaux qui subissent le même joug : personne n'accouple les forts avec les faibles. Les rênes ne vont pas ensemble si la taille de ceux qui les portent n'est pas la même. Si tu joins ensemble le veau et le taureau, le cheval et l'onagre; si tu unis les foulques et les cygnes, le rossignol et la mésange ; si tu mets sur la même ligne les châtaigniers et les coudriers, la viorne et le cyprès, unis-moi avec toi. Cicéron et Virgile supporteraient avec

[1] Nous, c'est-à-dire ma famille, moi et Thérasie.

[2] Par cette expression saint Paulin se désigne lui-même et désigne Thérasie, son épouse, contre laquelle Ausone était très-animé, puisque dans ses lettres il lui donne les noms de *Proditor* et de *Tanaquil*.

[3] On ne peut s'excuser plus spirituellement que ne le fait ici saint Paulin.

peine le même joug que toi [1]. Si c'est par l'amitié que je te suis uni, en cela seulement j'oserai me vanter de marcher de front avec toi : la douce amitié m'enchaîne à toi d'un lien éternel, et notre égale tendresse sera toujours mesurée aux mêmes règles. Jamais la cruelle calomnie n'a délié ce joug qui unit nos fronts ; une longue absence ne l'a point rompu ; rien ne le rompra. Quand bien même je serais séparé de toi par tout l'univers et par tout un siècle, jamais je ne te séparerai de mon cœur, et la vie se retirera de mon corps avant que tes traits sortent de ma mémoire.

Pendant tout le temps qui est destiné et donné aux mortels, tant que je serai retenu dans ce corps qui m'emprisonne, par quelque monde que je sois séparé, tu ne seras jamais loin de mes yeux ni de mon visage, et je te conserverai enraciné dans mon cœur ; je t'embrasserai avec tendresse du fond de mon âme, partout tu seras présent pour moi : et lorsque, sorti de cette prison du corps, je m'envolerai de la terre, dans quelque endroit que me place le Père commun, là aussi je te porterai dans mon cœur, et le jour suprême qui me détachera de mon corps ne brisera pas les liens qui nous unissent. Car cette âme qui survivra à la destruction des membres est éternelle, grâce à son origine céleste ; nécessairement elle conserve ses sentiments et ses affections aussi bien que la vie ; si elle ne peut mourir, elle ne peut non plus oublier ; car elle doit éternellement vivre et se souvenir.

III. Prière à Dieu tout-puissant [2].

O Dieu tout-puissant, que je ne connais que par les sen-

[1] L'admiration de l'élève pour le talent de son précepteur va ici un peu trop loin, quoique le mot *vix*, dans le texte, en atténue l'expression.

[2] Cette belle prière se trouve dans toutes les éditions de saint Paulin de Nole. Nous croyons qu'elle doit lui être attribuée, et qu'on la place

timents de mon âme pour toi, ignoré des méchants et inconnu à aucun juste; toi qui n'as ni commencement ni fin, plus ancien que le temps qui fut et qui sera; toi dont nul esprit ne peut saisir et nulle langue exprimer la forme et la grandeur; le seul qui puisse te voir face à face, entendre tes commandements et s'asseoir à ta droite paternelle, c'est l'auteur lui-même de toutes choses, la cause de toutes les créations, le Verbe de Dieu et le Verbe Dieu, celui qui connaissait d'avance le monde qu'il devait créer, celui qui fut engendré dans le temps où le temps n'était pas, mis au jour avant que le jour et l'aurore brillante de feu éclairassent le ciel, sans qui rien n'eût été, par qui tout fut fait, dont le trône est au ciel, qui a sous ses pieds la terre, la mer et l'impénétrable chaos de la nuit obscure; qui, toujours actif, donne le mouvement à tout et fait vivre la matière inerte; Dieu né d'un Père non engendré, qui, blessé de l'infidélité d'un peuple orgueilleux, appela les gentils dans son royaume pour être adoré par les rejetons meilleurs d'une tige adoptive, celui dont la vue fut permise à nos aïeux, auxquels il fut donné, après l'avoir contemplé, de voir aussi son Père; celui qui s'est chargé de nos iniquités et qui par les souffrances et les outrages d'une mort cruelle nous a enseigné qu'il existe un chemin pour retourner à la vie éternelle, que l'âme n'y retourne pas seule, mais qu'elle entre avec le corps tout entier dans les régions célestes et que celui-ci laisse vide sur la terre le cercueil caché au fond d'un tombeau.

Fils du Très-Haut, qui apportes le salut au monde d'ici-bas, toi à qui le Père a fait part de toutes ses vertus paternelles sans en retenir aucune par jalousie et sans perdre un seul de ses dons, ouvre un accès à mes prières et porte-les aux oreilles de ton Père.

à tort dans l'*Éphémeris* d'Ausone, petit poëme très-mondain et très-futile, qui se termine par une invocation aux songes.

Donne-moi, ô mon Père, une âme invincible contre tous les vices et détourne de moi la criminelle vipère et son nuisible venin. Qu'il suffise que le serpent ait perdu autrefois Ève et qu'il ait fait également tomber Adam dans ses piéges. Nous, tardifs descendants de leur postérité, nous, race prédite par les prophètes véridiques, puissions-nous éviter les filets que nous tend le mortel serpent. Ouvrez-moi la route qui me transporte, dégagé des liens d'un corps malade, dans les régions supérieures où la céleste voie lactée domine la lumière fugitive de la lune au milieu des vents, où montèrent les saints patriarches et où Élie[1] pénétra autrefois, emporté tout entier par un quadrige au-dessus des nuages, où l'a précédé Énoch[2] avec son corps entier.

Donne-moi, ô mon Père, l'éclat si désiré de la lumière éternelle si je ne jure pas par des dieux de pierre et si, n'embrassant que l'autel où s'offre l'auguste sacrifice, j'y porte l'offrande sans tache de ma vie; si je te reconnais comme le Père de mon Seigneur et Dieu ton Fils unique, si je reconnais celui qui procède de l'un et de l'autre, l'Esprit qui était porté sur la surface des eaux.

Accorde-moi le pardon, ô mon Père; délivre mon cœur des tourments qui le déchirent si je ne te cherche pas dans les fibres ni dans le sang répandu des animaux, si je ne m'efforce pas de découvrir ta volonté dans les replis des entrailles des victimes, si je m'abstiens du péché quoique enclin au mal et si je désire, plus que je n'espère, être estimé bon et pur. Ne rejette point mes sentiments de repentir si j'exècre des membres périssables, si je me repens intérieurement, si une profonde crainte tourmente

[1] Voyez les Rois, liv. IV, ch. 2, v. 11. Bède le Vénérable conjecture que la fable de Phaéton et du char du Soleil tire son origine de l'histoire d'Élie, et fait remarquer à ce propos l'analogie frappante qui existe entre le mot ἥλιος, soleil, et le nom d'Élie.

[2] Enoch fut le père de Mathusalem. Genèse, ch. v, v. 21.

mes esprits et devance les châtiments futurs, si mon âme déchirée pressent déjà les peines de l'autre vie.

O mon Père, accorde à nos prières la réalisation de ces vœux : ne rien craindre, ne rien désirer, trouver suffisant ce qui me peut suffire ; ne vouloir rien de honteux, ne pas être une cause de honte pour moi-même ; ne faire à personne ce qu'au même moment je ne voudrais pas qu'on me fît ; n'encourir jamais une accusation méritée, n'être jamais souillé par la simple supposition d'une faute ; car il y a peu de différence entre l'accusé et le coupable ; être impuissant pour le mal et pouvoir toujours faire le bien ; être simple dans ma nourriture et dans mes vêtements, cher à mes amis, et rester toujours père sans qu'aucune perte de mes enfants ne vienne porter atteinte à ce nom ; ne souffrir ni de corps ni d'esprit ; voir tous mes membres exercer toujours tranquillement leurs fonctions sans qu'une blessure atteignant une de leurs parties n'en rende l'usage pénible ; jouir de la paix, vivre tranquille et considérer comme un néant toutes les merveilles de ce monde : et quand la dernière heure aura sonné pour moi, avant la conscience d'une bonne vie, ne pas craindre ni désirer la mort ; et, pur de péchés secrets, grâce à ton pardon, mépriser tout, mettre ma seule volonté à espérer ton jugement ; tant que les temps différeront ce moment et que les jours en retarderont l'arrivée, écarte de moi le dangereux serpent, ce traître aux trompeuses caresses.

Tels sont les vœux pieux, mais timides, d'un homme dans la triste situation d'un accusé ; appuie-les auprès de ton Père éternel, ô Christ miséricordieux, Sauveur, Dieu et Seigneur, Esprit, Gloire, Verbe, vrai Fils du vrai Dieu, lumière de lumière, qui habites avec ton Père éternel et qui règnes dans les siècles ; toi que célèbrent dans des concerts harmonieux les chœurs des peuples et les voix qui frappent l'air en répondant Amen.

PSAUME CXXXVI.

Super flumina Babylonis.

Sur les bords inconnus des fleuves de la maudite Babylone, nous nous sommes assis, dans notre captivité, nous autres Juifs; nous versions des larmes de misère, car nous avions traîné dans nos cœurs le souvenir de Sion, notre chère patrie, et nous soupirions avec de justes regrets sur notre exil mérité à l'endroit où le rivage, planté de saules flexibles et de peupliers hospitaliers, nous offrait une ombre amie. Là, au milieu des murs d'une ville d'Assyrie, nous avons oublié, dans la tristesse et le silence, les joies de nos chants, et aux branches des saules nous avons suspendu nos instruments de musique.

C'était pour nous une grande indignation et une cruelle douleur lorsque cet ennemi impie, qui nous avait arrachés de nos demeures, nous ordonnait de chanter pour son plaisir les cantiques que nous avions l'habitude d'entonner dans le saint temple. Comment! ces louanges de Dieu et ces chants faits pour les chœurs sacrés, nous les chanterons au milieu de barbares sacrifices, d'horribles bûchers et devant des autels allumés de feux criminels! Nous les chanterons, hélas! pour des étrangers joyeux de notre douleur, et, entonnant les cantiques sacrés pour le plaisir d'un ennemi, nous ferons servir un pieux rite à une fête impie! De quelle voix, malheureux que nous sommes, chanterons-nous maintenant des hymnes sacrés? En quel lieu Babylone réclame-t-elle pour elle les cantiques de Sion? Mais une terre étrangère n'est pas digne d'entendre le chant du Seigneur, et les voix sacrées ne s'adressent pas à des oreilles indignes.

Si cependant, maître barbare, tu nous presses comme

des captifs, si tu as une si grande envie de connaître les pieux cantiques de Sion, si tu persistes à nous forcer à dire des chants qui ne sont pas faits pour toi et à te faire connaître quels sont les divins cantiques de Sion, apprends ce qu'un Dieu vengeur promet à la ville prise. N'espère pas jouir longtemps du triomphe que tu remportes en nous enjoignant, impie que tu es, de te chanter l'hymne sacré : voici quel est l'hymne du Seigneur, voici quel est le cantique de Sion : « Si jamais, ville de Jérusalem, toi l'objet de mon amour, je viens à oublier tes murs, que ma main droite m'oublie; que ma langue desséchée s'attache à mon palais si je ne t'aime pas d'un amour éternel et si, au commencement du royaume promis pour les siècles et dans la première année de ma joie, je ne me souviens pas, ô Jérusalem, de te donner la première place sur toute la terre. Souviens-toi de la race d'Edom; qu'à son tour elle voie avec confusion le jour où le peuple que tu as choisi habitera la brillante Jérusalem aux murailles éternelles, qu'une nation qui t'oublie menace maintenant d'une ruine cruelle, disant : Détruisez de fond en comble cette ville odieuse; dépeuplez-la par le carnage jusqu'à ce qu'il n'en reste plus aucune trace et jusqu'à ce que ses murs soient réduits en cendres. Malheureuse fille de la malheureuse Babylone! heureux celui qui reportera sur toi tous les maux que tu nous as fait souffrir, et non moins heureux celui qui prendra tes petits-enfants et les écrasera contre une dure pierre!

Si tu veux être heureux après l'extinction de la race de Babylone, que ta foi écrase les crimes qui se sont glissés en toi-même avec les premières flammes. Déjà près de toi est la pierre, Jésus-Christ; écrase contre lui de toute la vigueur de tes bras cette race de vipères. Car Babylone signifie confusion; sa fille est la chair, mère des péchés; cette famille, ennemie du salut, fait entrer les mauvaises semences dans les fibres du corps. C'est elle qu'il faut

vaincre si tu veux vaincre la mort. Car si tu permets à de tels ennemis renfermés dans tes os d'accroître leurs forces en grandissant, tu auras beaucoup de peine à lutter contre eux et à les vaincre. Écrase les petits pendant que des vices encore jeunes circulent dans leurs tendres membres; car si tu n'y prends garde, après le complet développement de ses forces, cette génération terrestre donnera par ses vices la mort à ton âme. Ne crains donc pas de sacrifier une telle race; ce ne sera point un crime pour toi de détruire une famille qui doit nuire, et d'arroser d'un sang impur la pierre vengeresse; car le juste se réjouit de voir tomber une génération impie, et l'homme pieux est de plus en plus purifié par le meurtre s'il détruit les péchés qui dominent dans ses membres et s'il triomphe du peuple des vices en le brisant contre le Christ.

SAINT AMBROISE.

Saint Ambroise naquit probablement à Trèves entre les années 333 et 340, et fut élevé par son père, qui était préfet des Gaules, dans les principes de la foi chrétienne. Il avait déjà passé lui-même par les plus grandes dignités de l'empire lorsqu'il fut sacré évêque de Milan, en 374. Il donna aussitôt tous ses biens aux pauvres et à l'Église. Sa charité était inépuisable, sa science profonde, son éloquence merveilleuse. La fermeté de son caractère apparut dans toute sa force en face de l'empereur Théodose. Ses travaux pour la défense de la foi et de la morale chrétienne l'ont placé au rang des plus illustres docteurs de l'Église. Il mourut en 397. Ses hymnes, comme la plupart des hymnes chrétiennes, se font remarquer par une qualité toute particulière aux poëtes chrétiens, l'onction. Cette qualité du style, si douce, si pénétrante, n'exclut point la force et la vigueur. Souvent les hymnes du docteur *Mellifluus* sont d'une fermeté et d'une vigueur de style d'autant plus admirables que l'art n'y est pour rien. C'est l'élan naturel d'une âme pleine de foi vers son créateur, vers Celui qui est la source de toute beauté et de toute vérité. Aussi jamais poésie n'eut-elle sur les âmes une influence plus durable et plus salutaire : depuis quatorze siècles que ces cantiques, consacrés par l'Église et par l'admiration des fidèles, résonnent sous les voûtes de nos églises, que de vertus chrétiennes n'ont-elles pas inspirées? Combien de fois leur chant n'a-t-il pas soutenu la piété et la foi des catholiques?

HYMNES.

I. Pour la nativité du Seigneur[1].

Venez, rédempteur des nations, montrez le fils d'une

[1] Cette hymne est mentionnée comme étant de saint Ambroise par le concile de Rome de l'an 440.

Vierge; tous les siècles seront saisis d'admiration; une telle naissance convient à un Dieu.

Non pas du fait de l'homme, mais par la mystérieuse action du Saint-Esprit, le Verbe de Dieu s'est fait chair et le fruit des entrailles a fleuri.

Le sein d'une Vierge a été rendu fécond; le rempart de la pudeur reste intact; l'étendard de la puissance divine brille; Dieu se tient dans son temple.

Il sort de la chambre nuptiale[1], de la royale cour de la pudeur; géant[2] formé de deux substances, plein d'ardeur pour courir dans la carrière.

Sorti de son Père, il est retourné vers son Père; descendu jusqu'aux enfers, il est remonté dans la demeure de Dieu.

Égal au Père éternel, revêtez-vous de votre chair triomphante[3]; par votre grâce, soutenez la faiblesse de notre corps.

Déjà brille votre crèche, et la nuit projette une lumière nouvelle; que nulles ténèbres ne l'obscurcissent, et qu'elle resplendisse, source inépuisable de foi.

II. Les dimanches à Laudes[4].

Éternel créateur de toutes choses, vous qui réglez les

[1] Psaume XVIII, v. 5 : « Ipse, tanquam sponsus procedens de thalamo suo, exsultavit ut gigas ad currendam viam. » Jésus-Christ est le divin époux de l'Église.

[2] Jésus-Christ est un géant, un athlète qui a vaillamment parcouru la carrière de sa vie mortelle et terrassé le prince de ce monde, le démon.

[3] Jésus-Christ s'est incarné pour combattre et vaincre le démon, puis il est remonté au ciel avec la chair qu'il avait revêtue, comme avec un trophée soustrait à son ennemi.

[4] Saint Augustin mentionne cette hymne et la suivante comme étant de saint Ambroise.

jours et les nuits et faites succéder un temps à un autre pour adoucir nos ennuis;

Déjà se fait entendre le chantre du jour[1], qui veille pendant la nuit profonde, lumière nocturne des voyageurs[2], qui divise en deux parties les ténèbres de la nuit.

A sa voix, l'étoile du matin se lève et dissipe l'obscurité du ciel; à sa voix, la troupe entière des esprits de malice abandonne le sentier du mal.

A sa voix, le matelot reprend ses forces et les mers déposent leur fureur[3]; à sa voix, celui qui devait être la pierre[4] de l'Église efface son péché[5].

Levons-nous donc promptement[6]; le coq éveille ceux qui dorment, il gourmande les paresseux, il corrige ceux qui renient Jésus-Christ.

Au chant du coq, l'espérance renaît, les malades recouvrent la santé, le malfaiteur remet son glaive dans le fourreau, la foi se réveille chez ceux qui sont tombés[7].

Jésus, jetez les yeux sur nous qui sommes prêts à tomber et purifiez-nous par vos regards; si vous daignez nous re-

[1] Tout ce que le poëte dit du coq et de son chant doit être pris à la lettre dans les trois strophes qui se suivent ici. Mais, à partir de la cinquième, il passe du sens littéral au sens mystique et symbolique. Alors le coq, c'est Jésus-Christ; la voix du coq, c'est la voix du Sauveur, qui prêche l'Évangile; la nuit, c'est le péché, et le sommeil, c'est l'engourdissement de l'âme qui reste plongée dans le vice.

[2] Le chant du coq indique les heures à ceux qui voyagent la nuit. De plus, il divise la nuit en deux parties, parce que la Providence a donné à cet oiseau l'instinct de chanter exactement aux mêmes heures.

[3] En effet, au point du jour, c'est-à-dire lorsque le coq chante, les tempêtes deviennent moins terribles.

[4] Saint Pierre. Voyez saint Matthieu, ch. XVI, v. 18.

[5] Saint Matthieu, ch. XXVI, v. 34, et 73 à 75.

[6] Saint Paul, Épître aux Romains, ch. XIII, v. 11 : « Hora est jam nos de somno surgere; » et Épître aux Éphésiens, ch. V, v. 14 : « Surge, qui dormis, et illuminabit te Christus. »

[7] C'est lorsque le coq chanta que saint Pierre se repentit d'avoir renié Jésus-Christ.

garder, nos péchés disparaîtront et nos larmes effaceront nos fautes.

Soyez la lumière de nos esprits, dissipez le sommeil de nos âmes, que les premiers sons de notre voix vous soient consacrés et qu'ils vous offrent nos vœux.

III. A Tierce pendant le Carême.

Déjà se lève la troisième heure où Jésus-Christ monte sur la croix; que notre âme n'ait aucune pensée impure et qu'elle s'abandonne à toute la ferveur de la prière.

Celui qui accueille le Christ dans son cœur montre un sentiment pur et parvient à mériter le Saint-Esprit par ses vœux empressés.

C'est l'heure qui mit un terme à la vieille souillure de notre crime maudit, qui a détruit le royaume de la mort et a fait disparaître la faute du siècle.

Alors, par la grâce du Christ, commencèrent des jours de bonheur; dans l'univers entier la vérité remplit les églises des rayons de la foi.

Du haut de la croix[1] qui fait son triomphe, il disait à sa mère : « Mère, voilà votre fils; disciple, voilà votre mère. »

Du haut de la croix[2], il enseigne sa mystérieuse alliance avec l'Église, son épouse, pour prouver que l'enfantement divin de la Vierge n'a pas altéré la chasteté de sa mère.

Jésus prouva sa mission par des miracles, mais la race impie ne crut pas; celui qui aura cru sera sauvé.

[1] Voyez l'Évangile selon saint Jean, ch. XIX, v. 26, 27.

[2] On trouve à chaque instant dans la lecture de ces poëtes la preuve de l'antiquité du symbolisme chrétien, que l'art des imagiers a su rendre si populaire au moyen âge. Les fiançailles de Jésus crucifié avec son Église ont été représentées presque uniformément dans tous les calvaires sculptés ou peints par une femme couronnée tenant un sceptre d'une main et de l'autre recueillant dans une coupe le sang et l'eau sortis du

Nous croyons au Fils de Dieu, né de la Vierge sainte, qui délivra le monde de ses péchés et qui est assis à la droite de son Père.

HYMNES

SUR L'ŒUVRE DE LA CRÉATION [1].

IV. Premier jour [2].

O Dieu souverainement bon, qui avez créé la lumière, qui la faites luire tous les jours et qui, avec les principes de la lumière nouvelle, avez préparé l'origine du monde;

Vous qui avez voulu que le matin joint au soir fût appelé jour; le sombre chaos [3] de la nuit approche, écoutez nos prières et nos larmes.

Ne permettez pas que notre âme, appesantie par ses crimes, se prive du don de la vie éternelle, en ne pensant pas aux biens éternels et en s'engageant dans des péchés nouveaux.

Faites que notre prière aille frapper jusqu'au sanctuaire le plus intime du ciel, qu'elle remporte le prix de la vie; faites que nous évitions tout ce qui peut nuire et que nous nous purifiions de tout péché.

flanc percé du Sauveur. De l'autre côté de la croix se tient la synagogue, un bandeau sur les yeux, tenant d'une main un sceptre brisé, de l'autre les tables de la loi renversées; elle est dépossédée de tous ses priviléges, et la couronne royale tombe de sa tête.

[1] Les sept hymnes sur l'œuvre de la création sont attribuées à saint Ambroise par les autorités les plus imposantes; saint Augustin et Bède le Vénérable citent la septième, le premier dans le livre IX des *Confessions*, le second dans le *De re metrica*.

[2] Voyez la *Genèse*, ch. I, v. 3.

[3] Cette hymne se chante à vêpres, et le poete ici fait allusion à la nuit qui commence à répandre partout ses ténèbres.

V. Second jour[1].

Créateur du ciel dont la puissance est sans bornes, qui avez partagé la masse des eaux, de peur que la confusion ne résultât de leur mélange, et qui leur avez donné le firmament pour barrière[2];

Vous qui, après avoir arrêté les unes dans le ciel, avez fait couler les autres sur la terre en différents ruisseaux[3], pour que l'onde tempérât la chaleur, qui autrement aurait consumé la terre;

Dieu très-miséricordieux, répandez maintenant sur nous le don continuel de votre grâce, et que notre vieille erreur ne nous fasse pas tomber dans de nouvelles fautes[4].

Que notre foi trouve la lumière, qu'elle porte un flambeau si brillant qu'il fasse disparaître toute vanité et que nulle fausseté ne puisse l'obscurcir.

VI. Troisième jour[5].

Créateur du vaste globe de la terre, vous qui, faisant retirer les eaux qui la couvraient, l'avez exposée à nos yeux et l'avez rendue immobile;

Afin que, produisant toutes sortes de plantes, elle fût

[1] Voyez la *Genèse*, chap. I, v. 6-8.

[2] Tu séparas les eaux, leur marquas pour barrière
Le vaste firmament.
(J. RACINE.)

[3] Si la voûte céleste a ses plaines liquides,
La terre a ses ruisseaux.
(J. RACINE.)

[4] Saint Grégoire a exprimé ainsi la même idée : « Peccatum quod per pœnitentiam non deletur suo pondere mox ad aliud transit. »

[5] Voyez la *Genèse*, ch. I, v. 9-13.

riche en fleurs brillantes et féconde en fruits et qu'elle nous fournît une nourriture agréable ;

Guérissez par votre grâce[1] vivifiante les blessures de notre âme consumée par les péchés; faites qu'elle efface ses fautes par ses larmes et qu'elle réprime ses mauvais mouvements.

Faites qu'elle obéisse à vos commandements, qu'elle s'éloigne de tout péché, qu'elle se plaise à se remplir des vrais biens et qu'elle ignore ce qui produit la mort.

VII. Quatrième jour[2].

Très-saint Dieu du ciel, vous qui peignez la voûte brillante du ciel d'une blancheur mêlée de feu et qui en relevez la beauté par une lumière éclatante[3] ;

Vous qui, le quatrième jour, réglez la révolution du soleil et qui donnez au cours régulier de la lune les mouvements perpétuels des astres,

Afin qu'ils servent à distinguer les jours et les nuits et à marquer très-clairement le commencement des mois ;

Éclairez le cœur de tous les hommes, purifiez les âmes de leurs souillures, déliez-les des chaînes du péché et soulagez-les du fardeau des crimes.

[1] Allusion à l'œuvre du troisième jour. Notre âme desséchée par le feu des passions a besoin de la grâce pour être renouvelée, comme l'herbe fanée a besoin de la rosée du ciel pour reverdir.

[2] Voyez la *Genèse*, ch. I, v. 14-19.

[3] Grand Dieu ! qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive, à la pourpre mêlée,
Peins le centre des cieux.

(J. Racine.)

VIII. Cinquième jour.

Dieu dont la puissance est sans bornes, vous qui, après avoir fait naître des eaux les animaux, avez laissé les uns dans les mers et élevé les autres dans l'air;

Qui avez plongé les poissons au fond des eaux et avez fait monter les oiseaux jusqu'au haut du ciel, de sorte que, tout en étant nés d'un même élément, ils parcourent des lieux différents;

Accordez à tous vos serviteurs purifiés par l'eau et le sang sacrés [1] de ne tomber dans aucun crime et de ne jamais éprouver l'ennui de la mort,

Faites que le péché n'abatte aucun de nous et que l'orgueil n'en élève aucun, que notre âme ne tombe pas abattue, et qu'elle ne se perde pas en s'élevant.

IX. Sixième jour.

O Dieu créateur de l'homme, qui, réglant seul toutes choses, avez commandé à la terre de produire les espèces des reptiles et des autres animaux;

Vous à la voix de qui se sont animés tous ces grands corps; vous qui les avez donnés à l'homme, les assujettissant à le servir comme un maître [2];

Écartez de vos serviteurs tout ce que l'impureté pourrait glisser dans leurs mœurs ou mêler à leurs actions.

[1] Allusion au baptême consacré par le sang et l'eau qui sortirent du côté percé de Jésus-Christ. Voyez saint Jean, Ev., ch. XIX, v. 34; Ire Épître, ch. v, v. 6.

[2] A ces grands corps sans nombre et différents d'espèce,
Animés à ta voix,
L'homme fut établi par ta haute sagesse
Pour imposer ses lois.

(J. RACINE.)

Accordez-leur la récompense des joies éternelles, accordez-leur le don de votre grâce, rompez les chaînes de la discorde et établissez les liens de la paix.

X. Septième jour.

Dieu créateur de toutes choses, modérateur du ciel, qui avez paré le ciel de l'éclat de la lumière et la nuit de la grâce du sommeil, afin que le repos rendît au travail de chaque jour les membres épuisés, soulageât la fatigue de l'esprit et diminuât les chagrins de la douleur,

Nous vous rendons nos actions de grâces à la fin du jour, et au commencement de la nuit nous vous prions par le chant de cette hymne de nous aider.

Faites que nous vous célébrions du plus profond de nos cœurs, que nous vous invoquions d'une voix sonore, que nous vous aimions d'un amour pur et que nous vous adorions avec la sagesse de l'esprit;

Afin que, lorsque les épaisses ténèbres de la nuit auront intercepté le jour, la foi ne connaisse pas les ténèbres[1] et que la nuit brille de l'éclat de la foi.

Ne laissez pas sommeiller notre âme[2], mais que tout péché sommeille, et que la foi, rafraîchissant les cœurs purs, tempère les vapeurs du sommeil.

Que nos cœurs, dégagés de toute pensée impure, ne rêvent que vous pendant le sommeil et que la crainte des embûches d'un ennemi jaloux ne nous réveille pas au milieu du repos.

[1] Les ténèbres, prises ici dans le sens spirituel, sont les erreurs, les faux dogmes, les hérésies.

[2] Psaume XII, v. 4 : « Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam; » saint Paul aux Romains, ch. XIII, v. 11, 12 : « Hora est jam nos de somno surgere... Abjiciamus opera tenebrarum, et induamur arma lucis. »

Prions le Christ, et le Père, et l'Esprit qui procède de tous deux : Trinité puissante, à travers tous les siècles, exaucez nos prières

HYMNES

POUR LES HEURES [1].

XI. A Prime.

L'astre du jour étant déjà levé, prions humblement Dieu qu'il nous préserve de tout ce qui peut nous nuire dans les actions de cette journée.

Qu'il mette un frein à notre langue et qu'il en modère l'usage, pour nous éviter toute altercation odieuse; qu'il garde et fortifie nos yeux pour qu'ils ne se repaissent pas de vains spectacles [2].

Que nos cœurs se conservent purs au dedans; que l'aveuglement d'esprit en soit écarté; pour réprimer les révoltes de la chair, soyons modérés dans les soins que nous donnerons à notre nourriture.

Ainsi, quand le jour aura disparu et que la nuit reviendra, purifiés par l'abstinence, puissions-nous chanter les louanges divines.

XII. A Tierce.

Esprit-Saint, qui êtes un même Dieu avec le Père et le

[1] Les cinq hymnes suivantes sont généralement attribuées à saint Ambroise.

[2] Psaume CXVIII, v. 37 : « Averte oculos meos, ne videant vanitatem. »

Fils, daignez à présent venir en nous et répandre votre amour dans nos cœurs [1].

Que notre bouche, notre langue, notre esprit, nos sens, tout ce qui est en nous chantent vos louanges ; que le feu de la charité brûle en nous et que son ardeur se communique à ceux qui nous approchent.

XIII. A Sexte.

Dieu véritable, qui gouvernez tout avec puissance et qui réglez les révolutions des temps, qui donnez au matin l'éclat de la lumière et réservez la chaleur pour le midi,

Éteignez en nous la flamme des discordes, détruisez le feu dangereux des passions, accordez-nous la santé du corps et la véritable paix de l'âme.

XIV. A None.

O Dieu, qui êtes le lien et la force de toutes choses et qui, demeurant immobile en vous-même, réglez l'ordre et la suite des heures du jour,

Donnez-nous un soir lumineux pendant lequel la vie ne disparaisse jamais, et faites qu'une gloire éternelle soit bientôt la récompense d'une sainte mort.

XV. A Complies.

Avant la fin du jour, Créateur de l'univers, nous vous

[1] C'est à la troisième heure du jour que les langues de feu descendirent sur les Apôtres ; voilà pourquoi l'hymne que l'on chante à Tierce contient une invocation au Saint-Esprit.

prions, au nom de votre bonté, d'être notre guide et notre gardien.

Faites que les songes et les fantômes de la nuit s'écartent de nous; terrassez notre ennemi, pour que nos corps ne soient pas souillés.

XVI. En l'honneur des martyrs [1].

Chantons avec joie les récompenses éternelles de Jésus-Christ, les victoires des martyrs et les louanges qui leur sont dues.

Ils sont les princes de l'Église, les chefs d'une armée triomphante, les soldats de la cour céleste et les véritables lumières du monde.

Après avoir triomphé des terreurs du siècle et méprisé les tortures, ils ont, par la voie plus courte d'une mort sainte, passé à une vie bienheureuse.

Les martyrs sont livrés aux flammes des bûchers[2] et aux dents des bêtes féroces; des bourreaux furieux les déchirent avec des ongles de fer[3].

Leurs entrailles arrachées sont pendantes, leur sang sacré est répandu; mais ils demeurent immobiles par la grâce de la vie éternelle.

Par la foi vive de leur piété, par l'espérance invincible de leur foi et par la charité parfaite de Jésus-Christ, ils triomphent du prince du monde.

[1] Les hymnes suivantes sont aussi attribuées à saint Ambroise; cependant, parmi les dernières, il en est peut-être quelques-unes qui sont apocryphes en ce sens qu'elles ont été faites par des poëtes de son temps et qu'elles ont passé à la postérité sous son nom.

[2] On peut voir dans saint Paul, Épître aux Hébreux, ch. XI, v. 35-38, l'énumération des supplices que l'on faisait subir aux martyrs.

[3] Espèce d'instrument de supplice en forme de tenailles et armé de dents qui s'emboîtaient les unes dans les autres.

Maintenant le Père se glorifie en eux, le Fils y met sa complaisance, le Saint-Esprit se réjouit et tout le ciel en est dans l'allégresse.

Nous vous prions maintenant, ô notre Rédempteur, d'écouter les prières de vos serviteurs et de nous admettre dans leur compagnie pendant les siècles éternels.

XVII. A Matines.

Le sommeil a réparé les forces de nos membres ; nous quittons notre couche et nous nous levons ; par nos chants nous vous prions, ô notre Père, de nous assister.

Que notre langue vous invoque d'abord, que notre cœur vous cherche avec empressement ; ô Saint des saints, présidez à toutes les actions qui vont suivre [1].

Que les ténèbres cèdent la place à la lumière et la nuit à l'astre du jour [2], afin que les péchés que la nuit apporte avec elle disparaissent sous l'influence de la lumière.

Nous vous supplions tous humblement d'extirper tout ce qui peut nous nuire, et notre bouche vous célébrera et vous chantera dans tous les temps.

XVIII. Pendant le Carême.

Fidèles à l'usage symbolique, observons ce jeûne célèbre qui dura quarante jours.

[1] Que dès notre réveil notre voix te bénisse ;
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux, et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.
(J. Racine.)

[2] Ici les mots doivent s'entendre non-seulement dans le sens littéral, mais aussi dans le sens spirituel, comme dans ces passages de saint Paul : « Abjiciamus opera tenebrarum et induamus arma lucis. »

L'ancienne loi et les prophètes [1] l'ont d'abord établi ; puis le Christ, roi et maître absolu de tous les temps, l'a consacré par son exemple.

Soyons donc sobres de paroles, de nourriture, de boisson, de sommeil et de récréations ; soyons plus strictement observateurs de nos devoirs.

Évitons tous les péchés qui font tomber les âmes peu fermes ; ne donnons aucune occasion à l'ennemi artificieux de nous imposer sa tyrannie.

Prosternons-nous tous devant le souverain Juge, implorons-le par nos cris et par nos pleurs et fléchissons sa colère vengeresse.

Disons-lui : O Dieu, nous avons offensé votre bonté par nos péchés, accordez-nous du haut du ciel le pardon et la rémission.

Souvenez-vous que, malgré notre faiblesse et notre fragilité, nous sommes pourtant votre ouvrage ; nous vous en prions, ne permettez pas que nous accordions à un autre l'honneur dû à votre nom [2].

Détruisez le mal que nous avons fait, augmentez le bien que nous vous demandons pour que nous puissions vous être agréables ici-bas et dans l'éternité.

XIX. A Laudes.

Vous qui êtes la gloire éternelle du ciel et l'espérance

Épître aux Romains, ch. XIII, v. 12. « Eratis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino. » Épître aux Éphésiens, ch. V, v. 8.

[1] Moïse observa deux fois le jeûne quadragésimal pour se rendre digne de recevoir les tables de la loi. *Exode*, ch. XXIV, v. 18 ; ch. XXXIV, v. 28. Élie resta quarante jours et quarante nuits sans manger lorsqu'il alla jusqu'au pied d'Horeb, la montagne de Dieu. *Rois*, liv. III, ch. XIX, v. 8.

[2] Dieu a créé l'homme à son image et lui a donné la raison, pour qu'il rendît hommage à son créateur. C'est pourquoi nous prions Dieu

bienheureuse des mortels, Fils unique du Très-Haut, qui fait gronder le tonnerre, fils d'une chaste vierge;

Donnez la main à ceux qui se lèvent, afin que l'âme pure se relève et qu'enflammée du désir de louer Dieu elle lui rende les actions de grâces qui lui sont dues.

L'étoile du matin qui vient de se lever brille partout et annonce les rayons de la lumière; l'obscurité de la nuit disparaît; faites que la lumière sainte nous éclaire[1],

Et que, demeurant dans nos esprits, elle en écarte les ténèbres du siècle; qu'elle purifie nos cœurs et les préserve jusqu'à la fin des temps.

Que la foi que nous avons acquise dès le commencement pousse des racines jusqu'au fond de nos âmes; que l'espérance vienne ensuite nous combler de joie, et que la charité, vertu plus grande encore[2], remplisse nos âmes.

XX. Sur l'avènement de Jésus-Christ.

Jésus, divin créateur des astres, lumière éternelle des fidèles, rédempteur de tous les hommes, exaucez nos humbles prières,

Vous qui, touché de voir périr le monde languissant,

ici de ne point abandonner au pouvoir du démon, son ennemi et le nôtre, nos âmes, qu'il a créées pour le glorifier.

[1] L'astre avant-coureur de l'aurore
Du soleil qui s'approche annonce le retour;
Sous le pâle horizon l'ombre se décolore :
Lève-toi dans nos cœurs, chaste et bienheureux jour.
(J. Racine.)

[2] Saint Paul, Épître aux Corinthiens, I, ch. XIII, v. 14 : « Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc : major autem horum charitas. » En effet, la charité seule durera éternellement. La foi et l'espérance, au contraire, n'auront d'autre durée que celle de ce monde, puisque, dans le ciel, les élus verront Dieu face à face et jouiront de la possession des biens éternels.

l'avez sauvé de la mort en donnant le remède aux coupables.

Lorsque le monde touchait à la dernière partie de sa durée[1], semblable à un époux sortant de la chambre nuptiale, vous êtes sorti du très-chaste sein de la Vierge mère.

Devant votre souveraine puissance tout courbe les genoux dans le ciel et sur la terre et tout se reconnaît soumis à vos ordres.

Le soleil se couche, la lune conserve sa pâleur, la voie lactée brille dans les cieux; tout observe des lois déterminées.

Nous vous prions, ô Saint des saints, qui devez venir juger le monde, de nous préserver pendant cette vie des traits d'un ennemi perfide.

XXI. Pour l'avénement du Seigneur.

Verbe souverain, sorti autrefois du Père éternel, vous qui êtes né pour secourir l'univers au moment où le temps inclinait vers sa fin,

Éclairez maintenant nos âmes; enflammez-les du feu de votre amour, afin que, suivant la parole du dernier prophète[2], toutes les souillures soient enfin effacées.

Lorsque vous viendrez plus tard, Juge suprême, scruter le fond des consciences, lorsque vous donnerez aux méchants ce qu'ils méritent pour leurs crimes secrets et aux justes le royaume des cieux en récompense de leurs vertus,

[1] Jésus-Christ s'est incarné lorsque les cinq premiers âges du monde étaient déjà écoulés; son premier avénement a eu lieu dans le sixième âge du monde, qui durera jusqu'à la fin des siècles, c'est-à-dire jusqu'au jour du jugement dernier, où aura lieu son second avénement. Voyez saint Paul, Épître I aux Corinthiens, ch. x, v. 11; saint Jean, Épître I, ch. II, v, 18.

[2] Ce prophète est saint Jean Baptiste. Saint Matthieu, ch. III, v. 3, 12.

Puissions-nous alors ne pas subir des maux proportionnés à nos crimes, et, admis dans la société des bienheureux, devenir habitants éternels des cieux.

XXII. Pour les fêtes de Pâques.

L'aurore commence à répandre sa lumière[1]; le ciel retentit de louanges, le monde jette des cris de joie, l'enfer gémit et pousse des hurlements

Lorsque le souverain très-puissant de l'univers brise les forces de la mort, foule aux pieds les enfers et délivre les malheureux[2] des peines qu'ils souffraient.

Celui qui, enfermé sous une pierre, est gardé par des soldats[3] sort du tombeau, vainqueur de la mort et environné d'une pompe magnifique.

Les gémissements et les douleurs de l'enfer cessent; un ange, resplendissant de lumière, crie que le Seigneur est ressuscité.

Les Apôtres étaient tristes de la mort de leur Seigneur, que, dans leur impiété, des esclaves avaient condamné au supplice cruel de la mort.

Dans un langage plein de douceur, un ange annonce aux saintes femmes qu'avant peu le Seigneur apparaîtra en Galilée.

Pendant que les saintes femmes se hâtent d'aller porter cette nouvelle aux Apôtres[4], elles voient venir à elles le Christ vivant et elles lui baisent les pieds.

[1] C'est dès le matin de ce jour que Jésus-Christ est ressuscité; saint Marc, ch. XVI, v. 9 : « Surgens autem mane, prima sabbati, apparuit primo Mariæ Magdalenæ. »

[2] Le poète désigne les justes de l'ancienne loi, pour qui l'entrée du ciel ne pouvait être ouverte que par le sang de l'agneau sans tache.

[3] Saint Matthieu, ch. XXVII, v. 66.

[4] Saint Matthieu, ch. XXVIII, v. 8, 9.

A cette nouvelle, les disciples vont promptement en Galilée voir le visage désiré du Seigneur.

Dans cette joie sainte de la fête de Pâques, le soleil brille d'un pur rayon, lorsque les Apôtres voient de leurs propres yeux la personne du Christ.

Les blessures que le Christ leur montre sur son corps ensanglanté prouvent d'une manière éclatante que le Seigneur est ressuscité[1].

Christ, roi très-miséricordieux, remplissez nos cœurs pour que nous vous rendions dans tous les temps les louanges qui vous sont dues.

XXIII. Pour le jour de la nativité du Seigneur.

O Jésus, rédempteur des nations, Fils unique du Père, seul engendré de son sein avant tous les temps d'une manière ineffable;

Vous la lumière et la splendeur du Père, vous l'éternelle espérance de tous, écoutez favorablement les prières que vos serviteurs vous adressent dans tout l'univers.

Auteur de notre salut, souvenez-vous que vous avez pris autrefois un corps semblable au nôtre en naissant d'une Vierge pure et sans tache.

Ce jour, qui revient après chaque révolution de l'année, atteste que vous seul êtes descendu du trône de votre Père pour le salut du monde.

Le ciel, la terre, la mer et tout ce qui y est renfermé célèbrent avec joie et par des cantiques de louanges ce jour, commencement de votre premier avénement.

Nous aussi, qui avons été rachetés par votre sang sacré, nous entonnons une nouvelle hymne pour l'anniversaire de votre naissance.

[1] Saint Jean, ch. xx, v. 27.

XXIV. Pour le jour de Pâques.

Préparés pour le souper de l'Agneau[1], brillants de la robe blanche[2], après le passage de la mer Rouge[3], chantons le Christ notre roi.

C'est lui dont le corps très-saint a été martyrisé sur l'autel de la croix et arrosé de son sang vermeil; nourrissons-nous-en et vivons de Dieu lui-même;

Le soir de la Pâque, protégés contre l'Ange exterminateur[4], nous sommes délivrés de la cruelle tyrannie de Pharaon.

Voilà que Jésus-Christ est lui-même l'Agneau pascal immolé pour nous, et sa chair nous est offerte comme l'azyme de la sincérité.

O Hostie vraiment digne, par laquelle les portes de l'enfer ont été brisées et le peuple, racheté de la captivité, a été rappelé aux jouissances de la vie.

Le Christ sort du tombeau, il revient victorieux de l'enfer; il nous délivre des chaînes du tyran et rouvre les portes du paradis.

[1] Voyez dans l'Exode, ch. XII, v. 11, comment les Juifs se préparaient à manger l'agneau qui était la figure du véritable Agneau, Jésus-Christ.

[2] Symbole de l'état d'innocence et de grâce dans lequel doit être le chrétien qui s'approche de la sainte Table.

[3] Après le passage de la mer Rouge, les Israélites chantèrent un cantique en l'honneur de Dieu, qui les avait délivrés de la servitude de l'Égypte. Nous avons reçu le sacrement de baptême, dont le passage de la mer Rouge était la figure, et par là nous avons été délivrés de l'esclavage de Pharaon, c'est-à-dire du péché; nous devons donc un cantique d'action de grâces à Jésus-Christ, notre libérateur.

[4] L'ange exterminateur frappa les premiers nés d'Égypte et épargna ceux des Israélites en *passant* au delà de leurs maisons, d'où l'étymologie de *pascha*, qui signifie passage, est la figure du démon, aux coups duquel les chrétiens échappent aussi par le sacrifice de l'Agneau véritable.

Dieu créateur de toutes choses, dans cette joie que nous inspire la fête de Pâques, défendez, s'il vous plaît, votre peuple contre toutes les attaques de la mort.

XXV. Pour un martyr.

O Dieu, le partage, la couronne et la récompense de vos soldats, pendant que nous chantons les louanges d'un martyr, délivrez-nous des liens du péché.

Car ce saint a sagement compris la fragilité des joies de ce monde et le poison de ses attraits flatteurs, et c'est ainsi qu'il est parvenu dans les régions célestes.

Il a courageusement supporté les supplices et les a soufferts avec constance ; ayant répandu son sang pour vous, il jouit des biens éternels.

O Dieu de bonté, nous vous prions humblement d'écarter toute souillure de vos serviteurs pendant la fête de ce martyr.

XXVI. Pour les vierges.

Jésus, qui êtes la couronne des vierges et qui avez été conçu par la seule Vierge qui ait enfanté, écoutez favorablement nos vœux.

Vous qui vivez parmi les lis, environné de chœurs de vierges, remplissant les épouses de gloire et distribuant aux époux les récompenses qu'ils méritent, de quelque côté que vous alliez, les vierges vous suivent, vous accompagnent de leurs chants et de leurs louanges et font entendre des hymnes délicieuses.

Nous vous en supplions de toute notre force, accordez à nos âmes la grâce d'ignorer complétement toutes les blessures de l'impureté.

XXVII. Pour l'ascension du Seigneur.

O Jésus, notre Rédempteur, l'objet de notre amour et de nos désirs, Dieu créateur de toutes choses, vous vous êtes fait homme à la fin des temps [1].

Quel excès de bonté vous a porté à vous charger de nos crimes et à souffrir une mort cruelle pour nous délivrer de la mort?

Vous avez franchi les barrières de l'enfer, vous avez racheté vos captifs, et, vainqueur après un noble triomphe, vous êtes allé vous asseoir à la droite de votre Père.

Que votre bonté vous engage à vaincre nos maux, en nous pardonnant; et, après avoir rempli nos vœux, rassasiez-nous de la vue de votre visage.

Soyez dès à présent toute notre joie, comme vous serez un jour notre récompense, et faites que toute notre gloire soit en vous dans la suite de tous les siècles.

XXVIII. Le samedi à Vêpres.

O bienheureuse Trinité, source de lumière; ô Unité première par essence, maintenant que le soleil retire ses rayons, répandez votre lumière dans nos cœurs.

Faites qu'après vous avoir louée le matin nous puissions vous prier le soir, et que nos supplications mêlées de louanges montent vers vous dans tout le cours des siècles.

[1] Nous avons déjà dit que Jésus-Christ s'était fait chair dans le sixième et dernier âge du monde. Le septième âge commencera à partir du jour du jugement dernier. Il est à remarquer que le sixième âge du monde, dans lequel l'homme a été racheté et a reçu une nouvelle vie, celle de la grâce, se rapporte au sixième jour de la création, dans lequel Dieu a formé le premier homme. Le septième âge correspond au septième jour, au jour du repos de Dieu dans sa gloire.

TYRO PROSPER.

Tyro Prosper fit son poëme vers l'an 407, au milieu des désastres causés par l'invasion des barbares. Dans le cycle que nous parcourons, il est un de ceux qui représentent le mieux cette poésie douce et tendre, mélancolique et résignée qui n'a point été connue des païens, parce que le christianisme seul peut être la source de son inspiration.

POËME

DÉDIÉ PAR UN ÉPOUX A SA FEMME.

O fidèle compagne de ma destinée, consacrons à Dieu, je t'en prie, cette vie agitée et passagère. Tu vois les jours disparaître promptement dans la rapide révolution des temps et toutes les parties de ce monde périssable se consumer, se perdre et s'anéantir. Tout ce que nous possédons passe, et rien de ce qui s'est écoulé ne retourne en arrière : les vanités attirent la curiosité de nos âmes par des apparences trompeuses.

Où sont donc les images de tant d'objets divers[1]? Où

[1] Ce mouvement poétique que nous remarquons dans ce morceau d'un poëte du cinquième siècle a été souvent employé depuis et bien admiré lorsqu'on l'a rencontré hors du moyen âge, époque à laquelle il semble appartenir plus particulièrement, comme l'attestent les danses des morts, les miniatures des manuscrits, les calendriers, etc.

Ubi Plato, ubi Porphyrius?,
Ubi Tullius aut Virgilius?
Ubi, etc.

(RAMBACH, *Christliche Anthologie.*)

sont ces richesses des grands de la terre par lesquelles nous nous plaisions autrefois à laisser surprendre nos âmes? Celui qui naguère labourait la terre avec cent charrues s'agite en vain pour avoir une paire de bœufs. Celui-ci, qui se faisait souvent traîner à travers les villes sur des chars magnifiques, gagne à pied et épuisé de fatigue sa campagne déserte[1]; celui-là, qui comptait autrefois

Dic ubi Salomon, olim tum nobilis;
Vel Samson ubi est dux invincibilis,
Vel pulcher Absalon vultu mirabilis,
Vel dulcis Jonathas, multum amabilis?
(S. BERNARD, *édit. de Mabillon.*)

Est ubi gloria nunc, Babylonia? sunt ubi dirus
Nabuchodonosor et Darii vigor, illeque Cyrus?
Nunc ubi curia pompaque Julia? Cæsar, obisti :
Te truculentior (s. e. mors), orbe potentior ipse fuisti.
Nunc ubi Marius atque Fabricius inscius auri?
Mors ubi nobilis et memorabilis actio Pori?
Diva philippica, vox ubi cœlica nunc Ciceronis?
Pax ubi civibus atque rebellibus ira Catonis?
Nunc ubi Regulus, aut ubi Romulus, aut ubi Remus?
Sta rosa pristina nomine, nomina nuda tenemus.
(BERNARD DE MORLEY, *de Contemptu mundi.*)

Ces vers dactyliques, mesurés et rimés, offrent les caractères d'une poésie populaire, et le dernier présente une image gracieuse et touchante.

On remarque le même mouvement dans les vers suivants de Villon, poëte du quinzième siècle. Le fond et la forme ne les rendent certainement pas supérieurs à ceux que nous avons cités.

La reine Blanche comme un lys
Qui chantait à voix de syrène,
Berthe aux grands pieds, Bietrys, Halys,
Harembourge qui tint le Maine,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen,
Où sont-ils, vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

d'antan, de l'an passé...

[1] C'est vers la fin de l'an 406 que les Goths se jetèrent sur la Gaule. Témoin de leur invasion, le poëte décrit les désastres dont elle fut suivie avec des traits pleins de force, d'énergie et de vérité; un sentiment profond des malheurs du temps l'anime et lui inspire des réflexions mélancoliques, qu'il exprime dans les vers les plus beaux et les plus touchants.

dix superbes vaisseaux voguant sur les mers, monte maintenant un frêle esquif qu'il gouverne lui-même. Rien dans les campagnes, rien dans les villes ne conserve son premier état; toutes choses se précipitent vers leur terme [1]. Le fer, la peste, la famine, les souffrances de la captivité, le froid et la chaleur, la mort possède mille moyens d'anéantir d'un coup la misérable humanité. De tous côtés les cris de guerre retentissent; la fureur agite tous les cœurs; les rois fondent sur les rois avec des armées innombrables; la discorde impie sévit au milieu de la confusion du monde; la paix s'est retirée de la terre. Tu le vois, tout court à sa fin.

Quand bien même, après ce siècle, il resterait encore des années; quand bien même le monde pourrait encore voir des jours nombreux, il ne nous conviendrait pas moins de songer à la mort, et chacun n'en devrait pas moins penser à la fin de la vie. Car que m'importe que les fleuves rapides, dans leur cours étendu, précipitent leurs ondes sans jamais s'épuiser; que les forêts séculaires aient résisté à l'action de tant de siècles et que les campagnes fleuries restent à leur place? Tout cela reste, mais nos pères ne nous sont pas restés; je jouis en passant d'une vie de courte durée. Nous avons donc un but à atteindre ici-bas, puisque nous sommes nés dans ce cours des siècles qui nous échappe et pendant lequel nous périssons nous-mêmes.

Nous devons employer cette vie à mériter la vie éternelle et à faire en sorte qu'un long repos succède à un court labeur. Quoique ce labeur puisse sembler rude à quelques rebelles et que des cœurs indomptables trouvent ces lois trop rigides, ce fardeau n'est cependant pas lourd pour des épaules dociles, et un joug si doux ne blesse pas

[1] Cette pensée de la fin prochaine du monde commençait déjà à cette époque à préoccuper quelques esprits.

une tête obéissante. On doit aimer Dieu de toute son âme et de toute la force de son cœur; après lui, l'homme doit être l'objet de notre amour. Personne ne doit faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît ni vouloir tirer vengeance d'une injure. Il faut se contenter de peu et éviter de vouloir trop s'élever; ne pas craindre le mépris et n'avoir de mépris pour personne; être économe; ne dire que la vérité; être pur d'esprit et de corps; aimer la paix et mener une vie sans tache; être prodigue de son bien à l'égard de ceux qu'on voit dans le besoin; ne pas convoiter le bien d'autrui, mais distribuer son propre bien. Je te le demande, y a-t-il rien de dur dans ces commandements? y a-t-il rien que la foi ne puisse accomplir?

Ceux qui croient que les saints prophètes ont dit la vérité, ceux qui ne doutent pas que la parole de Dieu demeure éternellement et qui voient resplendir de la gloire du Père le Christ qui a souffert le supplice de la croix et les dernières rigueurs de la mort, ceux qui attendent qu'il vienne dans l'éclat terrible de sa majesté en conservant leurs lampes pleines d'huile [1], pour eux les biens de la terre ne sont que de la boue, et les choses du ciel se déroulent à leurs regards; leur vie n'est pas enchaînée à l'esclavage du temps présent, et la vanité trompeuse du monde ne les a pas séduits; ils n'ont pas consacré des veilles stériles à l'étude des phénomènes célestes; les commandements et les dignités, dons d'une multitude aveugle, les richesses, qui sont la source de tous les crimes ici-bas, ils les ont foulés aux pieds; poussés par une sainte ambition, ils aspirent au bonheur d'être appelés au ciel par les suffrages du Christ et au milieu des acclamations des Anges; ils savent résister aux pénibles labeurs et aux attraits de la

[1] Allusion à la parabole des dix vierges. Saint Matthieu, ch. xxv. Les vierges folles n'ont pas d'huile dans leur lampe lorsque vient l'époux, c'est-à-dire Jésus-Christ.

volupté ; ils ne désirent rien acquérir et ils ne craignent aucune perte.

Pour moi, ce Dieu créateur du ciel et de la terre s'est fait homme et est né d'une Vierge sainte ; il a tendu son dos aux coups de fouet, ses joues aux soufflets et son visage aux crachats, et il a consenti à être cloué sur une croix. Non pas que de telles souffrances dussent ajouter quelque chose à la puissance d'un Dieu dont les richesses ne peuvent ni augmenter ni diminuer ; mais c'était pour racheter tous nos péchés par sa mort. Je suis devenu un des membres de Jésus-Christ, et lui a revêtu les miens. Il me porta en mourant, il me porta en ressuscitant victorieux de la mort, et il me transporta au-dessus des astres auprès de son Père. Que refuserions-nous donc d'endurer pour une si grande espérance ? Qu'est-ce qui pourrait me détacher du Seigneur ? Approche le feu, déchire de tes mains mes entrailles, bourreau ; mes membres, en périssant, échapperont à tes tortures. Que je sois enfermé dans un noir cachot ou chargé de chaînes, quand mon âme sera sortie de mon corps libre, j'irai trouver Dieu. Qu'un licteur se prépare à me trancher la tête de son glaive, il me trouvera impassible : la mort sera prompte et la souffrance courte. Je ne crains pas l'exil, l'univers entier m'offre un asile ; je méprise la famine, la parole de Dieu sera ma nourriture.

Cependant cette confiance qui m'anime, je ne l'ai pas puisée en moi-même ; c'est vous, ô Christ, qui me faites parler ; c'est vous qui me donnez la force de souffrir. Par nous-mêmes nous n'osons rien ; mais nous avons confiance en vous, qui nous ordonnez de combattre et qui nous faites triompher. Dieu est donc ma seule espérance : croire en lui est ma vie ; c'est lui qui m'a fait le citoyen d'une autre patrie : destiné par le sort de mes pères à parcourir un monde périssable, je marche sous les drapeaux du Christ à titre de soldat étranger. N'ignorant pas le peu de temps

que j'ai à posséder les biens de la terre, j'userai des choses qui m'appartiennent comme si elles ne m'appartenaient pas. Les richesses n'auront pas mon admiration ni les honneurs mon attachement. Le Christ est riche, je ne craindrai pas la pauvreté. Telle aura été ma fermeté dans le malheur, telle elle sera dans la prospérité. Les maux ne triompheront pas de moi, et les biens de la terre ne me séduiront pas. Toujours je rendrai grâces au Christ, toujours je lui offrirai mes hommages, et la louange du Seigneur sera toujours dans ma bouche.

O toi, ma fidèle compagne, sois préparée comme moi à ce combat, toi que Dieu m'a donnée pour venir en aide à ma faiblesse; réprime avec soin les élans de mon orgueil et console mes douleurs. Soyons l'un pour l'autre le modèle d'une pieuse vie; sois la gardiennede ton gardien, et prêtons-nous un mutuel secours. Relève-moi de mes chutes et appuie-toi toi-même sur mon bras. Que nous ayons non-seulement une même chair, mais aussi une même âme, et qu'un seul souffle nous anime tous deux[1].

[1] La peinture de cette communauté, de cette unité chrétienne de deux êtres s'acheminant ensemble vers la patrie des célestes amours et se prêtant dans le parcours de la route un mutuel appui est empreinte d'un spiritualisme qu'on rencontrerait difficilement ailleurs que chez les poëtes chrétiens.

SEVERUS SANCTUS.

Il est impossible de donner des détails biographiques sur Sévérus Sanctus; tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était un des amis de saint Paulin de Nole et qu'il fit son églogue vers l'an 409 de Jésus-Christ. Ce poëte se fait remarquer par l'élégance et la grâce de son style. Ses sentiments pour les animaux n'ont rien qui doive étonner, puisqu'ils se retrouvent dans saint Martin et dans saint François d'Assise.

POËME

SUR LA MORT DES BŒUFS.

ÆGON, BUCULUS[1], TITYRUS.

ÆGON.

Pourquoi, Buculus, gémis-tu tristement à l'écart? pourquoi baisses-tu douloureusement les yeux? Pourquoi des pleurs abondants coulent-ils sur tes joues? Fais-en connaître la cause à celui qui t'aime.

BUCULUS.

Je t'en prie, Ægon, laisse-moi garder un profond silence dans mon cœur vivement ulcéré; car il rouvre sa blessure celui qui parle de ses maux; il la ferme celui qui les tient cachés.

[1] « Ægon, Buculus. » Le poëte a choisi ces deux noms avec intention; le premier désigne un chevrier (αἴξ, αἰγός), le second un bouvier.

ÆGON.

C'est le contraire de ce que tu dis, et tu te trompes étrangement; car plus un fardeau est divisé, moins il est lourd, et ce qui est couvert s'imprègne plus profondément. Parler de ses douleurs, c'est les alléger.

BUCULUS.

Tu sais, Ægon, comme j'étais riche en troupeaux; tu sais que mes bœufs non-seulement erraient tout le long du fleuve, mais couvraient aussi le fond des vallées, les campagnes et les crêtes des montagnes.

Maintenant toutes mes espérances de richesses sont ruinées, et ce que m'avait acquis le travail continuel de ma vie entière, deux jours me l'ont fait perdre, tant est rapide la marche du mal.

ÆGON.

Cette terrible contagion qui règne[1], dit-on, depuis longtemps chez les Pannoniens et qui a causé de graves dommages chez les Illyriens et les Belges nous gagne, à ce qu'il paraît, dans sa course désastreuse.

Mais toi qui savais ordinairement écarter par l'emploi de sucs salutaires l'invasion de ces fléaux dangereux, pourquoi n'as-tu pas prévenu le mal que tu craignais et n'y as-tu pas apporté les secours de l'art?

BUCULUS.

Ce mal ne s'annonce pas par des symptômes visibles;

[1] Cette contagion n'atteignit que les bœufs et se répandit, comme on va le voir, dans une grande partie de l'Europe. Elle exerça ses ravages l'an 409 de Jésus-Christ.

mais dès qu'il attaque on succombe; il ne fait pas languir et ne souffre pas de retards; ainsi la mort semble venir avant la contagion.

J'avais attaché avec le plus de soin possible à mes chariots deux bœufs choisis, bêtes vigoureuses, qui avaient le même caractère et dont les clochettes produisaient de concert un même son éclatant.

Leur âge était le même, leur pelage uniforme, leur douceur semblable et leur force égale : leur sort, hélas! fut aussi le même; car, au milieu de la route, ces deux frères par la ressemblance sont tombés sous les coups de la même mort.

Je répandais le blé sur un sol meuble à une grande profondeur; la glèbe était friable, grâce à une grande humidité; la charrue y avait facilement tracé des sillons, et nulle part le soc ne s'était arrêté.

Le bœuf de gauche tombe frappé d'une mort subite, lui que l'année précédente avait vu mettre sous le joug. Je détache sur-le-champ son compagnon attristé, ne craignant déjà plus le mal.

Mais la mort, plus prompte que la parole, atteint le second, qui avait toujours été robuste et solide; alors un râle prolongé fait battre ses flancs; épuisé, il laisse enfin tomber sa tête.

ÆGON.

Ton récit me consterne, me tourmente, m'afflige et m'arrache des larmes. Car mon cœur est aussi accablé de tes pertes que si c'étaient les miennes. Cependant je pense que ton troupeau est en bon état.

BUCULUS.

J'y cours le cœur navré, et là mon affliction redouble : car il me restait une consolation, bien minime sans doute;

je pouvais espérer que la portée prochaine me remplacerait ce que le fléau venait de m'enlever.

Mais qui pourrait le croire? les petits eux-mêmes ont été frappés de mort : j'ai vu moi-même une génisse déjà pleine tomber la tête en avant, j'ai vu deux existences se perdre dans un seul corps.

La génisse néglige les fontaines et renonce à l'herbe des prairies; elle erre sur ses jarrets chancelants : mais elle ne va pas loin et tombe lourdement, saisie des liens de la mort.

Dans un autre endroit, le jeune veau, qui naguère bondissait joyeusement, se glisse sous le ventre de sa mère et suce à une mamelle malade un venin mortel.

La mère, déchirée par une épouvantable blessure, dès qu'elle voit fermés les yeux de son petit, redouble ses mugissements et gémit douloureusement; elle tombe enfin et appelle la mort à son secours.

Mais comme si elle craignait que la soif ne fît souffrir le gosier desséché, quoique mourante, elle approche sa mamelle de son petit étendu à terre et déjà mort. L'amour maternel survit au trépas!

Ailleurs un taureau, le père et le chef de tout le troupeau, à l'encolure superbe et au front élevé, tombe sur l'herbe de la prairie pendant que tout joyeux il se complaît dans sa force.

Aussi nombreuses que les feuilles dont la chute dégarnit les forêts sous le souffle glacial de l'Aquilon, aussi nombreuses que les flocons pressés de la neige, tombent sous les coups de la mort les bêtes de mon troupeau.

Le sol est tout couvert de cadavres, les corps se gonflent, les entrailles se tuméfient, les paupières deviennent livides, les membres se contractent et se roidissent.

Déjà accourent de toutes parts de sinistres nuées d'oiseaux de proie; déjà des bandes de chiens se préparent à déchirer et à dévorer ces entrailles; hélas! que ne déchirent-ils aussi mon cœur!

ÆGON.

Dis-moi, je t'en prie, par quelle bizarrerie les tristes coups de la mort épargnent-ils les uns et frappent-ils les autres ? Vois Tityrus; il est joyeux, et son troupeau est bien portant.

BUCULUS.

Je l'aperçois lui-même. Dis-moi, Tityrus, quel Dieu a pu te soustraire à ce fléau ? D'où vient que cette maladie qui a fait tant de ravages dans les troupeaux de tes voisins a épargné les tiens ?

TITYRUS.

C'est le signe qu'on dit être la croix du Dieu qui est seul adoré dans les grandes villes[1], le Christ, la gloire du Père éternel, dont il est le fils unique.

Ce signe placé au milieu du front a été un gage certain de salut pour tous mes troupeaux : c'est pour cette raison que le Dieu tout-puissant a été nommé Sauveur.

La cruelle contagion disparaît sur-le-champ : la mort n'a eu aucune puissance. Si tu veux cependant implorer ce

[1] Depuis que Constantin avait substitué à l'ancien étendard de l'empire le *labarum* surmonté d'une croix et du monogramme du Christ, le christianisme était devenu la religion romaine. Ce fut en vain que Julien l'Apostat tenta de relever les vieilles idoles; le paganisme était abattu pour toujours, s'il n'était complétement détruit. Sous l'empereur Théodose les temples des faux dieux furent ou bien démolis ou bien convertis en églises, et désormais le Christ seul fut publiquement adoré dans les grandes villes. Chassée ainsi des grands centres de population, l'ancienne superstition se réfugia dans les campagnes et dans les villages (*pagus*). De là vient qu'elle reçut le nom de *pagana* (*religio*) et que les gentils furent eux-mêmes appelés *pagani*.

Dieu, il te suffit de croire : la foi seule peut faire exaucer tes vœux.

Le sang des victimes ne souille pas son autel, on ne cherche pas dans le carnage un remède à la maladie ; mais une simple purification de l'âme suffit pour obtenir les biens désirés.

BUCULUS.

Tityrus, si tu dis la vérité, je ne veux pas tarder davantage à m'initier à la véritable religion. Que je renoncerais avec plaisir à mes vieilles erreurs, qui ne sont que de vains mensonges.

TITYRUS.

Mon âme brûle déjà de visiter le temple du souverain Dieu : allons, Buculus ; la route n'est pas longue, nous la ferons ensemble et nous reconnaîtrons la divinité du Christ.

ÆGON.

Laissez-moi partager aussi votre heureux dessein. Car pourquoi hésiterais-je, puisque ce signe, qui fait disparaître la contagion, procure à l'homme la vie éternelle.

PRUDENCE.

Prudence naquit l'an 348 ou 350 à Saragosse en Espagne. Il fit des études brillantes et exerça pendant quelques années la profession d'avocat. Après avoir été appelé à des fonctions publiques, à celles de juge et de gouverneur de quelques villes, il entra dans la milice et fut élevé par l'empereur Honorius à la dignité du proximat. Le tumulte du monde et la vanité des honneurs ne pouvaient satisfaire le cœur de notre poëte ni séduire longtemps son esprit, d'une trempe peu commune. Il quitta la cour et les affaires vers l'an 405, revint en Espagne, où il passa le reste de sa vie à composer des poëmes sur des sujets chrétiens. Il fit un voyage ou plutôt un pèlerinage à Rome pour vénérer les reliques des martyrs, et il nous a transmis en vers magnifiques les motifs et les impressions de son voyage. On ignore la date de sa mort. Les poëmes qu'il nous a laissés sont : 1° *Psychomachia,* ou *Combat spirituel* dans lequel il décrit la lutte des vertus et des vices ; 2° *Cathémérinon,* ou Recueil d'hymnes pour toutes les heures de la journée chrétienne ; 3° *Péristéphanon* en l'honneur des plus illustres martyrs ; 4° *Apothéosis*, de la divinité contre les païens, les juifs et les hérésiarques ; 5° *Hamartigenia,* de l'origine du péché ; le poëte y réfute l'hérésie des marcionites ; 6° deux livres contre Symmaque, préfet de Rome qui voulait faire rétablir l'autel de la Victoire ; 7° *Enchiridion*, recueil de quatrains sur quarante-huit sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce dernier ouvrage ne se trouve pas dans toutes les éditions de Prudence. Tous ces poëmes forment un ensemble de plus de onze mille vers. Quoique des écrivains ecclésiastiques et autres se soient plu à donner à Prudence le titre de *prince des poëtes chrétiens,* il n'en a été publié jusqu'alors aucune traduction. Nous croyons cependant que la lecture de ses ouvrages n'offrirait pas aux gens du monde un intérêt moindre que celle des satires de Perse ou de l'itinéraire de Rutilius Numatianus. Les critiques qui l'ont lu avec le moins de prévention avouent que sa poésie a de la grâce et de l'élégance, du feu et de la majesté ; que ses hymnes ont un charme de vérité et de grandeur que ne peuvent avoir les chants de Callimaque et d'Homère ; qu'enfin l'auteur de *Salvete, flores* avait certainement dans l'âme un lyrisme tendre et élevé. En effet Prudence brille par la force, la grandeur et

la vérité des pensées, par le charme, la beauté et l'éclat des images et des peintures; il a des connaissances variées, un jugement exquis, une imagination vive et féconde; et, si ce sont là les qualités des grands poëtes, il doit assurément figurer au rang des plus illustres. Mais ce qui nous semble surtout admirable en lui, ce qui le place bien au-dessus des autres poëtes, c'est cet enthousiasme profond et soutenu qu'il éprouve pour les dogmes et la morale, pour les saints et les martyrs du christianisme, et qu'il sait si bien faire entrer dans l'âme du lecteur.

EXTRAITS DU CATHEMÉRINON[1].

PRÉFACE.

J'ai déjà vécu, si je ne me trompe, dix lustres, et l'année a de plus déjà accompli sept fois[2] sa révolution depuis que je vois le mouvement du soleil autour de son axe.

Le terme suprême approche, et Dieu fait déjà venir le jour que suit de près la vieillesse. Qu'avons-nous fait d'utile dans un si grand espace de temps ?

Dans mon premier âge je pleurai sous les coups de la férule; ensuite, sous la toge virile[3] et déjà atteint de la contagion du vice, j'appris un langage artificieux[4], et ce fut de ma part une faute grave.

Plus tard les procès fournirent des armes à mon esprit

[1] Le Cathémérinon est un recueil de douze hymnes, dont quelques-unes ont été consacrées, en partie, par l'Église dans ses offices.

[2] On voit ici que Prudence avait cinquante-sept ans lorsqu'il fit le *Cathméérinon*.

[3] La robe prétexte était portée jusqu'à quinze ans ; dès l'âge de seize ans les jeunes gens mettaient la toge virile, « *toga*. »

[4] Allusion à l'art mensonger des rhéteurs. En effet la rhétorique ancienne, comme l'avoue du reste très-naïvement le vertueux Isocrate, consistait à faire paraître grand ce qui était petit et petit ce qui était grand; elle dressait les jeunes gens à parer le mensonge des artifices du langage, surtout à l'époque où vécut Prudence, puisque les déclamateurs tenaient encore leurs écoles.

turbulent, et ma criminelle opiniâtreté à vouloir briller malgré tout m'engagea dans de mauvaises causes.

Deux fois je pris en main le gouvernail des lois [1] et je tins les rênes du gouvernement de nobles villes; je rendis la justice aux bons et je terrifiai les coupables.

Enfin la bonté du prince m'éleva aux plus grandes dignités, et, en me conférant le proximat [2], il m'attacha de plus près à sa personne.

Ma vie s'écoulait ainsi d'une manière rapide quand tout à coup la vieillesse, qui blanchit nos têtes, se fit sentir et me reprocha d'avoir oublié que je suis né dans l'année du consulat du vieux Salia [3].

Lorsque ma chair aura été confiée à la terre [4], à quoi me serviront toutes ces choses, qu'elles soient des biens ou des maux, puisque la mort aura détruit tout ce que j'étais?

On pourrait me dire : qui que vous soyez, votre âme a perdu les biens du monde, qu'elle aimait; et ce qu'elle a recherché n'est pas l'apanage du Dieu à qui vous appartiendrez.

Que sur ses derniers jours mon âme pécheresse se dépouille donc de ses erreurs : qu'elle célèbre du moins Dieu de la voix, si elle ne peut le faire par ses actes.

Qu'elle passe toutes ses journées à entonner des hymnes; qu'aucune nuit ne s'écoule sans qu'elle célèbre le Seigneur; qu'elle combatte l'hérésie et qu'elle recherche la foi catholique.

[1] Prudence fut deux fois gouverneur de province et par conséquent chargé de rendre la justice.

[2] Il s'agit ici du proximat, dignité par laquelle on était attaché à la personne même de l'empereur et qui n'était conférée qu'à ceux qui avaient passé par les plus grands honneurs.

[3] Salia fut consul l'année même où naquit Prudence, c'est-à-dire l'an 350 de J.-C.

[4] Remarquez cette restriction toute chrétienne : l'âme ne meurt point.

Qu'elle foule aux pieds les idoles des gentils; ô Rome, qu'elle inflige la honte aux images de tes dieux; qu'elle consacre ses chants aux martyrs et ses louanges aux Apôtres !

Pendant que j'écrirai ou pendant que je chanterai ces louanges, plaise au Ciel que, délivré des liens du corps, je m'élance vers Celui en l'honneur duquel s'exhaleront mes derniers chants !

I. Hymne pour le chant du coq. (*Extrait.*)

L'oiseau qui annonce le jour nous avertit par son chant que la lumière est proche, et Jésus-Christ en réveillant nos esprits nous appelle à la vie.

Quittez, nous crie-t-il, votre couche, où vous retient un sommeil pesant; veillez dans la chasteté, dans la droiture et la sobriété; car je suis tout proche [1].

Invoquons Jésus par nos chants, nos larmes, nos prières et nos jeûnes : une prière fervente purifie le cœur et le tient en éveil.

Dissipez vous-même notre sommeil, ô Christ; brisez les liens de la nuit; délivrez-nous du vieux péché, et répandez en nous la lumière nouvelle.

II. Hymne du matin. (*Extrait.*)

Nuit, ténèbres et nuages, qui jetez la confusion et le

[1] Quittez, dit-il, la couche oisive
Où vous ensevelit une molle langueur :
Sobres, chastes et purs, l'œil et l'âme attentive,
Veillez; je suis tout proche, et frappe à votre cœur.
(J. RACINE.)

trouble dans le monde, la lumière arrive, le ciel blanchit, le Christ vient; retirez-vous.

L'obscurité de la terre se dissipe, percée par les rayons du soleil, et cet astre brillant rend déjà par son aspect la couleur à toute chose.

O Christ, nous ne connaissons que vous, nous mêlons nos larmes avec nos chants, et nous vous prions de toute la sincérité et de toute la pureté de notre âme de veiller sur nos sens.

Tout ce qui est couvert d'un fard trompeur, votre lumière le purifie; vous, lumière du soleil levant, éclairez-nous de la sérénité de votre visage.

III. Hymne pour l'heure ou on allume la lampe[1]. (*Extrait.*)

Dieu de bonté, créateur de la lumière étincelante, vous qui avez donné aux temps une marche régulière, le soleil a disparu et les horribles ténèbres de la nuit fondent de toutes parts; rendez, ô Christ, la lumière à vos fidèles.

Quoique vous ayez orné votre palais d'astres sans nombre et le ciel du flambeau de la lune, vous nous avez cependant enseigné à chercher la lumière dans les étincelles nées du choc d'un caillou,

Pour que l'homme n'ignorât pas que l'espoir de la lumière est fondé pour lui sur le corps inaltérable de Jésus-Christ, qui a voulu être appelé la pierre angulaire[2] qui produit nos étincelles.

Ces étincelles, nous les entretenons dans des lampes

[1] On allumait les lampes pour l'office de vêpres. C'est un pieux usage dans l'Église d'entretenir une lampe jour et nuit devant le sanctuaire.

[2] Jésus-Christ est la pierre angulaire de l'Église. Voyez Isaïe, ch. XXVIII, v. 16; Daniel, ch. II, v. 34; Psaume CXVII, v. 22; Épître I aux Corinthiens, ch. X, v. 4.

pleines de la grasse liqueur de l'huile et avec des torches bien sèches; et même avec la moelle intérieure du jonc [1] nous faisons des fils que nous enduisons de cire extraite des rayons tirés des fleurs [2].

Alors brille une flamme vive, soit qu'une lampe d'argile fournisse l'huile à la mèche avide, soit que le pin l'alimente de sa résine, soit que la mèche, en s'échauffant, boive la cire qui l'entoure.

Grâce à vos dons, ô Père éternel, nos demeures resplendissent de l'éclat de la flamme, et cette lumière comparable au jour le remplace pendant son absence; alors la nuit vaincue s'enfuit avec son voile déchiré.

O Dieu, que la lumière est vraiment digne de vous être offerte par votre troupeau au commencement de la nuit qui répand la rosée! C'est le plus précieux de vos dons; c'est elle qui nous permet de voir vos autres bienfaits!

Vous, véritable lumière de nos yeux et lumière de nos sens; vous notre miroir intérieur, vous notre miroir extérieur, accueillez cette lumière que votre serviteur vous offre, imprégnée de l'huile du chrême, emblème de la paix.

O Père tout-puissant, par Jésus-Christ, votre Fils unique, qui fait éclater votre gloire d'une manière visible [3], lui qui est notre Seigneur, votre Fils unique qui fait sortir le Saint-Esprit de votre sein paternel;

Par lui votre splendeur, votre honneur, votre gloire,

[1] On nommait « *scirpus* » la moelle intérieure du jonc. Cette moelle s'étendait en forme de fil; on enduisait ce fil de cire, ou bien on le mettait dans l'huile pour donner un aliment à la flamme.

[2] On sait que la cire n'est autre chose que le résidu du miel que les abeilles tirent des fleurs.

[3] Jésus-Christ, par sa doctrine et par ses miracles, s'est fait connaître aux hommes comme le Fils de Dieu, et en même temps il a manifesté à leurs yeux la gloire et la majesté du Père : voyez saint Jean, ch. VIII, v. 49; et ch. XVII, v. 6.

votre sagesse, votre majesté, votre bonté et votre tendresse règnent perpétuellement dans une triple personne, et font succéder les siècles aux siècles éternels.

IV. Hymne avant le sommeil.

Vous qui adorez Dieu, rappelez-vous que vous êtes sorti sanctifié de l'eau du baptême et que vous avez été renouvelé par l'onction.

Lorsque le sommeil vous appellera et que vous gagnerez votre chaste couche, n'oubliez pas de faire le signe de la croix sur votre front et sur votre cœur.

La croix chasse toute souillure; devant la croix fuient les ténèbres; consacrée par un tel signe, l'âme ne peut être agitée.

Éloignez-vous, vagues terreurs des songes; éloignez-vous, imposteur, avec vos ruses continuelles, serpent insinuant, vous qui par mille détours[1] et par mille artifices troublez la paix des cœurs. Retirez-vous; voici Jésus-Christ; disparaissez, le voici : ce signe, vous le connaissez; il terrasse vos légions.

Quoique nos membres fatigués s'abandonnent à un repos réparateur, nous songerons à Jésus-Christ, même pendant ce court sommeil.

V. Hymne sur les miracles de Jésus-Christ.

Enfant, donne-moi ma lyre pour que je chante à la manière des fidèles, en choriambes chrétiens et dans un

[1] « Mille per Meandros » dans le texte. Le Méandre est un fleuve de l'Asie Mineure dont le cours est tellement sinueux qu'il semble revenir sur lui-même.

doux et mélodieux cantique, les miracles éclatants de Jésus-Christ; que mes chants ne célèbrent que lui et que ma lyre ne fasse résonner que ses louanges. Le Christ est celui dont le prêtre-roi annonça l'arrivée prochaine. Le front ceint du bandeau sacré, il le célébrait par ses chants et par les accents de la lyre et du tambour, cédant à l'inspiration de l'Esprit-Saint, qui du haut du ciel animait tout son être.

Nous chantons des miracles accomplis et déjà avérés. L'univers en est témoin, et la terre elle-même ne nie pas ce qu'elle a vu, un Dieu se communiquant aux mortels pour leur enseigner la voie du salut.

Né du sein de son Père avant le commencement du monde, il est nommé l'Alpha et l'Oméga; il est lui-même le commencement et la fin de tout ce qui est, de tout ce qui a été et de tout ce qui sera.

Il a commandé, et toutes choses ont été créées; il a parlé, et toutes choses ont été faites, la terre, le ciel, la mer, la triple machine du monde et tout ce qui existe sous le soleil et la lune placés au haut des cieux.

Il a revêtu la forme d'un corps périssable et des membres sujets à la mort pour que la race du premier homme ne périsse pas, malgré la sentence de mort qui l'avait précipité dans les profondeurs de l'enfer.

O heureuse naissance! c'est une Vierge mère qui a enfanté notre salut; elle a conçu par l'action du Saint-Esprit, et l'Enfant rédempteur du monde montra son visage divin.

Chantez du haut du ciel, chantez, assemblées des anges! que tout ce qui peut chanter entonne les louanges de Dieu! Que nulle langue ne se taise et que toutes les voix résonnent de concert.

Voici celui que chantaient les poëtes dans les siècles reculés, celui que les prédictions véridiques des prophètes avaient annoncé : il brille à nos yeux le Messie promis autrefois; que tout célèbre ses louanges!

L'eau des urnes devient un vin généreux ; le serviteur annonce que le vin a coulé du vase rempli d'eau ; le maître d'hôtel est lui-même stupéfait de voir l'eau changée de couleur et de goût.

J'ordonne, dit le Christ, que les membres couverts de lèpre et que les entrailles gangrenées soient guéris ; ce qu'il avait ordonné est accompli. Les lépreux font leur offrande légale [1], et les ulcères disparaissent de leur corps purifié.

Des yeux sont couverts de ténèbres depuis très-longtemps [2] ; vous les frottez d'une boue salutaire et du nectar de votre bouche sacrée : alors les paupières s'ouvrent et voient la lumière.

Vous gourmandez la fureur des vents qui dans une affreuse tempête soulèvent la mer jusque dans ses profondeurs et ballottent la barque de côté et d'autre [3] : les vents obéissent à vos ordres ; la mer se calme et s'apaise.

Une femme touche par derrière le bord du vêtement sacré [4] ; aussitôt la santé lui revient, la pâleur quitte son visage et l'écoulement de sang dont elle était atteinte depuis un grand nombre d'années cesse sur-le-champ.

Une femme veuve, les yeux baignés de larmes, rend les derniers devoirs à un fils chéri qu'elle s'est vu enlever au sortir de sa tendre jeunesse [5]. Levez-vous, lui dit Jésus-Christ ; et le jeune homme se lève et il court se jeter dans les bras de sa mère.

Le soleil s'est déjà couché quatre fois depuis que La-

[1] Le poëte fait allusion aux offrandes que Jésus-Christ ordonna au lépreux d'aller présenter aux prêtres pour sa guérison.

[2] Guérison de l'aveugle-né. Saint Jean, ch. IX, v. 1 à 7.

[3] Tempête apaisée. Saint Matthieu, ch. VIII, v. 24 à 28.

[4] Saint Matthieu, ch. IX, v. 20 à 23.

[5] Résurrection du fils de la veuve de Naïm. Saint Luc, ch. VII, v. 11 à 17.

zare est mort et qu'il est enseveli dans le tombeau[1], lorsque Jésus lui rend le souffle de la vie et lui ordonne de se lever : la respiration vient de nouveau animer ses entrailles, qui exhalaient déjà une odeur fétide[2].

Jésus marche sur les eaux de la mer[3] et pose ses pieds sur la surface des flots. L'onde mobile lui offre un sentier suspendu au-dessus de l'abîme, et l'eau ne cède pas sous les pieds sacrés qui la pressent.

Se plaisant à errer au milieu des tombeaux[4], frémissant sous les chaînes du démon, hors de lui-même, un possédé saisi d'une fureur sauvage s'élance et tombe en suppliant aux pieds du Christ dès qu'il a senti son approche.

Jésus chasse les démons impurs qui revêtent mille formes diverses, et les fait entrer dans un vil et immonde troupeau de pourceaux : ils vont tous se précipiter dans la mer, dont ils troublent les ondes; le démon les possède à leur tour.

« Emportez ces douze paniers pleins des morceaux qui restent, » dit Jésus-Christ[5]; ces mille personnes assises sur l'herbe sont déjà rassasiées d'avoir mangé cinq pains et deux poissons.

Vous êtes notre pain et notre nourriture, vous êtes notre éternelle douceur ! il ne peut jamais avoir faim celui qui s'est nourri de vous; votre nourriture ne rassasie pas le corps, mais elle nourrit l'âme.

A la voix de Jésus-Christ, les oreilles qui sont fermées et qui ne peuvent percevoir les sons s'ouvrent[6], débar-

[1] Saint Jean, ch. XI, v. 1 à 45.

[2] Ce sont les paroles de Marthe : « *Domine, jam fœtet; quatriduanus est enim.* »

[3] Saint Matthieu, ch. XIV, v. 22 à 27.

[4] Saint Marc, ch. V, v. 1 à 15.

[5] Saint Matthieu, ch. XIV, v. 15 à 22.

[6] Saint Marc, ch. VII, v. 32 à 37.

rassées des obstacles qui les obstruent; elles recouvrent les jouissances de l'ouïe et peuvent saisir les plus légers bruits.

Toute maladie est guérie [1]. toute langueur disparaît; la langue que tient enchaînée un mutisme prolongé parle, et le paralytique court joyeux à travers la ville, emportant son lit.

Que dis-je! pour que les enfers ne soient pas privés des bienfaits du salut, le doux Jésus daigne y descendre : la porte brisée cède devant lui et les gonds en sont arrachés et détruits.

La porte, prompte à s'ouvrir devant ceux qui entrent et inébranlable devant ceux qui veulent revoir la lumière, voit tomber ses verrous; soumise à une autre loi, elle laisse sortir les morts qu'elle recèle et laisse fouler une seconde fois son seuil redoutable.

Mais pendant que Dieu éclaire d'une lumière brillante les antres de la mort et qu'il fait luire parmi les ténèbres étonnées un jour éclatant, les astres du ciel se couvrent d'un sombre voile de tristesse.

Le soleil s'enfuit, teint d'une lugubre rougeur, quitte son axe enflammé et se cache dans son affliction. Le monde craignit alors, dit-on, l'horreur des ténèbres d'une nuit éternelle.

Donnez, ô mon âme, une libre carrière à ma voix sonore, donnez un libre cours à ma langue mobile; célébrez le trophée de la passion; célébrez le triomphe de la croix; chantez l'étendard qui brille sur les fronts marqués du signe divin.

O prodige nouveau! miraculeuse blessure [2]! D'un côté coule de l'eau, de l'autre du sang; car l'eau est le baptême et le sang est la couronne du martyre.

[1] Saint Luc, ch. IV, v. 38; saint Matthieu, ch. IX, v. 33; saint Jean, ch. V, v. 1 à 10.

[2] Le coup de lance du soldat. Voyez saint Jean, ch. XIX, v. 34.

Le serpent a vu le sacrifice expiatoire de ce corps sacré; il l'a vu, et son fiel consumé a bientôt perdu son venin; il est en proie à une grande douleur, et sa tête, qui faisait entendre des sifflements, est brisée.

Infâme serpent, que vous a servi d'avoir, au commencement du monde, par vos ruses multipliées, fait déchoir le premier homme? La nature humaine unie à la divinité a effacé la première faute.

Le Sauveur du monde s'est dévoué à la mort pendant un court espace pour que les morts autrefois ensevelis revinssent à la vie après avoir brisé les liens de leurs anciens péchés.

Lorsque, le troisième jour, le Créateur revient à la lumière, des patriarches et des saints marchent en grand nombre à sa suite; ils revêtent l'enveloppe de la chair et sortent de leurs tombeaux.

Vous auriez pu voir alors des cendres stériles se constituer en membres vivants, une froide poussière se réchauffer dans des veines qui se sont reformées; les os, les nerfs et les chairs se recouvrir de peau.

Ensuite, dès que Jésus a brisé les liens de la mort et rendu l'homme à la vie, il monte victorieux sur le tribunal élevé de son Père, reportant dans le ciel la gloire insigne de sa passion.

Salut, juge des morts! salut, roi des vivants! vous qui, assis à la droite de votre Père brillez par les vertus et qui descendrez de votre palais pour venir, ô juge équitable, punir tous les crimes.

Que les vieillards et les jeunes gens, que les chœurs des petits enfants, que la foule des mères et des vierges et les simples jeunes filles fassent d'une voix unanime retentir vos louanges dans de chastes accents.

Que le cours des fleuves et leurs ondes, que les rochers des rivages, que la pluie, la chaleur, la neige, les frimas,

les forêts, les vents, le jour et la nuit vous célèbrent de concert dans les siècles des siècles.

VI. Hymne pour l'enterrement des morts. (*Extrait.*)

Bientôt viendront les temps où les ossements reprendront la chaleur qui les animait et où l'âme rentrera dans son ancienne demeure vivifiée par le sang.

Ces corps inertes, qui, depuis longtemps en putréfaction, gisaient dans des tombeaux, seront enlevés sur les ailes des vents et rejoindront les âmes qui les avaient abandonnés.

Pourquoi la foule des vivants se lamente-t-elle et pousse-t-elle follement des cris de désespoir? Pourquoi leur douleur insensée proteste-t-elle avec tristesse contre des droits si bien établis?

Trêve donc aux tristes plaintes! Mères, suspendez vos larmes; que nulle d'entre vous ne pleure ses enfants; car la mort est le renouvellement de la vie [1].

C'est ainsi que les grains desséchés du froment meurent ensevelis dans la terre, puis reverdissent, et, sortant du fond du sillon, reproduisent leurs premiers épis.

Terre, accueillez maintenant ce mort avec amour et recevez-le dans votre tendre sein; j'y renferme les membres d'un homme et je vous confie de nobles restes.

Ce fut autrefois la demeure d'une âme que le souffle du Créateur a formée; dans ces membres a habité une sagesse pleine d'amour dont Jésus-Christ est la source.

O terre, conservez fidèlement ce corps qui vous est confié; car l'Auteur et le Créateur de toutes choses n'ou-

[1] « Vita mutatur, non tollitur. » Voyez la préface des morts dans la liturgie parisienne.

bliera pas de venir vous redemander ses œuvres et les traits formés à son image.

Bientôt viendront les temps marqués où Dieu remplira toutes nos espérances; alors, obéissant à la loi suprême, vous vous entr'ouvrirez pour rendre ce corps tel que je vous le confie,

Quand bien même l'action destructive des temps aurait réduit les os en cendres et n'en aurait fait qu'une poussière stérile pouvant remplir à peine le creux de la plus petite main.

Qu'importe que les fleuves errants[1] et que les vents qui soufflent dans l'immensité du vide aient emporté ses restes avec la poussière qui les recouvre, l'homme demeure impérissable.

VII. Pour le huitième jour avant les calendes de janvier, fête de la Nativité du Seigneur.

Pourquoi le soleil, revenant déjà vers nous[2], sort-il du signe qui resserrait sa course dans un cercle trop étroit? Est-ce la venue du Christ sur la terre qui allonge la course des jours?

Hélas! avec quelle rapidité les jours trop courts nous privaient de leur lumière bienfaisante! en faisant de plus en plus disparaître à nos yeux un flambeau presque éteint!

[1] Quelques éditions portent « flamina; » nous avons préféré « flumina, » parce que nous croyons que ce vers se rapporte à un fait assez fréquent dans les persécutions. Les païens jetaient souvent dans la mer les corps des martyrs afin d'empêcher les chrétiens de les enterrer.

[2] A la fin de décembre le soleil sort du signe du Capricorne et les jours commencent à croître. A la fin de ce même mois Jésus-Christ, que le prophète Malachie appelle le Soleil de Justice, vient sur la terre pour en chasser les ténèbres de l'erreur et du péché.

Que le ciel brille d'une sérénité plus grande et que la terre soit remplie d'allégresse ; le soleil remonte par degrés dans ses premiers cercles.

Apparaissez, enfant cher à nos cœurs, vous que votre mère, la chasteté même, met au jour sans avoir connu d'époux ; vous qui êtes le Médiateur et qui réunissez les deux natures.

Quoique vous fussiez sorti de la bouche du Père et né de son Verbe, votre sagesse n'en brillait pas moins auparavant dans le sein du Père.

En apparaissant, elle créa le ciel, le soleil, le jour et tout ce qui est; tout fut fait par l'action du Verbe : car le Verbe est Dieu.

Mais, après avoir organisé le cours des siècles et réglé l'ordre universel, le Créateur et l'Architecte du monde est demeuré dans le sein du Père ;

Jusqu'à ce que des milliers d'années eussent accompli leurs révolutions et qu'il eut daigné visiter l'univers persistant dans le péché.

Car les mortels, dans leur aveuglement, adoraient de vaines images et reconnaissaient pour dieu des idoles d'airain, de pierre ou de bois.

En se laissant prendre à ces amorces, ils étaient tombés au pouvoir du démon perfide; devenus esclaves, ils s'étaient plongés tout vivants dans le barathre fumeux.

Mais Jésus-Christ ne laissa pas sans vengeance un si grand carnage et la ruine de tant de nations ; il ne voulut pas sans doute que l'ouvrage de son père fût détruit.

Il revêtit un corps mortel pour pouvoir après la résurrection rompre les liens de la mort et ramener l'homme à son Père.

C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où le Créateur suprême vous a engendré et vous a incorporé au limon, formant votre chair par son Verbe.

Oh! quelles sources de joie contient ce chaste sein d'où

sont sorties une nouvelle génération [1] et une ère glorieuse [2] !

Le vagissement de cet enfant donna le signal de l'épanouissement de l'univers, et le monde renaissant alors rejeta toutes ses vieilles souillures.

Oui [3], toutes les campagnes se sont couvertes de fleurs sans nombre et les sables eux-mêmes des syrtes ont été embaumés de nard et d'ambroisie.

Tout, ô divin Enfant, s'est ressenti de votre naissance, même ce qu'il y a dans la nature de plus sauvage et de plus barbare ; l'âpreté des rocs a cédé, et l'herbe a tapissé leurs flancs.

Le miel découle des rochers ; l'yeuse distille l'amome de son tronc aride, et les bruyères produisent du baume.

O sainte crèche, berceau du Roi éternel, vous êtes sacrée pour les peuples dans tous les siècles et honorée par les hommages muets des animaux eux-mêmes [4].

[1] L'attente du Rédempteur était universelle. Les prophéties s'étaient répandues partout ; les sibylles s'en étaient emparées, et les poëtes païens les détournaient de leur sens véritable pour les appliquer à des personnages dont le nom est resté inconnu. Virgile, *Églogue* IV, v. 5 :

> Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo :
> Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ;
> Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

[2] .... Toto surget gens aurea mundo.
(VIRGILE, *ibid.*)

[3] Dans les strophes suivantes, le poëte dépeint, par des images sensibles, toutes les vertus que, par l'intermédiaire du Verbe, la grâce divine a répandues sur la terre lorsque tous les peuples étaient plongés dans la superstition, le vice ou la barbarie. Isaïe, ch. XLIII, v. 19 et 20, et Joël, ch. III, v. 18, ont prophétisé ainsi la régénération du genre humain. Virgile, dans sa quatrième *Églogue*, a reproduit les mêmes images :

> Occidet et serpens, et fallax herba veneni
> Occidet ; Assyrium vulgo nascetur amomum.

[4] Il s'agit ici du bœuf et de l'âne que, dans presque tous les tableaux, on voit représentés auprès de la crèche. Isaïe, ch. I, v. 3 : « Cognovit bos possessorem suum et asinus præsepe Domini sui ; populus autem Israël me non cognovit, et populus meus non intellexit. »

Oui, des bêtes brutes, un stupide troupeau l'adorent; elles l'adorent ces créatures sans raison qui n'ont d'instinct que pour le pâturage.

Mais pendant que des païens et des troupeaux, poussés par la foi, accourent vers votre crèche et que la brute a de l'intelligence,

La postérité abhorrée des Patriarches nie la présence de Dieu : vous auriez cru qu'ils étaient tous en proie à des maléfices ou égarés par les furies.

Pourquoi vous jeter ainsi dans le crime tête baissée? Reconnaissez, s'il vous reste encore quelque lueur de raison, le chef de vos princes.

Le voilà Celui qui naquit dans une étable obscure; il est sorti du sein d'une Vierge assistée par une accoucheuse [1]; et ce petit berceau, asile d'une chétive enfance, est devenu le trône du Roi des nations.

Pécheur, vous le verrez venir sur une nuée étincelante, et, prosterné contre terre, vous pleurerez votre péché avec des larmes vaines,

Lorsque le son éclatant de la trompette annoncera la prochaine destruction de la terre par les flammes, et lorsque le monde, détaché des liens qui le retiennent dans l'espace, sera précipité sur son axe brisé.

Alors, du haut de son trône éclatant, il récompensera lui-même chacun suivant son mérite : aux uns il donnera les jouissances de la vie éternelle et aux autres des souffrances inouïes dans les enfers.

Alors, peuple juif, foudroyé par la Croix, tu sentiras quel est Celui qu'obéissant à tes fureurs la mort a ravi, bientôt forcée d'abandonner sa proie.

[1] On trouve dans les monuments les plus vénérables de l'antiquité chrétienne de nombreuses traces de la présence de personnes qui auraient assisté la sainte Vierge dans l'étable de Bethléem.

VIII. Hymne pour l'Epiphanie.

Vous tous qui cherchez Jésus-Christ, levez les yeux en haut, et vous pourrez voir l'image de la gloire éternelle.

Une étoile dont la lumière et l'éclat surpassent la splendeur du soleil annonce à la terre que Dieu, revêtu d'une chair mortelle, est enfin venu parmi nous.

Elle ne dépend pas des nuits et ne suit pas la lune dans sa révolution mensuelle; mais elle occupe seule le ciel et règle le cours des jours.

Quoique les deux Ourses [1], dans leurs mouvements de rotation autour du pôle, ne se couchent pas, elles n'en sont pas moins la plupart du temps cachées par des nuages.

Cet astre brille éternellement, cette étoile ne se couche jamais, et jamais l'interposition d'un nuage ne vient la cacher ni l'éclipser.

Que toute comète de mauvais présage disparaisse, et que tout astre qui a la chaleur des feux de Sirius soit anéanti par l'influence de la lumière de Dieu.

Voici que, des contrées de la Perse où le soleil se lève, les Mages, habiles interprètes, voient ce signe du Roi des rois.

Dès qu'il a brillé, tous les autres astres sont éclipsés, et la brillante étoile du matin n'ose même pas se comparer à lui.

« Quel est, disent-ils, ce Roi si puissant, qui commande aux astres, devant qui tremblent ainsi les régions célestes et à qui obéissent le ciel et la lumière?

« Nous voyons un soleil brillant qui ne peut point avoir de

[1] Ces deux constellations font leur révolution autour du pôle, en sorte qu'elles parcourent un espace très-restreint et reviennent bientôt à l'endroit d'où elles étaient parties. Elles ne se couchent point, et cependant elles deviennent souvent invisibles, parce qu'elles sont cachées par les nuages.

fin, sublime, élevé, sans bornes, plus ancien que le ciel et le chaos. »

C'est le Roi des gentils et du peuple juif, promis au patriarche Abraham et à sa race dans tous les siècles.

Car il sut que sa postérité égalerait le nombre des étoiles celui qui fut le premier père des fidèles, celui qui immola à Dieu son Fils unique.

Déjà paraît la fleur de David, sortie de la tige de Jessé, et son rameau toujours vert[1] est l'emblème royal qui l'appelle au rang suprême.

Frappés d'étonnement, les Mages, les yeux fixés vers le ciel, suivent le sillon qu'avait tracé l'étoile et la route éclatante que leur désignaient ses rayons.

Mais au-dessus de la tête de l'Enfant ce signe s'arrêta, et s'abaissant il indiqua la tête sacrée.

Les Mages, l'ayant vu, déposent à ses pieds les présents de l'Orient. Ils se prosternent et lui offrent avec leurs vœux l'encens, la myrrhe et l'or royal.

« Reconnaissez, Enfant, ces marques éclatantes de votre puissance et de votre royaume, vous dont votre Père a marqué d'avance le triple caractère. »

L'or et le parfum de l'encens de Saba annoncent un Roi et un Dieu; la myrrhe présage un tombeau.

C'est le sépulcre où Dieu brisa les liens de la mort lorsqu'il permit que la vie quittât son corps, et d'où il le fit sortir par sa résurrection.

O Bethléem! seule vous êtes au-dessus des plus grandes villes[2], vous qui avez eu le bonheur de donner naissance à l'Auteur du salut, descendu du ciel pour revêtir notre corps.

[1] La verge était l'ornement des rois, et sa verdeur était l'emblème de l'éternité du pouvoir royal.

[2] Et tu, Bethleem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda; ex te enim exiet dux, qui regat populum meum Israel. » Prophétie de Michée, chap. v, v. 2.

C'est dans votre enceinte que fut créé le Fils unique du Père suprême, homme né du souffle du Très-Haut, et Dieu cependant avec un corps mortel.

Il a pour témoins deux prophètes, qui attestent son droit d'hérédité [1], et le Père éternel, qui rend témoignage lui-même et lui commande d'entrer dans son royaume et d'en prendre possession.

Ce royaume qui embrasse tout, l'air, la mer et la terre, depuis les contrées où le soleil se lève jusqu'à celles où il se couche, et les enfers et l'empyrée.

Le tyran apprend avec inquiétude la présence du Roi des rois, de celui qui gouverne Israël et qui occupera le trône de David.

A cette nouvelle l'insensé s'écrie : « Un successeur nous menace ; on nous chasse : allez, gardes, prenez les armes et inondez de sang les berceaux.

« Faites périr tous les enfants mâles, cherchez-les jusque dans le sein des nourrices ; que le nouveau-né dans les bras de sa mère rougisse votre glaive de son sang.

« Je soupçonne toutes les mères de Bethléem ; peut-être déroberont-elles au glaive quelque enfant mâle. »

Un bourreau impitoyable, l'épée nue, transperce donc ces corps qui viennent de naître et leur arrache une existence qui ne fait que commencer.

Le meurtrier trouve à peine dans ces membres encore frêles une place où il puisse faire une large blessure, et le poignard est plus grand que leur cou délicat.

O barbare spectacle ! des têtes sont brisées à coups de pierres, de blanches cervelles en jaillissent et d'horribles blessures font sortir des yeux de leurs orbites ;

Ou bien des enfants sont précipités palpitants dans des gouffres sans fond, et l'eau interrompt péniblement la respiration dans ces étroits gosiers.

[1] Ces deux prophètes sont Moïse et Élie.

Salut, fleurs des martyrs, vous que le persécuteur de Jésus-Christ a enlevés sur le seuil même de la vie, comme un tourbillon enlève les roses naissantes.

Premières victimes de Jésus-Christ, tendre troupeau de martyrs[1], au pied même de l'autel, vous jouez innocemment avec les palmes et les couronnes[2].

A quoi sert une telle cruauté? quel avantage Hérode tire-t-il de son crime? Dans un si grand carnage Jésus-Christ est le seul qui s'échappe sans danger.

Au milieu des flots d'un sang aussi jeune que le sien, le seul qui échappe au fer qui prive les mères de leurs enfants, c'est le fils de la Vierge.

C'est ainsi que Moïse, figurant de loin Jésus-Christ, évita l'édit insensé du cruel Pharaon et devint le libérateur de ses frères.

Dans sa défiance, ce roi avait porté un édit pour empêcher les mères, lorsque le temps de l'enfantement serait venu, d'élever les tendres gages de leur amour.

Une mère, dans son esprit prévoyant et pieusement rebelle au tyran, cache et conserve son fils aux destinées éclatantes qui lui sont réservées.

Bientôt le Créateur de l'univers le choisit pour son prêtre et s'en servit pour transmettre sa loi gravée sur des tables de pierre.

[1] Rotrou, *le Véritable Saint Genest*, acte II, scène VII :

> J'ai vu tendre aux enfants une gorge assurée
> A la sanglante mort qu'ils voyaient préparée,
> Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux
> Ces fruits à peine éclos déjà mûrs pour les cieux.

[2] Saint Paulin de Nole a exprimé une idée analogue en parlant d'un jeune chrétien, de Celse, que la mort avait enlevé à ses parents dès l'enfance :

> Aut cum Bethlæis infantibus in paradiso,
> Quos malus Herodes perculit invidia,
> Inter odoratum ludit nemus atque coronas
> Texit honorandis præmia martyribus

Ne pouvons-nous pas reconnaître dans ce grand homme la figure de Jésus-Christ? Ce chef tua l'Égyptien et délivra Israël du joug [1].

Nous portions servilement le joug pesant du péché, mais notre Maître vainquit notre ennemi et nous délivra des ténèbres de la mort.

Son peuple avait été purifié par les flots lors du passage de la mer Rouge; il le purifie de nouveau dans une onde pure et fait marcher devant lui, pour le guider, une colonne lumineuse [2].

Pendant que l'armée combat Moïse tient ses mains élevées, et, du haut de la colline, il écrase Amalech [3]; ce que la croix devait faire plus tard, il le fit alors.

Il figurait encore plus véritablement Jésus-Christ celui qui, après de longues années, fit entrer victorieusement ses tribus dans la terre promise [4];

Celui qui au milieu du lit du Jourdain desséché posa et fixa douze pierres [5], emblèmes des Apôtres.

C'est donc avec raison que les Mages affirment avoir vu le roi de la Judée, puisque les actes des anciens chefs de la nation juive ont préfiguré Jésus-Christ.

[1] La servitude des Israélites en Égypte était la figure du joug du péché, sous lequel gémissait le genre humain avant la venue de Jésus-Christ.

[2] Le passage de la mer Rouge était l'image du baptême; la colonne lumineuse qui guidait les enfants d'Israël dans le désert préfigurait la doctrine de Jésus-Christ, à la lumière de laquelle nous devons tous marcher.

[3] Ce fait est raconté dans l'*Exode*, ch. XVII, v. 8 à 16. — Dans cette victoire remportée sur Amalech, qui fut une des figures du démon, Moïse n'était que l'instrument de Dieu et de son Verbe éternel, qu'il avait l'honneur de préfigurer. C'est en étendant ses bras pour nous sur la croix que Jésus-Christ a vaincu l'ennemi du genre humain.

[4] Josué était la figure de Jésus-Christ, du véritable Josué, et la terre promise était la figure de la vie éternelle.

[5] Josué, ch. IV, v. 9.

C'est lui qui est le roi des premiers juges, de ceux qui ont gouverné les descendants de Jacob; c'est le roi de l'Église, notre maîtresse, du nouveau et de l'ancien temple.

C'est lui qu'honore la postérité d'Éphraïm, c'est lui que reconnaissent les saints descendants de Manassé[1] et toutes les tribus, ces rejetons des douze frères[2].

Bien plus, la race dégénérée[3] qui, adonnée à un culte grossier, avait forgé dans des foyers ardents les abominables idoles de Baal renonce, pour honorer Jésus-Christ, aux idoles enfumées de ses ancêtres, aux dieux de pierre, de métal, de bois, à ces dieux sculptés, limés et rabotés.

Réjouissez-vous, peuples de la terre, Juifs, Romains, Grecs, Égyptiens, Thraces, Perses et Scythes, vous êtes tous devenus sujets du même Roi.

O vous, louez tous votre Roi, heureux, malheureux, vivants, malades et morts : car personne ne mourra désormais.

IX. Extraits du Péristephanon[4].

Le poëte exprime le désir d'aller à Rome se prosterner au pied du tombeau de saint Laurent.

O trois et quatre fois heureux[5] l'habitant de Rome! il

[1] Ephraïm et Manassé étaient les fils de Joseph. *Genèse*, ch. L.

[2] Les douze fils de Jacob.

[3] Par cette race dégénérée qui forgea dans des foyers ardents les abominables idoles de Baal le poëte entend les gentils et les païens.

[4] Le Péristéphanon, comme l'indique son nom (περὶ στεφάνων), est un recueil d'hymnes en l'honneur des martyrs.

[5] Ce morceau est tiré de l'hymne en l'honneur de saint Laurent, diacre de l'Église de Rome. Saint Laurent souffrit le martyre sous l'empire de Valérien et de Gallien, l'an 258 de Jésus-Christ.

vous honore, ô Laurent, et va révérer le lieu où reposent vos ossements!

Sept fois heureux celui qui peut se prosterner au pied de votre tombeau, qui peut le baigner de ses larmes, y presser sa poitrine contre terre et vous y adresser ses prières de vive voix!

Mais nous autres, retirés au delà des Alpes Cottiennes et des sommets neigeux des Pyrénées[1], nous sommes séparés de vous par l'Èbre, qui arrose la Vasconie, et par les deux Alpes.

C'est même à peine si la renommée est venue nous faire connaître combien Rome est remplie de saints qui nous sont inconnus et combien le sol riche de cette ville est couvert de tombeaux sacrés.

Mais nous qui sommes privés de ces biens et qui ne pouvons voir de nos propres yeux la trace de votre sang, nous jetons de loin nos regards vers le ciel.

C'est là, ô saint Laurent, que nous suivons votre martyre; car vous avez deux séjours glorieux, ici celui de votre corps et là-haut celui de votre âme.

Là, devenu citoyen de la ville ineffable, vous portez la couronne civique[2] dans l'enceinte du sénat éternel.

Je crois voir tout brillant de pierreries éclatantes celui que la Rome céleste a choisi pour son consul perpétuel.

La puissance qui vous a été confiée, les attributs que vous avez reçus sont attestés par l'allégresse des Quirites dont vous exaucez les prières.

Quelqu'un vient-il en suppliant vous faire une de-

[1] Prudence habitait l'Espagne; pour aller à Rome, il avait à traverser l'Ebre (fleuve de la Vasconie) et ce qu'il appelle les deux Alpes, c'est-à-dire les Pyrénées et les Alpes Cottiennes.

[2] La couronne civique était une couronne de feuilles de chêne donnée à celui qui avait sauvé un citoyen romain dans le combat. En combattant pour la foi, saint Laurent convertit beaucoup de citoyens romains au christianisme, et les fit entrer ainsi dans la voie du salut.

mande, il est sur-le-champ satisfait ; vous adresse-t-on une prière, à l'instant même on est exaucé ; vous témoigne-t-on quelque désir, jamais on ne revient la tristesse dans le cœur.

Vous semblez être à la disposition de tous, et, comme une mère qui presse ses enfants sur son sein et les nourrit de son lait, vous avez pour vos chers Romains une tendresse toute maternelle.

Me voici parmi eux ; daignez aussi, glorieux champion du Christ, écouter un poëte étranger à la ville, qui confesse les péchés de son cœur et ne cache point ses actions.

Je ne suis pas digne, je le sais et je le reconnais, d'être écouté par le Christ lui-même ; mais je puis, par l'entremise des martyrs, obtenir mon pardon.

Accueillez avec bonté les humbles prières de Prudence, qui s'est rendu coupable envers Jésus-Christ, et délivrez des liens du siècle cet esclave de la chair.

X. Hymne en l'honneur de sainte Eulalie, martyre[1].

Eulalie, vierge sainte, noble par sa naissance, mais plus noble encore par sa mort, enrichit de ses ossements sa chère Mérida[2], qui lui a donné le jour, et elle lui prodigue son amour.

Le lieu qui a vu naître cette vierge glorieuse est une ville puissante de l'Occident, riche en population, mais plus puissante encore par le sang d'une martyre et le tombeau d'une vierge.

[1] Sainte Eulalie souffrit le martyre vers l'an 304 de Jésus-Christ, sous l'empire de Dioclétien.

[2] Mérida, ville de Lusitanie, est ainsi nommée parce que les Romains y envoyaient les vétérans (*emeriti*) ; elle est placée sur la rive droite de l'Anas, aujourd'hui la Guadiana.

Elle avait déjà vu douze révolutions du soleil et atteint douze hivers lorsque, au milieu des flammes du bûcher, trouvant de la douceur dans son supplice, elle fit trembler ses bourreaux par son intrépidité.

Auparavant elle avait déjà fait voir qu'elle aspirait au trône de Dieu et qu'elle n'entrerait pas dans le lit nuptial. D'elle-même elle avait repoussé les jouets d'enfant et se refusait à tout amusement dès sa plus tendre jeunesse.

Elle dédaignait les parfums et l'odeur des roses ; elle ne faisait aucun cas des riches bijoux : à voir son visage sévère et sa démarche modeste, on l'aurait crue dès son plus jeune âge déjà blanchie par les années.

Mais dès que la fureur de la persécution se déchaîne contre les serviteurs du Seigneur et qu'elle force cruellement les chrétiens à brûler de l'encens et à sacrifier des victimes à des dieux mortels,

Sainte Eulalie frémit et elle se prépare avec courage à triompher dans cette lutte violente ; son jeune cœur est plein de Dieu, et, toute femme qu'elle est, elle défie les hommes au combat.

Mais la pieuse tendresse d'une mère retient à la maison cette vierge courageuse et la relègue à la campagne, loin de la ville, de peur que l'amour de la mort n'entraîne cette jeune fille intrépide à rechercher la couronne du martyre.

Mais elle ne peut supporter une molle oisiveté ni un lâche repos ; la nuit, à l'insu de tout le monde, elle ouvre les portes, franchit les barrières qui l'arrêtent et prend sa course à travers champs.

Elle marche dans des chemins couverts de ronces et d'épines qui lui mettent les pieds en sang; des anges l'accompagnent; tout est plongé dans l'horrible silence de la nuit; cependant elle a une lumière qui la guide.

C'est ainsi que la noble troupe des enfants d'Israël eut pour la guider une colonne de feu qui, dissipant les ténè-

bres, éclaira leur route de sa lumière étincelante et fit cesser l'obscurité de la nuit.

La jeune vierge, qui poursuit sa route malgré l'obscurité, mérita d'être éclairée : aussi ne fut-elle pas plongée dans les ténèbres lorsqu'elle fuyait le royaume d'Égypte et qu'elle se préparait son chemin vers le ciel.

Telle fut la rapidité de sa course nocturne qu'elle avait déjà parcouru plusieurs milles avant que le lever du soleil eût éclairé l'univers. Le matin elle entre résolûment au tribunal et se place au milieu des licteurs,

S'écriant : « Quelle est, je vous le demande, cette fureur de précipiter vers leur chute ces faibles âmes et de forcer des cœurs qui ne sont pas assez maîtres d'eux-mêmes à se prosterner devant des pierres taillées et à nier le Père tout-puissant ?

« Misérable multitude, recherchez-vous des chrétiens? Je suis une ennemie de votre culte sacrilége; je foule aux pieds vos idoles et je confesse le vrai Dieu du cœur et de la bouche.

« Isis, Apollon, Vénus, tout cela n'est rien : Maximien[1] lui-même n'est rien. Ces idoles ne sont rien, parce qu'elles sont faites de la main des hommes; lui-même n'est rien, puisqu'il adore l'ouvrage des hommes. Tout cela n'est que frivolité et néant.

« Maximien, ce maître de l'empire, est cependant l'esclave de viles pierres : qu'il se prostitue et se consacre à ses divinités, soit; mais pourquoi persécute-t-il de nobles chrétiens ?

« O le bon empereur, ô l'excellent maître qui se repaît du sang innocent et qui, avide de carnage, déchire de pieuses et vertueuses créatures et se complaît à torturer des fidèles.

« Hé ! quoi, bourreau, que tardez-vous ! Brûlez donc,

[1] Maximien, collègue de Dioclétien.

coupez, déchirez des membres faits de limon ; il est facile de détruire ce qui est périssable ; mais c'est en vain que la douleur s'attaquera à mon âme, elle ne pourra l'atteindre. »

A ces mots, le préteur, saisi de rage, s'écrie : « Licteur, saisissez cette femme ; accablez-la de tortures ; qu'elle sente[1] que la patrie a ses dieux et que l'empereur a un pouvoir digne de respect.

« Que je voudrais cependant, avant la mort, farouche jeune fille, si cela est possible, vous faire sentir l'énormité de votre crime ! Regardez : vous sacrifiez les douces joies qu'amène un glorieux hymen.

« Votre famille alarmée pleure votre destin ; votre antique noblesse gémit amèrement de vous voir mourir dans la fleur de votre âge quand vous êtes si près de contracter une riche alliance.

« Quoi ! rien ne vous émeut, ni les pompes brillantes de l'hyménée ni la vénérable tendresse de vos vieux parents, à qui vous allez porter un coup terrible ! Voyez ces hommes ; ils sont tout prêts à vous faire périr dans les tourments.

« Votre tête sera frappée par le glaive, ou vos membres seront déchirés par les bêtes féroces ou livrés aux flammes du bûcher, et vous serez consumée et réduite en cendres, triste objet de désolation pour tous les vôtres.

« Que vous faudrait-il faire, je vous le demande, pour éviter un tel sort ? Il faudrait seulement, ma fille, toucher du bout des doigts un peu de sel et un peu d'encens. Par ce moyen vous vous éviteriez d'horribles souffrances. »

La martyre ne répond rien, mais elle frémit intérieurement et crache à la figure du tyran ; puis elle renverse les statues et foule aux pieds la farine sacrée placée dans des vases.

Sans tarder davantage, deux bourreaux déchirent ce

[1] Ceci rappelle le mot de Caligula : « Ita feri ut se mori sentiat. »

tendre corps; les ongles de fer mettent en pièces ce sein virginal et pénètrent jusqu'aux os; pendant ce temps Eulalie compte ses blessures :

« Seigneur, vous serez écrit sur mon corps; que je me plais à suivre dans ces lignes sanglantes les marques de vos triomphes, auxquels vous m'associez, ô Christ! Le sang vermeil qui sort de mes blessures prononce aussi votre nom. »

C'est ainsi que parlait Eulalie, joyeuse et intrépide, sans verser une larme, sans proférer une plainte. La douleur ne saisit pas son cœur de ses étreintes cruelles, et ses membres sillonnés de sang comme d'une source d'eau tiède relèvent l'éclat de son visage.

Cette cruelle dilacération ne mit pas fin à ses tortures, et les ongles n'imprimèrent pas leurs sillons jusqu'aux côtes; mais la flamme des torches brûla ses flancs et son estomac.

Ses cheveux parfumés flottent sur son cou et couvrent ses épaules : comme un vêtement ils servent à sauvegarder sa pudeur, cette chaste parure des vierges.

La flamme petille, monte jusqu'à son visage, s'attache à sa chevelure et gagne la tête, dont elle dépasse bientôt le sommet. La vierge, avide d'une mort prompte, semble aspirer la flamme et la boire à longs traits.

Tout à coup s'envole une colombe plus blanche que la neige qui semble sortir de la bouche de la martyre et se dirige vers le ciel : c'était l'âme d'Eulalie, blanche, vive, pure comme une colombe.

Quand elle a rendu l'âme, son corps se consume et la flamme du bûcher s'éteint. On laisse en paix ses membres inanimés, et son âme triomphante s'élance avec allégresse dans les airs et gagne rapidement les voûtes du ciel.

Le satellite voit lui-même l'oiseau s'envoler de la bouche de cette vierge; étonné et stupéfait, il s'élance et fuit le lieu du supplice; le licteur lui-même, saisi d'épouvante, prend la fuite

Voici que l'hiver glacial fait tomber une neige épaisse et remplit le forum tout entier; elle recouvre en même temps les restes d'Eulalie, qui gisent exposés à l'intempérie de l'air, et lui sert de linceul.

Arrière l'amour de ces hommes qui par des larmes ont coutume de rendre les derniers devoirs ; arrière ces pleurs officieux, Dieu l'ordonne; les éléments eux-mêmes, ô Vierge, célèbrent vos funérailles.

Le lieu choisi à cet effet est Mérida, célèbre colonie de la Vettonie[1], qu'arrose l'Anas[2] : ce fleuve mémorable, aux rives couvertes d'arbres et au cours rapide, baigne ses murailles.

C'est à l'endroit où s'élève un superbe monument[3] tout resplendissant de marbres indigènes et étrangers que la terre conserve religieusement dans son sein ces restes et ces cendres sacrés.

Le plafond étincelant brille de lambris dorés, et des fragments de pierres forment une mosaïque sur le sol, de sorte que l'on croirait voir un champ émaillé de roses et parsemé de mille fleurs variées.

Cueillez des violettes purpurines, cueillez des crocus couleur de sang; un heureux hiver ne nous en prive pas, et la chaleur de l'air fait fondre les glaces pour que nous puissions remplir nos corbeilles de fleurs.

Jeunes filles et jeunes garçons, apportez les fleurs avec leurs feuilles; quant à moi, j'apporterai pour ma part une couronne que j'ai tressée en vers dactyliques, couronne bien modeste et de peu de valeur, mais faite expressément pour cette fête.

C'est ainsi qu'il convient d'honorer ces restes et l'autel qui s'élève sur ces reliques.

[1] La Vettonie, province de la Lusitanie.

[2] « Anas. » Ce fleuve formait la limite de la Lusitanie et de la Bétique.

[3] On élevait ordinairement des chapelles et des églises au-dessus des tombeaux des martyrs.

Aux pieds de Dieu, où elle se tient, cette vierge jette un regard favorable sur ces fleurs, et, rendue propice par ce chant, elle protége ses concitoyens.

XI. Extraits de l'hymne en l'honneur de saint Romain [1].

1. *Saint Romain refuse de sacrifier aux idoles et confesse le vrai Dieu.*

Rome, capitale du monde, tes dieux, tes chefs et tes mœurs me font pitié; allons, Asclépiade, ôtons, s'il te plaît, le voile qui couvre vos mystères : que tu le veuilles ou non, il faut maintenant que tu apprennes combien sont vils les dieux que vous adorez.

La fureur qui t'emporte ne m'effraye pas, quand d'un air sévère, hautain et farouche tu me menaces des tortures d'une mort violente; si tu veux m'émouvoir en quelque chose, emploie la raison et non la colère pour lutter avec moi.

Après avoir flagellé les divinités infâmes et ridicules du paganisme, saint Romain continue :

Tu veux, juge excellent, que j'adore de semblables di-

[1] Saint Romain, diacre et exorciste de l'Église de Césarée, fut arrêté à Antioche par ordre du gouverneur Asclépiade, et y subit le martyre en présence même de l'empereur Galère, en l'an 303 de J.-C. — Un nouvel avantage que présente la lecture des auteurs chrétiens, c'est la connaissance de ce qui préoccupait l'opinion des catholiques à certaines époques. Il est constant, par exemple, que le martyre de saint Romain produisit une grande sensation parmi les fidèles, puisque Prudence, qui n'a guère composé d'hymnes qu'en l'honneur des saints des pays de l'Occident et particulièrement de l'Espagne, en a consacré une au diacre martyrisé à Antioche. Saint Jean Chrysostome aussi a prononcé deux fois l'éloge de saint Romain, et Eusèbe a raconté son martyre dans son histoire des martyrs de Palestine et dans le second livre de son ouvrage sur la Résurrection

vinités? Quel homme ayant le moindre bon sens pourrait trouver saints de pareils objets? Peut-on s'empêcher de rire[1] à la vue de toutes ces niaiseries que des vieilles femmes prises de vin imaginent dans leurs songes?

S'il nous faut absolument avoir un culte frivole, commence toi-même le premier : adore indistinctement tout ce qu'il y a de sacré sur la terre, les dieux du Latium et les dieux de l'Égypte ; ceux auxquels sacrifie Rome et ceux qui sont invoqués à Canope[2].

Adresses-tu tes prières à Vénus? adresse-les aussi au singe[3]. Le serpent consacré à Esculape[4] te plaît-il? Pourquoi le crocodile, l'ibis[5] et les chiens[6] te déplairaient-ils? Élève aux poireaux des autels sacrés; prosterne-toi devant l'oignon piquant et devant l'ail qui emporte la langue.

Pourquoi invoque-t-on avec de l'encens des dieux lares couverts de suie et repousse-t-on des légumes consacrés par les Égyptiens? Pourquoi accorde-t-on plus de majesté aux foyers qu'à ce qui pousse dans des jardins cultivés[7]?

1 Perpetuo risu pulmonem agitare solebat
Democritus.
(JUVÉNAL, X, 33.)

2 Canope, aujourd'hui Rosette, ville située à l'une des principales embouchures du Nil. On se servait quelquefois de son nom pour désigner l'Egypte.

3 Effigies sacri nitet aurea cercopitheci.
(JUVÉNAL, XV, 4.)

4 Esculape était adoré à Rome sous la figure d'un serpent. Ovide, *Métamorph.*, liv. XV, v. 669 et suiv.

5 . . . . . Crocodilon adorat
Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus Ibin.
(JUVÉNAL, XV, 3, 2.)

6 Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam;
Porrum et cepe nefas violare ac frangere morsu.
(JUVÉN. ibid., 8, 9)

7 O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
Numina!
(JUVÉNAL, ibid., 10.)

S'il y a un Dieu en eux, il y en a un aussi dans les poireaux[1].

Mais c'est une belle chose qu'une statue d'airain. Pourquoi m'en prendrai-je aux artistes de la Grèce qui ont créé des dieux pour de sottes nations? C'est du ciseau de Myron et du marteau de Polyclète[2] que sont nés et sortis tous vos dieux.

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait un dieu de Mentor[3] lui-même et que Phidias[4] n'ait pas un temple et des autels, eux les auteurs et les créateurs de vos divinités : s'ils étaient restés inactifs devant leurs fourneaux, vous n'auriez pas un Jupiter de métal fondu.

Quoi! sectateur insensé du paganisme, tu ne rougis pas d'avoir si souvent laissé perdre tant de provisions de bouche? Dans ta folie, à qui les as-tu consacrées? à des dieux composés de vieux tessons, de chaudrons, de coupes, de poêles à frire et de vases brisés et fondus.

J'admets cette démence de la part d'esprits vulgaires

[1] On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux
Adorer les serpents, les poissons, les oiseaux,
Aux chiens, aux chats, aux boucs offrir des sacrifices,
Conjurer l'ail, l'oignon d'être à ses vœux propices,
Et croire follement maîtres de ses destins
Ces dieux nés du fumier porté dans ses jardins.
(BOILEAU, sat. XII, 10.)

..... Cent fois la bête a vu l'homme hypocondre
Adorer le métal que lui-même il fit fondre,
A vu dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels,
Et sur les bords du Nil les peuples imbéciles,
L'encensoir à la main, chercher des crocodiles.
(BOILEAU, sat. VIII, 267.)

[2] Myron et Polyclète, célèbres statuaires grecs, vivaient tous deux vers l'an 430 avant Jésus-Christ.

[3] Mentor était un célèbre graveur grec.

[4] Phidias vivait vers l'an 448 avant Jésus-Christ: il fit une statue de Jupiter qui passa pour une des merveilles du monde.

qui se laissent effrayer par une bandelette de laine autour d'une baguette peinte de différentes couleurs[1], de ceux que trompe souvent un charlatan imposteur et pour qui est sacré tout ce que de vieilles mégères édentées leur ont présenté comme redoutable dans leurs chansons.

Mais vous autres, hommes savants et éclairés, que la réflexion guide dans toutes vos actions, je m'étonne que vous ignoriez quels rapports existent entre les choses du ciel et celles de la terre et quelle est la majesté de Celui qui gouverne toutes les créatures parce qu'il est le créateur de toutes choses.

Ce Dieu éternel, incompréhensible ne saurait être renfermé dans les bornes étroites de notre pensée et de nos regards : il dépasse la portée de toute intelligence humaine et ne peut être saisi par nos sens; il remplit tout au dedans et au dehors et déborde partout.

Éternel, il existait avant le premier jour; lui seul a le privilége d'avoir toujours été et d'être toujours[2]. Il est la vraie lumière et l'auteur de la vraie lumière : parce qu'il est la lumière, c'est sa propre lumière qu'il a fait briller, et ce Fils qu'il a engendré est la splendeur de sa propre lumière.

Le Père et le Fils ont une seule et même essence, et l'unique splendeur sortie de l'unique lumière brille dans toute sa plénitude. La nature de ce Dieu unique est une, et tout ce qui existe est sorti d'un acte unique de sa puissance.

Le ciel, la terre, le vaste gouffre des mers, les astres qui président au jour et à la nuit, les vents, les tempêtes, les éclairs, les pluies, les nuages, les deux Ourses, l'étoile du

[1] Les charlatans portaient une espèce de baguette ou de bâton peint de différentes couleurs et orné d'une bandelette de laine.

[2] Dieu est un éternel présent, c'est pourquoi il a dit à Moïse, *Exode*, III, v. 14 : « Ego sum qui sum. »

matin, la chaleur, la neige, les sources, les métaux et les fleuves :

Les montagnes, les plaines, les vallées, les bêtes féroces, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les bêtes de trait, les troupeaux, les bêtes de somme, les fleurs, les arbrisseaux, les graines, les herbes, les arbres et toutes les plantes odoriférantes et nutritives ;

Tout cela, Dieu l'a créé sans fatigue et sans effort ; il lui a suffi de commander dans sa toute-puissance. Il leur a commandé d'être, et toutes choses qui n'existaient pas ont été. Par son Verbe il a créé tous les objets qui composent le monde : la toute-puissance du Père fut toujours dans le Verbe.

Vous connaissez ce Dieu ! apprenez maintenant à connaître les usages et les cérémonies de son culte : sachez dans quel temple il veut être adoré, quelles offrandes il a ordonné de lui faire, quelles prières il réclame, quels prêtres il veut et quel nectar il commande de lui offrir.

Il s'est élevé lui-même dans l'âme de l'homme un temple vivant, auguste, doué de sentiment, spirituel, indissoluble, indestructible, beau, agréable, dont le faîte est élevé et qui est peint de mille couleurs diverses.

Le prêtre se tient sur le seuil sacré, la Foi en garde les premières portes ; c'est une vierge qui, les cheveux ceints de la couronne royale, demande les offrandes qu'elle sait devoir plaire au Christ et au Père, des offrandes simples et pures :

La pudeur du front, l'innocence du cœur, le calme de la paix, la chasteté du corps, la crainte de Dieu, l'observance de la sagesse, la pratique de la sobriété et des jeûnes, une espérance inébranlable et une main toujours libérale.

De ces offrandes s'exhale un doux parfum supérieur à l'odeur du baume, de l'encens, du crocus, supérieur même aux aromates de la Perse ; puis cette vapeur s'élève et monte jusqu'au ciel, où elle réjouit le cœur de Dieu et nous le rend favorable.

Tout ennemi qui empêche de se livrer à ce culte empêche de vivre honnêtement et de suivre les règles de la vertu; il comprime l'essor de l'âme vers le ciel, rabaisse vers la terre la flamme qui s'élève de nos cœurs et émousse les forces de notre intelligence.

O aveuglement des gentils plongés dans le limon! O cœurs des nations esclaves de la chair! grossier égarement! race vouée aux ténèbres, attachée aux jouissances de la terre, esclave d'un cadavre, sans cesse tournée vers les biens d'ici-bas, jamais vers ceux d'en haut!

N'est-ce pas le comble de la folie et le dernier excès de la démence de regarder comme dieux des êtres qui doivent leur existence à la chair? de chercher l'être immatériel dans des matières terrestres, de consacrer sur des autels des substances qui font partie du monde, de donner le nom de créateur à ce qui a été créé;

D'adresser des prières à un morceau de bois travaillé, d'inonder du sang d'un porc[1] des idoles de pierre, d'offrir sur des autels des tranches de bœuf[2], lorsque vous savez que ceux que vous adorez ont été des hommes, et de baiser des urnes réceptacles[3] des cendres de pécheurs!

Juge du siècle, cesse de commander un tel forfait à des hommes libres et courageux. Rien n'est au-dessus de l'amour de la vérité; rien ne peut épouvanter ceux qui confessent la divinité du Dieu éternel; car ils méprisent la mort même.

[1] On immolait un porc particulièrement à Cérès.

[2] Parva tibi curva craticula sudet ofella :
Spumeus in longa cuspide fumet aper.
(MARTIAL, liv. XIV, 221.)

[3] On appelait « morticinæ » les endroits où l'on jetait les cadavres des animaux. Le poëte emploie ce mot par extension pour désigner les sépulcres des dieux du paganisme.

2. *Les bourreaux martyrisent saint Romain. Celui-ci, pour relever le courage des chrétiens d'Antioche, exprime son mépris pour les tortures, et parle des joies éternelles réservées aux élus.*

Saint Romain est exposé sur une estrade : des deux côtés de cruels soldats lui déchirent profondément les flancs avec leurs glaives; ils lui sillonnent le corps de blessures dans tous les sens, et bientôt les côtes mises à nu laissent voir la blancheur de leurs os.

Les bourreaux sont exténués de fatigue et couverts de sueur, tandis que le héros contre lequel ils s'acharnent demeure impassible. Au milieu de ces tortures, saint Romain prend spontanément la parole : « Si tu veux, gouverneur, savoir la vérité, toutes ces blessures dont je suis couvert ne me font aucun mal.

« Ce qui me fait du mal, c'est de voir l'erreur régner dans ton cœur et de te voir entraîner tous ces gens dans ta chute : les gentils qui accourent en foule et de toutes parts à ce spectacle sont, hélas! plus dignes de compassion que moi! le cruel exemple de ma mort les fait trembler.

« Écoutez, vous tous, je le crie et le proclame à haute voix; que ma voix arrive à vos oreilles du haut de l'estrade [1] où je suis attaché : Jésus-Christ, splendeur de la gloire du Père, Dieu créateur de toutes choses, notre médiateur, promet aux croyants le salut éternel;

« Le salut de l'âme, qui seule ne périt pas, mais qui, dans sa vie éternelle, peut subir deux destinées différentes : ou elle jouit de la lumière, ou elle est plongée dans les ténèbres; à la suite de Jésus-Christ elle entre dans le royaume des cieux; séparée du Christ, elle est précipitée dans l'enfer.

« Ne songeons qu'à la récompense réservée un jour à cette

[1] On plaçait les martyrs sur une estrade pour les exposer à la vue du peuple pendant qu'on leur faisait subir la torture.

substance éternelle; car peu m'importe comment périra mon corps, qui, par la loi de sa nature, doit certainement périr; la mort est proche : périsse ce qui doit périr.

« Peu importe que la flamme ou le fouet nous déchirent ou que le corps malade soit dévoré d'une langueur cruelle, puisque souvent les maladies sont plus violentes que les supplices. Les ongles de fer qui percent les flancs sont souvent moins cruels que les terribles souffrances de la pleurésie, qui nous frappent comme d'autant de coups de poignard.

« Lorsqu'elle est brûlée par des lances rougies, la peau n'est pas plus en feu que lorsque la fièvre ronge les veines de son noir venin ou lorsque l'épiderme est atteint d'une inflammation intérieure ou que la chaleur fait naître d'ardentes pustules : on se croirait alors brûlé avec des fers ardents [1].

« Vous me croyez malheureux parce que je suis étendu les bras attachés derrière le dos, parce que mes pieds sont écartelés et que, mes nerfs étant brisés, mes articulations crient; mais ceux que tourmentent la goutte et les rhumatismes poussent des cris de douleur et répètent aussi que leurs membres sont brisés.

« Vous frémissez tous d'horreur en regardant les mains de ces bourreaux; est-ce que les mains des chirurgiens sont plus douces lorsque ces disciples d'Hippocrate vous font subir une de leurs opérations? La chair est coupée à vif, le sang ruisselle de toutes parts et rougit le scalpel pendant qu'on enlève la partie malade.

« Figurez-vous que ce sont des chirurgiens qui portent dans mes chairs un fer cruel, mais dont les blessures sont salutaires; rien de ce qui rend la santé ne doit nous paraître odieux. Ces bourreaux semblent détacher des mem-

[1] Les fers brûlants étaient au nombre des instruments de torture.

bres gangrenés; mais ils empêchent la maladie de gagner à l'intérieur des parties encore saines.

« Qui ne sait quelle est la corruption de cette chair périssable et pleine de souillures? Elle se couvre de lèpre, elle s'enfle d'orgueil, elle perd toute consistance, elle exhale une odeur impure mêlée à des cris de douleur; elle est emportée par la colère, elle est le jouet des passions et la plupart du temps imprégnée du fiel livide de l'envie.

« N'est-ce pas pour la chair que l'on arrache l'or des entrailles de la terre? N'est-ce pas pour l'usage de la chair qu'on se procure par mille moyens des vêtements brodés, les perles, la soie et la pourpre? N'est-ce pas pour satisfaire sa voracité et son luxe qu'on engraisse des troupeaux, et les plaisirs de la chair ne poussent-ils pas à tous les crimes?

« Bourreau, guéris-moi, je t'en prie, de tous ces maux; extirpe et arrache ce foyer de péchés; fais qu'en enlevant les souillures de cette misérable chair l'âme survive délivrée de toute douleur et ne porte plus désormais le fardeau de cette chair dont un tyran peut la séparer.

« Vous tous qui m'environnez, ne soyez pas saisis de terreur; je ne perds que ce qui sera perdu pour tous, pour les rois et les sujets, pour les riches et les pauvres. La chair des sénateurs se consume comme celle des esclaves lorsqu'elle est enfouie dans le fond d'un tombeau.

« C'est une perte insignifiante et un dommage fort léger qui nous attristent, s'il est vrai que nous craignions de perdre ce qu'il nous faut quitter. Pourquoi ne pas vouloir aller au-devant d'un événement nécessaire? Pourquoi ne pas se faire un titre de gloire d'une des lois de la nature? Échangeons donc contre les récompenses éternelles cette inévitable perte de la vie.

« Voyez maintenant quelles récompenses sont réservées aux courageux martyrs; ce sont des récompenses qui ne périront jamais. L'âme retournera au ciel, d'où elle est des-

cendue ; elle y jouira de la lumière du Dieu Créateur et se tiendra dans la demeure royale au pied du trône du Christ.

« Quand les cieux se replieront comme un livre, quand le globe du soleil roulera précipité sur la terre, quand la lune sera emportée dans le tourbillon général, Dieu seul restera, et les justes demeureront éternellement avec les Anges.

« Si tu es sage, ô homme, méprise ces biens d'ici-bas, ce qui doit avoir une fin et ce que tu devras quitter un jour. Ne songe plus à ce corps, proie d'un sépulcre et de la mort; pense à la gloire future; prends ton essor vers Dieu. Sache qui tu es, triomphe du monde et du siècle. »

3. *Asclépiade menace le martyr de le livrer aux flammes, traite sa constance de folie et d'obstination et lui dit en terminant :*

Il n'y a pas bien longtemps qu'il vivait encore ce Christ qui, de votre propre aveu, a été mis en Croix.

RÉPONSE DE SAINT ROMAIN. — ÉLOGE DE LA CROIX.

« Cette croix est notre salut à tous, dit Romain; c'est la rédemption de l'homme. Je sais, impie, que vous êtes incapable de comprendre une chose aussi sainte; je sais que dans votre aveuglement vous ne pouvez concevoir ce mystère : les ténèbres ne comportent pas la lumière.

« Cependant je ferai briller dans les ténèbres un flambeau étincelant : celui qui a la vue saine verra et celui qui a les yeux malades se les couvrira. Écartez cette lumière, dira le pécheur misérable; la clarté blesse celui qui ne voit qu'avec peine. Écoutez, profane, ce qui excitera votre colère et votre haine :

« Le Roi éternel a engendré un Roi éternel qui demeure en lui; ce dernier n'est pas soumis à la loi du temps, puisqu'il n'est pas contenu dans le temps : car il est la source

de tout ce qui a commencé d'être, des jours et des temps. Du Père est né le Christ : ce qu'est le Père, le Fils l'est aussi.

« Il s'est fait voir aux mortels ; son immortalité a revêtu un corps mortel : comme le Dieu éternel porte un corps périssable, il nous sera possible d'arriver au ciel ; l'homme est mort et le Dieu est ressuscité.

« La mort osa s'attaquer au Dieu couvert de membres humains ; elle s'en prend aux substances mortelles, mais elle cède devant ce qui est immortel. Sophistes du siècle, vous accuserez peut-être tout ce que je dis de folie : mais le Père souverain a choisi les fous devant le monde pour que les fous devant le monde fussent les sages devant Dieu.

« Vous parlez de l'antiquité de Romulus, de la louve de Mars et du premier présage des vautours [1] ; mais si vous rejetez tout ce qui est nouveau, prenez garde, rien n'est plus récent que tout ce que vous invoquez ; car c'est à peine s'il s'est écoulé mille années depuis le fondateur des augures.

« Si le temps me le permettait, je pourrais vous citer dans tout l'univers plus de six cents royaumes dont la fondation et la renommée précédèrent de beaucoup les temps où la chèvre de Gnosse [2] nourrit, dit-on, de son lait Jupiter, le père de Mars. Mais ces royaumes n'existent plus et ces traditions s'effaceront aussi un jour.

« Cette croix de Jésus-Christ à laquelle vous adressez le reproche de nouveauté date de la création du monde et de la naissance du premier homme. Elle fut annoncée par des

[1] Voici ce qu'on lit dans Florus, liv. I, ch. 1 : « Gemini (Romulus et Remus) erant : uter auspicaretur et regeret, adhibuere piacula. Remus montem Aventinum, hic (Romulus) Palatinum occupat. Prior ille sex *vultures*, hic postea, sed duodecim videt. Sic victor augurio, urbem excitat, plenus spei, bellatricem fore. Ita illi assueta sanguine et præda aves pollicebantur. »

[2] La chèvre de Gnosse, ville de Crète, est la chèvre Amalthée, qui allaita Jupiter.

figures et prédite par les saintes Écritures; son arrivée a été prophétisée à travers mille miracles par la voix unanime des prophètes.

« Les rois, les prophètes, les juges et les chefs d'Israël n'ont cessé, pour ainsi dire, de peindre l'image de cette croix dans leurs vertus, dans leurs guerres, dans leurs cérémonies, dans leur culte et dans leurs écrits. La croix a été prédite et préfigurée longtemps d'avance; la croix a été l'objet des aspirations des siècles passés.

« Enfin, avec l'accomplissement des prédictions des prophètes, notre âge est venu confirmer les témoignages de l'antiquité. Le Christ s'est fait voir d'une manière éclatante. Il craignit que la vérité ne fût l'objet d'une foi douteuse si nos yeux n'étaient pas témoins de sa venue.

« Pourquoi croyons nous que le corps lui-même ne périt pas, bien qu'il soit livré à la destruction du tombeau? c'est parce que le Christ a ressuscité le corps qui est mort sur la croix et l'a porté au pied du trône de son Père, et qu'ainsi il a frayé à tous le chemin de la résurrection.

« Cette croix est notre apanage, c'est sur ce gibet que nous sommes montés; Jésus est mort pour nous. Jésus, qui au moment de sa mort est homme, nous est revenu Dieu; sa nature est double : il meurt et il triomphe de la mort; il revient à cet état sur lequel la mort n'a plus d'empire.

« J'en ai dit assez sur les mystères de notre salut et sur l'issue de nos espérances; je m'arrête. Il nous est défendu de jeter à d'immondes pourceaux les perles du Christ; car ces animaux impurs pourraient en souiller la sainteté. »

XIII. Hymne en l'honneur du bienheureux Hippolyte[1], martyr, adressée à l'évêque Valérien.

O Valérien, serviteur du Christ, que de reliques de saints martyrs n'avons-nous pas vues dans la ville de Romulus[2]! Demandez-vous les inscriptions gravées sur les tombeaux et les noms de chaque mort? il me serait difficile de pouvoir vous les dire, tant est grand le nombre de justes qu'une fureur impie a frappés dans le temps où Rome la troyenne[3] honorait les dieux de ses pères. Plusieurs tombeaux sont couverts de petits caractères offrant aux yeux soit le nom du martyr, soit une inscription; mais souvent ce ne sont que des marbres muets qui n'indiquent que le nombre et qui recouvrent de silencieuses sépultures. Comment serait-il possible de connaître les monceaux de cadavres qui y sont entassés quand on ne lit aucun nom? Je me rappelle avoir compté les restes de mille personnes ensevelies dans une seule tombe; Jésus-Christ seul sait leurs noms, car ce divin ami les a reçus dans son sein. Pendant que je les parcours des yeux et que je cherche à découvrir sur les monuments les traces des anciens martyrs, je trouve Hip-

[1] Saint Hippolyte, simple prêtre suivant les uns, évêque d'Ostie suivant les autres, renonça à l'hérésie de Novat pour embrasser la foi catholique. Il fut martyrisé l'an 252 de Jésus-Christ, sous l'empereur Dèce, et ses restes, recueillis avec soin par les fidèles témoins de son martyre, furent ensevelis sur la voie de Tibur, dans la crypte Véranie, dont Prudence fait la description vers la fin de cette hymne.

[2] Dans le morceau que nous avons extrait de l'hymne de saint Laurent on a vu que Prudence exprimait avec la foi la plus vive le désir d'aller à Rome visiter les tombeaux des martyrs. Il partit enfin pour la ville éternelle. Le tombeau de saint Hippolyte, dont l'affreux supplice était peint sur une muraille, fut un de ceux qui attirèrent le plus particulièrement son attention. De retour en Espagne, il composa une hymne en l'honneur de ce saint martyr et l'adressa à l'évêque Valérien, avec lequel il s'était étroitement uni.

[3] Les Romains prétendaient descendre des Troyens par Énée.

polyte : c'est lui qui, après avoir été entaché de l'hérésie du prêtre Novat [1] et avoir nié la sainteté de nos dogmes, s'est élevé à l'honneur insigne du martyre et a mérité le privilége glorieux d'un supplice sanglant.

Ne vous étonnez pas de voir un vieillard, autrefois sectateur d'un dogme pervers, s'enrichir du don de la foi catholique. Pendant que vainqueur il était entraîné par un ennemi furieux, son âme se réjouissait de la destruction de sa chair, et à la foule de ses amis qui l'accompagnaient et lui demandaient quelle avait été la meilleure secte il répondait : « Fuyez, malheureux, l'exécrable hérésie de Novat; rentrez dans le sein de la foi catholique; n'ayez qu'une seule croyance, celle qui, établie par l'Église primitive, a été conservée par Paul et par la chaire de Pierre. Toutes les erreurs que je vous ai enseignées, je me repens de vous les avoir apprises. Je prouve par mes souffrances la vénération que m'inspire ce que je regardais comme un outrage au culte de Dieu. » C'est ainsi qu'il détourne le peuple du sentier de l'erreur et lui indique la voie qu'il doit suivre; il s'offre lui-même comme un guide sûr et évite les chemins de traverse, lui qui autrefois avait égaré les autres. On le fait comparaître devant le gouverneur impie qui persécutait alors les chrétiens à Ostie, près de l'embouchure du Tibre. Cet homme avait quitté Rome le jour même pour venir exercer ses rigueurs sur les populations des environs. Non content d'avoir dans l'intérieur de Rome superbe teint le sol du sang d'un grand nombre de justes, lorsqu'il vit le Janicule, le Forum, les rostres et le quartier Suburra [2] ruisselants de sang et couverts de monceaux de cadavres, il vint exercer sa fureur sur les riva-

[1] L'hérétique Novat prétendait que l'Église ne devait plus admettre dans son sein les chrétiens qui avaient sacrifié aux idoles par faiblesse dans le cours d'une violente persécution, lors même qu'ils éprouvaient le repentir le plus sincère et le plus vif.

[2] Nom de l'un des quartiers de Rome.

ges de la mer Tyrrhénienne [1], aux lieux qui avoisinent le port maritime [2]. Assis au milieu des bourreaux et de la foule de ses serviteurs, il siégeait sur un trône élevé. Brûlant de ramener dans le sein de l'idolâtrie les disciples de la foi et les ennemis des idoles infâmes, il avait fait enfermer dans le réduit empesté d'une prison une foule considérable de ces hommes aux longs cheveux et il les avait condamnés aux plus horribles tortures. Ici on entendait le cliquetis des chaînes; là le sifflement des lanières de cuir et le bruit retentissant des verges; là des ongles de fer pénétraient jusqu'aux côtes, ouvraient de larges blessures et mettaient le foie en pièces. Les bourreaux se lassaient, et le juge entrait en fureur; car toutes les tortures étaient vaines. Malgré de si cruels supplices, il ne se trouva pas un seul serviteur de Jésus-Christ qui souillât son âme. Alors le gouverneur, hors de lui, s'écria : « Bourreaux, laissez de côté les ongles de fer : puisque la torture demeure sans effet, ayez recours à la mort. A celui-ci tranchez la tête; celui-là, crucifiez-le et offrez ses yeux en pâture aux oiseaux de proie. Saisissez-moi tous ces hommes en même temps et précipitez-les, chargés de fers, au milieu des flammes. Construisez un vaste bûcher qui puisse consumer à la fois un grand nombre de coupables. En voici que vous allez entasser sur des barques mal jointes et faire avancer en pleine mer [3]. Dès que ces mauvaises embarcations les auront portés au plus fort du courant et que le choc des vagues les aura ébranlées, que le plancher vermoulu s'abîme dans les eaux et qu'au milieu de ses débris ils soient tous submergés. Des monstres couverts d'écailles

[1] La mer Tyrrhénienne ou de Toscane est située entre les îles de Corse et de Sardaigne à l'ouest, et l'Italie à l'est.

[2] Le port maritime des Romains, aujourd'hui Porto, est situé à l'embouchure septentrionale du Tibre, au nord d'Ostie.

[3] Sous Dioclétien aussi une foule de chrétiens furent jetés dans des barques et noyés en pleine mer.

dévoreront ces cadavres, et leurs entrailles immondes leur serviront de tombeau. » Il parlait avec cette arrogance quand tout à coup se présente devant le tribunal un vieillard chargé de chaînes. A sa vue la foule des jeunes gens qui l'entourent frémit et s'écrie : C'est le chef des chrétiens ; qu'on lui tranche promptement la tête, et l'on verra aussitôt le peuple tout entier se consacrer spontanément aux dieux de Rome. Tous réclament à grands cris un supplice inouï et un châtiment exemplaire qui fasse trembler les autres. Alors le gouverneur lève les yeux, et d'un air radieux : « Quel est son nom? » dit-il. — « Hippolyte, crie-t-on de toutes parts. » — « Qu'il soit alors un nouvel Hippolyte[1] ; qu'il aiguillonne et mette en fureur ses coursiers et qu'il périsse mis en pièces par ses chevaux furieux. » A peine a-t-il dit ces mots qu'on prend deux chevaux encore indomptés ; on les soumet à un joug tout nouveau pour eux. Élevés loin des écuries, jamais ils n'ont été caressés doucement par la main d'un maître ; jamais ils n'ont eu à obéir à la volonté d'un cavalier ; ces deux animaux encore sauvages viennent de quitter le troupeau qui les a vus naître ; leur cœur indomptable est en proie à une crainte farouche. Malgré leur résistance on les attelle ensemble, et le même frein qui unit leurs bouches les accouple malgré eux. Au lieu de timon, une corde les sépare et bat leurs flancs. Elle s'étend depuis le joug jusque derrière leurs pieds et même les dépasse. Au bout de cette corde, là où des empreintes circulaires marquent sur la poussière la route suivie par les chevaux, on attache un lacet qui étreint les pieds du martyr, lui serre étroitement les jambes et les lie à la corde. Lorsqu'on eut préparé tous les instruments de supplice du martyr, les fouets, les liens et les chevaux, soudain on

[1] Hippolyte a pour racines ἵππος, cheval, et λύω, je délie, je sépare. Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiope, fut traîné par ses propres chevaux à travers les ronces et les rochers.

excite ces chevaux de la voix et du fouet et on perce leurs flancs d'aiguillons acérés. Voici les dernières paroles que fit entendre ce vénérable vieillard : « Ces chevaux emportent mes membres; mais vous, ô Christ, emportez mon âme. »

Les chevaux s'élancent alors avec rapidité ; une aveugle terreur les entraîne partout où les poussent le bruit, la crainte et la fureur. Leur nature sauvage les enflamme, leur impétuosité les excite et le bruit les presse. Dans la rapidité de leur course ils ne sentent même pas leur fardeau mobile. Ils se précipitent à travers les forêts et les rochers ; les rivages des fleuves ne ralentissent pas leur course ; les torrents qui se présentent devant eux n'arrêtent pas leur élan ; ils foulent les buissons et surmontent tous les obstacles. Ils traversent les vallées et les collines et franchissent les hauteurs. Le corps du martyr est par degrés mis en pièces ; la campagne, hérissée de ronces et d'épines, se couvre çà et là des lambeaux de sa chair. Une partie reste suspendue aux sommets des rochers, une autre demeure attachée aux buissons. Ici le sol est humide de sang, là les feuilles en sont rougies. Une peinture murale offre une image de ce supplice, et, grâce à une ingénieuse combinaison de couleurs, elle en reproduit les affreux détails. Sur le tombeau un dessin bien net représente d'une manière frappante les membres sanglants du martyr écartelé. J'ai vu, excellent père, les sommets des rochers dégouttants de sang et les buissons se couvrir de sanglantes empreintes. Des mains habiles se sont plu à reproduire avec du vermillon des caillots de sang sur de verts buissons. On voit des membres désarticulés gisant çà et là en différents endroits. Le peintre n'a pas non plus oublié les amis du martyr qui le suivaient en courant et qui l'accompagnaient de leurs larmes, à travers les détours des sentiers sinueux. Ils marchaient remplis de tristesse, les yeux fixés sur l'objet de leur sollicitude. Dès qu'ils avaient découvert quelques

lambeaux du corps du martyr, ils les cachaient dans les plis de leurs vêtements. L'un prend sa tête blanche comme la neige et met respectueusement dans son sein ce front vénérable; un autre recueille les épaules, des tronçons de mains, les bras, les avant-bras, les genoux et quelques parties de ses jambes. Le sable humide conserve-t-il quelques traces de sang, ils l'épongent soigneusement avec leurs manteaux pour ne rien laisser sur cette vile poussière. Quelques gouttes de sang ont-elles rejailli sur les épines, ils les font disparaître avec des éponges. Bientôt l'épaisse forêt ne conserve plus aucun reste de ce corps sacré, et rien n'est soustrait aux honneurs des funérailles. Ces pieux amis comptent alors le nombre des différentes parties qu'ils ont recueillies et s'assurent que le corps est entier. Certains que les moindres sentiers scrupuleusement explorés ne renferment plus aucun fragment de ce cadavre sacré et que les arbres et les rochers ne recèlent plus rien, ils cherchent un lieu pour ensevelir ces précieux restes : ils quittent Ostie et fixent leur choix sur Rome, si riche en cendres sacrées.

A l'extrémité du mur d'enceinte, près des jardins cultivés, s'ouvre une crypte [1] aux sombres galeries. Un chemin en pente permet de pénétrer sans lumière et à travers mille détours et mille sinuosités jusque dans ces retraites ; car le jour qui entre par le haut arrive jusqu'à l'orifice et éclaire le seuil du vestibule. On avance ensuite facilement, et dès que l'obscurité de la nuit semble augmenter et qu'on ne sait plus où aller dans ces souterrains, de larges ouvertures, pratiquées au sommet de la voûte, viennent tout à coup projeter dans ces antres des rayons éclatants. Quoique des enfoncements placés à droite et à gauche

[1] Les cryptes ou catacombes sont des souterrains dans lesquels les premiers chrétiens se réfugiaient au milieu des persécutions pour célébrer les divins mystères et ensevelir leurs morts.

forment des galeries étroites sous ces sombres portiques, par ces nombreuses ouvertures, une grande clarté pénètre cependant jusque dans les profondeurs de la montagne : il est donc possible de voir dans ces souterrains le soleil qui en est absent et d'y jouir de l'éclat de la lumière.

C'est à de telles retraites que l'on confie le corps d'Hippolyte ; tout auprès est l'autel consacré au Seigneur. C'est la table du saint Sacrifice ; c'est aussi une sûre retraite pour le martyr qui lui est confié ; cet autel conserve ces os dans un sépulcre jusqu'au jour du dernier jugement, et fournit aussi aux riverains du Tibre la sainte nourriture. La merveilleuse sainteté du lieu et les priviléges accordés à ceux qui prient devant cet autel sont pour les Romains une source d'espérance et de douce béatitude. Toutes les fois que, souffrant d'une maladie de l'esprit et du corps, je suis venu m'agenouiller en ces lieux et y faire mes prières, j'ai obtenu la guérison. Si j'en suis sorti la joie dans le cœur ; si, ô vénérable pontife, j'ai pu vous embrasser ; si j'écris ces vers, je sais que c'est à Hippolyte que je le dois : Jésus-Christ lui donne le pouvoir d'exaucer toutes les demandes qu'on lui adresse. La châsse qui renferme ses restes sacrés est en argent massif ; une main habile y a fixé des tablettes dont la surface polie brille autant qu'un miroir concave ; et, non contente d'en avoir fermé l'entrée avec du marbre de Paros [1], elle y a aussi ajouté des ornements d'un grand prix. Le matin on vient en foule saluer le martyr ; le peuple entier le vénère ; on va et vient dans ces lieux jusqu'au coucher du soleil. Le zèle de la religion rassemble et réunit dans ce réduit les peuples du Latium et les étrangers : ils pressent de leurs lèvres ce métal éclatant ; ils répandent des parfums, et des larmes inondent les visages.

[1] L'île de Paros, patrie du poëte satirique Archiloque, était célèbre chez les anciens par ses beaux marbres blancs. Elle faisait partie des Cyclades, groupe d'îles situées dans la partie méridionale de la mer Egée.

Quand la course des mois est accomplie et que le renouvellement de l'année ramène le jour solennel de son supplice et de sa naisance pour la vie éternelle[1], quelle foule s'empresse à l'envi de se rendre en ces lieux pour louer le Seigneur!

La ville auguste verse et vomit des flots de Quirites et de Patriciens; une même ardeur les anime. La foi fait adopter aux Patriciens les boucliers de la classe plébéienne[2], et ainsi tous les rangs sont confondus. Par les portes d'Albe[3] se déroule non moins nombreuse une foule de fidèles qui forment une longue file.

Tous les chemins retentissent du bruit de la foule. On voit accourir de différents côtés l'habitant du Picenum[4], le peuple de l'Etrurie[5] et le farouche Samnite[6]. La Campanie fournit les habitants de Nole et de la noble Capoue[7]. Tous, la joie peinte sur le visage, accompagnés de leurs femmes et de leurs tendres enfants, s'empressent de franchir l'espace. C'est à peine si les vastes campagnes peuvent contenir tous ces peuples joyeux; malgré la grandeur de ces routes, la foule pressée est obligée de s'arrêter.

Quoique la caverne ait une large ouverture, elle est

[1] *Natalemque diem* dans le texte. La fin de cette vie est pour les martyrs le commencement de l'éternité, et le jour de leur mort est le jour de leur naissance à la vie éternelle.

[2] Les patriciens et les plébéiens portaient des boucliers de cuir de formes différentes pour que les deux classes de la société se distinguassent l'une de l'autre.

[3] Albe était une ville du Latium, située au sud de Rome, sur la voie Appienne.

[4] Le Picénum, aujourd'hui Marche d'Ancône, était situé sur le rivage de la mer Adriatique et borné par l'Ombrie et le Samnium.

[5] L'Etrurie, aujourd'hui la Toscane, était au nord du Latium, le long de la mer Tyrrhénienne.

[6] Le Samnium était une contrée de l'Italie à l'est du Latium.

[7] La Campanie, au sud du Latium, s'étendait le long de la mer Tyrrhénienne. Capoue et Nole étaient ses deux principales villes.

certainement trop étroite pour les flots qui s'y précipitent. Mais non loin de là est un autre temple qui peut recevoir cette grande affluence ; c'est un temple resplendissant d'un luxe vraiment royal, remarquable par l'élévation de ses murailles, par sa majesté imposante et les richesses qu'il doit aux fidèles. Une double rangée de colonnes, supportant des poutres dorées, en soutiennent la voûte. De petites chapelles dont la voûte est surbaissée sont pratiquées dans toute la longueur des nefs latérales. Mais au milieu s'ouvre la nef principale, qui a plus de largeur et d'élévation : en face s'élève au-dessus de marches nombreuses le maître-autel, d'où le prêtre annonce la parole de Dieu. Cette enceinte reçoit les flots du peuple qui s'y presse et encombre les portes, et elle ouvre son sein maternel pour y renfermer ses fils et pour y protéger les fidèles qui y sont agglomérés. Si ma mémoire est fidèle, Rome, la ville superbe, honore le saint aux ides du mois d'août [1] : car elle se sert elle-même des noms anciens pour désigner ce jour que je voudrais vous voir, ô maître vénérable, placer au nombre des jours fériés de l'année.

Croyez-moi, ce jour se lèvera salutaire pour les fidèles qui vénéreront le saint, et le culte de cet anniversaire attirera sur eux les récompenses célestes.

Que ce jour trouve donc sa place entre les fêtes de Cyprien [2] ou de Chélidoine [3] et celle d'Eulalie. Puisse ainsi Jésus-Christ, le Dieu tout-puissant, exaucer les prières que vous lui adressez pour le peuple dont la vie vous est confiée. Puisse ainsi le loup cruel être écarté de votre bergerie, et votre troupeau n'avoir à regretter la perte

[1] Aux ides du mois d'août, c'est-à-dire le 13 août.

[2] Saint Cyprien de Carthage, illustre Père de l'Église, eut la tête tranchée l'an 258 de Jésus-Christ, pendant la persécution de Valérien.

[3] Saint Chélidoine, martyr espagnol dont Prudence a raconté le combat dans une des hymnes du Péristéphanon.

d'aucune brebis. Puissiez-vous ainsi, pasteur diligent, me rapporter au bercail comme une brebis malade couchée sur le gazon ; puissiez-vous enfin, après avoir rempli votre bergerie de brebis blanches comme le lait, devenir vous-même, après la mort, le compagnon de saint Hippolyte.

EXTRAITS

DE L'APOTHÉOSE [1].

XIV. Contre les Juifs qui ne veulent pas reconnaître la venue de Jésus-Christ sous une forme humaine.

Tu blasphèmes le Christ, ton Seigneur, peuple ingrat ! Dis-nous, dis-nous quel sang coule chez toi au jour si solennel de la Pâque? que signifie cet agneau d'un an que tu égorges? Chaque année ramène pour toi ce jour trois fois saint, et c'est un animal qui en fait la sainteté [2]! Quelle folie de croire par là ce jour assez sanctifié, de teindre du sang d'un agneau le haut des portes, de se livrer à des danses folles et de manger des pains sans levain quand les passions fermentent dans ton âme par le levain du péché ! Ne comprends-tu pas, insensé, que ta Pâque n'est qu'une image de la nôtre, qu'ici les traits de la loi antique ne font que figurer le saint mystère qui réside tout entier dans la réalité de la Passion ; de la Passion dont le sang protége notre front et dont le signe est une onction qui préserve

[1] L'Apothéose est un poëme dans lequel Prudence réfute les différentes hérésies qui affligeaient l'Église.

[2] Depuis l'avénement de Jésus-Christ, l'agneau pascal des Juifs ne préfigure plus le véritable Agneau, c'est-à-dire le Messie rédempteur des hommes. Ce n'est plus qu'un agneau ordinaire dont le sacrifice ne signifie rien, quelque sacrée que soit encore cette cérémonie aux yeux des juifs.

du mal notre demeure charnelle? Ce signe met en fuite le péché, cette plaie d'Égypte, avec tous les maux qu'il entraîne. C'est la Passion qui met un terme au règne fatal du roi de Pharos et qui arrache Abraham aux fréquents orages de la puissance du siècle, et en lui la souche du peuple choisi. La véritable race d'Abraham, c'est celle dont le front est marqué du sang de l'agneau et qui en offre l'empreinte éclatante; aux yeux de laquelle Celui qui a été vu dans le monde est certainement Dieu lui-même, le vrai Dieu, né du Père. Il a vu Dieu[1] et il a cru ce qu'il voyait; mais toi, postérité charnelle, qui vois tout des yeux de la chair, tu ne donnes qu'un sens charnel à tes œuvres sous l'empire de cette loi qui cache un sens spirituel. La loi qui t'a été donnée du ciel n'est pas une loi charnelle, et cependant ton culte est charnel. Elle contenait dans son sein le Christ, et devait enfanter l'objet de mon espérance. Et quelle espérance, sinon la lumière vivifiante de la divinité et la venue de ce Seigneur en laquelle avait cru l'antique foi d'Abraham, et que, selon la promesse de ce père des fidèles, nos yeux devaient contempler et reconnaître d'après les termes de la loi; et non-seulement d'après les termes de la loi, mais quel livre ne proclame point le Christ? quels écrits ne répètent point ses louanges et ne célèbrent point ses miracles par des témoignages nouveaux?

Le stylet hébreu, la langue riche de l'Attique et un troisième alphabet, celui de l'éloquente Ausonie, fournissent les caractères qui servent à le désigner. Pilate l'ordonne sans savoir ce qu'il fait : Scribe, écris trois fois les titres de sa puissance[2]; place au haut de la croix cette triple inscription en trois langues différentes! — Oui, que la Judée et la Grèce lisent son nom et le reconnaissent; que la puissante Rome le voie et se prosterne!

[1] *Genèse*, ch. xv, v. 1 à 6. Saint Paul, Épître aux Romains, ch. iv.
[2] Saint Jean, Év., ch. xix, v. 19 à 22.

Les sons que tire la trompette des flancs recourbés de l'airain, les accents produits par un souffle puissant s'échappant de la poitrine; les chants du luth et de la chaste lyre, les accords que forment les tuyaux inégaux de nos orgues[1], l'écho qui redit les paroles des pasteurs, tout célèbre le Christ, tout chante le Christ; la matière elle-même, s'animant au son de nos instruments sacrés, semble répéter son nom !

Nom chéri, ma lumière, ma gloire, mon espérance et mon appui! refuge assuré dans nos misères, saveur exquise, parfum délicieux, source pure, chaste amour, beauté sans tache, bonheur sans mélange!

Si une nation, sourde et aveugle, ferme obstinément ses oreilles à ce concert de louanges, à cet accord de mille voix qui annoncent le bonheur rendu au monde, qu'elle entende les cris furieux poussés par le démon du fond des entrailles qu'il possède; que ces misérables gentils croient à ce que déclarent leurs propres divinités[2]. Apol-

[1] Nous croyons que cette description est celle d'un instrument semblable à nos orgues. Cependant des critiques, qui ont fait de savants travaux sur l'origine de l'orgue, ont prétendu que Prudence n'avait point parlé de cet instrument et que l'on ne vit pas d'orgue en Occident avant l'année 757. Cependant saint Augustin décrit évidemment l'orgue à soufflets dans son commentaire sur le Psaume LVII : « Organum dicitur, quodgrande est, et inflatur follibus. » On lit aussi dans Claudien, *De consolatu Mallii Theodori*, la description d'un orgue hydraulique :

Et qui magna levi detrudens murmura tactu,
Innumeras voces segetis moderatus ahenæ,
Intonat erranti digito, penitusque trabali
Vecte laborantes in carmina concitat undas.

[2] L'état de possession par le démon a été l'un des moyens les plus décisifs et les plus manifestes dont Dieu se soit servi pour opérer la miraculeuse propagation de l'Évangile. Ce phénomène s'est produit non-seulement dans le sein de la Judée, mais aussi en face du monde païen, de telle sorte que, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, il était publiquement notoire et avéré, et que jamais les païens n'ont contredit

lon est en proie à d'affreuses tortures que lui cause le nom du Christ. Il ne peut supporter l'effet foudroyant de ce nom. Toutes les langues qui louent Dieu et célèbrent les miracles de Jésus-Christ frappent ce malheureux comme d'autant de coups. Le ministre du Seigneur s'écrie d'une voix tonnante[1] : « Fuis, serpent rusé; quitte ces membres, « abandonne ces replis où tu te caches. Larron impur, il « appartient au Christ celui que tu tourmentes. Va-t'en, « voici venir le Christ, le vengeur du corps humain. Il « ne t'est pas permis d'enlever ce corps, que Jésus a re- « vêtu. Va-t'en, je te chasse, vapeur impure; sors, le « Christ l'ordonne ! » A ces paroles, le Dieu du Cyllène embrasé[2] pousse des cris de douleur, et Jupiter gémit de se voir en proie aux feux de l'enfer.

Voyez leur légion épouvantée se ruer sur les porcs des Géraséniens![3] enchaînée sous la pierre du tombeau, elle pousse de longs grognements que lui arrachent ses souffrances.

sur ce point le témoignage des Pères de l'Église et des premiers apologistes du christianisme. « Nous chassons, dit Minutius Félix, les esprits trompeurs, et ils avouent que c'est par la vertu de nos prières qu'ils sont chassés des corps. Saturne, Sérapis, Jupiter s'excusent en fuyant, et c'est, ô gentils, en votre présence qu'ils nous rendent témoignage. Si vous ne croyez pas ce que nous disons, pouvez-vous ne pas croire ce qu'ils disent eux-mêmes? » C'est ainsi que s'exprimait au commencement du troisième siècle le célèbre orateur romain, dans son *dialogue* intitulé *Octavius*.

[1] Le cardinal Baronius, dans ses *Annales*, traite en détail la question de l'état de possession, et cite en première ligne ces vers de Prudence, dont l'importance est extrême, parce qu'ils renferment une formule d'exorcisme.

[2] Mercure est ainsi nommé parce qu'il naquit, suivant la fable, sur le mont Cyllène en Arcadie — Lactance, *Institutions divines*, liv. v, ch. XXXII : « Nomine Dei fugantur (dæmones). Quo audito, tremunt, exclamant, et *uri* se verberarique testantur. »

[3] Saint Matthieu, ch. VIII, v. 28; saint Marc, ch. v; saint Luc, ch. VIII, v. 27.

Naguère elle s'écriait par la bouche du possédé : « Nous « te connaissons, Jésus, fils de Dieu, né de la race royale « de David ; nous savons qui tu es, quelle est ta mission, « par quelle vertu tu nous chasses, et ta venue nous frappe « de terreur. »

Cette voix, ô Judée, n'a-t-elle point retenti à tes oreilles? — Elle y a retenti, mais elle n'a pu pénétrer dans ton âme aveuglée, elle a trouvé fermés tous les chemins de ton cœur. Il a connu la venue du Seigneur, ce peuple que le soleil de l'Ibérie [1] voit à son couchant et celui que l'Orient éclaire de ses premiers rayons. La force pénétrante de la parole évangélique a percé les frimas de la Scythie [2] et sa chaleur a dissipé les froids brouillards de l'Hyrcanie [3] ; délivré de ses chaînes de glace, l'Hèbre [4], né du Caucase, coule au pied du Rhodope des flots attiédis. Les Gètes se sont adoucis ; le farouche et barbare Gélon emplit d'un lait pur sa coupe vide de sang [5] ; le sang du Christ va lui fournir un breuvage sacré! Déjà les contrées de l'Atlas, qu'habite le Maure perfide, ont appris à consacrer aux autels du Christ leurs rois chevelus.

Depuis que l'Esprit-Saint, cet esprit de Dieu, Dieu lui-même, est descendu dans le sein d'une mortelle et a fait naître un homme des entrailles d'une Vierge, l'antre de Delphes [6] est condamné au silence ; le trépied, dépouillé de ses ornements, ne voit plus le devin interroger, la bouche

[1] L'Espagne et le Portugal se nommaient Ibérie, dans l'antiquité, à cause du fleuve Ibérus, aujourd'hui l'Èbre.

[2] On comprenait anciennement sous le nom de Scythie tous les pays du nord de l'Asie.

[3] L'Hyrcanie était une contrée de l'Asie située sur les côtes de la mer Caspienne.

[4] L'Hèbre est surnommé « Rhodopeius, » dans le texte, parce qu'il arrose la Thrace, où se trouve le mont Rhodope.

[5] Les Gélons buvaient le sang de leurs chevaux mêlé dans du lait.

[6] Le silence des oracles est un des faits les plus remarquables des premiers temps du christianisme. Il frappa les païens eux-mêmes. Plu-

écumante, les arrêts de la Sibylle ; la forêt menteuse de Dodone a perdu ses trompeuses vapeurs; Cumes désolée pleure ses oracles perdus; au sein des sables de Libye Ammon ne rend plus de réponses ; à Rome même le Capitole voit avec douleur la lumière divine luire aux yeux de ses princes, et tomber ses temples détruits par un ordre impérial. Chez les fils d'Énée[1] la pourpre se prosterne suppliante devant les autels du Christ, et le maître du monde adore l'étendard de la Croix!

Cependant de tous ces princes un seul fit exception[2]. Il florissait pendant mon enfance, et je me le rapelle ; général très-courageux, savant législateur, fameux par son éloquence et par sa bravoure, il préféra la religion de ses pères à la véritable religion et fut le zélateur de trois cent mille dieux. Ce prince perfide envers Dieu, quoique fidèle à Rome, je l'ai vu courber son auguste tête devant les pieds d'une Minerve d'argile, lécher les sandales de Junon, embrasser les jambes d'Hercule, écrire ses vœux sur les genoux de Diane[3] et offrir au cheval de Pollux des entrailles fumantes.

Un jour ce prince offrait un sacrifice à Proserpine et cherchait à se la rendre favorable en répandant des flots de sang. Devant l'autel se tenaient rangées des vaches qu'attendaient les haches solennelles des prêtres et de tendres génisses le front couronné et ombragé de tresses de cyprès. Déjà

tarque fit un traité spécial pour en rechercher les causes ; mais, aveuglé par le paganisme, il ne put les découvrir. Auguste envoya, dit-on consulter l'oracle de Delphes, et reçut cette réponse :

> Me puer Hebræus divos, Deus ipse, gubernans
> Cedere sede jubet, tristemque subire sub Orcum ;
> Aris ergo dehinc tacitus discedito nostris.

[1] On sait que les Romains se vantaient de descendre d'Énée.

[2] Julien l'Apostat.

[3] Les païens écrivaient leurs vœux sur des tablettes qu'ils allaient déposer dans les temples.

le vieillard, orné de bandelettes suivant l'usage, avait plongé son couteau dans les entrailles des victimes et de ses mains sanglantes touchait les fibres en proie au frisson de la mort; déjà un habile interprète comptait attentivement les dernières pulsations d'un cœur encore chaud; tout à coup, au milieu du sacrifice, le prêtre pâlit et s'écrie : « Que fais-je? Je ne sais, grand prince, quel Dieu vient d'apparaître sur nos autels; il est trop grand pour que nos coupes écumantes de lait, le sang des victimes, ces rameaux sacrés et ces couronnes puissent lui suffire. Je vois les ombres que j'ai évoquées se disperser; Proserpine effrayée rebrousse chemin après avoir éteint les flambeaux, et traîne son fouet dans sa fuite. Les paroles magiques sont sans effet; les charmes thessaliens[1] sont impuissants; nul sacrifice ne fait revenir les mânes effrayés. Ne voyez-vous pas la flamme languir dans les cassolettes refroidies? ne voyez-vous pas ces charbons blanchir et s'éteindre? Le domestique du palais impérial ne peut lui-même retenir la patère; sa main tremble et répand le baume; le flamine lui-même voit avec stupeur tomber de sa tête les lauriers qui la couvraient, et la victime échappe aux coups incertains du sacrificateur. Je ne sais quel chrétien s'est certainement glissé parmi nous; cette race fait trembler le prêtre et les dieux eux-mêmes : que ce baptisé[2] fuie loin d'ici, et que la belle Proserpine revienne assister à la reprise de son sacrifice. »

Il dit et tombe sans vie. Comme s'il avait vu le Christ

[1] Les Thessaliens passaient dans l'antiquité pour des magiciens habiles.

[2] « Lotus et unctus » dans le texte. Les païens donnaient ce nom aux chrétiens à cause du baptême, qui se faisait ordinairement par immersion dans les premiers siècles du christianisme et qui était accompagné d'une onction de l'huile sainte. La formule d'anathème que nous voyons ici était fréquemment employée sous Julien par les prêtres du paganisme contre les fidèles, dont la présence dans les temples troublait les sacrifices, parce qu'ils chassaient les démons en faisant le signe de la croix.

en personne le menacer de sa foudre, le prince tremble, pâlit, dépose son diadème[1] et regarde si par hasard dans l'assistance un disciple de Jésus-Christ n'aurait pas fait sur son front le signe de la Croix et n'aurait pas ainsi troublé les enchantements magiques de Zoroastre[2]. Dans la troupe des esclaves germains aux blonds cheveux[3] l'on arrête un des satellites chargés de la garde de l'empereur : il ne nie pas ce qu'il a fait et, après avoir jeté des javelots garnis d'une double pointe de fer, il reconnaît qu'il porte sur lui le signe de la Croix. Alors le prince, dans sa frayeur, renverse le prêtre, s'élance de son trône et sort sans escorte de la riche enceinte du temple. Pendant ce temps la cohorte, saisie de terreur, sans s'occuper de l'empereur, lève les yeux vers le ciel et invoque Jésus-Christ.

Maintenant ne rougis-tu pas de ton action? Sens-tu le repentir en ton âme? Malheureux peuple juif, voici Jésus-Christ, ton Dieu, qui a mis un terme au sabbat terrestre et a appelé tous les mortels au sabbat éternel : il s'est montré aux nations; il a brillé devant les rois; il possède l'univers; il a forcé Rome, la capitale de l'empire, à lui obéir, et il a subjugué les statues des dieux du Capitole.

Misérable peuple, apprends par tes malheurs que Dieu vient te punir de tes pratiques superstitieuses et du culte charnel de la loi ancienne et quelle puissance vengeresse te terrassera. Le temple de Salomon, l'œuvre de tes mains, n'est-il pas renversé? Le métal qui le couvre n'est-il pas détruit? Ton noble temple est tombé; pourquoi est-il tombé?

[1] Les empereurs portaient les insignes de leur pouvoir quand ils offraient des sacrifices aux dieux.

[2] Zoroastre, roi de la Bactriane, passait pour l'inventeur de la magie. De là vient que « Zoroastræi susurri » dans le texte désigne les enchantements magiques qui se prononçaient à voix basse.

[3] Les esclaves attachés à la personne de l'empereur étaient Germains, et la plupart avaient les cheveux blonds.

C'est qu'une main périssable l'a construit avec un fragile ciment. Sa chute a été toute naturelle : il est tombé parce que tout ce qui est fait de la main de l'homme doit périr et être réduit en poussière. Ce qui a pu commencer doit finir un jour.

Voulez-vous maintenant savoir quel est notre temple ? écoutez : c'est un temple qui n'est l'ouvrage d'aucun ouvrier ; il n'est entré dans sa construction ni pin ni sapin ; dans son ornementation on n'a employé aucun morceau de marbre. Son faîte pesant ne repose pas sur des colonnes qui soutiennent dans les airs l'arc recourbé d'une voûte fragile. Il a été construit par le Verbe du Seigneur[1] et non par une voix impérieuse ; par le Verbe éternel ; ce temple, c'est le Verbe fait chair. Il est éternel et n'aura pas de fin. Vous avez voulu le détruire et vous avez employé à cet effet la flagellation, la croix et le fiel. Il est tombé sous les coups de ses ennemis, soit ; car il avait revêtu dans les entrailles de sa mère ce qui devait périr ; mais ce qu'une mort de quelques instants a détruit, le troisième jour l'a vu renaître par la puissance du Père. Vous avez vu[2] alors ce corps accompagné de légions d'anges reprendre son ancienne demeure, ce temple qui est le mien et dont les remparts me protègent. Les portes en sont éternellement suspendues dans les airs ; les hymnes de gloire y montent par des échelles inaccessibles[3] et au haut des degrés brille une route éclatante : mais vos holocaustes sont ensevelis sous des monceaux de ruines. Ce que tu mérites, Titus te l'a appris[4] ; les armées de Pompée te l'ont aussi appris

[1] Saint Jean, ch. II, v. 19 ; saint Matthieu, ch. XXVI, v. 61, et ch. XXVII, v. 40 ; saint Marc, ch. XIV, v. 58.

[2] Actes des Apôtres, ch. I, v. 9 à 12 ; saint Pierre, Épître I, ch. III, v. 22.

[3] Saint Paul, Épître aux Hébreux, ch. XIII, v. 21 : « Per Jesum Christum, qui est gloria in sæcula sæculorum.

[4] Titus détruisit la ville et le temple de Jérusalem l'an 70 de Jésus-

par cette catastrophe qui a séparé et dispersé à travers les terres et les mers les membres de ta famille. Le peuple juif, arraché au sol de sa patrie, est errant et vagabond; il est toujours exilé. Son supplice est l'expiation du meurtre qu'il a commis, et le sang du Christ, qu'il a renié, retombe sur sa tête comme un châtiment vengeur[1]. Qu'est devenue la vertu de tes premiers pères? Leurs héritiers ont perdu leur antique noblesse; ils ne sont plus nobles, mais esclaves; cette noblesse chargée de fers assiste au triomphe de la foi nouvelle, et si grande est la force de cette croyance que les gentils autrefois infidèles confessent Jésus-Christ triomphant, et que le peuple qui l'a nié est vaincu et soumis à la domination des fidèles devenus ses maîtres.

XV. Contre Ebion[2] ou les Homoncionites, qui affirmaient que Jésus-Christ n'était qu'un homme.

Croyez ce que vous dit l'Ange envoyé par le Père du haut de son trône, ou bien, si votre oreille est trop dure pour entendre cette voix mélodieuse venue du ciel, écoutez l'exclamation pleine de foi de cette femme étonnée

Christ. Ce terrible événement arriva avec toutes les circonstances prédites par les prophètes. Tacite (*Histor., l.* v, ch. VIII) parle des prodiges qui l'accompagnèrent : « Tout à coup, dit-il, les portes du temple s'ouvrirent d'elles-mêmes; on entendit une voix surnaturelle qui criait : *Les dieux s'en vont*; et en même temps tout le bruit d'un départ. » Titus reconnut qu'il n'était que l'instrument de la colère céleste. « Ce n'est point moi qui ai vaincu, s'écria-t-il (Josèphe, *De Bello Judaico*, lib. VII, ch. 16); je n'ai fait que prêter mes mains à la vengeance divine. »

[1] Saint Matthieu, ch. XXVII, v. 23 et 25 : Qu'on le crucifie, et que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.

[2] Ébion répandit ses doctrines hérétiques vers l'an 82 de Jésus-Christ dans la Mésopotamie et dans l'Italie. Ses partisans furent appelés tantôt Ebionites, de son nom, tantôt Homoncionites, à cause de la nature même de son hérésie.

d'avoir conçu dans sa vieillesse, et prêtez enfin une oreille attentive, ô foi merveilleuse. Un enfant conçu dans le sein d'une femme âgée salue le premier par la bouche de sa mère le Seigneur qui naîtra d'une vierge, et un enfant qui n'est pas encore né annonce qu'il a déjà entendu les vagissements de l'enfant qui nous est promis. Car l'enfant ne savait pas parler, et il a ouvert la bouche pour annoncer Jésus-Christ. Déroulez les fastes qu'on garde dans le lieu saint. Donnez le livre que le saint prophète Isaïe[1] a composé sous l'inspiration de Dieu. Je veux le parcourir et lire ces lignes que sa main sacrée a tracées en traits de flamme. Fuyez loin d'ici[2] pendant que j'adore humblement ces traits de feu, que je les vénère en pleurant et que j'y dépose de doux baisers. Les joies enfantent des larmes, les joies font couler des pleurs. Il est venu le jour promis dont le verset fameux[3] a annoncé l'arrivée; la Vierge enceinte enfanta en présence de son mari, gardien de son honneur, et me fit voir mon Emmanuel. Est-ce notre Dieu cet homme? Il reste et demeure avec nous, il prouve ainsi la vérité de son nom et éclaircit par sa présence le sens de ce verset obscur pour les siècles passés. Est-ce un Dieu celui dont le berceau a été salué par des habitants de l'Orient qui ont humblement offert à l'enfant couvert de langes

[1] Le prophète Isaïe vivait plus de sept siècles avant Jésus-Christ. Voici comment saint Augustin parle de lui, *de Civitate Dei*, lib. XVIII, cap. 29 : « Esaias de Christo et Ecclesia multo plura quam cæteri prophetavit, ita ut a quibusdam Evangelista quam propheta potius diceretur. »

[2] Le poëte s'adresse aux Ébionites. La foi ardente qui l'anime, la sublimité de la cause qu'il défend donnent à son style une rapidité entraînante, une force irrésistible. Ce mouvement est admirable, et nous montre jusqu'où les premiers chrétiens poussaient la vénération pour les livres saints.

[3] C'est le fameux verset d'Isaïe, ch. VII, v. 14 : « Ecce virgo concipiet et pariet filium. »

et couché dans les bras de sa mère des présents royaux dans des bassins d'or?

Quel messager est venu si promptement et avec la rapidité de l'Auster annoncer aux peuples de l'Orient et à la lointaine Bactres que le jour a lui, ce jour d'allégresse où l'enfant Jésus est allaité du sein d'une Vierge? Nous avons vu, disent-ils, cet enfant annoncé par une étoile qui brillait d'un plus vif éclat que les autres astres. L'astrologue[1] qui veille la nuit sur les monts de la Chaldée tremble et reste stupéfait de voir disparaître le Serpent, fuir le Lion, de voir le Cancer resserrer ses pieds comme s'il était estropié, le Taureau dompté mugir de la perte de ses cornes, le Capricorne languir après avoir été dépouillé de son pelage. Ici tombe le Verseau, là le Sagittaire ; la fuite sépare les Gémeaux et les disperse; la Vierge infidèle abandonne ses compagnons silencieux sous la voûte du ciel. Toutes les autres étoiles qui sont attachées au haut des nues ont craint l'éclat du nouvel astre; le soleil a pâli et s'est arrêté dans sa course[2]; il a senti quelle ruine l'attendait; il a compris qu'il allait, au milieu du jour, se couvrir d'un sombre voile, que la clarté du ciel se changerait en une nuit obscure et que l'univers serait soudain enveloppé d'épaisses ténèbres.

Quoi! je ne lui offrirais pas force présents de myrrhe, d'encens et d'or? je sais quel est Celui que je vois, je sais

[1] Il faut bien se garder de ne voir dans le passage suivant qu'un développement oiseux : chacune des constellations, qui pâlissent devant l'étoile venue de l'Orient, était une divinité aux yeux des païens; l'empereur Julien l'Apostat les avait honorées d'un culte particulier. C'est donc une fiction vive et ingénieuse par laquelle, sous la figure de l'étoile que virent les mages, le poëte nous représente l'enfant de la Vierge vainqueur du serpent, c'est-à-dire du démon et des faux dieux, dont le culte fut détruit par le christianisme.

[2] Allusion à l'éclipse de soleil qui eut lieu au moment où Jésus-Christ expira. Saint Luc, ch. XXIII, v. 45.

quels présents je dois lui faire, et je ne les donnerais pas? c'est lui dont on a vu l'étoile dans le ciel et qui, reconnu sur la terre comme roi et comme Dieu, gouverne le ciel et la terre. C'est lui qui, après avoir mis fin par sa mort aux royaumes infernaux, a ressuscité les morts [1] et leur a ordonné de l'accompagner. Il habite le ciel, il est descendu sur la terre et il a percé les ténèbres de l'enfer; c'est la vraie foi, c'est le Dieu qui est tout entier partout. L'esprit ou la langue ont-ils trompé les hommes par des mensonges? Est-ce qu'ils ont offert leurs présents au hasard et adressé leurs vœux en aveugles? Quelle cause ou quelle raison les aurait donc poussés à se jeter aux pieds de Marie et devant le berceau d'un petit enfant si ce n'eût été qu'un mortel et si la puissance souveraine n'eût animé ces tendres membres de son souffle puissant? Faisons disparaître un moment les Mages, l'encens, l'or, la myrrhe, qui ont prouvé la Divinité. Ne parlons plus de la crèche, ni des langes, ni du sein chéri de la mère, ni de l'éclatante lumière de l'étoile.

Ses actes et ses miracles prouvent par eux-mêmes un Dieu. Je vois les vents déchaînés s'apaiser tout à coup quand Jésus-Christ l'ordonne; je vois à son commandement la mer agitée par une affreuse tempête redevenir calme et unie; je vois les ondes devenues solides se laisser fouler aux pieds par lui. Il pose ses pieds sur les flots liquides et fixe ses pas sur l'onde mobile. Il les gourmande lui-même et commande aux vents de s'apaiser. Qui oserait dire aux terribles aquilons : « Allez, demeurez dans vos prisons et ne troublez plus la surface des mers, » si ce n'est le maître tout-puissant du ciel et le créateur même des aquilons? Le neigeux Borée et l'Eurus pluvieux le reconnaissent pour le maître des nuages et le souverain des tempêtes : ils font cesser l'orage et briller un temps serein. Qui aurait ainsi foulé aux pieds les eaux de la mer? qui aurait ainsi

[1] Saint Matthieu, ch. XXVII, v. 53.

fixé ses pas sur la plaine azurée et tracé sa route à pieds secs, sans se submerger et comme suspendu sur la plante des pieds, si ce n'est l'auteur des plaines liquides? Souffle sorti de la bouche du Père, il voltigeait sur les ondes quand elles n'étaient pas encore séparées ni contenues entre des rivages; l'onde, comme une esclave, a porté les pieds de son maître, et, devenue immobile, elle a, pour le servir, présenté une surface solide.

Mais pourquoi de ma faible voix annoncerai-je tous ces miracles, moi qui suis indigne de chanter de si grandes choses? Sortez du tombeau, Lazare; dites quelle voix vous avez entendue dans les profondeurs de la terre et quelle puissance a pénétré les retraites de la mort? Plongé dans les noires profondeurs du tombeau, vous avez entendu, comme si vous étiez près, la voix de Jésus-Christ vous invitant à revenir; vous vous êtes montré sans retard : quelle faible distance rattache donc au séjour des vivants le royaume des morts si proche de Charybde! Qu'est devenu le triste Ténare [1], dont les profondeurs disparaissent dans un vaste abîme? Qu'est devenu le fleuve [2] qui roule des flammes sur ses rives insatiables? Devant les portes du tombeau que ferment des pierres énormes taillées dans le flanc des rochers se tient le Seigneur; il prononce le nom de son ami, déjà glacé par la mort; à l'instant même les pierres s'écartent, l'horrible sépulcre s'entr'ouvre, laisse sortir des restes vivants, et le cadavre se met à marcher. Vous, ses sœurs, réjouissez-vous et ôtez-lui ses liens infects. Une seule odeur se fait sentir, c'est celle des parfums; ce

[1] Prudence n'emprunte à la mythologie son langage que dans un sens ironique.

[2] Le Cocyte. Virgile, *Enéide*, liv. VI, v. 126 et suivants.

> . . . . . Facilis descensus Averno;
> Sed revocare gradum superasque evadere ad auras,
> Hoc opus, hic labor est.
> . . . . . Tenent media omnia sylvæ,
> Cocytusque sinu labens circumvenit atro.

corps putréfié n'exhale plus dans les airs aucune odeur fétide; la sanie qui fermait ses yeux a disparu; ils brillent de leur premier éclat; un teint vermeil renaît peu à peu sur ses joues. Qui a pu rendre la vie à des membres décomposés si ce n'est celui qui a fait ces membres, celui qui, par son souffle, a pu animer un vil limon, faire circuler du sang dans une misérable poussière et lui donner ainsi de vives couleurs?

O mort, avec quelle douceur tu obéis à ses commandements! O mort, sourde auparavant, maintenant empressée à suivre tous ses ordres, quel est celui qui a tant de pouvoir sur toi? Convaincue par l'évidence, tu avoues que c'est le Dieu Jésus qui seul m'arrache de tes bras. Fais disparaître ceux qui nient Jésus-Christ, personne ne les regrettera; fais-les disparaître, use de tes droits; car les blasphémateurs doivent être plongés dans une nuit éternelle. Puisque tu es soumise au pouvoir du Christ, rends la liberté à la foule des justes qui ont reconnu en Jésus-Christ l'Homme-Dieu et qui ont cru que, véritable et souverain Dieu, il a pris un corps mortel. Il revêt lui-même l'ouvrage de ses mains; le Créateur ne rougit pas de porter ce qu'il a créé : je veux parler du corps et de l'âme; le corps c'est l'ouvrage de ses mains; l'âme c'est le souffle de sa bouche. Dieu prend tout l'homme parce que l'homme tout entier est sorti de lui-même, et il rachète tout entière l'humanité qu'il a revêtue, ramenant à la lumière les deux parties dont l'homme est composé : le corps du fond des tombeaux, l'âme du fond des enfers.

EXTRAITS

DES DEUX LIVRES CONTRE SYMMAQUE[1].

XVI. Puissance de la Croix.

Grâce à ce signe, l'invincible Constantin passa les Alpes pour te venger, ô Rome, et pour mettre fin à une misérable servitude. Lorsque Maxence[2] t'accablait des rigueurs de son pouvoir, tu pleurais, tu le sais toi-même, de voir cent sénateurs condamnés à une prison perpétuelle. Un fiancé gémissait-il du rapt de sa fiancée enlevée par un farouche satellite, il était cruellement chargé de fers et allait la pleurer entre les sombres murs d'une prison. Une épouse, forcée de partager la couche d'un tyran, avait-elle commencé à satisfaire les passions impures de ce maître du monde, si son mari donnait des marques d'indignation, il était puni de mort. Les prisons de ce prince cruel regorgeaient de jeunes filles et de leurs pères; si un père, voyant enlever sa fille, exhalait sa douleur en tristes gémissements, ce n'était pas impunément qu'il avait répandu des larmes et qu'il n'avait pas renfermé ses sanglots dans son sein.

[1] L'orateur païen Symmaque, préfet de Rome, avait demandé le rétablissement de l'autel de la Victoire, supprimé par Gratien. Cette fois encore le monde païen était en lutte avec le monde chrétien. Saint Ambroise et Prudence réfutèrent Symmaque, et le christianisme resta vainqueur.

[2] Maxence, fils de Maximien-Hercule, fut un des empereurs romains les plus cruels et les plus débauchés. Détesté de l'Italie entière, qu'il pillait et faisait piller par ses soldats, il se croyait toujours environné de complots; il sacrifiait à sa peur les têtes les plus illustres, n'épargnait pas plus le peuple que les patriciens et consultait l'avenir dans les entrailles des femmes et des enfants. Le poète nous trace le sombre tableau de la tyrannie de Maxence.

Le pont Milvius, témoin de l'arrivée du chef chrétien devant les murs de la ville[1], vit le tyran tomber dans les eaux du Tibre[2]; il aura aussi vu quelle majesté guidait les armées victorieuses, quel étendard une main vengeresse portait en avant, quel emblème resplendissait sur les piques. Le monogramme du Christ[3] était brodé en or sur l'étincelant labarum et ornait les boucliers; la croix brillait sur les casques. Les sénateurs eux-mêmes s'en souviennent; cet ordre illustre s'avança alors, la chevelure en désordre, chargé de liens ou traînant de lourdes chaînes, et il se prosterna humblement en pleurant devant ces étendards glorieux. Le sénat adora alors l'étendard de l'armée vengeresse et le nom vénérable de Jésus-Christ qui brillait sur toutes les armes.

Illustre capitale de l'univers, garde-toi, après une telle victoire, de te fabriquer de vains fantômes et des idoles pour en faire l'objet d'un culte insensé; ne méprise pas la puissance du vrai Dieu maintenant que tu l'as éprouvée. Renonce à tes fêtes puériles, à tes rites ridicules et à des cérémonies indignes d'un si grand empire. Lavez, illustres citoyens, ces marbres souillés et rouges de sang : que l'on conserve les statues purifiées, œuvres de grands artistes[4];

[1] Constantin prévint Maxence qui voulait l'attaquer, traversa les Alpes en 311 et délivra l'Italie de l'oppression sous laquelle elle gémissait.

[2] Constantin fit en cinquante jours la conquête de l'Italie, et vint sous les murs de Rome, qu'une armée postée derrière le pont Milvius défendait encore. Cette armée plia bientôt, et le lâche Maxence, qui prit la fuite un des premiers, tomba du pont Milvius dans le Tibre.

[3] Le monogramme du Christ est représenté par ce signe ☧. Un double prodige décida Constantin à substituer le *labarum* aux aigles romaines. Une croix lumineuse lui apparut en plein jour avec ces mots : *Hoc signo vinces*, et la nuit suivante le Seigneur l'avertit en songe de prendre cette croix pour enseigne.

[4] Cette admiration du grand poëte pour les chefs-d'œuvre de la sculpture antique prouve son goût pour les arts. Dans bien des passages de ses poëmes on peut remarquer qu'ils étaient pour lui un objet de pré-

je voudrais qu'elles devinssent les plus beaux ornements de la patrie et que jamais un usage déshonorant ne rende ces chefs-d'œuvre de l'art complices de vices honteux.

La ville réformée par de tels édits[1] se dépouilla de ses vieilles erreurs et dissipa les nuages qui obscurcissaient sa face ridée par les ans. Déjà la noblesse est prête à entrer dans les voies éternelles, à suivre le Christ sous la conduite d'un chef magnanime et à placer son espérance dans l'éternité.

Alors pour la première fois Rome, que la vieillesse avait rendue sage, rougit des premiers siècles de son histoire, eut honte du temps passé et prit en haine les années écoulées au sein d'une religion infâme. Bientôt, se rappelant que les champs voisins des fossés du mur d'enceinte avaient été souillés du sang innocent d'une foule de justes, elle voit ces milliers de tombeaux qui l'accusent; elle sent un repentir plus profond de ses arrêts cruels, de sa tyrannie sans frein et de son trop grand zèle pour ses honteux sacrifices. Elle désire guérir, par un repentir tardif et en implorant son pardon, les cruelles blessures qu'elle a faites à la justice. Elle ne veut pas, rejetant tout sentiment d'humanité, laisser peser sur un si grand empire une accusation de cruauté ; elle va au-devant de l'expiation qui lui est offerte, et elle se jette pleine d'amour dans les bras de Dieu. Les lauriers de Marius vainqueur et traînant à son char triomphal, aux applaudissements du peuple entier, le Numide Jugurtha furent moins utiles à l'État ; le remède apporté à tes maux par le consul d'Arpinum, lorsqu'il fit justement périr Céthégus entre les murs d'une

dilection. La description des catacombes de Rome, du tableau représentant le martyre de saint Hippolyte et de plusieurs églises le montrent surabondamment.

[1] Ce fut l'empereur Théodose qui fit un édit pour interdire les sacrifices en l'honneur des idoles, détruire les instruments de l'idolâtrie et fermer les temples des faux dieux.

prison, ne peut être comparé, ô Rome, aux bienfaits que tu dois à la vigilance du prince qui préside à nos destinées. Théodose[1] a délivré sa patrie d'une foule de Catilinas : au moment où il les a frappés, ils ne se préparaient pas à porter la flamme dans nos maisons, le poignard au sein des sénateurs, mais à précipiter les âmes dans les sombres abîmes de l'enfer et à faire souffrir aux hommes des tortures morales.

Ces ennemis erraient çà et là dans les temples et les palais; ils occupaient le forum romain et les hauteurs du Capitole ; conjurés ensemble, ils méditaient des embûches contre les parties vitales de l'âme humaine et glissaient secrètement dans ses veines un poison contagieux. Aussi, vainqueur sans quitter la toge, il triomphe d'un ennemi caché; il remporte d'éclatants trophées sans répandre de sang et il prépare Rome à briller éternellement dans le royaume des cieux. Enfin, grâce à lui, elle ne voit plus de limites à son empire, plus de terme à son existence! La domination qu'elle doit à son empereur sera éternelle ; la puissance romaine échappera à la vieillesse, et la gloire qu'elle a acquise ne s'éclipsera jamais.

XVII. Conversion du Sénat au Christianisme.

Voyez les sénateurs, ces brillantes lumières du monde, transportés de joie; cette assemblée de vieux Catons tressaillir de bonheur sous une toge plus blanche, prendre un vêtement couleur de neige, symbole de piété, et se dépouiller des ornements pontificaux. Déjà la curie d'Évandre[2], la postérité des Anniades[3] et les illustres descendants

[1] C'est du règne de Théodose que date la ruine du paganisme.

[2] Évandre bâtit le premier la curie.

[3] Le poëte énumère les grandes familles de Rome qui se convertirent

des Probus, ne laissant qu'une faible minorité sur la roche Tarpéienne, se précipitent vers les sanctuaires sacrés des Nazaréens et vers les baptistères apostoliques. On dit en effet que ce fut le noble Anitius qui le premier couvrit de gloire le sénat : telle est la généreuse ambition de la noblesse de Rome. Que dis-je ! l'héritier de la famille et du nom d'Olybriacus, inscrit dans les fastes, vient, orné de la toge sénatoriale, et s'empresse d'abaisser les faisceaux de Brutus devant les portes d'un martyr et d'incliner la hache ausonienne devant le Christ. Les Paulus et les Bassus, dans la ferveur de leur foi, n'ont pas hésité un moment à se consacrer à Jésus-Christ et à ennoblir par l'espérance de la vie future la noble race patricienne. Parlerai-je dans mes vers des défenseurs du peuple, des Gracchus, forts des droits attachés à leur puissance et dominant dans l'assemblée du sénat? Les voici qui ont ordonné d'enlever les statues des dieux, qui se consacrent humblement au Christ avec leurs licteurs et se soumettent à son pouvoir. Je pourrais citer des centaines de familles du vieux sang patricien qui ont suivi les étendards du Christ et ont échappé au grand naufrage d'une ignominieuse idolâtrie. Si Rome renferme quelque noblesse et quelque dignité, c'est en eux qu'on les retrouve ; si l'ordre le plus élevé représente la patrie, ces sénateurs la représentent à plus forte raison lorsque l'opinion du peuple entier se joint à la leur et lorsque les citoyens les plus nombreux et les plus honorables partagent les mêmes croyances. Tournez maintenant les yeux vers cette enceinte illustre où brille le flambeau de l'État, vous n'y trouverez que fort peu d'esprits qui soient aveuglés par les futilités des gentils, qui s'acharnent à suivre toujours un culte suranné et qui

les premières au christianisme, et fait allusion à la célèbre conversion de saint Paulin de Nole.

se plaisent à demeurer au milieu des anciennes ténèbres et à ne pas voir le soleil brillant au milieu du jour.

XVIII. Conversion du Peuple au Christianisme.

Tournez maintenant vos regards vers le peuple : combien y en a-t-il qui ne s'éloignent pas avec dégoût de l'autel de Jupiter infecté d'un sang impur? Tout ce peuple qui habite dans des chambres hautes, qui parcourt à pied tous les sentiers boueux de la ville[1] et qui se nourrit du pain qu'on lui distribue du haut des gradins[2] court visiter sur le mont Aventin le tombeau où repose la cendre de Pierre[3], notre cher otage, ou bien il se porte en foule au palais de Latran[4], d'où il revient avec le saint chrême et le caractère sacré du chrétien ; et cependant nous doutons encore, ô Christ, que Rome vous soit consacrée et ait passé sous vos lois? nous doutons qu'elle veuille, avec le peuple tout entier, avec ses plus illustres citoyens, élever son royaume terrestre au-dessus des astres qui brillent au sommet de la voûte du ciel? Je ne m'émeus pas de voir un très-petit nombre d'hommes ne pas ouvrir leurs yeux à la lumière et se perdre dans des sentiers détournés. Quoique, illustres par leurs talents, distingués par leur naissance, comblés de titres et d'honneurs, ils aient remporté la haute récompense due à leur mérite ; quoique, parvenus à la dignité suprême du consulat, ils aient inscrit leur pro-

Silicem pedibus quæ conterit atrum.

Juvénal, VI, 349.

[2] Ceux qui distribuaient le pain au peuple étaient placés sur des gradins pour ne pas être incommodés par la foule.

[3] Le tombeau de saint Pierre est près du Vatican.

[4] Il y avait à Rome deux baptistères : l'un était situé sur le mont Vatican, l'autre avait été construit sur le mont Esquilin, près du palais de Latran, par l'empereur Constantin.

pre nom dans les annales et que leur place soit marquée sur les tablettes de cire et parmi les portraits d'airain de leurs ancêtres[1], cependant, en présence de la défection de la majorité, ce n'est pas une poignée d'hommes qui représente la patrie tout entière et le sénat lui-même; ceux qui se laissent entraîner par leur sentiment particulier ne sont plus qu'en petit nombre; les vœux publics s'élèvent contre eux et imposent silence à leurs bruyants murmures. Il n'en était pas autrement dans les temps anciens, où les décrets des Pères Conscrits avaient force de loi lorsqu'il était constaté que les trois cents vieillards étaient du même avis. Observons donc les lois de la patrie; qu'une faible minorité n'élève plus la voix et qu'elle s'enferme dans une silencieuse retraite.

XIX. Le poète demande à Honorius l'abolition des spectacles de gladiateurs[2].

Auguste chef de l'empire d'Ausonie, fais en sorte que l'illustre Rome soit pure de ce genre de crime; donne des ordres pour faire disparaître comme les autres ces affreuses solennités. Vois donc si, en dehors de l'héritage des vertus paternelles, Dieu ne t'a pas appelé à en acquérir une nouvelle? Qui sait si la tendresse d'un père ne te l'a pas réservée? Il ne voulut pas jouir seul de la gloire attachée à ses grandes vertus : « Mon fils, te dit-il, je te réserve une part de ma gloire; » et il t'a laissé, sans le partager avec toi, tout l'honneur d'abolir ces spectacles inhumains.

[1] Les Romains inscrivaient sur des tablettes de cire les noms de leurs ancêtres et gardaient soigneusement leurs portraits d'airain.

[2] Les spectacles de gladiateurs furent abolis dès l'année 404. Prudence avait écrit son poëme contre Symmaque en 403.

Saisis, ô prince, cette occasion de gloire réservée à ton règne; recueille l'héritage de la gloire que ton père t'a laissé à acquérir. Théodose a défendu de souiller la ville du sang des taureaux; toi, empêche par tes décrets la mort de tant de malheureux. Que nul ne périsse dans Rome pour le plaisir de la multitude, et que de jeunes vierges ne viennent plus récréer leurs yeux de la vue du carnage. Que l'infâme arène se contente de la mort des bêtes féroces et ne soit plus le théâtre de ces jeux homicides; que Rome se consacre à Dieu, qu'elle soit digne d'un si grand prince, qu'elle brille par ses vertus, qu'elle ne se rende coupable d'aucun crime et qu'elle prenne pour guide de ses sentiments de piété celui qu'elle n'hésite pas à suivre dans les combats.

POEME

SUR LA DIVINE PROVIDENCE

PAR UN AUTEUR INCONNU.

Les Goths avaient envahi la Gaule vers la fin de l'année 406, et leurs ravages étaient un sujet de plaintes amères contre la Providence. L'auteur anonyme du *de Providentia*, qui avait éprouvé, comme ses concitoyens, les malheurs de l'invasion et qui avait été traîné en captivité par les barbares, entreprit, vers l'an 406 de Jésus-Christ, de réfuter ces blasphèmes, et le fit avec d'autant plus d'éloquence qu'il donnait par là un noble exemple de résignation chrétienne, et que, dans chacun de ses vers, il avait à bénir la main de celui qui l'avait frappé pour l'éprouver et le sanctifier. Son poëme est admirable par la solidité des arguments, par la grâce et la simplicité du style. C'est tout à la fois une bonne et généreuse action et une œuvre de talent qui renferme les plus salutaires enseignements. Nulle part on ne peut puiser une plus haute idée de la grandeur et de l'éternité de Dieu.

Prologue.

Déjà la plus grande partie des mois de l'année s'est écoulée et vous n'avez pas écrit une seule page de vers. Quelles causes ont pu motiver de votre part un si long silence? Quelle douleur a comprimé votre esprit affligé? Cependant les grandes peines ont leurs chants et les cœurs remplis de tristesse ont des modes qui leur sont propres. Mais si les plaies de ce monde penché vers sa ruine vous émeuvent profondément et si vous êtes livré dans un frêle esquif aux fureurs d'une mer agitée, il convient de

garder dans vos actes une invincible vigueur[1]. Pourquoi ce qui doit rester debout s'épouvante-t-il de la chute de ce qui doit tomber? Heureux celui à qui Dieu a accordé la rare faculté de pouvoir agir librement à une telle époque, celui que n'ébranle pas le spectacle d'une ruine voisine et qui reste intrépide au milieu des flammes et des ondes! Mais, dans une si grande tempête de maux, nous sommes trop faibles pour résister aux coups qui nous assaillent de toutes parts, et nous tombons. Quand l'image de la patrie fumante s'offre à notre esprit et lorsque le tableau de tout ce qui a péri se présente à nos yeux, nous sommes brisés de douleur et nos visages sont arrosés d'un torrent de larmes; nos pieux regrets deviennent même bientôt des plaintes, et quelques-uns de ceux qui nous entourent ne cessent pas de harceler notre âme troublée; leurs paroles, comme autant de traits, font tressaillir notre cœur déjà blessé.

« Vous, disent-ils, qui croyez que les causes des choses[2] et que les actions des hommes sont subordonnées à la volonté de Dieu et sont réglées par lui, dites-nous pour quel crime tant de villes ont péri à la fois? pourquoi tant de lieux et tant de peuples ont mérité de telles calamités? Si l'Océan avait débordé tout entier sur les campagnes des Gaules, resterait-il quelque chose de plus après cette vaste inondation? Que les troupeaux et les productions de la terre

[1] La constance que notre poëte recommande en présence des ruines dont il va faire une description saisissante a son principe dans le dogme de l'immortalité de l'âme et diffère essentiellement de la fermeté stoïque et tout humaine qu'Horace a exprimée dans ces vers fameux :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

(Horace, liv. III, ode III.)

[2] Le poëte nous fait connaître ici les objections que les malheurs du temps soulevaient contre la Providence. On peut comparer le tableau suivant de la dévastation des Gaules par les barbares avec celui que Tyro Prosper place au commencement du poëme *Ad Uxorem*.

aient disparu, qu'il ne reste plus de place ni pour l'olivier ni pour la vigne, que les ravages du feu et de l'eau aient dévasté les châteaux de ces domaines dont quelques-uns, depuis cette époque, sont demeurés inhabités; quel triste spectacle! et cependant si une telle calamité devait être supportée, hélas! fallait-il que depuis plus de dix ans[1] nous soyons saccagés par les Vandales et les Gètes? Ni les châteaux élevés sur des rochers, ni les cités construites sur de hautes montagnes, ni les villes bâties sur les rivages de vastes fleuves n'ont pu échapper aux embûches et aux armes de ces ennemis farouches : nous avons essuyé les dernières misères.

« Je ne me plaindrai pas que le peuple ait péri sans distinction aucune; je ne parlerai pas de la mort des puissants; car peut-être n'ont-ils eu que les châtiments que leur avaient mérités de la part de Dieu des années plus nombreuses et une vie plus coupable. Mais ces enfants innocents et ces jeunes filles dont la courte existence n'a pu donner lieu à un crime, quelles fautes ont-ils commises? Pourquoi a-t-il été permis de saccager par les flammes les temples de Dieu? Pourquoi les vases du saint ministère ont-ils été profanés? L'honneur d'une pieuse chasteté n'a pas protégé les vierges, et l'amour de la religion n'a pas abrité les veuves. Ceux même qui, retirés dans des antres déserts, passaient leur vie à louer Dieu jour et nuit ont eu la même mort que le premier profane venu. Le même tourbillon a emporté les bons et les méchants. Le respect pour leur nom sacré n'a pas soustrait les prêtres aux supplices du malheureux peuple; eux aussi ils ont été battus de verges, brûlés par le feu, et leurs mains gémissantes ont été chargées de chaînes. Vous aussi, tout couvert de pous-

[1] Ces mots indiquent que le *de Providentia* fut composé une dizaine d'années après l'entrée des barbares dans les Gaules, c'est-à-dire vers l'an 416.

sière, au milieu des chars et des armes des Gètes, accablé sous de lourds fardeaux, vous avez fait une pénible route, lorsque ce saint vieillard banni de sa ville livrée aux flammes conduisait, pasteur exilé, ses brebis couvertes de blessures [1].

« Mais gardons le silence sur les crimes accomplis dans ce tourbillon qu'on appelle la guerre; car aucun ordre n'a régné dans ce mélange de maux. Peut-être Dieu, dans sa bonté, daignera-t-il jeter les yeux sur le monde quand il sera plus calme et plus tranquille. Si nous nous rappelons toutes les années passées de nos ancêtres et tout ce que notre âge a pu voir, nous trouverons dans l'univers une très-grande place pour l'injustice et presque aucune au contraire pour les bons opprimés. Celui qui aura été violent, cruel, rusé, avare, dont le cœur aura dépouillé toute bonne foi, dont le visage aura perdu toute pudeur, celui-là on l'admire partout, on l'aime, on le révère, on l'honore, on fait porter devant lui les faisceaux consulaires et on le comble de richesses. Mais si le juste, obéissant à des goûts différents, préfère mener une vie pure et exempte de crime, vivre sans honneurs et sans richesses, il est l'objet de l'aversion des jeunes gens et des vieillards, et il vit comme un exilé dans toutes les parties de l'univers. L'impie jouit d'une santé qui triomphe du poids des années, tandis que le juste voit souvent son corps couvert d'ulcères qui le font souffrir. Le mensonge règne dans les jugements; la vérité est en souffrance; les châtiments tombent sur des innocents et l'impunité est acquise aux coupables. Une adultère inconnue se joue des cérémonies sacrées, un blasphémateur foule en sûreté le parvis du temple. Si Dieu, du haut de son trône, jetait ses regards sur le monde et

[1] Cette circonstance que le poëte se fait rappeler donne à penser qu'il était attaché à la personne d'un évêque gallo-romain qui avait dû quitter son siége épiscopal pour se soustraire aux persécutions des barbares.

dirigeait lui-même nos affaires suivant ses volontés, les crimes ne pourraient pas échapper aux peines vengeresses et la vertu existerait seule sur la terre. »

Lorsque de telles paroles vont frapper les oreilles d'un vulgaire crédule, sur combien d'esprits grossiers n'exercent-elles pas leur influence perverse? Moins vive est la douleur d'être déchiré par les armes des Scythes que celle de voir propager de telles paroles par des hommes sans foi. Tirez donc des saints carquois les traits célestes et de vos coups salutaires frappez l'ennemi : quelques-uns pourront peut-être sortir de la nuit de l'erreur, et, après avoir vu la lumière, rentrer dans le chemin de la vérité.

I. De l'existence de Dieu et de la création du monde.

Si nous consultons l'antiquité et les temps modernes, nous voyons qu'on a toujours et partout reconnu qu'il existe un Dieu et qu'il n'est personne à qui la nature n'ait annoncé un Créateur. Et quand bien même un aveuglement impie aurait fait perdre ce sentiment de la connaissance de Dieu en prodiguant à un grand nombre ce qui n'est dû qu'à un seul, il n'en est pas moins inné dans tous les cœurs de reconnaître un véritable créateur. Sans auteur, supérieur aux limites du temps, ce Dieu demeure toujours le même et, dans son immensité, il n'est contenu ni par les siècles ni par les lieux. Ce Dieu, sans avoir besoin de causes préexistantes, trouve en lui-même tout ce qu'il veut; aussi, lorsqu'il lui a plu, il a créé seul et comme il l'a voulu tout ce qui existe, les formes, les nombres, les modes et les genres; il a fixé les existences et les germes de toutes choses.

Tout ce qui existe dans le ciel, sur la terre et dans les mers; tout ce qui est contenu dans un corps, soit animé,

soit inanimé ; ce qui est chaud, humide, froid, sec, tout en un mot existe par la volonté d'un seul Dieu créateur : de son Verbe inépuisable parce qu'il est Dieu il a produit ce qui existe dans la nature et les éléments ; il a donné la même attention aux grandes parties qu'aux petits détails de son œuvre.

Il ne m'est pas permis de dire que quelque chose n'a pas été créé régulièrement, et je n'oserais blâmer aucune des parties de l'univers ; car le Créateur connaît la fin de chacune de ses œuvres et les fait servir isolément à des usages entièrement différents. Enfin tout ce qui, par un changement de cause ou de temps, est nuisible devient salutaire, et à l'existence de chaque chose est attaché un double danger. Souffre-t-on du froid, on désire les rayons du soleil. Est-on brûlé par la chaleur de l'été, on préfère grelotter au milieu des frimas hyperboréens. Le voyageur chargé d'un pesant fardeau redoute la pluie, que le laboureur réclame à grands cris pour son champ altéré. L'un est saisi de frayeur à la vue des serpents marins, tandis que l'autre couvre hardiment sa table de chélydres cuits. Vous reprochez peut-être à Dieu d'avoir fait naître des loups, des lynx et des ours ; mais tournez les yeux vers les chefs de la Scythie et les rois des Gètes : ils méprisent la pourpre et le duvet des Sères ; ils regardent comme un insigne honneur de paraître hérissé des dépouilles de bêtes féroces. Il serait trop long de tout énumérer ; mais, par la grâce de Jésus-Christ, il a été donné de savoir que tout ce que la terre nourrit, tout ce qui vit dans la mer et toutes les différentes espèces d'arbres et de plantes, que tout enfin, à la louange du Créateur, a été créé avec un but certain et que les mêmes substances qui, prises isolément, peuvent nuire deviennent salutaires lorsqu'elles sont mélangées avec d'autres.

II. Dieu gouverne l'Univers.

Celui qui a créé cet immense univers le gouverne lui-même. Comme tout ce qui existe a été tiré de son propre sein, rien ne peut exister sans le Créateur. Ceux qui donnent à Dieu une molle oisiveté craignent, je pense, que des soins assidus et de rudes travaux n'épuisent son attention et qu'il ne lui soit impossible d'administrer seul tant de parties à la fois. O hommes plongés dans les ténèbres et privés du feu divin, vous voyez plutôt avec les yeux du corps qu'avec ceux de l'âme ! Quoi ! parce que, pour vous qui tenez sous votre pouvoir de grandes cités et de grands peuples, c'est un fardeau d'appliquer à une foule d'affaires votre esprit exténué par les veilles; parce que votre activité, vaincue sous le poids qui l'accable, cède lorsque des travaux pressants viennent l'assaillir de toutes parts, est-il convenable de vous assimiler au Seigneur, qui est toujours le même, que rien ne fatigue et que rien n'absorbe entièrement ? Le temps s'écoule et marche à grands pas, et les créatures courent vers leur fin avec leurs germes producteurs. Lui seul demeure résumant en même temps ce qui est et ce qui sera, postérieur à l'avenir, antérieur au passé, seul présent à toutes choses et seul créant le temps sans avoir recours au temps. Comme il précède et dépasse les dimensions du temps et des nombres dans son immensité, il n'est resserré par aucun espace. Il n'y a rien de tellement grand qu'on ne puisse lui assigner certaines mesures. Le ciel, la terre, l'univers tout entier a des limites; les hauteurs ont leur terme et les abîmes un fond. Il n'est pas un lieu où ne soit Dieu, qui tout entier partout pénètre librement tous les membres du monde et les enveloppe. Cette puissance seule peut donc répartir entre tous les objets de l'univers l'action de son gouvernement et demeurer toujours la

même, calme au milieu des soins qu'elle nous donne. Cette puissance, à laquelle rien n'échappe quelle qu'en soit la rapidité, qu'aucun obstacle n'arrête, n'ignore jamais rien et n'est jamais éloignée, et, tout en s'approchant de certaines parties, elle n'a pas besoin d'être vue assistant aux événements pour les connaître.

III. Création de l'homme.

Tout était préparé; le Créateur avait déjà fait l'univers tout entier, et le monde brillait de tout l'éclat d'une naissance nouvelle. Déjà le soleil dans sa course mesurée indiquait les saisons; déjà la lune et les étoiles prêtaient leur clarté aux ténèbres de la nuit; déjà la terre nourrissait les troupeaux, la mer les poissons, et les oiseaux faisaient mouvoir leurs ailes dans l'océan de l'air. Mais il ne se trouvait pas encore sur la terre un seul être animé qui put posséder la raison divine. Dans sa grande bonté, le Créateur donna à l'homme cet honneur spécial. Comme il avait tout créé par sa parole, il daigna le former de ses propres mains, afin qu'il tînt un bienfait de plus de son père : une double substance se réunit en lui, et des éléments contraires concoururent à former une seule existence. En effet, comme tout le reste, Dieu créa de rien l'âme, qui ne peut périr et qui ne peut être punie que par le Seigneur. Lorsqu'elle est coupable, elle peut porter une peine qui se nomme la mort; jetée dans sa demeure terrestre, elle en partage le mode d'existence, mais elle peut également aspirer le souffle divin. Quoique la nature du corps et de l'âme soit différente, leur condition ne laisse pas d'être semblable, et une même fin les attend tous deux. Car il leur est également donné d'être vaincu et de pouvoir vaincre, d'augmenter et de diminuer, de régner et de per-

dre le pouvoir. Et afin qu'il ait confiance dans les grandes promesses qu'on lui a faites et que son espérance en la couronne future ne soit pas incertaine, l'homme tire de la vie présente un enseignement pour la vie future et apprend par ce qu'il a reçu à compter sur ce qu'il doit recevoir. Les oiseaux du ciel, tous les animaux de la terre, les poissons que nourrissent les mers et les fleuves lui sont soumis. Il lui est donné de connaître les révolutions du soleil, de la lune et des astres de la nuit, de compter les jours et les années, de savoir les vertus des plantes, de donner des noms aux choses et de développer son intelligence par mille moyens divers. Il est supérieur à tout ce qui respire et il est soumis au seul pouvoir de Dieu.

V. L'action de la Providence prouvée par des histoires tirées de l'Ancien Testament.

Lorsqu'en Egypte et dans les royaumes de Chanaan sévit l'affreuse disette qui doit durer sept années, c'est assurément une cause préparée d'avance pour amener les patriarches en Égypte et leur préparer chez des étrangers une maison agréable à Dieu qui reçoive favorablement les tiges du peuple futur ; c'est pour cela que les fils de Jacob vendent comme un esclave Joseph, qui leur avait raconté ses songes mystiques, et qu'ils trompent ainsi leur père ; que le roi, auquel il avait expliqué l'énigme d'un songe obscur, le prend auprès de lui et lui décerne les plus grands honneurs ; que les jeunes Hébreux, trompés par une pieuse ruse, [1] reconnaissent avec joie et adorent leur frère, qui leur pardonne.

Lorsque, malgré son innocence, il souffrait tant de

[1] Allusion à la coupe d'argent que Joseph fit placer dans le sac de Benjamin. *Genèse*, ch. XLIV.

maux, n'aurait-il pas pu, par des plaintes injustes, accuser Dieu d'être éloigné du monde et de dédaigner les affaires des hommes, s'il n'eût su que ce juge équitable a donné au cours de tous les événements des causes cachées? Quoique de tels maux confondent habituellement les âmes impies, ils ne peuvent troubler les âmes pieuses ; car dans cette vie c'est une vertu pour les justes de supporter les méchants qui jouissent de la liberté pour un court moment ; car Dieu les supporte lui-même et suspend sur eux sa colère.

Si un peuple cher à Dieu et suspect à un cruel tyran supporte l'injuste pouvoir d'un roi impitoyable ; si, après le meurtre des enfants mâles arrachés à leurs mères en pleurs, il est forcé d'apporter des briques pour construire des villes, afin qu'un travail accablant et une mort cruelle déciment tous les membres de ce peuple objet d'effroi, c'est parce que Dieu veut enseigner lui-même que tous ces maux n'ont pas été réservés à nos pères parce qu'il s'est retiré d'eux, et il va prouver qu'il veille sur les siens. Car il choisit Moïse et lui ordonne de dire au roi Pharaon qu'il doit permettre au peuple du Seigneur de sortir de l'Egypte et que, s'il s'y refuse, son orgueil sera accablé de plaies sans nombre et qu'il sentira quelle est la force du courroux de Dieu quand on l'excite. Toutes les fois qu'il est frappé des traits célestes, le tyran cède et feint d'obéir ; mais quand le danger est écarté le pardon de Dieu endurcit son cœur ; et là où il pourrait trouver son salut l'impie fait naître les causes de sa ruine jusqu'au moment où, vaincu par la force, le tyran met un terme à son cruel pouvoir. Moïse fait avancer les armées enrichies des présents de l'étranger [1], ayant pour guide les

[1] *Exode*, ch. XI, v. 2 : Dites présentement à tout le peuple que chaque homme demande à son ami et chaque femme à sa voisine des vases d'argent et des vases d'or. *Ibid.*, ch. XII, v. 35 : Les enfants

rayons éclatants d'une colonne de feu, qui leur indique le chemin à travers les déserts : cette colonne, qui, changeant de forme le jour et la nuit, offrait alternativement à l'armée une protection efficace en la couvrant pendant le jour et en la conduisant pendant la nuit, c'était tout à la fois un feu et une ombre; la flamme dissipait les ténèbres, et le nuage diminuait la chaleur.

Dirai-je qu'au moment où, pressés par l'ennemi, les Israélites étaient saisis de terreur la mer se divisa en deux et que les eaux formant, une masse solide, s'élevèrent comme une montagne et laissèrent à sec un vaste espace dans le lit du fleuve; que là où des milliers d'Hébreux passèrent sans aucun danger le peuple égyptien fut englouti dans les ondes rentrées dans leur lit? La nature tout entière est un instrument de la puissance du Créateur, et ce qui l'aide à secourir lui sert également à exercer sa colère. Mais il ne m'est pas possible de parcourir toutes les phases de ses bontés, et ma bouche ne pourrait parvenir à raconter tous ses bienfaits; car qui pourrait énumérer tant de miracles?

V. Réponse aux objections du Prologue et particulièrement à celle qui est tirée de la répartition des biens et des maux entre les bons et les méchants.

Il me reste maintenant à répondre aux objections de ceux qui prétendent que la Providence divine ne s'occupe plus des choses de ce monde, puisque de cruelles souffrances accablent souvent les bons et que la vie de tous les méchants s'écoule tranquillement. Vous qui pensez

d'Israël firent ce que Moïse leur avait ordonné, et ils demandèrent aux Égyptiens des vases d'argent, des vases d'or et beaucoup de vêtements. Or, le Seigneur rendit les Égyptiens favorables à son peuple, afin qu'ils leur donnassent ce qu'ils demandaient. Ainsi ils dépouillèrent les Égyptiens.

que le Seigneur ne dirige nullement le cours des événements, dites-moi, s'est-il dérangé quelque chose dans l'ordre de la nature? Quelles perturbations ont bouleversé les éléments? En quoi l'ancienne harmonie de l'univers a-t-elle été troublée? Chaque matin le soleil se lève encore, et le jour succède à la nuit; le cours de la lune et des astres n'a point varié, et les temps dans leur marche suivent toujours les mêmes routes. Les vents soufflent de la même manière, et les nuages nous envoient toujours la pluie. La fécondité des plantes qui conservent leur première nature et produisent les mêmes fleurs condamne vos plaintes : le même ordre règne dans l'univers depuis son origine et tout continue à exister d'après les mêmes causes. Si le Souverain Éternel n'y apportait pas sa sagesse habile et prévoyante et s'il ne réchauffait pas de son souffle toute cette masse, elle serait bientôt enveloppée dans une ruine complète et réduite au néant.

Tandis que tout, sous la voûte des cieux, poursuit régulièrement sa route grâce aux soins infatigables du Tout-Puissant, qui niera que Dieu, dans son équité, s'occupe plus spécialement de notre race, qu'il a créée d'après sa propre image et à laquelle il a promis la vie éternelle? Mais vous qui vous plaignez de ce que les méchants ne sont pas punis ici-bas ni les bons récompensés, voudriez-vous voir la colère du juge vengeur descendre sur tous les coupables? Mais alors en quoi la bienveillante miséricorde d'un roi magnanime différerait-elle de la férocité impitoyable d'un cruel tyran? Et même combien d'hommes purs de tout crime sauraient se maintenir en possession de l'univers? où serait sur la terre l'asile de la vertu sans tache? Quand bien même tous les biens présents seraient son partage, elle préférerait le séjour du ciel, vers lequel elle prendrait son essor. S'il en était ainsi, les temps, précipitant leur course, avanceraient la fin du monde, et aucune génération n'existerait pour peupler le monde

futur si les récompenses promises ou les châtiments enlevaient du monde les bons et les méchants.

Mais, au contraire, notre race humaine a de nombreux rejetons, et sa jeunesse a une double origine; elle doit le jour à ses pères et elle est régénérée par Jésus-Christ : tandis que la miséricorde du Seigneur épargne les populations, nous voyons un grand nombre d'hommes abandonner d'épaisses ténèbres pour revenir à la lumière et briller d'un vif éclat après s'être lavés des souillures du péché. Celui qui naguère, devant des statues innombrables et devant des milliers d'autels, honorait comme autrefois des dieux barbus et imberbes, jeunes et vieux abjure l'erreur de ses pères et adore humblement le Dieu unique. Un autre qui avait goûté les idées sophistiques des Grecs et qui était partisan de dogmes absurdes, instruit des récompenses célestes par l'école apostolique, se plaît à être sage devant Jésus-Christ et sot devant le monde. Combien d'hommes que le tourbillon de la corruption avait entraînés en pleine mer, loin du port de la raison, et qui, ballottés par les flots, avaient été emportés dans une course vagabonde ne reçoit-il pas avec joie quand ils reviennent à lui et n'accueille-t-il pas dans son sein paternel, port de salut qu'ils ne quitteront plus? Si une colère rigoureuse et implacable s'était aussitôt appesantie sur les premières fautes de leur vie, ces hommes n'eussent pas vu luire pour eux des jours meilleurs, et il n'eût pas été permis à ceux qui étaient tombés de se relever et de reprendre leurs forces! « Je ne veux pas la mort du pécheur, a dit le Seigneur : sa mort ne m'est nullement profitable : qu'il revienne plutôt; qu'il rentre dans la voie qu'il a quittée et qu'il jouisse de la vie? » Et, comme il veut que ceux qu'il a créés aient les mêmes vertus que lui : « Laissez-moi, dit-il, le soin de la vengeance; je rendrai des arrêts dignes de ma sagesse; le temps de la colère arrivera. »

Tandis que le châtiment des méchants se trouve ainsi différé, un grand nombre rentre souvent dans une vie honnête; et chacun par la suite devient pour soi-même un juge et un vengeur sévère, détruisant ce qu'il a été et se relevant tout autre. Mais ceux qui persistent à conserver leur erreur, tout en vieillissant impunément au milieu d'une foule de vices, n'en courent pas moins à une fin terrible : là il n'y aura plus aucun espoir de pardon; le jour du châtiment il ne leur sera pas fait la moindre grâce [1]. Nous autres, quand nous avons été lésés en quoi que ce soit, nous désirons une prompte vengeance, car ceux qui ont été blessés ne laissent pas passer l'occasion de nuire. Mais rien n'échappe à Celui qui est éternel, et tout est présent pour Dieu : pour lui rien n'est lent, rien n'est prompt. Ne regardons ce qui arrive ni comme différé ni comme avancé : c'est nous-mêmes qui avons établi des différences dans les temps. Car ce qui se fait, ce qui est fait et ce qui sera, tout, aux yeux de Dieu, s'accomplit dans le même instant : et ce que nous appelons hier et demain n'est pour l'Éternel qu'un seul et même jour [2].

Mais, quoique Dieu conserve tout pour le jour solennel du jugement, dans lequel ce qui est maintenant caché sera mis au grand jour, cependant il n'a pas laissé de donner des exemples éclatants de la justice avec laquelle il gouverne l'univers pendant la suite des siècles lorsqu'il ébranle par des guerres les plus grands royaumes; lorsque souvent il épuise de grandes villes et des peuples florissants par des maladies; lorsqu'il les consume par les flammes et les engloutit par les inondations; lorsqu'il enrichit les pauvres, élève les humbles, rabaisse les puis-

[1] Dieu est ici comparé à un créancier patient, mais inflexible, qui, au jour fixé pour le payement de la dette, ne fait pas même grâce à son débiteur de la plus petite pièce de monnaie.

[2] Le poëte a su exprimer avec une netteté et une énergie remarquables dans les sept vers du texte la grande idée de l'éternité de Dieu.

sants, délivre les prisonniers et dompte les superbes. Mais il ne faut pas croire que c'est sans une grande raison qu'il arrive que chaque fois que des méchants éprouvent sa colère les innocents paraissent subir les supplices des coupables. Car, dans ce monde, bien des choses restent toujours communes aux bons et aux méchants : le même soleil brille pour tous, c'est la même pluie qui tombe sur leurs champs, et ils ressentent également le froid et la chaleur; de même que l'eau, la lumière et l'air existent indistinctement pour tous, il est nécessaire que les bons supportent les maux attirés par les méchants : car, pendant que les innocents souffrent avec les coupables, il s'en trouvera dont le mérite fera épargner une multitude impie et qui pourront guider ces malheureux par l'exemple de leurs vertus. Mais, lorsque le moment est arrivé où ils doivent périr sans rémission, le même arrêt ne frappera pas les bons : il y en a qui ne doivent pas être engloutis dans les eaux du déluge et qui peuvent échapper à l'incendie de Sodome : l'ange dévastateur de l'Égypte connaît les seuils marqués du signe de la croix et arrête le fléau terrible en présence du sang sacré. Les flots agités de la mer et les eaux du fleuve offrent une route solide aux saints; les bons marchent à pieds secs dans le lit du fleuve : un oiseau leur fournit des aliments, et un avide moissonneur se voit dépouillé des mets qu'il a apportés. Pour que rien ne nuise aux serviteurs de Dieu, les lois ordinaires de la nature sont changées; les liens tombent d'eux-mêmes et débarrassent les prisonniers; la prison s'ouvre spontanément et les verrous ne retiennent plus les portes; les eaux perdent leur fluidité, les flammes leur chaleur, et les lions leur furie.

Cependant il est certain que de jeunes enfants ont été enveloppés dans le tourbillon du déluge universel et que, purs de tout crime, ils ont succombé sous les yeux de leurs parents pour subir une faute qui leur était

étrangère. En effet, lorsque la mer a englouti les hommes, on sait que des milliers de jeunes filles et d'enfants ont péri dans l'univers : cependant on ne saurait regarder comme une injustice cette disparition de la surface de la terre d'une race qui devait engendrer une race de méchants; et par cette mort même il a été accordé à beaucoup cette faveur insigne qu'ils ont succombé par le crime de leurs pères avant qu'ils pussent succomber par leurs propres fautes.

Si un juste a été compris dans le châtiment des méchants, croyez bien que cela a plu à Dieu : car la mort n'est jamais un mal pour les bons; quelle que soit la fin qui les mène au repos, ce n'est qu'après des épreuves longues et diverses qu'ils arrivent à la vie éternelle; la route qui y conduit est ardue et ils reçoivent la couronne non pas au milieu de la carrière, mais au terme de la lutte. Quant à nous, séduits par les objets agréables et offensés par ceux dont l'aspect est triste, nous ne jugeons pas sainement des biens et des maux. Si, négligeant nos propres affaires, nous nous occupons de celles qui nous sont étrangères; si, dédaignant nos intérêts propres, nous prenons plaisir à ceux d'autrui, nous ne voyons pas que celui-ci est malheureux par ses vices, cet autre heureux par ses vertus; nous attribuons à tort la faute et la gloire à des causes extérieures; et, quoique destinés au ciel, nous nous attachons aux biens de la terre.

C'est un usage d'appeler heureux ceux que la faveur des princes a élevés au comble des fastueux honneurs, ceux que de grands bénéfices ont enrichis et dont le patrimoine situé dans tous les coins de la terre leur rapporte des revenus considérables. On loue de riches vêtements, un ameublement somptueux, une maison superbe, une foule innombrable de serviteurs et de clients assidus, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas à nous, tout ce qu'un jour a pu nous donner et qu'un jour peut aussi nous enlever :

et l'on ne s'attache pas à ce qui est l'unique bien de l'homme, au bien qui est à l'abri de toute violence; on regarde comme malheureux ceux qui n'ont pas ces biens fragiles et passagers; et si des justes sont accablés par un grand malheur, par une vive douleur physique, par la mort de leurs enfants, par une honteuse misère, nous ne voyons pas quelles palmes leur mérite une résignation persévérante ni de quel triomphe est suivie une lutte de courte durée; nous craignons, au contraire, d'approcher nos lèvres du calice de la croix et de la vie, et nous buvons un poison mortel sous le miel qui le couvre. Car tout ce qui engendre les maladies de l'âme et lui donne la mort, tout ce qui déchire les entrailles languissantes comme le ferait un cancer est doux au goût et agréable à la vue; et, lorsque Dieu daigne du haut du ciel nous envoyer des remèdes salutaires et couper entièrement les fibres putréfiées, nous nous plaignons des secours qu'il nous apporte et nous aimons mieux dépérir par la maladie que supporter un pénible, mais énergique antidote.

Les événements que nous regardons comme des maux ne sont donc pas des maux. Lorsque la main du chirurgien s'attaque à nos cruelles ulcères, nous ne devons songer qu'à recouvrer la santé, bien loin de proférer des plaintes. Quoique Dieu punisse les pécheurs, il ne les en aime pas moins; il veut seulement les amender par ses châtiments paternels. Puissé-je être mis au nombre de ceux-ci plutôt que d'être relégué parmi ceux dont il ne s'occupe plus, ceux qu'il laisse donner un libre cours à leur volonté et suivre la pente de leurs passions; ceux qui, tranquilles au milieu de leurs crimes et enrichis du produit de leurs turpitudes, traînent impunis une honteuse vieillesse jusqu'à la fin de leur vie. Ils accablent les bons de haines injustes et ils sont les instruments des maux qui pèsent sur les fidèles et des châtiments salutaires que Dieu inflige aux tièdes.

Car les mêmes coups s'appesantissent sur la totalité des

fidèles, mais pour un double motif. En effet, le malheur qui torture les méchants grandit les bons, et ce qui sert à punir les fautes des uns sert également à récompenser la vertu des autres. Enfin, s'il survient quelque catastrophe dans le monde, tandis que vous essayerez de vous y soustraire, vous verrez les serviteurs de Dieu, au contraire, s'y exposer avec joie et spontanément. L'un déplore la perte de ses talents d'or et d'argent : [1] un autre se lamente de voir enlever ses meubles précieux et partager entre les filles des Gètes ses riches bijoux. Mais le sage serviteur de Jésus-Christ n'a rien perdu de ces biens qu'il méprise et dont il a fait d'avance le sacrifice au ciel. Si, au milieu des orages du monde, il y a quelque péril à craindre, il s'y élance intrépidement, confiant dans la promesse qui lui a été faite et désireux desortir vainqueur de la lutte.

Mais vous qui pleurez de voir vos champs en friche, vos maisons désertes, vos villas incendiées et leurs terrasses détruites, n'auriez-vous pas plutôt à verser des larmes sur des pertes plus personnelles si vous jetiez les yeux sur la dévastation qui s'est faite au fond de votre cœur, sur les souillures qui en altèrent la beauté et sur les ravages qu'exercent vos ennemis dans la citadelle de votre âme captive? Si elle ne leur eût donné un libre accès en ouvrant toutes ses portes, si elle n'eût fourni des armes aux agents de sa ruine, ces œuvres magnifiques de la main de l'homme subsisteraient pour attester la piété d'un peuple fidèle. Mais à présent elles gisent entraînées dans une ruine affreuse; et elles présentent à nos yeux le triste spectacle de leurs revers et des nôtres. Troupe captive, pleurons donc, dans le sanctuaire saccagé de notre cœur, ces cendres des temples et ces tombeaux des puissants du monde amoncelés sur le sol; nous étions autrefois des

[1] Au milieu de l'invasion, les objets les plus précieux des Gallo-Romains passaient entre les mains des barbares.

vases brillants remplis de la grâce de Dieu; nous étions les autels vénérables et les sanctuaires de Jésus-Christ où resplendissaient l'argent de l'éloquence et l'or de la vertu; on nous a enlevé le sceptre de la Croix et le diadème de notre beauté; n'allons pas, par des plaintes violentes, exciter une juste colère en incriminant le jugement de Dieu, qui, plus grand que le vaste abîme, dépasse la portée de notre intelligence et de nos paroles.

Quoique, dans la courte durée de cette vie fugitive, les méchants soient fiers et joyeux dans la complète impunité de leurs crimes; quoique leurs vignobles et leurs champs ne leur fassent pas défaut; quoiqu'ils nuisent en toute sûreté et que leurs crimes les enrichissent, nous autres qui avons tous les biens en Jésus-Christ, ne nous laissons pas séduire par des richesses périssables que nous n'avons pas apportées avec nous en naissant et que nous ne remporterons pas en quittant le monde. Si notre âme conserve encore quelque énergie, secouons le joug servile du péché; et, après avoir rompu nos chaînes, recouvrons la liberté et l'honneur de la patrie. Un pacte impie contracté avec un cruel tyran n'oblige pas; car il a été écrit par une main contrainte, et Jésus-Christ brise ce pacte, qu'il a le droit et le pouvoir d'anéantir.

Implorez Dieu, mes frères; mettez un terme à ces luttes de paroles et à ces procès qui ont leur source dans de mauvaises passions. Et parce que nous avons été vaincus et abattus dans le premier combat, ne craignons pas de nous relever et de recommencer la lutte. Quoique le démon jette partout la terreur et prépose un soldat vigilant à la garde des portes qu'il a fermées, c'est cependant avec un ennemi déjà vaincu que nous avons à lutter, si, nous dépouillant du vieil homme, nous nous régénérons en Jésus-Christ et si nous demandons au vainqueur la force qui nous fera triompher. Jésus-Christ, en nous associant à lui, se joint à nous pour que l'homme ne se fie pas aux forces humaines et

s'en rapporte à lui, sans qui rien de ce qui paraît être n'existe réllement, par qui ce qui est épars se réunit et ce qui est renversé se relève.

Ce que j'ai écrit dans ce petit poëme devra suffire à des hommes sans lettres; lorsqu'ils se seront désaltérés à la source vive d'une onde pure, ils feront eux-mêmes jaillir des fleuves du lit de leur cœur et présenteront à leurs frères des urnes inépuisables.

SAINT AUGUSTIN.

Saint Augustin, l'un des plus illustres docteurs de l'Église, naquit l'an 354 de Jésus-Christ, fut baptisé par saint Ambroise en 387 et nommé évêque en 395. Il mourut en 430 à Hippone durant le siége de cette ville par les Vandales. Le petit poëme sur les Joies du Paradis lui est attribué par les meilleurs critiques; on y reconnaît un reflet de la *Cité de Dieu*.

Il est à remarquer que les esprits qui s'élèvent aux plus hautes contemplations métaphysiques trouvent comme orateurs ou comme poëtes les accents les plus pathétiques et les plus tendres : ici saint Augustin; plus loin l'ange de l'école, saint Thomas d'Aquin, dans l'*Adoro te supplex*; puis le docteur séraphique, saint Bonaventure, dans le poème de Philomèle. Dans son panégyrique de sainte Thérèse Bossuet surpasse en ravissements extatiques Fénelon lui-même. Plus ces grands génies ont compris les attributs de Dieu, plus leurs cœurs ont été embrasés de la charité qui en rayonne : *Deus caritas est*.

Rhythme sur les Joies du Paradis.

Mon cœur altéré veut s'abreuver à la source de la vie éternelle; mon âme cherche à briser les liens de la chair qui la tiennent prisonnière : comme une exilée, elle brûle et ambitionne de jouir de la patrie et de s'échapper.

Tandis qu'elle gémit de se voir exposée à tant de malheurs et de tourments, elle contemple la gloire que ses fautes lui ont fait perdre, et le mal présent redouble le regret du bien perdu.

Car qui pourrait dire quelles sont les délices de la paix suprême?... Là s'élèvent des édifices ornés de perles bril-

lant d'un vif éclat; les toits élevés sont étincelants d'or et les salles rayonnent de splendeur.

On n'a employé dans sa construction que des pierres précieuses; la place de la ville est couverte d'un or pur comme le verre transparent; la boue en est absente; aucune malpropreté ne s'y rencontre et l'on n'y voit nulle souillure.

L'hiver avec ses glaces et l'été avec ses chaleurs n'y sévissent jamais; les rosiers sont toujours en fleurs; le printemps y est éternel; toujours les lis y blanchissent, les crocus y rougissent et les baumes y distillent leurs sucs.

Les prairies y sont verdoyantes et les campagnes émaillées de fleurs; il y coule des ruisseaux de miel; l'odeur des parfums et les essences des aromates embaument l'air; et des fruits sont éternellement suspendus aux arbres couverts de fleurs.

La lune, le soleil et les étoiles ne les éclairent pas tour à tour; l'Agneau est la lumière toujours brillante de cette bienheureuse cité; la nuit et le temps y sont inconnus; le jour y luit continuellement.

Car tous les justes brillent comme un soleil étincelant; couronnés après la victoire, ils poussent ensemble des cris de joie; et, n'ayant plus rien à craindre de l'ennemi qu'ils ont terrassé, ils comptent les combats qu'ils ont soutenus.

Purs de toute souillure, ils ne connaissent plus les combats de la chair; l'âme et la chair spiritualisées n'ont plus qu'un seul et même sentiment. Au milieu d'une paix profonde, ils ne redoutent plus d'embûches.

Dépouillés de leurs membres périssables, ils retournent vers leur origine; ils contemplent l'image de la vérité qui est devant leurs yeux et puisent une douceur vivifiante à cette source vive.

Ils en tirent un mode d'existence désormais immuable;

brillants, animés, heureux, ils ne commettent aucune faute. Toujours en santé, ils ne connaissent pas les maladies; toujours jeunes, ils ne peuvent vieillir.

Ce qui existe éternellement, ils le possèdent; car ce qui est périssable a péri; aussi sont-ils verts, vigoureux, florissants. Toute corruption a disparu, et la force de l'immortalité a anéanti les droits de la mort.

Ceux qui connaissent Celui qui connaît tout, que peuvent-ils ignorer? Car les secrets de son cœur pénètrent dans le cœur de tous; il y a entre eux unité de sentiments pour vouloir et ne pas vouloir.

Quoique chacun soit diversement récompensé suivant ses mérites, la charité met son bonheur, tout en ayant ses objets de prédilection, à faire partager à tous ce qui appartient à chacun en particulier.

Partout où est le corps, là se trouvent rassemblés les aigles[1]. Les citoyens des deux patries vivent du seul pain dont les saintes âmes se nourrissent avec les anges.

Avides et toujours satisfaits, ils désirent ce qu'ils ont; la société ne les dégoûte pas; et la faim ne les tourmente pas : ils aspirent toujours après l'aliment dont ils se nourrissent; ils contentent leurs désirs toujours inassouvis.

Leurs voix mélodieuses font toujours entendre de nouvelles mélodies; et les joyeux accords des instruments charment les oreilles; ils chantent des louanges dignes du Roi qui leur a fait remporter la victoire.

Heureuse l'âme qui jouit de la présense du roi du ciel et qui du haut du céleste séjour voit tourner sous ses pieds la machine du monde, le soleil, la lune, les sphères brillantes et les planètes.

O Christ, palme des combattants, introduisez-moi dans cette cité quand je serai délivré du baudrier militaire;

[1] Jésus-Christ est le corps, les justes sont les aigles; saint Matthieu, ch. XXIV, v. 28 : « Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ. »

faites-moi participer au *Donativum* [1] des bienheureux citoyens.

Éprouvez mes forces par de pénibles luttes renouvelées sans cesse, ne me refusez pas le repos quand j'aurai bien combattu, et puissé-je mériter la récompense de vous posséder sans fin !

[1] Au propre le *Donativum* était une largesse faite aux soldats par les empereurs romains.

SÉDULIUS.

Sédulius florissait au commencement du cinquième siècle. Dans sa jeunesse il s'appliqua aux sciences profanes et apprit la philosophie en Italie. Plus tard il fut éclairé par la grâce divine et s'adonna exclusivement à l'étude des saintes Écritures. Ordonné prêtre, élevé même à l'épiscopat suivant quelques auteurs, il composa son Poëme pascal sous les empereurs Théodose le Jeune et Valentinien III, entre 425 et 450. Cet ouvrage a joui d'une grande célébrité au moyen âge : le pape Gélase, Cassiodore, Fortunat, etc., se sont accordés pour en faire le plus grand éloge. Au dix-septième siècle on reconnaissait encore que ses pensées avaient de la noblesse et de la majesté, et que ses vers étaient très-doux et très-harmonieux. Il ne faut donc pas s'étonner si saint Isidore de Séville, qui vivait au commencement du septième siècle et qui n'avait pas été dressé comme nous à n'admirer que les poëtes profanes, attribuait à la poésie de Sédulius une force et une majesté de tonnerre. Ce grand saint, qui était poëte aussi, a joint l'éloge de Sédulius à celui de Juvencus dans le distique suivant :

Ambo pares lingua, florentes versibus ambo,
Fonte evangelico pocula larga ferunt.

POEME PASCAL. (EXTRAITS.)

Pendant que les poëtes profanes se plaisent à célébrer des fictions en termes pompeux et emphatiques, soit sous le masque tragique, soit dans le langage comique de Géta[1], ou dans tout autre genre de poésie; pendant qu'ils ravi-

[1] Géta était le nom des personnages bouffons des pièces de Ménandre; il sert ici à désigner la comédie par opposition à la déclamation tragique.

vent le venin d'événements impies, qu'ils louent des forfaits et que, sans autre nécessité que la coutume, ils tracent sur le papyrus du Nil[1] des milliers de mensonges, moi qui suis habitué à chanter les Psaumes de David au son de l'instrument à dix cordes, à me tenir respectueusement dans le chœur sacré et à célébrer les choses du ciel par de douces paroles, pourquoi tairais-je les miracles éclatants de Jésus-Christ notre Sauveur? puisque je puis parler de faits avérés et que c'est un plaisir pour moi de reconnaître de la voix et du cœur le Seigneur tout-puissant qui a créé les pensées et les cœurs, qui a droit à l'obéissance et aux hommages de tout ce qu'il a créé, le Seigneur qui siége éternellement dans le royaume des cieux et partage la puissance de son Père, qui jouit avec lui d'une même et unique splendeur, d'une grandeur commune, d'une perfection identique, d'honneurs égaux, d'une même puissance, d'une majesté semblable, et gouverne avec lui un royaume qui n'est nullement borné par les temps. Telle est la voie du salut, telle est la voie qui par des degrés impérissables mène à la jouissance des dons de la Pâque.

Tel sera le sujet de mon poëme : prêtez-lui toute votre attention. Appliquez constamment ce remède à vos maladies intérieures, vous qu'un mal mortel dévore et qui, enivrés par le poison de Cécrops, goûtez toutes les subtilités frivoles de la doctrine athénienne. Tournez-vous plutôt vers la loi qui donne la vie et dont le parfum est salutaire; abandonnez les superstitions des paysans de l'Attique[2]. Pourquoi, descendants de Thésée[3], errez-vous dans les an-

[1] Le papyrus, avec lequel se faisait le papier, croissait en abondance sur les bords du Nil.

[2] Il s'agit ici des superstitions athéniennes, ou plus généralement de l'hellénisme, du paganisme. De « pagus » (village) dérive « paganus, » nom sous lequel les fidèles désignaient les païens, parce que l'idolâtrie, bannie des grandes villes, se réfugia dans les campagnes, où elle dura longtemps encore après la propagation du christianisme.

[3] Le nom de « Thesidæ » est donné aux Athéniens par Virgile. La

tres du Labyrinthe et parcourez-vous ainsi les sombres repaires des constructions de Dédale? Pourquoi préférez-vous encore la lambruche à la vigne délicieuse, et, négligeant les roses, cueillez-vous la valériane des champs? Quel prix vous reviendra-t-il d'adorer avec les profanes des pierres et de l'airain, de condamner vos âmes en quelque sorte au supplice des mines [1]! Cessez d'habiter des champs incultes et couverts de poussière, des plages stériles, où une terre aride ne peut rien produire. Ne cueillez pas sur un sol sanglant les livides poisons dont les sucs mortels sont les aliments de l'enfer; mais entrez plutôt dans ces délicieux bocages [2], dans ces bois toujours fleuris et dans ces fortunées demeures arrosées de ruisseaux bénis, où les semences de la vie sont alimentées par des eaux divines et où la moisson fécondée par la source céleste est purgée de toutes ses épines, de sorte qu'elle peut être la moisson de Dieu et remplir des greniers immenses avec les fruits centuplés de la récompense future [3].

Dieu tout-puissant et éternel, espérance unique du monde, vous qui avez fait le ciel et créé l'univers; qui empêchez que les tempêtes retentissantes ne soulèvent les flots de la mer et n'inondent les rivages des terres voisines; vous qui

Grèce, et particulièrement Athènes, fut par ses arts et sa littérature le foyer du paganisme, qu'on désigna souvent sous le nom d'hellénisme.

[1] Le poëte compare les adorateurs des muettes idoles des faux dieux aux malheureux qui sont condamnés aux mines.

[2] Virgile, *Enéide*, VI, 639 :

> Devenere locos lætos et amœna vireta
> Fortunatorum nemorum sedesque beatas.

Le poëte justifie son emprunt par l'intention avec laquelle il l'a fait; il a voulu prouver que ces beaux vers s'appliquaient bien mieux au paradis des chrétiens qu'aux champs élysées monotones du poëte païen, où les héros n'ont d'autres plaisirs et d'autres amusements que ceux de cette vie.

[3] Allusion à la parabole des semences. Saint Luc, ch. VIII.

donnez au soleil ses rayons et à la lune son croissant; qui établissez deux lumières pour le jour et la nuit; qui seul pouvez compter les étoiles, dont vous connaissez seul les noms, les signes, la puissance, les révolutions, la place et le temps; qui de la terre nouvellement créée avez formé toutes sortes de corps; vous qui avez donné à la matière inanimée des membres vivants; qui reconfortez par une nourriture plus salutaire l'homme que la douceur du fruit défendu avait fait périr et qui, en lui faisant boire le sang sacré, détruisez l'effet du venin que le serpent a répandu en lui; qui, après que les humains, à l'exception de ceux que renfermait l'arche, ont été ensevelis tout à coup dans les profondeurs des flots du déluge, les avez fait de nouveau sortir d'une seule souche, afin que cet effet mystique de votre puissance montrât que, par le pouvoir de la croix, une onde pure peut redonner la vie à ce qui a péri par les fautes de la chair; en effet, vous purifiez le monde tout entier au moyen d'un seul baptême; montrez-moi la route salutaire dont l'étroit sentier conduit un petit nombre de fidèles vers la Ville éternelle, et éclairez nos pas par la clarté du flambeau du Verbe, pour que le sentier de la vie puisse me mener aux bergeries où le bon pasteur conserve le troupeau qui lui est agréable, où entrent les brebis et tout le troupeau sans tache, précédés de l'agneau de la Vierge, à la blanche toison.

Sous votre conduite, la route est facile; la nature tout entière est soumise à votre empire, et, en dépit des lois qui la régissent, elle change d'aspect d'après vos ordres suprêmes. Si vous ordonnez que les moissons mûrissent au milieu des frimas, l'hiver verra le moissonneur aller aux champs. Si vous voulez qu'au printemps le vin coule du pressoir, le vendangeur, la face rougie, foulera dans la cuve les fruits de la vigne, tandis que les campagnes seront en fleurs : toutes les saisons obéissent à vos ordres divins. L'ancienne foi nous en fournit des témoignages;

l'histoire primitive et vénérable de nos pères nous l'atteste; les miracles de votre puissance demeurent éternellement, et la succession des âges ne saurait les détruire.

Mon esprit ose à peine en prendre un petit nombre pour les raconter dans un téméraire récit; j'entre dans une épaisse forêt, et je m'efforce de cueillir quelques rameaux. Quand bien même on aurait cent bouches et une voix de fer; quand bien même on ferait sortir de sa poitrine mille sons à la fois, comment pourrait-on raconter tous vos miracles lorsque les astres brillants du ciel et les grains de sable ne peuvent en égaler le nombre?

II. Naissance de Jésus-Christ.

Quelle nouvelle lumière illumina le monde? Quelle joie remplit le ciel tout entier? Quelle splendeur apparut lorsque Jésus, brillant d'un nouvel éclat, sortit du sein de Marie? Il est comme l'époux qui sort radieux de la chambre nuptiale; par sa beauté remarquable il surpasse tous les enfants des hommes, et une grâce admirable brille sur ses belles lèvres! O bienveillante miséricorde! De peur que nous ne soyons assujettis au joug servile du péché triomphant, le souverain Seigneur a revêtu les membres de l'esclave; et celui qui, à la première origine du monde, a comblé de ses propres dons toutes les créatures à leur naissance n'a pour se couvrir que de misérables lambeaux. Celui que rien ne peut contenir, ni les flots mugissants de la mer orageuse, ni toutes les régions terrestres, ni la vaste voûte du ciel immense, se renferma tout entier dans le corps d'un enfant, et Dieu reposa dans une étroite crèche.

Salut, ô sainte Mère, qui avez enfanté le roi qui gouverne à travers les siècles le ciel et la terre, dont la puissance et l'empire sans fin embrassent tout dans son sein éternel;

salut, ô vous dont les bienheureuses entrailles ont ressenti les joies de la maternité tout en conservant l'honneur de la virginité. Aucune femme, pas plus la première que celles qui l'ont suivie, ne vous est semblable ; ô Vierge incomparable, vous êtes la seule femme qui ait plu à Jésus-Christ !

III. Paraphrase du Pater.

Nous qui nommons notre Père le Seigneur qui règne dans les cieux, nous devons être tous des frères et ne pas conserver cette haine fraternelle qui a marqué l'origine humaine ; au contraire, enflammés du feu de l'Esprit-Saint, nous devons faire disparaître les traces de l'ancienne iniquité et redevenir des hommes nouveaux, de peur que les choses de la terre ne deviennent indignes de la grandeur de Dieu, dont la grâce céleste nous a faits les fils adoptifs par l'intermédiaire de Jésus-Christ.

Où le Seigneur qui sanctifie toutes choses en les créant peut-il être sanctifié si ce n'est dans un cœur pieux, si ce n'est dans une âme pure? Qu'il nous prévienne de sa grâce, afin que nous méritions de nous sanctifier en l'honorant, de même qu'il veut être béni par nous, lui qui nous bénit tous.

Que votre règne arrive, c'est-à-dire ce règne qui ne meurt pas et n'a pas de fin, qui voit les temps se succéder à travers les siècles ; car un jour perpétuel et sans nuit ne peut être limité par le temps : là, sous la conduite de Jésus-Christ, la tête noblement couverte d'une couronne éternelle, le soldat vainqueur sera joyeux des dépouilles opimes qu'il porte.

Jour et nuit demandons, dans nos constantes prières, que la volonté de Celui qui ne veut voir aucun crime soit faite sur la terre comme au ciel et qu'il chasse de la

terre comme il l'a fait du ciel l'ennemi qui ne songe qu'à nous nuire, de peur que l'hydre cruelle ne se repaisse de nos corps comme d'un vil limon; demandons aussi que le Tout-Puissant, qui répand sur toutes choses les bienfaits de son inépuisable miséricorde, conserve également nos âmes et nos corps; car par une portion de nous-mêmes nous appartenons au ciel, par l'autre à la terre.

En demandant le pain quotidien, nous demandons la nourriture de notre foi, afin que notre âme ne ressente jamais la faim de la doctrine céleste et ne soit pas à jeun de Jésus-Christ, qui nous rassasie par son corps et par sa bouche, étant lui-même tout à la fois la nourriture et le Verbe. Car les douces paroles du Seigneur s'attachent à notre palais et surpassent en douceur les rayons de miel.

Si nous demandons qu'on nous pardonne nos offenses, pardonnons-les nous-mêmes; car notre propre parole est une garantie qui nous oblige à tenir notre promesse; et, quoique délivrés de nos liens, nous sommes plus fortement enchaînés si nous refusons de briser les biens d'autrui. Le Seigneur, plein de miséricorde, commencera lui-même par nous remettre dix mille talents. S'il s'aperçoit qu'un de nos compagnons d'esclavage nous tourmente pour dix deniers, il ne permettra pas qu'on nous livre sur-le-champ aux bourreaux et qu'on nous fasse jeter tout chargés de chaînes dans une horrible prison jusqu'à ce que nous nous soyons acquittés de tout sans qu'on nous fasse grâce d'un quart de l'as.

Le Seigneur, voie de lumière, sentier de paix, ne nous entraîne pas dans les filets de la tentation; mais, lorsqu'il nous abandonne à notre malice, il nous y laisse tomber. Car tous ceux qui s'exposent aux filets des plaisirs du monde, qui aiment le luxe et les joies séductrices de la perdition, Dieu, qui aime la vertu, les abandonne à eux-mêmes et les laisse aller où les pousse la tentation. Gardons-nous en donc par des soins continuels et suivons de tout cœur

la route réservée, le petit sentier qui mène à la porte étroite du royaume des cieux.

Si nous voulons éviter le malin esprit, nous devons aller trouver l'auteur du bien et nous y attacher : car l'un délivre, et l'autre torture; l'un fait vivre, et l'autre tue. La même opposition qui existe entre les étoiles et la terre, le feu et l'eau, la lumière et les ténèbres, la paix et la guerre, la vie et la mort existe aussi entre les bons et les méchants et les sépare. Il nous faut nécessairement gravir ou le chemin de droite ou celui de gauche. Le sentier de droite, celui des bons, conduit les justes au séjour glorieux de la joie et les conduit dans votre sein, ô patriarche Abraham ; mais le sentier de gauche, celui des méchants, aboutit aux châtiments et mène les impies au fond des enfers. Les agneaux et les brebis du Seigneur ne se servent donc de leur volonté et de leur liberté que pour éviter la gueule sanglante des loups cruels et pour jouir de la vie dans les pâturages de Jésus-Christ.

IV. Résurrection de la fille de Jaïre.

On était arrivé près d'une maison où régnaient le deuil et la tristesse, où coulaient des larmes abondantes : en cet endroit gisait le cadavre d'une jeune fille qui venait de terminer le cours de sa vie ; et des cris de douleur et de désespoir retentissaient de tous côtés et produisaient la confusion et le tumulte. Des joueurs de flûte y faisaient entendre les airs funèbres d'un chant de deuil[1], et une foule nombreuse de personnes éplorées encombraient l'intérieur de la maison. « Mettez un terme à la douleur qui oppresse votre cœur; ce n'est qu'un sommeil, dit le Sauveur; ne

[1] Des joueurs de flûte accompagnaient le convoi des enfants. La fille de Jaïre n'avait que douze ans. Saint Marc, ch. v, v. 42.

croyez pas que ce soit la mort : cessez donc de pleurer ; cette fille n'est qu'endormie. » Il dit et réchauffe du souffle de sa poitrine le cadavre déjà glacé par la mort. Il commande à ce corps sans mouvement de se lever. La jeune fille qui n'est née qu'une fois reçoit de lui une seconde existence. A cette vue les parents demeurent étonnés du résultat si inattendu de leurs prières, et aux accents du désespoir succèdent des cris de joie.

HYMNE

CONTENANT TOUTE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

Depuis la région où se lève le soleil jusqu'aux extrémités de la terre, chantons le Christ-Roi, naissant de la vierge Marie.

Le bienheureux Créateur du monde revêt un corps d'esclave et délivre la chair par la chair, pour ne point laisser périr ce qu'il a créé.

La grâce céleste pénètre les entrailles d'une mère Vierge; la jeune fille sent tressaillir son sein d'une manière toute nouvelle.

La demeure de sa chaste poitrine devient tout à coup le temple de Dieu; la vierge pure, qui n'a point connu d'homme, enfante un fils.

La voici qui met au jour l'enfant prédit par Gabriel et révélé par les tressaillements de Jean encore enfermé dans le sein de sa mère.

Ce Dieu daigne coucher sur une litière; il n'a point horreur d'une crèche; et celui qui empêche qu'aucun oiseau n'ait faim est nourri d'un peu de lait. [1]

[1] Cette opposition continuelle entre la nature divine et la nature humaine de Jésus-Christ a inspiré aux poëtes chrétiens les pensées les plus sublimes, les antithèses les plus frappantes. Faisons remar-

Le chœur des esprits célestes est ravi de joie; les Anges chantent les louanges de Dieu et font connaître à des pasteurs le pasteur qui a créé toutes choses.

Hérode, tyran impie, pourquoi crains-tu la venue de Jésus-Christ? Celui qui donne le royaume du ciel n'enlève pas les sceptres périssables.

Les Mages se mettent en route et suivent comme un guide l'étoile qu'ils ont vue; à l'aide de cette lumière, ils recherchent la lumière et reconnaissent la divinité de Jésus-Christ par les présents qu'ils lui offrent.

La foule des mères jette de grands cris; elles pleurent le meurtre de leurs enfants, dont le tyran a sacrifié des milliers à Jésus-Christ.

L'agneau céleste reçoit le baptême dans les ondes limpides du Jourdain; pour nous laver il assume les péchés qu'il n'a pas commis.

Par ses miracles il a prouvé qu'il avait Dieu pour père, en guérissant des corps malades et en ressuscitant des cadavres.

Miracle nouveau de sa puissance! l'eau des urnes rougit : par son ordre l'eau change de nature et se transforme en vin.

Un centenier fléchit le genou et le prie de rendre la santé à son serviteur; l'ardeur fervente de sa foi éteint les feux de la fièvre.

Pierre, soutenu par la main de Jésus-Christ, marche sur les eaux; la foi fournit le chemin que les lois de la nature ont refusé.

Le quatrième jour, Lazare exhalant déjà l'odeur du tombeau recouvre la vie, et, libre des liens de la mort, il se survit à lui-même.

quer ici en passant que l'antithèse, qui est presque toujours une recherche, un subtilité de langage chez les auteurs païens, devient une beauté avec le christianisme, parce qu'elle est toujours vraie, parce qu'elle existe toujours au fond de la pensée.

Le simple contact de son vêtement arrête un hideux ruisseau de sang; et les larmes de la femme suppliante font cesser la perte qu'elle éprouve. Un malade perclus de tous ses membres reçoit tout à coup l'ordre de se lever, se met à marcher et emporte son lit.

Le traître Judas ose livrer son maître; il lui donne le baiser de la paix qu'il n'a pas dans le cœur.

Jésus, qui est la vérité même, est livré à des ennemis menteurs; l'impie flagelle le saint; l'innocent, fixé à une croix, est associé à des voleurs.

Après le sabbat quelques femmes portent des parfums à Jésus-Christ; un Ange leur annonce qu'il est vivant et qu'il n'est plus enfermé dans le sépulcre.

Venez tous, chantons dans des hymnes mélodieuses le triomphe remporté sur l'enfer par Jésus-Christ, qui, vendu par Judas, nous a tous rachetés.

Le Fils unique de Dieu a triomphé de la fureur de l'envieux serpent et de la rage du lion cruel, et il est retourné aux cieux.

SAINT ORIENT.

Saint Orient, évêque d'Auch, vécut dans la première moitié du cinquième siècle. Ce saint prélat fut l'un des hommes les plus éminents de son époque et le bienfaiteur des peuples dont il eut la direction spirituelle. En 439 il épargna aux populations du midi de la Gaule les horreurs de la guerre en réconciliant Théodorie, roi des Goths, qui régnait alors à Toulouse, avec le général romain Aétius. Sous le nom de saint *Orens*, il est resté jusqu'à nos jours dans la mémoire des habitants des pays voisins des Pyrénées. Il nous a laissé un poëme élégiaque en deux livres, intitulé : *Commonitorium fidelibus*, Avertissement aux fidèles, ouvrage précieux, qui renferme l'exposition abrégée de la morale chrétienne. Le ton du poëte est toujours noble et élevé; son style est plein d'onction et de simplicité ; la netteté de l'expression fait déja entrevoir cette langue latine du moyen âge que les saint Bernard et les saint Thomas d'Aquin ont su rendre si claire et si bien approprier à l'expression des vérités du christianisme. Il y a peu d'ouvrages qui soient aussi dignes que ce poëme d'être mis entre les mains de la jeunesse, tant à cause de son mérite littéraire qu'à cause des conseils qu'il renferme. Le *Commonitorium* n'a été publié dans son entier qu'en 1717. A ce propos nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que sans les Bénédictins et les autres ordres religieux beaucoup de poëtes chrétiens seraient peut-être perdus aujourd'hui. Les philologues, entraînés par le mauvais esprit de la Renaissance, ont complétement négligé ces poëtes, tandis qu'ils nous ont inondés d'un déluge de notes et de commentaires sur les poëtes profanes.

COMMONITOIRE.

I. L'homme doit ici-bas rendre à Dieu le culte qui lui est dû, afin de mériter la vie éternelle.

Ce que vous devez d'abord savoir, c'est que l'homme a reçu de Dieu avec la raison une double vie ; et, puisque le corps grossier est fait d'une masse terrestre, tandis que l'âme est vivifiée par le souffle de Dieu, la durée de l'âme

ne connaît point de fin et le corps périssable a une vie bornée : celle-ci, la naissance la donne d'abord à tous en général; celle-là, nous l'acquérons par nos soins et par nos propres mérites. Il n'est ni en notre pouvoir de naître ni de vivre longtemps : la vie présente peut préparer la vie future. Mais, quoique ce soit la volonté de Dieu qui nous donne l'une et l'autre et que ni l'une ni l'autre n'arrive si Dieu ne l'a ordonné, la première cependant est entraînée vers son déclin dans une course rapide, tandis que la vie future est donnée pour tous les temps. Nous venons dans la première sans le savoir et sans l'avoir mérité; l'autre n'arrive que lorsqu'elle a été acquise à force de labeurs. Nous naissons pour chercher de tous nos soins et de toute notre attention le Dieu du ciel, de la terre et de la mer; nous le cherchons, afin de pouvoir connaître par un juste discernement qui il est, quel il est, sa grandeur et ses ouvrages. Nous le connaissons, pour l'honorer d'une manière digne de lui; nous l'honorons, pour qu'il nous accorde sa vie éternelle : nous l'honorons sans brûler d'encens, sans répandre de sang, sans nous enivrer de vin et sans nous gorger de viandes. L'or, les vêtements, les odeurs, les animaux, les libations, les pierres précieuses, enfin tout ce que les hommes regardent comme rare ou comme précieux sont sans valeur aux yeux de Dieu comme un vil amas de poussière, comme de la boue et de la fange. Tout appartient à celui auquel nous avouons appartenir nous-mêmes : rien ne nous appartient en propre; il a et il donne. Car voici ce qu'il vous crie par la bouche sacrée du prophète [1] : « Je

[1] Isaïe, ch. 1, v. 11 : « Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum? plenus sum. Holocausta arietum, et adipem pinguium, et sanguinem vitulorum et agnorum et hircorum nolui. »

Racine, *Athalie*, acte I, scène 1 :

Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?

ne veux pas de vos boucs; je ne veux pas de vos génisses. Avec moi sont la beauté des champs et la gloire des cieux. Tout l'univers est à moi ainsi que tout ce qui est dans l'univers. Qu'un cœur sanctifié me rende les hommages qui me sont dûs; qu'une victime de louange, qu'une voix pure me célèbre? »

II. Dieu veut être payé de ses bienfaits par notre amour.

Aimez le Seigneur votre Dieu de toute votre affection, de toutes vos entrailles et de tout votre cœur, vous le devez : car, lié par tant de bienfaits, comment pourrez-vous jamais vous acquitter plus justement? C'est lui qui, lorsque vous n'étiez qu'un limon gisant au milieu de la boue terrestre, vous a empêché d'être de la boue pour l'éternité; si vous êtes composé de membres; si vous êtes mû par la pensée; si votre langue parle; si vous discernez avec la raison; si vous touchez avec les mains; si vous marchez avec les pieds; si vous voyez avec les yeux; si vous entendez avec les oreilles; si vous sentez avec les narines; si vous goûtez avec la bouche, c'est le Père et le Seigneur du corps et de l'âme qui vous a tout donné avant que vous l'ayez mérité en quoi que ce soit, et qui, non content de ce seul don, c'est-à-dire de vous avoir formé de membres, orné de sens et de vous avoir donné la vie, vous dispense encore tous les avantages de cette vie, pour qu'elle soit comblée de toutes les délices.

C'est pour vous que le ciel est suspendu dans l'espace, que la terre tourne, que l'air se balance, que l'océan flotte; que les jours succèdent aux nuits et les années aux mois; pour vous brille le soleil, luisent les étoiles et rougit la lune. Pour vous le doux printemps donne leur éclat aux différentes fleurs; l'été réchauffe les champs chargés de

moissons; l'automne voit couler le vin et la grasse olive; l'hiver, grâce à la chaleur du feu, n'a pas de frimas. Pour vous garantir des pluies, vous élevez des toits en pente, et dans les maisons qui vous abritent vous ne vous inquiétez pas des vents. Vous dépouillez le dos hérissé des brebis laineuses, et vous couvrez de doux vêtements vos membres glacés. Les légers voiles de lin ne vous manquent pas, ni les manteaux tissés avec les toisons de l'Orient; une terre fertile qui vous rendra en abondance les semences que vous lui aurez confiées vous fournira les premiers, et les Sères [1] vous cueilleront les autres aux sommets de leurs arbres. Enfin, dans le cours de l'année entière, tout ce que vous avez, c'est la providence de Dieu qui vous le donne : les champs se couvrent de vertes moissons; la colline se revêt de pampres. Vous cueillez sur différents arbres des fruits délicieux; et si, en homme prévoyant, vous soignez votre jardin fertile, vous y trouvez à l'époque où il vous plaira un utile légume. Vous allumez pour tous les usages le pin résineux, et la flamme de la cire brille sur les nobles tables. Non-seulement la terre, qui est soumise à l'homme terrestre, a reçu l'ordre de se prêter à tous ses besoins; mais encore tout ce qui vole près des nuages, tout ce qui nage caché dans les profondeurs de la mer, vous le cherchez çà et là avec des moyens innombrables, tantôt avec un appât trompeur, tantôt avec un lin tressé en filets; tantôt du fond du gouffre vous tirez le poisson; tantôt vous trompez les oiseaux au plus haut de la nue. Lorsque vous chassez, vos meutes envahissent les fourrés des bêtes sauvages; vous les attaquez de loin avec vos traits ou vous les enlacez dans vos filets : sont-

[1] Les Sères habitaient en Asie la partie orientale de l'Inde que l'on appelle aujourd'hui l'empire Birman. Ils recueillaient la soie déposée par certains insectes sur les feuilles des mûriers, la travaillaient et la donnaient en échange à des marchands étrangers contre les métaux de l'Europe.

elles tombées, vous les frappez de votre fer; s'enfuient-elles, vos chiens les arrêtent. Vous maîtrisez avec le frein la bouche du cheval fougueux. Vous forcez les bœufs à se courber sous le joug; vous forcez les chèvres à se laisser traire; et les rayons travaillés avec art vous distillent un miel délicieux. Des rochers vous tirez des pierreries et des sables vous extrayez de l'or; vous arrachez aux entrailles de la terre les durs métaux que le feu met en fusion; vous savez distinguer les simples qui guérissent les tristes maladies, et avec les soins de l'art vous faites disparaître le mal qui cause la mort. Que dis-je ! pour aller chercher des marchandises sur des rivages étrangers, pour leur porter les vôtres et recevoir les leurs, vous parcourez les fleuves avec la rame et les mers avec la voile, et vous franchissez sans peine de grandes distances. Si vous redoutez la mer, vous vous faites porter sur un char, et la terre s'affaisse, sillonnée par vos roues. Mais, si votre corps fatigué cherche un doux repos, l'eau d'un bain vous reçoit tout couvert de poussière; et, après vous être dépouillé de tous vos vêtements, au fond du bassin vous réchauffez vos membres épuisés dans les ondes attiédies.

Pour tous ces immenses biens que vous devez à la munificence de Dieu, que lui rendez-vous qui soit digne d'un pieux amour? Par quelles richesses, par quels dons pourrez-vous vous acquitter, ou par quelle soumission pourrez-vous le payer? Cependant le Seigneur, à qui tout appartient, ne demande pas tout; il lui suffit que, serviteur aimé, vous aimiez votre maître.

III. Leçon de charité donnée à l'homme par les animaux.

Voici qu'une bête de somme en conduit une autre vers les épais pâturages et que la génisse joyeuse mugit à l'ap-

proche de son troupeau. Ces animaux se répondent par des mugissements et se parlent avec la seule voix qui soit en leur pouvoir; de leur langue docile ils se lèchent mutuellement. Ce que la mer cache dans ses flots a aussi ses affections; l'oiseau est doux pour l'oiseau et la bête sauvage pour la bête sauvage. Si par hasard il arrive de quelque côté que ce soit un pillard qui, profitant de sa force, saisit de ses serres ou de sa gueule des êtres plus faibles, alors, si la victime est un oiseau ou si c'est une bête sauvage, on accourt de tous côtés à son secours; et l'on cherche à dégager le compagnon captif, soit par la course, soit par le nombre, soit par la voix, soit par le vol, quand même la délivrance n'est pas possible. Si donc des êtres qui ne sont doués ni de sagesse ni de raison se protégent ainsi mutuellement par le seul instinct de la nature, pourquoi s'étonner que, suivant les commandements sacrés du Seigneur, les hommes se prêtent réciproquement secours, et qu'instruit par l'expérience, par son intelligence, par les événements, par la raison votre frère s'occupe de vos intérêts comme des siens propres? De là vient justement cette douce loi qui enchaîne le genre humain dans les mêmes liens : ne faites point aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse, et faites aux autres ce que vous voulez qui vous soit fait.

IV. Devoirs d'un chrétien envers son prochain.

Si vous voyagez la nuit, vous serez certainement heureux qu'une personne bienveillante vous offre l'hospitalité dans sa demeure voisine de votre route. Vous aussi ayez soin d'accueillir sous votre toit hospitalier celui qui voyagera au milieu des ténèbres. Si vous êtes nu, vous désirez qu'on vous couvre d'un vêtement; si vous avez

soif, vous désirez qu'on vous présente une coupe ; si vous avez faim, qu'on vous donne des aliments pour vous rassasier : laissez-vous donc émouvoir par des souffrances semblables aux vôtres ; partagez votre manteau, votre coupe, votre nourriture avec les malheureux. En effet, êtes-vous tombé, vous réclamez une main pour vous relever ; êtes-vous plongé dans la tristesse, vous cherchez des consolations ; êtes-vous en danger, vous implorez du secours ; êtes-vous en proie à l'incertitude, vous demandez des avis ; ce que vous voulez avoir, offrez-le à ceux qui sont tombés, qui sont plongés dans l'affliction, dans la crainte ou dans l'irrésolution ; que votre charité vous mérite la charité d'autrui dans une semblable perplexité. Assurément vous ne voulez pas être victime d'une fausse accusation ; évitez alors d'incriminer les autres. Vous haïssez les voleurs, abstenez-vous alors du vol ; vous ne voulez pas perdre par la violence ce que vous possédez, n'employez jamais la violence. Vous ne voulez pas que le pacte conclu avec vous ne soit pas exactement rempli, ayez une grande exactitude à remplir vos engagements. Vous voudriez couper la langue qui dit du mal de vous, veillez à ce que jamais une parole haineuse et offensante ne sorte de votre bouche. Si vous avez recours à la bourse d'un ami, vous voulez qu'il vous oblige sur-le-champ ; que votre main soit alors toujours prête à aider celui qui demande à vous emprunter. Vous condamnez ceux qui sont boursouflés d'orgueil ; déposez vous-même toute fierté ; ce que vous condamnez chez les superbes, que votre inférieur ne le retrouve pas chez vous.

V. De la résurrection de la chair et des peines éternelles.

Par vos pieux désirs et par vos saintes actions, rendez votre conduite digne d'être approuvée dans la vie présente

et dans la vie future, afin que, déjà honoré par une vie honnête qui s'écoule rapidement, vous puissiez acquérir après votre mort la gloire éternelle. Car ayez confiance en nos avis et rappelez-vous que toutes les choses qui semblent aux insensés devoir périr demeureront toujours; sachez bien que les âmes rentreront dans les mêmes corps et reprendront leurs anciennes enveloppes corporelles. La figure, la couleur, le sang, les veines, la peau, les os, les cheveux reviendront tels qu'ils sont maintenant. Et non-seulement ce que les pierres bien jointes gardent dans les tombeaux, ce que conservent intact les poudres et les parfums de l'Arabie, mais aussi ce qui est en partie dans des tombeaux, en partie dans des fleuves, tout cela reviendra, plus vite que la parole, former des corps solides; ce qu'a détruit le souffle du vent ou la morsure des animaux, ce que la flamme a brûlé, ce que les ruines ont écrasé, tout cela sera présent, tout se reformera de parties éparses, bien qu'elles aient été la proie des oiseaux, des poissons ou des bêtes féroces; ce que l'action des temps détruit maintenant peu à peu, la trompette du Seigneur le reconstituera soudain, afin que, la chair étant de nouveau animée par l'esprit, les méchants et les justes reçoivent les uns la gloire, les autres les châtiments dans le même corps où ils ont fait le bien ou le mal. Pourquoi en douteriez-vous, puisque le passé vous enseigne à avoir une foi absolue en l'avenir? Regardez les forêts dépouillées par le froid de l'hiver; elles se parent de feuilles qu'on n'espérait plus revoir. La vigne, attristée de la chute de ses sarments desséchés, se revêt de feuilles et se couvre de raisins. Ce qui n'était naguère qu'un grain pourrissant dans la terre devient un chalumeau qui supporte des grains de blé jaunissants et pressés. Les champs qui étaient plongés dans une triste langueur s'embellissent de nouvelles productions et brillent par l'éclat de leurs fleurs. L'année elle-même composée de différents mois a une apparence

de mort quand la saison change, quand le printemps est chassé par l'été et l'automne par l'hiver; et, comme tout ce qui est humain, une chose arrive et l'autre s'en va; cependant, par la volonté de Dieu, les saisons durent éternellement et reviennent chaque année accomplir alternativement leurs révolutions, et la roue mobile de toute une année, en tournant sur elle-même, fait que le temps naît et meurt, périt et renaît. Notre fin, en effet, n'est sujette à aucune fin, et la mort, par laquelle nous mourons d'abord, meurt perpétuellement. Par l'esprit et par l'âme, qui subsistent et doivent vivre toujours, l'homme vivra perpétuellement. L'homme vivra! mais ici les pleurs suivent mes paroles; [1] car c'eût été, je pense, un meilleur sort pour l'homme de pouvoir quitter avec le sentiment de la vie le sentiment de la peine, et même, une fois né, de devenir semblable à ceux qui ne sont point nés, plutôt que d'être mort pour la vie et de vivre pour les supplices en ces temps funestes où le péché règne dans tout l'univers. Ne croyez pas, je vous en prie, que la rigueur du châtiment soit diminuée parce qu'une juste flamme dévore promptement les coupables : voyez ces montagnes dévorées par des feux éternels; elles brûlent continuellement; mais elles ne se consument jamais. Voyez les fraîches fontaines et les rivières azurées; elles répandent toujours leurs ondes, et cependant elles en ont toujours à répandre. C'est ainsi que le feu vengeur brûlera sans cesse les méchants et qu'il conservera cet aliment éternel à son avidité. Si vous taxez mes paroles de mensonges, vous méritez d'en éprouver plus tard la véracité; mais, au contraire, vous échapperez à ce que vous croyez être faux si dès à présent vous craignez ce qui est vrai. Si donc à la mort succède

[1] La plus ardente charité inspire le poëte. Les poëtes ne pleurent ordinairement que sur eux-mêmes, tandis que celui du cinquième siècle pleure sur toute cette partie de l'humanité qui doit être à jamais privée de la vue de Dieu.

une vie éternelle qui réjouit les justes et cause d'horribles souffrances aux méchants, faites tous vos efforts et tous vos vœux pour demeurer dans le chemin qui conduit au bien : foulez aux pieds le monde et le prince du monde, et évitez de vous livrer à des jouissances frivoles.

VI. Contre l'avarice.

Pourquoi vous hâtez-vous de joindre des terres à des terres immenses, vous qui devez être enfermé sous le marbre d'un étroit sarcophage? Pourquoi ambitionnez-vous de vous enrichir aux dépens des autres? Ce que vous enlevez aux autres appartiendra bientôt à un autre, et vous déplorerez ensuite d'avoir si rapidement perdu ces biens, comme ont pleuré ceux qui les possédaient avant vous. Vous construisez d'immenses bâtiments comme s'ils ne devaient jamais s'écrouler, vous qui devez mourir si rapidement. Vous recherchez pour dormir une chambre éclairée par des vitres amincies, une chambre brillamment ornée de marbres de différentes couleurs, comme si un paisible repos ne venait pas trouver des cœurs tranquilles sous des toits tout simplement formés d'un assemblage de poutres. Certes la liqueur que vous fournit la paume de la main apaise aussi bien la soif de votre gosier que la liqueur contenue dans une coupe ornée de pierreries, et la faim qui dévore les entrailles est aussi bien calmée par les mets que contient un modeste plat que par ceux qui sont servis sur du cristal. Est-ce que pour vous garantir des rigueurs d'un hiver glacial la toison de la brebis ne fournira pas un vêtement bien préférable à celui qui, brodé avec un riche métal étiré en fils brillants, ralentit par son poids chacun de vos pas? L'argent et l'or massifs, les pierres précieuses, tout cela est du monde et appartient au monde; tout cela en vient et y retourne.

Vous êtes venu au monde nu, et vous vous en irez nu; vous n'avez rien apporté avec vous, vous ne pourrez rien remporter. Vous pourrez cependant emporter ces biens du monde si vous les méprisez ici-bas; envoyez donc d'avance devant vous des richesses qui se doubleront. Car ces biens, si vous les mettez trop soigneusement en réserve, ne seront bientôt plus à vous; et si vous ne les gardez point pour vous-même, ils vous appartiendront un jour. Les présents que donne un mourant ne sont pas des présents; car il donne ce qui cesse déjà de lui appartenir. Celui qui, en bonne santé, dégagé de toute crainte et l'âme tranquille, se retranche quelque chose pendant sa vie, celui-là donne véritablement; ce qu'il s'est retranché lui sera rendu avec usure; il recevra bientôt des biens incorruptibles celui qui aura donné des biens périssables. Car ni les voleurs ni les ennemis n'enlèveront les biens qu'on aura cachés dans les cieux; et rien ne les détruira, ni le ver rongeur, ni la pluie, ni la flamme dévorante : tout ce que vous donnez aux pauvres au nom de Jésus-Christ et en vue de Jésus-Christ, vous le gardez pour le ciel. C'est lui qui, après le mystère de son incarnation, a dit : « Je suis vêtu dans ceux qui sont nus, je suis soulagé dans la personne des malheureux, je suis visité dans la personne des prisonniers, je suis soigné dans les malades, je suis aidé dans les petits, je suis protégé dans la personne des veuves, et tout ce que vous faites ou ne faites pas pour les malheureux, croyez bien que c'est à moi que vous le faites ou ne le faites pas. » Et de peur que, pauvre, vous ne puissiez alléguer votre pauvreté pour colorer votre avarice injuste, si vous n'avez pas ce que vous demande l'indigent, ni aliments ni eau chaude pour réchauffer le pauvre transi et altéré qui vous implore au nom de Jésus-Christ, donnez-lui un verre d'eau *froide*, et ce verre d'eau pourra vous mériter une récompense. Ainsi soulagez de la manière que vous le pouvez l'indigent qui vous implore, et, si les

biens vous manquent, montrez le désir de l'aider ; car devant Dieu la volonté elle-même ne sera pas perdue quand bien même celui qui aura désiré bien faire n'aura pu réussir.

VII. Contre l'ivrognerie.

Ayez la plus grande aversion pour l'usage immodéré du vin, qui, introduit dans vos veines, ne tarderait pas à devenir un poison. Quand une terre qu'un laboureur industrieux prépare pour la moisson est desséchée par une trop grande chaleur et a besoin d'eau, si des nuages épais amènent des jours humides et pluvieux avant que les herbes arrachées aient été brûlées par le soleil, elle produira aussitôt, hélas ! dans sa malheureuse fécondité, des ronces et des plantes nuisibles à la moisson et qui étoufferont les semences ; de même les corps qui se sont trop adonnés au vin perdent leurs vertus et se remplissent de vices. Et d'ailleurs y a-t-il un spectacle plus repoussant et plus hideux que l'ivresse, qui vous soustrait à vous-même ? lorsque votre tête penche de côté et d'autre ; lorsque vos pas vacillent ; lorsque votre esprit n'a plus de sentiment ; lorsque votre langue se refuse à prononcer une parole et que vos yeux se ferment, appesantis qu'ils sont par un lourd sommeil, vous ignorez ce que vous faites tout en agissant. Que dirai-je ? les fumées de l'ivresse vous enlèvent toute votre énergie ; vos paroles sont décousues et sans suite, les coupes glissent de vos mains et les mets, mélangés de vin, reviennent souvent sur la même table. Parlerai-je de toutes les évolutions que vous fait faire le dérangement de votre esprit, lorsque vous vous livrez immodérément à la joie ou que vous versez des larmes sans raison ; lorsque dans vos sauts vous faites tourner votre corps ou que vous remuez vos bras dans des chœurs lascifs

et désordonnés? On peut dire que vous êtes ensevelis dans le vin et dans les mets et que peut-être même vous avez oublié votre propre nom. Quand vous viendra donc le pieux souci de prier ce Dieu qui vous prodigue si largement tant de biens? Que de malheureux vous pourriez nourrir avec de telles dépenses? Que de jours heureux leur procurerait une seule de vos journées! Mais maintenant que vous êtes rassasié, le pauvre affamé rôde autour de vous; vous vomissez le vin, et c'est à peine s'il a de l'eau : si par hasard une voix indigente vous demande de la nourriture, vous refuserez votre superflu à ceux qui n'ont absolument rien.

VIII. Description des ravages des barbares [1].

Tout semble épuisé et s'achemine vers sa fin comme un vieillard vers la tombe; et déjà la course des jours amène la dernière heure. Voyez combien la mort a soudainement assailli l'univers tout entier et la foule innombrable de peuples que la violence de la guerre a frappés! Ni l'épaisseur des forêts, ni l'aspérité et l'élévation des montagnes, ni les torrents rapides des fleuves n'ont pu nous défendre; les citadelles n'ont point été protégées par leur position; ni les villes par leurs remparts, ni les lieux rendus inaccessibles par la mer, ni les tristes solitudes; ni les gorges profondes ni les antres creusés dans des rochers effroyables n'ont pu échapper aux mains des barbares. Pour un grand nombre, la mauvaise foi, les parjures et les trahisons civiles ont été des causes de mort. Les embûches ont fait autant de victimes que la violence publique; ce qui n'a pas été dompté par la force l'a été par la famine.

[1] Il sera intéressant de comparer avec cette description les descriptions analogues de Tyro Prosper et du prologue du *de Providentia*.

La malheureuse mère tombe avec ses enfants et son époux, le maître subit l'esclavage avec ses serviteurs. Ceux-ci ont été livrés en pâture aux chiens, et les toits consumés par les flammes se sont changés pour un grand nombre en un bûcher mortel. Dans les hameaux, dans les villas, dans les campagnes, dans les carrefours, dans tous les bourgs, çà et là sur toutes les routes la mort, la douleur, la destruction, le carnage, l'incendie, le deuil; la Gaule tout entière a disparu en fumée sur un seul bûcher.

IX. Brièveté de la vie humaine.

Chaque heure nous rapproche peu à peu de la mort; nous mourons dans le temps même où nous parlons, et par une marche qui nous dérobe des progrès insensibles la fin de la vie accélère les derniers jours. Pendant que la nourriture et le sommeil, les conversations et les coupes vous offrent des plaisirs, soyez-vous assis dans votre maison, vous dirigez-vous vers des pays lointains, pendant que vous faites tout ce que vous faites ou que vous ne faites rien, la mort marche toujours sans s'arrêter. De même que le flambeau de cire destiné pendant l'obscurité de la nuit à remplacer la lumière du jour est consumé lentement par le feu sans que nous nous en apercevions et que la flamme dévorante court toujours vers sa fin, de même les choses humaines périssent en s'accomplissant; tout ce que la vie anime se précipite et meurt.

X. Nous ne songeons point à la mort.

Mais nous, quand la première fleur de la jeunesse est passée, quand nos pieds, nos yeux, notre voix, nos mains sont mal assurés, lorsque c'est pour nous une douleur de

nous rappeler ce que nous avons été et qu'une mort prochaine nous ôte toute espérance de retour au passé, alors, courbés, chagrins, le corps usé par les ans, nous n'avons pas encore assez de cette vie qui a été si pénible. C'est que nous nous regardons en quelque sorte comme étrangers au monde ; nous assistons à la ruine de tout ce qui est dans l'univers ; et, malheureux que nous sommes, comme si nous vivions sous un autre soleil, la mort d'autrui ne nous avertit pas de notre propre mort. Nos amis nous sont enlevés soit sous nos propres yeux, soit au loin ; d'une part la douleur nous vient par les yeux, de l'autre par les oreilles. Nos tendres parents meurent au déclin de l'âge, et une épouse est arrachée au sein de son époux. La mort enlève le frère aux embrassements du frère, et peut-être était-il le plus jeune. Ce n'est pas d'après notre âge que la mort nous frappe ; car le père voit les douloureuses funérailles de son fils [1]. Cependant nul n'est assez sage pour penser, d'après ce qu'il voit, qu'il peut aussi souffrir ce qu'il ne désire pas. Cet aveuglement a sa source dans nos iniquités, qui nous font considérer la mort comme un mal éternel ; et nous croyons que c'est un profit pour nous de subir le plus tard possible les châtiments dont la loi sainte menace nos crimes.

XI. Le jugement dernier.

Quand la trompette sonore aura donné le terrible signal pour annoncer enfin l'arrivée de Dieu, la terre se fendra, se disloquera de fond en comble, et de tous côtés se préci-

[1] Huc omnis turba ad ripas effusa ruebat,
Matres atque viri, defunctaque corpora vita
Magnanimum heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum.
(VIRGILE, *Énéide*, liv. VI, v. 305.)

piteront la flamme, la foudre et la grêle. L'univers sera ébranlé dans toutes ses profondeurs ; tous les chemins seront encombrés de gens accourant de toutes parts ; ici on entendra les tristes gémissements de la mort, là les pieux cantiques de joie de la vie : on n'entendra qu'un cri dans ces différentes troupes, et chaque père, accélérant sa marche, conduira avec empressement sa race et sa postérité. Toute la lignée marchera avec allégresse et l'aïeul se tiendra au milieu de ses enfants. Je ne parlerai point des villes fameuses, des nations lointaines et des empires qui existent maintenant ou qui ont existé. Les peuples qu'engourdit le froid, ceux que brûle le soleil, ceux que l'astre du jour visite à son lever, ceux qu'il visite à son coucher, tout ce qui fut enfanté depuis le premier âge du monde jusqu'au jour qui éclairera sa fin obéira à un seul ordre qui réunira de toutes les parties de la terre en un même lieu les âmes justes et les âmes coupables. Cependant parmi tant de milliers d'hommes il n'y en aura pas un seul qui ne soit compté par le Seigneur. Bientôt il montera sur l'éclatant tribunal avec la même chair qu'il a apportée du ciel pour glorifier les hommes ; alors du haut de son trône, la sainteté peinte sur son visage, ne pouvant être vu qu'avec crainte, visible à tous les regards qui peuvent à peine se fixer sur lui, il déroulera avec ordre tout ce qui est arrivé dans les siècles passés, ce qui existe maintenant et ce qui doit arriver d'après une loi irrévocable ; et au milieu des traits de flamme, du retentissement des trompettes, au milieu des chœurs angéliques et de la milice sacrée, au milieu des pâleurs, des larmes, des joies, des vœux et des craintes des enfants, des mères, des jeunes gens et des vieillards, la foule en suspens entendra la sentence dernière qui sortira de la bouche sacrée du saint juge : « Troupe qui ne devez jamais être détachée de mon royaume, allez au repos et à la gloire des justes ; recevez les dons que le Père, qui n'ignorait pas vos mérites et votre vie fu-

ture, vous donne maintenant, mais qu'il vous réservait depuis longtemps. Mais vous, foule impie, toujours opposée à mes commandements, allez vous plonger dans les abîmes de l'enfer. Là vos dents grinceront, et des feux insupportables feront verser à vos yeux des larmes de sang.

SAINT HILAIRE D'ARLES.

Saint Hilaire naquit sur les confins de la Lorraine et de la Bourgogne. Il fut converti par saint Honorat, évêque d'Arles, auquel il succéda en 429, âgé seulement de vingt-neuf ans. Il continua à mener sur le siége épiscopal la vie la plus rude et la plus mortifiée, travaillant à la terre, faisant des filets, secourant les pauvres, rachetant les captifs, prêchant des journées entières et écrivant des homélies. Son zèle peu circonspect lui attira le blâme du pape saint Léon et des persécutions qu'il supporta avec une résignation admirable. Il ne négligea rien pour se réconcilier avec le pape; il redoubla ses austérités et ses travaux apostoliques et mourut l'an 449, âgé de quarante huit ans. On lui attribue un petit poëme d'une pureté de style remarquable sur les six premiers chapitres de la Genèse. Nous en avons extrait le morceau suivant.

Origine du mal.

Dès que le premier homme a osé manger du fruit défendu et s'est laissé prendre aux ruses du serpent, il se trouve coupable et nu; alors, baissant les yeux, il demande un vêtement : il fuit le Seigneur et il se cache le visage. Sa faute l'accompagne et le suit; sa vie sujette au péché affaiblit ses forces, dons qu'il a reçus du ciel; le feu qui vient du ciel s'éteint peu à peu; et son cœur engourdi est glacé par le froid du péché. La nécessité de prendre des aliments et de couvrir son corps se fait sentir, et les misères mortelles s'emparent de son cœur naguère sanctifié. De lui naît la race du péché qui produit un rejeton plus pervers, puis vient une postérité encore pire que la pre-

mière et qui s'accroît au milieu des crimes dont les aiguillons excitent les cœurs insensés des hommes.

C'est alors que les maux commencent à envahir l'univers : les nuages envoient des pluies inopportunes; les éclairs brillent pour la première fois dans le ciel serein; une effroyable grêle se précipite alors sur les campagnes et y répand la ruine. L'air ébranlé retentit du fracas éclatant du tonnerre : tous ces fléaux ne ramènent cependant pas les méchants dans la bonne voie ; une rage impie règne dans tout l'univers, et la fureur que rien ne retient plus est emportée dans une course effrénée : les guerres, le carnage, les parjures, les embûches font la joie des hommes; on se complaît à mentir; on aime à voler et à cacher le produit des vols : plus de foi chez les peuples, plus de respect pour la vérité. Les eaux du déluge lavent les crimes de l'univers : un seul homme reste, réparateur des peuples de la race humaine. L'arche conserve un petit nombre d'élus destinés à perpétuer les justes et nous offre une image du baptême futur.

CLAUDIUS MARIUS VICTOR.

Claudius Marius Victor était un simple laïque qu'une piété solide et éclairée poussa vers l'étude des livres saints. Il écrivit ses Commentaires sur la Genèse vers le milieu du cinquième siècle pour l'éducation de son propre fils Æthérius, et, quoique rhéteur, il sut renoncer aux délicatesses et aux recherches de la rhétorique païenne pour conformer son style à la majestueuse simplicité de l'Écriture. Aussi ce n'est pas un de ces poëtes frivoles et incrédules qui habillent en vers pompeux les fables stupides du paganisme et qui se contentent de jouer habilement avec les formes de la versification et de frapper les oreilles par une suite de sons harmonieux ; c'est un père qui s'adresse à son fils, c'est un écrivain sérieux et convaincu qui s'occupe des choses autant que des mots, qui tâche d'instruire le lecteur et de lui faire partager ses sentiments. Sa lettre à Salmon a la forme du dialogue. Elle est remplie de réflexions morales et religieuses. Marius Victor veut redresser les mœurs de son siècle, les rendre plus simples et plus chrétiennes ; il attaque et flétrit tout ce qu'elles avaient encore de païen et de frivole. On remarquera surtout qu'il reproche vivement aux femmes de son temps de renoncer à la lecture des livres saints pour celle de Virgile, d'Horace et de Térence.

COMMENTAIRES SUR LA GENÈSE.

PRÉFACE.

A Dieu très-bon et très-grand.

Dieu très-grand [1], très-saint et source toute puissante de toute vertu, vous que le jugement de l'esprit humain ne

[1] Marius Victor donne à la préface de son poëme la forme de l'o-

peut comprendre malgré la finesse de son discernement; vous qu'il n'est pas permis de ne pas connaître (car nous croyons que par une raison cachée Dieu est contenu en trois personnes, mais aussi que les trois personnes ne forment qu'un seul Dieu, de manière qu'une substance unique représente trois personnes, conservant par un pieux accord une alliance indissoluble); vous qui êtes éternel, sans commencement et sans fin, qui êtes seul et toujours le même et qui n'êtes sujet à aucun temps, vous dépassez les plus grandes distances où puisse atteindre la portée de l'esprit, et vous n'êtes limité par aucun espace. Que dis-je, il n'est permis à personne de connaître votre image inaccessible aux yeux, à moins que par une faveur spéciale vous n'en permettiez la vue à quelque mortel privilégié. Vous par qui nous existons et par qui nous nous mouvons, il n'y a point de mouvement dont l'influence vous anime. Vous êtes l'âme et la substance absolue de l'âme sacrée; vous êtes la raison et la sage origine de la raison parfaite; vous êtes la vertu, la plus haute vertu et la vertu elle-même; vous êtes la vie et le créateur de la vie et de la lumière qui se répand partout; vous êtes la véritable lumière, vous êtes la cause et la force vitale de toutes choses; c'est de vous qu'a tiré son principe tout ce qui a tout à coup jailli de rien; et, remplies d'un si grand créateur, les créatures ou bien ont une âme ou revêtent des membres : Seigneur, la nature, qui subsiste malgré la fragilité de ses parties, prouve votre existence, et l'harmonie qui y règne montre que vous en réglez l'enchaînement.

Non content de nous donner tout ce qui est créé, vous nous prodiguez encore tout ce que vous faites pour différents usages. Dieu de bonté, vous ne faites rien sans cause, quoique nous ignorions la raison et la portée de vos actes :

raison liturgique, qui, on le sait, s'adresse d'abord à Dieu le Père, expose ensuite l'objet de la demande, et se termine par l'intercession du Rédempteur et par une doxologie en son honneur.

car souvent les choses que la raison, dans son ingénieuse ignorance, regarde comme inconciliables s'harmonisent surtout quand elles semblent le plus se contrarier. C'est ainsi, riche Créateur, que vous combinez des parties homogènes avec des éléments contraires et que vous les pénétrez des vertus dont vous êtes la source. Et cependant, comme tout cela n'existe que par votre puissance créatrice, vous ne manquez d'aucune des choses que vous créez et vous n'êtes nullement privé du monde que vous avez créé et qui vous est redevable de son harmonie constante : en bon créateur, vous mettez votre gloire non-seulement à faire les choses que vous devez donner à l'homme, mais aussi à ne pas dédaigner de faire naître des circonstances favorables à leur accomplissement. Celui qui les regarde comme des bienfaits de votre part sent qu'il vous doit ce qu'il est lui-même : ainsi l'homme doit en toute justice rapporter à vous seul les présents qu'il reçoit et n'en être redevable qu'à vous seul.

Car, Seigneur, si vous avez commandé à toutes choses de naître, ce n'a été que par un pur effet de votre bonté. Après avoir d'abord fait vivre les esprits, vous leur avez accordé de jouir du monde que vous portiez dans votre pensée, de connaître en vous les causes de toutes choses et de voltiger au-dessus des terres et des mers. Vous leur avez fixé le ciel pour demeure et vous leur avez donné un cœur libre et un libre arbitre pour qu'ils puissent agir selon leur volonté, afin que vous devinssiez la récompense des justes et que vous pussiez gratifier leurs pieux mérites comme si vous leur deviez quelque chose. Car si un des premiers esprits nés dans la demeure céleste, jaloux de l'auteur de la lumière et du créateur de la vie, a recherché ce titre et a mieux aimé être l'auteur du mal et la cause des premières rigueurs de la mort, quand il fut précipité du haut du ciel avec les complices de son crime, votre puissance n'en reçut aucune atteinte. Il vous suffit d'avoir fait

le bien : mais, quoique ce soit un crime de vouloir s'élever au-dessus de la puissance de la souveraineté divine et que la grandeur de votre sainteté ne puisse être en rien amoindrie, ce qui met le comble à votre gloire, c'est de n'avoir pas refusé aux ingrats la vie et le sentiment et, qui plus est, de leur avoir accordé la jouissance du libre arbitre de l'âme.

Cependant il ne nous est jamais venu à l'esprit d'accuser la nature du libre arbitre efficace dans les deux sens; car il a été donné à tous de pouvoir mourir pour qu'il fût plus doux de vivre et pour que la liberté de choisir entre ces deux alternatives fût une occasion de mérite, puisque, selon la justice, les récompenses méritées par les saints sont d'autant plus grandes que le châtiment des méchants est plus sévère.

Et même (si je puis le dire sans vous offenser, ô souverain Père) peut-être est-ce à vos yeux un bien plus grand pour les bons de ne pas pécher au milieu de tous les écueils de la vie qu'un mal pour les méchants d'enfreindre votre loi : mais c'est à votre sagesse qu'il appartient de décider ici, puisque c'est en vous seul que nous plaçons toute notre confiance. Cependant il nous suffit que vous ayez ennobli le vil limon de la terre en l'inspirant de votre raison divine, en le douant de votre vertu, en le créant à votre image et en faisant l'homme droit et élevé et le visage toujours tourné vers le ciel : quand la ruse du cruel tyran l'a fait tomber dans les filets de la mort et l'a précipité dans les abîmes impies de l'enfer, vous le ramenez des profondeurs infernales; vous l'appelez à jouir de biens plus grands que ceux qui lui étaient destinés dans le principe; vous le rendez à la vie éternelle; et, après qu'il a triomphé de son terrible ennemi, vous lui ouvrez les portes du ciel. Que nul n'ait donc la témérité d'accuser Adam, notre premier père, d'avoir montré le chemin de la mort en enfreignant la légère

défense qui lui avait été faite et en désobéissant; car la faute de notre premier père a été suffisamment rachetée; c'est, en effet, quelque chose de plus grand de vaincre la mort que de l'avoir ignorée. Maintenant tout radieux, du haut du ciel où il siége, il voit au-dessus de lui les révolutions des astres; il foule, pour ainsi dire, aux pieds les étoiles et appelle ses descendants destinés au royaume futur, ces descendants que la sagesse féconde du Père Éternel régénère par les eaux du baptême et qui en reçoivent une nouvelle vie.

Dieu de bonté, qui faites à nos âmes la grâce insigne de se connaître, et vous, Fils chéri de votre Père, je vous en supplie humblement, répandez dans mon cœur la douceur délicieuse de votre Verbe et prêtez-moi l'éloquence de votre voix; car je me prépare à former un tendre cœur et un jeune esprit[1]; à montrer à un faible enfant le chemin de la véritable vertu. Ouvrez-moi donc les illustres écrits du législateur Moïse, pour que j'y apprenne quelle fut l'origine du ciel, quel fut le commencement du monde, comment dans tout l'univers la foi mystérieuse s'est retirée des cœurs flottants; comment le fléau vengeur a pu sévir avec une force toujours croissante et comment les mœurs anciennes ont complétement dégénéré. Accordez-moi, Dieu tout puissant, de décrire les mystères de la vie éternelle; donnez-moi en même temps la pensée; donnez-moi aussi un temps en rapport avec ma pensée; donnez-moi l'application nécessaire à un si grand travail; accordez-moi un succès tel qu'il dépasse tous les vœux que je peux former (car en écrivant j'ai une intention pure); ne condamnez pas la grande entreprise que j'ose tenter maintenant; malgré

[1] Ce passage justifie ce que nous avons avancé plus haut en disant que Marius Victor avait composé sa Genèse pour l'éducation de son propre fils. Il y a quelque chose de touchant dans cette invocation faite à Dieu par un père qui veut donner à son fils une instruction solide et des principes religieux.

mes fautes, soyez indulgent et fermez avec bienveillance les yeux sur mes péchés. Si par hasard je viole les lois de la prosodie, si je pèche par quelques termes impropres, si l'obscurité règne dans mon style, que la mesure de ma foi n'en souffre aucune atteinte. Je vous le demande au nom du Seigneur Jésus-Christ, votre fils, qui brille avec vous de la même majesté que le Saint-Esprit dans les siècles éternels inaccessibles à nos intelligences.

I. Les sept jours de la création. (*Livre I.*)

Avant les cieux, avant la lumière du ciel et les ténèbres du monde, avant les formes des choses, avant les choses et les principes des choses il existe une essence éternelle qui n'est limitée ni par le passé ni par l'avenir, dans laquelle était toujours le Dieu unique, en qui vivaient le Verbe Dieu et le Saint-Esprit, essence vitale de cette force mystérieuse ; déjà voyant les choses et les causes des choses, les événements futurs et ce qui doit être fait ; considérant par sa vaste pensée et possédant ce que les temps amènent dans leur cours, il était lui-même son royaume immense par sa bienheureuse grandeur ; et Dieu, en qui était réunie une triple puissance, ne manquait pas de témoins de son règne ; Lui qui, donnant pour la première fois et sans aucune semence préexistante des corps aux choses, commandant aux choses d'exister, nous a accordé ce qu'il possédait seul. Sa féconde sagesse a fait ce monde et a créé en même temps l'ensemble des choses ; il a orné ensuite de formes extérieures ces informes principes des choses et a disposé dans un ordre bien établi la succession des temps.

Car ce n'est pas le hasard inintelligent (comme on l'a prétendu dans un accès de folie sacrilége) qui, par le mouvement d'aveugles atomes, a composé une œuvre si parfaite :

il n'est pas non plus permis de dire qu'elle a été faite avant le temps; car tout ce qui reçoit l'existence vit dans le temps. Il n'est pas non plus permis de croire que le monde est éternel, qu'il remonte à la même époque que les trois personnes de la Trinité et qu'il ait toujours existé dans le même état; car il faut reconnaître que toutes les substances corporelles ont eu un commencement. En effet, le corps que des blessures détruisent, que les temps dissolvent et consument prouve qu'il a eu un commencement par la fin elle-même à laquelle il tend : il est juste de croire que toutes les choses qui ont eu évidemment un commencement ont été faites, ou de penser qu'elles sont nées. Il est donc évident que le monde a été créé; persuadés et convaincus par une preuve irrécusable, tous reconnaissent, croient et admettent que Dieu a fait le monde. Celui qui par la puissance et la vertu du Verbe a disposé, a ordonné et a mis en mouvement tout ce qui existe dans la nature soutient ce monde qu'il a créé au milieu de sa fragilité; renouvelant tout ce qui passe, il veille sur l'univers, et par son omniprésence, il en modère le cours rapide. S'il voulait tout anéantir en un instant, il lui suffirait de faire rentrer dans un informe chaos toutes les diverses créatures. Tant est grande la puissance du Père, tant est grande la gloire du Verbe.

Remontons à l'origine primordiale du monde : la voûte élevée du ciel et les terres subjacentes furent les premiers objets de la création : mais l'onde couvrait la terre ainsi que le ciel qu'enveloppaient d'épais brouillards; de noires ténèbres étaient répandues sur le vaste abîme; l'Esprit de Dieu, porté sur la surface des eaux, animait les ondes nourricières et faisait entrer les semences des choses dans les terres qui n'étaient pas encore disposées à produire des plantes. Mais à la voix de Dieu brilla la lumière envoyée d'en haut, et les ténèbres, tirant leur sombre voile, s'éloignèrent des hauteurs du ciel. Alors la sagesse divine donna

à la lumière le nom de jour et aux ténèbres le nom de nuit, et du premier soir et du premier matin se fit un seul jour.

Quand après le premier soir arriva un nouveau matin et que la lumière reparut, le firmament, formé d'une matière opaque, s'éleva du milieu des flots et couvrit au loin les choses qu'il embrassa dans l'immensité de son cercle, qui prit de là le nom de ciel.

Le troisième jour vit les flots tumultueux se séparer : et, après avoir fait disparaître le reste des eaux, Dieu établit un vide immense dans les espaces éthérés : alors la partie inférieure du monde, à sec pour la première fois, montra sa surface mise à nu, et, obéissant en tremblant à l'ordre de Dieu, les ondes vinrent entourer les terres qu'elles ne couvraient plus de leur masse azurée. Fécondé par un limon nouvellement créé, le sol se couvrit rapidement de plantes variées, comme il en avait reçu l'ordre; de jeunes forêts s'élancèrent d'une tige encore tendre et balancèrent majestueusement leur chevelure de feuillage; suivant leur espèce, chaque arbre et chaque plante produisirent des fruits et des graines, et la terre se revêtit de verdure.

Trois jours étant passés, le soleil, enflammé par le mouvement rapide que lui a imprimé le Créateur, reçoit l'ordre de se condenser en flammes et en un globe de feu, et les premiers jets de lumière répandirent des rayons empourprés s'élançant d'un rouge foyer. La lune, astre éclatant de la nuit, qui brille d'une lumière empruntée, fut suspendue au-dessous du soleil et reflèta les rayons qu'elle reçut de lui; les différentes zones du ciel furent semées d'étoiles étincelantes et brillèrent d'un vif éclat, comme autant de fleurs aériennes; la nuit azurée s'étonna de voir resplendir ces ornements au milieu de ses ténèbres, lorsque leurs rayons projetèrent des flammes éclatantes et lorsque les astres nouvellement créés commencèrent leur cours rapide, eux que le soleil obscurcit et dont il détruit

l'éclat pendant qu'il divise l'année en quatre saisons. Tandis que la révolution de la lune est mensuelle, le soleil se contente d'une seule révolution qui forme une année complète, et par son cours merveilleux il proclame son divin Créateur.

Le cinquième jour vit se mouvoir les êtres qui vivent dans les eaux de la mer et naître les monstrueux cétacés qui soulèvent au milieu des flots salés du gouffre de l'Océan leurs corpsd'un poids énorme. L'eau, qui ne convient point à nos corps, conserve les leurs, nourrit les jeunes poissons et féconde aussi les semences de la terre. Les oiseaux, espèce délicate, reçurent ensuite l'existence : car tandis que la vie donne aux eaux liquides la forme d'un être animé et pénètre jusque dans les profondeurs de la mer, les ondes s'enflent et se peuplent d'une foule innombrable d'êtres : mais il ne suffisait pas que la race entière des poissons fût créée et qu'une troupe d'animaux couvert d'écailles montât au sommet des flots ; il fallait que, volant au-dessus des eaux, l'oiseau, instruit à toucher de son aile les retraites célestes, pût nager au milieu d'un air pur. La même matière servit donc à former en même temps les oiseaux et les poissons.

Déjà la lumière brillait depuis six jours dans le ciel étincelant après le bienfait de la création du soleil, source de la vie des êtres; déjà la terre réchauffée commençait à se reposer des douleurs de l'enfantement, lorsque Dieu, méditant de plus grands desseins, lui commanda de produire toutes les espèces d'animaux qui ne vivent que pour se mouvoir et qui sont destinés à se prêter à tous les usages. Sans plus tarder, du sein de la terre s'élancent des êtres vivants qui prennent la forme qui appartient à leur espèce.

Lorsque toutes les choses furent régulièrement et abondamment dotées de toutes sortes de propriétés bienfaisantes que Dieu devait leur conserver pendant une longue suite d'années, la machine du monde sembla alors très-

belle à son auteur. Mais qu'est-ce que le monde, les astres et leurs révolutions, l'air, la mer et ses flots azurés, la terre et sa verdure s'il n'existe pas un spectateur qui puisse admirer tant de majesté, tant de grandeur et promener ses regards avides sur chaque partie de la création? A quoi sert que les limites soient si reculées et que les propriétés soient si vastes s'il n'existe pas de possesseur? Le roi du ciel se livrait à de telles pensées, les pesant dans la balance de son Verbe : « Nous avons achevé la plus grande partie de notre œuvre; ce que nous avons créé est bon : faisons maintenant, dit-il, l'homme, qui règne dans l'univers et soit l'image de Dieu : il convient que, doué du libre arbitre, il ressemble à son Créateur celui qui par l'âme domine sur toutes les créatures. » Il avait dit, et l'homme fut créé. Il ordonna à l'homme et à la femme de croître en postérité et de remplir l'immensité des terres encore désertes. Alors la puissance de naître fut accordée aux objets créés, principalement à ceux que la vie semble animer, et ils se multiplièrent, en conservant leurs premières formes.

Le septième jour, qui vit le Père suprême s'arrêter dans son œuvre et se reposer et qui vit la fin d'un si grand ouvrage, devint à juste titre un jour consacré; car le repos de Dieu et le terme qu'il mit à ses travaux attestent sa grandeur et sa puissance.

Le septième jour offrit l'exemple d'un repos dont nous devons tous espérer jouir dans le royaume des cieux, si toutefois le nombre des bonnes actions des fidèles suffit pour le mériter. Ce jour marque aussi celui où Jésus-Christ brisa les liens de l'enfer et revint vainqueur des profondeurs infernales, Jésus, qui, triomphant, doit retourner dans le palais du Père, exempt alors de toute souffrance, pour se reposer dans sa chair humaine. C'est ainsi que Dieu a su cesser et prendre du repos, afin qu'en cessant il fît davantage, et que se reposant éternellement et travaillant

éternellement, faisant succéder les temps et les âges il achevât en s'arrêtant tout ce qu'il avait créé. Maintenant il nous est permis de résumer, d'après Moïse, ce que fut Adam et de quelle matière Dieu l'a formé.

Car l'homme a été créé le premier par les mérites quoique le dernier suivant l'ordre de la création, afin qu'il sût être la première des créatures et rendre au Seigneur de justes actions de grâces. La main excellente du souverain Dieu, devant faire l'homme, prit un limon facile à manier et à façonner, un limon qui pût se prêter à toutes les formes, à tous les contours que sa volonté devait lui donner et qui reproduisît l'homme d'après l'image qu'il s'était formée dans son esprit : alors de son souffle plein de chaleur émane la vie qui féconde cette terre; amollie par cette haleine divine, la terre se transforme en chair, et le sang, ce fluide subtil, pénètre par tous les pores et gonfle les veines encore molles. Alors l'homme se sépare de la terre, s'élève et s'anime; une sage raison entre en lui et il adore le Seigneur. Ainsi s'élanceront de leurs tombeaux entr'ouverts les corps ensevelis, et ils viendront adorer le Roi du ciel et de la terre lorsque Jésus-Christ, brillant de majesté, descendra des cieux et ouvrira le sein fécond de la terre. Car si Dieu a fait sortir d'une vile poussière ce qu'elle ne contenait point, c'est-à-dire une forme majestueuse, il lui est très-facile de faire sortir intact de la poussière ce qu'elle a tenu caché pendant un grand nombre d'années. C'est ainsi qu'à ses ordres les corps revêtiront leurs premiers membres et sortiront de leurs antiques tombeaux. Ainsi il n'y a rien dans le passé qui ne soit une image de l'avenir.

II. La tentation.

Mais le rusé serpent employa ces détours pour persuader à Ève innocente d'enfreindre la défense du Seigneur :

« O race humaine, vous êtes privée d'une vie meilleure et vous ne connaissez pas les vrais biens ; car vraisemblablement il doit ne pas connaître le bien celui qui ne connaît pas le mal et qui ignore en quoi diffèrent ces deux choses opposées. Aussi Dieu n'a pas voulu permettre à l'homme de goûter les fruits sacrés de peur qu'après avoir dissipé le nuage qui couvre son esprit il ne jetât les yeux vers le ciel, qu'il ne connût le souverain bien et qu'il ne fût semblable aux dieux. » Maintenant il m'est possible d'entrer dans quelques développements et de déplorer la chute honteuse de nos ancêtres.

O trop malheureux gentils que la fureur a jetés dans une foule de cultes divers, qui avez imaginé les noms d'un grand nombre de dieux et qui avez d'un seul Dieu fait des dieux innombrables ! c'est la voix impie du cruel serpent, cause de notre mort, qui a fait la première entendre un tel blasphème ! Car après qu'Eve crédule eut, par sa désobéissance sacrilége, enfreint les commandements de Dieu elle connut la grandeur du mal et chercha un complice de sa faute : alors, avec une habileté criminelle, elle employa pour tromper l'innocence de son mari les mêmes ruses qui l'avaient fait succomber. C'est ainsi que le malheureux Adam, vaincu par un double ennemi, tombe dans le crime et touche à la pomme pleine du suc sacré. Mais comme ils enfreignaient les prescriptions d'une loi sévère, ils ne trouvèrent qu'un poison mortel dans ce fruit défendu que leur bouche a touché ; ils sentirent alors l'énormité toujours croissante de leur crime, qui jeta dans leur cœur des sentiments inconnus. C'est alors que la crainte et la pudeur se révélèrent pour la première fois ; car tant que les hommes avaient le sentiment des choses élevées et que, consacrés au ciel et au bien, ils portaient constamment leurs regards vers le Très-Haut, tandis qu'ils pénétraient le mystère des desseins étonnants de la Divinité par les lumières de leur intelligence non encore as-

sujettie aux lois de la matière, ils n'avaient aucun souci de leurs membres. Mais dès que l'influence de la vie éternelle cesse de les animer, dès qu'ils sont devenus la proie de la mort, ils ressentent le froid, le chaud et les intempéries de l'air; pour la première fois les hommes voient qu'ils manquent de vêtements; ils rougissent en secret de leur sexe, et, dignes de compassion, ils dévorent leurs plaintes en silence : alors ils cueillent des feuilles d'un épais figuier, et après leur faute ils vont trahir, en voilant leur corps, le sentiment de honte qui s'empare de leur esprit. Ce n'est pas tout; ils ignorent ce qu'ils font et ne savent comment se fuir eux-mêmes et cacher le crime écrit sur leur front : ils voudraient voir les abîmes de l'enfer s'entr'ouvrir et pouvoir s'y précipiter : l'idée de leur faute les assiége tellement que ces malheureux qui s'effrayent de ce qui est mortel, regardent la mort comme un bonheur; ils se cachent dans les forêts, dans les bois ténébreux et cherchent en vain dans l'obscurité d'inutiles consolations. Où pourrez-vous cacher votre corps timide? La voix qui vous a formés d'une vile poussière se fait entendre dans les recoins les plus cachés du monde; cet organe vivant de la puissance du Père est partout présent et retentit à vos oreilles; elle pénètre dans les retraites les plus secrètes. Pouvez-vous par votre fuite échapper au Seigneur? pouvez-vous espérer passer inaperçus aux yeux de Celui qui voit tout? Et quand bien même vous vous envelopperiez des plus épaisses ténèbres, sauriez-vous jamais échapper à ses regards?

III. La sentence.

« D'abord tu seras maudit entre tous les êtres vivants de l'univers, toi qui as empêché les hommes d'entrer dans le ciel, pour lequel ils ont été créés; toi qui, en les poussant

par ta ruse à toucher au fruit défendu, as été cause qu'ils sont sujets à la mort cruelle. Aussi, pour que ta faute soit suivie d'un juste châtiment, toi qui as replongé l'homme dans la poussière, ton corps, à cause de ton injustice, rampera sur la terre et ta poitrine tracera des sillons sur le sol endurci. Pour avoir touché au fruit défendu, tu chercheras ta nourriture au sein de la plus vile poussière [1]; et puisqu'il t'a plu d'être la première cause d'une mort digne de toi, tu mourras d'un supplice éternel, tu éprouveras dans une lutte formidable la haine du genre humain particulièrement déchaînée sur toi et sur toute ta race, et, pour que cette mort dure longtemps, j'en ferai pour toi un perpétuel objet de terreur : tu ramperas sur les pieds et ta poitrine touchera la terre; la femme te tuera avec ta race; [2] ta ruse expirera à ses pieds, dont elle imprimera avec horreur la trace sur ta tête. »

[1] Bossuet, *Hist. univ.*, 2e partie, ch. 1 : « La terre, dont il est dit que le serpent se nourrit, signifie les basses pensées que le démon nous inspire : lui-même il ne pense rien que de bas, puisque toutes ses pensées ne sont que péché. »

[2] La croyance en la punition du démon, de cet ennemi de Dieu et des hommes, la promesse d'un Rédempteur né d'une Vierge se répandirent dans le monde païen et se mêlèrent plusieurs fois aux fictions des poëtes. Nous avons déjà cité Virgile; ici nous rappelons quelques vers d'Eschyle tirés de son Prométhée, puni pour avoir dérobé *le feu principe de tous les arts* et pour avoir fait aux mortels des présents auxquels ils n'avaient pas droit. Eschyle donne à cette femme, mère future du libérateur de l'humanité, le nom de « Παρθένος ἀστεργὰνωρ », vierge rebelle à l'hymen.

Vers 30. Βροτοισι τιμὰς ὠπασας περα δίκης.
Vers 749. Νῦν δ' οὐδεν ἐστι τέρμα μοι προκείμενον
Μόχθων, πρὶν ἂν Ζεύς ἐκπέση τυραννίδος.
Vers 761. ΙΩ. Ἦ προς δαμαρτος ἐξανίσταται θρόνων;
ΠΡΟΜΗΘΕΥΣ. Ἦ τέξεταί γε παῖδα φέρτερον πατρος.
Vers 861. Αυτη κατ' Ἄργος βασιλίκὸν τέξει γένος.
Vers 863. Σπορᾶς γε μην ἐκ τῆσδε φύσεται θρασὺς
Τοξοισι κλεινὸς, ὅς πόνων ἐκ τῶν δ' ἐμὲ
Λὔσει.

Il résulte de ces citations et de l'importance que les anciens ont

Il dit et s'adresse en ces termes à Ève atterrée : « Quant à toi, qui, non contente de te perdre seule pour le simple fruit d'un arbre, femme téméraire, as entraîné ton mari dans ton crime, tu seras comme sa servante et, subissant la volonté de l'homme, tu seras appelée à souffrir des maux inouïs. Pour avoir osé la première propager le mal, tu seras en proie à des douleurs sans nombre : l'enfantement de nombreux enfants sera pour toi accompagné de grandes souffrances ; car ces enfants, que, par ta faute, tu créeras mortels, seront plus d'une fois cause de la mort de leur mère.

« Toi qui as dédaigné mes avertissements et les premières obligations de ton salut et qui as préféré céder aux tentations de ta femme, puisqu'il t'a plu de mourir, subis désormais le sort que t'a mérité ton crime. A cause de tes fautes, la terre que ta charrue sillonnera sera maudite et elle ne te produira que des ronces et des épines ; elle sera stérile, elle trompera tes espérances, et elle ne te sera plus fidèle : tu pouvais vivre heureux ici au sein des délices et pour l'éternité ; tu ne l'as pas voulu ; vis donc maintenant par un pénible travail ; sois continuellement malheureux pendant ta vie, jusqu'à ce que la tardive vieillesse te rende à la terre et t'enferme dans son sein. » Il dit, et, afin que leur inexpérience ne leur fasse pas souffrir l'intempérie de l'air, il les couvre, dans sa miséricorde, de peaux d'animaux et les instruit à conserver leur vie, et de peur qu'ils ne retombent dans de semblables crimes il frappe l'esprit du malheureux Adam de la crainte de la mort.

Afin qu'ils ne tirent pas de l'arbre de la vie une prolongation de leur vie dans l'éternité et que des supplices trop pénibles ne s'appesantissent pas sur ces malheureux

attribuée au Prométhée d'Eschyle que l'on s'attendait à la chute des dieux du paganisme, au retour de l'âge d'or, à la naissance d'un Libérateur qui naîtrait d'une vierge et qui serait le chef d'une race nombreuse.

pécheurs dans une vie trop longue, exposée à de trop grands dangers et sujette à des peines trop cruelles, ils recoivent l'ordre de quitter sur-le-champ les lieux sacrés; ils en sont chassés par les vents qui viennent du fond des épaisses forêts et se réunissent dans un tourbillon violent pour les chasser du séjour sacré du Paradis. C'est ainsi qu'ils sont expulsés du ciel et renvoyés sur la terre, où ils soupirent après les joies qu'ils ont perdues. Pénétrés de tristesse, ils gardent un profond silence et se demandent où ils iront, ce qu'ils ont perdu, quelle sera désormais leur existence, quelle a été leur vie passée. Ils sont aussi inquiets du sort qui les attend à la fin de leurs jours; ils ignorent si des souffrances plus grandes encore ne leur sont pas réservées, s'il leur reste encore quelque espérance dans leur malheur, si une mort éternelle ne leur enlèvera pas le peu qui leur reste des dons de Dieu; si, après avoir cueilli à l'arbre de la science du bien et du mal le fruit de la mort pour le monde et pour les générations futures, quelque autre arbre ne pourra pas leur rendre la vie. [1]

IV. Mort d'Abel. (*Livre II.*)

Lorsque deux enfants furent venus former la première famille et apporter ainsi de grandes consolations à des souffrances de toutes sortes, lorsque nos premiers parents virent leur double progéniture, ils trouvèrent un adoucissement à leurs maux cruels dans l'accroissement de leur tendresse et purent enfin espérer d'être aidés par eux dans la culture de la terre : l'aîné, Caïn, de sa lourde charrue, retournait le sein fertile de la terre; mais Abel,

[1] Cet arbre libérateur que le poëte fait entrevoir à nos premiers parents est l'arbre de la croix.

qui avait le privilége de tirer son existence d'êtres vivants, faisait paître ses troupeaux sur la cime aride des collines, dans les herbages d'une campagne stérile, et de leur lait nourrissait ses parents. Mais lorsqu'ils eurent recueilli avec joie le fruit qu'ils avaient espéré de leur travail, ayant vu que la faveur divine les comblait de biens qui dépassaient leurs vœux, ils résolurent tous d'eux d'en offrir à Dieu les prémices. Caïn le premier couvrit de fruits nouveaux les autels sacrés ; Abel, de son côté, offrit un agneau blanc. Première image du sacerdoce et bientôt victime de la cruauté de son frère, il préfigurait de loin Jésus-Christ ; car tandis que Jésus était ici-bas le pontife éternel suivant l'ordre de Melchisédech, la haine et l'envie de ses frères s'élèvent aussitôt contre lui ; il en devient la victime et il est attaché à l'arbre salutaire de la croix.

C'est ainsi que jadis, avant lui, l'innocent Abel éprouva la jalousie de son frère ; car lorsqu'ils eurent offert l'un des fruits, l'autre un agneau blanc comme la neige, la fumée de l'holocauste d'Abel alla soudain se perdre dans les profondeurs du ciel ; mais celle qui sortait des fruits offerts par Caïn fut repoussée du ciel et se rabattit sur la terre, soit qu'il eût offert à Dieu les plus mauvais fruits de ses champs, soit que Dieu n'eût pas pour agréable ce que lui présentait un cœur avare. Alors Caïn hors de lui-même s'enflamme de colère ; il puise le poison de la jalousie à cette source d'où le serpent l'avait jadis tiré ; il renverse son frère, qui ne sait opposer aucune défense, et il l'immole avec la plus atroce cruauté.

O crime ! jalousie insensée, colère, haine subite, force brutale, où n'entraînez-vous pas les malheureux mortels ! Qu'a fait ce frère innocent ? Est-ce pour avoir été le plus juste qu'il a mérité la mort ? A peine les parents ont-ils enfanté qu'il y a déjà un crime à déplorer ; nous avons ajouté la honte à la honte, et le rusé serpent a une réponse à nous faire, si nous voulons lui reprocher d'être cause de

notre mort; car cette première postérité a augmenté son crime en y ajoutant le meurtre; cette mort, dont la faute de nos parents a été la cause (chose horrible à dire), l'impiété en fait un nouveau crime. C'est ainsi, impie et cruel Caïn, que tu souilles par ton forfait l'univers qui vient de naître : déjà dissous par la mort, tu subiras des tourments éternels; tu es plus pervers encore que l'affreux serpent, si nous mesurons l'énormité de ton crime. Car ce serpent nous a apporté la mort, mais il ne nous l'a pas donnée : nous l'avons reçue quand elle nous fut apportée; mais toi, le premier, tu as causé la mort d'autrui. Le crime est d'autant plus grand que l'on peut se défier d'un ennemi public, mais non pas de toi, ennemi particulier contre qui il n'était pas possible de se mettre en garde. Qui en effet pourrait craindre quelque chose de la part d'un frère aimé?

Mais il n'est pas de faute commise par l'homme qui soit si criminelle que Dieu ne la veuille remettre dans sa clémence, pourvu que le repentir suive le crime. Caïn en est une preuve : Dieu, dans son inépuisable clémence, daigna adresser des reproches au fratricide encore couvert du sang de sa victime; bien plus, il lui demanda avec douceur où était son frère; il lui reprocha de nier son crime et lui infligea un châtiment trop léger pour un si grand forfait; car, après qu'il eut été chassé et expulsé par ses parents, Dieu se contenta de l'éloigner et de le reléguer sur de vastes rivages avec l'ordre de quitter sur-le-champ le pays de ses pères.

V. Le déluge.

Noé était le seul juste en faveur duquel Dieu différait de faire éclater sa colère : il avait pendant cinq cents ans mené fidèlement une vie exempte de tout crime et

s'était toujours fait remarquer par son zèle à observer la sainte loi.

C'est ainsi que Dieu lui annonce et lui dévoile le secret de ses desseins sacrés : « L'air tout entier est infecté par les vices honteux des hommes; la terre est tombée dans la plus grande corruption : je veux purifier l'univers en le submergeant par les flots agités des mers; par mon ordre les mers vont tout couvrir et se répandre en flots tumultueux jusqu'à ce qu'elles aient emporté les souillures de l'univers, les hommes qui en font partie et toutes les créatures qui ont reçu l'ordre de vivre ; et, à cause des crimes des hommes, tout sera enveloppé par les flots furieux du vaste océan. Mais comme toi seul as gardé ma volonté dans ton cœur et as mené seul une vie dévouée à ma loi sainte, opposant à la perversité la résistance d'une volonté pure, je disposerai l'accomplissement de mes desseins de telle sorte que la race impie subira un juste châtiment, que les souillures de l'univers seront effacées, qu'une race mortelle meilleure renaîtra de toi et que les peuples qui vivront dans les siècles futurs te nommeront leur père.

Construis-toi donc une arche composée de poutres équarries ; qu'elle soit longue de trois cents coudées et large de quatre cents; que sa hauteur soit de trente coudées; qu'elle soit ornée d'une fenêtre d'une seule coudée et que de plus une porte soit ménagée sur la gauche. Que des flots bouillants d'un bitume liquide enduisent les fentes de l'arche et les couvrent de tous côtés. Lorsque deux planches auront séparé l'arche en trois étages, que chaque espèce d'animaux ait un endroit séparé pour qu'il n'y ait entre eux ni mélange ni luttes et pour qu'il n'y ait pas de confusion dans les aliments dont il convient que tu gardes seulement la semence; car je m'occuperai de ne laisser manquer de rien ces êtres que tu auras recueillis. »

Noé retient fidèlement toutes ses instructions (car Dieu,

communiquant à son serviteur sa pensée et sa volonté, lui donna la faculté de vouloir et de pouvoir ce qu'il ordonnait); il s'empresse d'exécuter les ordres qu'il a reçus et se met à abattre d'épaisses forêts et à couper des chênes séculaires. Les bois éclaircis reçoivent les rayons de la lumière; la plaine est privée de ses ombrages et les vallées sont dépouillées de leurs chênes, aussi vieux qu'elles. Mais lorsqu'il a préludé à son œuvre par un si grand travail, il en remet l'achèvement à un siècle plus tard, afin qu'un nouveau genre de vie puisse par ses vertus effacer les fautes de la vie passée et que la race impie des hommes change ses mœurs sauvages.

O malheureux humains! ce délai apporté à un juste châtiment n'a servi qu'à vous rendre plus coupables. Non-seulement vous aurez à expier les crimes passés, mais vous serez encore plus sévèrement châtiés pour avoir, pendant le temps qui vous a été accordé, repoussé le pardon, puisque le Seigneur, en différant le jour du châtiment, vous a montré clairement qu'il aime pardonner à ceux qui reviennent au bien. La charpente étant déjà faite, l'immense machine voit ses vastes flancs se construire, refuge suprême que le Père a préparé lui-même pour vous mettre tous, objets de la création, à l'abri du naufrage et des flots impétueux.

Alors du haut du ciel Dieu daigne par sa voix avertir Noé, son serviteur, que le moment suprême est arrivé de se retirer dans les profondes retraites de l'arche et d'arracher sa femme, ses fils et ses brus à une fin imminente et aux ténèbres de la mort, et de faire entrer tous les animaux dans les retraites qui leur sauveront la vie, soit qu'ils vivent sur la terre, soit qu'ils habitent les régions lumineuses de l'air; il lui ordonne de choisir sept animaux purs de chaque espèce, et deux de chaque espèce des animaux impurs, qui sont appelés ainsi parce qu'ils ne sont pas propres à être offerts en sacrifice.

Bientôt tout ce qui respire sous la voûte du ciel, ignoré des diverses parties du globe, se presse en tumulte et s'engouffre dans l'arche entr'ouverte. Vous diriez que ces animaux pressentent déjà le déluge, qu'ils obéissent à Dieu leur créateur, et que des bêtes privées de sens l'emportent alors en raison sur les hommes imprudents, quoiqu'elles n'aient aucune intelligence.

Dès que Dieu a vu l'arche pleine de tous les germes de vie qui existent, il ordonne de la fermer. Alors la nuit se précipite, des ténèbres subites obscurcissent le ciel, une pluie abondante, qui s'échappe des cataractes du ciel, tombe avec fureur sur la terre et sévit également sur tout l'univers. L'onde qui tombe des nuages ne suffit pas pour une telle inondation; les eaux placées au-dessus du firmament sont lâchées; le ciel dans toute son étendue se condense en nuages immenses; le vaste abîme des eaux s'ouvre et laisse tomber des sources égales à des torrents : tout se mêle peu à peu dans un gouffre commun; les eaux que vomissent le ciel et la terre, celles que déversent les nuages bouleversent et submergent dans une ruine commune laboureurs et campagnes; les troupeaux dans les étables et les hommes dans les villes sont engloutis dans les eaux au milieu de cette ruine de l'humanité qui se noie; rien dans l'univers ne conserve son premier état; la mer couvre tout et les fleuves en débordant perdent leurs noms. Bientôt, dans sa course tumultueuse, l'océan, qui regorge de fleuves sans en être rassasié, attend ces nouvelles ondes qui roulent avec tant d'impétuosité. Alors, augmenté par ce tourbillon qui s'accroît sans cesse, il pousse devant lui ces flots et les force à s'élever en montagnes à mesure qu'ils refluent vers lui.

Déjà l'arche surnageait à quinze coudées au-dessus de tout l'univers (car telle était son élévation au-dessus des plus hautes montagnes) après quarante jours de pluie furieuse et de destruction universelle. Au bout de cent

cinquante jours, par un temps clair, le volume des eaux restait à la même hauteur, lorsque le Père tout-puissant, ayant pitié de cette foule renfermée depuis si longtemps dans sa prison, ordonna à la mer de se retirer peu à peu de la terre et de rentrer insensiblement dans son lit, de peur que, par sa retraite subite, elle ne bouleversât toute la terre et afin que le sol desséché revînt à un état solide. Le sommet du mont Ararat commença à paraître de plus en plus au milieu de l'atmosphère éclairci ; on put alors voir la cime des montagnes; les flots descendirent du haut des rochers, et à mesure que la mer se retirait l'on vit surgir les forêts et apparaître des collines jusqu'alors cachées.

Bientôt l'arche s'ouvrit et laissa partir un noir explorateur, qui, joyeux de revoir un ciel serein et de trouver de la pâture, ne songea plus à rentrer dans son ancienne demeure. Alors une colombe fut envoyée une première fois du séjour tutélaire; mais elle ne rapporta rien qui pût fournir quelque indice de la fin du déluge. Renvoyée de nouveau, elle rapporta cette fois une petite branche d'olivier, symbole pacifique.

A cette vue les captifs éclatent en actions de grâces en l'honneur de Dieu le Père de toutes choses, et versent des larmes de joie, comme des assiégés qu'un vainqueur farouche a menacés dans leurs murailles et qui voient soudain des secours leur arriver, comme des condamnés que la sentence d'un juge clément vient de rendre la vie, comme des gens qui voient la vie reparaître après une léthargie semblable à la mort; à leurs sanglots de deuil succèdent des pleurs de joie.

Lorsque la nouvelle messagère eut, en ne rentrant pas, annoncé que la terre était enfin accessible, car elle avait pu se poser sur le sol, on se lassa de demeurer dans ces sombres retraites et l'on voulut aller respirer l'air du ciel, dilater son âme et se repaître de cet air vivifiant. La

porte était ouverte, mais on ne pouvait la franchir avant que celui qui avait ordonné aux derniers habitants de la terre de s'y renfermer eût par un avertissement céleste commandé à Noé de quitter cette retraite sacrée avec sa fidèle épouse, sa famille, ses enfants et ses modestes brus et qu'il eût permis à ces colons de fouler aux pieds la terre qui leur était rendue, d'ouvrir les portes à tous ces animaux captifs depuis si longtemps et qui survivaient à l'extinction de leur espèce, de les laisser sortir, eux que le Créateur avait sauvés dans sa bonté pour servir aux besoins des hommes. Ils se précipitent tous vers la porte ouverte; la gent ailée gagne l'air, et les autres se dirigent vers les bois et les forêts; les uns se plongent dans les humides cavernes, les autres bondissent en liberté dans les campagnes abandonnées par les eaux et au milieu des vastes prairies.

VI. Origine de l'idolâtrie. (*Livre III.*)

Lorsque la race du Seigneur florissait sous sa sainte loi en voyant s'accroître le nombre de ses enfants et se confiait au Dieu unique du ciel et de la terre, tout obéissait aux ordres bien inspirés des hommes; la terre était féconde, la mer navigable et l'air vivifiant. L'industrie ne leur faisait pas défaut; car, grâce à ce Maître céleste, ils apprenaient toutes choses. Mais dès que le monde se fut laissé entraîner à commettre des crimes et qu'il se fut profondément plongé dans l'abîme des vices [1], cette race damnée perdit

[1] Tous les historiens sérieux reconnaissent que la connaissance du vrai Dieu s'est transmise d'âge en âge par la tradition; que les premiers hommes, en adorant un Être suprême et unique, ont pratiqué toutes les vertus, et que la corruption s'est répandue sur la terre à mesure que la tradition primitive s'est altérée. La fable de l'âge d'or et de l'âge d'airain, comme la plupart des fables, est au fond une vérité historique défigurée par l'imagination des poëtes.

ce bonheur insigne; elle oublia Dieu et ne rougit pas de créer des dieux sans nombre : telle est la conséquence de l'oubli du Père suprême!

Alors l'inventeur de la mort cruelle ne souffrit point que les éléments de sa malice sommeillassent; il soumit tout à sa pernicieuse domination pour imposer la fatalité[1] à l'univers, pour persuader que Dieu n'existait pas ou qu'il dédaignait comme trop au-dessous de lui le gouvernement de ce monde. Aussi ce rusé tentateur persuada de rapporter aux astres errants le cours de toutes les choses humaines et de tous les événements qu'il était juste de rapporter à Dieu seul, d'examiner les fibres des oiseaux, la direction de leur vol; il fit naître en eux le goût de l'art criminel de la magie; il leur insinua d'adorer plusieurs dieux, des idoles muettes, ou plutôt, caché lui-même dans les idoles, il conseilla aux hommes de l'adorer, lui qui aurait plutôt mérité d'être brûlé.

Le premier que l'on vit tomber dans ce crime inouï fut Nemrod[2], le plus grand fauteur de l'impiété, né de

[1] La nécessité, « ἀνάγκη » chez les Grecs, « fatum » chez les Latins, fit le fond de la religion païenne. Il n'en pouvait être autrement. La croyance en un Dieu suprême et unique est si naturelle à l'esprit humain que les idolâtres eux-mêmes ont senti la nécessité de croire qu'il existait une puissance supérieure à leurs nombreuses divinités. Seulement, par une singulière contradiction qui s'explique du reste par les profondes ténèbres dans lesquelles la superstition les avait plongés, ils croyaient tout à la fois que cette divinité était supérieure à toutes les autres et qu'elle était aveugle.

[2] L'Écriture dit (*Genèse*, ch. x, v. 9) que Nemrod, fils de Chus et petit-fils de Cham, fut un chasseur violent devant Dieu. On lit dans Bossuet, *Hist. univ.*, 2e partie, ch. 1 : « Ce fut après le déluge que parurent ces ravageurs de provinces que l'on a nommés conquérants, qui, poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocents. Nemrod, maudit rejeton de Cham, maudit par son père, (*Genèse*, ix, 25) commença à faire la guerre seulement pour s'établir un empire. Depuis ce temps, l'ambition s'est jouée sans aucune borne de la vie des hommes : ils en sont venus à ce point de s'entre-tuer sans se

Cham et de sa race esclave, géant par le corps et par l'âme, roi de l'empire babylonien. Chasseur pervers, il prit les mœurs des Perses et passa des pieux sacrifices du Seigneur au culte du feu. Le démon, qui est la source de tous les crimes et l'ennemi implacable du monde, ne se contenta pas de faire servir aussi adroitement à ses desseins les passions immodérées des hommes, il envahit encore leurs âmes, il se glissa au fond de leurs sens et bientôt après dans leurs affections. La mort cruelle d'un fils unique avait ôté à Nemrod l'espérance de se voir revivre dans ses enfants [1] : le malheureux père passe au milieu de larmes continuelles les jours et les nuits, et essaye de noyer son chagrin dans des plaintes sans nombre; il entre en fureur et demande partout ce fils qui lui a été enlevé : bientôt il adoucit sa poignante douleur en faisant faire sa statue; il fait reproduire sur le marbre de Paros les traits de son fils, et il croit, l'insensé, que la statue est vivante, qu'elle a un sentiment intérieur et qu'elle entend ses gémissements : bientôt il lui élève et lui consacre des autels; il lui accorde des honneurs divins et ordonne qu'elle tienne lieu de divinité. Aussitôt toutes les nations embrassent cette idée criminelle, suivent ce coupable exemple et honorent comme dieux des ancêtres bien-aimés. Elles accordent aux rois les mêmes honneurs, et les appellent dieux. La Grèce

haïr : le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres. » Nemrod est, dit-on, le même que Bélus, qui fut adoré par les Babyloniens et les Chaldéens sous le nom de Bel et par les Phéniciens sous le nom de Baal. L'idole de Baal passe pour avoir été le plus ancien monument de l'idolâtrie.

[1] On ne sait sur quelle autorité s'appuie Marius Victor lorsqu'il avance que Nemrod, inconsolable de la mort de son fils, lui fit élever des autels et rendre des honneurs divins. D'ailleurs il est certain qu'au nombre des sources de l'idolâtrie il faut compter les mauvaises passions et les folles pensées des hommes, et même leurs plus sincères et leurs plus tendres affections, dont le démon s'emparait pour en faire l'instrument de leur perdition.

menteuse s'appliquant à mêler des fictions à la vérité mit au nombre des dieux, sous les plus frivoles prétextes, des ombres plongées dans les ténèbres de la mort, leur élevant des tombeaux et leur consacrant des inscriptions gravées sur des sépultures, jusqu'à ce qu'enfin cette démence se manifesta sous toutes les formes et qu'on donna aux choses les plus viles et les plus impies le nom illusoire de dieu au milieu d'une risée universelle.

Pour faciliter la propagation de semblables erreurs, l'inventeur de la mort avait recours à des réponses à double entente;[1] pour faire tomber dans ses piéges, il s'adressait soit au feu, soit à une source d'eau chaude, soit à la terre, exhalant du fond des antres des sons articulés et prenant le faux nom d'Apollon, divinité illusoire. C'est ainsi que ce cruel ennemi entraînait dans ses filets des nations qui s'étaient séparées du Seigneur, et qu'il les emmenait où il voulait : tel est l'égarement où conduit l'abandon du culte sacré du Seigneur.

VII. La confusion des langues.

Bientôt une tour s'élève avec rapidité, dépasse les nues et s'approche des pures régions du ciel.

Alors le Père tout-puissant de sa voix céleste rassemble

[1] Le savant jésuite Baltus a fait un traité dans lequel il prouve d'une manière irréfutable l'intervention du démon dans les prédictions des oracles. Il suffit de réfléchir un moment pour comprendre que les anciens oracles n'ont pu être simplement le résultat de la fourberie des prêtres païens. Comment, en effet, ceux-ci auraient-ils été assez habiles pour dissimuler leurs impostures et leurs mensonges et pour tromper tous les peuples de la terre pendant des siècles entiers? Comment tant de fourbes se seraient-ils accordés si longtemps pour garder religieusement leur secret? Il faut donc croire, comme Marius Victor et les Pères de l'Église, que Dieu a permis quelquefois au démon de tromper les hommes en prédisant l'avenir.

son sénat angélique, et, après avoir jeté ses regards sur les ouvrages insensés de cette foule orgueilleuse, il s'adresse en ces termes aux ministres de son royaume : « Voyez où la témérité entraîne ces peuples de la terre et où tend l'insolence de leurs projets : ils se figurent pouvoir élever jusqu'au ciel des édifices construits par une main mortelle et les faire arriver jusqu'à notre séjour, lorsque nul de ceux qui portent un corps terrestre ne peut monter au ciel, si ce n'est Celui qui en descendra un jour. Mais comme ils ne sont tous maintenant qu'un même peuple et qu'ils ont tous le même langage, ils continueront à élever leur tour et ils ne s'arrêteront pas avant que, dans leur parfait accord, ils aient achevé l'œuvre commencée, tant est grande la démence de l'esprit humain. Venez donc (afin qu'ils apprennent ce qu'il leur est défendu de faire et leur impuissance), descendons en ce lieu, jetons la confusion dans ces cœurs ligués par l'orgueil, et donnons-leur différents langages, afin que la confusion et la diversité de leurs idiomes les punissent de s'être unanimement associés pour m'offenser.

Il dit, et ces hommes, tout entiers à leurs travaux et occupés à construire cette tour, s'aperçoivent avec étonnement qu'ils oublient leur premier idiome et qu'ils parlent une langue inintelligible et inconnue : l'ardeur du travail cesse; c'est en vain que les maîtres gourmandent leurs ouvriers; nul ne répond, car nul ne comprend : si par hasard l'un essaye de parler, il fait entendre un vain sifflement et s'épuise en vains efforts pour reprendre un mot inachevé. C'est ainsi que la main se refuse à continuer une œuvre insensée entreprise dans un mauvais dessein : on ne suit déjà plus ni ses proches ni son père; on se réunit à ceux que l'on comprend; on se joint à eux et l'on cherche à en faire des compagnons : tandis que la confusion anéantit la parenté chez ce peuple, de nouvelles nations se forment suivant les nouveaux idiomes : ils se

dispersent sur des flottes et gagnent des terres situées sous un autre ciel. Dans les riantes et paisibles prairies des campagnes les oiseaux, attirés pendant le jour, se réunissent pour chercher leur nourriture, et quand la nuit approche ils regagnent leurs demeures ombragées; la troupe se sépare, et chacun suit ceux de son espèce; ils se dirigent d'un vol rapide vers ceux qui leur ressemblent par le plumage et par le chant : de même un seul peuple se partage en diverses troupes qui forment chacune une nation à part, vont s'établir sur des rives lointaines et peuplent tout l'univers.

Quoique cette dispersion eut pour but de punir les coupables, c'était cependant un nouveau bienfait de Dieu; quoique ce fut un juste châtiment pour ceux qui n'avaient eu aucun respect pour le ciel, séjour particulier du Père de l'univers et de toutes choses, de ne pouvoir s'entendre dans leurs nouveaux langages, ce fut cependant un grand bienfait; car cette dispersion des peuples a amené ce résultat que la faute causée par l'accord d'un petit nombre ne pouvait plus se renouveler avec une si parfaite et si complète unanimité, et que les combats sanglants et la fureur cruelle qui auraient causé la mort de tant d'hommes furent réduits à des guerres particulières : c'est ainsi que cette confusion des langues fut utile et avantageuse aux humains. L'usage de l'idiome hébraïque ne disparut pas toutefois complétement; il fut encore en vigueur chez les Hébreux; l'antique langage survécut chez ceux qui ne prirent point part à cette faute et qui faisaient partie des vertueux enfants de Sem, chez ceux qui demeurèrent strictes observateurs de la justice et qui conservèrent le respect dû au Seigneur.

VIII. Délivrance de Loth.

Abraham et Loth cultivèrent ensemble les champs et firent paître de nombreux troupeaux dans de gras pâturages jusqu'au moment où des querelles réitérées s'élevèrent entre les pasteurs de l'oncle et ceux du neveu, lorsque les campagnes devenues trop étroites pour le grand nombre des troupeaux ne suffirent plus à leur nourriture. Alors Abraham, ami de la justice et strict observateur de l'équité, voulant mettre un terme aux disputes et faire cesser ces querelles incessantes, partagea, en sa qualité d'aîné, les champs qui leur avaient été concédés. Le plus jeune choisit des campagnes qu'arrosent les ondes bienfaisantes du Jourdain, ce fleuve qui coule au milieu de rives ombragées et fertilise de gras pâturages. Ainsi, pour éviter toute querelle entre les pasteurs, Loth se sépara d'Abraham et alla s'établir dans les champs voisins de Sodome [1].

Dieu, pour consoler Abraham de la tristesse qui régnait dans son cœur, lui dit : « Ne t'afflige pas du départ de ton neveu ni de ta solitude. A toi seul tu me constitueras une nation innombrable et tu seras le père d'un peuple bien-aimé [2].

« Lève les yeux et regarde les quatre parties de l'univers; tourne tes regards vers le midi et le septentrion, vers l'endroit où le soleil se lève et vers celui où il se couche. Tout le pays que tu vois, je te le donnerai à toi, à ta postérité et à tous les peuples qui descendront de toi afin qu'ils l'habitent éternellement, et toi-même tu en jouiras

[1] Sodome était située dans la vallée qu'occupe aujourd'hui la mer Morte ou lac Asphaltite.

[2] Bossuet, *Hist. univ.*, 1re partie, 2e époque : « Les anciennes traditions s'oubliaient et s'obscurcissaient; les fables qui leur succédèrent n'en retenaient plus que de grossières idées; les fausses divinités se multipliaient, et c'est ce qui donna lieu à la vocation d'Abraham. »

longtemps et en toute puissance. Lève-toi et parcours présentement cette terre dans toute son étendue. » Le Seigneur dit, et Abraham s'empresse d'obéir; il quitte sa demeure, émigre; après avoir traversé Chébron [1], il va poser sa tente dans la forêt de Mambré à l'ombre des chênes et y dresse solennellement un autel pour honorer le Seigneur.

En ce temps là, une grande guerre s'élève dans les environs; d'avides ennemis se pressent de toutes parts, attirés par les richesses variées du pays; les chevaux galopent dans les plaines, et, donnant un libre cours à leur soif de pillage, les ennemis envahissent les riches campagnes de Sodome. Mais Loth fait avec le roi une sortie contre eux; à leur suite marche une troupe de cavaliers et de fantassins fournie par les rois alliés : on en vient aux mains, le carnage commence; déjà un grand nombre d'ennemis a succombé; mais la lâche jeunesse de Sodome, amollie par le luxe, dès qu'elle entend de nouveau retentir le son éclatant des trompettes, saisie de frayeur, prend la fuite : les uns dans une course rapide rentrent dans la ville, d'autres gagnent les montagnes et les forêts; d'autres, cernés de tous côtés, présentent lâchement leurs mains aux fers d'un triste esclavage.

Mais dès qu'Abraham apprend la captivité de son neveu, il ne verse pas de pleurs (à quoi serviraient en effet de vaines larmes?), il se prépare à aller courageusement au secours de son frère prisonnier.

Il choisit dans toute la troupe de ses serviteurs trois cent dix-huit hommes, et il les dirige là où sont les ennemis, dont la marche est ralentie par l'immense butin qu'ils traînent avec eux : pendant le silence de la nuit leurs corps, exténués par la fatigue d'un combat acharné,

[1] Chébron était une ville de la tribu de Juda. — Mambré était une vallée de la Palestine, située entre Hébron et Jérusalem.

sont engourdis par un doux sommeil qui s'est emparé de tous leurs membres. Abraham les assaillit au moment où ils ne s'attendent à rien. De même qu'un loup à jeun et en proie à la fureur de la faim, dès qu'il a pu pénétrer par un saut rapide dans un parc de moutons, fait avec ses dents et ses griffes un horrible carnage et que sa cruelle fureur n'a de terme que lorsqu'il n'y a plus de brebis dans la bergerie, de même Abraham égorge les chefs ensevelis dans le sommeil et l'ivresse, les soldats étendus sur la terre et les rois eux-mêmes; mais il fait en sorte qu'aucun tumulte ne s'élève dans le camp : nul ne s'aperçoit de sa présence si ce n'est quand la vie s'échappe avec la voix; ils n'entendent le bruit du carnage que lorsque des coups mortels les font sortir de leur engourdissement : le sang partout ruisselle; la terre, que la sécheresse a réduite en poussière, devient humide par le sang; le sol qui en est souillé n'offre qu'une surface glissante qui ralentit la marche. Cependant tous les êtres vivants ne succombent pas sous ses coups; il en garde quelques-uns prisonniers, tant est grande la modération de ce juste vainqueur. Le reste des ennemis se disperse et fuit honteusement : la frayeur dont ils sont atteints les suit jusque sur le territoire de Damas [1].

Le vainqueur ne s'enorgueillit pas d'une si grande victoire, et dans sa grandeur d'âme il ne convoite ni les chevaux, ni les troupeaux, ni le peuple délivré, ni les prisonniers, ni les trésors que convoite l'avidité des vaincus et des vainqueurs; car au milieu d'un si grand sujet de joie il demeure calme et livré intérieurement à ses réflexions sur les différents hasards de la vie humaine; il donne aux peuples et au roi [2] le butin tout entier et toutes les dépouilles de la guerre, voulant montrer par là qu'il n'a pas com-

[1] Damas, qui existait déjà du temps d'Abraham, est encore aujourd'hui une des plus importantes villes de la Turquie d'Asie.

[2] Le roi de Sodome. Voyez la *Genèse*, ch. XIV, v. 21 et suiv.

battu pour lui; il fait à Melchisédech la véritable offrande de la dîme des dépouilles enlevées aux ennemis; ce pontife lui avait présenté, à son retour du combat, du pain et du vin. Par un tel présent le roi de Salem préludait aux dons symboliques du Christ souverain des mains duquel l'Église a reçu le pain de vie, qui est son corps, et le céleste breuvage de son sang.

IX. Lettre a l'abbé Salmon sur les mœurs perverses de son siècle.

SALMON.

Si vous êtes venu pour vous prosterner et prier dans le temple du Seigneur, eh bien! le gardien du temple, le pasteur de ce peuple, tous ces hommes que vous voyez ici sont autant de temples de Jésus-Christ. Mais s'il vous est agréable d'échanger quelques paroles, ici demeure Thesbon, votre hôte et mon meilleur ami, lui qui pour le repos des frères a établi dans un bosquet de vigne touffue des siéges de vert gazon.

VICTOR.

Dites-moi, Salmon, quel est maintenant votre sort? quel est l'état de la patrie? Quel charme pouvez-vous trouver à l'habiter? car le barbare, troublant la tranquillité d'une vie paisible, se jette sur les champs, sur les fortunes des habitants et harcelle les laboureurs de ce pays. Ni les villas construites tout entières en marbre ni tous les rochers employés vainement à bâtir de somptueux édifices ne servent à prolonger le temps de la vie[1]. Mais une peste intérieure, une

[1] Tous les poètes et les prosateurs du cinquième siècle se réunissent

guerre acharnée nous couvre depuis longtemps d'une épaisse grêle de traits, et l'ennemi est d'autant plus dangereux qu'il est plus caché[1]. Cependant, hélas ! si le Sarmate fait quelques ravages, si le Vandale allume quelque incendie, si l'Alain dans sa fuite rapide soustrait quelque butin, nous nous efforçons, au milieu de tentatives hasardées et d'efforts pénibles, de rétablir les choses dans leur premier état. Mais ce que nous avons perdu par notre faute, nous le négligeons, et dans notre lâcheté nous laissons nos âmes croupir au milieu d'une lente corruption ; nous soumettons notre cou aux chaînes, et esclaves du péché nous tendons les mains aux fers dont il nous charge. Nous sommes plus pressés de nettoyer une vigne, d'arracher les ronces, de renouveler des seuils arrachés, des fenêtres brisées que de cultiver les vastes champs de l'âme, les vallées du cœur et de relever l'honneur ruiné de notre esprit captif.

pour reprocher aux Gallo-Romains leur goût pour le luxe et la corruption de leurs mœurs.

[1] Dans son ouvrage *De gubernatione Dei*, l'éloquent Salvien, après avoir tracé un tableau effrayant des ravages exercés dans les Gaules par les barbares, représente tous ces malheurs comme un juste châtiment du ciel ; il va même jusqu'à dire que les barbares valent mieux que les Gallo-Romains, et justifie ses paroles en faisant une peinture très-vive de la corruption des mœurs romaines, qu'il flétrit avec la plus grande énergie d'expression. En effet les mœurs des barbares étaient pures ; il suffit de lire Tacite pour s'en convaincre. Longtemps avant Salvien, Tacite, faisant l'éloge des Germains pour faire honte à son siècle, écrivait ces mots, devenus célèbres : « Nemo illic vitia ridet, nec corrumpere et corrumpi seculum vocatur. » C'est donc à tort que de nos jours on a blâmé la conduite des chrétiens envers les barbares et qu'on a prétendu qu'en les ménageant, qu'en les favorisant même les évêques avaient compromis ou retardé la civilisation. Il est moins difficile de civiliser un peuple grossier, rude et sauvage que de régénérer une société si corrompue qu'elle tombe en dissolution. Les vrais chrétiens ont considéré l'invasion des barbares comme un fait providentiel ; ils ont senti qu'il ne fallait rien moins qu'un tel torrent pour balayer tant de souillures et d'immondices et que le fer et le feu pouvaient seuls guérir les plaies d'une société gangrenée.

Ni l'ennemi, ni la cruelle famine, ni enfin les maladies n'ont eu d'influence sur nous : ce que nous fûmes, nous le sommes encore ; et, quoique éprouvés par tous ces périls, nous n'en devenons jamais meilleurs ; nous continuons à entretenir nos vices et nous ne cessons de pécher. Il n'est rien de sacré pour nous que le gain ; et ce qui est honnête, c'est ce qui est utile ; nous donnons au mal le nom de bien, et l'avare est réputé un homme économe. Mais ceux qui, au milieu de vices avérés, de crimes manifestes, n'ont pu cacher leurs fraudes sous un air de vertu nourrissent leurs blessures à leur propre insu, entraînés, aveuglés qu'ils sont par une sagesse mondaine qui ne connaît point la vérité. Une erreur trompeuse guide quelques malheureux qui recherchent les causes des choses, qui étudient le cours des astres, qui veulent connaître quelle est la forme du ciel, pourquoi les fleuves ne tarissent pas malgré la longueur de leur cours, quelles sont les limites opposées à l'immensité des mers, et qui essayent de savoir ce qui n'est connu que de Dieu et ce qui est caché pour tous ; trop funeste erreur, ils passent même pour le savoir. Tels sont, Salmon, les crimes dont nous sommes coupables, nous autres hommes.

SALMON.

Certes la contagion des vices est bien légère dans votre ville, si les excès des femmes ne sont pas de beaucoup plus grands.

VICTOR.

La nuit, humide de rosée, envelopperait le jour de ses ténèbres, ô Salmon, avant que j'aie pu passer en revue les mœurs de ce sexe, qui, par le commandement de Dieu, vit sous la loi des hommes et qui ne pèche jamais, ô excès de honte ! sans que nous soyons coupables.

Car, si nous n'étions pas aussi facilement entraînés à partager leurs fautes, nous ne voudrions pas qu'elles vécussent avec nos vices, et elles n'achèteraient pas au prix de plusieurs fonds de terre des vêtements brodés d'or, ni les tissus des Sères, ni les pierres précieuses que les marchands apportent d'un autre univers et qui sont les sujets de tant de tristes soupirs [1]. Mais nous y joignons encore, sans rougir, de frivoles soucis. Si Lesbia marche chargée de pierres précieuses et étrangères, si Passina est toute rayonnante sous une pourpre nouvelle, aussitôt chaque femme réclame pour elle la même parure. Si donc elles s'étudient à se présenter sous diverses formes et à exposer aux regards des hommes des visages qu'elles composent de mille manières, n'est-ce pas la faute de l'homme? Que font sur un chaste corps la céruse, le vermillon et cent autres poisons de différentes couleurs? La beauté de l'âme et l'éclat des mœurs sont les biens qui cimentent une sainte union. Si la beauté seule a le privilége de nous plaire, les années arrivent et l'amour s'en va; l'honnêteté seule ne connaît point de vieillesse.

Si les femmes passent leur temps en promenades continuelles; si elles donnent des festins; si elles font mille

[1] Les Romains du cinquième siècle n'avaient fait qu'hériter de la corruption de leurs ancêtres. Déjà de son temps le riche Sénèque, qui avait la prétention de prêcher le mépris des richesses, leur adressait cette question : « Quare uxor tua locupletis domus censum auribus gerit? » Mais ce philosophe si riche en paroles, si pauvre en actions, comme la plupart des philosophes païens, pouvait-il sérieusement avoir l'espérance de changer des habitudes si invétérées et de les remplacer par des mœurs plus pures? Les chrétiens eux-mêmes, qui joignaient l'exemple au précepte, n'ont pu ramener ce peuple incorrigible. C'est alors que Dieu est intervenu et que les barbares sont entrés dans l'empire. Sans le contact de ces peuples durs et féroces avec un peuple mou et efféminé, qui n'avait plus même la force de renoncer à des vices qui l'entraînaient à sa perte, que seraient devenues la société et la civilisation?

folies et tiennent toutes sortes de discours, n'est-ce point notre faute? Si saint Paul et Salomon sont laissés de côté; si Virgile est récité par une Didon, Ovide par une Corinne; si elles applaudissent la lyre de Flaccus ou la muse de Térence, c'est nous, nous seuls qui en sommes la cause; c'est nous qui fournissons de honteux aliments au feu qui les consume. En cela sommes-nous à l'abri de tout reproche? De même que les bons miroirs reflètent les images qu'ils reçoivent, de même les femmes suivent les exemples que leur donnent leurs maris. Mais pourquoi la malheureuse femme est-elle seule accusée lorsqu'une épouse ainsi perdue de vices peut plaire à un stupide époux? Un seul ennemi étend partout ses ravages et sa fureur : il ne faut pas s'étonner que des hommes ainsi subjugués soient vaincus par les terreurs de la guerre. Si nous nous corrigions et si nous étions plus sages; si notre âme, libre et débarrassée des ténèbres qui la couvrent, s'ouvrait tout entière à Jésus-Christ; si nous moissonnions notre cœur avec la faux du Verbe et si nous voulions ainsi couper les nœuds de nos vices invétérés, nulle force ne prévaudrait contre les serviteurs de Jésus-Christ; l'arc de l'Alain Riphéen ne nous renverserait pas; nous n'aurions pas à craindre l'asservissement et tous les bouleversements de la guerre; ceux qui s'engraissent fièrement de nos malheurs...

SALMON.

Cependant les gens de bien ne sont pas rares dans votre peuple; et l'Église compte un grand nombre d'enfants fidèles.

VICTOR.

Oui, bon Père, il y a beaucoup d'innocents auxquels je voudrais ressembler; et il ne manque pas, dans notre

troupeau, de chrétiens des deux sexes qui méritent de porter la couronne des vainqueurs. Si même quelque chose recommande la patrie, si quelque chose fait plaisir en elle, c'est leur seule présence; ils sont les seules consolations de notre vie. Mais maintenant, cher Père, répondez à mes désirs, et dites-moi de quel repos digne de vous vous avez joui jusqu'ici depuis le moment où je vous quittai et où je m'éloignai, vous emportant dans mon cœur.

SALMON.

Ce sera certainement avec plaisir que Salmon vous fera part de ses joies, et il ne vous privera pas du récit de si grands bienfaits. Mais l'heure du jour qui s'achève nous avertit de nous lever et de nous rendre à la pieuse assemblée des saints : demain nous serons libres de reprendre notre entretien.

SAINT PROSPER D'AQUITAINE.

Saint Prosper naquit dans l'Aquitaine à la fin du quatrième siècle. Après avoir imité saint Augustin dans ses désordres, il l'imita daus sa pénitence et comme lui consacra sa vie et ses écrits à la défense de la grâce divine, à laquelle il devait sa conversion. Dieu s'était servi des ravages des barbares pour éclairer le jeune Prosper, qui expia les fautes de sa vie passée par ses larmes et ses austérités. Les papes Célestin et saint Léon se servirent de lui dans les affaires les plus importantes. Il écrivit son *poëme sur les ingrats* pour réfuter les doctrines hérétiques de Pélage, qui prétendait que l'homme peut opérer son salut par les seules forces naturelles de son libre arbitre et qu'il n'y a point de péché originel. Cet ouvrage est, dit M. Guizot, « un des plus heureux essais de poésie philosophique tentés dans le sein du christianisme. » Il joignit à une ardeur toute méridionale la raison sage et éclairée d'un docteur : sa réfutation des erreurs pélagiennes est très-éloquente, et sa poésie brille des couleurs les plus vives et les plus énergiques. Il trouve toujours une expression poétique, une image brillante et juste pour rendre les idées les plus abstraites et les peindre en quelque sorte aux yeux. Ce saint illustre mourut vers l'an 465 de Jésus-Christ.

L'opinion de l'abbé Rohrbacher, de pieuse et savante mémoire, nous paraît mal fondée lorsqu'il accuse saint Prosper d'avoir soutenu que tout est dépravé dans l'homme déchu, qu'il ne peut plus que le mal, qu'il ne peut plus ni vouloir ni commencer aucun bien. (*Hist. Universelle de l'Église catholique,* t. VIII, p. 113.) On peut voir par les extraits que nous avons choisis qu'il n'est pas exact de dire que la doctrine de saint Prosper a pour conséquences d'anéantir le libre arbitre et de pousser à une sorte de fatalisme. Il ne faut pas oublier que cet apologiste avait à combattre les ennemis de la grâce et qu'il n'est question dans son poëme que des vertus surnaturelles qui ne peuvent être que l'œuvre de la grâce.

Les jansénistes passent pour avoir abusé des textes de saint Prosper dans l'intérêt de leur cause, comme ils le firent à l'égard de saint Augustin. Le Maistre de Sacy traduisit eu vers et en prose le poëme contre les Ingrats, et Racine le fils lui fit de nombreux emprunts dans son poëme sur la Grâce.

POËME CONTRE LES INGRATS. (EXTRAITS.)

Les Pélagiens sont condamnés ; l'hérésie renaît chez les Semi-Pélagiens.

Tandis que cette hérésie insensée se répandait de toutes parts et qu'elle entraînait par le venin mortel de sa doctrine les personnes simples, la foule des saints Pères dont le pieux zèle s'étend sur tout l'univers accourut par l'inspiration de Dieu ; tous animés de la même ardeur, ils percèrent des traits célestes ces terribles ennemis ; car un même esprit présida en même temps à toutes leurs décisions. Rome, le siége de saint Pierre, arrêta tout d'abord la marche de ce fléau ; Rome, qui, devenue dans le monde la source de la dignité pastorale, possède par l'autorité de la religion ce qu'elle ne possède plus par la puissance des armes. Le zèle des pasteurs de l'Orient ne brilla pas d'un moins vif éclat : l'auteur de cette exécrable hérésie est pris et est contraint par une loi bienveillante à condamner lui-même son erreur s'il ne veut être séparé du corps de Jésus-Christ et retranché du troupeau des fidèles.

Ce fut alors aussi que l'habitant de Bethléem, illustre par son nom, qui parlait avec éloquence les langues hébraïque, grecque et latine, modèle de vertu et précepteur du monde, Jérôme, dans ses excellents livres, disséqua la doctrine de l'ennemi avec tant d'ardeur qu'il fit connaître la nuit épaisse dont les enfants des ténèbres voulaient obscurcir la véritable lumière.

Parlerai-je de la vigilance que montra dans la grande ville de Constantinople le patriarche Atticus, cet homme excellent dont la savante parole réfuta, au moyen des vérités de l'ancienne foi, les envoyés des hérétiques ? Et quoiqu'ils déguisassent leurs sentiments et se couvrissent de

la fausse apparence d'un jugement irrégulier[1], ces cœurs impies essuyèrent l'affront d'être renvoyés sans avoir été écoutés[2]. Parlerai-je du tumulte dont la grande ville d'Éphèse fut si justement émue quand elle ne voulut pas laisser séjourner dans l'enceinte de ses murailles ces vases de colère, ces souffles empestés et ces germes mortels? dirai-je avec quelle foi ardente la terre de Sicile chassa de ses propres rivages cette foule de serpents?

Église d'Afrique, c'est vous qui avez soutenu avec le plus d'ardeur la cause de notre foi, et, le trône apostolique vous prêtant l'appui de sa force, vous avez percé nos ennemis jusques au fond de leurs entrailles; vous les avez vaincus et terrassés partout où ils ont osé paraître. De vénérables pontifes se sont assemblés de toutes les villes, et, dans deux conciles célèbres[3], ils ont lancé des décrets approuvés par Rome et acceptés par les rois de la terre.

On ne se borna pas en Afrique à déployer la puissance des conciles; on ne voulut pas opprimer par la violence ceux qu'on ne pouvait vaincre par la raison : on démêla toutes les ruses; on découvrit le venin de leurs idées hérétiques, et il ne se trouva aucun de leurs arguments qui ne fût détruit par une foi savante. C'est alors que furent établis et conservés par écrit les canons qui découlèrent à grands flots des cataractes de la source divine et qui furent propagés par la bouche de trois cents prélats : alliant à la sévérité la douceur et la modération, ils tempérèrent tellement la rigueur de la loi que ceux qui voulaient revenir de leur erreur condamnable, après avoir chassé les hérétiques qui suivaient les sentiers du mal, pouvaient recevoir le baiser de paix.

[1] Les Pélagiens mettaient en avant le droit d'appel.

[2] Atticus, successeur de saint Jean Chrysostome, renvoya les Pélagiens de Constantinople sans vouloir les entendre.

[3] Saint Prosper parle ici des deux conciles qui furent tenus à Carthage sous le pape Zosime.

Pouvait-il agir autrement ce saint concile qui avait pour chef Aurélius et qui était éclairé par l'esprit de saint Augustin[1]? lui que la grâce de Jésus-Christ a inondé de ses faveurs et qu'elle a donné à notre siècle pour l'éclairer; car Dieu est pour lui la nourriture, le repos et la vie. Il trouve toutes ses délices dans l'amour de Jésus-Christ et c'est dans sa gloire qu'il se glorifie; il ne s'attribue aucun bien; Dieu est tout pour lui, et c'est, à ses yeux, dans le temple saint que règne la sagesse[2].

Parmi tous ceux qui ont chassé du saint troupeau des fidèles ces bêtes farouches et sauvages, ce saint déploya la plus grande activité, et par ses importants travaux il a exercé l'influence la plus efficace sur tout l'univers. Car de quelque côté que se tourne cet ennemi rusé, dans quelque endroit qu'il dirige sa course incertaine à travers mille détours secrets, il est toujours prévenu par l'arrivée du saint; et il fuit à travers mille chemins sans pouvoir y dresser de nouvelles embûches; et, tandis que les loups avides hurlaient de rage d'être expulsés de leurs retraites et qu'ils multipliaient leurs mensonges et leurs artifices, Dieu, par l'organe de ce grand homme, les a empêchés de corrompre l'âme d'une seule de ces brebis et de troubler par leurs plaintes hypocrites des cœurs chancelants; c'est de cette bouche que sont sortis ces livres répandus dans le monde entier comme autant de fleuves qui désaltèrent les bons et les humbles et qui répandent comme à l'envi dans les champs des âmes les ruisseaux de la doctrine de vie.

Mais, hélas, à peine cette nuit si obscure et si épaisse d'orages a-t-elle été dissipée que de nouvelles guerres, de nouvelles factions s'élèvent dans le sein paisible de l'Église notre mère : elle qui croyait voir s'accroître le nombre de ses enfants, frémit de cruauté à la vue de cette

[1] Aurélius était évêque de Carthage; Augustin l'était d'Hippone.

[2] Saint Augustin vivait encore lorsque saint Prosper écrivit son poëme vers l'an 428 ou 429 de Jésus-Christ.

race étrangère, de ces rejetons dégénérés qui sortent d'une souche ennemie. L'amour qu'elle leur portait comme une bonne mère s'était laissé prendre à une apparence trompeuse ; induite en erreur par leurs mœurs pures, elle ne s'apercevait pas qu'ils tiraient leur origine d'une tige étrangère. C'est ainsi que le faux se confond avec le vrai, et que, dans une question obscure, les choses dont les dehors nous plaisent ont des conséquences qui sont cachées à nos yeux. C'est ainsi que l'amour de la louange corrompt les dispositions vertueuses et que ce qui part d'un principe honnête dégénère la plupart du temps en orgueil. C'est ainsi que quelques hommes, enflés d'une honteuse présomption, s'efforcent de ranimer les flammes éteintes d'une hérésie déjà morte : faisant résider dans la virtualité d'un mouvement naturel la liberté d'agir et de vouloir, ils enseignent que l'homme peut par son propre choix aussi bien suivre la bonne route que se jeter dans le vice.

Vous qui soutenez le sentiment, en quoi différez-vous de ceux qui affirment que le bien naturel n'a reçu aucune atteinte du péché originel ; que tous les hommes naissent encore maintenant avec la même lumière que Dieu donna aux premiers hommes en les créant : adoptez-vous quelques-unes de leurs opinions après en avoir retranché une partie, et les enfermez-vous au fond de votre cœur après les avoir purifiées ? Dites-moi donc ce que vous approuvez et ce que vous rejetez dans leurs erreurs, et parmi les points condamnés quels sont ceux que vous observez ? Ne rougissez-vous pas de donner publiquement la main aux ennemis de la paix générale ? Est-ce qu'il n'est pas sans danger de soutenir ouvertement, sur un seul point, ceux qui ont été expulsés de la société des fidèles ? Ceux que vous ne craignez pas de bannir de vos temples, chassez-les aussi de vos pensées. C'est encore un nouvel effet de l'hérésie de

vous mettre en désaccord avec vous-même. Votre cœur soutient ce que votre bouche condamne : joignez-vous à des amis dont le cœur veut s'unir au vôtre dans une alliance fraternelle ; plus de menaces ; acceptez la paix qu'on vous offre.

II. La grâce et le libre arbitre.

Nous avons tous été autrefois dans notre premier père l'image parfaite et accomplie de Dieu tant qu'il demeura dans le jardin des délices et qu'obéissant aux commandements de son Créateur il s'abstint du seul arbre qui fût l'objet d'une défense. Mais, lorsqu'il écouta des conseils orgueilleux puisés dans la source de la jalousie ; lorsqu'il eut violé la défense qui lui avait été faite, il tomba, et nous tombâmes tous, entraînés dans la chute de notre père commun. Car l'enivrement contagieux du péché s'empara de tous, pénétra jusqu'au fond du cœur et le corrompit[1] ; le charbon se répand avec plus d'intensité dans les chairs vives. L'esprit perd sa vigueur, se couvre d'épaisses ténèbres et, languissant dans cette obscurité, ne peut plus supporter l'éclat de la lumière divine. Par suite, le libre arbitre dévié de sa route n'a plus qu'une marche incertaine au milieu de ses efforts impuissants et des liens qui l'enchaînent ; il s'agite encore, mais c'est dans les sentiers de l'erreur. Il lui reste toujours la volonté d'aller où il lui

[1] Voici un extrait du livre de saint Prosper intitulé *Adversus Collatorem* qui peut servir de commentaire à ce passage : « Liberum arbitrium (ex peccato Adam) bibit omnium vitiorum venenum, et totam naturam hominis intemperantiæ suæ ebrietate madefecit. Inde, priusquam edendo carnem Filii hominis et bibendo sanguinem ejus lethalem digerat cruditatem, labat memoria, errat judicio, nutat incessu. »

plaît; mais il s'égare dans un labyrinthe, engagé qu'il est dans les détours du chemin : il est plein de vains désirs, d'une vaine présomption et de vaines craintes : malgré la diversité de ses mouvements, il se précipite vers sa ruine et il échappe à une blessure pour en recevoir une autre.

Quand donc la grâce de Dieu apporte un remède à ce libre arbitre, vous dites qu'il le détruit et vous pensez qu'il le tue en lui donnant la vie! Mais peut-on s'étonner que le malade frénétique dans la fureur de son cœur aime la maladie et chasse le médecin? Reconnaissez enfin les nouvelles tentatives de l'ancienne ruse; perdez l'habitude de prêter servilement l'oreille aux paroles insinuantes du serpent. Cessez de cueillir des fruits pernicieux à l'arbre corrompu du libre arbitre : ce n'est pas cette nourriture qui vous rendra des forces; ce n'est pas elle qui vous donnera l'éclat de la beauté angélique; elle dégoûte et éloigne de l'arbre de la vie les âmes avides des choses défendues et tuméfiées par un noir venin. C'est en se nourrissant de Dieu et en se soutenant par lui que l'âme languissante, entrant en convalescence, peut user d'une manière utile de ses propres forces et qu'elle retrouve dans Jésus-Christ ce qu'elle a perdu en elle-même.

Vous qui avez été dépouillé du vêtement de votre père terrestre, vous ne perdez donc pas l'ancien honneur de votre naissance, mais vous le recouvrez : vous acquérez les biens dont vous étiez privés auparavant; et ils deviennent vos propres biens si vous en usez modestement et si vous reconnaissez que vous êtes redevables de tout ce que vous possédez. Ainsi le père de la lumière est la source de notre mérite : les grâces qu'il répand sur nous deviennent une source de grâces plus grandes lorsque nous rendons à notre bienfaiteur ce qui lui appartient. L'hommage que nous rendons nous attire un surcroît de grâces et nous ac-

quérons de nouveaux biens en glorifiant celui qui nous les donne [1].

III. Les desseins de Dieu sont impénétrables.

Si vous demandez pourquoi, dans la multitude innombrable d'hommes qui sont sur la terre, Dieu en choisit quelques-uns pour les faire renaître en Jésus-Christ et laisse périr tous les autres, quoique la même condamnation enveloppe tous les hommes et qu'il n'y ait que la grâce qui distingue les créatures égales en mérites, nous ne sommes pas assez téméraires pour chercher plus avant, pour essayer de pénétrer dans des voies qui nous sont cachées ni pour porter nos pas dans des sentiers inaccessibles [2]. Car

[1] Corneille aussi a pris la défense du libre arbitre. Il tranche la question à sa manière, c'est-à-dire par un beau mouvement dramatique :

L'âme est donc tout esclave ; une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté qui n'a rien à choisir.
Attaché sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite et vicieux sans crime,
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels ;
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels.
De toute la vertu sur la terre épandue
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due.
Ils agissent en nous quand nous pensons agir :
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir,
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me dispenser.
Le Ciel, juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, et puis nous laisser faire.

(CORNEILLE, *Œdipe.*)

[2] N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien.

(CORNEILLE, *Œdipe.*)

il y a bien des choses qui doivent demeurer cachées et qu'il est utile de ne point connaître : dans son humilité, la foi attend modestement la connaissance différée de certaines vérités et ignore sans aucun préjudice ce qui ne lui est pas révélé.

Ainsi, lorsque Dieu choisit parmi toutes les nations de la terre un peuple unique qu'il soutint par une loi, des sacrifices, un temple, une huile sainte et par des miracles, était-ce un crime d'ignorer ce qui était caché à tous les yeux et ce qui ne devait être révélé qu'à la fin du monde, c'est-à-dire que Dieu appellerait un jour dans son royaume éternel toutes les nations de la terre et qu'il donnerait à l'univers tout entier ce qui n'était espéré que par un petit peuple.

Ainsi il ne nous a pas encore été donné de connaître quel est le jour suprême qui doit clore la vie du monde; et cependant la foule des saints n'est pas impatiente de connaître ce secret.

La nature de l'âme et de la chair est la même pour tous; et cependant elles viennent au monde dans des conditions différentes : tel est destiné à régner, tel autre doit nécessairement être esclave; les uns jouissent de la beauté, d'une grande vigueur et d'une verte vieillesse, les autres reçoivent en partage la laideur du visage et la faiblesse du corps; ceux-ci brillent par un esprit apte aux arts et aux sciences, ceux-là ont dans leur cœur un sang glacé qui étouffe tout sentiment. Et cependant, malgré une telle discordance, personne n'osera accuser le Créateur, qui contient en lui-même les lois de son œuvre; car il fait ce qui lui plaît avec une grande justice, et sa puissance nous cache avec raison les causes des choses.

Si donc un ouvrage formé d'un peu de limon, une progéniture destinée à mourir naît dans des conditions si dissemblables qu'en présence même de ces créatures nous ne pouvons connaître la règle de la volonté qui a présidé à

leurs inégales destinées, pourquoi s'étonner que le secret des grands desseins de Dieu sur toutes choses soit impénétrable et que sa haute volonté nous soit cachée? Tandis que toutes les vanités du monde suivent leur cours, tandis que nous vivons dans un corps mortel et que nous accomplissons l'épreuve qui nous est imposée, Dieu a couvert d'un voile des vérités que nous ne devons pas connaître, et il a trouvé plus utile d'exercer la foi de ses saints en les dérobant à leurs regards.

Ne nous attachons donc pas à pénétrer les choses cachées, et ne nous opiniâtrons pas à découvrir ce qui est impénétrable : il nous suffit de voir les œuvres du Tout-Puissant et de connaître l'auteur de tous les biens, sans qui notre âme ne peut rien entreprendre de bon. Que l'impiété insensée ose faire dépendre de son orgueilleuse volonté les causes des actions de Dieu, soit! Mais nous qui voyons clairement les bienfaits de Dieu, dont la source est uniquement sa volonté suprême, nous nous plaisons à trembler avec saint Paul et à mettre au pied du trône invincible de Jésus-Christ notre volonté impuissante; nous disons que les jugements de Dieu sont si impénétrables et si élevés que nous sommes forcés d'avouer qu'ils sont souverainement justes et équitables. Car un seul crime a suffit pour nous mériter la mort; et pour acquérir la vie nous n'avons que les moyens que la grâce nous donne.

IV. Chute et misère de l'homme; nécessité de la Rédemption et de la Grâce.

Il n'y a pas un seul homme qui ne naisse avec la blessure de notre premier père, blessure qui a plus pénétré dans l'âme que dans le corps, puisque c'est l'âme qui écouta les conseils de l'ange orgueilleux chassé du ciel. Ainsi l'esprit

qui empruntait sa lumière de la lumière souveraine enveloppa de ténèbres le libre arbitre, et, renonçant à l'éclat du jour, il préféra l'obscurité d'une épaisse nuit. Il ne peut déjà plus lever spontanément vers le ciel ses yeux captifs; car le tyran qui l'a dépouillé ne lui a pas même laissé le moyen de connaître la profondeur de la blessure qui a causé sa chute. S'il reste encore à l'homme quelques-unes des heureuses qualités qu'il reçut à sa naissance, s'il a conservé les moyens de se conduire avec sagesse pendant l'exil de cette vie, il croit que cet état est celui de la perfection et n'en conçoit pas pour lui-même un autre plus élevé; la sagesse du monde se complaît dans son intelligence; elle s'admire dans les œuvres innombrables qui la distinguent, dans la découverte qu'elle fait à l'aide de profonds raisonnements des secrets du monde, dans son heureuse mémoire, son esprit vif, son jugement; elle possède l'art de parler avec éloquence; elle a policé les villes par de sages lois; elle a mis un terme par la force de la raison à des coutumes barbares, de telle sorte que la crainte du châtiment remplace l'amour de la vertu; elle s'exerce dans la science des nombres pour connaître les astres du ciel et leurs différentes révolutions; elle croit être instruite des diverses éclipses du soleil et des mystères de la nature. Qu'elle est belle à ses propres yeux cette sagesse, et quelle vanité elle déploie dans toutes ces choses!

Quoique ce soient des restes de la première excellence de notre nature, les dons de l'esprit ne peuvent cependant pas nous conduire à la véritable vie. Ils ne servent en dernier lieu qu'à précipiter l'homme dans une foule de religions diverses et qu'à l'attacher à la créature après lui avoir fait abandonner le Créateur. Si la force que le premier homme innocent a eue en partage n'avait reçu aucune atteinte, chacun pourrait par sa propre volonté se

réconcilier avec Dieu et s'affranchir de ses châtiments. Jésus-Christ[1] n'aurait pas eu besoin de mourir pour nous racheter de la mort et effacer par son propre sang les péchés du monde. Le genre humain n'aurait pas eu besoin d'être régénéré dans des conditions nouvelles; car, ayant une sagesse véritable, une foi pure, un libre arbitre sain et une âme à l'abri de la mort, les hommes mèneraient par eux-mêmes une vie digne de la participation des biens éternels.

Mais, une fois tombée, dans quel abîme profond a été plongée la nature humaine et à quelle foule de calamités elle a été condamnée! Le Verbe se fait homme et le Créateur de toutes choses daigne naître du sein d'une Vierge dans la condition d'un esclave, et s'abaisser jusqu'aux dernières misères de l'humanité. La vertu est opprimée; la sagesse est tournée en dérision; la justice supporte l'injustice, la clémence la cruauté. La gloire est exposée au mépris et la puissance aux supplices : et Celui dont la vie avait toujours été entièrement irréprochable est condamné à être mis en croix, afin que le démon qui donne la mort meure frappé par cette mort et que par l'effusion du sang du juste répandu pour les injustes la mort d'un seul innocent soit une cause de vie pour une infinité de coupables.

Lorsque les hommes sont rachetés de leur servitude par un si grand prix, qu'ils reconnaissent donc dans quelle prison ils ont été enfermés et quelle blessure ils ont souf-

[1] Cet argument, le plus fort de la défense, est l'application des paroles mêmes de Jésus-Christ :

Le Sauveur qui nous crie :
O vous qui gémissez sous le faix des travaux,
Accourez tous à moi, je finirai vos maux;
Ne dit-il pas : *Sans moi vous ne pouvez rien faire;*
Vous ne pouvez venir qu'attirés par mon Père?
(L. RACINE, *La Grâce*, chant II.)

ferte, puisqu'elle n'a pu être guérie que par la mort du médecin lui-même. Et, puisqu'il leur reste quelques-unes de ces richesses qui ne font que couvrir leur nudité et soulager leur misère, privés par leur chute des biens suprêmes, qu'ils ne se réjouissent pas de ceux qui leur restent comme s'ils s'enorgueillissaient de leur châtiment, et que, par une aberration étrange, ils ne soient pas fiers de ce qui fait leur malheur.

V. C'est dans notre Rédempteur et non point en nous-mêmes que nous devons placer l'espoir de notre salut.

Qu'ils se taisent donc désormais ceux qui soutiennent qu'il faut craindre que les saints n'aient pas d'occasion de gagner leur couronne s'ils ne trouvent pas leurs vertus en eux-mêmes; car par cette doctrine, qui est le comble de l'impiété et de l'orgueil, que veulent-ils, sinon nous dépouiller de la justice, de la vertu, de Dieu même; sinon empêcher que le jour ne brille dans la nuit, que les faibles ne recouvrent leurs forces et que les morts ne revivent? Quant à nous, faisons-nous gloire de puiser à cette source souveraine des vrais biens et de toujours briller de la splendeur suprême, et ne mettons pas notre espérance dans la fleur passagère des champs; car de même qu'une branche de vigne ne peut produire aucun fruit si elle ne demeure toujours attachée au cep qui puise dans ses racines les sucs qui alimentent ses branches et gonflent de vin les grappes de raisins, ainsi, stériles en vertus et pauvres en fruits, ils serviront à alimenter les flammes éternelles ceux qui, dédaignant la vraie vigne, osent mettre leur confiance dans l'indépendance de leurs forces et ne veulent pas être fertilisés par la fécondité de

Jésus-Christ[1]; qui croient pouvoir briller davantage par leurs propres mérites que si Dieu est l'auteur des vertus qui lui plaisent[2].

[1] Le poëte que nous avons cité plus haut dépeint aussi les résultats de la résistance à la grâce :

Le bras qui la versait en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui nous portait au bien
Tombe plus rarement ou n'opère plus rien.

(CORNEILLE, *Polyeucte.*)

[2] En terminant ces extraits du poëme de saint Prosper, et pour donner une idée du parti qu'un poëte peut tirer de ce sujet, on nous permettra de citer le beau morceau suivant sur les *effets de la Grâce :*

Tel que brille l'éclair, qui touche au même instant,
Des portes de l'aurore, aux bornes du couchant;
Tel que le trait fend l'air sans y marquer sa trace;
Tel et plus prompt encor part le coup de la Grâce.
Ce foudre inopiné, cette invisible flamme
Frappe, éclaire, saisit, embrase toute l'âme :
Saintement pénétré d'un spectacle effrayant,
Rancé de ses plaisirs reconnaît le néant :
D'esclave il devient libre; à la cour il échappe,
Et fuit dans les déserts pour enfanter la Trappe.
Ainsi, prompte à courir, lorsque nous nous perdons
La Grâce quelquefois précipite ses dons.
Souvent à nous chercher moins ardente et moins vive,
Par des chemins cachés lentement elle arrive.
Elle n'est pas toujours ce tonnerre perçant
Qui fend un cœur de pierre et par un coup puissant
Abat Saul qu'emportait une rage homicide,
Fait d'un persécuteur un Apotre intrépide,
Arrache Madelaine à ses honteux objets,
Zachée à ses trésors et Pierre à ses filets.
Quelquefois, doux rayon, lumière tempérée,
Elle approche, et le cœur lui dispute l'entrée.
L'esclave dans ses fers quelque temps se débat,
Repousse quelques coups, prolonge le combat.
Oui, l'homme ose souvent, triste et funeste gloire,
Entre son Maître et lui balancer la victoire;
Mais le Maître poursuit son sujet obstiné,
Et parle de plus près à ce cœur mutiné.
Tantôt par des remords il l'agite et le trouble;
Tantôt par des attraits que sa bonté redouble
Il amollit enfin cette longue rigueur,
Et le vaincu se jette aux pieds de son vainqueur.

(L. RACINE, *La Grâce*, chant III.)

PAULIN DE PÉRIGUEUX.

Vers l'an 463 de Jésus-Christ Paulin, fils d'un rhéteur de Périgueux, écrivit en vers et en six livres la *Vie de saint Martin,* que Sulpice-Sévère avait déjà écrite en prose. Perpétuus, évêque de Tours, l'encouragea dans cette entreprise et lui envoya la relation de plusieurs miracles opérés sous ses yeux par l'intercession du saint. Paulin raconte à la fin de son poëme que l'imposition du cahier qui renfermait cette relation écrite et signée de la main même du pieux évêque guérit subitement d'une dangereuse maladie son petit-fils et une jeune fille qu'il allait épouser. La poésie de Paulin est facile, élégante et harmonieuse. Il nous a transmis dans son ouvrage de précieux documents sur les mœurs des chrétiens et des barbares et sur plusieurs faits historiques du cinquième siècle. Il mourut une dizaine d'années après l'avoir achevé.

VIE DE SAINT MARTIN.

I. Jeunesse de saint Martin. Contraint de porter les armes, il se signale par ses vertus. Il donne la moitié de son manteau à un pauvre. Jésus-Christ lui apparaît.

Jésus-Christ, en dévoilant les mystères du royaume évangélique, avait répandu dans tout l'univers une lumière digne de notre hommage. Mais les effets de sa puissance n'avaient pas frappé les yeux de toutes les nations, et les esprits incrédules hésitaient à croire à des nouvelles venues de rives étrangères. Si l'on est ému par le récit des faits, le spectacle des événements eux-mêmes nous émeut. Bien plus encore, on croit souvent à ce qu'on ne voit pas; à plus forte raison l'évidence doit-elle donner la conviction. Aussi Celui dont la miséricorde se fait sentir également

à tout l'univers sema dans nos pays une foule de miracles, en gratifiant du glorieux Martin [1] le pays lointain des Gaules. C'est la seconde Pannonie qui de ses rives lointaines nous a envoyé pour notre salut ce saint issu d'une illustre famille ; car son père s'était, en qualité de tribun, distingué par des actions d'éclat ! Mais il fut plus noble que ses ancêtres ; car, fils honorablement dégénéré, il s'illustra par son mépris pour les rites sacriléges de son père et par son vif désir de la paternité du Christ. A peine parvenu à sa dixième année, mais déjà mûr par ses mœurs, il se consacra avec une constante ardeur à l'étude de la loi sainte et sanctifia son front du signe protecteur de la croix. Son jeune cœur n'était pas en proie à la légèreté ordinaire de la jeunesse ; tout son vœu était d'observer les commandements de Dieu, du moins de les connaître, d'éviter la société des hommes, de goûter les douceurs d'une vie solitaire et retirée, de connaître Dieu après avoir méprisé le monde, et, rempli qu'il était des sentiments les plus élevés, de négliger les soins de la terre.

[1] Saint Martin naquit vers l'an 316 à Sabarie en Pannonie. Il fut élevé, suivant Sulpice-Sévère, à Pavie en Italie, et passa la dernière partie de sa vie dans la Gaule, où il mourut évêque de Tours vers la fin du quatrième siècle. Ce célèbre apôtre des Gaules s'est trouvé mêlé aux événements les plus importants de son siècle ; la sainte mission que la Providence l'a appelé à remplir dans notre pays donne à sa vie le plus haut intérêt. Aussi Sulpice-Sévère, Paulin de Périgueux, Fortunat, Grégoire de Tours ont pris soin de raconter ses actions et ses miracles, pensant que, tant qu'il y aurait des chrétiens, un tel récit serait lu avec empressement. Cependant depuis trois siècles nous avons abandonné tous les monuments du christianisme pour n'étudier que ceux du paganisme. Nos jeunes chrétiens ne devraient pas étudier exclusivement les querelles politiques, les guerres, les mœurs et les institutions des Grecs et des Romains et surtout l'histoire immorale de leurs dieux. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils connussent davantage l'histoire du christianisme et en particulier les paroles et les actions de saint Martin, qui a joué un si grand rôle dans notre pays et qui est le plus illustre de ses bienfaiteurs ?

Il avait à peine douze ans quand il formait ce projet ; mais l'honneur d'une œuvre si glorieuse ne lui fut pas accordé ; cependant Dieu approuva sa bonne volonté et lui tint compte de sa résolution. Dans une levée qu'il décrète pour la guerre, Auguste ordonne de faire prendre les armes à tous les fils de vétérans. Combien l'ambition est aveugle ! Le père livre son fils et le force à s'armer. Hélas ! la tendresse peut-elle oublier jusqu'à ce point la grandeur du péril ! Si votre cœur de pierre est accessible à quelque bon sentiment, que ne regardez-vous plutôt ce que sa pieuse volonté lui aurait fait accomplir. Si ses desseins sont honorables, imitez-les de bon cœur ; s'ils sont difficiles à accomplir, réjouissez-vous de voir votre fils les former. Le soldat de Jésus-Christ est enchaîné pour devenir un soldat du siècle ; mais son âme n'est pas entraînée et son cœur n'est pas lié avec son corps. C'est à tort qu'on le nomme novice dans l'art militaire ; car il combat depuis longtemps celui qui a livré de nombreuses batailles pour son roi ; il a vaincu l'avarice ; il a triomphé de l'orgueilleuse luxure : l'ambition a été déjà terrassée par sa vigueur ; la fermeté de son âme a déjà mis en fuite la fureur, la colère et le funeste orgueil, ce vice qui surpasse tous les autres.

Il part avec le seul serviteur qu'il ait enfin consenti à emmener ; ce compagnon n'est pas astreint au travail, et il n'est esclave que de nom. Que vous êtes heureux, vous qui avez eu le bonheur de porter un tel joug ; les nobles eux-mêmes pourraient être jaloux de votre sort et vous l'envier ! Ce saint vous sert avec un humble dévouement : vous avez les mêmes vêtements que lui et vous partagez les provisions de sa pauvre table. Il vous dépasse en complaisance, au point que la personne la plus habile ne pourrait distinguer le serviteur du maître qui le met au-dessus de lui.

Quelle bienveillance il avait déjà pour ses égaux, comme

il savait déjà mériter la sincère affection de ses supérieurs ! Pour que l'embarras de son estomac n'altérât pas la vivacité de son jugement, et pour que le poids de ses membres ne diminuât pas l'activité de son esprit, il observait une telle sobriété dans ses repas qu'il donnait à un pauvre la moitié de ses aliments, et ce qui aurait pu incommoder un homme seul servait à réparer les forces de deux personnes.

Il avait déjà donné tous ses biens aux pauvres qui s'étaient adressés à lui, et il ne lui restait plus qu'un manteau pour couvrir ses membres amaigris ! Voici qu'un jour, pendant un hiver terrible, par un froid glacial, un homme nu se présente à lui. C'est à peine si sa voix tremblante fait entendre quelques mots entrecoupés ; mais sa malheureuse position parle pour lui, et sa misère lui tient lieu le langage. Tout le monde se retire ; des riches, dans leur sotte fatuité, dédaignent d'écouter ses plaintes et le regardent avec un rire de mépris. Martin s'arrête, la confusion dans le cœur, incertain de ce qu'il fera ; car il voyait un désir, et il manquait de quoi le satisfaire. Un seul vêtement couvrait le corps du saint : c'était une chlamyde pliée en deux, suivant l'usage : ainsi doublée, elle le garantissait du froid, de la pluie et de la fureur des vents. Martin tire son glaive invincible que le sang n'a jamais souillé ; avec la prodigalité de la pitié il partage en deux son manteau, se réservant, je pense, la plus mauvaise partie : alors il en couvre le corps tremblant du pauvre, à qui ce vêtement donne un peu de chaleur, et, plus légèrement vêtu, il ressent sa part des atteintes du froid.

O heureux Martin, votre vertu surpasse tous les miracles et fait plus que le Seigneur ne l'ordonne dans ses commandements ! Car il nous commande de nous contenter de peu et de ne point garder deux vêtements, et vous partagez le seul qui vous reste. Parmi tous les spectateurs les uns rient de votre manteau écourté, et ne voient pas

la véritable beauté, celle de votre âme. Mais d'autres, le cœur plein de componction, gémissent ensemble de ce que la charitable équité d'un pauvre a pu donner à un indigent ce que lui avait refusé une richesse opulente.

La palme due à un si grand triomphe ne se fit pas attendre. A peine venait-il de jeter sur sa couche ses membres fatigués qu'il se laisse aller à un léger sommeil; mais son cœur veillait; ce n'était point un sommeil, car son âme restait attentive : tout à coup apparaît devant ses yeux Celui qui signale sa bonté par de magnifiques récompenses, le Christ lui-même, qui, vêtu dans la personne de son pauvre, a mis sur ses propres membres cet heureux vêtement. O chlamyde vraiment précieuse! Ont-ils mérité un tel honneur les riches vêtements étincelants de pourpre ou de fils d'or, et ces étoffes de soie si douces au toucher où sont brodées avec art des images qui semblent vivre [1]? Le Dieu des hommes et de la terre, de la mer et du ciel, qui dispense toutes choses, sans lequel rien n'existe, à qui tout appartient, et ce que nous donnons et nous-mêmes, qui donnons, le don et le donateur, ce Dieu ne s'enrichit que de ces aumônes qui lui rapportent une âme sauvée par ce sacrifice. Cependant l'orgueil n'ébranle pas la fermeté de l'âme de Martin, et il ne ressent point dans son cœur une vaine fierté. O vertu agréable à Dieu, celle qui consiste à ne point se faire un titre de louange d'avoir fait des actions louables, à ne point revendiquer comme un mérite ce que nous avons fait, et à louer Dieu dans tous nos actes!

II. Invocation. Saint Martin ressuscite un catéchumène.

Parcourons un moment les vers des anciens poëtes. Des prodiges venaient-ils frapper et émouvoir leurs sens, ils

[1] Ce détail est précieux pour les archéologues qui s'occupent des étoffes anciennes.

invoquaient à grands cris dans leur folle ivresse le misérable Phébus et ne laissaient pas prendre le moindre repos à leurs muses imaginaires : ils faisaient retentir le temple de Delphes du nom de leur Apollon menteur et entraînaient avec eux la troupe entière des sourdes sœurs : ces monstres invoqués les remplissaient tout entiers d'un fougueux délire. Mais quant à nous, c'est de Jésus-Christ que nous empruntons nos pensées et nos paroles; daignez, ô Martin, serviteur de Jésus-Christ, nous inspirer quelque bonne pensée. Vous qui avez pu rendre la vie à des morts, avec le secours du Seigneur, rendez-moi le salut de l'âme. Le premier j'offrirai l'exemple miraculeux d'une vie rachetée par vous du péché. Le premier je briserai les barrières de l'horrible sépulcre. O vous, mon patron, je vous adresse de justes prières du fond de mon âme morte par le péché ; faites que mon âme revive et dise le nom de l'auteur d'un bienfait si éclatant. Maintenant, quoique ces actes sublimes soient au-dessus des forces de mon langage et que ma faible voix ne puisse célébrer dignement vos louanges, je commence. Vous qui lisez ces pauvres vers et qui les méprisez[1], vous pouvez rire de mes paroles, mais vous admirerez les faits que je raconterai.

Un témoin des merveilles d'une vie si illustre, que l'eau mystique du baptême n'avait pas encore régénéré, voulut suivre un si grand docteur. Mais une fièvre qui dévorait tous ses membres avait épuisé ce faible corps et en arra-

[1] On ne saurait trop admirer une modestie aussi sincère, une humilité aussi profonde. Les poëtes chrétiens disparaissent et s'effacent complétement devant le personnage qu'ils mettent en scène, pour que nous puissions le voir tout entier. Ils s'oublient eux-mêmes pour ne nous occuper que de leur sujet, tandis qu'au contraire les poëtes païens s'écrient dans l'ivresse de leur orgueil : « Exegi monumentum ære perennius; sublimi feriam sidera vertice; super alta perennis astra ferar, nomenque erit indelebile nostrum, » etc.

cha la vie. Le docteur[1] était alors absent; les frères, dans l'ardeur de leur foi, affligés du supplice de l'âme de leur frère, et non de la mort de sa chair, pleuraient tristement sur le cadavre inanimé. Le saint arrive; des pleurs abondants inondent son visage; il plaint le triste sort du défunt et fait retentir de ses cris tout le monastère. Il entre ensuite sans témoins dans la cellule qu'attristait une si pénible fin. Alors il se jette sur le corps inanimé de son ami; de ses membres il embrasse ce cadavre déjà froid et exhale un souffle léger sur ces lèvres fermées par la mort. Cependant il rapporte au Seigneur toute son espérance; il prie cette bonté toujours inépuisable; il implore cette miséricorde qu'il connaît et il mérite par sa confiance d'obtenir le prix de la foi. La pure confiance de son âme voit la présence de Dieu, et les entrailles en tressaillent pieusement jusqu'au fond de leurs fibres. Son vœu n'éprouve pas de retard; à peine deux heures s'écoulent qu'il est accompli; peu à peu les membres s'agitent et soulèvent le linceul; des flots de sang coulent dans les membres desséchés et le souffle de l'âme réchauffe la poitrine glacée par la mort. Les yeux fermés se rouvrent aux rayons de la lumière. Heureux regards! Aux nouvelles clartés du jour qui leur était rendu, ils ont pu tout d'abord se fixer sur Martin! Par un soudain effort, le corps se lève tout entier et la peau déjà livide de ses membres décharnés, sous l'influence d'une séve bienfaisante, reprend sa couleur éclatante. La voix n'est plus embarrassée, les pas sont assurés, la main n'est plus engourdie et le cœur palpite. Les organes dont se compose le corps de l'homme reprennent la vie et les fonctions qui leur sont propres.

Bientôt Martin, au comble de la joie, jette un grand cri; sa langue, interprète de la reconnaissance de son âme, éclate

[1] « Doctor » dans le texte; les médecins peuvent voir ici l'antiquité de leur titre.

en actions de grâces, et les accents de sa bouche énoncent les sentiments de son cœur, Bientôt la foule se précipite vers les portes, remplit la cellule, et, dans un concert unanime, chante les louanges de Dieu. Mais le catéchumène, pour renouveler complétement la vie qui a succédé à la mort, se purifie et se régénère aussitôt dans l'onde qui donne la vie éternelle et prolonge pendant un grand nombre d'années une heureuse vieillesse. Il atteste pendant longtemps cet éclatant miracle. Car il avait l'habitude de raconter souvent à une foule nombreuse qu'il avait tremblé devant le tribunal de Dieu, qu'il avait été mêlé à une vile multitude et plongé dans d'épaisses ténèbres jusqu'à ce que la prière de Martin, portée par la voix des anges devant le Seigneur, lui eût exprimé ses vœux et lui eût ainsi rendu la vie. C'est lui qui fit le premier connaître saint Martin dans notre pays et lui procura cette gloire qui devait projeter un si vif éclat dans les siècles à venir.

III. Guérison du lépreux de Paris.

O vertus fraternelles! charité toujours prête, humilité de l'âme! Celui qui aime tous les hommes n'en méprise aucun. Un homme était atteint d'une affreuse lèpre : cette horrible maladie avait couvert sa peau tout entière de taches infectes et parsemé d'une foule de pustules tout son corps gangrené. Il avait déjà essuyé des marques fréquentes de dédain de la part des hommes bien portants, qui, oubliant leur propre fragilité, méprisent un de leurs semblables attaqué d'un si horrible mal. Le saint entre dans la ville précédé d'une foule nombreuse qui s'était rassemblée pour servir d'escorte à ce grand patron et dont les flots épais franchissaient les portes de la ville [1]. Il donne un

[1] Sulpice-Sévère dit que le fait dont il s'agit ici eut lieu à Paris, et ses paroles sont confirmées par Grégoire de Tours, qui rapporte dans

baiser au malheureux, pose ses lèvres sur les lèvres et le visage du lépreux, et, sans craindre de souiller sa face par un tel contact, il lui imprime de ses lèvres jointes le baiser, signe de la paix. Tous demeurent étonnés! mais le lépreux, tout joyeux, grâce à ce contact, ressent les dons de la grâce divine et voit sa santé renaître aussitôt dans tous ses membres; sa chair régénérée se couvre soudain de fraîches couleurs.

O précieux privilége de la paix que vous donnez! O précieux remède qui émane sans cesse de votre sainte bouche! Touchez-vous les corps de vos lèvres, touchez vous le cœur de vos paroles, vos baisers guérissent les malades et vos discours les ignorants! Plût à Dieu qu'une semblable clémence fît disparaître nos maux intérieurs et que Martin voulût prier pour nous de sa bouche sacrée et purifier notre pauvre cœur de toutes ses souillures! Alors j'en suis persuadé, je goûterais de nouveau les joies de la véritable paix et j'élèverais vers les saints mystères un visage purifié. Après la perte de la fortune qui m'est échue ici-bas en partage, toute mon espérance dépendrait de la volonté du Seigneur, et, renonçant à la pâture des pourceaux et aux jouissances de la chair, je recevrais les gages certains d'une véritable foi.

IV. Guérison de saint Paulin de Nole.

Saint Martin rendit aussi la santé à saint Paulin [1], qui dut à l'ardeur de sa foi une gloire des plus éclatantes. Un de ses yeux était alors couvert par un sombre nuage;

l'*Histoire des Francs*, livre VIII, ch. 33, qu'une chapelle fut élevée près de la porte de cette ville en mémoire de la guérison miraculeuse du lépreux.

[1] Cette guérison miraculeuse fut, dit-on, l'un des principaux motifs qui lui firent embrasser le christianisme.

l'obscurité de ces épaisses ténèbres formait un voile épais et interceptait toute lumière. Une éponge dont Martin le toucha légèrement mit un terme à cet aveuglement dès que cette main bénie l'eut approchée de l'œil de Paulin : alors la prunelle dégagée put supporter la lumière et reçut avec étonnement les rayons nouveaux du jour. Plaise à Dieu que la main bienfaisante du saint patron daigne dissiper de même les ténèbres de mon cœur et qu'il renouvelle en ma faveur les prodiges qu'il a autrefois accomplis ; j'ai le même nom, le même médecin et le même besoin de guérison !

V. Saint Martin à la table de l'empereur Maxime [1].

Souvent ceux qui entouraient ce saint homme essayaient par des prières réitérées et pressantes de le décider à se rendre, quoique un peu tard, aux instances de l'empereur, qu'il avait tant de fois repoussées, et de s'asseoir enfin à sa table. En effet son mépris pour le faste et sa connaissance des crimes de Maxime lui faisaient refuser de s'asseoir à la table de cet empereur ; il ne voulait pas souiller la

[1] Maxime, ancien soldat de Théodose, était un officier obscur et ambitieux qui voulut devenir l'égal de son ancien maître et qui parvint à se faire proclamer empereur en Angleterre l'an 383 de Jésus-Christ. Il accourut ensuite dans les Gaules pour marcher contre Gratien, qui fut perfidement massacré dans Lyon à la fin d'un repas. Indigné d'un si lâche assassinat, saint Ambroise eut le courage de redemander à Maxime le corps de Gratien, et lui fit promettre de ne point attaquer Valentinien II et de se contenter de la possession des Gaules. Mais quatre ans plus tard, en 387, Maxime descendit tout à coup en Italie et s'en empara sans coup férir. Théodose, qui avait fait cette fois des préparatifs pour repousser ses attaques, marcha contre lui, le battit deux fois, s'empara de sa personne et lui fit trancher la tête. L'obstiné païen Symmaque, qui s'était trop hâté de prononcer l'éloge de l'usurpateur devenu maître de l'Italie, s'empressa encore davantage de faire le panégyrique de Théodose victorieux.

sainteté de son âme dans une telle société, et de plus il regardait même le moindre assentiment comme une faute grave. Il objectait le meurtre de ses maîtres, l'empire acquis au prix du sang, la mort du roi et le règne du tyran. Mais Maxime fatiguait ce saint homme de ses incessantes prières; il essayait de justifier ses fautes et de se laver des crimes qu'on lui reprochait en disant que le gouvernement de l'empire lui avait été imposé par la terreur que lui inspiraient ceux qui étaient les maîtres alors; qu'on ne devait pas l'accabler d'une haine si vive pour un pouvoir acquis par le fer et le sort des armes, et non arraché par l'ambition; que le Seigneur, en lui accordant un si grand triomphe, ne lui avait pas envoyé de faibles marques de faveur; et que nul homme, quelque tiède et quelque faible que fût sa foi, ne pouvait ignorer que les destinées d'une bataille dépendent de la volonté de Dieu; et que, si une faible troupe avait pu triompher par son courage et sa valeur d'ennemis supérieurs en nombre, c'était Jésus-Christ qui l'avait fait vaincre. D'ailleurs, depuis les dernières guerres, son cœur avait cessé d'être cruel et ne s'était rendu coupable d'aucune atrocité; la fureur du fer s'était émoussée après la bataille; et, après les combats et les luttes, les glaives inoffensifs s'étaient abstenus de tout carnage; la paix n'avait été rompue par aucune effusion de sang. A force de répéter ses excuses et de réitérer ses instantes prières, il finit par fléchir la rigueur du saint et par lui faire promettre qu'il lui pardonnerait et que, vaincu par ses prières, il viendrait s'asseoir à la table de l'empereur, qu'il avait dédaignée jusqu'alors.

Maxime, joyeux de voir son désir se réaliser et fier d'un tel honneur, se promet de célébrer ce jour de fête avec une nombreuse assemblée : il invite de grands personnages qui par l'éclat de leurs dignités se rapprochent des hauteurs du trône et s'y rattachent, ceux qui brillent sous la trabée, ceux qui tiennent en leurs mains le gouvernement des lois et des armes et ceux à qui obéissent la justice du

forum et les clairons des combats. Au milieu d'eux, à l'endroit où le *sigma*[1] forme une courbe, le prêtre prend place; à droite et à gauche les chefs puissants se rangent sur les couches d'or et étendent leurs membres sur la pourpre de tapis précieux. A la droite de l'empereur s'assied le vieillard vénérable par la sainteté de son visage, semblable à Moïse quand il descendit du sommet de la sainte montagne et qu'il en rapporta les commandements de Dieu, lorsque sa face transfigurée brillait d'une clarté extraordinaire, que l'éclat de son visage révélait la sainte lumière qui brillait dans son âme et que les voiles ne pouvaient arrêter les rayons de cette lumière toute nouvelle. La troupe joyeuse des serviteurs admire en silence; la cour, empressée à servir le saint homme, rivalise de soins minutieux; tous ont un seul et même désir, c'est de lui être agréables; ils ont moins de respect pour l'empereur, qui se plaît lui-même à se mettre au-dessous de saint Martin.

Les mets couvrent la table impériale; au-dessus des lits brillent de riches tentures de pourpre; les molles étoffes de soie aux couleurs vermeilles flottent de toutes parts; des fils d'or rayonnent sur des tissus habilement fabriqués sans laine et s'y mêlent à l'écarlate. Suspendues à des portes superbes, des tapisseries sont agitées par le vent et leurs mobiles barrières se balancent dans les airs. Du haut en bas brillent des ornements de différents genres; les murailles sont ornées de peintures, le sol est pavé de marbre et les lambris sont couverts de métal. De larges cristaux contiennent une eau limpide; telle est la pureté des vases et de l'eau que l'on ne peut croire qu'ils contiennent un liquide. Le vin coule des pierreries, et l'on boit dans des pierres précieuses; l'ambre se marie avec la couleur fauve de l'or et

[1] Les tables avaient alors la forme de l'ancien « sigma, » c'est-à-dire d'un C ou d'un fer à cheval.

forme les plus belles nuances. L'art brille sur la matière; mais la matière est plus précieuse que l'art. Parmi les vases, les uns sont étincelants de pierreries, les autres sont ornés de figures en relief; quelques-uns paraissent rudes à l'œil; mais ils sont doux au toucher; sur des plateaux d'or et sur des plats immenses sont amoncelés les produits de l'air, des forêts, de la terre et des mers.

Quand les mets ont apaisé la faim des convives, ils ne songent plus qu'à calmer leur soif ardente. Les serviteurs apportent dans des vases d'or des boissons glacées et de l'eau rafraîchie dans la neige; d'autres présentent des coupes pleines, et par leurs prévenances empressées ils devancent toutes les demandes. Alors l'empereur commande à son serviteur, qui était indécis, de présenter la coupe à saint Martin; il renonce à sa prérogative et intervertit ainsi l'ordre ordinaire; car il désire ardemment la recevoir de cette main sainte pour que la coupe devienne plus précieuse par le contact de ces nobles lèvres mêlant à la liqueur une céleste rosée. Saint Martin humecte légèrement son gosier sacré de quelques gouttes et trempe dans la coupe sa lèvre, qu'il mouille à peine; alors l'empereur avance la main pour la prendre; mais le saint, mesurant l'estime à la foi, passe la coupe à son prêtre : les mérites du cœur l'emportent sur la pourpre de l'empereur; la foi passe avant le diadème et lui est préférée. A cette vue tous les assistants demeurent étonnés et stupéfaits; quoique dédaigné, l'empereur est plus satisfait que surpris d'un tel courage à son égard; et le fiel de la jalousie ne dévora pas son cœur; car il sut apprécier la valeur de cet acte plein de grandeur.

VI. Description d'une voie romaine.

Un jour le saint pasteur visitait les bergeries confiées à ses soins pour empêcher que pendant l'absence du gardien

les ruses des voleurs et la rage des loups ne dérobassent quelques brebis dans ces troupeaux sans défiance. Après avoir laissé ses compagnons à quelque distance, il portait ses pas à l'endroit où la grande route s'étend au-dessus des vastes plaines qui la bornent; cette voie, construite en cailloux qui formaient une masse solide, versait les eaux pluviales dans des égouts souterrains; aussi la roue pesante ne s'enfonçait pas sur cette chaussée durcie, et les chariots ne s'embourbaient pas dans une vase épaisse; au contraire, les roues effleuraient à peine la superficie de la route, et ne laissaient aucune trace de leur passage; aussi entendait-on au loin le bruit produit par le choc du fer des roues contre les cailloux.

VII. Résurrection d'un enfant à Chartres.

Dans un autre voyage le saint dirigeait ses pas vénérables vers les vastes campagnes où s'élèvent les remparts des Carnutes. Pendant qu'il traversait un champ fertile assez éloigné de la route, une juste admiration s'empare des habitants du village voisin. Ils affluent de tous côtés; tous se pressent à sa rencontre, quels que soient le sexe et l'âge : la gloire de ce grand homme dépeuple et dégarnit les campagnes : les paysans ne songent plus à garder leurs demeures, il leur suffit de voir Martin. A ce nom et en présence de tous ces titres de gloire les païens eux-mêmes sont pénétrés d'un juste respect; et, quoiqu'ils n'aient pas encore reçu le don de la foi, ils accourent en foule à la nouvelle de l'arrivée d'un si grand docteur. Les habitants des campagnes s'avancent formant une masse compacte. Une admiration bien légitime avait fait envahir tous les champs voisins : saint Martin, à la vue de ces chaumes vides de grains, désire enfermer dans les greniers qui lui ont

été confiés les produits d'une si riche moisson que la semence du salut doit faire éclore.

Soudain se présente une mère tenant serré dans ses bras le cadavre inanimé de son fils. Elle presse contre son sein la bouche de l'enfant inutilement ouverte et approche en pleurant sa mamelle de ses lèvres glacées; au milieu de ses soupirs elle fait entendre quelques paroles entrecoupées et arrose d'un fleuve de larmes son pâle visage. L'âme du saint, pleine de Dieu, comprend les dons qu'elle doit à la faveur d'en haut : la grâce développe en lui un sentiment empreint de la plus pure charité et le ferme espoir d'appeler tout ce peuple à jouir des promesses divines en lui faisant voir la puissance du Seigneur. Aussi, dès que la mère suppliante a mis sur ces bras bienheureux les tristes restes de son fils expiré, les membres tressaillent à ce contact, les yeux se rouvrent et s'habituent insensiblement aux rayons de lumière qui viennent les frapper; la langue, heurtant le timbre de ce palais qui a perdu sa sécheresse, change en mots les sons tirés du gosier : l'enfant plein de joie se suspend au cou de saint Martin, qu'il enlace de ses bras, et, oubliant sa mère, il demande par ses gestes que son sauveur l'embrasse. Vous que ces nouveaux peuples viennent d'enrichir, ouvrez votre large sein, heureuse épouse du Seigneur qui attirez vers vous le monde tout entier; accueillez cette foule qui vient augmenter le nombre de vos enfants. Et vous idoles, qui croupissez depuis longtemps dans vos misérables tombeaux, pleurez les triomphes qui excitent notre allégresse!

PAULIN LE PÉNITENT.

« Le grand mérite du poëme de Paulin, a dit un écrivain qui unit à une connaissance approfondie des premiers siècles des vues élevées et un jugement consciencieux, est de nous mettre sous les yeux le tableau d'une destinée agitée, errante et dont beaucoup de circonstances doivent avoir été communes à bien des destinées contemporaines. Suivre Paulin à travers sa longue carrière, c'est vivre une vie d'homme au milieu des orages du cinquième siècle. » (Ampère, hist. littéraire de la France, t. II, p. 167).

Paulin le Pénitent naquit l'an 376 à Pella, en Macédoine. Fils d'Hespérius, préfet des Gaules, et petit-fils d'Ausone, il fut élevé au milieu du luxe et des plaisirs, et hérita des grandes richesses de sa famille. Mais à l'âge de trente ans il commença à ressentir les coups de la mauvaise fortune, et sa vie entière ne fut plus dès lors qu'une longue suite de malheurs. Il venait de perdre son père lorsqu'en 406 les barbares envahirent la Gaule; il eut ensuite à défendre contre un de ses frères le testament paternel et le bien de sa mère, puis il fut dépouillé de toutes ses richesses par les Goths. Il vit périr successivement sa belle-mère, sa mère, sa femme, ses deux fils, et, privé ainsi de tous les objets de son affection, réduit presque à la misère, n'ayant plus d'autre soutien que Dieu, il se réfugia à Marseille, où il termina ses jours dans la contrition et la prière vers la fin du cinquième siècle. Ce fut à l'âge de quatre-vingt-dix ans que Paulin le Pénitent écrivit l'*Eucharisticon*, qui contient l'histoire de sa vie si longue et si agitée. Le grec était sa langue naturelle; il avoue lui-même qu'il savait peu le latin : mais, bien que son poëme ne soit pas d'une latinité pure, nous n'avons pas voulu le passer sous silence à cause de son importance historique et des grands enseignements qu'il renferme. Il offre, en effet, l'un des plus terribles exemples des vicissitudes de la destinée humaine, et il prouve que la religion n'abandonne jamais le chrétien dans le malheur et qu'elle lui prodigue ses plus douces consolations dans le moment même où il semble avoir tout perdu. On peut dire qu'en ce sens l'ouvrage de Paulin est un des plus beaux panégyriques du christianisme et l'un des plus touchants hommages qui lui aient jamais été rendus; et s'il ne

peut faire connaître aux jeunes gens les élégances de la langue latine, il a le mérite bien plus grand à nos yeux de faire aimer encore davantage cette religion divine qui sera toujours une source inépuisable de bienfaits pour l'humanité.

EUCHARISTIQUE A DIEU

D'APRÈS LE TEXTE DE MON ÉPHÉMÉRIDE.

I. Invocation. — Première enfance et voyages du poète.

Au moment où je me dispose à raconter l'histoire de ma vie, à exposer la suite de mes actes pendant les jours que j'ai passés au milieu d'une existence agitée, je vous en prie, Dieu tout-puissant, soyez-moi favorable; inspirez mon œuvre et secondez mon projet, s'il vous est agréable; faites que je réussisse dans mon entreprise et que mes vœux soient accomplis. Que je mérite, avec votre aide, de publier vos bienfaits! car je vous dois tout le temps de mon existence depuis le moment où j'ai respiré pour la première fois le souffle de la vie · ballotté souvent au milieu des tempêtes contraires de ce monde inconstant, je vous ai eu pour protecteur quand j'ai vieilli; depuis la douzième semaine de mes années, j'ai vu six brûlants solstices du soleil d'été et autant de froids hivers, et c'est à vous que je les dois, ô Dieu, qui renouvelez les années du temps écoulé en recommençant le cours des révolutions des siècles. Qu'il me soit donc permis de chanter et de publier vos bienfaits dans mes vers et d'exprimer aussi par mes paroles les grâces que je vous dois. Vous voyez ces actions de grâces, je le sais, dans le fond de mon cœur, tout fermé qu'il soit; mais, s'élançant elle-même du sanctuaire de mon âme muette, ma voix, sa confidente, laisse déborder le torrent de mes vœux.

Quand j'étais encore à la mamelle, vous donnâtes à mon faible corps des forces pour supporter les dangers des voyages et de la mer. Né à Pella, dans cet antique berceau du roi Alexandre, près des murs de Thessalonique, pendant que mon père s'occupait de l'administration d'une préfecture célèbre, je fus transporté dans les pays d'un autre monde séparé par des mers, et, confié aux bras tremblants des nourrices, je franchis des montagnes couvertes de neige, les Alpes et leurs torrents, les flots de l'Océan, ainsi que les ondes du gouffre tyrrhénien, et j'arrivai aux murailles de Carthage la Sidonienne avant que la lune dans sa révolution mensuelle eût, depuis ma naissance, éclairé neuf fois l'univers d'un nouvel éclat. Là, comme je l'ai appris, dix-huit mois s'étant écoulés, pendant le proconsulat de mon père[1], je fus de nouveau rappelé sur les mers et sur les routes déjà parcourues, et je visitai les célèbres murailles de Rome, ville remarquable par ses monuments. Cependant les objets, quoique placés sous mes yeux, n'attirèrent pas mon attention; je les connus plus tard par mes relations assidues avec ceux qui les avaient observés avec plus de soin, et alors, pénétré de l'idée de ces ouvrages, je jugeai à propos de les étudier. Enfin le terme de mes longs voyages était arrivé. Je fus transporté dans la patrie de mes ancêtres, sous le toit de mes pères. Je vins à Bordeaux[2], aux murs de laquelle la Garonne majestueuse porte le reflux des ondes de l'Océan par une entrée navigable qui offre ainsi un vaste port enfermé dans la vaste enceinte de la ville : pour la première fois je pus connaître mon aïeul, alors consul; j'étais dans ma troisième année.

[1] Nous avons dit que le père du poëte se nommait Hespérius.

[2] Bordeaux était la patrie d'Ausone, grand-père de Paulin le Pénitent.

II. Sentiments de piété et de résignation.

Dans leur sage sollicitude, mes tendres parents me préservèrent dès la plus tendre enfance de tout ce qui aurait pu ternir ma réputation. Quoique cette réputation, bien méritée, m'ait acquis un honneur particulier, elle m'eût cependant couvert d'une gloire bien préférable si, conforme à mes premiers désirs, la volonté de mes parents m'eût consacré à vous pour toujours dès mon enfance, ô Christ; la tendresse de mes parents aurait agi plus avantageusement pour moi; car je n'aurais pas connu les voluptés passagères de la chair et je recueillerais les fruits éternels des temps à venir. Mais il me faut croire que l'éducation que j'ai reçue m'était préférable; car vous avez prouvé que vous le vouliez ainsi, ô Dieu tout-puissant, éternel, qui gouvernez toutes choses et renouvelez pour moi, malgré mes fautes, les bienfaits de la vie; je vous dois donc d'autant plus de remercîments que je connais mieux la grandeur des fautes que j'ai à me reprocher. Car tout ce que, par imprévoyance, j'ai commis de coupable ou d'illicite, quand j'errais dans les sentiers glissants de la vie, je sais que votre indulgence peut me le remettre entièrement depuis que, réprouvant ma chute, je me suis réfugié sous vos lois; et si jamais j'ai pu ne pas tomber dans quelques péchés qui eussent fait de moi un plus grand coupable, je sais que c'est aussi un effet de la faveur divine [1].

III. Amusements d'un jeune patricien du cinquième siècle.

La tendresse de mes parents pour moi fut consternée [2]; et il leur parut préférable de guérir mon corps malade

[1] Malgré ses bonnes intentions, Paulin de Pella tient ici le langage du pharisien dans la parabole. *Sit venia verbis.*

[2] Une maladie grave avait affaibli la santé de Paulin : la crainte de

que de me donner une savante instruction : les médecins conseillèrent d'abord d'offrir à mon esprit des plaisirs continuels et des agréments de toutes sortes. Mon père s'appliqua beaucoup à me les procurer par lui-même. Il avait naguère renoncé à l'exercice de la chasse par la seule raison de mes études ; il ne voulait pas les troubler en m'associant à ses distractions ni jouir seul de ses plaisirs sans les partager avec moi. Alors il s'y adonna de nouveau avec plus d'ardeur que jamais, et il renouvela tous les appareils nécessaires pour cette distraction dans l'espoir qu'elle me ferait recouvrer une santé tant désirée. Ces exercices, qui se prolongèrent pendant tout le temps d'une longue maladie, développèrent en moi une tendance à la paresse et un dégoût pour la lecture qui dura même après ma guérison et me fut très-nuisible : un nouvel attachement pour le monde trompeur fut le résultat de la condescendance et de l'affection trop tendre de mes parents ; car il leur suffisait de voir ma guérison complète. Cette préoccupation accrut et augmenta encore l'erreur de mon jugement, qui me poussa facilement à suivre les penchants de la jeunesse : il me fallut avoir un beau cheval couvert d'un riche harnais, un écuyer d'une taille élancée, un chien agile, un bel épervier et un ballon doré, qu'on avait fait venir exprès de Rome pour servir à mes jeux ; il me fallut un vêtement plus brillant, souvent renouvelé et imprégné des doux parfums de l'Arabie ; et même, quand j'eus recouvré la santé, je me plaisais encore à faire des courses sur un coursier rapide. Quand je me rappelle à combien de chutes dangereuses j'ai échappé, il m'est permis de croire que j'ai été sauvé par la grâce de Jésus-Christ ; et maintenant je m'afflige de ne l'avoir pas su alors.

le fatiguer par une application soutenue força ses parents d'interrompre ses études.

IV. Premiers malheurs de Paulin.

J'avais achevé ma trentième année quand une double infortune vint m'accabler de tristes soucis ; j'eus à essuyer en même temps une calamité publique, déplorable pour tous également, l'invasion de l'ennemi dans le sein de l'empire romain, et un malheur particulier, la mort de mon père ; car les derniers jours où il termina sa vie touchent de très-près au moment où la paix fut rompue. Mais les désastres de ma maison, sur laquelle les ennemis portaient une main dévastatrice, quoique grands en eux-mêmes, furent beaucoup plus légers pour moi si je les compare à l'excessive douleur que me causa la mort d'un père qui m'avait rendu chères ma patrie et ma famille. Il y avait une affection tellement constante dans les bons offices que nous nous rendions mutuellement et nous avions vécu tellement unis que notre bon accord surpassait celui des amis du même âge. Quand ce compagnon chéri, ce fidèle conseiller me fut enlevé pendant les belles années de ma jeunesse, je fus exposé à la cruelle mésintelligence d'un frère acariâtre, qui s'efforça de faire casser le testament légitime de notre père, avec l'intention d'attaquer les clauses particulières qu'il contenait en faveur de ma mère : aussi le soin de la défendre devint-il pour moi d'autant plus grand qu'il était plus juste ; et d'ailleurs une vive tendresse m'encourageait encore dans l'accomplissement légitime de ce désir. Plusieurs autres adversités vinrent encore m'accabler : le fatal renom de mes richesses s'étant répandu me jeta au milieu des séductions flatteuses d'une vaine ambition et au milieu de désastres mêlés à de graves périls. Il m'est pénible de rappeler ces souvenirs, et j'aimerais mieux passer sous silence et laisser dans l'oubli où ils sont plongés des événements passés depuis longtemps ; cependant, ô Seigneur, les consolations que vos bienfaits m'envoyèrent au milieu de

mes malheurs m'engagent à publier par mes paroles les dons que j'ai reçus de vous dans toutes mes infortunes et à mettre au jour tous les secrets de mon cœur.

V. Actions de grâces.

J'ai commencé cet ouvrage par votre nom, ô Dieu ! c'est par votre nom que je le veux terminer. Et après vous avoir si souvent imploré avec recueillement, je vous adresse maintenant des prières plus ferventes encore; car, dans cette vie que je mène à présent dans ma vieillesse, je reconnais qu'il y a d'autres choses encore plus à craindre que la mort elle-même, et je ne pourrais discerner ce que je désire davantage, de quelque côté que penche maintenant votre jugement : donnez-moi, je vous en prie, une âme intrépide contre toutes les douleurs, et prêtez à ma constance le secours de votre force [1]. Je vis depuis longtemps soumis à vos lois; je m'efforce d'obtenir le salut promis. Je ne dois plus craindre alors l'heure de la mort que la vieillesse va faire sonner pour moi, cette mort à laquelle sont sujets tous les âges, et les traverses d'une vie incertaine ne me troubleront point. Je ne craindrai plus les divers écueils que j'ai la confiance, ô mon Dieu! de pouvoir éviter avec votre protection. Mais, quel que soit le sort suprême qui attende mes derniers jours, que l'espoir de votre vue, ô Christ! en adoucisse les rigueurs, et que ma foi assurée dissipe toute crainte d'un avenir inconnu.

[1] On pourrait voir ici quelques traces de stoïcisme dans le vœu de Paulin.

CLAUDIEN MAMERT.

Claudien Mamert, le chantre célèbre du triomphe de la croix, était prêtre de l'église de Vienne et frère de l'évêque de cette ville. Il avait d'abord embrassé la vie monastique et s'était livré à des études approfondies dans tous les genres de connaissances humaines. Il possédait l'antiquité profane, la géométrie, l'astronomie, la musique et la dialectique. Ordonné prêtre, il régla l'office divin et enseigna le chant des psaumes et des hymnes. Sa réputation comme savant était immense. Il écrivit contre l'éloquent Fauste de Riez un ouvrage intitulé *De la nature de l'âme*, qui pourrait, s'il était lu, faire ranger son auteur au nombre des dialecticiens les plus habiles et des penseurs les plus profonds. Il est regrettable qu'il ne l'ait point écrit en vers; on aurait comme la contre-partie du poëme matérialiste de Lucrèce, *De natura rerum*. Sidoine reconnaissait Claudien Mamert pour le plus grand génie de son siècle dans les Gaules. On verra plus loin l'épitaphe qu'il composa après sa mort, qui eut lieu l'an 474.

Sur la croix du Seigneur.

Que notre langue publie le combat d'une lutte glorieuse; qu'elle chante le triomphe éclatant des trophées de la croix; qu'elle dise comment le Rédempteur de l'univers est devenu victorieux tout en étant immolé.

Dieu, touché de la fraude dont notre premier père a été la victime quand, en mordant la pomme fatale, il se précipita dans la mort, désigna lui-même le bois qui devait réparer les maux que le bois avait causés.

L'ordre de l'œuvre de notre salut le demandait : c'était afin que l'artifice du traître si subtil fût trompé par un

autre artifice et que les mêmes armes dont l'ennemi nous avait blessés servissent à nous guérir.

Quand donc le temps marqué fut accompli, le Fils, créateur de l'univers, fut envoyé du haut du trône de son Père, et, s'étant fait chair, il sortit du chaste sein d'une Vierge.

L'enfant couché dans une misérable crèche verse des pleurs; la Vierge sa mère enveloppe ses membres de langes et resserre par des liens ses pieds, ses mains et ses jambes.

Ayant accompli six lustres, terme de la vie de son corps, il se voue librement à la passion; il est né pour la subir; l'Agneau est élevé sur le bois de la croix pour y mourir.

Là le vinaigre, le fiel, le roseau, les épines, les clous et la lance! Son corps sacré est percé; le sang et l'eau dont les flots doivent laver la terre, la mer, les astres, l'univers tout entier coulent de ses plaies.

O croix, seul objet de notre foi! seul arbre digne d'honneur! Nulle forêt n'en produit de tels en feuilles, en fleurs et en fruits: ce bois salutaire et ces clous bénis soutiennent un corps adorable.

Arbre majestueux, ployez vos rameaux, élargissez vos veines, adoucissez la rudesse que vous a donnée la nature, afin que vous présentiez un tronc plus souple aux membres du souverain Roi.

Vous seul avez été jugé digne de porter la rançon du monde; comme un pilote, vous avez conduit au port le genre humain naufragé et tout imprégné du sang divin sorti du corps de l'Agneau.

SIDOINE APOLLINAIRE.

Sidoine Apollinaire, issu de l'une des familles les plus illustres de la Gaule méridionale, naquit à Lyon le 5 novembre 430. Son père et son grand-père avaient été préfets du prétoire; il passa lui-même par les plus hautes dignités de l'empire, jouit successivement de la faveur des empereurs Avitus, Majorien, Anthémius, fut leur panégyriste, et se livra tout entier jusqu'à l'âge de quarante ans aux préoccupations d'une vie profane et de la politique. Mais, lorsqu'il devint évêque de Clermont, en 471, un changement complet s'opéra en lui. Il renonça dès ce moment à la carrière des honneurs et à la poésie légère. Après avoir été un homme politique d'une grande valeur, un littérateur si estimé qu'on plaça sa statue près de celle de Trajan sous le portique qui conduisait aux deux bibliothèques grecque et latine, il devint un des plus saints évêques de l'Église de France. Il était lié d'amitié avec saint Loup, évêque de Troyes, avec saint Remy de Reims, saint Patiens de Lyon. Au milieu des agitations et des malheurs qui troublèrent son épiscopat, il se signala par la noblesse de son caractère et par la sainteté de sa vie. Il déploya une grandeur d'âme admirable en face des Goths qui assiégèrent sa ville épiscopale; il fut ensuite tout le reste de sa vie l'appui et la consolation de son troupeau, dont il s'efforça d'adoucir les malheurs par ses bienfaits. Il mourut le 21 août 488. — Sidoine Apollinaire composait avec une extrême facilité; on croit même qu'il a improvisé tous ses poëmes. On remarque en général dans ses ouvrages de la chaleur et de la verve, de l'élégance et de l'esprit, mais souvent aussi de la recherche et de l'obscurité, des jeux de mots et des subtilités qui trahissent l'élève des muses et des rhéteurs du paganisme. Bien que les poésies qu'il a faites avant sa conversion n'offrent point ce caractère de simplicité que nous admirons dans les poëtes chrétiens, nous n'avons cependant pas hésité à faire entrer dans notre recueil quelques extraits de ces poésies, parce qu'elles renferment des détails curieux et instructifs sur les barbares et sur les événements du cinquième siècle. Nous reproduisons ici une lettre qui lui fut adressée par saint Loup et que MM. Grégoire et Collombet ont traduite dans leur remarquable travail sur les œuvres de notre poëte, parce que, fort belle en elle-même, nous la considérons comme le plus digne éloge des qualités et des vertus de Sidoine :

« Je rends grâces, très-cher frère, au Seigneur notre Dieu Jésus-« Christ, par l'Esprit-Saint qui, dans cet ébranlement général et cette « affliction de l'Église, son épouse bien-aimée, vient de t'appeler au rang « d'évêque, pour la soutenir et la consoler, afin que tu sois un flambeau « en Israël et qu'après avoir parcouru si glorieusement les hautes di-« gnités de la milice du siècle tu remplisses avec ardeur, appuyé sur le « Christ, les pénibles fonctions et les humbles ministères de la céleste « milice, sans porter les yeux en arrière, comme un laboureur paresseux, « à présent que tu as mis la main à la charrue.

« Des affinités glorieuses t'ont fait toucher de bien près à l'éclat im-« périal; tu as revêtu avec honneur et au milieu des applaudissements « redoublés la trabée sénatoriale; tu as passé par les plus hautes pré-« fectures et par tout ce que peut imaginer de plus heureux dans le « siècle la longue chaîne de nos désirs inquiets. La face des choses vient « de changer, et tu as reçu dans la maison du Seigneur une dignité qui « ne veut ni le faste ni la splendeur du monde, mais qui exige un « grand abaissement d'esprit, une profonde humilité de cœur. Tu t'ef-« forçais autrefois d'ajouter à l'éclat de ta naissance par des honneurs « plus éclatants encore; tu croyais que ce n'est point assez d'égaler le « reste des hommes, qu'il faut encore surpasser ses égaux; te voilà « dans un état où, quoique supérieur à tous, tu ne dois croire l'être « à personne. En te plaçant au-dessous du plus petit de tes subordon-« nés tu seras d'autant plus honorable que l'humilité du Christ te « ceindra davantage, que tu baiseras les pieds de ces mêmes hommes « sur la tête desquels tu dédaignais autrefois de poser les tiens. Ton « grand œuvre à présent, c'est de te faire le serviteur de tous, toi qui « paraissais le maître de tous; de te courber devant les autres, toi qui « foulais aux pieds le reste des hommes; non certes que tu fusses « orgueilleux, mais parce que la majesté, pour ne pas dire la vanité de « tes honneurs passés te forçait de devancer les autres, comme ton « rang doit aujourd'hui te faire reculer devant tes semblables.

« Fais donc en sorte de transporter maintenant aux actions divines « cet esprit qui a si fort brillé dans les choses humaines. Que tes peuples « recueillent de ta bouche les épines de la tête du crucifié, comme ils « recueillaient de tes paroles les roses d'une éloquence mondaine; qu'ils « reçoivent de la voix d'un évêque les discours de la discipline céleste, « comme ils recevaient de la voix du maître les règles de la discipline « civile. Moi qui t'ai si fort aimé quand tu suivais l'aridité du siècle, « quelle penses-tu que doive être la mesure de mon amour maintenant « que tu suis la fertilité du ciel? *Je suis proche de ma fin*, mais je ne « croirai pas mourir, puisque, même après le trépas, je vivrai en toi, « et te laisserai dans l'Église. Je me réjouis d'être dépouillé depuis que

« tu t'es revêtu de l'Église et que l'Église s'est revêtue de toi. Courage,
« mon vieil ami, mon jeune frère! Ce dernier titre efface les premiers,
« et il n'est rien de notre antique union que je n'oublie volontiers,
« puisque les nouveaux liens de ta charge rendent notre amour et plus
« solide et plus fort.

« Oh! si Dieu voulait que je pusse t'embrasser! mais je fais en esprit
« ce que je ne puis faire autrement, et, en présence du Christ, j'honore
« et j'embrasse non plus un préfet de la république, mais un évêque de
« l'Église, qui est mon fils par son âge, mon frère par sa dignité, mon
« père par son mérite. Prie pour moi, afin qu'étant consommé dans le
« Seigneur j'achève l'œuvre qu'il m'a imposée et que je remplisse en-
« fin en lui le reste de ma vie, moi qui, ô malheur! en ai employé la
« plus grande partie à des objets profanes et étrangers; mais il y a mi-
« séricorde chez le Seigneur. Souviens-toi de moi. »

Épitaphe de Philimatia [1].

Arrachée par une mort subite et cruelle à l'amour de ses cinq enfants, de son père, de son époux, la matrone Philimatia repose dans le tombeau qu'elle doit aux mains de ses concitoyens éplorés. O honneur de votre sexe! ô gloire de votre mari! à la fois prudente, chaste, modeste, sévère, aimable et digne d'être imitée par les vieillards eux-mêmes, vous avez allié, grâce à la bonté de votre caractère, les qualités qu'on regarde ordinairement comme incompatibles. Car un abandon sérieux et une pudeur enjouée furent les douces compagnes de votre vie. Voilà pourquoi nous pleurons une vie qui avait à peine atteint son sixième lustre; aussi nous sommes affligés de vous rendre, à la fleur de votre âge, les devoirs qui vous sont dus et que nous ne devions pas vous rendre sitôt.

[1] Philimatia, mère de cinq enfants, avait à peine trente ans lorsqu'elle mourut. Sa fin prématurée plongea toute sa famille dans la douleur. Ce fut à la demande du malheureux père de cette jeune femme que Sidoine Apollinaire fit son épitaphe en vers hendécasyllabes.

Epitaphe d'Apollinaris [1]

En digne petit-fils de mon aïeul, je lui ai consacré, après la mort de mes oncles paternels et de mon père, cette tardive epitaphe; peut-être, ô voyageur, ignorant quel respect était dû à ces restes mortels, vous auriez foulé aux pieds ce monceau de terre : ici repose le préfet Apollinaris; après avoir administré la préfecture des Gaules, il fut reçu dans le sein de sa patrie en pleurs. Jurisconsulte très-habile, il aima la campagne, les armes, le barreau; il rendit de très-grands services à son pays, et, donnant un exemple dangereux à suivre, il sut être libre sous la domination des tyrans. Mais ce qui fait principalement sa gloire, c'est d'avoir le premier de toute sa famille purifié son front par le signe de la croix, son corps par les eaux du baptême, et d'avoir renoncé à un culte sacrilége. L'honneur, le comble de la vertu, c'est de surpasser en espérances ceux qu'on égale en honneurs et d'être dans le ciel supérieur à ses ancêtres par ses mérites quand on a été leur égal en titres ici-bas.

III. Inscription pour une église bâtie à Lyon par les soins de l'évêque Patiens.

Qui que vous soyez, vous qui faites l'éloge de cet ouvrage de Patiens, notre pontife et notre père, puissiez-vous obtenir les grâces que vous serez venu demander avec humilité et ferveur! Le temple brille par sa hauteur; il n'est tourné ni vers la droite ni vers la gauche; mais la façade élevée regarde l'orient équinoxial. La lumière étincelle à

[1] Apollinaris était l'aïeul de Sidoine; nous avons déjà dit qu'il avait été préfet du prétoire.

l'intérieur ; le soleil se reflète sur les lambris dorés, et sur le métal jaunâtre miroitent ses rayons de même couleur. Des marbres de différentes espèces couvrent la voûte, les fenêtres et le pavé ; et, sous des figures riches en couleurs, une couche opaque et verte comme l'herbe jette sur les vitraux verdâtres l'éclat du saphir [1]. Le temple s'ouvre par un triple portique soutenu par de superbes colonnes de marbre d'Aquitaine ; plus loin d'autres portiques faits sur le même plan ferment le fond du péristyle ; dans la grande nef s'élève une forêt de colonnes de pierre [2]. D'un côté est la voie publique, de l'autre bouillonne l'Arar. C'est vers ce point que se tournent les piétons, les cavaliers et ceux qui dirigent des chariots bruyants ; c'est de ce côté que le chœur des matelots se prosterne et entonne en l'honneur de Jésus-Christ leurs barcarolles, tandis que les rivages répètent leur Alleluia [3]. Chantez, chantez ainsi, matelots et voya-

[1] Les vitraux les plus anciens que nous connaissons sont ceux des églises de Bonlieu et d'Obasine. Nous les avons vus chez M. Didron, le savant directeur des *Annales Archéologiques*. Le verre en est légèrement verdâtre et doit sa translucidité sans transparence à un dépoli ou à l'application d'une couche opaque (« crusta »). M. l'abbé Texier a publié un intéressant article sur ces vitraux dans les *Annales Archéologiques*, tome X, page 82.

[2] Mabillon (*Liturg. Gall.*, I, 8) résume ainsi la description de Sidoine Apollinaire : « Ecclesia ergo illa, orienti obversata, laqueari deaurato ornata erat. Ex marmore fornix, pavimentum et fenestræ vitris versicoloribus distinctæ. Duplex in aditu porticus ad totidem portas, quarum una capacior pœnitentes excipiebat. Media navis columnis ex marmore Aquitanico, id est Pyrenæis montibus exciso, hinc inde vallata, quasi silvam saxeam exhibebat. »

[3] On voit par ce passage qu'au milieu même de leurs travaux de chaque jour les chrétiens chantaient les louanges de Jésus-Christ. Saint Paulin de Nole parle aussi dans un de ses poëmes de matelots chrétiens qui chantaient de pieux cantiques.

Navitæ læti solitum Celeuma
Concinent, versis modulis in hymnos,
Et piis ducent comites in æquor
Vocibus auras.

geurs ; car c'est le lieu où chacun doit chercher un refuge ; c'est le chemin qui nous conduit tous au port du salut.

V. Épitaphe de Claudien Mamert.

Objet d'orgueil et de douleur pour son frère Mamert[1], ornement singulier des évêques ses admirateurs, Claudien repose sous ce gazon. En ce maître brilla une triple littérature, celle de Rome, celle d'Athènes et celle de Jésus-Christ : dès la fleur de son âge, encore simple moine, il s'en était nourri dans la solitude. Orateur dialecticien, poëte, interprète des livres saints, géomètre et musicien[2], il excella à délier les nœuds de toutes les questions et à frapper du glaive de la parole les sectaires qui harcelaient la foi catholique. Habile à moduler et à chanter des Psaumes, il apprit aux fidèles à faire retentir leurs voix exercées devant les autels, à la grande satisfaction de son frère. Il régla pour les fêtes solennelles de l'année les lectures qu'il était convenable de faire dans chaque circonstance. Il fut prêtre du second ordre[3], mais il partagea avec son frère le poids de l'épiscopat. Car l'un portait les insignes de cette haute fonction, l'autre en supportait tout le travail. Mais vous, ami lecteur, qui pleurez comme s'il ne restait plus rien d'un si grand homme, cessez d'arroser le marbre de

[1] Mamert, frère de Claudien Mamert et évêque de Vienne.

[2] Nous venons de voir une hymne célèbre dont Claudien Mamert est l'auteur. Peut-être l'est-il également de la musique qu'on trouve dans les plus anciens antiphonaires et qui a un grand caractère. On la chante encore le Vendredi Saint pendant l'adoration de la Croix.

[3] Ou divisait le sacerdoce en trois ordres : les évêques composaient le premier ordre ; les prêtres, le second ; les diacres, le troisième. Claudien Mamert était simple prêtre ; mais, comme il aidait son frère à porter le fardeau de l'épiscopat, il avait, comme coadjuteur, le rang d'évêque, bien qu'il ne fît partie que des clercs du second ordre (« ordine in secundo »).

ces pleurs qui coulent de votre visage ; car ni l'âme ni la gloire ne peuvent être enfermées dans un tombeau.

V. Inscription pour la basilique de Saint-Martin [1].

Le corps de saint Martin, objet de vénération pour la terre, dont la gloire survit à la mort, n'était abrité que par une humble chapelle, nullement digne de ce grand confesseur. La gloire immense du saint et le peu de grandeur du lieu formaient un contraste peu honorable aux yeux des citoyens. Mais l'évêque Perpétuus, le sixième de ses successeurs, mit un terme à ce long sujet de reproche en agrandissant l'intérieur de cette humble chapelle et en élevant à l'extérieur le sommet de l'édifice ; et, grâce à ce puissant patron, le temple s'agrandit et le fondateur augmenta ses mérites. Ce temple peut rivaliser avec celui de Salomon, qui fut la septième merveille du monde. Car l'un était resplendissant d'or, d'argent et de pierreries, et l'autre l'emporte sur tous les métaux par l'éclat de la foi. Loin d'ici l'envie et ses dents envenimées ! que nos ancêtres soient absous et que l'orgueilleuse postérité ne puisse y rien ajouter ni y changer quoi que ce soit. Que le monument de Perpétuus subsiste perpétuellement jusqu'à ce que Jésus-Christ vienne ressusciter tous les peuples.

VI. Éloge funèbre de saint Abraham [2].

Abraham, vous êtes digne d'être associé aux saints patrons que je n'hésite pas à nommer vos collègues ; car, s'ils

[1] Perpétuus, évêque de Tours et sixième successeur de saint Martin, avait remplacé l'humble chapelle construite sur le tombeau de ce saint confesseur par une basilique beaucoup plus grande. Sidoine Apollinaire fit cette inscription en vers élégiaques à la demande de Perpétuus lui-même, qui la fit graver dans l'abside de la nouvelle église.

[2] Saint Abraham échappa à la persécution que le roi de Perse Is-

vous ont précédé, votre gloire n'est pas moins grande que la leur; la participation au martyre donne aussi une part au royaume. Né sur les rivages de l'Euphrate, vous avez, pour Jésus-Christ, souffert les cachots et les fers, que cinq années de privations avaient rendus moins étroits pour vous. Échappé à la cruauté du roi de Suse, vous courez seul aux régions où se couche le soleil. Mais des prodiges éclatants vous accompagnent, ô confesseur, et, tout fugitif que vous êtes, vous mettez en fuite les mauvais esprits. De quelque côté que vous vous dirigiez, la foule des mauvais esprits prend la fuite en poussant des cris, et, exilé vous-même, vous exilez les démons. Tous vous désirent, et aucune ambition ne s'empare de vous ; les honneurs qu'on vous défère vous semblent à charge. Vous fuyez le tumulte de Rome et de Byzance ainsi que les murs détruits par le belliqueux Titus. Alexandrie ni Antioche ne peuvent vous retenir, et vous dédaignez l'enceinte carthaginoise construite par Elissa. Vous méprisez les champs populeux de la marécageuse Ravenne et le territoire qui doit son nom à un pourceau vêtu de laine [1]. Vous vous plaisez dans un petit coin de terre, dans une humble retraite, dans une cabane couverte d'un toit de chaume. Là vous élevez vous-même à Dieu un temple vénérable, tandis que votre corps est déjà devenu le temple du Seigneur. Là vous achevez le cours de votre vie et de votre voyage, et vos efforts obtiennent en partage une double couronne. Déjà les saintes phalanges du paradis vous entourent; déjà Abraham, votre frère par les voyages, vous possède. Déjà vous entrez dans la patrie d'où

degerde Ier souleva contre les chrétiens, et vint jusqu'en Occident se réfugier dans le pays des Arvernes, où il fonda un monastère, bâtit une église et mourut en odeur de sainteté.

[1] Ce territoire est la campagne de Milan. L'étymologie de « Mediolanum » est « medius, lana. » On lit dans saint Isidore de Séville (Orig. XV, 1) : « vocatum Mediolanum ab eo quod ibi suis in medio lana perhibetur inventa. »

fut chassé Adam. Déjà vous pouvez retourner à la source de votre fleuve natal.

VII. Vers à Lampridius.

Déjà deux fois la lune, dans sa révolution mensuelle, m'a trouvé confiné dans ces lieux[1], et je n'ai pu encore voir le roi qu'une fois; du reste il n'a pas beaucoup de temps dont il puisse disposer, car l'univers subjugué lui demande des réponses. Ici nous voyons le Saxon aux yeux d'azur; autrefois l'habitué des mers, il tremble maintenant sur la terre ferme. Ces barbares ne se contentent pas de promener les lames incisives des ciseaux sur l'extrémité de la tête, ils coupent aussi la chevelure qui borde leur front; les cheveux ainsi rasés jusqu'au niveau de la peau diminuent la longueur de la tête et augmentent celle du visage. Là, vieux Sicambre, vous dont la chevelure a été rasée après votre défaite, vous rejetez en arrière sur votre tête blanchie par les années les nouveaux cheveux qui repoussent. Là erre l'Hérule aux joues bleuâtres, lui qui habite les retraites les plus reculées de l'Océan et qui a presque la couleur des eaux de la mer couvertes d'algues. Ici le Burgonde, haut de sept pieds, demande souvent la paix en fléchissant le genou. L'Ostrogoth puissant, grâce à ses protecteurs, opprime les Huns, ses voisins et, s'il est humble envers ses maîtres, il ne s'en montre que plus hautain envers les autres. Et vous, Romain, c'est là que vous venez chercher du secours; et si la grande Ourse[2] amène quelque tumulte,

[1] Sidoine Apollinaire, exilé de l'Auvergne par Euric, roi des Visigoths, s'était rendu à Bordeaux pour demander son rappel de l'exil. Il était depuis deux mois dans cette ville et n'avait encore pu voir le roi qu'une fois lorsqu'il écrivit ces vers, dans lesquels il nous donne une haute idée de la puissance d'Euric et nous représente tous les peuples de la terre prosternés à ses pieds.

[2] « Parrhasis » dans le texte. C'est un surnom de Calisto, la grande Ourse.

il vient, ô Euric, vous demander votre appui contre les escadrons des plaines de la Scythie, de sorte que la Garonne devenue puissante, grâce à la présence de Mars, protège le Tibre affaibli. Au milieu de tout cela je perds inutilement mon temps à attendre une audience.

VIII. Adieu à la poésie profane.

Déjà ma barque a poursuivi sa course audacieuse sur les deux mers de la prose et de la poésie, et je n'ai pas craint de diriger le gouvernail au milieu des flots entr'ouverts. Déjà ma main, qui a baissé les antennes et plié les grandes voiles, quitte l'aviron ; je franchis le pont attaché au rivage et je m'élance sur le sable, que je foule avec joie. La foule de mes ennemis jaloux murmure et exhale sa rage comme le font des chiens furieux : ils ne s'expriment pas ouvertement ; le sentiment public les retient. Les sifflements de leur langue jalouse frappent la poupe, ébranlent la quille du vaisseau, soufflent de chaque côté des flancs arrondis et voltigent autour du mât. Cependant, sans craindre la tempête mugissante, grâce à une bonne direction, je tiens ma proue droite et j'arrive au port, où je reçois une double couronne[1] : l'une, le peuple de Quirinus m'en a gratifié ; le sénat, couvert de la pourpre, me l'a accordée, et l'ordre distingué des juges me l'a donnée d'une voix unanime : Nerva Trajan a vu s'élever une statue en mon honneur placée entre celles des fondateurs des deux bibliothèques[2]. L'autre couronne je

[1] Par ces mots le poëte fait entendre le double honneur qu'il obtint lorsque l'empereur Avitus lui fit ériger une statue et que plus tard Anthémius le fit nommer préfet de Rome. Du reste il explique lui-même plus loin le sens qu'il attache à cette expression.

[2] La statue érigée à Sidoine Apollinaire fut placée près de celle de Trajan sous le portique qui conduisait aux deux bibliothèques latine et grecque et entre les statues des fondateurs de ces bibliothèques.

l'ai reçue, deux lustres environ après, lorsque de retour à Rome[1] j'ai obtenu la charge honorable qui seule à présent maintient comme autrefois les droits du peuple et du sénat. Après avoir fait des poésies héroïques, j'ai composé beaucoup de morceaux dans le genre léger; j'ai aussi fréquemment composé des élégies en vers de six pieds et avec une double césure. Tantôt je me suis donné une libre carrière dans les vers de onze syllabes; je me suis servi souvent du mètre saphique dans mes chants, mais rarement de l'iambe rapide. Je ne puis me rappeler combien j'ai écrit d'ouvrages dans le premier feu de la jeunesse : plût à Dieu que la plus grande partie fût perdue et oubliée! Car plus le terme de la vieillesse approche et plus nous nous acheminons vers nos dernières années, plus nous rougissons du souvenir des compositions frivoles de notre jeunesse. Je suis épouvanté de tous les soins que j'ai consacrés au genre épistolaire. Je tremble que, coupable déjà par des chants trop libres, je ne le devienne par mes actions; je crains que l'on ne pense que mes paroles trop légères ne corrompent mon âme si je donne à mon style des ornements et des parures frivoles; je crains que la réputation du poëte ne souille en quelque chose la rigidité du prêtre. Enfin je ne me laisserai plus aller à écrire quelque pièce que ce soit ni dans le genre enjoué ni dans le genre sérieux; désormais je ne composerai plus de vers. Peut-être chanterai-je encore les supplices des martyrs qui ont mérité le ciel et qui ont acquis au prix de leur mort la récompense de la vie éternelle. D'abord je célébrerai dans une hymne le pontife qui occupa le siége de Tou-

[1] Sidoine Apollinaire avait reçu de l'empereur Anthémius l'ordre de se rendre à Rome. Après un séjour de dix ans, pendant lesquels on put apprécier ses grandes qualités, il obtint la charge de chef du sénat et de préfet de la ville par l'entremise de Basilius, l'un des personnages les plus vertueux de son siècle.

louse [1] et qui fut précipité du haut des degrés du Capitole. Il niait la divinité de Jupiter et de Minerve et confessait hautement les biens de la croix de Jésus-Christ; alors la populace furieuse l'attacha à la queue d'un taureau indompté, afin qu'entraîné dans la course rapide de cet animal à travers des lieux escarpés il parsemât la route des lambeaux de son corps, et que les rochers, brisant sa cervelle, se couvrissent de chairs encore palpitantes. Après Saturnin, ceux que je veux chanter sur ma lyre, ce sont les autres patrons que j'ai trouvés prêts à me secourir au milieu de mes maux. Vous tous dont les noms sacrés ne pourraient être célébrés chacun en particulier dans mes vers, si les cordes de ma lyre ne peuvent faire retentir vos noms, mon cœur du moins les célébrera.

[1] Il s'agit ici de saint Saturnin, qui prêcha l'Évangile dans les Gaules vers l'an 245; il devint évêque de Toulouse en 250, et fut précipité du haut du Capitole de sa ville épiscopale en 257. La basilique de saint Sernin, élevée sous son vocable, est peut-être l'édifice roman le plus remarquable que nous possédions en France.

EXTRAITS

DU PANÉGYRIQUE D'ANTHÉMIUS[1].

A Constantinople.

Salut, colonne des trônes, reine de l'Orient, Rome du monde oriental! en me donnant un empereur non-seulement tu mérites le respect des citoyens de l'Orient, comme siége de leur empire, mais tu leur deviens encore plus précieuse en étant la patrie de l'empereur. La terre qui porte le Rhodope et l'Hémus, la terre des Thraces, fertile en héros, est soumise à ta puissance. Ici la glace reçoit les nouveau-nés et la neige du pays endurcit les tendres membres des enfants au sortir du sein maternel. A peine si quelques-uns sont nourris à la mamelle; arrachés à leurs mères, ils boivent de préférence du sang de cheval : c'est ainsi que privée du lait maternel, la nation tout entière suce le courage. Tes enfants ont-ils un peu grandi, qu'ils préludent aussitôt aux combats avec le javelot; ce sont les jeux que leur offre le sol natal. Dès qu'ils sont aptes à chasser, ils dépeuplent les bois de leurs bêtes sauvages. Enrichie des produits de ses rapines, la jeunesse

[1] Vers la fin de l'année 467 le sénat et le peuple romain demandèrent un empereur à Constantinople; l'empereur d'Orient Léon 1er leur envoya Anthémius, qui prit aussitôt possession du trône d'Occident. Il était d'usage à Rome que la première année de leur avénement à l'empire, aux calendes de janvier, les nouveaux empereurs prissent le titre de consul. Ce fut à cette occasion que Sidoine reçut d'Anthémius l'ordre de se rendre à Rome et qu'il prononça, le 1er janvier 468, le panégyrique du nouvel empereur.

recueille les droits du glaive; et ce n'est point une honte de finir ses jours par le fer avant d'atteindre à la vieillesse. C'est de cette manière que vivent les citoyens de Mars. Située au confluent des mers de l'Europe et de l'Asie, tu jouis de la température des deux contrées.

Suse[1] tremble devant toi; et le Perse, descendant d'Achéménide[2], dans une attitude de suppliant, courbe devant toi le croissant de sa tiare. L'Indien, la chevelure parfumée d'essences odoriférantes, désarme, pour t'enrichir, la gueule des animaux de son pays et te fournit le précieux ivoire. C'est ainsi que l'éléphant déshonoré livre ses dents mutilées comme un tribut des rives du Bosphore. Tu étends au loin l'immense enceinte de ta vaste ville, que l'accroissement des habitants rend trop étroite. Par tes digues tu empiètes sur la mer, et un nouveau sol resserre de vieilles ondes. Car la poudre tirée des sables de Dicéarque[3] s'endurcit dans les ondes où elle est jetée, et une masse compacte retient sur le bord de l'abîme des terres rapportées. Dans cette position, entourée de ports de tous côtés, fortifiée par la mer, tu es entourée de tous les biens de l'univers : ton bonheur doit te suffire; car tu as ta part des triomphes de Rome. Nous ne saurions nous plaindre du partage de l'empire ; car les plateaux de la balance sont en équilibre ; tu les as égalisés en prenant une part de notre fardeau.

[1] Suse est la capitale de la Susiane, contrée située au sud de la Médie.

[2] *Achæmenius* est un surnom donné aux Perses et tiré d'*Achémènes*, chef d'une illustre famille qui régna en Perse.

[3] Dicéarque est l'ancien nom de Pouzzole. — La poudre de Pouzzole ou la pouzzolane est une espèce de sable qui sert de ciment. Elle est très-utile pour les constructions faites sur mer, parce qu'elle a la propriété de s'endurcir même au fond des eaux, « intratis solidatur aquis. » Vitruve rapporte que les habitants des campagnes voisines du Vésuve l'exportaient au loin.

Portrait des Huns

A l'endroit où le blanc Tanaïs tombe des monts Riphées et coule dans les vallées hyperboréennes, sous le pôle de l'Ourse, habite une nation effrayante au physique et au moral : le visage même des enfants offre quelque chose d'horrible. Leurs têtes étroites forment une masse ronde; au-dessous du front des yeux qui semblent absents sont cachés dans deux cavités profondes : la lumière arrivant sous la voûte de leur cerveau parvient à peine jusqu'à leurs orbites renfoncés, mais non fermés cependant; car, par une issue fort peu grande, ils voient de vastes espaces, et la faculté d'apercevoir les plus petits objets au fond d'un puits les dispense d'avoir un œil plus grand. Pour que les deux narines ne s'étendent pas sur les joues et n'empêchent pas de mettre le casque, ils entourent le nez de leurs jeunes enfants avec un bandeau qui l'écrase. C'est ainsi qu'en vue des combats ces tendres mères mutilent leurs fils; car la surface des joues s'élargit lorsque le nez ne les sépare plus. Quant au reste du corps, les hommes sont beaux : ils ont une vaste poitrine, de larges épaules, une taille étroite et svelte. Quand ils sont à pied, leur taille paraît moyenne; mais si vous les voyez à cheval, ils vous semblent très-grands; il en est de même quand ils sont assis. A peine l'enfant a-t-il pu se tenir debout sans le secours de sa mère qu'un coursier lui présente son dos : vous penseriez qu'ils ne font plus qu'un avec lui, au point que le cavalier semble cloué sur son cheval : d'autres peuples se font aussi porter sur le dos des chevaux, mais celui-ci y habite. Les arcs et les javelots sont leurs armes privilégiées; leurs mains sont terribles et sûres; les traits qu'ils lancent portent infailliblement la mort, et leur fureur est instruite à ne pas risquer des coups incertains.

EXTRAITS

DU PANÉGYRIQUE DE MAJORIEN.

Portrait des Francs.

Cessez de nous vanter les querelles des frères enfants de la nue[1] : Majorien dompte aussi des monstres[2]. Du sommet de la tête descend sur leur front une chevelure blonde[3]; leur nuque, qui reste à découvert, est brillante par l'absence des cheveux; leurs yeux sont verts et blancs et leur prunelle est couleur d'eau : leur figure est entièrement rasée, et de petites touffes arrangées avec le peigne remplacent la barbe; des habits étroits serrent les membres élancés de ces guerriers; leurs vêtements assez courts laissent le jarret à découvert, et un baudrier est attaché autour de leurs flancs amincis. Lancer dans l'immensité du vide leurs francisques rapides, savoir d'avance l'endroit où ils frapperont, faire tourner leurs boucliers, c'est un jeu pour eux ainsi que de s'élancer en avant avec plus de rapidité que les traits partis de leurs mains. Dès leurs plus tendres années ils ont prématurément de l'inclination pour la guerre. Si par hasard le nombre des ennemis ou le désa-

[1] Les Centaures, monstres moitié hommes et moitié chevaux suivant la Fable, étaient les enfants d'Ixion et de la Nue. Ils se querellèrent avec les Lapithes aux noces de Pirithous et d'Hippodamie.

[2] Avant d'être empereur Majorien avait aidé Aétius à repousser les Francs qui s'étaient avancés jusqu'à la Somme sous la conduite de Clodion.

[3] Sidoine Apollinaire dans une de ses lettres dit, en parlant d'un jeune chef de ces barbares, que son vêtement d'écarlate était enrichi d'or et que sa chevelure et son teint avaient l'éclat de sa parure.

vantage de la position les accable, la mort seule les arrête, jamais la crainte. Ils demeurent invincibles, et leur courage survit pour ainsi dire à leur existence.

Combats contre les Alamans et contre les Vandales.

Le farouche Alaman avait franchi les Alpes et traversé dans un profond silence les montagnes des Rhétiens ; puis, après avoir saccagé le territoire romain, il s'était retiré et avait envoyé neuf cents hommes exercer des ravages dans les plaines appelées autrefois du nom de Canus. Déjà maître de la milice[1], vous détachez contre eux une faible troupe commandée par Burcon ; mais elle suffira, puisque vous ordonnez de combattre. La victoire est certaine pour les nôtres; car vous avez commandé le combat. La fortune achève la bataille non point à l'aide de soldats, mais parce qu'elle vous aime. Je prétends que des bataillons ennemis ne peuvent occuper les plaines où vous envoyez un petit nombre de soldats. C'est à vous qu'est due l'heureuse issue de cette guerre : on a combattu avec la puissance d'un maître de la milice, avec le destin d'un Auguste.

Peu de temps après que tous les ordres, le peuple, le sénat, l'armée et votre collègue vous avaient d'un commun accord déféré l'empire, l'ennemi errait tranquillement en pleine mer. Poussé par le souffle de l'Auster, il entre dans la Campanie et attaque avec les Maures le laboureur sans défense : le gras Vandale[2], assis dans ses bar-

[1] Ce fut l'an 457 de Jésus-Christ que Majorien, alors maître de la milice, envoya Burcon contre les Alamans.

[2] Les Vandales, enrichis des dépouilles de l'Italie et de l'Afrique, s'étaient amollis sous le soleil brûlant de cette dernière contrée, et leur mollesse était devenue égale à celle des Romains, qu'ils avaient vaincus. Ils n'avaient même plus le courage de faire la guerre par eux-mêmes : ils traînaient à leur suite les Maures qu'ils avaient soumis, et ils les char-

ques, attendait que ses esclaves lui apportassent, comme il l'avait ordonné, le butin qu'ils auraient fait. Mais soudain vos bataillons se précipitent entre les Maures et les Vandales dans les plaines qui s'étendent entre la mer et les montagnes et qui forment un port par un détour du fleuve. La foule consternée gagne d'abord les hauteurs; mais, cernés loin de leurs vaisseaux, les prisonniers des Vandales sont faits prisonniers. Alors la troupe tout entière des pirates s'avance et se réunit pour combattre : les uns font sortir du fond de leurs barques des chevaux dociles; les autres recouvrent d'une cuirasse de fer leurs corps devenus de la même couleur qu'elle; d'autres déploient leurs arcs d'une rare souplesse et prennent leurs flèches, dont le fer porte le venin dont il est imprégné et d'un seul coup fait deux blessures. Déjà le dragon tissé sur l'étendard court çà et là entre les deux armées : les zéphyrs s'introduisent dans sa gueule, qui s'enfle par leur souffle; cette large ouverture semble annoncer une faim dévorante. Chaque fois que le vent vient grossir le dos flexible du monstre, la toile prend un air de fureur, et son sein ne peut plus contenir le souffle qui le gonfle outre mesure. Mais déjà la rauque trompette fait entendre un son menaçant et terrible; les cris se mêlent au bruit du clairon, et soudain les tièdes et même les lâches sont enflammés de courage. Le fer frappe de toutes parts; mais celui des Romains est sans merci. L'un est traversé par un javelot couvert de filasse et de poix, qui s'arrête à peine après avoir donné la mort et qui voudrait la donner une seconde fois; cet autre, blessé d'un coup de pique, roule à bas de son cheval; celui-ci tombe

geaient de ravager les côtes vers lesquelles ils naviguaient et de faire prisonniers les cultivateurs des campagnes voisines de ces côtes. En 458 ils infestaient ainsi le pays qui s'étend de l'embouchure du Liris à celle du Vulturne et qui est resserré entre la mer et le mont Massique; Majorien marcha contre eux et les défit complétement. Ces détails sont essentiels pour l'intelligence de ce passage de Sidoine.

frappé d'un javelot, celui-là percé d'un dard ; un autre est renversé par une flèche pour ne s'être pas protégé de sa main droite ; celui-ci dont le jarret est coupé voit la mort le dédaigner ; celui-là enlève avec le casque une partie de la cervelle et d'un bras vigoureux ouvre avec son glaive à deux tranchants le crâne d'un malheureux combattant.

Aussitôt que le Vandale tourne ses armes et prend la fuite, le carnage succède au combat. Les ennemis tombent çà et là indistinctement sur le champ de bataille, et, dans le désordre de la fuite, le lâche fait des prodiges de valeur. Pâle de frayeur, le cavalier entre dans la mer, dépasse les navires; puis du milieu des flots il revient en nageant regagner honteusement une barque. Tel fut autrefois le troisième combat de Pyrrhus, lorsque Dentatus, après avoir taillé en pièces des milliers de soldats, le pressait vivement : c'est à peine s'il put traîner en Épire les derniers débris de sa flotte celui qui avait jeté sur nos rivages les Chaoniens, les Molosses, les Thraces et les Macédoniens, celui dont les forces firent trembler l'Œnotrie elle-même, qui l'avait appelé à son secours, et Tarente fertile en olives. Après la dispersion des ennemis on parcourut le vaste champ de bataille. On y vit par les monceaux de cadavres quel avait été le courage des deux armées. Aucun de vos soldats n'était blessé ailleurs qu'à la poitrine, et tous vos ennemis étaient percés dans le dos. C'est ce qu'attestent les blessures du chef des brigands, qui avait, dit-on, épousé la sœur de Genséric, ce roi avare : enseveli sous une épaisse poussière et tout meurtri, il porte encore les marques flétrissantes de sa fuite honteuse. C'est ainsi que vos légions restent maîtresses du champ de bataille, de ses dépouilles et jouissent de la victoire.

Prière adressée à Majorien en faveur de la ville de Lyon [1].

Puisque vous êtes venu au milieu de nos désastres comme notre unique espérance, soulagez nos misères, nous vous en prions, et en passant jetez les yeux, ô vainqueur, sur votre ville de Lyon. Épuisée par des maux excessifs, elle vous supplie de la faire jouir du repos. En lui donnant la paix rendez-lui le courage. Quand la génisse épuisée de fatigue s'est reposée quelque temps du joug de la charrue, elle n'en sillonne que mieux ensuite la dure glèbe de la terre. Il ne reste plus maintenant à la ville ni bœufs, ni récoltes, ni colons, ni citoyens. Florissante naguère, elle ne connaissait pas son bonheur; depuis qu'elle a été prise, hélas! combien elle sent l'étendue de son malheur! Quand vient la joie, ô prince, on aime à se rappeler ses infortunes. Quoique les ravages et les incendies aient causé notre ruine, votre arrivée nous rend tout ce que nous avons perdu. Comme nous avons été la cause de votre triomphe, nous ne saurions maudire notre chute. Lorsque vous monterez en vainqueur sur votre char, et, comme les premiers triomphateurs, lorsque vous ceindrez votre front sacré de la couronne murale et du laurier civique, récompense de votre assaut triomphant; lorsque le superbe Capitole verra à votre suite des rois enchaînés au milieu des flots du peuple et de ses bruyantes acclamations, je marcherai devant vous, et dans de faibles vers, comme le sont ceux-ci, je dirai que

[1] Lyon, ayant refusé de reconnaître l'empereur Majorien, fut assiégée par Ægidius, maître de la milice dans les Gaules, et bientôt prise d'assaut. Le vainqueur l'accabla d'impôts, la força de recevoir une garnison et lui retira tous ses priviléges. Sidoine Apollinaire, affligé du sort de ses concitoyens, résolut d'avoir recours à la clémence de Majorien et de lui demander la grâce de sa patrie. Il profita d'un voyage que cet empereur fit à Lyon en 458 pour prononcer son panégyrique. Majorien rendit aussitôt à Lyon ses priviléges et combla le poëte de faveurs.

vous avez dompté les deux Alpes, les Syrtes, la grande mer, les détroits, les hordes de la Libye et qu'avant tout vous avez vaincu pour moi. Mais vous daignez abaisser vos yeux sur nous; vous regardez d'un œil favorable de malheureux citoyens; il nous est donc permis de nous livrer à la joie. Je me souviens que vous aviez ce même air lorsque vous vouliez pardonner; la douce sérénité de votre front est un heureux présage. Écoutez-nous : puisse Byrsa [1] respirer aussi par vos victoires; que le Parthe fuie sans retour et que le Maure pâlisse de crainte à votre vue; que Suse tremble, et que les Bactriens, dépouillés de leurs flèches, se rangent désarmés autour de votre trône.

EXTRAITS

DU PANÉGYRIQUE D'AVITUS[2].

Invasion et mouvement des barbares dans les Gaules.

Après avoir rempli les hautes fonctions de la préfecture[3], Avitus s'était enfin retiré à la campagne. Mais il n'y restait pas enseveli dans l'oisiveté ni dans un lâche repos; l'étude de la guerre et le goût des armes occupaient les loisirs de sa retraite, quand toute la barbarie du Nord s'abat tumultueusement sur vous, ô beau pays des Gaules! Le farouche Gépide suit le Ruge belliqueux, qu'accompagne le Gélon; le Burgonde pousse devant lui le Scyrus; le Chun, le Bellonotus, le Neurus, le Basterne, le Thuringien,

[1] Carthage était alors occupée par les Vandales. Majorien songeait déjà à porter la guerre en Afrique et à délivrer cette contrée de leur domination.

[2] Avitus parvint à l'empire en 455. Sidoine Apollinaire, qui avait épousé sa fille Papianilla, le suivit à Rome, et prononça son panégyrique le 1er janvier 456.

[3] Avitus avait été nommé préfet des Gaules en 439.

le Bructère, qu'arrosent les ondes bourbeuses du Nicer, et le Franc vous envahissent. Bientôt la forêt Hercynie tombe sous la cognée, se convertit en barques et couvre le Rhin. Attila avait déjà répandu dans vos campagnes, peuples de la Belgique, ses terribles légions.

Aétius quitte les Alpes : il ne conduit qu'une troupe faible et peu nombreuse, se fiant à tort au secours que les Gètes lui ont promis et qu'il compte voir bientôt arriver dans son camp. Mais dès qu'il apprend que les Gètes attendent dans leurs foyers les Huns, ces ennemis méprisés, l'agitation le gagne; incertain, il roule dans son esprit différents projets, et son âme est assiégée de mille soucis. Enfin, après une longue hésitation, il se décide à recourir à Avitus, et, en présence de tous les chefs rassemblés, il le supplie en ces termes :

« Avitus, salut de l'univers, vous pour qui ce n'est pas une gloire nouvelle de voir Aétius vous implorer, vous avez voulu [1]. et les ennemis ne nous ont plus nui; si vous le voulez, ils nous serviront : vous avez sous la main des milliers d'hommes prêts à vous obéir, et les peuples gétiques n'ont qu'un seul but, c'est de vous être agréables. Toujours hostiles à notre égard, ils se montrent pacifiques envers vous. Allons, déployez vos aigles victorieuses. Faites dans votre bonté qu'une seconde défaite des Chuns, dont la première fuite nous a fait tant de mal autrefois [2]. nous

[1] Avitus jouissait d'un très-grand crédit à la cour de Théodoric Ier, roi des Wisigoths. En 439 il avait déjà déterminé ce roi, qui assiégeait Narbonne, à faire la paix avec les Romains et à ne pas leur nuire davantage. Maintenant il va, sur la prière d'Aétius, l'engager à s'allier avec les Romains contre les barbares qui envahissaient la Gaule et particulièrement contre Attila.

[2] Un corps de Huns soldés par les Romains et commandés par le comte Littorius avait en 439 traversé l'Auvergne, envahi le royaume des Visigoths et s'était avancé jusque sous les murs de Toulouse. Là Théodoric les avait battus complétement et ensuite s'était jeté sur le territoire des Romains pour punir ceux-ci de l'invasion de son royaume.

soit utile. » Ainsi parle Aétius, et la promesse que lui fait Avitus le remplit d'espérance. Aussitôt il vole et excite les soldats à combattre. Les escadrons couverts de peaux suivent les trompettes romaines, et le Gète accourt à son nom. Il craint de passer pour un soldat privé de la solde; le barbare a horreur de l'opprobre et non du dommage. Avitus, alors l'espoir du monde [1], les entraîne au combat.

Déjà les destins annonçaient la période fixée par l'augure des douze vautours. Cet augure, ô Rome, réveille toutes tes douleurs [2]! Valentinien, ce lâche insensé, venait d'immoler Aétius, et à peine, Pétrone, aviez-vous mis le diadème sur votre tête que les barbares se présentèrent. Rome se crut déjà prise par les Gètes et craignit de voir tout céder à leur fureur. Tels ces loups ravisseurs à qui leur odorat subtil révèle la proie délicate que renferment les bergeries excitent et aiguisent leur faim et semblent déjà tenir leur proie; ils trompent leur voracité en ouvrant une large gueule; déjà le tendre agneau est déchiré en espérance, et la proie absente craque déjà sous leurs dents avides.

Les rivages de l'Armorique craignaient de leur côté le pirate Saxon [3], pour qui c'est un jeu de franchir la mer de

[1] Avitus seul avait assez d'influence sur l'esprit de Théodoric pour le déterminer à s'allier avec les Romains. Il est probable que, sans l'alliance du roi des Visigoths, les Romains n'auraient pu vaincre Attila dans les champs catalauniques, et qu'Attila se serait emparé de la Gaule et de l'Italie. Sidoine Apollinaire, qui vit parfaitement les grands résultats de la négociation d'Avitus, n'a donc pas tort de dire qu'il était l'espérance du monde.

[2] Un ancien augure avait déclaré que, puisque Rome avait déjà vécu douze fois dix ans (cent vingt ans), elle vivrait certainement douze fois cent ans (douze cents ans). Les douze cents ans marqués par cet augure n'étaient pas complétement écoulés lorsqu'au cinquième siècle les barbares envahirent la Gaule et l'Italie. Malgré cette prédiction, les Romains craignirent que leur ville ne fût entièrement détruite quand Alaric l'assiégea et la prit en 410.

[3] Les Saxons se livraient habituellement à la piraterie. Montés sur

Bretagne et de fendre les flots azurés sur des barques de cuir. Le Franc ravageait la première Germanie et la seconde Belgique; et vous, féroce Alaman, vous buviez les eaux du Rhin sur les rives romaines et sur l'un ou sur l'autre territoire vous vous enorgueillissiez du titre de vainqueur ou de citoyen [1]. Mais Maxime, voyant qu'il perd du terrain, a recours au seul moyen qui lui reste, et vous choisit, Avitus, pour maître de l'infanterie et de la cavalerie. La nouvelle des nouveaux honneurs qu'on vous confie vous trouve adonné à des travaux rustiques; vous étiez occupé à manier le hoyau recourbé, ou, poussant une charrue, vous retourniez dans des plaines fertiles la glèbe que le soleil n'a point desséchée. Ainsi autrefois, ô Cincinnatus, vous vîntes simple laboureur secourir votre patrie accablée de désastres, alors que, devant vos bœufs, votre femme vous couvrit de l'antique trabée, que votre seuil modeste vous reçut dictateur et que, chargé d'un misérable fardeau vous rapportâtes dans la pourpre triomphale le grain que vous n'aviez pas semé.

Dès qu'Avitus a accepté le poids des honneurs qui lui sont déférés, l'Alaman envoie des députés demander pardon de ses fureurs. Le Saxon cesse ses incursions et l'Albis renferme le Catte dans l'espace limité par ses eaux paisibles [2]. La lune avait à peine accompli trois fois sa révolution

des barques de cuir, ils affrontaient les tempêtes et infestaient les côtes de la Gaule et de la Bretagne.

[1] Les Alamans étaient citoyens au delà du Rhin, dans la Souabe, qu'ils habitaient ordinairement; ils étaient vainqueurs en deçà du Rhin, sur le territoire romain, qu'ils envahissaient en passant le fleuve.

[2] Les Cattes, petit peuple franc, sont pris ici pour les Francs eux-mêmes, qui s'étaient mis en mouvement après la mort d'Aétius et l'avénement de Pétrone-Maxime à l'empire. — L'Albis est une petite rivière qui arrosait la cité de Tongres. Il ne faut pas la confondre avec l'Elbe.

mensuelle que tout était accompli. Déjà Avitus dirige sa marche vers les champs cultivés par les fiers Visigoths [1], aux lieux où l'Océan, chassé par le flux, épanche les flots de la Garonne à travers les campagnes. La mer entre dans le fleuve : l'onde amère couvre les eaux douces, et l'eau salée, mêlée au fleuve, coule dans un lit qui lui est étranger. Là les chefs des Visigoths, qui avaient tout préparé pour la guerre, suspendent leur colère. Une courte lettre leur apprend l'entrée sur le territoire gétique d'Avitus, qui a déposé pour un moment son immense commandement et qui va se présenter à eux sous le simple titre d'envoyé. Alors les chefs et le sénat gétique demeurent stupéfaits et tremblent qu'il ne leur refuse la paix.

A Catullinus.

Quoi ! vous me demandez de composer un épithalame ? Comment pourrais-je le faire, moi qui habite au milieu de hordes chevelues, qui suis condamné à entendre l'idiome d'un Germain et à donner des applaudissements que dément la tristesse de mon visage à ce que chante un Burgonde ivre et la tête parfumée de beurre rance ? Voulez-vous que je vous dise ce qui arrête ma Muse ? C'est que, condamnée au silence par la lyre des barbares, Thalie méprise des vers de six pieds depuis qu'elle voit se dresser devant elle des maîtres qui en ont sept. Heureux vos yeux, heureuses vos oreilles, heureux votre nez lui-même, à qui l'ail et le dégoûtant oignon ne font point respirer dès le matin les exhalaisons de dix ragoûts différents ! Vous n'êtes

[1] Les mouvements des barbares dans les Gaules étaient apaisés ; mais les Visigoths se préparaient à faire la guerre aux Romains. C'est pourquoi Avitus va en ambassade auprès de leur roi, Théodoric le jeune, successeur de Théodoric I^er^.

point forcé, comme si vous étiez le vieux père de leur père ou le mari de leur nourrice, de recevoir avant le lever du soleil la visite de ces énormes géants, que pourrait à peine contenir la cuisine d'Alcinous. Mais déjà ma Muse se tait et retient son haleine après avoir badiné dans ce petit nombre d'hendécasyllabes, dans la crainte qu'on ne leur donne le nom de satire.

Le poëte invite Ommatius, personnage consulaire, à célebrer le jour de la naissance des siens.

Quatre jours avant que l'août brûlant élève de nouveau pour la première fois sur la terre sa tête couronnée d'épis, je célébrerai le seizième anniversaire du jour de la naissance des miens ; pour rendre cette fête agréable, votre présence est nécessaire. On ne vous servira pas des mets délicats sur des tables couvertes de pierreries ; le sigma[1] ne sera pas couvert de la pourpre d'Assyrie, et je n'entasserai pas dans les nombreuses cavités d'un riche buffet des monceaux d'argent de couleur mate ; on ne vous présentera pas de coupe d'un métal étincelant, dont l'anse artistement travaillée s'enroule autour de sa surface ciselée. Les plateaux n'ont rien de merveilleux, et même ils ne sont pas tels que leur grandeur puisse suppléer à l'absence de l'art. La table rustique de votre Gaulois ne vous offrira pas des pains dont le froment se soit doré dans les Syrtes de la Libye ; vous ne boirez pas du vin de Gaza, ni de Chio, ni de Falerne, ni de celui de Sarepte. Mes coupes ne se remplissent pas non plus de la liqueur fameuse par le nom du bourg qu'un triumvir a fondé lui-

[1] Nous avons déjà vu cette expression dans la vie de saint Martin.

même dans nos campagnes. Nous vous demandons cependant de venir : Jésus-Christ nous fournira tout, lui qui, grâce à mon amitié pour vous, m'a fait trouver ici une patrie.

ENNODIUS.

Ennodius, né vers l'an 473 à Arles, d'une famille très-illustre, fut ordonné diacre à l'âge de vingt et un ans. Son apologie des actes du synode de la Palme contribua beaucoup à éteindre le schisme qui éclata en Occident au commencement du cinquième siècle. Élevé en 511 sur le siége épiscopal de Pavie, il fut chargé par le pape Hormisdas de travailler à la réunion des Églises d'Orient, désunies par l'hérésie des eutychéens. Il mourut le 17 juillet 521. Le P. Sirmond a publié ses œuvres en 1612.

I. Hymne du soir.

Déjà la nuit couvre et enveloppe la terre de son voile noir pour que les corps vivants reprennent leur force dans un doux repos semblable à la mort.

Jésus, vous qui êtes la lumière, la vie, la vérité, empêchez que les sombres heures du sommeil, obscurcies par de noires ombres, ne nous fassent tomber dans d'autres ténèbres.

Que nulle nuit ne triomphe de nous au milieu de l'obscurité dont nous sommes entourés : soyez pour nous, Seigneur, un gardien vigilant pendant que nous jouissons du repos.

Que la chasteté, qui est la première des vertus, soit l'ornement de notre couche; que la foi, qui brille d'une lumière éternelle, reste vivante en notre cœur.

III. Hymne pour la sainte vierge Euphémie [1].

Quelle langue pourra raconter et quel style sera capable de dire les victoires remportées par cette grande vierge? Vous, hommes efféminés, écoutez; vous qui n'avez que de la lâcheté dans le cœur, suivez l'exemple que vous offre cette vierge courageuse en triomphant des hommes.

Son courage que rien n'arrête est toujours le même; celle qui porte Jésus-Christ dans son cœur n'invoque pas les droits de la femme, et son âme n'est nullement abattue.

Ceux dont les âmes sont pénétrées de Dieu délient leurs cœurs des chaînes périssables. Le courage d'Euphémie fait tordre sur son corps les durs instruments du supplice; à mesure que la douleur se lasse [2], son amour pour la croix redouble.

Si tu pouvais savoir, bourreau insensé, que la martyre est victorieuse de toi, tu saurais l'épargner. Celui qui veut suivre sa croix ne redoute nullement les flammes, le fouet, les bourreaux et les roues.

Lorsque Priscus (car c'est ainsi qu'on nommait en ce temps d'ignominieuse mémoire le sinistre persécuteur de cette vierge sainte), plus funeste qu'un empoisonneur public, ordonna de la précipiter au milieu d'une fournaise ardente ;

Et lorsque ses cruels satellites cherchaient à faire de la martyre un aliment des flammes, une lumière, dit-on, plus brillante que la lumière du ciel ajourna l'exécution des desseins cruels des bourreaux,

Qui s'adressent à Priscus en lui montrant leurs glaives et

[1] Sainte Euphémie, vierge chrétienne, souffrit le martyre dans la persécution de Dioclétien, au commencement du quatrième siècle, par l'ordre de Priscus, proconsul à Chalcédoine.

[2] Cette pensée est naturelle; lorsque dans les grandes maladies la souffrance atteint son paroxysme, elle semble ne plus être.

lui disent : « Précipitez-nous dans les enfers, nous vous en supplions ; car nos mains ne toucheront jamais à cette sainte. »

Le proconsul, dont le foie se gonfle de fiel et bouillonne de rage, prépare les pierres, les fossés, les coups, les bêtes féroces, et a recours à un poison plus subtil encore, l'appât de la flatterie; mais la Vierge résiste courageusement.

HELPIDIE.

Helpidie fut la première femme du célèbre Boëce, qui fut mis à mort en 524 par ordre de Théodoric, roi des Ostrogoths. Elle l'épousa vers la fin du cinquième siècle et mourut au bout de peu de temps. Elle se distingua par son esprit et sa piété autant que par sa beauté. On lui attribue les hymnes que l'Église chante encore à la fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

HYMNES.

I. Pour la fête des saints apôtres Pierre et Paul.

Lumière de lumière, en ce jour sacré qui apporte le pardon aux coupables, vous avez répandu dans tout l'univers l'éclat de l'or et les parfums de la rose en accordant aux apôtres [1] un glorieux martyre.

Pierre, qui tient les clefs du ciel, Paul, docteur de l'univers, tous deux juges du siècle, vraies lumières du monde, triomphent, l'un par la croix, l'autre par l'épée et le front couronné; ils sont au nombre des sénateurs du royaume céleste.

O Pierre, ô bon pasteur, recevez favorablement les vœux

[1] « Cœli » dans le texte désigne les apôtres comme « lux » désigne le Sauveur. Ce sont eux qui ont fait connaître aux hommes la gloire de Dieu et sa justice; aussi leur a-t-on appliqué les passages suivants de l'Écriture : « Cœli enarrant gloriam Dei, » Psaume XVIII, v. 1; et « Annuntiaverunt cœli justitiam ejus, » Psaume XCVI, v. 6.

de vos suppliants et déliez-nous des liens de nos péchés, puisque vous avez reçu le pouvoir en vertu duquel vous ouvrez ou vous fermez le ciel à tous par votre parole.

Et vous, Paul, docteur éminent, formez nos mœurs par vos instructions et faites que nous nous élevions au ciel en esprit, jusqu'à ce que de l'état imparfait où nous sommes nous passions à la plénitude de la perfection. Vous êtes deux oliviers unis par la même piété; faites vivre après la mort de la chair ceux qui sont remplis de la foi, qui demeurent fermes dans leurs espérances et qui ont abondamment puisé à la source de la double charité.

Gloire éternelle, honneur, puissance et actions de grâces soient rendues à la Trinité, qui possède dans l'unité un empire éternel dès le commencement, à présent et dans tous les siècles.

II. En l'honneur de saint Pierre.

Le bienheureux Pierre, par l'ordre de Jésus-Christ, brisa miraculeusement les chaînes qui liaient ses mains : il est le gardien du bercail, le docteur de l'Église, le pasteur du troupeau, la sauvegarde de tous, et il les met à couvert de la rage des loups furieux.

Tout ce qu'il aura lié sur la terre sera fortement lié dans le ciel, et tout ce qu'il aura délié sur la terre de sa propre volonté sera aussi délié dans le ciel; à la fin du monde, il sera le juge du siècle.

SAINT AVIT.

Alcimus Ecditius Avitus, petit-fils de l'empereur Avitus, naquit en Auvergne vers le milieu du cinquième siècle. Le sénateur Hésychius, son père, ayant renoncé aux dignités civiles pour entrer dans les ordres, succéda à saint Mamert sur le siége de Vienne; et lorsqu'il mourut, en 490, il eut lui-même pour successeur son fils Avitus, qui occupa ce siége jusqu'au 5 février 525, jour de sa mort. Saint Avit figura dans plusieurs conciles, et prit part aux événements les plus importants de son siècle. Après la bataille de Tolbiac, il fut en quelque sorte l'interprète de la joie universelle que causa parmi les catholiques le baptême de Clovis, et il écrivit à ce roi pour le féliciter de sa conversion. Dans la lutte qu'il soutint contre les Ariens il eut des relations fréquentes avec le roi des Bourguignons Gondebaud, qui favorisait ces hérétiques, et il parvint à convertir son fils Sigismond. Ce célèbre évêque a fait cinq poëmes en vers hexamètres sur la Genèse et sur l'Exode : 1° *De origine mundi*, 2° *De peccato originali*; 3° *De sententia Dei*; 4° *De diluvio mundi*; 5° *De transitu maris Rubri*. M. Guizot fait remarquer que les trois premiers poèmes forment un tout complet et qu'on peut les intituler *Paradis Perdu*; puis il compare saint Avit à Milton, et donne quelquefois l'avantage au premier sur le second. Le poëte anglais, qui était très-érudit, a sans doute profité de l'œuvre du poëte latin, qui fut précisément publiée au seizième siècle. Fuscine, sœur de saint Avit, se consacra à Dieu, et son frère lui adressa un poëme qui contient l'éloge de la virginité. Les vers de saint Avit sont d'une bonne facture; son style est clair et précis; il a de l'éclat et de l'invention; et il a su faire une œuvre originale en se renfermant dans les limites de l'Écriture. « Nous ignorons, dit M. l'abbé Rohrbacher, pourquoi ces poëmes, où il y a de véritables beautés poëtiques, ne sont pas plus connus, du moins dans les écoles chrétiennes. »

DE L'ORIGINE DU MONDE.

I. Création de l'homme.

Toutes choses étaient achevées et brillaient du plus vif éclat; l'univers dans toute sa perfection était étincelant de beauté; alors le Père Tout-Puissant, la joie sur le visage, abaisse du haut des cieux ses regards éternels sur la terre et illumine tout ce qu'il voit : le spectacle de son œuvre réjouit son auteur, et le Créateur admire le monde qu'il a créé avec tant d'harmonie. Enfin la sagesse éternelle fit entendre ces paroles : « La machine du monde brille maintenant du plus vif éclat; tout est parfait, le monde est achevé. A quoi bon le laisser plus longtemps sans être habité par des êtres qui puissent en jouir? Mais, afin qu'une longue attente n'attriste pas les premiers temps du monde, que l'homme soit formé, en qui se reflète l'image de la divinité suprême et qui, gratifié d'un honneur insigne, reproduise intérieurement, par la beauté de son âme, l'expression de notre image. Il convient qu'il marche droit et debout celui qui gouvernera éternellement le monde soumis à son empire, qui domptera les bêtes sauvages, qui imposera à toutes choses des lois et des noms, qui découvrira des étoiles et connaîtra les astres et les voies célestes[1]; qui apprendra à discerner les temps d'après certains signes; qui soumettra la mer furieuse; qui, grâce à une mémoire intelligente, retiendra tout ce qu'il verra; qui forcera l'animal frémissant

[1] Milton donne des développements exagérés à l'impression produite sur le premier homme par la vue des phénomènes célestes. Il met dans la bouche de l'ange Raphaël un discours sur l'astronomie et consacre plus d'une centaine de vers à exposer ses propres idées sur le mouvement des corps célestes et sur la pluralité des mondes. Ces digressions rendent la lecture du *Paradis perdu* peu récréative et retardent beaucoup la marche du poëme. Voy. le livre huitième.

à se prêter à ses besoins, les chevaux furieux à obéir avec douceur à ses ordres et qui verra les bœufs s'empresser, à son commandement, de venir se mettre sous le joug accoutumé. Afin que la nature de l'homme soit supérieure à toutes les autres, je veux qu'il ait toujours les yeux dirigés vers le ciel [1], qu'il y cherche son auteur, et, comme un serviteur fidèle, qu'il lui consacre sa vie pendant de longs siècles.

Dieu dit, et, daignant toucher de ses mains la terre fragile, il tempère l'humidité du limon en le mêlant à de la poussière, et la Sagesse dans sa libéralité forme une nouvelle créature.

II. Création de la femme. Institution du mariage.

Pendant ce temps-là, le sixième soir a ramené les premières ombres de la nuit et a momentanément intercepté les rayons du soleil; pendant que tous les êtres animés goûtent un doux repos, Adam est en proie au sommeil qui s'est emparé de tous ses membres. Le Père Tout-Puissant a envoyé à son cœur un profond sommeil, et par une complète léthargie lui a enlevé l'usage de ses sens, afin qu'aucune force ne pût le réveiller dans son sommeil. Un fracas retentissant viendrait en vain frapper ses oreilles au milieu du calme de la nuit; en vain le ciel ébranlé sur son axe ferait entendre un bruit prolongé; des mains même, en touchant son corps, n'interrompraient pas son sommeil. Alors il lui enlève du flanc gauche une de ses côtes, qu'il rem-

[1] Buffon a reproduit les mêmes idées : « Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants; il se soutient droit et élevé; son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité. »

place par de la chair. Une créature d'une beauté éclatante, destinée à être la compagne d'Adam, en est formée, et la femme par sa présence subite inaugure un nouveau genre de vie. Dieu l'unit à son mari par des lois éternelles, et en échange d'une partie du corps qu'il lui enlève il donne à l'homme une compagne.

Ce sommeil préfigure la mort que souffrit volontairement Jésus-Christ en revêtant notre chair. Pendant qu'il était attaché au sommet d'une croix élevée, et que par ses souffrances il rachetait les fautes de l'univers, un licteur frappa son côté avec sa lance : aussitôt jaillit une onde pure qui sort de sa blessure, onde qui déjà préfigurait aux peuples le baptême, qui donne la vie, et des flots de sang, signes du martyre, s'en échappent en même temps[1]. L'Église sortie de son flanc devient l'épouse du Christ victorieux de la mort et remontant aux cieux[2].

Le Créateur, en établissant au commencement l'image de ce lien sacré, les unit en mariage en prononçant ces paroles : « Vivez dans un commun accord et peuplez le monde ; que votre race sortie d'une heureuse semence se multiplie. Qu'il n'y ait pour elle ni années ni terme. Je vous ai donné une postérité sans fin, que vous verrez dans tous les temps, vous qui avez été choisi pour être le père de la race humaine. Que votre arrière-petit-fils compte ses petits-fils sortis de sa race dans les siècles, et que vos

[1] Le sang est l'emblème du martyre, et l'eau est l'emblème du baptême.

[2] Saint Avit tire ici un merveilleux parti du sommeil d'Adam. Du côté ouvert du premier homme sort la mère des hommes, du flanc percé du Sauveur sort l'Église, la mère des âmes. Ces figures, ces comparaisons, ce symbolisme ont été transmis d'âge en âge par la tradition de l'enseignement catholique et donnent aux poëmes de nos auteurs un caractère d'autorité que ne peuvent avoir les ouvrages dans lesquels l'imagination individuelle fait presque tous les frais. Dans tous les cas, le protestant Milton n'y saurait prétendre.

enfants déjà très-avancés en âge amènent sous les yeux de leurs parents les enfants de leurs enfants.

Alors la loi du mariage, loi à jamais vénérable, devra être scrupuleusement observée par tous. Que la femme, tirée de la côte de l'homme, continue à garder la sainteté du mariage et qu'un autre ne sépare pas ceux que Dieu a unis et associés [1]; que le mari, lié par un légitime amour, quitte son père et sa mère [2], que jamais d'autres parents ne leur fassent rompre ces liens et qu'ils vivent tous deux ne formant qu'une seule et même chair. »

Ces paroles par lesquelles Dieu consacrait cette alliance éternelle furent leur chant d'hyménée, et les anges unirent leurs voix pour célébrer les louanges de la chasteté et de la pudeur : le paradis fut leur chambre nuptiale, l'univers leur fut donné en dot, et en signe de joie les étoiles étincelèrent de feux brillants [3].

[1] Saint Matthieu, ch. XIX, v. 6 : « Quod ergo Deus conjunxit homo non separet. »

[2] Genèse, ch. II, v. 24 : « Dimittet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una. »

[3] La sainteté du mariage chrétien, tel que Tyro Prosper nous l'a déjà chanté, est décrite dans ce fragment avec autant de sobriété que de goût et de véritable chasteté. Il diffère du sensualisme et des voluptueuses descriptions du poëte anglais comme l'odeur de l'encens diffère de celle des roses d'Anacréon. Quelques-uns des critiques qui ont bien voulu s'occuper du volume latin de nos poëtes ont signalé avec trop d'affectation peut-être certains vers composés par saint Ambroise sur la maternité de Marie comme offrant des images peu convenables. Nous leur demanderons de lire à haute voix le huitième livre du Paradis perdu de l'immortel Milton et de consulter leurs auditeurs. Dans ce que nous avons mis ici ou omis de nos lectures des poésies chrétiennes nous déclarons n'avoir rien trouvé qui puisse approcher du mauvais goût et de l'inconvenance des questions indiscrètes d'Adam :

> Love not the heavenly spirits, and how their love
> Express they? by looks only? or do they mix
> Irradiance, virtual or immediate touch? »

Ce langage est plutôt celui de la comédie de Molière que celui d'un poëme

III. Description du Paradis [1].

Au delà des Indes, là où commence le monde, où l'on dit que les extrémités de la terre se joignent au ciel, est un bois inaccessible à tous les mortels, enfermé dans des limites éternelles depuis que l'auteur du premier crime en a été chassé après sa chute et que des anges célestes sont venus remplacer sur cette terre sacrée les coupables qui en avaient été justement expulsés. Il n'y a point là de saisons alternatives qui ramènent l'hiver, et le soleil de l'été n'y brille pas après de rudes frimas, tandis que le cercle élevé de l'année ramène pour nous la saison de la chaleur ou que les champs blanchissent sous une épaisse gelée ; grâce à la douceur du climat, là règne un printemps éternel ; le tumul-

épique. Jamais dans nos poëtes chrétiens un ange n'a parlé comme il suit :

« Let it suffice thee that thou know'st
Us happy, and without love no happiness.
Whatever pure thou in the body enjoy'st,
(And pure thou wert created) we enjoy
In eminence; and obstacle find none
Of membrane, joint, or limb, exclusive bars
Easier than air with air, if spirits embrace,
Total they mix, union of pure with pure
Desiring; nor restrain 'd conveyance need,
As flesh to mix with flesh, or soul with soul.

On invoque souvent les règles du goût pour combattre l'introduction des auteurs chrétiens dans les études classiques. Il nous semble que le christianisme est au contraire une école de goût ; car la morale chrétienne développe le sentiment de la délicatesse et rend l'épiderme plus sensible, à moins que le goût ne consiste qu'à parer le vice de formes agréables et à cacher l'herbe vénéneuse sous les fleurs.

[1] On lit dans le parallèle que M. Guizot a établi entre Milton et saint Avit : « La description de saint Avit est plutôt supérieure qu'inférieure à celle de Milton ; tout voisin qu'est le premier du paganisme, il mêle à ses tableaux moins de souvenirs mythologiques ; l'imitation de l'antiquité y est peut-être moins visible, et la description des beautés de la nature me paraît à la fois plus variée et plus simple. »

tueux Auster n'y souffle pas et les nuages s'éloignent toujours de cet air pur et de ce ciel toujours serein. La nature du sol ne réclame pas les pluies pour le rafraîchir ; les plantes ne sont fécondées que par la rosée qui leur est propre. La terre est toujours verdoyante, et sa surface, qui conserve une douce tiédeur, a un aspect brillant : les collines sont toujours couvertes d'herbes, et les arbres conservent leur verte chevelure ; et quoiqu'ils produisent des milliers de fleurs, une séve active donne à leur tige une vigueur toujours nouvelle. Les fruits que nous ne récoltons qu'une seule fois par an mûrissent chaque mois avec abondance sur ce sol. Le soleil n'y fane point les lis éclatants, et les violettes qu'aucune main ne touche gardent leur fraîcheur ; elles conservent toujours leur rougeur pudique et offrent toujours aux regards leur corolle gracieuse. Comme l'hiver n'y sévit jamais et que la chaleur de l'été ne brûle pas les campagnes, le printemps avec ses fleurs et l'automne avec ses fruits sont les seules saisons de l'année. Là poussent les cannelliers, dont la mensongère renommée attribue la propriété exclusive aux Sabéens [1], ces plantes que rassemble le phénix [2] lorsqu'il succombe à la mort, source pour lui d'une vie nouvelle, et lorsque, consumé dans son nid, il va renaître de ses cendres et ressusciter de la mort qu'il a lui-même cherchée. Et non content de naître une seconde fois, il renouvelle la vie de son corps usé par les ans, et des naissances réitérées lui épargnent une vieillesse que les flammes consument. Là des arbres distillent sans interruption de leurs veines fécondes le baume odoriférant. Si un vent léger s'élève, la riche forêt, mollement agitée par ce souffle, fait entendre un doux murmure et balance dans les airs ses feuilles et ses fleurs, qui exhalent au loin des

[1] Les Sabéens habitaient l'Arabie Heureuse.

[2] On prétendait que, dans sa vieillesse, le phénix se formait un nid de bois et de gommes aromatiques dans lequel il se consumait.

parfums suaves et salutaires. Une source claire et brillante jaillit d'un gouffre où l'œil pénètre sans obstacle : l'argent ne brille pas d'un si vif éclat et le cristal ne projette pas une telle lumière de sa matière brillante et glacée. Là les eaux coulent négligemment au milieu des pierres précieuses étalées sur les rives, et toutes les pierreries si chères à la vanité du monde y remplacent les cailloux : les champs sont ornés des couleurs les plus variées, et la nature les revêt d'une parure royale.

IV. Le Nil [1].

Les eaux paisibles de ce fleuve coulent en Egypte, dont elles fertilisent le sol chaque année régulièrement à une époque déterminée. Car toutes les fois que le fleuve gonflé sort de son lit et inonde les champs de son noir limon, ses eaux procurent la fécondité; le fleuve en se répandant de toutes parts fournit une pluie terrestre que refuse un ciel sans nuages. Alors Memphis est engloutie dans un vaste gouffre, et le propriétaire navigue sur ses champs, qu'il ne voit plus. Il n'y a plus aucune barrière : tout est égalisé par le fleuve, et les limites disparaissent par un arrêt du fleuve, qui suspend ainsi les procès de l'année. Le berger voit avec joie s'abîmer les prairies qu'il connaissait, et les poissons nageant dans des mers étrangères viennent remplacer les troupeaux dans ces champs verdoyants. Mais, lorsque l'onde s'est mariée à la terre altérée et a fécondé les semences en les arrosant abondamment, le Nil recule et rassemble ses eaux éparses; le lac disparaît, il redevient fleuve, rentre dans son lit et renferme ses flots agités

[1] Le Nil ou le Géon est un des quatre fleuves du paradis. *Genèse*, ch. II, v. 13. C'est à cette occasion que saint Avit fait ici la description de ses inondations périodiques.

dans ses anciennes rives, jusqu'à ce que, se détournant de différents côtés, il aille se jeter dans l'immense Océan par sept embouchures différentes.

V. La défense.

Nos premiers parents, que le souverain Créateur avait unis par le mariage, sont placés alors dans le paradis, et le Seigneur leur fait ainsi connaître ses volontés : « Chef-d'œuvre[1] du Créateur, vous qu'il a seuls créés de sa propre main, tandis qu'il n'a fait que commander aux autres créatures de naître, voyez comme ce séjour est brillant de fécondité et comme il est riche de toutes sortes de biens. Toutes ces richesses vous appartiendront pour servir sans fin à votre nourriture. C'est là que vous irez chercher de quoi vivre; profitez de tous les produits qui vous sont donnés et usez de tous ces arbres. Vivez ici; goûtez en paix les doux fruits de mon ouvrage et jouissez pendant un long temps de toutes ces délices. Mais au milieu de ce bois que vous voyez il est un arbre qui porte en germe la connaissance du bien et du mal : abstenez-vous de vous en approcher et d'y toucher, cela vous est défendu. Ne vous laissez jamais séduire par la téméraire envie de vouloir connaître ce que le Créateur défend de savoir; il vaut mieux ignorer les choses dont la connaissance est nuisible au bonheur. J'en atteste le monde que j'ai créé, si l'un de vous cueille un fruit à cet arbre défendu, la mort sera le châtiment de son audace. Je ne vous impose pas un précepte difficile; car il est toujours facile

[1] Nous avons mis le mot « chef-d'œuvre » au singulier parce qu'il se rapporte au premier couple humain et pour rendre littéralement le beau vers de Saint Avit :

O summum factoris opus, quos sola creavit
Nostra manus....

d'observer le bien. Ainsi celui qui observera mes ordres aura la vie en partage; celui qui les violera trouvera la mort. » Les deux jeunes gens entendent ces ordres et suivent avec joie le Créateur, se promettant bien de toujours observer sa loi : c'est ainsi que la jeunesse ignore le mal et n'a pas conscience de la ruse; aucune crainte ne s'empare de ces âmes innocentes. Le Père Tout-Puissant, après ces instructions, les laisse dans le séjour sacré et remonte joyeux dans sa demeure céleste, parsemée d'étoiles.

DU PÉCHÉ ORIGINEL [1].

VI. Jalousie du serpent.

Dès que le serpent vit les nouvelles créatures mener dans ce paisible séjour une vie heureuse et à l'abri de tout mal, accepter la loi, obéir au maître de l'univers et jouir au milieu d'une douce joie de toutes les choses qui leur étaient soumises, l'étincelle de la jalousie alluma dans son cœur une flamme soudaine. Le feu de l'envie devint bientôt un cruel incendie. Le temps n'était pas loin où il était tombé du haut du ciel, entraînant dans sa chute la foule de ses complices. Plein de ce souvenir et profondément ému de sa récente disgrâce, il se plaignit d'avoir perdu plus de biens que n'en possédait la nouvelle créature. Alors la honte se mêla à l'envie dans son cœur, et il fit entendre les plaintes suivantes entrecoupées par des soupirs. « O douleur! ce vil limon s'est tout à coup élevé devant nous, et notre ruine a donné naissance à une race odieuse! J'ai habité les régions célestes, j'ai eu la puissance en partage et maintenant je ne suis plus qu'un

[1] M. Guizot fait remarquer que, dans son livre sur le péché originel, le poëte suit pas à pas l'Écriture sainte sans qu'elle asservisse son imagination.

proscrit délaissé de tous ; un vil limon succède aux hommes angéliques. La terre règne maintenant dans le ciel, et un amas de boue qui n'a fait que changer de forme domine maintenant et hérite de la puissance qui nous a été ravie ! Elle n'est pas tout entière perdue, cette puissance ; car il nous en reste encore une grande partie dans notre propre force et dans notre pouvoir souverain pour nuire. Ne différons plus ; commençons par employer la flatterie pour les combattre : leur innocente simplicité ne connaît aucune ruse ; elle s'offrira donc à mes coups. Pendant qu'ils sont seuls il sera plus facile de les prendre par la ruse que quand ils auront propagé dans l'éternité des siècles une postérité féconde. Ne permettons pas qu'il sorte de la terre quelque chose d'immortel ; périsse la source du genre humain ; et que la ruine de la tête soit une semence de mort pour les membres ; que le principe de la vie enfante les angoisses de la mort : que tous soient frappés dans un seul ; la racine une fois coupée, il ne pourra plus en sortir un rameau vivace. Après ma chute ce sont les seules consolations qui me restent. Si je ne puis remonter aux cieux qui me sont fermés, qu'ils soient aussi fermés pour eux. La chute paraîtra plus légère si la nouvelle créature tombe également ; si, compagne de ma chute, elle subit les mêmes peines que moi et partage les feux que je prévois. Mais pour aplanir à leurs yeux les chemins de l'erreur je veux leur montrer la route que j'ai parcourue volontairement et sur laquelle je suis tombé ; je veux aussi que l'orgueil qui m'a fait chasser du ciel fasse également expulser l'homme du paradis. » Il dit, et des gémissements mettent fin à ses plaintes.

VII. Le serpent trompe la femme.

Dès que, pour mieux séduire par ses mauvais conseils, il a revêtu la forme du serpent et qu'il déroule ses longs

et fallacieux anneaux, il vole vers le séjour sacré : en ce moment les deux jeunes créatures toutes joyeuses cueillaient des fruits empourprés à un arbre verdoyant. Le serpent craignit de ne pouvoir pénétrer de son venin le cœur plus ferme de l'homme : il monta au sommet de l'arbre défendu, embrassant le tronc de ses longs replis : dès qu'il en eut atteint la cime, d'un ton doucereux il s'adressa en ces termes à la femme, plus facile à séduire : « O heureuse femme, parure du monde, vierge incomparablement belle, qui rehaussez par une pudique rougeur l'éclat de votre beauté, vous êtes destinée à enfanter le futur genre humain : l'immense univers vous attend comme sa mère : vous êtes la première et la véritable joie de l'homme ainsi que sa consolation ; sans vous il ne peut vivre. Celui à qui vous avez été unie pour donner le jour à une belle postérité est plus puissant que vous ; mais, par l'amour, vous l'assujettissez à votre empire. Une noble demeure vous a été donnée dans les régions supérieures du paradis : le monde tout entier est soumis à votre empire et tremble devant vous ; tout ce que produisent le ciel et la terre, tout ce qu'enfante le vaste gouffre de la mer, tout sert à vos usages ; la nature ne vous refuse rien, et vous avez sur tout un souverain pouvoir. Je n'en suis pas jaloux, mais je m'étonne que Dieu ne vous laisse pas jouir de cet arbre : je voudrais savoir pourquoi ses ordres sont si sévères, pourquoi il vous refuse de tels dons et pourquoi à de si grandes jouissances il a mêlé une telle privation. »

Telles furent les paroles insidieuses que le serpent fit entendre avec sa voix sifflante. Quelle étrange démence, ô femme, a enveloppé votre âme comme d'un nuage? Vous n'avez pas eu honte de parler avec le serpent et de lier conversation avec une brute, en sorte qu'une bête provoque votre langage? vous souffrez que le monstre vous parle, et, qui plus est, vous lui répondez?

Dès que, cédant à la séduction, Ève eut consenti à une

chute inique en ouvrant les oreilles à ce poison mortel, elle répondit étourdiment au serpent : « O charmant animal dont le langage est si doux, n'allez pas croire que Dieu nous ait imposé de telles privations ; il ne nous a pas empêchés de réconforter nos corps par une nourriture abondante. Voyez-vous les mets que nous offre l'univers tout entier ? le Créateur, dans son excessive libéralité, nous les a donnés pour nous en servir, et, en tout ce qui regarde notre nourriture, il nous a ouvert une libre carrière. Cet arbre que vous voyez au milieu de ce bocage est le seul dont il nous soit interdit de manger les fruits : il ne nous est même pas permis d'y toucher ; mais le reste nous offre de quoi nous dédommager amplement. Le Créateur nous a prédit d'une voix terrible qu'à l'instant nous expierions notre faute par la mort si, par une témérité coupable, nous violions sa défense. Mais qu'appelle-t-il donc la mort ? Dites-le-nous, docte serpent ; car c'est une chose inconnue à notre ignorance. »

Alors le rusé serpent, chargé tout à coup de définir la mort, la fait connaître en ces termes à ces oreilles captives : « Femme, ce que vous redoutez n'est qu'un vain nom ; une cruelle sentence de mort ne vous menace pas, mais le Père Tout-Puissant, dans sa jalousie, n'a pas voulu que vous fussiez égaux à lui ; il ne vous a pas permis de savoir des choses dont il se réserve la suprême connaissance. Que vous sert-il de posséder les biens de ce monde et de jouir de leur vue si vos âmes aveugles sont plongées dans une misérable prison ? La nature a également donné aux brutes des sens corporels et des yeux ouverts : le soleil luit également pour tous, et pour ce qui est de la vue la bête ne diffère en rien de l'espèce humaine. Écoutez donc mes conseils ; ayez des vues et des pensées plus élevées, et regardez vers le ciel ; car ce fruit qu'il vous est interdit de manger et que vous n'osez toucher vous procurera la connaissance de tous les secrets que le Seigneur garde pour lui :

ne vous contraignez pas plus longtemps dans le désir que vous avez d'y toucher, et que cette défense ne retienne plus votre volonté captive. Car dès que vous aurez goûté à ce fruit divin vos yeux seront dessillés, et vous deviendrez égaux aux dieux[1]. Alors vous distinguerez le bien du mal, le juste de l'injuste, et vous discernerez le vrai du faux. »

La femme crédule baisse la tête et s'étonne de tous ces dons que lui promet le serpent d'une voix insinuante; elle commence à hésiter de plus en plus et à être indécise; elle doute de plus en plus de cette mort dont elle a été menacée. Dès que le serpent vit que l'irrésolution d'Ève était vaincue, il cueillit une pomme de cet arbre mortel et l'offrit à la femme, dévorée intérieurement par la tentation. La femme, dans sa malheureuse crédulité, ne repousse pas ce funeste présent, et de ses mains ignorantes elle saisit le fruit mortel, le porte tantôt à ses narines, tantôt à sa bouche entr'ouverte, et dans sa simplicité elle joue avec la mort future.

Oh ! que de fois elle éloigna tout émue de ses lèvres la pomme qu'elle y portait ! que de fois sa main tremblante céda sous le poids du fruit funeste, et recula épouvantée devant la consommation du crime ! mais elle voulait être semblable aux dieux, et son ambition fit faire au poison mortel de funestes progrès. Son âme, entraînée en sens contraire, est en proie tantôt au désir, tantôt à la crainte; tantôt l'orgueil lui fait oublier la défense, tantôt cette dernière prend le dessus : elle flotte incertaine au milieu des pensées contraires qui se partagent son cœur. Cependant le serpent instigateur ne cesse de la séduire; pour triompher de son indécision, il lui montre la pomme; il lui reproche son hésitation et l'aide à glisser sur cette pente qui va l'entraîner dans le précipice.

Enfin, quand vaincue elle prit la grave résolution de s'ex-

[1] Remarquez cette première idée de la pluralité des dieux que le serpent insinue à la femme.

poser à une faim éternelle en prenant une nourriture criminelle et de repaître le serpent de la nourriture qu'elle prendrait elle-même, elle tomba dans les embûches qui lui étaient tendues; et, mortellement blessée, elle mordit à la pomme fatale. Le poison doux au goût se glisse dans ses membres, et cette nourriture engendre l'horrible mort. Le rusé serpent contient d'abord sa joie, et ce farouche vainqueur dissimule un moment la cruelle victoire qu'il vient de remporter.

VIII. Joie du serpent.

Alors, joyeux de la victoire qu'il vient de remporter, le serpent agite sur sa tête couverte d'écailles sa crête empourprée et donne un libre cours à la joie que lui cause un triomphe inespéré; donnant un libre cours à sa violence, il insulte les vaincus et leur adresse ces paroles accablantes : « Vous l'avez, cette gloire que vous recherchiez, vous connaissez le bien et le mal. C'est moi qui vous ai tout appris; c'est moi qui vous ai fait pénétrer ces secrets; c'est moi qui ai institué ce mal que l'intelligente nature vous refusait; j'ai tenu ma parole, vous ne pourrez le nier et je vous ai attaché à mon sort par les liens les plus forts. Dieu, quoiqu'il vous ait créés, n'a plus aucun droit sur vous; qu'il garde ce qu'il a formé lui-même; ce que j'ai instruit m'appartient; il me revient donc une part beaucoup plus grande. Vous devez beaucoup à votre Créateur, mais encore plus à votre maître. » Il dit, et disparaissant au milieu d'un nuage, il les laisse tout tremblants, et son corps dans sa fuite disparaît au milieu de l'air.

LA SENTENCE DE DIEU.

IX. Plaintes sacrilèges d'Adam.

Lorsque Adam se voit clairement convaincu et qu'un juste examen a mis au grand jour toute sa faute, il ne demande pas pardon par une humble prière; il n'a point recours aux vœux et aux pleurs; il ne cherche point par un modeste aveu de ses fautes et par des larmes de regret à prévenir un châtiment mérité. Déjà misérable, il n'invoque pas la pitié; car il se redresse et éclate en superbes querelles : « C'est pour me perdre que vous m'avez uni à cette femme, que, par votre première loi, vous m'avez donnée pour compagne; c'est elle qui, vaincue elle-même, m'a vaincu par ses sinistres conseils; c'est elle qui m'a persuadé de prendre ce fruit, qu'elle connaissait déjà. Elle est la source du mal, c'est d'elle qu'est né le crime. J'ai été crédule, mais vous avez été l'auteur de ma crédulité en me la donnant en mariage et me liant à elle par les nœuds les plus doux. Que j'eusse été heureux si ma vie, d'abord solitaire, n'eût jamais eu de compagne, si je n'avais jamais connu les liens d'une telle union et si je n'avais pas été attaché à une compagne qui devait m'être si fatale !

X. La sentence.

Dieu prononce ensuite la sentence de la loi souveraine et interpelle ainsi le coupable serpent : « Toi qui, après avoir trompé la femme par tes paroles mielleuses, as entraîné Adam à commettre le même forfait, tu es doublement coupable; tu expieras donc ce qu'ils ont fait tous deux. Tu ne marcheras plus la poitrine droite et la tête haute, mais tu ramperas et tu traîneras ton corps sur le sol, astucieux serpent; dans ta fuite tu dérouleras en tremblant tes orbes

sinueux; tu ne marcheras plus, mais tu ramperas; tu te suivras toi-même, et tes chaînes vivantes t'enlaceront sans cesse dans leurs anneaux. Alors, pour avoir fait prendre une telle nourriture à ces malheureux cœurs, tu mordras la poussière, et la terre sera ta seule nourriture; pendant un certain nombre de mois tu fuiras l'éclat du jour, et, enfoui dans la terre, tu ne jouiras plus des rayons du soleil, qui brille pour tous. Tu deviendras un objet de haine et de terreur pour tous les animaux dont la terre est couverte. La malheureuse femme surtout ainsi que sa postérité future aura pour toi une haine constante et fera toujours la guerre à tes descendants; la victoire ne sera pas égale; car, rusé serpent, toi qui as en une fois vaincu deux créatures, tu seras un jour obligé de te courber devant le sexe féminin et de l'adorer : la faible femme à laquelle tu dressais des embûches triomphera enfin de toi; elle t'écrasera la tête sous ses pieds et exterminera tout ce qui doit sortir d'une telle race. »

Ensuite le juge suprême s'adresse à Eve, frappée de stupeur : « Toi, femme, qui as la première enfreint ma défense, pendant le temps qui te reste à vivre, tu devras supporter l'autorité de ton mari; tu redouteras comme un maître celui que je t'avais donné comme un compagnon : tu obéiras avec soumission à ses ordres et tu t'accoutumeras à te plier à ses volontés. Quand tu auras conçu, tes gémissements attesteront le fruit de tes entrailles; tu verras avec anxiété chaque jour augmenter ta grossesse. Enfin, après avoir accompli le temps d'une fastidieuse gestation, tu subiras par une loi de la nature les douleurs d'un enfantement expiatoire, et la naissance des enfants sera un châtiment pour leur mère. Et ce ne sont pas encore les seules angoisses qu'éprouvera ta malheureuse maternité. Quand, après de grandes douleurs, ô femme, tu auras mis au jour des enfants chéris, tu verras plus d'une fois la mort t'arracher le fruit d'inutiles souffrances. »

Pendant ces paroles Adam attend en tremblant ce que lui réserve la terrible sentence : le Père Tout-Puissant lui dit : « Prête-moi maintenant une oreille attentive et apprends ce que tu mérites pour t'être laissé vaincre par une faible femme. La terre jusqu'à ce jour t'offrait de riches moissons sans avoir besoin de culture ; elle ne te sera plus fidèle et ne te fournira plus sans travail de pures semences ; à un monde corrompu elle ne présentera plus son antique aspect ; elle sera rebelle à l'homme, comme l'homme a été rebelle à son Créateur ; elle se couvrira de ronces et d'épines et t'opposera une résistance opiniâtre ; si elle succombe sous les coups du laboureur, si elle est vaincue par la dent mordante de la charrue, de riches moissons ne viendront pas répondre aux mensongères promesses d'une première végétation ; car au lieu de froment tu trouveras de l'ivraie et tu auras la douleur de ne récolter qu'une moisson apparente et des épis dégarnis, au point que cent arpents te fourniront à peine de quoi faire un pain dont tu puisses te nourrir dans ta misère après les fatigues de chaque jour ; et cette chétive nourriture te punira d'avoir cédé aux attraits du fruit criminel. Par là ta vie deviendra semblable à celle des animaux ; comme eux tu chercheras les sucs des herbes pour servir à ta nourriture. C'est au milieu de telles misères que s'écoulera ta vie jusqu'à ce que le temps fixé pour ta fin vienne y mettre un terme ; tes membres faits de limon redeviendront limon, et tu retourneras dans la poussière dont tu es sorti. Avant ce temps tu auras le triste spectacle de la mort de l'un de tes enfants ; tu verras ta postérité subir les châtiments que tu as mérités, afin que l'image de la mort te paraisse plus redoutable encore, que tu comprennes ce que c'est que d'avoir péché, ce que c'est que de pleurer des morts, ce que c'est que de mourir. Et pour qu'il ne te manque aucun des maux qui naissent de la corruption du monde pour le châtiment des hommes, un désespoir profond viendra se mêler à ton immense dou-

leur. Car à peine seras-tu devenu père que la fureur de la jalousie fera lutter entre eux tes enfants dans un petit coin du monde, et l'univers quoique désert ne suffira pas à leurs conflits. La terre tout entière retentira du bruit des combats élevés entre des frères; l'un d'eux fera des blessures à l'autre et couvrira du sang de son frère la terre à peine sortie des mains du Créateur. A partir de ce moment ta postérité aura à supporter des maux divers et elle acquittera ses dettes mortelles au milieu de souffrances inouïes, jusqu'à ce que soit arrivé le terme fixé d'avance pour la destruction du vieux monde et pour la mort de toutes les créatures et jusqu'à ce que la fin des temps prouve qu'ils ont eu un commencement. »

Adam avait entendu, et la terre effrayée trembla.

Le Père Eternel les revêt ensuite tous deux de peaux de chevreaux et les chasse du séjour sacré du Paradis. Alors les malheureux précipitent leur marche et entrent dans le monde inhabité; ils l'explorent çà et là dans une course rapide. Quoiqu'il s'offre à leurs yeux émaillé d'herbes et de plantes de toutes sortes, orné de campagnes verdoyantes, de fontaines et de fleuves, son aspect leur semble cependant affreux, car ils ont contemplé vos beautés, ô Paradis! Tout n'est plus qu'horreur à leurs yeux. Suivant l'habitude humaine qui porte à s'attacher avec plus d'ardeur aux objets prohibés et d'y aspirer avec plus d'insistance, le Paradis, qui leur est fermé, excite dans leur cœur un plus vif désir de le posséder. La terre semble se rétrécir[1], et, tout en pleurant sur la petitesse de l'univers, ils n'en voient pas la fin, et pourtant elle existe. Le jour lui-même leur pa-

[1] M. Ampère, dans son *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, fait les réflexions suivantes sur ce passage de saint Avit : « Il y a quelque beauté et quelque hardiesse dans cette pensée! A l'homme déchu la terre semble se rétrécir et l'écraser de sa petitesse, comme le ciel qui se retire l'accable de son vide immense et de sa distance infinie. »

rait terne; ils déplorent sous les rayons du soleil que la lumière leur soit ravie; ils gémissent de voir les astres suspendus à un ciel éloigné d'eux, dont ils n'aperçoivent plus que l'axe, qu'ils touchaient naguère [1]. Alors, le fiel de la douleur se mêlant aux regrets, ils éprouvent des sensations nouvelles; les larmes qui tombent sur leurs poitrines s'échappent en ondes jusqu'alors inconnues, et ils voient avec étonnement leurs joues baignées de pleurs involontaires.

SUR LE DÉLUGE DU MONDE.

XI. L'ange Raphaël porte à Noé les ordres de Dieu.

Il y a dans les cieux un chœur innombrable d'anges qui sans cesse chante et célèbre l'éternelle louange de Dieu et est chargé de porter ses ordres et d'obéir aux commandements célestes. Ils reçoivent tous les justes désirs qui naissent dans les cœurs mortels, tous les vœux formés dans les saintes poitrines, tous les dons que la généreuse main de la charité répand sur tous les pauvres, et, prenant leur vol sacré, ils les portent au sommet des cieux. Ils soutiennent les justes dans les misères de cette vie périssable et les sauvent au milieu des dangers du monde. Il en est un cependant qui surpasse les autres en éclat; qui, ministre des volontés de Dieu, fait exécuter ses ordres et prépare les mystères dans les grandes circonstances. C'est lui qui, par l'ordre de Dieu, annonça que le maître du ciel allait venir après avoir revêtu un corps mortel dans le chaste sein d'une Vierge [2]; c'est lui qui remplit ses entrailles sacrées

[1] Nous croyons que les vers qui précèdent et ceux qui suivent exigent qu'on donne à « gemunt » pour sujet « primi parentes, » malgré l'autorité de M. Ampère, qui traduit ainsi : « Les astres gémissent dans le ciel, plus éloignés de leur tête ».

[2] Évangile selon saint Luc, ch. I, v. 31.

du don du Verbe; c'est lui qui fut chargé d'annoncer la naissance de saint Jean-Baptiste, promettant ainsi à un père une postérité sur laquelle il ne comptait plus. Son éclat sacré effraya Zacharie, et, par un prodige inouï, mit un terme aux plaintes que le doute lui arrachait, lorsqu'il eut sur-le-champ, par la prédiction de la naissance d'un fils, rendu féconde une vieille femme qui, demeurée stérile pendant un grand nombre d'années, conçut et enfanta un fils sans vouloir y croire. Cet archange intelligent en toutes choses et le premier des archanges quitta le ciel, traversa l'air liquide, entouré de légers zéphyrs, et, agitant sur son corps de feu des ailes flexibles, il se dirigea vers la terre, invisible à tous les yeux dans sa marche.

Gémissant alors sur les crimes de tous les mortels, Noé, les genoux courbés sur la terre, demandait d'une voix suppliante un pardon que le monde rejetait. Tout à coup, quoique les portes fussent fermées, l'éclatant messager ailé pénètre tout brillant de majesté. Le patriarche, effrayé d'une telle apparition, frémit; son œil mortel peut à peine supporter cet éclat céleste, et il détourne son visage épouvanté. Alors par des paroles bienveillantes l'ange commence à calmer son effroi et lui annonce les ordres du ciel : « Voici ce que par ma bouche vous ordonne le souverain Créateur du ciel et de la terre : d'abord demeurez tranquille, et, homme de bien, ajoutez foi à mes paroles. Une sentence de mort inattendue pèse sur tous les mortels; vous seul pourrez échapper au châtiment et le connaître par avance. Car en foulant aux pieds les plaisirs des sens et en restant juste vous vous êtes depuis longtemps séparé du reste de l'univers. Il n'y a plus qu'un seul moyen de vous préserver de cette mort cruelle; je vais vous exposer en peu de mots ce que vous devez faire pour éviter un si grand malheur. Ce sera la fin de toutes choses; les eaux seront répandues de toutes parts, et l'univers sera détruit, précipité dans les abîmes entr'ouverts. Élevez donc une machine solidement

construite en bois qui puisse surnager sur les flots[1]. Qu'elle ait en longueur trois cents coudées et en largeur cinquante; son élévation devra être de trente coudées. Vous y établirez trois étages avec des séparations; vous réserverez des couples d'animaux de chaque espèce et vous leur disposerez une retraite séparée dans les divers compartiments. Puis, pour que les fentes des portes ne livrent aucun passage à l'onde mortelle, n'oubliez pas d'en enduire les jointures et d'y appliquer une couche épaisse de bitume. Quand vous aurez construit une telle demeure, entrez-y immédiatement et abandonnez à sa ruine le monde condamné pour la multiplicité de ses forfaits; qu'il commence à essuyer des désastres et que de tous côtés retentissent les cris des mourants pendant que vous serez à l'abri du danger. Je vous commande aussi d'admettre dans votre arche votre femme, vos enfants et vos brus : vous serez le second père d'une race exterminée; car après ces désastres la race dont vous serez le père sera chargée de repeupler la terre devenue déserte. Mais comme l'univers est une œuvre divine et parfaite et qu'après avoir mis un terme à son ouvrage, après avoir donné ses lois, après son sabbat sacré, il ne plaît plus à Dieu de créer rien de nouveau; pour que tout ce qui a été créé ne disparaisse pas entièrement dans cette ruine, prenez un couple d'animaux de chaque espèce parmi les troupeaux qui bêlent, parmi les oiseaux qui volent, parmi les bêtes sauvages qui ont leurs repaires dans les forêts, parmi les bêtes de somme et parmi les reptiles qui rampent inconnus dans les entrailles de la terre et renfermez-les dans votre demeure pour qu'ils survivent avec vous : mais faites en sorte qu'il y ait des mâles et des femelles, afin qu'ils puissent donner le jour aux espèces qui doivent repeupler le monde. Ne craignez pas que ces animaux con-

[1] Voyez la description de l'arche dans la Genèse, ch. VI, v. 14 et suivants.

servent leurs habitudes féroces et qu'ils gardent leur fureur ordinaire. Il y aura entre eux une espèce d'alliance qui fera accorder entre elles les espèces les plus contraires, et tout ce que vous aurez renfermé avec vous sera docile et fidèle à vos ordres. Méfiez-vous cependant des ruses du serpent; car, la tête humblement baissée, il cherchera à vous plaire et à déguiser par les doux sifflements de sa triple langue la haine éternelle qu'il vous porte : ne vous fiez pas à lui; ne vous laissez pas séduire par la douceur perfide de son langage. Rappelez-vous l'exemple d'Adam, qui ne l'a que trop écouté; car celui qui a une fois cherché les moyens de faire du mal doit vous être suspect, et il faut vous en méfier; ayez la sagesse de ne jamais croire celui qui a une fois menti. Après cet exemple, souvenez-vous d'exécuter les ordres que je vous donne. »

Il dit, et fendant le vide de l'air avec ses ailes légères, il quitte le séjour des mortels et regagne le ciel, laissant le patriarche tout stupéfait de l'ordre qu'il vient de recevoir.

XII. Le Déluge.

Le ciel se couvre d'épaisses ténèbres obscurcissant la lumière du soleil, qui cède et se cache. C'est à peine si les hommes insensés commencent à trembler : bientôt une pluie extraordinaire s'échappe du ciel et tombe comme une pluie d'orage. Les parties sèches de la terre deviennent également humides dans tout l'univers. L'Égypte elle-même est effrayée de voir ces ondes nouvelles pour elle[1]; les Garamantes[2] sont inondés, et d'humides frimas enva-

[1] Il pleut très-rarement en Égypte; la terre n'y est fécondée que par les inondations périodiques du Nil.

[2] Les Garamantes habitaient les régions brûlantes qui sont situées dans l'intérieur de l'Afrique, à l'ouest des déserts de la Libye.

hissent les déserts éternellement brûlants des Massyliens[1]. Ce n'est plus une pluie ordinaire, ce ne sont plus des gouttes d'eau, mais des fleuves qui s'échappent des cataractes du ciel. Tel le Tanaïs, lorsqu'il se gonfle de blanches neiges en descendant des monts Riphéens, sort de son lit et entraîne avec lui tout ce qu'il rencontre dans son long parcours, telle est la violence des eaux qui bouleversent la terre, et l'air envahi par les flots ressemble à un lac immense.

Les régions supérieures ne sont pas les seules à répandre leurs eaux[2]; le monde lui-même fait éclater ses fureurs terrestres; le sol entier s'entr'ouvre, les campagnes se fendent en de nombreux endroits; des sources en jaillissent, et l'on voit couler des fleuves jusqu'alors inconnus. La masse des eaux imprime à sa pesanteur une direction en sens contraire. L'eau qui tombe du ciel et celle qui jaillit du sein de la terre se mêlent et redoublent de fureur; les éléments s'unissent pour détruire. Les fleuves ne connaissent plus les limites de leurs rivages, et, rompant tout obstacle, l'eau que rien ne retient plus se répand çà et là avec violence.

Pendant que tout s'unissait pour engloutir la surface de la terre et inonder l'immensité du globe, la sentence de mort eût pu encore être suspendue ; retardée de quelques instants, un plus long délai aurait pu arrêter la ruine de la race humaine si l'Océan, qui enveloppe comme d'un seul rivage toute la terre, irrité contre le monde, ne fût sorti de ses limites, et, enfreignant les lois de la nature, n'eût débordé dans les plaines. Aussi, comme un terrible instrument de la vengeance divine contre l'univers perverti, il viole les lois éternelles auxquelles il est soumis, et, quittant

[1] Les Massyliens étaient un peuple numide.

[2] M. Guizot : « Saint Avit décrit la chute des eaux du ciel et le gonflement simultané de toutes les eaux de la terre avec beaucoup de vigueur et d'éclat. »

son lit ordinaire pour envahir d'autres royaumes, il trouble l'harmonie de la nature.

Aussitôt que les fleuves célèbres dont le long parcours a été célébré par la trompette de la renommée eurent senti les cruelles fureurs de la mer et eurent vu avec stupeur ces affluents tout nouveaux, la masse de leurs eaux soulevée par la mer et refoulée vers sa source déborda sur la terre : il semble que la prudence leur commande de fuir ; mais l'Océan poursuit sa course, menace les fleuves qui reculent et lance contre eux la masse de ses ondes salées.

Alors un tel fracas se fait entendre que la crainte s'empare des mortels consternés ; ils montent sur les tours, sur les toits élevés des maisons et cherchent à retarder, ne serait-ce que d'un moment, la mort qui les menace. Mais l'onde, qui va toujours en augmentant, en submerge un grand nombre qui essayent de gravir les hauteurs : elle atteint dans leur course d'autres qui cherchent à fuir et rend ainsi leurs tentatives inutiles. D'autres se fatiguent à essayer de nager et succombent épuisés, ou, emportés par le tourbillon, ils viennent en mourant boire sur quelque montagne ces ondes confondues. D'autres périssent sous leurs demeures qui s'écroulent ; et l'on voit à la fois maîtres et maisons s'abîmer dans les flots. Alors s'élève vers le ciel un fracas immense formé de toutes sortes de bruits, et les troupeaux, enveloppés dans la ruine des hommes, viennent augmenter la confusion et le tumulte en y mêlant leurs cris.

Au milieu de ces horribles funérailles du malheureux univers, l'arche pesante surnage, ballottée çà et là sur les flots de cette vaste mer ; les poutres crient, les jointures fatiguées craquent. Cependant la terrible tempête ne lui cause aucun dommage tout en sévissant contre elle et en la frappant de ses flots agités.

C'est ainsi que la véritable Église est en proie aux coups réitérés de la tempête et est constamment agitée par de

cruelles tourmentes. Tantôt les gentils se déchaînent contre elle avec une fureur effrénée; tantôt les Juifs écumants de rage la poursuivent de leur colère. L'insensée et délirante Charybde des hérésies la bouleverse ainsi que la sagesse insensée des sophistes de la Grèce. Et malgré toutes ces luttes diverses qui se livrent dans son sein, même quand l'Église est sur le point d'être vaincue, quand d'un commun accord on se plaît à s'élever contre la nacelle de Jésus-Christ et qu'on forge de vains mensonges, toutes ces vaines fureurs la trouvent invulnérable et se déchaînent contre elle sans succès.

SUR LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

XIII. Sortie d'Égypte.

Le Juif circoncis avait presque passé un siècle comme étranger dans tes plaines, ô Égypte; quatorze lustres s'étaient écoulés depuis que Jacob y était venu lui-même avec toute sa famille, composée de douze fils; ses petits-enfants s'y étaient multipliés par milliers, lorsque ce peuple considérablement accru attira sur lui la haine des Égyptiens [1]. Alors le peuple juif, pour fuir l'iniquité de Pharaon, sortit d'Égypte après s'être divisé par tribus.

En tête marche l'éminent législateur qui, aidé de son frère, conduit le peuple : viennent ensuite les guerriers suivis de vaillants et vigoureux soldats. Ils portent leurs armes sur leurs épaules; à leur côté gauche pend une épée tenue par un ceinturon; un casque pesant brille sur leur tête et l'éclat de l'acier lutte de blancheur avec la lune. Les uns sont chargés de javelots et portent des boucliers à leur bras gauche, et en les faisant rapidement tourner

[1] *Exode*, ch. 1, v. 7 à 14.

ils se préparent au combat. D'autres sont armés de carquois remplis de flèches ailées qui doivent porter la mort dans les rangs des ennemis, et si l'ennemi prend la fuite, ils ont pour l'atteindre des traits empennés plus rapides que les vents.

Derrière les guerriers s'avance la foule tremblante du peuple; elle dépasse en nombre les astres dont le ciel est parsemé. Les Égyptiens s'étonnent de leur multitude et ne peuvent en croire leurs yeux : ils se réjouissent de s'être débarrassés de tant d'ennemis; cependant ce n'est pas cette armée qui tuera Pharaon, quoiqu'elle soit composée de cohortes innombrables; le Créateur combattra seul pour tous ces milliers d'hommes. Les Hébreux poursuivent leur route; mais leur marche est lente, car ils ont reçu l'ordre de régler leurs pas sur ceux des vieillards appesantis par le fardeau des ans et des enfants encore en bas âge, afin que la fatigue ne vienne pas abattre dans la marche un âge et un sexe trop fragiles. Telle était la volonté du Très-Haut, qui présidait au départ de son peuple.

Or, lorsque ces milliers d'hommes se furent arrêtés dans le camp qui leur avait été assigné et que des guerriers couverts de leurs armes eurent entouré ce peuple sans défense, dès le premier soir, une lumière semblable à une colonne de feu[1] brilla au milieu de la pureté du ciel, non pas comme brille ordinairement le feu dans les airs, lorsque les météores qui apparaissent dans les cieux semblent menacer la terre et lui annoncer une année funeste, des épidémies, la guerre ou des fléaux, mais une flamme étincelante dont l'éclat brillant de blancheur réjouit les cœurs et éclaire le camp étonné à la vue de cette lumière. Les ténèbres se dissipent et les étoiles sont éclipsées. La stupeur s'empare d'abord des Hébreux; cet événement nouveau les frappe d'abord d'épouvante, mais bientôt l'a-

[1] *Exode*, ch. XIII, v. 21.

vantage qu'ils retirent de cette lumière leur fait aimer ce phénomène céleste.

La nuit avait déjà accompli la plus grande partie de sa course et le jour suivant allait paraître, quand tout à coup apparut à tous les yeux au milieu de la route une autre colonne : à cette vue le peuple est saisi d'étonnement : mais ses guides saints comprennent aussitôt qu'il faut la suivre, et, remplis de joie d'avoir un tel guide, sans tarder plus longtemps, ils font lever le camp. Alors chaque tribu se met en marche dans l'ordre qui lui est assigné par le sort, suivie par tous les jeunes hébreux.

La lumière disparut devant la clarté du jour et la colonne de flamme s'évanouit devant le soleil ; ce feu étincelant se changea en une nuée qui conserva dans les airs la forme d'une colonne. La troisième heure[1] avait fait rentrer dans la terre les rosées de la nuit, et déjà le soleil avait fait disparaître les nuages du matin, lorsque, ô prodige inouï! par un ciel pur, la nuée oppose sa fraîcheur aux rayons brûlants et étend dans les airs comme un voile épais. Pourtant quoique d'une sombre couleur la nuée n'offrait pas une forme effrayante comme celle des nuages qui annoncent la pluie : on eût dit un arc-en-ciel devant le soleil, tant était beau l'aspect de cette colonne oblongue. La nuit elle était de feu et projetait une lumière éclatante ; lorsque le soleil dardait ses rayons, son humidité produisait une agréable fraîcheur. Ainsi sa nature variait tour à tour et changeait suivant le temps. Composée de deux substances différentes, elle prenait celle qui convenait

[1] Anciennement on comptait les heures du jour à partir de six heures du matin. Par conséquent la troisième heure correspondait à neuf heures du matin, la sixième à midi, la neuvième à trois heures de l'après-midi, la douzième et dernière à six heures du soir. L'Église a conservé cette division dans ses offices : à six heures du matin correspond l'office de prime ; à neuf heures celui de tierce ; à midi, à trois heures et à six heures ceux de sexte, de none et de vêpres.

au moment. Si elle s'arrêtait, le peuple s'arrêtait; si elle se mettait en mouvement, il la suivait; si même on la voyait plusieurs jours demeurer immobile, le peuple obéissant s'arrêtait et établissait son camp.

XIV. Les Égyptiens sont engloutis dans la mer Rouge.

Le peuple choisi de Dieu avait déjà franchi la vallée liquide et passé à pied sec cette masse agitée des eaux qui lui avaient ouvert un libre passage, et il était arrivé sur l'autre bord. Le chef de l'armée ennemie, transporté de fureur et ne prévoyant pas la mort qui l'attend, ordonne à ses soldats d'accélérer leur marche et d'entrer dans la mer. Ils comptent sur le vide qui s'est fait parmi les flots et ils continuent à s'avancer. Que n'ose pas une fureur aveugle? Les uns poussent leurs chevaux; les autres, portés sur des chars, redoublent de vitesse. Mais à peine la cavalerie frémissante est-elle arrivée au milieu de la mer qu'elle se met à lancer des imprécations contre les Hébreux qui ont disparu et à leur reprocher leur fuite. Cette foule pleine de rage et de colère, sans se douter du sort qui l'attend, s'irrite du retard que va lui causer la largeur du fleuve.

Alors du sommet de la colonne de nuée suspendue dans les airs tonne une voix partie du ciel, interprète de la parole divine et qui s'adresse à Moïse en ces termes : « Le temps est venu où mes volontés vont s'accomplir; la fin de l'Égypte est proche. La colère céleste va s'appesantir sur ce peuple, déjà châtié par des fléaux successifs, ainsi que sur son roi. L'Egypte par cette dernière punition apprendra qu'il est impossible de lutter contre la volonté de Dieu. Frappez de nouveau de votre verge [1] les flots qu'elle

[1] *Exode*, ch. XIV, v. 16.

a divisés et que les ondes reprennent leur aspect accoutumé. »

Moïse fléchit le genou, et, plein de confiance en la parole de Dieu, frappe de sa verge sacrée le bord du rivage mis à sec et le lit vide du fleuve, en ordonnant aux ondes de revenir à leur place première. Aussitôt un bruit soudain se fait entendre, l'eau se précipite de toutes parts avec un effroyable fracas, et l'eau envahit le chemin que la mauvaise destinée du roi de Pharos lui faisait prendre. Voyant la route fermée et le flot s'opposer à sa marche, Pharaon essaye de rétrograder; ses soldats épouvantés prennent la fuite et jettent leurs armes : le fleuve les presse dans leur fuite et s'attache à leurs pas; l'espèce de muraille qui avait protégé les Hébreux disparaît, et les eaux que rien ne retient plus se répandent de toutes parts. Pharaon, toujours arrogant, mais radouci cependant à l'aspect de la mort, s'écrie : « Ce ne sont pas des hommes que nous avons à combattre, le ciel est l'ennemi qui nous attaque; soldats, fuyez, si vous le pouvez, et sauvez-vous, car vous serez vaincus; et ne vous fatiguez pas à lutter inutilement contre la Divinité. »

Or si ce roi orgueilleux eût voulu s'humilier et se repentir avant la mort et s'il n'eût pas voulu attendre son sort, que ce malheureux eût été heureux! C'est un repentir douteux qu'un repentir tardif. Pendant que nous jouissons de la vie, pendant que Jésus-Christ nous offre une bienveillante miséricorde, rachetons les fautes de notre vie passée et repentons-nous de ce que nous pouvons avoir commis dans un temps qui n'est plus; faisons-le pendant que nous le pouvons encore, pendant que notre esprit est sain et notre corps solide. Car celui qui ne cesse de pécher qu'en mourant et qui remet toujours le repentir de ses fautes abandonne moins ses vices qu'il n'est quitté par eux.

Ainsi l'armée égyptienne va être submergée; elle est en un instant soulevée par des ondes naguère élevées au-

dessus de sa tête ; elle est accablée sous le poids de ses armes, et les corps mourants tombent au fond de la mer avec le fer qui les couvre. Quelques-uns cependant ont pu débarrasser leurs membres de leurs armures ; mais ils rencontrent en nageant d'autres mourants qui les étreignent ; trompés par le mutuel secours qu'ils cherchent, ils sont précipités sous le poids d'autrui, et, attachés les uns aux autres, ils trouvent une mort commune. D'autres enfin, après avoir longtemps frappé les flots de leurs bras défaillants, rencontrent la pointe de leur glaive et se transpercent eux-mêmes de leurs javelots flottants.

Quant à ce brillant roi de la cour de Memphis dont un noir conducteur guide les blancs chevaux, témoin de sa propre ruine et survivant à son peuple, il fait naufrage le dernier du haut de son char dans les eaux qu'il a envahies. Pendant ce désastre, le peuple hébreu reste immobile ; il laisse la mer combattre pour lui ; Israël triomphe tout en conservant l'attitude de la paix ; il lui suffit de regarder pour voir s'achever la lutte. Alors la vallée submergée disparaît ; le flot revient ; l'onde s'aplanit de nouveau dans la plaine liquide, et la mer reprend son empire sur le sol qu'elle recouvrait.

ARATOR.

Arator, né en Ligurie vers la fin du cinquième siècle, vécut d'abord à la cour d'Athalaric, roi des Goths. Il renonça aux honneurs vers l'an 541 pour chercher son salut dans l'Église. Ordonné sous-diacre, il traduisit en vers les *Actes des Apôtres* de saint Luc, et présenta son ouvrage au pape Vigile en 544. On pense qu'il mourut vers l'an 560.

Guérison du boiteux de Lystre [1].

Après avoir traversé les champs de la Lycaonie, saint Paul était arrivé à Lystre. Il y avait alors dans cette ville un boiteux accablé de cette infirmité dès le sein de sa mère et qui n'avait jamais pu marcher depuis qu'il était au monde. Dès les premiers moments de sa vie, ses jambes déjà malades étaient mortes en grande partie. Ayant entendu la prédication de Paul, il voulut suivre ses divines instructions, dont les conseils ouvrent les portes du ciel aux âmes pieuses. O boiteux, que votre infirmité est heureuse pour vous, car vous gravirez le premier les voies éternelles; déjà vous gagnez les cieux par la pensée quand vous ne pouvez vous remuer de terre et que vos pieds refusent de vous porter. Paul a lu dans le fond de son cœur quel était l'objet de ses désirs; il a vu percer dans les paroles du fidèle boiteux un vif amour pour Dieu, et il lui dit à haute voix : « Levez-vous de suite et tenez-

[1] *Actes des Apôtres*, ch. XIV, v. 7 et suivants. — Cet épisode de la prédication des Apôtres nous montre quelle était encore la crédulité de certains païens qui attribuaient les faits surnaturels aux hommes au lieu de les attribuer à Dieu. Le peintre Raphaël a fait un beau tableau de ce sacrifice de Lystre.

vous droit sur vos pieds. » Aussitôt le boiteux est guéri et exécute ces ordres. Le vieillard marche sur ses pieds renouvelés; il s'agite et frappe le sol; il s'essaye à courir çà et là; souvent il craint le chemin qu'il ne connaît pas, car ce vieillard accablé sous le poids des années est comme un enfant qui vient d'apprendre à marcher. La foule, à cette vue, fait entendre des exclamations d'étonnement et proclame Paul un Dieu, lui prépare des couronnes et amène déjà un taureau pour l'immoler en son honneur. Alors Paul déchire son vêtement et d'un ton de réprobation il s'adresse à la foule en ces termes : « Pourquoi, dites-moi, nous accorder de tels honneurs, à nous qui sommes comme vous composés d'un limon fragile et exposés aux mêmes lois terrestres. Ce fut une horrible impiété d'adorer des dieux de métal que redoutaient ceux même qui les avaient faits et de consacrer des temples à des dieux taillés dans la pierre. Alors on se plaisait à immoler de tendres agneaux et l'on cherchait des oracles dans les entrailles des victimes mourantes : maintenant abandonnez ces vains autels et obéissez au Dieu éternel, qui est la source de la vie et qui a enrichi les champs de leurs différents produits : c'est par son ordre que des grains en pourrissant donnent naissance à une moisson riche en épis bien fournis; c'est par son ordre que la vigne après avoir été taillée produit des raisins plus abondants. Sous sa sage direction la pluie succède au soleil; les temps succèdent aux temps : pendant qu'ils recommencent leur course fugitive, l'année garde avec constance la régularité de sa marche. Apprenez donc à honorer le vrai Dieu né d'une Vierge sainte, et ne portez plus vos offrandes sacriléges à un vil troupeau de bêtes à laine; l'agneau unique et sans tache les a remplacées; c'est lui qui, par son sang, rachète l'univers et le purifie de ses souillures. »

FORTUNAT.

Venance Fortunat naquit en Italie vers 530 et fut élevé à Ravenne. Il quitta son pays natal à l'âge de trente-cinq ans, et vint dans les Gaules. Après s'être arrêté quelque temps à la cour du roi d'Austrasie Sigebert, il se rendit à Tours, se lia étroitement avec l'évêque de cette ville, saint Grégoire, auquel il dédia son poëme en quatre livres sur la vie de saint Martin, et fixa en dernier lieu son séjour à Poitiers, dont il fut nommé évêque en 598. Il mourut dans cette dernière ville vers l'an 603 de Jésus-Christ. Fortunat est un poëte élégant et ingénieux, mais souvent recherché; ses ouvrages n'ont point cette simplicité et cette clarté de style qui distinguent ceux des autres poëtes chrétiens. Ses hymnes seules sont à l'abri de tout reproche; le sublime y règne à chaque vers. Il nous faudrait entrer dans plus de détails que n'en comporte une notice succincte si nous voulions réviser les jugements sévères que MM. Thierry et Ampère ont portés sur le caractère et les œuvres de Fortunat. Ces écrivains ne lui pardonnent ni l'esprit ni l'enjouement avec lesquels il a traité les sujets fort innocents de ses poésies légères, et ils glissent fort légèrement eux-mêmes sur les hymnes magnifiques qui retentissent encore dans nos églises et dont Fortunat est l'auteur. Ils en font successivement un barbare et un épicurien raffiné selon les besoins de je ne sais quelle cause. M. Thierry a tracé un tableau romanesque et presque scandaleux de la vie de Fortunat à Poitiers; ses rapports avec sainte Radegonde ont été travestis avec plus d'esprit que de bonne foi. M. Ampère déclare ce tableau « un des morceaux les plus achevés qui soient sortis de sa plume, » et il proclame la vérité du fond comme il applaudit à la beauté de la forme. Nous sommes étonné de voir un écrivain aussi savant et aussi distingué que M. Ampère se laisser prendre naïvement aux piéges tendus à l'ignorance du lecteur par un historien aveuglé alors par l'esprit de parti et dont les concessions sont des calomnies calculées, des insinuations déguisées et indignes de l'histoire. Non, Fortunat ne saurait être défiguré avec plus de malignité. Ses pièces légères respirent un certain enjouement; mais le souffle de la concupiscence ne l'a jamais changé en sensualité. Il a vécu saintement, gaiement, sobrement. Un abbé qui exalte en vers sa maigre pitance n'est pas pour

cela un épicurien. Cependant M. Ampère trouve que M. Thierry a flatté le poëte, et il accuse ce dernier de gloutonnerie pour avoir mangé, un jour qu'il avait faim, des œufs, du beurre, du lait et des légumes : « Lac, olus, ova, butyr. » Il avoue cependant que Fortunat déplore ailleurs la grossièreté et la longueur des festins des barbares, et il convient que les soupers de l'évêque de Poitiers ne sont pas tout à fait ceux d'Horace chez Lalagé ou de Tibulle chez Délie. (Hist. littér. de la France, tom. II, ch. XII.)

Sainte Radegonde avait envoyé des clercs à Constantinople, afin d'obtenir quelque parcelle de la vraie croix. L'empereur Justin II lui accorda un morceau de cette sainte relique en 570. Saint Euphronius, évêque de Tours, se rendit à Poitiers et en fit la translation solennelle au monastère de Sainte-Radegonde. Ce fut pour cette cérémonie que Fortunat composa l'hymne magnifique *Vexilla Regis prodeunt*.

HYMNES.

I. Pour la Passion du Seigneur.

L'étendard du Roi est déployé; le mystère de la croix éclate à tous les yeux dans le bois infâme auquel est attaché le Créateur du monde, revêtu de la chair qu'il a formée.

Des clous percent ses membres et tiennent étendus ses mains et ses pieds; ici, pour nous racheter, la victime est immolée.

De son cœur percé par le fer meurtrier d'une lance découlent l'eau et le sang qui doivent laver toutes nos iniquités [1].

Elles sont accomplies les prédictions qu'avait chantées la bouche fidèle de David lorsqu'il dit : « Dieu régnera par le bois sur toutes les nations [2]. »

Arbre éclatant et beau, orné de la pourpre royale, tige

[1] Évangile selon saint Jean, ch. XIX, v. 34.

[2] Cette prophétie de David se trouve dans le Psaume XCV, v. 10 : « Dicite in nationibus quia Dominus reguavit a ligno. »

vraiment précieuse, vous avez été appelé à toucher des membres si vénérables.

Que vous êtes heureux d'avoir porté sur vos branches la rançon du monde! vous avez été la balance dans laquelle ce saint corps a été pesé; vous avez enlevé à l'enfer sa proie!

Des parfums coulent de votre écorce; vous surpassez le nectar en douceur; vous êtes fier de votre fruit fertile et vous vous enorgueillissez d'un noble triomphe.

Salut, autel; salut, victime; par la gloire de la Passion, la vie a souffert la mort, et la mort nous a rendu la vie!

II. Pour la Nativité de Jésus-Christ.

Que l'univers tout entier connaisse la venue de Celui qui est la récompense de la vie éternelle; après le joug d'un cruel ennemi, la Rédemption est apparue.

Les prophéties d'Isaïe [1] se sont accomplies dans le sein d'une Vierge; un ange l'a annoncé, et le Saint-Esprit est descendu en Marie.

Marie a conçu dans son sein par l'action mystique du Verbe; les entrailles d'une jeune vierge ont porté Celui que ne peut contenir l'univers tout entier.

La racine de Jessé [2] a fleuri, et la tige a produit un rejeton; dans sa fécondité Marie met au jour un fils, et la mère reste vierge.

Celui qui fut l'auteur de la lumière a daigné se coucher

[1] Isaïe, ch. XI, v. 1.

[2] Jessé ou Isaï était le père de David. — Dans la célèbre prophétie d'Isaïe, à laquelle le poëte fait ici allusion, *radix* doit s'entendre de la Vierge, qui est sortie de la tige de Jessé, et *flos* désigne Jésus-Christ, qui a dit de lui-même dans le Cantique des Cantiques : « Ego flos campi et lilium convallium. »

dans une crèche; avec son Père il a créé les cieux, et dans les bras de sa mère il se revêt de langes.

Celui qui a donné au monde sa loi en dix commandements s'est fait homme et a daigné se soumettre au joug de la loi.

Ce que le vieil Adam a souillé, le nouvel Adam l'a purifié; ce que l'un a renversé par son orgueil, l'autre l'a relevé par son excessive humilité.

Déjà naissent la lumière et le salut, la nuit est mise en fuite et la mort est vaincue : accourez, nations, et croyez : Marie a enfanté un Dieu.

III. Pour la conception de la Sainte Vierge.

Marie sent tressaillir dans son sein la Trinité qui gouverne le monde, Celui que la terre, la mer et le ciel honorent, annoncent et adorent.

Les entrailles d'une jeune fille, pénétrées de la grâce céleste, portent Celui à qui la lune, le soleil et toutes choses obéissent dans tous les temps.

Heureuse mère qui avez eu l'honneur de porter dans votre sein le souverain Créateur qui tient le monde dans le creux de sa main [1];

Heureuse par la nouvelle qui vous est venue du Ciel, féconde par l'action du Saint-Esprit, le Désiré des nations [2] a été enfermé dans vos entrailles.

O glorieuse reine qui êtes assise au-dessus des astres, vous avez allaité du lait sacré de votre mamelle Celui qui vous a créée.

Ce que la malheureuse Ève a détruit, vous l'avez fait

[1] Le poëte emploie pour représenter la puissance de Dieu une image sensible, à l'imitation du prophète Isaïe, ch. XL, v. 12. « Quis mensus est pugillo aquas et cœlos palmo ponderavit? »

[2] Nom par lequel le prophète Aggée désigne Jésus-Christ, ch. II, v, 7.

renaître d'un germe vénérable : vous êtes devenue la porte du ciel par laquelle tout ce qui pleure ici-bas peut pénétrer dans le séjour des astres.

Vous êtes la porte du Très-Haut, la porte étincelante de la lumière ; nations qui avez été rachetées, applaudissez à la vie que vous a donnée la Vierge.

IV. Pour la résurrection du Seigneur [1].

Salut, ô jour de fête ! jour à jamais vénérable, dans lequel Dieu a vaincu l'enfer et règne dans les cieux.

La splendeur du monde renaissant annonce le retour de tous les biens du monde avec Celui qui les a créés.

La nature rayonnante se couvre de fleurs et de sérénité. La porte du ciel s'ouvre et livre passage a une lumière plus éclatante.

[1] Au moyen âge on représentait, le jour de Pâques, au tombeau même du Sauveur, un drame liturgique qui se dénouait par l'apparition de Jésus-Christ aux saintes femmes. (On peut consulter notre travail sur ce sujet dans les *Annales archéologiques*, tome IX, 3e livraison, page 162.) Pour terminer cette solennité, la foule des fidèles rassemblée dans l'église entonnait le *Te Deum ;* puis les trois femmes qui avaient représenté les trois Marie chantaient une double doxologie. Mais à cette époque la joie des chrétiens n'était pas contenue dans l'intérieur des temples ; elle se répandait au dehors, dans les rues, sur les places publiques et jusque dans la campagne ; ils associaient à leur allégresse tous les êtres animés et inanimés. Aussi, après l'aspersion de l'eau, le peuple sortait en procession de l'église et chantait l'hymne « Salve, festa dies, » adoptée par les liturgistes du temps pour cette grande fête, parce qu'elle peint la joie des fidèles sous les couleurs les plus vives et les plus animées et parce qu'elle rapproche avec une grande magnificence de poésie la résurrection de la nature et la résurrection du Sauveur. Les poëtes, en faisant ce rapprochement si simple et si naturel, qui se retrouve dans un grand nombre d'hymnes des premiers siècles et du moyen âge, n'étaient que les fidèles interprètes d'un sentiment général chez les chrétiens. Ceux-ci avaient remarqué que la fête de Pâques ouvre le printemps, et selon eux, dans ce saint jour, toute la création chantait son Alleluia.

Dans la voûte des cieux s'élève plus haut encore l'astre qui vomit des flammes, le soleil, qui tour à tour se plonge dans l'Océan et sort de ses ondes.

Armé de ses rayons, il parcourt l'élément liquide; et, après de courtes ténèbres, il étale sa lumière dans le firmament.

Les cieux brillent de toute leur splendeur et de toute leur pureté ; et l'éclat des astres témoigne de leur allégresse.

La terre fertile offre ses dons de tout genre; l'année nouvelle ramène tous les trésors du printemps.

Les douces violettes émaillent la plaine empourprée; les prairies verdoient et se couvrent d'une brillante chevelure.

Peu à peu brillent les feux scintillants des tiges fleuries, et les gazons se couvrent d'une riante parure de fleurs.

La moisson sortie de la semence confiée à la terre couvre les campagnes et promet au laboureur qu'il sera à l'abri des rigueurs de la famine.

Le cep dont les branches sont coupées pleure son ancienne parure, et l'eau découle de la vigne, d'où doit jaillir le vin.

Le souffle de l'hiver avait arraché aux bois leur chevelure de feuillage; maintenant les toits de verdure se peuplent de nouveaux nids.

Le myrte, le saule, le sapin, le noisetier, l'osier, l'orme élevé, chaque arbre s'applaudit de sa fraîche parure.

L'abeille quitte sa ruche et se prépare à construire de nouveaux rayons; elle voltige en bourdonnant sur les fleurs et rapporte le miel qu'elle y trouve.

Il revient à ses chansons, après un long silence, l'oiseau que le froid hiver avait rendu paresseux et muet.

C'est alors que le rossignol dispose tous les ressorts de son instrument mélodieux, et l'air adouci répète au loin ses chants de joie.

Jésus-Christ sort triomphant des sombres abîmes; le feuillage des forêts et les fleurs des prairies le célèbrent de toutes parts dans un délicieux concert.

Dieu, vainqueur des lois de l'enfer, retourne dans sa demeure céleste ; la lumière, le firmament, la plaine, la mer s'unissent pour chanter ses louanges dans un hymne religieux.

Voilà que le Crucifié règne en Dieu sur toutes choses et que toute la création est en prière devant son Créateur.

La verdoyante chevelure des forêts et les épis dorés des prairies vous célèbrent, et la vigne elle-même vous rend grâces dans son muet langage.

Les oiseaux font entendre un doux murmure, et moi, humble passereau, je me joins avec amour à leur concert.

O Christ, salut de tous, excellent Créateur et Rédempteur, Fils unique engendré de la divinité du Père.

D'une manière ineffable vous émanez du cœur du Père, ô Verbe ; vous existez réellement et vous pouvez tout pénétrer.

Égal, semblable au Père, vous êtes sa compagnie et son contemporain. Vous êtes la source où le monde a pris la sienne.

Vous avez vu le genre humain plongé dans l'abîme : pour en arracher l'homme, vous vous êtes fait homme vous-même.

Vous n'avez pas seulement voulu naître d'un corps humain, mais aussi devenir une chair soumise à la naissance et à la mort.

Auteur de la vie et de l'univers, vous avez souffert qu'on vous ensevelît ; vous avez suivi le sentier de la mort en nous donnant le bienfait du salut.

Les barrières de l'enfer se sont abaissées devant vous ; et le chaos a été saisi de frayeur à l'aspect de la lumière.

Les ténèbres se dissipent et fuient devant la splendeur du Christ ; la sombre nuit laisse tomber ses voiles épais.

Ah ! rends-moi la foi qui m'est promise, ô Puissance bienfaitrice ! Voici le retour de la troisième aurore ; levez-vous, ô mon enseveli !

Il ne convient pas que vos membres soient recouverts d'un vil tombeau et que des pierres grossières pèsent sur la rançon du monde.

Il est indigne que votre corps soit enfermé par une main humaine, et qu'un rocher, vous retenant captif, s'oppose à votre liberté.

Dépouillez votre linceul, je vous en prie, et laissez votre suaire dans le tombeau. Avec vous tout nous suffit; sans vous rien n'est plus!

Brisez les chaînes des ombres enfermées dans les prisons de l'enfer, et rappelez en haut tout ce qui est descendu dans l'abîme.

Rendez-nous la vue de votre face, afin que tous les siècles voient la lumière. Rendez-nous le jour qui nous a quittés quand vous êtes mort.

Quand, vainqueur sacré, vous retournez au ciel, vous le remplissez entièrement; les enfers sont vaincus et abattus; ils ne conservent plus aucun pouvoir.

Le sombre abîme toujours insatiable qui ouvrait sans cesse sa gueule béante, ce ravisseur de toutes les créatures, tombe maintenant en votre pouvoir et devient votre proie.

Vous arrachez un peuple innombrable à la prison de la mort, et, libre, il suit la route que lui trace son Créateur.

Le monstre farouche vomit la tremblante victime qu'il avait dévorée; et l'Agneau arrache les brebis à la gueule du loup.

De là vous retournez à votre tombeau, et, reprenant votre chair, vous allez en conquérant, après toutes vos douleurs, offrir aux cieux un double trophée.

Ceux que renfermait le sombre abîme reviennent avec vous, et ceux que la mort avait atteints recouvrent une nouvelle vie.

VIE DE SAINT MARTIN.

I. Saint Martin donne la moitié de son manteau à un pauvre.

Saint Martin sortait à peine de l'enfance et touchait aux premières années de l'adolescence; un jour que les frimas d'un rigoureux hiver avait endurci le sol, à l'entrée de la porte d'Amiens, il rencontre un pauvre qui s'arrête devant lui; il partage sa chlamyde en deux parties, et dans la ferveur de sa charité il en donne la moitié à ce malheureux, dont le corps était glacé. L'un prend une part de froid, l'autre une part de chaleur; le froid et la chaleur se répartissent entre ces deux pauvres; ils échangent entre eux des marchandises d'un nouveau genre, le froid et le chaud, et chacun d'eux est satisfait du pauvre lot qui lui est échu. Mais c'était le Créateur lui-même qui reçut le misérable vêtement; celui que la chlamyde de saint Martin avait couvert était Jésus-Christ. Jamais le manteau des empereurs ne mérita un tel honneur; cette blanche chlamyde du soldat[1] est au-dessus de la pourpre des Césars. Telles furent les premières arrhes des vertus du saint et le premier gage de son amour.

II. Conversion d'un brigand.

Plus tard saint Martin, traversant les Alpes, tombe dans un repaire de voleurs; l'un d'eux s'empare de sa personne et lui lie les mains derrière le dos. Au moment de la mort, le saint ne songe qu'aux intérêts de son ennemi; il lui prêche le culte du Seigneur. Le voleur croit alors en Dieu, et celui qui voulait donner la mort reçoit son salut. Cet

[1] Saint Martin était alors soldat; on peut revoir le récit de Paulin de Périgueux, page 270.

homme féroce, enchaîné par la religion, se laisse emmener, et ce ravisseur de saint Martin devient lui-même la proie de sa victime. Il fut bon pour le saint; mais ce dernier fut encore plus charitable envers lui; ils se sauvèrent mutuellement, l'un en donnant la foi, l'autre en donnant la vie corporelle : ils sont tous deux sains et saufs : il n'y a pas de vaincu; ils sont tous deux vainqueurs l'un de l'autre.

III. Saint Martin à la table de l'empereur Maxime.

Maxime était Auguste, Auguste par le meurtre de l'empereur; il s'était emparé du pouvoir par la force des armes, et, se glorifiant des revers de la patrie, ce maître que ne retenait aucun frein imposait le frein le plus despotique à son empire. Les évêques, par une lâche flatterie, lui rendaient hommage, et la foule du clergé suivait ses caprices. Mais quand saint Martin vint à la cour, l'empereur lui-même pria le saint de s'asseoir à sa table; et ce ne fut qu'après avoir essuyé de nombreux refus qu'il mérita l'honneur de compter le bienheureux parmi ses convives. L'empire tout entier applaudit; la ville est remplie d'allégresse de voir une cour terrestre recevoir à sa table un commensal du ciel. Invités à cette fête, les nobles, le préfet, le consul, les dignitaires s'empressent d'y accourir pour honorer le festin royal, mais surtout pour admirer la conduite du saint prélat dans cette occasion. Les ordres de l'empereur mettent en mouvement l'univers tout entier, qui lui envoie les richesses et les mets délicats de toutes les parties du monde, tout ce que récoltent l'Indien, l'Arabe, le Gète, le Perse, le Thrace, l'Africain, l'Ibère; tout ce que la mer, la terre, le ciel produisent de poissons, de fruits et d'oiseaux. La blancheur des coupes se nuance des couleurs des différents vins; le buffet est orné d'étoffes de soie où l'art a figuré des fleurs; sur le sol sont étendus des tapis sem-

blables à ces chefs-d'œuvre sortis des mains d'Arachné où de rouges tissus de laine se marient avec les riches produits du pays des Sères : les lits sont couverts d'écarlate, et l'or brille au milieu de la pourpre; toutes les tentures, parsemées de pierreries, jettent un vif éclat. Les serviteurs égaux en âge le sont aussi en beauté ; ils ont des vêtements différents, mais ils brillent tous par la même élégance. Par ordre de l'empereur on avait déployé toute cette pompe en l'honneur de saint Martin, dont les modestes désirs auraient été satisfaits en compagnie d'un seul convive. Cependant l'empereur prend sa place ainsi que l'ordre des sénateurs : le vénérable prêtre de Martin appuie ses coudes sur le lit disposé à cet effet; quant au saint, il s'assied sur un siége étroit auprès de l'empereur. Alors un serviteur présente la première coupe au prince, qui ordonne de la donner d'abord au saint, afin qu'il puisse ensuite la recevoir des mains de l'évêque et boire après lui. Martin prend la coupe qui lui est offerte, y plonge à peine ses lèvres, aimant mieux s'abreuver aux sources éternelles; puis, sans s'occuper de l'empereur, il passe la coupe à son prêtre, le jugeant plus digne d'en boire le reste. A cette vue tous sont saisis d'étonnement, le prince, les grands, les convives et les serviteurs; ils reconnaissent au dedans d'eux-mêmes leur infériorité. Aussitôt le bruit de cette action se répand dans le palais. On apprend qu'aux yeux du saint le rang des Augustes est inférieur à l'ordre des prêtres; il n'y a qu'une voix dans toute la ville pour proclamer que saint Martin a fait sous les yeux mêmes de l'empereur ce que nul n'aurait osé faire à la table du plus humble magistrat.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

Saint Grégoire I^er^, qui dut le surnom de Grand à ses vertus et à son génie, fut élu pape le 3 septembre 590 et mourut le 12 mars 604. Quoiqu'il ait déclaré qu'il jugeait indigne d'astreindre les oracles du ciel aux règles du grammairien Donat, il donna une forte impulsion aux sciences et aux lettres ecclésiastiques. Sa manière d'écrire est simple, énergique; le choix des mots et le mouvement de la phrase correspondent parfaitement à la nature des pensées. Il règne même dans ses hymnes une harmonie qui en grave le texte dans la mémoire. On sait d'ailleurs que ce grand pape a réglé le chant des offices divins, qu'il a établi à Rome une école de chantres, qui existait encore trois cents ans après lui, au temps de Jean Diacre. Quand bien même on ne devrait pas à saint Grégoire le *Pastoral*, le *Sacramentaire* et des lettres remarquables, ses hymnes seules, consacrées par l'Église et par l'admiration des siècles, et l'organisation du chant ecclésiastique dit *grégorien* auraient suffi pour immortaliser son nom.

HYMNES.

I. Pour le Carême.

Créateur plein de bonté, écoutez les prières que nous vous adressons avec larmes dans ce jeûne sacré de quarante jours [1].

Seigneur, qui sondez les cœurs avec bonté, vous connaissez la faiblesse de nos forces; accordez la grâce du pardon à ceux qui reviennent vers vous.

[1] Les prières unies au jeûne sont plus pures et plus agréables à Dieu. Tobie, ch. XII, v. 8 : « Bona est oratio cum jejuuio et eleemosyna magis quam thesauros auri recondere. »

Sans doute nous avons beaucoup péché et nous avons mérité bien des châtiments; mais vous qui seul pouvez tout, apportez un remède à nos maux.

Faites que nos corps soient mortifiés par l'abstinence[1], afin que notre âme toujours pure s'abstienne des souillures du péché.

O bienheureuse Trinité, accordez-nous cette grâce; ô simple Unité, faites que l'offrande de nos jeûnes soit profitable à vos serviteurs.

II. Pour la Passion du Seigneur.

O Christ, souverain Créateur de toutes choses, Rédempteur de tous les fidèles, accueillez favorablement les vœux des suppliants qui vous célèbrent dans leurs chants.

Votre grâce ineffable, par les vénérables blessures de la croix[2] et dans sa toute-puissance, a brisé les liens de notre premier père.

Vous qui avez créé les astres, vous avez revêtu une enveloppe charnelle et vous avez daigné souffrir le genre de supplice le plus ignoble[3].

[1] Il y a deux sortes de jeûne : le jeûne corporel, qui consiste pour l'homme à s'abstenir d'une partie de sa nourriture; le jeûne spirituel, qui consiste à s'abstenir du péché. Il faut les pratiquer tous deux à la fois. Le Seigneur blâme par la bouche du prophète Isaïe ceux qui se bornent à macérer leur corps, ch. LVIII, v. 3, 4 : « Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra, et omnes debitores vestros repetitis. Ecce ad lites et contentiones jejunatis, et percutitis pugno impie. Nolite jejunare sicut usque ad hanc diem, ut audiatur in excelso clamor vester. » Il ajoute qu'il faut jeûner en faisant de bonnes œuvres : « Dissolve colligationes impietatis...; frange esurienti panem tuum, et egenos vagosque induc in domum tuam, etc. »

[2] Les blessures que Jésus-Christ a reçues sur la croix ont été le remède de nos maux. *Isaïe*, ch. LIII, v. 5 : « Livore ejus sanati sumus, et vulneratus est ut animarum nostrarum vulnera curaret. »

[3] Il n'y avait point de supplice plus infâme aux yeux des païens et

Vous avez été lié pour délier les esclaves de ce monde coupable ; vous avez supporté une foule d'opprobres pour purifier la terre de toutes les souillures qu'elle a engendrées.

Vous qui êtes le Rédempteur, vous avez été cloué à une croix, mais vous ébranlez toute la terre[1] ; vous rendez l'esprit, cet esprit fort et puissant, et le monde entier est plongé dans les ténèbres.

Bientôt vous reviendrez vainqueur et resplendissant de la gloire paternelle ; Roi de bonté, que votre esprit soit notre défenseur et notre soutien !

III. Pour les dimanches, à Matines.

Levons-nous tous pendant la nuit[2] et soyons vigilants ; méditons constamment les psaumes et chantons de toutes nos forces de douces hymnes[3] au Seigneur.

Célébrant tous à l'envi dans nos chants ce Roi miséricordieux, méritons d'entrer avec ses saints dans sa cour céleste et d'y goûter les joies de la vie éternelle.

Que la bienheureuse divinité du Père, du Fils et du Saint-

des Juifs que le supplice de la croix. Il était réservé aux esclaves. Les Juifs, en le faisant subir à Jésus-Christ, accomplirent la prédiction du prophète. *Sagesse*, ch. II, v. 20 : « Morte turpissima condemnemus eum. »

[1] Saint Matthieu, ch. XXVII, v. 45 et 51.

[2] Dans les temps primitifs de l'Église on célébrait l'office du matin vers le milieu de la nuit, pour imiter le saint Prophète, qui dit dans le psaume CXVIII, v. 62 : « Media nocte surgebam ad confiteudum tibi super judicia justitiæ tuæ. »

[3] Saint Paul, Épître aux Ephésiens, ch. V, v. 19 : « Impleamini Spiritu Sancto, loquentes vobiscum in psalmis et *hymnis* et canticis spiritualibus. » *Épître aux Colossiens*, ch. III, v. 16. Ces passages de saint Paul sont très-importants, parce qu'ils prouvent que l'usage des hymnes a toujours été consacré par l'Église et qu'il était déjà très-répandu dans les premiers temps du christianisme. Il est même déjà question de l'hymne dans l'Évangile de saint Matthieu, ch. XXVI, v. 30.

Esprit, dont la gloire éclate dans tout l'univers, nous accorde cette grâce.

IV. Pour les dimanches, à Laudes.

Déjà l'obscurité de la nuit diminue et l'éclatante lumière de l'aurore commence à briller; de tous nos efforts invoquons le Dieu tout-puissant.

Que notre Dieu dans sa miséricorde écarte de nous toute angoisse; qu'il nous procure le salut et qu'il nous fasse, dans sa bonté, participer au royaume des cieux.

Que la bienheureuse divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dont la gloire éclate dans tout l'univers, nous accorde cette grâce.

V. Pour le temps du Carême, à Complies.

C'est du ciel que nous est venu l'honneur éclatant de ce jeûne que Jésus-Christ, le Créateur de toutes choses, consacra par une complète abstinence.

C'est grâce à ce jeûne que Moïse[1] fut aimé de Dieu et fut choisi pour recevoir sa loi; c'est grâce à lui qu'Élie put s'élever dans les airs sur un char de feu.

C'est grâce à lui que Daniel, vainqueur des lions, a vu se dérouler les mystères; c'est à lui que saint Jean dut l'honneur d'être l'ami intime de l'Époux.

O Dieu, accordez-nous la grâce de suivre ces exemples d'abstinence; augmentez la force de nos âmes et faites-nous goûter les joies spirituelles.

[1] Moïse observa deux fois le jeûne quadragésimal. *Exode*, ch. XXI, v. 18, et ch. XXXIV, v. 28.

SAINT COLUMBAN.

Saint Columban naquit vers 560 dans la province de Leinster, en Irlande. Après avoir fait ses études et embrassé l'état religieux dans le monastère de Bancor, il vint dans les Gaules avec plusieurs autres moines vers 585, et bâtit, dans les Etats de Thierri II, roi de Bourgogne, le monastère de Luxeuil, où il forma un grand nombre de disciples célèbres. Il reprocha à Thierri ses désordres et déplut pour cette raison à l'aïeule du jeune roi, à Brunehaut, qui jura sa perte et obtint son exil. Il prédit en 610 que trois ans après les rois d'Austrasie et de Bourgogne perdraient leurs États et que Clotaire II réunirait sous son sceptre toutes les monarchies de la Gaule. Après plusieurs voyages, il passa en Suisse; il y resta trois ans et se retira enfin en Italie, où, grâce à la libéralité d'Agilulfe, roi des Lombards, il fonda le célèbre monastère de Bobio près de la Trebia. Clotaire, devenu seul roi des Francs, appela à sa cour le saint religieux, qui refusa tout en lui adressant de sages conseils et mourut fort âgé en 615. Le plus célèbre de ses disciples fut saint Gal. Columban a dû exercer une grande influence sur les hommes et les événements de son temps, comme le prouvent les relations qu'il eut avec plusieurs rois et les persécutions dont il fut l'objet. Les fragments qui nous restent de ses ouvrages sont écrits avec élégance et révèlent des goûts littéraires.

I. Epître à Séthus contre l'avarice.

Accueillez avec bienveillance, Séthus, et lisez avec attention les conseils que vous donne votre fidèle Columban. Sans doute ils ne brillent pas par l'élégance du style, mais ils expriment les vœux et l'amour d'une personne qui vous chérit. Vivez fidèle envers Dieu et strict observateur des préceptes de Jésus-Christ, tant que vous jouirez de la vie et

des courts instants d'une bonne santé ; car le temps et les heures s'envolent et la vie s'écoule à chaque instant. Méprisez les biens périssables d'une vie passagère ; ne recherchez pas de fragiles richesses ni de vains trésors et que cette foule de biens qui vous entourent ne soit pas pour vous un sujet de tentation. Vous avez d'autres richesses à acquérir, ce sont les dogmes de la loi divine ; les ouvrages où les saints Pères nous enseignent à vivre avec chasteté et toutes les œuvres des maîtres fidèles qui les ont précédés, ou bien encore ces vers chantés par des poëtes inspirés[1]. Recherchez ces trésors et méprisez les biens périssables. Pensez à la terrible vieillesse que suivent de près les rigueurs de la mort glacée. Le sage réfléchit aux derniers temps de la vie, à l'affaiblissement des forces qu'amène la vieillesse et à son cortége de maladies ; il pense à l'incertitude du jour de la mort et aux douleurs qui l'attendent.

Pendant la vieillesse notre corps périssable est en proie à une foule d'incommodités : les membres languissent et finissent par être atteints d'une horrible maigreur ; les genoux se roidissent et le sang se glace dans toutes les veines : alors on a recours à un bâton pour soutenir ses membres affaiblis. Parlerai-je des tristes sujets de plaintes du vieillard et de ses ennuis ? Le sommeil s'éloigne de ses yeux, le moindre bruit le réveille. A quoi sert alors d'avoir amassé et entassé pendant tant d'années des monceaux d'or et d'argent ? à quoi servent les honneurs et la puissance ? à quoi sert une table richement servie ? Quel plaisir procure le souvenir des joies de la vie passée lorsqu'approche le moment de l'heure dernière ?

Pendant cette vie fugitive, le sage qui réfléchit méprise l'avarice et dédaigne les vains honneurs. Pourquoi les mortels se plaisent-ils tant à s'occuper des choses d'ici-bas ?

[1] Il faut remarquer ici que saint Columban recommande à son disciple la lecture des poëtes chrétiens.

Pourquoi recherchent-ils de honteuses richesses? L'avare est toujours malheureux; il n'a pas ce qu'il semble avoir : il enfouit ses trésors chez lui dans le fond d'une cassette; il y entasse des richesses; il n'a pas même d'affection pour lui-même; celui qu'il aime davantage c'est son héritier, auquel il conserve tout fidèlement.

O trop heureux celui qui se contente de peu et qui sait régler sagement les besoins de son corps! Jamais il n'est dévoré par une misérable et aveugle envie; il n'a d'autres désirs que ceux que réclame la nature : l'amour du gain ne lui fait pas remplir une large bourse; il n'accumule pas de moelleux vêtements, aliments pour les vers; il ne s'occupe pas de posséder des chevaux bien nourris, et son esprit soucieux ne tremble pas à la pensée que les flammes peuvent venir tout à coup détruire les monceaux d'argent qu'il a entassés ou qu'un voleur peut sans pitié fracturer son coffre et enlever ses trésors. Il vit sans argent; il vit sans or. L'homme est né nu, et nu il rentrera dans le sein de la terre. Les portes du sombre enfer s'ouvrent pour les riches, tandis que les pauvres justes entrent dans le royaume des cieux. Le Sauveur a dit à l'avare de mépriser les richesses, et quiconque aime Jésus-Christ suit ses commandements. Car qu'est-ce que la beauté fugitive et passagère d'une chair périssable? le temps l'emporte promptement dans la rapidité de sa course. Comme l'a chanté si bien et avec tant de vérité le poëte en comptant les siècles et le temps de la vie passagère, tout se passe dans le temps, et tout est emporté par le temps. Le nombre des jours et des nuits va insensiblement en augmentant. Il y a un temps pour les fleurs, il y a un temps pour la moisson, et chaque année les campagnes se revêtent de nouveau d'un épais gazon. La joie comme la douleur a un temps qui lui est propre; il y a le temps de la vie et il y a le triste temps de la mort.

Le temps dans son vol rapide produit, détruit et anéan-

tit toutes choses. C'est ce que le sage se rappelle à toute heure, et il préfère la maison de deuil à la maison de fête[1]. Je veux maintenant conclure en vous adressant une humble prière : lorsque vous lirez ces vers, souvenez-vous de moi, et jouissez dans de telles dispositions des longs jours que je vous souhaite.

Columban à Hunald.

Le temps de la vie s'écoule au milieu d'une foule d'événements : tout passe; les mois et les années sont emportés par le tourbillon des siècles et à tout moment la vie court vers la vieillesse. Si vous voulez jouir de la vie éternelle, méprisez maintenant les douces séductions de cette vie fugitive. Les douceurs du luxe triomphent même d'un cœur honnête; l'avarice et d'aveugles désirs viennent le dévorer; l'esprit livré à de vains soucis ne connaît pas de bornes. L'argent est plus vil que l'or, et l'or est plus vil que la vertu[2]. Le comble du bonheur c'est de ne vouloir que ce qui est absolument nécessaire. Je vous ai envoyé ces vers pour que vous les lisiez souvent. Ne fermez pas, je vous prie, vos oreilles à mes conseils et ne vous laissez pas séduire par les vanités d'un plaisir de courte durée. Voyez combien dure peu longtemps la puissance des rois et des grands; la vaine gloire passe aussi vite que la vie mortelle. Pardonnez-moi, j'en ai peut-être trop dit; rappelez-vous seulement en toute occasion d'éviter tout excès.

[1] Cette pensée est empruntée à l'*Ecclésiastique*, ch. VII, v. 3 : « Il vaut mieux aller dans la maison de deuil que dans la maison de fête. »

[2] Les poëtes chrétiens ont quelquefois fait comme les Israélites : ils se sont enrichis des dépouilles de l'Egypte. Le vers que nous lisons est emprunté à Horace.

SAINT EUGÈNE DE TOLÈDE.

Saint Eugène de Tolède vécut dans la première moitié du septième siècle. Placé malgré lui sur le siége épiscopal de Tolède par Récésuiuthe, roi des Gothis, il gouverna pendant onze ans l'église de cette ville et mourut vers 660.

ÉPITAPHES.

I.

O Christ tout-puissant, recevez mon âme détachée de mon corps, afin que je puisse échapper au châtiment du sombre abîme. Mes fautes sont grandes sans doute, mais votre miséricorde est bien plus grande encore. O Père, purifiez-moi de mes souillures et effacez les crimes de ma vie. Faites que je ne sois pas, à cause de mes péchés, privé de la société des saints, et que, vous ayant pour juge, je sorte absous de devant votre saint tribunal. Lecteur, apprenez par cette seule poésie qui je suis. Lisez les premières lettres de chaque vers, et vous pourrez savoir mon nom [1].

II.

Créateur plein de bonté, vous qui m'avez formé de rien, soyez miséricordieux pour moi dans le tombeau et accueil-

[1] Cette pièce est acrostiche dans le texte. Le nom *Eugenius* est formé des premières lettres de chaque vers.

lez mon corps. Cendre que j'étais, je suis redevenu cendre; j'ai achevé ma vie, mais vous pouvez rendre la vie à des cendres stériles. O Christ tout-puissant, faites qu'après avoir accompli ses destinées Eugène ait le bonheur de monter à votre droite dans les cieux.

BÈDE LE VÉNÉRABLE.

Bède le Vénérable naquit en 673 près de Wiremouth, dans le diocèse de Durham, en Angleterre. Il s'illustra par sa science, par sa modestie et par sa piété, et passa sa vie entière dans l'étude et dans la prière. Il mourut en 735. On dit qu'il fut le maître d'Alcuin. Comme saint Julien de Tolède, il partagea, dans ses ouvrages, l'histoire humaine en six âges, et cette division a été adoptée par la plupart des écrivains ecclésiastiques. Nous mentionnons ce détail parce qu'on trouvera par la suite de fréquentes allusions de nos poëtes à ces six âges du monde.

Hymne en l'honneur de saint André.

Célébrons aujourd'hui dans des chants joyeux la fête de saint André [1], la gloire de l'apostolat, lui qui brille par le triomphe du sang.

Il tendait ses filets dans une onde bourbeuse quand Jésus l'appela à partager avec ses frères le royaume des cieux.

Il l'envoya prêcher au loin parmi les gentils la voie du salut et dégager les âmes crédules des flots du siècle.

Pendant que, resplendissant de l'éclat du Christ, il parcourt les rivages de la Grèce et qu'il dissipe les ténèbres de l'erreur,

[1] Saint André, frère de saint Pierre, naquit à Bethsaïde, dans la Galilée. Il fut d'abord le disciple de saint Jean-Baptiste; ensuite il quitta ses filets pour suivre Jésus-Christ. Après la mort et la résurrection du Sauveur, il prêcha la foi dans la Scythie d'Europe; puis il parcourut l'Épire, et vint jusqu'à Patras, où le proconsul Égée le fit crucifier. Saint André est surnommé l'apôtre de la Croix.

Le chef de l'Achaïe vient attaquer avec des armes cruelles les armes de la lumière; mais le soldat de Dieu repousse courageusement l'attaque de l'ennemi.

Il annonce les mystères de la croix, dont la puissance brisa les liens de la première mort et rendit la vie au monde.

Enfermé dans un noir cachot, le ministre de la lumière montre à une foule nombreuse de peuples les voies de paix qui conduisent au ciel.

Sept fois frappé du fouet, il se rit de toutes les tortures celui que le Saint-Esprit a rempli de ses dons.

Enfin, élevé sur une croix, il quitte le vil séjour de la terre; après une vie pure, il gagne heureusement les portes du ciel.

La cité sainte, notre Mère commune, reçoit avec joie ce martyr du Christ, ce très-grand apôtre.

Le chœur de tous les citoyens célestes se réjouit avec nous à l'occasion de la fête solennelle de l'illustre André.

ANONYMES.

I. Pour l'Annonciation de la bienheureuse Marie.

Salut, étoile de la mer, vénérable mère de Dieu et Vierge toujours pure; salut, heureuse porte du ciel.

Recevant cet *ave*[1] de la bouche de l'ange Gabriel, sub-

[1] Les deux mots Eva et Ave s'écrivent avec les mêmes lettres placées dans un ordre contraire. Les poëtes du moyen âge ont profité de ce fait purement accidentel pour l'appliquer spirituellement au changement opéré dans le sort de l'humanité par l'entremise de Marie; puis, pour que cette application fût sentie plus vivement des fidèles, ils ont supposé que *ave* était un mot composé de *a* privatif et de *væ, malheur à,* et ont été ainsi conduits à faire du nom *Eva* la formule de condamnation dont les effets ont été neutralisés par l'*ave* de la Salutation Angélique.

stituez-le au nom d'*Eva* et établissez-nous dans une paix solide.

Rompez les liens des pécheurs; rendez la lumière aux aveugles; éloignez de nous tous les maux et demandez en notre faveur tous les biens.

Montrez que vous êtes notre mère en faisant recevoir favorablement nos prières par Celui qui, né pour nous, a bien voulu naître de vous.

Vierge incomparable, la plus douce de toutes les créatures, délivrez-nous de nos péchés et rendez-nous doux et chastes comme vous.

Obtenez-nous une vie pure; préparez-nous un chemin assuré, afin que, voyant Jésus-Christ, nous jouissions d'un bonheur éternel.

Louange à Dieu le Père, gloire à Jésus-Christ notre-Seigneur et au Saint-Esprit: qu'un seul et même honneur soit rendu à la sainte Trinité!

II. Pour le commun de plusieurs martyrs.

Chantons, frères, les joies éclatantes des saints et leurs actions héroïques; car mon cœur brûle du désir de célébrer par de saints cantiques les plus illustres vainqueurs.

Ce sont eux que le monde a eus en horreur pendant leur vie; car ils ont complétement méprisé ce monde aride et ses fleurs stériles et ils vous ont suivi, ô Jésus, aimable roi du ciel.

Ce sont eux qui ont pour vous foulé aux pieds la rage, la fureur des hommes et la rigueur du fouet; les ongles de fer, en les déchirant cruellement, sont demeurés sans force et n'ont pu pénétrer jusqu'au fond de leur cœur.

Ils sont égorgés avec le glaive comme des agneaux[1], et

[1] Les martyrs ont été les imitateurs de Jésus-Christ, du roi des martyrs, sur lequel Isaïe a fait cette prophétie, ch. LIII, v. 7: « Sicut ovis ad

ils ne font entendre ni murmures ni plaintes ; leur cœur se tait et le sentiment d'une bonne conscience leur donne une patience inébranlable.

Quelle voix, quelle langue pourra exprimer les récompenses que vous réservez à vos martyrs? Car, rouges du sang qu'ils ont répandu pour vous, ils sont enrichis des couronnes éclatantes que vous leur donnez.

Divinité souveraine et unique, nous vous supplions d'effacer les péchés de vos serviteurs, d'éloigner d'eux tout ce qui peut leur nuire : accordez-nous la paix afin que nous puissions vous glorifier dans tous les siècles.

occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. »

PAUL WARNEFRIDE.

Charlemagne s'attachait tous les hommes distingués par leur savoir qu'il rencontrait dans ses expéditions. Il les attirait à sa cour et les y retenait par ses égards et ses faveurs. Paul Warnefride, diacre d'Aquilée et secrétaire de Didier, roi des Lombards, fut remarqué par ce grand protecteur des lettres. Il le fit venir auprès de lui et lui fit composer des homélies dont il recommanda par lettres la lecture dans tout son empire. Paul se retira dans la suite au mont Cassin, où il mourut âgé de soixante et un an, en 790 suivant les uns, en 801 suivant d'autres. Entre autres ouvrages, il composa une *Histoire des Lombards* en six livres et une *Vie de saint Grégoire le Grand*. L'hymne harmonieuse dont il est l'auteur a fourni à l'art de la musique les syllabes qui lui ont servi à exprimer tant de mélodies composées en l'honneur de la divinité. *Ut, ré, mi, fa, sol, la*, sont les premières syllabes des vers de la première strophe.

En l'honneur de saint Jean-Baptiste.

O Saint Jean, purifiez les souillures des lèvres de vos serviteurs [1], afin que, leurs langues étant déliées, ils puissent publier hautement les merveilles de vos actions.

Un ange [2], venu du haut du ciel, annonce à votre père votre naissance future; il lui apprend le nom qu'on

[1] Zacharie devint muet parce qu'il n'avait point cru à la parole de l'ange. Mais aussitôt qu'il eut donné à son fils le nom de Jean sa langue se délia. Le poëte fait ici allusion à ce fait et à ce passage où Isaïe se reproche d'avoir les lèvres impures et d'habiter au milieu d'un peuple dont les lèvres sont impures. Isaïe, ch. VI.

[2] L'ange Gabriel. Saint Luc, ch. I, v. 13 à 18.

doit vous donner, et il déroule avec ordre la suite des actions de votre vie.

Zacharie, qui doute de la promesse céleste, perd aussitôt le don de proférer des sons; mais par votre naissance vous lui avez rendu l'organe de la voix qu'il avait perdue.

Enfermé au fond du sein de votre mère, vous avez senti le roi du monde encore contenu dans le sanctuaire; et votre père et votre mère[1], par la grâce de leur fils, révélèrent les secrets de l'avenir.

Fuyant le tumulte des villes, vous avez recherché dès vos plus tendres années le silence de la solitude pour que la moindre tache ne pût souiller l'innocence de votre vie.

La peau velue du chameau vous fournit un vêtement et les brebis une ceinture pour vos membres sacrés; l'eau fut votre boisson et du miel sauvage avec des sauterelles votre nourriture.

Les autres prophètes qui ont prédit l'avenir n'ont fait qu'annoncer l'arrivée future de la lumière; mais vous, vous désignez du doigt[2] la présence de Celui qui fait disparaître les péchés du monde.

Dans toute l'étendue de l'univers il n'existe pas un enfant plus saint que Jean[3], qui a mérité de baptiser celui qui efface les péchés du siècle.

Que vous êtes heureux et que vos mérites sont grands! Votre éclatante pureté n'est souillée par aucune tache; vous êtes un puissant martyr, l'honneur de la vie solitaire et le plus grand des prophètes.

[1] Le père et la mère de saint Jean furent tous deux remplis du Saint-Esprit et révélèrent les secrets de l'avenir. Saint Luc, ch. I, v. 41 à 46, et v. 67 à 80.

[2] Saint Jean désigna en quelque sorte le Messie du doigt lorsqu'il s'écria : « Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi. » Évang. selon saint Jean, ch. I, v. 29.

[3] Jésus-Christ lui-même a rendu le témoignage suivant en faveur de saint Jean-Baptiste : « Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista. » Saint Matthieu, ch. XI, v. 11.

La grâce qui couronne les saints [1] a fructifié dans les uns jusqu'à trente pour un, dans quelques autres jusqu'à soixante; mais celle qui vous sert d'ornement est triple et a produit jusqu'au centuple.

Maintenant, par le pouvoir que vous ont acquis vos grands mérites, éloignez de notre cœur les dures pierres qui l'embarrassent, aplanissez les chemins raboteux et redressez les sentiers tortueux ;

Afin que le Créateur et le Rédempteur du monde, quand il viendra dans sa miséricorde, trouve nos âmes purifiées de toute souillure et daigne y établir sa sainte demeure.

Tandis que les citoyens du ciel chantent vos louanges, Dieu unique et triple tout à la fois, nous vous supplions humblement de nous remettre nos péchés et de pardonner à ceux que vous avez rachetés.

[1] Allusion à la parabole de la semence. Saint Marc, ch. IV, v. 20. La première couronne est la récompense des époux qui ont respecté les liens sacrés du mariage; la double couronne appartient aux veufs et aux veuves qui ont vécu dans la continence; enfin la triple couronne est l'ornement de ceux qui sont restés vierges toute leur vie, comme saint Jean-Baptiste.

ALCUIN.

Alcuin naquit en Angleterre vers l'an 735, dans la province d'York. Il reçut les leçons d'Egbert d'après la méthode de Bède, suivie fidèlement par ses disciples. Alcuin apprit ainsi le latin, le grec et l'hébreu. Il succéda à l'archevêque Egbert, à l'école d'York, dans les fonctions de professeur, qu'il remplit avec éclat. Il se trouvait à Parme en 780. Charlemagne le pressa de l'accompagner en France. Alcuin accepta après avoir obtenu l'agrément de son évêque, et jusqu'en 796 il dirigea l'école du palais. Succombant sous le fardeau d'un enseignement très-actif et des affaires, il se retira dans son abbaye de Saint-Martin de Tours et résista à toutes les sollicitations que Charlemagne lui adressa pour consacrer le reste de ses jours à se préparer à la mort. En 801 il se démit de toutes ses abbayes; depuis ce moment il s'adonna exclusivement à la prière, jeûnant tous les jours excepté les dimanches et fêtes. Il mourut le jour de la Pentecôte en 804; il avait perdu la parole la veille de l'Ascension et il la recouvra trois jours avant sa mort pour chanter avec joie l'antienne *O clavis David.* Les œuvres qui nous restent d'Alcuin sont assez considérables. Elles se composent de plusieurs commentaires sur l'Écriture sainte, de quelques ouvrages de théologie et de piété, de divers traités sur les arts libéraux et de deux cent quatre-vingts pièces de vers sur divers sujets. Nous souhaitons que les détracteurs de la littérature latine chrétienne lisent quelques passages des œuvres d'Alcuin. Ils seront frappés de la pureté du style et de l'élégance de sa prose latine. Mais son mérite le moins contesté fut d'avoir fait reproduire par d'innombrables manuscrits les monuments de l'ancienne littérature tant sacrée que profane. Quant à ses poésies, on n'a pas fait pour elles ce qu'il a fait lui-même pour les comédies de Térence. Ces poésies ont été publiées avec si peu d'attention ou d'après des manuscrits si imparfaits qu'on y remarque des fautes dont le savant grammairien est certainement fort innocent. Il n'est pas rare d'y rencontrer, dans l'édition d'André Duchesne par exemple, des interpolations, ou bien, après le dernier spondée d'un vers hexamètre, le premier mot du vers suivant, qui alors marche sur cinq pieds. La ponctuation est constamment mauvaise. Il ne nous a pas été permis de faire pour les auteurs du neuvième siècle

ce que nous avons fait pour les auteurs des séquences des onzième, douzième, treizième et quatorzième siècles, c'est-à-dire de remonter aux sources et de collationner notre version sur les manuscrits eux-mêmes. Cependant nous n'avons pas voulu omettre un écrivain aussi considérable qu'Alcuin, et, après avoir rétabli les textes qui avaient été visiblement altérés, nous avons donné dans notre volume latin les poésies qui suivent. On voit dans la vie d'Alcuin qu'il fut chargé par l'archevêque d'York Elbert de construire dans cette ville une église magnifique. Ce détail montre l'aptitude que pouvait avoir notre savant pour l'architecture religieuse et explique comment il a fourni à tant d'églises des inscriptions dont nous ne donnons ici qu'un nombre assez limité.

I. Dédicace de l'église Saint-André.

Cette église est placée sous la protection de saint André, le frère de saint Pierre, ce saint qui autrefois souffrit une horrible mort et fut mis en croix. C'est lui que Jésus-Christ, marchant le long des rivages de la mer, appela pendant qu'il parcourait avec sa barque les flots calmes de la mer de Galilée[1]. Aussitôt André, ému par la voix du Très-Haut, croit en ce Roi notre Sauveur éternel dans les siècles des siècles; alors, laissant ses filets et dédaignant toute capture, il s'empresse d'obéir aux ordres de Jésus-Christ. Qui pourrait énumérer le nombre considérable des peuples qui, convertis par lui, détruisirent les temples profanes, crurent et ouvrirent leurs cœurs à la doctrine de Jésus-Christ Notre-Seigneur? Par sa mort cruelle il fut l'image du Seigneur lorsque, martyr de sa foi, il fut suspendu au haut d'une énorme croix et qu'il rendit le dernier soupir de sa vie mortelle pour aller recevoir, dans le royaume de Jésus-Christ, une couronne éclatante.

[1] Saint Matthieu, ch. IV, v. 18.

II. Dédicace de l'église Saint-Michel.

Michel, heureux ministre du Seigneur, qui êtes éternellement assis dans le palais des cieux auprès du trône du Roi éternel et qui, au milieu de vos compagnons ailés, jouissez de la vue des heureux royaumes de la paix et de la lumière qui demeurent à travers les siècles des siècles, protégez l'église que nous vous consacrons à juste titre en ce pays. Nous désirons, grâce à vos prières, entrer dans le royaume des cieux. Faites que les traits de feu du cruel serpent ne nous nuisent pas et accordez-nous sans cesse votre bienveillante protection dans nos malheurs, jusqu'à ce que, la guerre actuelle étant terminée, vous nous meniez vous-même cueillir la palme de la vie.

III. Dédicace de l'église Saint-Étienne, Saint-Laurent.

Étienne est lapidé [1], Laurent [2] est mis sur le gril, et par un étroit chemin ils gagnent le royaume des bienheureux. Déjà l'église rayonne des ornements éclatants des diacres [3] qu'une mort précieuse appelle à jouir du précieux couronnement de la vie.

IV. Dédicace de l'église Saint-Pierre.

Pierre, prince des Apôtres, fidèle pasteur, honneur du troupeau céleste, honneur de l'Église, vous qui tenez les clefs du royaume éternel pendant tous les siècles, vous qui d'un seul mot pouvez en ouvrir ou en fermer les portes, cette

[1] Le récit de son martyre se lit dans les *Actes des Apôtres*, ch. VI et VII.

[2] Saint Laurent, premier diacre de l'Église romaine, fut martyrisé l'an 258 de Jésus-Christ. Ses bourreaux l'étendirent sur un gril ardent.

[3] Les ornements rouges de l'église consacrés aux saints diacres rappelaient leur sanglant martyre.

église vous est consacrée et a été construite en votre honneur : comme un bon pasteur, protégez et dirigez votre troupeau; daignez, nous vous en supplions, par une grâce éternelle, ouvrir les portes du ciel à vos brebis.

V. Même sujet.

Vous qui portez les clefs du ciel et en gardez l'entrée, vous qui pouvez à votre volonté en ouvrir ou en fermer les portes, vous qui, autrefois pêcheur de poissons, êtes devenu le vénérable gardien du Paradis, Prince de l'Église, pasteur excellent à qui Jésus-Christ a confié la garde de son troupeau [1] quand il est retourné au royaume bienheureux de son Père, trop heureux saint que chérit l'univers tout entier, c'est Jésus-Christ qui vous a donné le nom de Pierre. Nous vous prions d'accorder votre amour à ce temple, de le protéger et de lui être favorable par votre intervention. Comme un bon protecteur, venez en aide à vos serviteurs et écoutez toujours leurs prières. Radon a reconstruit cette église, que les flammes avaient détruites. Que Pierre lui accorde la récompense qu'il mérite.

VI. Dédicace de l'église Saint-Maurice [2].

Brillant de la grâce divine, [Maurice revient vain-

[1] Après sa résurrection, Jésus-Christ dit trois fois à saint Pierre : « Pasce oves meas. » Évangile selon saint Jean, ch. XXI, v. 15 et suivants.

[2] Saint Maurice commandait, sous les empereurs Maximien et Dioclétien, une légion de six mille hommes, appelée la légion Thébéenne et toute composée de chrétiens. Maximien exigea de ces soldats qu'ils s'engageassent par serment à l'aider à détruire les chrétiens qui étaient dans les Gaules. Cette proposition fit horreur à ces braves, qui, tout en assurant l'empereur de leur fidélité comme soldats, déclarèrent qu'ils ne pouvaient obéir à un ordre aussi barbare; Maximien les fit d'abord

queur de l'ennemi,[1]] pendant qu'avec la légion sacrée [il revient vainqueur de l'ennemi.] [Avec l'aide de Dieu] ce saint a été victorieux dans une lutte difficile, [avec l'aide de Dieu] il a triomphé dans les combats du monde. [Ce sanctuaire sacré] est sous votre invocation, Maurice ; qu'il brille de tout l'éclat de votre puissance, [ce sanctuaire sacré] ; vous en l'honneur de qui est consacrée cette église, faites que le peuple n'ait qu'à se louer de cette invocation.

VII. Dédicace de l'église Saint-Michel, Saint-Gabriel et Saint-Raphaël.

Protégez cette église, tout-puissant archange Michel, vous qui avez triomphé du perfide serpent[2] et avez chassé du haut du ciel celui qui, dans l'univers, cherche toujours à tromper les fidèles. Cette vénérable église vous est aussi consacrée, Gabriel, vous qui dans le royaume des cieux brillez par votre piété, vous dont la bouche sacrée a annoncé à la Vierge Marie qu'elle allait mettre au monde un Dieu, éternel Sauveur du monde. Raphaël, cette église vous est aussi consacrée, vous qui avez rendu la vue à Tobie et lui avez ramené son fils. Prions ces trois saints de nous être favorables, demandons-leur que Jésus-Christ du haut des cieux exauce les prières de ses serviteurs.

décimer sans que leur résolution en fût ébranlée. Enfin, sa fureur ne connaissant plus de bornes, il fit massacrer la légion entière. Maurice et ses compagnons pouvaient vendre chèrement leur vie ; ils préférèrent l'offrir à Dieu ; et, ayant déposé leurs armes, ils se laissèrent égorger comme des agneaux. Cet événement se passa l'an 286 de Jésus-Christ.

[1] Dans le texte, le poëte en répétant le premier hémistiche du premier vers à la fin du distique a donné à sa pièce un caractère populaire très-bien approprié à l'action héroïque de Maurice.

[2] Saint Jean a retracé dans l'*Apocalypse*, ch. XII, le combat de saint Michel contre le démon.

VIII. Conseils du poëte aux jeunes gens.

Levez-vous, je vous prie, jeune homme, pendant que vous êtes dans toute la vigueur de l'âge, et par vos prières préparez-vous un chemin pour monter aux cieux; ne consacrez pas vos nuits entières au sommeil. Un sommeil prolongé est l'image de la froide mort. De longues heures accordées au sommeil vous préparent un tombeau; car l'antique ennemi a mille moyens de nous nuire : par votre vigilance préparez-vous une éclatante victoire, afin que la main sacrée de Jésus-Christ puisse toujours vous protéger.

IX. Prière pendant la nuit.

Vous qui dormiez tranquillement sur la poupe et qui vous êtes levé pour commander aux vents et à la tempête, faites, par votre grâce, que mon cœur pense toujours à vous pendant que mes membres épuisés de fatigue seront plongés dans un profond sommeil. Agneau de Dieu, qui avez racheté tous les crimes du monde, dans votre bonté gardez-moi pendant mon repos des attaques de l'ennemi.

ÉPITAPHES

DE LA REINE HILDEGARDE [1] ET DE SES FILLES.

X.

Ces caractères éclatants tracés en lettres d'or annoncent quels nobles restes sont ensevelis dans ce tombeau. Ici repose l'illustre reine Hildegarde, qui fut l'épouse du

[1] Hildegarde, épouse de Charlemagne, mourut l'an 786 de Jésus-Christ.

puissant Charlemagne. Cette reine s'élève au-dessus des rejetons de sa noble race autant que le sol indien l'emporte sur les pierres précieuses qu'il produit. Telle fut la beauté éclatante de son visage qu'il n'y en avait pas de plus belle dans tout l'Occident. La sardoine mêlée au marbre de Paros, les lis et les roses ne pouvaient égaler son éclatante beauté.

Cependant la beauté de son cœur surpassait celle de son visage ; car elle avait la simplicité de l'âme et la beauté intérieure. Reine, vous fûtes bonne, sage, spirituelle, aimable, généreuse, vous aviez toutes les qualités en partage. Mais que dirai-je de plus? Votre plus grand titre de gloire c'est d'avoir su plaire à un si grand empereur. Lorsque ce puissant guerrier eut réuni à l'empire de ses ancêtres le Pô qui arrose des prairies fertiles en lin et le Tibre de Romulus, vous fûtes la seule qu'il trouva digne de tenir avec lui le sceptre royal de cet immense empire. Mais la douzième année vous vit mourir[1]. O mère de tant de rois ! ô honneur ! ô douleur ! Le Franc, le Suève, le Germain, le Breton, le Gète farouche et les peuples de l'Ibérie pleurent votre mort. Les riverains de la Loire et les habitants de l'Italie, Rome elle-même pénétrée de douleur gémissent de votre mort : vous avez arraché des larmes même aux cœurs plus fermes des hommes, et les pleurs arrosent les boucliers et les javelots. Hélas ! de combien de feux n'avez-vous pas fait brûler le cœur de cet homme si sage et si ferme ! Mais ce qui console notre douleur c'est que nous avons la confiance que vos mérites éclatants vous ont ouvert l'entrée des cieux.

[1] Il y avait douze ans qu'Hildegarde était l'épouse de Charlemagne lorsqu'elle mourut.

XI.

Hildegarde[1], une mort cruelle vous a rapidement enlevée comme la troëne que Borée enlève au retour du printemps. Cependant la première année de votre vie n'avait pas encore accompli sa révolution ; le soleil ne vous avait pas éclairée deux fois de ses rayons. Petite fille, vous laissez après vous une bien grande douleur ; vous percez profondément le cœur de votre royal père. Vous portiez le nom de votre mère, et quoique vous n'ayez vécu que quarante jours, votre mort renouvelle sa douleur. Pendant que nos cœurs sont remplis de tristesse et que nous versons des larmes, vous êtes heureuse d'aller jouir d'un bonheur éternel.

XII.

Sous ce tombeau repose une tendre jeune fille qui reçut au baptême le nom d'Adélaïde. Son père est Charlemagne, qui réunit sur sa tête deux couronnes, prince d'un noble esprit et d'un courage à toute épreuve dans le combat. Elle avait reçu le jour près des hautes murailles de Pavie, pendant que son père allait s'emparer du royaume d'Italie. Mais en traversant le Rhône elle fut enlevée à la vie, et le cœur de sa mère en fut navré de douleur. Elle mourut sans avoir pu voir les triomphes de son père; mais maintenant elle habite le royaume bienheureux du Père Éternel.

XIII. Epitaphe d'Alcuin.

Voyageur, arrêtez, je vous prie, un peu vos pas en ce lieu et méditez mes paroles au fond de votre cœur ; par ce que

[1] Les deux épitaphes suivantes sont celles des deux filles de Charlemagne et d'Hildegarde : l'une se nommait Hildegarde, comme sa mère, et l'autre Adélaïde.

je vous dirai vous apprendrez à connaître votre destinée et vous saurez qu'un sort semblable au mien vous attend un jour. J'étais autrefois, comme vous pouvez l'être, un illustre habitant du monde, et ce que je suis aujourd'hui vous le serez un jour. Emporté par une vaine passion, je recherchais les plaisirs du monde et je ne suis plus maintenant que cendre et poussière, nourriture des vers. Rappelez-vous aussi de prendre plus soin de votre âme que de votre corps; car l'un périt et l'autre survit. Pourquoi achetez-vous de vastes domaines? Vous voyez combien j'occupe peu de place maintenant dans ce tombeau : la place que vous occuperez un jour ne sera pas plus grande. Pourquoi vous plaisez-vous à orner de la pourpre de Tyr ce corps qui ne sera bientôt plus qu'une poussière et qui servira d'aliment aux vers? Regardez, celui qui autrefois était tout étincelant d'or et de pierreries, plus sale qu'un vil fumier, repose dans ce tombeau. De même qu'avec le retour des vents d'hiver les fleurs tombent de leur tige, de même notre chair qui fait notre orgueil se détruit. Lecteur, en échange de ces vers, faites-moi, je vous prie, la grâce de vous écrier : « Jésus, pardonnez à votre serviteur. » Je demande instamment qu'aucune main ne vienne violer les droits sacrés de ce tombeau avant que la trompette angélique ait retenti au haut des cieux et ait crié : « Que celui qui r pose dans le tombeau sorte de la poussière de la terre; voici le juge suprême qui vient juger la foule innombrable. » Mon nom était Alcuin; j'ai toujours aimé la sagesse ; quand vous lirez cette épitaphe, priez pour moi.

THÉODULPHE, EVEQUE D'ORLEANS.

Théodulphe était Goth d'origine et sa famille habitait la Gaule cisalpine. Il fut appelé en France vers 780 par Charlemagne, qui lui donna d'abord l'abbaye de Fleury, puis le fit nommer, en 794, évêque d'Orléans. Il l'envoya ensuite vers 798, avec Leidrade, évêque de Lyon, en qualité de *missus dominicus* dans les deux Narbonnaises pour examiner comment la justice était rendue dans ces provinces. A son retour Théodulphe publia le plus important de ses poëmes, l'*Exhortation aux juges ;* cet ouvrage, qui se compose d'un peu moins de mille vers, offre un grand intérêt. Le poëte fait un tableau de la justice d'après les livres saints, un éloge de Charlemagne, décrit l'itinéraire qu'il a suivi avec son compagnon de voyage, les dangers que leur probité a courus ; enfin il donne d'excellents conseils sur l'administration de la justice. Ce poëme se fait remarquer tout à la fois par la simplicité et la concision du style et par une douceur de sentiments qui a frappé le peu de personnes qui l'ont lu, entre autres M. Guizot et M. l'abbé Rohrbacher, qui écrit en fermant le volume des poésies de notre auteur : « Certainement cette bonté délicate et prévoyante n'est pas du magistrat de Lycurgue ou des douze tables, mais du magistrat de l'Évangile. Aussi est-ce un évêque qui lui expose ses devoirs »

Ce que Théodulphe a mis en tête de son traité du baptême, que Magnus, archevêque de Sens, lui avait fait rédiger sur l'invitation de Charlemagne, peut s'appliquer à ce poëme sur la justice : « Je crois que vous n'ignorez pas que, si l'empereur nous propose ces questions, c'est moins pour apprendre de nous que pour nous obliger d'apprendre nous-mêmes et pour réveiller les paresseux de l'assoupissement où ils sont. Car ce prince a coutume d'exercer les évêques par l'étude de la sainte Écriture et de la saine doctrine, tout le clergé par celle des canons de discipline, les philosophes par celle des choses divines et humaines, les moines par la recherche de ce qui regarde leur règle ; en un mot, d'exciter chacun à la sainteté propre de son état ; les grands à se rendre habiles dans le conseil, les juges à l'équité, les prélats à l'humilité, les sujets à l'obéissance et tous généralement à la prudence, à la justice, à la force, à la tempérance. C'est par là que ce prince

qui est le plus homme de bien de tous les hommes, fait monter l'Église au comble de la gloire et y monte lui-même par la vertu et la sagesse qu'il fait paraître dans le gouvernement civil et spirituel. » (Sirmond, t. 2, Biblioth. Patrum, tom. 14.) Ce passage nous donne le secret de cette émulation, de cette ferveur studieuse répandue dans tout l'empire de Charlemagne. A l'avénement de Louis le Débonnaire l'impulsion est donnée à la civilisation chrétienne ; elle ne se ralentira que sous les Valois.

Louis le Débonnaire eut d'abord pour l'évêque d'Orléans les mêmes égards que son père. Mais soupçonné d'avoir trempé dans la révolte de Bernard, roi d'Italie, peut-être par la seule raison qu'il était né en Lombardie, Théodulphe perdit ses bonnes grâces et fut exilé à Angers en 817. Il protesta constamment de son innocence, mais il ne fut rendu à son diocèse qu'en 821, et il mourut en y retournant. Quelques auteurs ont dit qu'il avait dû sa liberté à l'hymne célèbre *Gloria laus* qu'il composa dans sa prison. Il est plus probable que son exil cessa par l'effet de l'amnistie de Thionville que l'empereur Louis accorda à tous ceux qui avaient été compromis dans l'affaire de la révolte du roi Bernard. Théodulphe fit fleurir les bonnes études dans son diocèse, fonda plusieurs écoles qui devinrent célèbres, celles de Saint-Aignan, de Fleury, de Saint Lifard. On remarque dans ses ouvrages un grand zèle pour le salut des âmes, une piété personnelle tendre et sincère et de la finesse d'observation. On peut s'en convaincre surtout en lisant son capitulaire sur les devoirs des prêtres des paroisses

EXHORTATION AUX JUGES.

I. Le juge ne doit jamais faire attendre la justice aux pauvres.

Lorsque le bruit des procès vous appelle au tumultueux tribunal et que la cause qui va se plaider ressort de votre ministère, informez-vous d'abord du chemin qui conduit au lieu saint; allez-y et, chemin faisant, adressez à Dieu de pieuses prières; demandez-lui avec instance de diriger vos actes et de ne vous rien laisser faire qui puisse lui déplaire. Car telle est la règle de conduite qu'on doit observer dans tous ses actes, quelle que soit l'affaire qu'on doive entreprendre. C'est le royaume de

Dieu et sa justice que nous devons chercher[1] afin que son assistance nous seconde en toutes choses. Si vous posez vos fondements sur un pareil marbre[2], l'édifice pieux que vous voulez élever sera vraiment solide. Heureuse, quatre fois heureuse, mille fois heureuse l'œuvre qui vous a pour base, ô Jésus, ô pierre divine!

Gagnez ensuite promptement l'enceinte du tribunal toujours bruyant où vous attend la foule des plaideurs. A votre arrivée, si un pauvre vous dit d'une voix suppliante qu'il ne peut vous parler parce que vous marchez entouré d'un flot de peuple, lorsque ces superbes portes que la foule regarde la bouche béante vous auront laissé pénétrer à l'intérieur, choisissez dans votre suite un serviteur fidèle, juste et pieux qui aille chercher ce pauvre et l'amène en votre présence. Vous lui direz : « Amenez au milieu des personnes qui m'entourent ce pauvre homme qui se lamentait si fort. » Puis vous prendrez place et vous jugerez d'abord sa cause. Que les autres ensuite se déroulent à leur tour.

Vous demandez peut-être à quelle heure il faut venir au tribunal et combien de temps il faut y rester? Suivez mes conseils; venez-y de bon matin et restez-y toute la journée; cette occupation ne vous fatiguera pas, et plus on laboure, plus la moisson est abondante. Moïse[3] a consacré de longs jours au jeûne le plus rigoureux afin de se rendre digne de recevoir les tables de la loi. J'ai vu des censeurs tardifs à rendre la justice, mais prompts, je l'avoue, à recevoir des présents. Ils arrivent à la cinquième heure et savent partir à la neuvième; si la troisième heure les amène, la sixième les voit partir. S'ils doivent donner,

[1] Saint Luc, ch. XII, v. 31 : « Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. »

[2] Saint Luc, ch. VI, v. 47 et 48.

[3] Moïse jeûna quarante jours et quarante nuits avant de recevoir les tables de la loi. *Exode*, ch. XXXIV, v. 28.

ils viennent à la neuvième ; s'ils doivent recevoir, ils arrivent à la première ; dans cette circonstance celui qui était toujours en retard est le premier arrivé. Lorsque ce juge entend hennir son cheval, il s'en va ; il va quand il lui plaît prendre de la nourriture. Celui qui n'est prêt qu'à nuire et jamais à servir vient toujours assez tôt ; car il ne devrait jamais venir.

II. Intégrité du juge.

Ceux que recommandent une scrupuleuse probité et l'honnêteté de leur conduite, faites-les venir et appelez-les par leurs noms. Discutez avec eux, examinez leur cause avec le plus de soin possible et recherchez quelle est la meilleure route à suivre. Que pendant ce temps-là le portier modère l'empressement de la foule et empêche que la salle ne soit assaillie d'un orage de plaintes ; car plus on crie, moins on s'entend. Recommandez au portier de ne pas demander ces présents qu'ils ont l'habitude de recevoir. C'est un crime de spéculer sur la foule des plaideurs ; pourtant, ô misère, c'est le défaut ordinaire de tous les portiers [1]. Si tous les portiers aiment les présents, tous les juges ne les haïssent pas ; à peine en trouvera-t-on un entre mille à qui cette pensée fasse horreur. Il y a plusieurs degrés de cupidité quoiqu'il n'y ait qu'un seul amour du gain, et on devrait plutôt lui donner le nom de fureur que celui d'amour. Cette peste pernicieuse règne dans tout l'univers et dévore la plupart des hommes. Dans ce siècle tous sont infectés de ce mal, la jeune fille, l'enfant, le vieillard, les deux sexes à la fois. Les grands désirent beau-

[1] Racine, *les Plaideurs*, acte, I, scène I :

> On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
> On n'entrait point chez nous sans graisser le marteau
> Point d'argent, point de suisse ; et ma porte était close.

coup, les petits désirent peu. Le chat agit avec la souris comme le lion cruel avec l'agneau.

Quand vous aurez tout réglé comme l'exigent le temps et l'ordre de vos fonctions, lorsque les juges se seront placés sur leurs siéges au milieu du peuple, lorsque vous aurez pris place sur votre chaise curule et que vous serez disposé à juger, regardez autour de vous, et dans la pieuse sollicitude de votre cœur faites entendre ces mots : « Écoutez la justice, écoutez les décrets du ciel qu'a sanctionnés notre Père, dont le trône est dans les cieux, au-dessus de la voûte éthérée. Cette justice, c'est Dieu, ce sont les prophètes, les lois, le prince qui en sont les régulateurs. Que cette autorité dirige nos consciences, car si elle nous dirige, nous dirigerons le peuple dans la droite voie, car l'esprit que Dieu dirige lui-même dirige bien toutes choses. »

III. Le juge doit éviter l'orgueil.

Prenez garde qu'un insolent orgueil ne corrompe votre cœur lorsque vous vous trouvez élevé à un rang supérieur; lorsque les peuples vous honorent, lorsque seul vous servez à la défense d'un grand nombre, lorsque vous êtes au comble de la prospérité, n'allez jamais oublier ce que vous êtes et pensez toujours à votre dernier jour; c'est ainsi que vous pourrez vous préserver de toute souillure des vices. Considérez ce que vous êtes, et non ce que vous possédez. Vous avez beau siéger resplendissant de pierreries et de pourpre; le temps de la vie écoulé, vous ne serez plus qu'une vile poussière. Car le corps que vous ornez maintenant de parures et d'or, sera bientôt foulé aux pieds sous un sol poudreux. Tous les êtres vivants que nourrissent la mer, la terre et l'air, hélas ! tout cela ne sera qu'une vile poussière, et vous qu'abritent sous leurs toits élevés de riches palais et qui déplorez l'exiguïté d'une

maison suffisamment grande, vous serez un jour renfermé tout entier dans une urne étroite et de chétive apparence ; votre demeure sera à peine plus grande que votre corps[1]. Pourquoi en dire davantage? Tout ce qui plaît et est agréable aux yeux de l'homme ne sera après la vie que corruption, après la corruption que de la poussière, et à la voix du Très-Haut l'homme ressuscitera du limon d'où il est sorti.

IV. Conseils sur l'administration de la justice.

Examinez toutes les causes avec un soin rigoureux afin de pouvoir les terminer chacune à son tour. Employez toutes vos forces à les connaître d'avance telles que les débats doivent vous les présenter. Job a dit, et ses paroles sont faites pour vous servir d'exemple : « J'ai été l'œil de l'aveugle[2] et le pied des boiteux; le pauvre était tranquille, car il avait trouvé en moi un père. Je m'instruisais avec un extrême soin des affaires que je ne connaissais pas, je m'appliquais avec tout le zèle possible à les bien connaître. » Ne vous hâtez donc pas tant d'arriver à la fin d'une cause, et n'allez pas non plus la dérouler avec trop d'indolence. Ne laissez pas votre jugement s'obscurcir par une lourde torpeur ni par un empressement excessif; marchez d'un pas ferme entre ces deux défauts. Lorsque la cause est obscure, réfléchissez, et bientôt elle s'éclaircira : pour ne pas tomber vous-même dans de graves erreurs, donnez d'abord le change dans une bonne intention. En présence d'une mort simulée, le mensonge de la fausse mère de l'enfant fut confondu et la véritable

[1] Lamartine, *ode sur Napoléon :*

Il est là ; sous trois pas un enfant le mesure.

[2] *Job*, ch. XXIX, v. 15 et suivants.

mère recouvra son fils chéri [1]; ce jugement porta jusqu'aux cieux la réputation de Salomon; les peuples furent saisis de crainte, et ce fut pour lui une occasion de gloire.

L'orphelin privé de son père ou de sa mère, la femme veuve de son mari doivent avant tout attirer votre attention. Soyez leur avocat, soyez leur patron; que les orphelins trouvent en vous un père, la veuve un mari. Si un être faible ou infirme, un enfant, un malade, une vieille femme s'adressent à vous, ayez-en pitié et aidez-les avec commisération. Faites asseoir celui qui ne peut rester debout, soutenez celui qui ne peut pas se lever [2]; aidez celui dont le cœur, la voix, le pied ou la main tremblent. Relevez par vos paroles celui qui est tombé; calmez celui qui est en colère; rassurez celui qui tremble, effrayez celui qui entre en fureur. S'élève-t-il dans la multitude des altercations et des querelles tumultueuses, comprimez ce désordre par la fermeté de votre voix et par la gravité de vos paroles.

Il en est qui ne peuvent en parlant venir à bout de leurs affaires et dont la langue inexpérimentée fait du tort à leur propre cause; comme un homme qui veut frapper l'ennemi et qui, en retournant ses armes, se blesse lui et les siens, le malheureux se transperce lui-même de ses propres armes; soyez par vos paroles une planche de salut pour ce malheureux orateur. Retenez-le pour qu'il ne tombe pas; s'il tombe, relevez-le. Si une cause embarrassée se discute bruyamment devant votre tribunal et vous fatigue vous et vos assesseurs par son ambiguïté, imposez silence aux avocats des deux parties pour qu'ils ne troublent pas l'exercice de la justice en criant chacun de leur côté; assisté de quelques personnes

[1] Le poëte rappelle ici le jugement de Salomon.

[2] Il est intéressant de constater des mœurs aussi douces, des conseils empreints d'une telle bienveillance au milieu d'un siècle que nos législateurs à la romaine ont appelé siècle de fer.

seulement et au milieu du silence de tous les gens intéressés au procès, méditez à votre aise sur la cause et pensez-y longtemps jusqu'à ce qu'ayant trouvé le vrai et droit sentier la difficulté de cette affaire soit levée et que justice puisse être faite à chacun.

POÉSIES DIVERSES DU MÊME AUTEUR.

V. Vers mis en tête des livres saints qu'il avait fait transcrire[1].

Ici sont contenues les lois de Dieu, lois qui dissipent les ténèbres du monde, lois plus brillantes que les étoiles, plus blanches que la neige. Elles ordonnent ce qui est juste, défendent ce qui est injuste, extirpent tout ce qui est mal, engendrent les vertus et chassent les vices qui sont notre opprobre. C'est la précieuse loi, de Dieu : qu'y a-t-il de plus précieux en effet que cette loi qui nous vient de la source de la vie, de la lumière et du principe du bien? C'est la doctrine souveraine, la science par excellence, qui surpasse toutes les sciences, à laquelle nulle ne peut être égalée sous la voûte des cieux. Si par hasard vous cherchez à lui en comparer une, soit pour le sens, soit pour la beauté de l'expression, elle sera obligée de lui céder, comme la terre le cède au ciel. Tout ce qui, dans les arts libéraux, s'apprend par quelque moyen humain apparaît ici plus dégagé d'entraves. Tout ce qui brille par la raison, tout ce qu'on aime dans les connaissances humaines sort de cette source, coule de ce fleuve. Méditez souvent cette sainte loi; étudiez-en attentivement les préceptes jour et nuit. Portez-la dans votre cœur et dans votre main; qu'elle soit sans cesse dans votre bouche; servez-vous-en pour corriger les autres et pour vous corriger

[1] Théodulphe avait fait écrire un exemplaire complet de la Bible pour son propre usage.

vous-même ; qu'elle occupe une place sur votre table ; que vos yeux la voient sans cesse ; que votre tête, vos genoux, vos bras y touchent à chaque instant dans leurs mouvements. Mettez-la sous votre chevet pendant les heures que vous consacrez au repos ; et si le sommeil fuit vos paupières, reprenez-la promptement. N'aimez pas seulement à être savant, aimez encore à être juste. La justice a la prééminence sur la science, quoique l'une et l'autre soient bonnes. Car le Tout-Puissant exigera de vous des actes et non des paroles, et cependant vous pouvez lui être agréable des deux manières. Apprenez-le en lisant cette Bible ; qu'une fréquente lecture vous la rende familière ; enseignez-la par vos actes, et que le livre saint vous serve de guide dans l'étude de la loi religieuse jusqu'à ce qu'une lecture souvent répétée l'ait imprimée dans votre cerveau et ait ouvert une belle route à votre intelligence. Que ce zèle n'ait pas de défaillances ; que l'habitude lui redonne des forces ; une lecture fréquente fait retenir des formules dont la sagacité de l'esprit pénètre le sens ; c'est ainsi qu'après avoir frayé un sentier en abattant des arbres dans une épaisse forêt le passage fréquent en fait bientôt un grand chemin.

VI. Sur un soldat qui avait perdu son cheval et qui le retrouva par un trait d'esprit [1].

Souvent l'esprit procure ce qu'on ne saurait obtenir par la force, et on triomphe par l'habileté là où l'on aurait échoué par la violence. Apprenez donc comment un soldat à qui on avait dérobé son cheval dans le tumulte d'un camp le recouvra par son adresse. Privé de sa monture, il se fait héraut et court partout en criant : « Que celui qui a

[1] Quoique étrangère à l'objet de cet ouvrage, cette pièce y a trouvé place parce qu'elle offre comme un spécimen de l'enjouement et de la gaieté innocente qui ont toujours régné dans les cloîtres. C'est tout simplement un conte de religieux en récréation.

mon cheval se hâte de me le rendre ; autrement, je serais forcé d'agir, en cette circonstance, comme mon père à Rome. » Ces paroles mettent tout le monde en émoi, et le voleur laisse aller le cheval craignant soit le mal qui peut lui arriver, soit le mal qui peut arriver à tout le monde. Dès que le propriétaire du cheval l'a retrouvé, il se réjouit et reprend ce qu'il avait perdu. Ceux que ses paroles avaient remplis de crainte le félicitent de sa bonne chance, puis lui demandent ce qu'il aurait fait dans le cas où son cheval ne lui aurait pas été rendu, ou plutôt ce qu'avait fait jadis son père à Rome. « Il avait, dit-il, mis le mors avec la selle sur son cou ainsi que le reste du harnais, et il s'en allait dépouillé de son cheval. N'ayant plus rien à aiguillonner, l'ancien cavalier revint à pied chez lui avec ses éperons attachés aux talons. Dans mon désespoir j'en aurais fait autant à son exemple, croyez-le bien, si je n'avais pas retrouvé mon cheval. »

VII. A l'évêque Aiulfe [1].

Moi, Théodulphe, du fond de mon exil [2], je vous envoie ces vers à vous, Aiulfe, saint prélat. Jadis vous étiez un enfant d'un noble et beau caractère, maintenant vous êtes un homme armé de tous les dons de la noblesse. La vivacité docile qui éclatait en vous pendant votre enfance, vous l'avez conservée maintenant que vous êtes homme par la grâce du Très-Haut. Enfant, vous montriez de rares dispositions à de hautes vertus, qui faisaient présager que vous seriez un jour un grand homme. Ainsi les semences

[1] Aigulfe ou Agiulfe était évêque de Bourges à l'époque où Théodulphe lui écrivit cette lettre. Il avait une grande réputation de sainteté.

[2] Accusé d'avoir pris part à la conjuration de Bernard, roi d'Italie, contre Louis le Débonnaire, Théodulphe avait été exilé à Angers en 820. Dans cette lettre adressée à l'évêque de Bourges Agiulfe, il proteste énergiquement contre l'accusation qui pèse sur lui.

promettent une riche moisson, ainsi le taureau existe déjà dans le jeune veau. Vous montriez du goût pour apprendre les belles lettres, et votre esprit semblait devoir les cultiver. Mais maintenant votre tâche est d'enseigner les dogmes de la divine parole et de faire connaître aux peuples les commandements du ciel. Aussi vous faut-il une prudente habileté pour vous montrer aux yeux de tous comme un modèle, une gloire, une autorité, un exemple. Plus vous êtes élevé, plus vous devez vous rappeler que vous devez être humble, afin que la grâce bienveillante de Dieu, dont le trône est dans les cieux, vous enrichisse de ses dons. Soyez un agneau pour les bons et un lion furieux pour les méchants; que les uns vous aiment comme un père et que les autres vous craignent comme un maître; en vous montrant bon pour les bons et sévère pour les méchants, que ceux-ci trouvent en vous un père et ceux-là une mère. Ayez la main généreuse, le cœur bon, la parole douce; soyez honnête et intelligent, et toujours empressé à faire le bien. Mais que fais-je? où me conduit ma langue? Voici que je redeviens docteur. Je dois plutôt vous prier de vous rappeler mes malheurs et d'essayer par vos vœux et vos prières d'adoucir mes maux. Peut-être, grâce à vos supplications et avec l'aide de nos frères, le Tout-Puissant aura pitié de moi; il voudra bien me pardonner et, dans sa miséricorde, il me rappellera de cet exil, comme il a tiré de prison Joseph et Pierre. J'ai beaucoup péché contre Dieu, je l'avoue; grains de sable de la mer, gouttes de pluie, flots de la mer, étoiles du ciel, tiges des arbres, et vous aussi semences de la terre, mes fautes dépassent votre nombre. Voilà pourquoi je suis plongé dans de tels malheurs; des calamités plus grandes encore devraient s'appesantir sur moi. Mais je n'ai rien fait contre le roi, ni contre son fils, ni contre son épouse, croyez-moi, pour mériter de tels maux. Croyez-en mes paroles, ô très-cher frère; croyez bien que je ne suis nullement coupable du crime

dont on m'accuse. Attenter aux jours du roi, à sa couronne, à la vie de son neveu, ce sont là trois crimes que je n'ai jamais conseillés; j'ajoute même, en quatrième lieu, que je n'ai jamais désiré de si grandes catastrophes. Je l'ai crié, je le crie, je le crierai toujours tant que le souffle de la vie animera mon corps. Celui qui ne croit pas maintenant sera enfin forcé de croire lorsque nous serons devant le trône du souverain juge. Car il sera pour moi un témoin, un bon et juste vengeur, Lui devant qui tout paraît à nu et à découvert, qui ne tient pas compte des personnes et ne reçoit pas des présents, mais qui, dans sa justice, n'aime que ce qui est juste et bon. En sa présence, tout ce qui n'est que mensonge s'évanouira; voilà mon témoin, je n'en ai pas besoin d'autre. Votre bienveillante compassion, mon cher frère, me donne du courage, et je sais que ma tristesse est en grande partie partagée par vous. Que notre Père, qui a son trône dans les cieux, qui gouverne le ciel et la terre, fasse que vous preniez bientôt votre part de ma joie. Je sais que vous êtes orné de la fleur de tous les biens et que vous brillez de l'éclat de toutes les vertus. Que la vie, le salut et la grâce de Jésus-Christ, notre maître, soient avec vous et que ce protecteur tout-puissant vous accompagne partout. Vivez pendant longtemps, prêtre heureux du Seigneur, et avancez toujours de plus en plus dans la voie du bien. Adieu.

VIII. Sur les sept péchés capitaux.

A l'aide de ces sept fléaux le démon avait dévasté le monde et en avait triomphé. Par leur moyen le cruel ennemi tenait captif le genre humain, et c'était avec de telles armes qu'il se l'était assujetti. Cet esprit pervers, après avoir frappé notre premier père, tourna ses armes contre toute sa race; ces mêmes armes avec lesquelles son âme

scélérate a triomphé d'Adam, il s'en sert encore cruellement pour combattre et pour vaincre ses enfants. C'est la vorace gourmandise qu'accompagne la honteuse luxure; c'est la trompeuse avarice, la criminelle envie, la triste paresse, la colère furieuse et insensée et le dernier fléau qui est le principal, cette peste qu'on appelle l'orgueil. Mais Dieu nous a donné des armes pour résister à ces ennemis et pour anéantir sagement leurs œuvres funestes. Ainsi l'habile médecin oppose aux maladies des remèdes qui leur sont contraires afin de les guérir radicalement. Il oppose le froid à la chaleur, l'humidité à la sécheresse, la mollesse à la dureté, la vivacité à la langueur. Le jeûne, qui est une œuvre de sanctification, nous fait triompher de la hideuse gourmandise, qui accable, fatigue les mortels et leur fait souffrir tant de maux. La pudeur, vierge resplendissante de beauté, éteint vos flammes, hideuse débauche; la générosité triomphe heureusement de l'avarice toutes les fois qu'une main généreuse fait une charitable aumône. L'amour de Dieu et du prochain fait disparaître l'envie, et l'influence de cet amour anéantit ses œuvres de malice. Pour faire fuir la triste paresse, conversez avec vos frères; ayez le goût de la prière ou faites des lectures sacrées. Une paisible résignation dompte la fureur de la colère, et la douceur en émousse les cruels aiguillons. Par l'exemple de Jésus-Christ, l'orgueil qui nous enfle est abattu; la crainte du châtiment et un saint amour nous en délivrent. Ainsi le médecin guérit souvent en employant les contraires et porte de salutaires secours à l'aide de remèdes opposés au mal. Souvent aussi une douce main guérit les blessures en employant des remèdes de même nature; si la plaie est large, elle met un large appareil; si elle est ronde, elle en met un rond, l'adaptant toujours à l'état de la blessure. La mort est venue par le bois, la vie glorieuse est revenue par le bois; la sensualité a causé la mort; le sublime mérite de la croix nous a rendu la vie. Une première femme est

l'auteur de notre mort; une Vierge vient nous apporter le salut, la première en persuadant son mari, la seconde en enfantant un Dieu. La première femme a apporté la mort à son mari; la seconde a annoncé que le Christ allait vivre entouré de pieux disciples. Une nourriture a donné la mort, une autre nourriture aussi a donné la vie; voilà ce que nous a donné Eve coupable; voici ce que vous nous donnez maintenant, ô Christ tout-puissant.

IX. A l'empereur Charlemagne.

[Que Celui qui gouverne le ciel et la terre] vous protége partout, ô roi; qu'il vous aide toujours [Celui qui gouverne le ciel et la terre][1]. [Que Celui qui vous a donné vos sceptres] vous donne une longue vie; qu'il vous donne le bonheur [Celui qui vous a donné vos sceptres]. [Dieu a mis sous vos lois] les royaumes de l'Europe; que Dieu courbe l'univers entier [sous vos lois].

[Comme vous domptez les bêtes féroces], domptez les barbares, domptez l'Hespérie [comme vous domptez les bêtes féroces]. [Comme vous cède le sanglier], que le Maure et l'Arabe se retirent devant vous, que le Sarmate succombe sous vos coups, [comme vous cède le sanglier]. [Brisez les têtes superbes] comme les chapons brisent celle des canards, comme l'épervier celle des passereaux, [brisez les têtes superbes]. [Qu'à vos joies et à vos plaisirs] succède la vie éternelle; emportez dans l'immensité [vos joies et vos plaisirs]. [Que la grâce infinie de Dieu] répande sur vous ses dons, qu'elle vous dirige et vous protége, [la grâce infinie de Dieu]. [Goûtez des joies sans fin], ô roi; ayez des joies éternelles; avec votre famille et votre maison [goûtez des joies sans fin]. [Vous qui brillez de l'éclat de

[1] Le refrain qui termine tous les distiques dans le texte est très-bien approprié au ton général du morceau.

toutes les gloires], jouissez d'une vie longue et prospère avec le clergé et le peuple, [ô vous qui brillez de toutes les gloires]. [Car votre salut si cher] est pour eux comme la lumière pour leurs yeux [1]: il doit être désiré de tous les justes, [votre salut si cher]. [Salut, gloire de votre peuple], salut, très-courageux César; vous qui tenez un sceptre brillant, [salut, gloire de votre peuple]. Empereur, que le maître du tonnerre vous donne un long [salut]; empereur. accueillez favorablement mon [salut].

X. Sur un fayon de Bibliothèque.

Vous qui désirez être bon, qui recherchez une vie honnête, venez à moi, je vous le conseille; je suis la sainte loi de Dieu. Je suis la voie, je suis la lumière, je suis la science, je suis la dépositaire de la vérité; celui qui m'obéit obtient la lumière inextinguible. Je prépare à entrer dans le royaume des cieux; je découvre les sophismes du monde; je brille et je domine en toutes choses. Servez-vous de moi, lecteur; placez-moi dans le sanctuaire de votre cœur, et, lorsque vous prendrez ce livre, que votre main soit purifiée.

XI. Inscription au dessus d'une porte.

Prélat, que votre porte soit toujours ouverte aux pauvres; Jésus-Christ entre lui-même en personne avec les malheureux. Que le pauvre indigent ait une place dans vos festins, afin qu'un jour vous puissiez être le convive de Dieu.

[1] Le clergé et le peuple sont comparés à deux yeux pour lesquels le salut de Charlemagne est aussi indispensable que sa lumière.

XII. Inscription gravée sur une coupe.

Vous qui jadis avez changé l'eau en vin et donné à l'eau le goût et la couleur du vin[1], bénissez vous-même de vos saintes mains notre coupe et faites que nous jouissions longtemps de jours heureux.

XIII. Épitaphe du pape Adrien[2].

Ces lettres d'or qui forment votre épitaphe font briller aux yeux, par leur couleur éclatante, des paroles de deuil; l'amour qu'a eu pour vous Charlemagne, la douleur qu'il ressent de votre perte l'ont poussé à faire composer cette inscription[3], Adrien, ô chef bien-aimé, modèle des pontifes, lumière de votre peuple, règle du salut, homme pieux, homme sage, homme vénérable, d'un esprit brillant, d'une beauté remarquable, d'un caractère aimable, homme d'une insigne charité, d'une espérance et d'une foi peu communes. Gloire de l'Église, flambeau étincelant de Rome et de l'univers, père chéri plus cher pour moi que la lumière, aussitôt qu'un jour cruel qui ne devait pas avoir de lendemain vous eut enlevé du milieu des vivants,

[1] Le christianisme avait tellement pénétré dans la vie civile que toutes les habitudes des citoyens en portaient l'empreinte et comme la livrée. A propos des usages les plus indifférents, en apparence, aux pensées religieuses, on rappelait les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, et c'est ainsi que la connaissance des traditions et de l'histoire de la religion entrait dans l'esprit et le cœur des populations. En plein dix-neuvième siècle les peuples civilisés de l'Occident peuvent-ils se flatter de connaître l'Évangile et l'histoire sainte, le Nouveau Testament et le Catéchisme aussi bien que les barbares des dix premiers siècles?

[2] Le pape Adrien Ier mourut le 26 décembre 795.

[3] Théodulphe fit cette épitaphe à la demande et au nom de Charlemagne.

aussitôt que j'appris ce malheur, les souvenirs d'une ancienne douleur se réveillèrent dans mon âme[1], et mes parents morts se représentèrent à mes yeux. Je sentis les regrets que me causa le trépas de Pépin. Cette douleur, et quelle douleur! me rappela Bertrade[2]. Lorsque je pense à vous, je n'ai que des larmes pour remplir mon cœur et mes yeux. Pendant que vous viviez encore je me préparais à vous envoyer des présents qui vous fussent agréables; maintenant, le cœur attristé, je ne puis vous offrir que des dons funèbres, un marbre au lieu de tuniques, un chant de douleur au lieu d'or, qui couvriront une urne devenue votre étroite demeure. Vous qui accourez de l'orient ou de l'occident, regardez et vénérez ce monument qui est devant vous. Quel que soit votre sexe, vieillard, jeune homme, enfant, étranger, concitoyen, qui que vous soyez, faites des vœux pour qu'Adrien jouisse d'un doux repos. Et vous, Rome, souvenez-vous toujours de ce pontife qui fut le protecteur de vos richesses, votre rempart et votre défense. Et vous qui lui succédez dans la chaire sacrée, souvenez-vous de lui, je vous prie; ô Dieu, souvenez-vous aussi de ce saint pontife; qu'à la prière de saint Paul et de saint Pierre il jouisse de la douceur du repos. Troupe des célestes habitants, assistez-le; Seigneur! notre roi, donnez-lui la sainte lumière, donnez-lui le repos et ayez pitié de votre œuvre; ce qui était sorti de la poussière est rentré dans la poussière; mais vous pouvez ressusciter ces cendres et cette poussière; car je crois qu'après la mort cette poussière renaîtra et qu'elle ne mourra plus au sortir de ce tombeau. O vous qui lisez ces caractères gravés sur cette pierre,

[1] Charlemagne avait la plus vive affection pour le pape Adrien Ier et le regardait comme son principal ami. Éginhard l'atteste en ces termes : « Adriani nuntiato sibi obitu sic flevit ac si fratrem aut charissimum filium amisisset. »

[2] Pépin le Bref et Bertrade furent les père et mère de Charlemagne.

sachez que vous deviendrez un jour semblable à lui ; sachez que toute chair suit le même chemin. Faites en sorte que votre mort vous prépare à votre avenir éternel, et dans vos vœux et dans vos prières souvenez-vous d'Adrien. Salut.

XIV. Vers faits pour être chantés par des enfants le jour des Rameaux [1].

Gloire, louange, honneur à vous, ô Christ, notre roi, ô Rédempteur, en l'honneur de qui ces enfants chantent un pieux Hosanna [2]. Vous êtes le Roi d'Israël, l'illustre rejeton de David, Roi béni qui venez au nom du Seigneur. Toute l'assemblée céleste vous célèbre dans le séjour d'en haut en même temps que l'homme mortel et que toutes les créatures de la terre. Le peuple hébreu est venu au-devant de vous avec des rameaux ; nous venons à vous avec des prières, des vœux et des hymnes. Ils vous rendaient ces glorieux hommages quand vous alliez souffrir la passion ; nous vous offrons nos chants maintenant que vous régnez. Si les premiers vous ont été agréables, puisse notre piété vous plaire aussi, Roi de bonté, Roi de clémence, qui aimez tout ce qui est bien. L'honneur d'un sang noble les avait faits Hébreux [3], nous, nous le sommes devenus [4] par ce pieux

[1] Théodulphe composa cette hymne pendant son exil à Angers. L'Église en chante les premiers vers à la procession du jour des Rameaux.

[2] « Hosanna » est un mot hébreu composé de *osi*, qui signifie *salut*, et de la formule de prière *anna*, en latin « *obsecro.* »

[3] Les Hébreux descendaient d'Abraham, qui fut surnommé le père des croyants.

[4] « Hebræus », dans le texte, a pour étymologie *heber* qui signifie *transitus*. Abraham fut surnommé *Hebræus* (Genèse, ch. XIV, v. 13) parce qu'il *passa* l'Euphrate pour sortir de la Mésopotamie et pour venir dans le pays de Chanaan, que Dieu avait promis à sa postérité en lui annonçant que toutes les familles de la terre seraient bénies en lui. « Transi-us », dans le texte, ne signifie donc pas seulement *procession* ; il marque

passage. Victorieux des objets terrestre, nous passons de la terre aux régions splendides du ciel; une vertu féconde nous arrache au noir péché. Devenus enfants par le péché, devenons des hommes par la vertu. Accordez-nous la grâce de pouvoir suivre la route qu'ont suivie nos pères et de n'être pas les fils dégénérés d'ancêtres pleins de piété, et que votre sainte grâce nous entraîne à leur suite.

O Jésus, qui êtes monté sur une ânesse, puissions-nous être votre ânon. Puisse la cité vénérée de Dieu nous accueillir avec vous[1]. Couvrons-nous du vêtement éclatant des apôtres[2], afin qu'avec ce brillant vêtement notre sainte cohorte aille porter partout votre nom. Couvrons aussi nos corps de cet habit de l'âme qui nous rendra la route toujours sûre. Puissent ces rameaux nous procurer une sainte victoire, pour que, dans notre triomphe, nous puissions aussi[3] chanter vos louanges. Puissent ces rameaux de saule rendre nos cœurs chastes et la verdoyante fraîcheur de nos œuvres nous conduire vers d'agréables prairies. La piété, la lumière, la science du Saint-Esprit, voilà ce que nous vous

aussi notre *passage* de la mort à la vie, du vice à la vertu, de l'enfer au ciel, de la terre d'exil à la terre promise, c'est-à-dire notre régénération en Jésus-Christ.

[1] La Jérusalem terrestre dans laquelle Jésus-Christ fit son entrée est l'image de la cité de Dieu, de la Jérusalem céleste, du ciel, dont l'entrée n'est ouverte qu'à ceux qui suivent les traces de Jésus-Christ et qui s'attachent à imiter ce divin modèle, c'est-à-dire aux vrais chrétiens qui portent Jésus-Christ dans le fond de leur cœur et lui préparent au-dedans d'eux-mêmes une demeure digne de lui.

[2] Saint Matthieu, ch. XXI, v. 7 : « Et (discipuli) adduxerunt asinam et *pullum*, et imposuerunt super eos *vestimenta* sua, et eum desuper sedere fecerunt. » Il est à peine besoin de faire remarquer que le poëte prend ces paroles dans un sens métaphorique et qu'elles doivent s'entendre de la doctrine enseignée par les Apôtres, doctrine qu'un chrétien doit connaître et pratiquer pour que Jésus-Christ habite en lui et lui ouvre l'entrée de la Jérusalem céleste.

[3] Saint Matthieu, ch. XXI. Ces Hébreux étaient l'image des vrais chrétiens qui suivent les traces de Jésus-Christ.

demandons en échange de ces rameaux d'olivier ; voilà ce que nous vous prions de nous accorder. Cueillons [1] quelques préceptes à l'arbre de la loi, afin que le chemin qui conduit vers vous [2] nous soit ouvert. Puisse notre piété célébrer aujourd'hui votre fête de manière à pouvoir le faire chaque année, et de même que nous allons vers cette ville [3] avec des rameaux et des chants, faites que par nos pieux mérites nous arrivions aux régions du ciel. Regardez avec amour cette foule qui se presse de toutes parts et accueillez favorablement ses vœux et ses prières.

[1] Le poëte explique dans un sens métaphorique ces mots de l'Évangile selon saint Matthieu, ch. XXI, v. 8 : « Alii autem *cædebant* ramos de arboribus et sternebant in via. »

[2] Évangile selon saint Jean, ch. XIV, v. 23 : « Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et *ad eum veniemus*, et mansionem apud eum faciemus. »

[3] Au moyen âge les chrétiens allaient processionnellement d'une ville à une autre ville. Voyez la première note du poëme de Fortunat, « Salve festa dies, » page 360.

RABAN MAUR.

Raban Maur naquit en 776, à Mayence, d'une famille noble. Il passa son enfance dans l'abbaye de Fulde, déjà célèbre et dont il augmenta la renommée. Il y embrassa l'état monastique. En 801 il fut ordonné diacre et envoyé à Tours pour apprendre, sous la direction d'Alcuin, l'Écriture sainte et les arts libéraux. De retour à Fulde, il reçut la prêtrise en 814. Ses études furent interrompues par les mauvais traitements de Ratgaire, son abbé, qui lui enleva ses livres et le força à travailler de ses mains à la construction des édifices du monastère. Il fit un voyage à la terre sainte, et à son retour il reprit son enseignement sous le saint abbé Eigil, auquel il succéda en 822. Après avoir gouverné pendant vingt ans l'abbaye de Fulde, il se retira dans une cellule où il se livra à des exercices de piété et à l'étude. En 847, âgé de plus de soixante-dix ans, il fut élevé sur le siége épiscopal de Mayence. Il fit de sages règlements pour l'administration de son Église, et, dans une famine survenue en 850, il distribua ses revenus aux pauvres et en nourrit jusqu'à trois cents à sa table. Raban Maur mourut à Winfeld, en 856, et fut béatifié peu de temps après sa mort. L'abbaye de Fulde devint sous la direction de ce savant maître la plus célèbre école de l'Europe. Valafride Strabon, Loup de Ferrières, Rudolphe, Candide et Otfride furent ses élèves et remplirent le monde chrétien de leur réputation et de leurs ouvrages.

Raban Maur composa trois livres remarquables sur l'*Institution des clercs*, une explication de l'*Octateuque*, c'est-à-dire des huit premiers livres de l'Ancien Testament, d'autres commentaires de l'Écriture sainte, un traité *De l'Univers* en vingt-deux livres, enfin un prodigieux travail mystique *Des louanges de la Croix*, qui fut envoyé à l'empereur Louis le Débonnaire et au pape Sergius en 844. Cet ouvrage, qui contient vingt-huit figures mystérieuses, excita une vive curiosité et exerça une influence sur le symbolisme des arts chrétiens. Quelques-unes des hymnes les plus célèbres de l'Église sont attribuées à Raban Maur, particulièrement celles que nous donnons ici. Un savant très-distingué et qui est aussi un courageux écrivain, M. Aubineau, regrette de nous voir ôter à Charle-

magne la paternité du *Veni, Creator Spiritus*[1]. La composition du *Veni, Sancte Spiritus* par le pieux roi Robert est un fait incontesté qui le porte à revendiquer pour le grand empereur cette invocation sublime à l'Esprit-Saint. Quelque heureux que soit ce rapprochement, nous avons cru devoir le sacrifier à l'opinion des hymnologistes allemands, mieux placés que nous pour connaître les ouvrages du savant théologien de Fulde, du célèbre archevêque de Mayence.

HYMNES.

I. Pour le jour de la Pentecôte.

Venez, Esprit Créateur, visitez les cœurs des fidèles, remplissez de votre grâce céleste les cœurs que vous avez créés.

Vous êtes appelé le Paraclet[2], le don du Dieu Très-Haut, la source vive, le feu, la charité et l'onction spirituelle[3].

Vous accordez sept dons différents[4]; vous êtes le doigt de la droite de Dieu; c'est vous que le Père avait clairement promis aux Apôtres; c'est vous qui les avez enrichis de la connaissance de plusieurs langues[5].

Éclairez nos esprits de vos lumières; répandez votre amour dans nos cœurs; soutenez la faiblesse de nos corps et donnez-leur une force inébranlable.

Repoussez loin de nous notre ennemi; donnez-nous au

[1] V. l'*Univers*, 24 mai 1855.

[2] Paracletus est un mot dérivé du grec παράκλητος et signifie *consolateur*. Le Saint-Esprit est, selon l'expression de saint Paul, le Dieu de toute consolation. Ép. II aux Corinthiens, ch. I, v. 3 et 4.

[3] Saint Jean, Épître I, ch. II, v. 20 : « Vos unctionem habetis a Sancto et nostis omnia. »

[4] Les sept dons du Saint-Esprit sont : la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la piété et la crainte de Dieu. Isaïe, ch. XI, v. 2 et 3.

[5] Actes des Apôtres, ch. II, v. 4.

plutôt la paix; servez-nous de guide pour que nous évitions tout ce qui peut nous nuire.

Donnez-nous les prémices des joies éternelles; donnez-nous le présent de la grâce; brisez les liens de la discorde et resserrez ceux de la paix.

Apprenez-nous à connaître le Père; apprenez-nous à connaître le Fils; et vous, Esprit du Père et du Fils [1], soyez à jamais l'objet de notre amour et de notre foi.

II. En l'honneur de saint Michel Archange.

Christ, gloire des saints anges, Créateur et Roi du genre humain, accordez-nous dans votre bonté la grâce d'arriver au séjour éternel du ciel.

Faites descendre, du haut du ciel, dans cette église, nous vous en prions, Michel, l'Ange de la paix, pour que sa présence assidue soit pour nous la source d'une foule de prospérités.

Que Gabriel, l'Ange fort [2], vienne du haut des cieux chasser l'antique ennemi, et que, dans ce but, il visite souvent ce temple.

Envoyez-nous de votre céleste séjour Raphaël, l'Ange médecin [3], pour qu'il soigne tous ceux qui sont malades et qu'il conduise aussi nos pas.

Que Marie, la mère de Notre-Seigneur, que le chœur tout entier des anges et la foule tout entière des bienheureux soient toujours présents dans cette enceinte.

[1] Le Saint-Esprit est à la fois l'esprit du Père et l'esprit du Fils. Saint Matthieu, ch. x, v. 20, et saint Paul, Ép. aux Galates, ch. iv, v. 6.

[2] Suivant Bède le Vénérable et saint Bernard, Gabriel signifie *fortitudo Dei.*

[3] Tobie, ch. iii, v. 25, et ch. xi, v. 7 à 15.

III. En l'honneur de saint Michel Archange.

O Christ, splendeur du Père, vie et force de nos cœurs, nous chantons vos louanges et nous vous offrons nos vœux en présence des anges; nos bouches font retentir à deux chœurs des cantiques mélodieux en votre honneur.

Nous révérons et nous louons tous les soldats du ciel, mais surtout Michel, le chef de la milice céleste [1]. dont le courage a terrassé Zabulon [2].

Sous un tel protecteur, ô Christ, Roi plein de bonté, repoussez loin de nous tout le mal de notre ennemi; et, en nous conservant purs de cœur et de corps, que votre clémence nous rende le Paradis.

[1] Saint Michel est appelé dans l'Écriture le chef de la milice céleste. Daniel, ch. x, v. 21 : « Nemo est adjutor meus in omnibus his nisi Michael princeps vester. »

[2] Apocalypse, ch. XII.

DREPANIUS FLORUS.

Flore (Drepanius Florus), un des poëtes les plus élégants du neuvième siècle, fut d'abord diacre et ensuite prêtre de l'église de Lyon. Il jouissait dans son temps d'une grande réputation et fut chargé par l'Église dont il faisait partie de répondre aux sophismes de Jean Scot Erigène sur la prédestination. Il mourut vers l'an 860. Dom Bouquet a publié de beaux vers du diacre Flore. Témoin du partage de l'empire de Charlemagne, en 843, le poëte le déplore ainsi : « La nation des Francs resplendissait dans l'univers entier... Rome, l'illustre mère des royaumes, lui céda; c'est là que le prince reçut le diadème de cet empire par le don du pontife apostolique et la protection du Christ; empire fortuné, s'il avait connu ses avantages ! lui dont Rome est la capitale, dont le porte-clef du ciel est l'auteur, dont le défenseur est l'éternel Roi des siècles qui peut élever jusqu'aux cieux un empire terrestre!... Le royaume uni s'est brisé en trois dans sa chute, nul n'est plus réputé empereur. Au lieu d'un roi, c'est un roitelet; au lieu d'un royaume, ce sont des fragments de royaume. Que feront les peuples, ceux que baigne le Danube dans son long parcours, ceux qu'arrosent le Rhin, le Rhône, la Loire et l'Éridan? eux si longtemps unis dans la concorde et qu'un triste divorce sépare maintenant ! »

Psaume XXVI.

Dieu est pour moi une lumière pure[1], Dieu est pour moi une vertu vivifiante; aussi je ne craindrai ni les ténèbres ni les droits de la mort. Grâce à ce protecteur, ma vie est enfin à l'abri de tout danger; aucune crainte sinistre ne pourra m'ébranler; et je mépriserai l'immense appa-

[1] Psaume XXVI. « Dominus illuminatio mea et salus mea; quem timebo? »

reil de mes ennemis qui se préparent à dévorer ma chair par leurs morsures. Voici leur tourbillon qui fond sur mon cœur; mais leurs forces sont abattues et ils périssent dans une misérable défaite. Qu'ils restent dans leurs camps ou qu'ils se préparent à m'attaquer, je bannirai toute crainte de mon cœur; mon âme sera remplie d'espoir. Ce que j'ai instamment demandé au Seigneur du ciel et ce que je poursuivrai ardemment de toute la force de mes vœux, c'est d'habiter toutes les années de ma vie la maison de Jésus-Christ, et, toujours pénétré d'un saint amour pour lui, de visiter le plus souvent possible les parvis sacrés de son temple éternel; car, lorsque j'étais entouré de cruels ennemis, il m'a caché dans son propre tabernacle, il m'a couvert des voiles sacrés et m'a protégé de son ombre bienfaisante. Il m'a transporté au sommet élevé de l'impénétrable sanctuaire, et dans sa bonté il m'a mis au-dessus de mes farouches ennemis, afin que, du haut de mon élévation, je puisse mépriser les combats qu'ils livrent à mes pieds.

J'irai donc dans l'enceinte vénérable du temple sacré, et là, devant l'autel, je m'acquitterai dévotement envers Jésus-Christ et je chanterai en son honneur des hymnes et des cantiques d'allégresse : « ô Dieu miséricordieux, Roi de l'empire céleste, ouvrez des oreilles favorables à mes tristes cris et regardez d'un œil de pitié les larmes que je verse en gémissant; ce que réclament et mon œil et mon âme, ce que désire mon cœur, c'est la vue de votre visage. Père de bonté, je recherche la vue de votre face; ne détournez pas de moi vos yeux pleins de douceur, ni votre visage sacré; Seigneur, n'abandonnez pas votre serviteur au milieu de la lutte : soyez plutôt pour moi un clément et fidèle protecteur; ne me méprisez pas et ne m'abandonnez pas à ces monstres cruels. Autrefois un père et une mère barbares m'ont abandonné; mais le Seigneur, dans son excessive bonté, m'a prodigué des marques de son amour. Montrez-moi maintenant le droit sentier que je

dois suivre parmi tous ces chemins ; faites briller pour moi la lumière éclatante de la loi afin que, dans mon ignorance, je n'aille pas me jeter au milieu de la foule de mes ennemis. Mais, sous votre conduite je traverserai en toute sûreté les bataillons ennemis. Quoique de faux témoins m'aient entouré de toutes parts, leurs vains mensonges ne porteront cependant aucune atteinte à mon innocence, et leur langue mensongère les condamnera eux-mêmes. J'ai la ferme confiance que je jouirai de joies sans nombre dans la terre des vivants. » Attendez avec persévérance le Seigneur plein de bonté. Résistez courageusement à tous les ennemis qui viendront vous assaillir ; car celui qui souffre avec patience jouira des biens éclatants du royaume éternel.

ANONYME.

HYMNE

Pour l'avénement du Seigneur.

Le soleil, les étoiles, la terre, la mer, le riche et le pauvre célèbrent d'un commun accord la venue du Dieu Très-Haut, Fils du Père Tout-Puissant.

Ils célèbrent cet enfantement insigne d'une vierge promis autrefois aux Patriarches, le Fils du Dieu Tout-Puissant né avant l'étoile du matin,

Ce Roi de gloire qui viendra régner en Dieu sur les rois, écraser sous ses pieds l'ennemi pervers et guérir le monde languissant. Anges, réjouissez-vous; peuples, soyez remplis d'allégresse; le Très-Haut vient humblement sauver ce qui périssait.

Il nous est né un Dieu homme; la sainte Trinité règne; le Fils coéternel à son Père, le Seigneur est descendu sur la terre.

Prophètes, proclamez-le et prophétisez-le; Emmanuel [1] s'approche. Muets, faites entendre des sons; boiteux, courez à sa rencontre.

L'Agneau et la bête féroce brouteront les mêmes herbages; le bœuf et l'âne le reconnaîtront dans l'étable qui lui servira de couche [2].

L'éclat de l'étoile royale brillera au-dessus de sa tête

[1] « Emmanuel. » Isaïe, ch. VII, v. 14.

[2] Isaïe, ch. XI, v. 7.

sacrée [1] ; Rois, apportez des présents à ce noble fils du Roi des rois.

Oh ! quelle heureuse nouvelle vint frapper les oreilles de la Vierge Marie ! La Vierge a cru, et elle est devenue mère sans avoir jamais connu d'homme.

Nations des continents et des îles, célébrez ce grand triomphe; accourez avec la rapidité des cerfs : voici le Rédempteur qui arrive.

Vous qui êtes aveugles, jouissez de la lumière dont vous avez été privés; délivrés des ténèbres de la nuit, contemplez la véritable lumière.

Galiléens, Grecs, Perses, Indiens, cessez d'être incrédules ; Dieu a daigné se faire homme, et le Verbe demeure avec le Père.

[1] Saint Matthieu, ch. II.

SAINT NOTKER.

Le monastère de Saint-Gall en Suisse fut comme l'abbaye de Fulde une pépinière de doctes personnages. Saint Notker, surnommé le Bègue, né dans le canton de Thurgovie vers l'an 840, y fit ses études sous la direction d'Ison et de Marcel, et y revêtit l'habit monastique; il se lia d'une étroite amitié avec deux de ses condisciples, Tutilon et Ratpert. Ces trois inséparables formaient une académie d'où sortirent de nombreux disciples. Ratpert s'occupait principalement de littérature et nous a laissé une Histoire de l'abbaye de Saint-Gall. Tutilon était poëte, orateur, musicien, peintre et sculpteur; il touchait toutes sortes d'instruments avec une si grande perfection que l'empereur Charles le Gros regrettait qu'un tel homme fût enseveli dans l'obscurité d'un cloître. Son épitaphe fait mention d'une belle peinture représentant la sainte Vierge qu'il exécuta à Metz. Quant à Notker, il s'adonna plus spécialement à la musique sans négliger cependant les sciences divines, qu'il enseignait avec succès à de nombreux élèves. Il mourut en odeur de sainteté le 6 avril 912. Nous avons de saint Notker un Martyrologe et un Traité de musique publié dans les *Scriptores ecclesiastici* de Gerbert. On a prétendu qu'il était l'inventeur des proses ou séquences; mais il a déclaré dans ses ouvrages qu'il avait fait les siennes sur le modèle de celles qu'il avait trouvées dans l'antiphonaire de l'abbaye de Jumièges en Neustrie. Cette déclaration fournit une preuve nouvelle à l'appui de notre opinion, qui est que l'Ile-de-France, la Normandie, la Picardie et la Champagne peuvent revendiquer l'honneur d'avoir donné naissance aux arts et à la littérature gothiques.

SÉQUENCES.

I. Pour le saint jour de Pâques[1].

Que les chrétiens offrent un sacrifice de louanges[2] à la victime pascale.

L'Agneau a racheté les brebis[3], Jésus-Christ innocent a réconcilié les pécheurs avec son Père.

Il s'est livré un combat mémorable entre la mort et la vie; l'auteur de la vie est mort, et le voici qui règne vivant.

Dites-nous, Marie, ce que vous avez vu sur votre chemin?

J'ai vu le tombeau[4] de Jésus-Christ revenu à la vie, et j'ai vu la gloire de sa résurrection; j'ai vu les Anges qui en ont été les témoins, j'ai vu son suaire et ses linceuls.

Jésus, mon espérance, est ressuscité; il vous précédera en Galilée[5].

Il vaut mieux croire la véridique Marie que la foule menteuse des Juifs.

Nous savons que Jésus-Christ est véritablement ressuscité

[1] Ce qu'il faut remarquer dans cette séquence, c'est la forme dramatique du dialogue. Dans les trois premiers versets l'Église s'adresse aux fidèles; puis survient un dialogue entre les Apôtres et sainte Marie-Madeleine, et le peuple s'écrie après la déclaration des Apôtres : « Nous savons, » etc. Ms. 904. Biblioth. Imp.

[2] Toutes les paroles, toutes les actions qui tendent à glorifier Dieu sont une espèce d'immolation ou de sacrifice spirituel que l'homme fait en son honneur. C'est en ce sens que le Psalmiste a dit, Ps. CXL, v. 2 : « Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo, elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum. »

[3] Évangile selon saint Jean, ch. I, v. 29. — Psaume, XCIV, v. 7 : « Nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus. »

[4] Évangile selon saint Jean, ch. XX.

[5] Jésus-Christ avait prédit à ses disciples qu'il les précederait en Galilée. Saint Matthieu, ch. XXVI, v. 32.

d'entre les morts[1] : ô vous, Roi victorieux, ayez pitié de nous.

II. Pour la nativité du Seigneur.

Entonnons, dans de pieuses actions de grâces, des chants dignes de ce jour qui a vu naître pour nous la féconde lumière de la grâce[2]. Les ténèbres de la nuit se sont dissipées, les moindres taches de notre crime ont disparu. Aujourd'hui l'Étoile de la mer a enfanté les joies d'un salut inattendu ; devant lui les abîmes tremblent[3], l'horrible mort pâlit elle-même ; c'est par lui qu'elle périra. L'hydre antique gémit captive ; l'horrible serpent perd ses dépouilles[4] ; l'homme déchu[5], la brebis égarée sont de nouveau conviés à jouir des joies éternelles ; les célestes légions des Anges se réjouissent en ce jour ; car la dixième drachme était perdue, et elle a été retrouvée. O race trop heureuse qui a racheté l'humanité ! Dieu, qui a tout créé, naît d'une femme. Admirable nature, merveilleusement dotée, empruntant ce qu'elle n'était pas, restant ce qu'elle était. La divinité revêt la forme humaine : dites-moi, qui a jamais ouï rien de pareil ? Le Bon Pasteur est venu chercher ce qui s'était perdu ; il revêt la cuirasse[6] ; comme un soldat, il combat sous l'ar-

[1] Évangile selon saint Luc, ch. XXIV, v. 34 : « Surrexit Dominus vere. »

[2] Évangile selon saint Jean, ch. I, v. 9 : « Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. »

[3] Épître de saint Jacques, ch. II, v. 19 : « Dæmones credunt et contremiscunt. » La mort aussi tremble devant Jésus-Christ, parce que c'est lui qui l'a détruite, comme l'avait prédit le prophète Osée, ch. XIII, v. 14 : « Ero mors tua, o mors. »

[4] Évangile selon saint Luc, ch. XI, v. 22.

[5] Le poëte rappelle et explique dans ce verset et dans les suivants la parabole de la brebis et de la drachme perdues et retrouvées. Saint Luc, Évangile, ch. XV, v. 1 à 10.

[6] Par cette métaphore le poëte désigne le corps humain dont la di-

mure ; l'ennemi tombe terrassé sous ses propres traits, et toutes les armes dans lesquelles il mettait sa confiance sont enlevées [1], ses dépouilles dispersées, son butin arraché. Par sa lutte si courageuse Jésus-Christ nous a véritablement sauvés ; après la victoire il nous a conduits dans sa patrie, où il jouit d'une gloire éternelle.

III. Pour les saints Innocents.

Gloire à vous, ô Christ, Fils du Père miséricordieux, Dieu tout-puissant, vous que célèbre dans le ciel le chœur harmonieux des bienheureux qui habitent au-dessus des astres ; vous que chantent dans des hymnes éclatantes des légions d'enfants dans les régions supérieures, ces saints innocents que, par haine pour votre nom, un impie fit cruellement massacrer ; dans votre bonté, ô Christ, vous les récompensez maintenant dans les cieux et vous leur accordez une brillante réparation de leurs souffrances, vous leur prodiguez les dons de votre grâce, dont vous couronnez splendidement vos serviteurs. Accueillez favorablement leurs saintes prières, nous vous en supplions, et purifiez-nous des crimes de notre vie. Vous leur faites partager votre gloire ; dans votre clémence accordez-nous la grâce de votre protection. Vous les gratifiez de l'éclat d'une gloire éternelle ; faites-nous triompher sur cette terre. Qu'il ne devienne jamais le compagnon d'Hérode celui qui s'applique à chanter leurs louanges ; mais, Seigneur,

vinité se revêtit en Jésus-Christ pour combattre et pour vaincre le serpent. La chair était l'arme dont l'ennemi du genre humain s'était servi pour perdre le genre humain : la chair devint en Jésus-Christ l'instrument de sa défaite, et en s'attaquant à l'Homme-Dieu, il se jeta sur ses propres armes et se perça de ses propres traits.

[1] Évangile selon saint Luc, ch. XI, v. 22.

qu'il demeure éternellement auprès de vous en leur sainte compagnie.

IV. En l'honneur de saint Jean l'Évangeliste.

Jean, disciple vierge bien-aimé de Jésus-Christ, [1] vous qui, par amour pour lui, avez laissé dans la barque votre père charnel [2]; vous qui pour suivre le Messie avez dédaigné le tendre amour d'une épouse [3]; vous qui avez mérité de vous désaltérer dans les flots sacrés de son cœur [4]; vous qui, sur cette terre, avez vu la gloire du Fils de Dieu [5], gloire que les saints peuvent seuls contempler dans la vie éternelle, Jésus-Christ triomphant sur la croix vous a confié la garde de sa mère, afin que, vierge, vous preniez soin de la Vierge et que vous veillassiez à ses besoins. Enfermé dans une prison, accablé en vain de mauvais traitements, [6] vous êtes ravi de joie de donner au Christ le témoignage de votre amour : vous ressuscitez les morts et par le nom de Jésus vous triomphez du poison [7]. C'est à

[1] Saint Jean était le disciple bien-aimé de Jésus-Christ. « Hunc præ ceteris Jesus diligit : qui virgo ab eo electus, virgo in ævum permansit. » Bède le Vénérable.

[2] Zébédée. Saint Matthieu, ch. IV, v. 21 et 22.

[3] On lit dans le prologue de saint Jérôme sur l'Évangile de saint Jean : « Hic est Joannes evangelista, unus ex discipulis Domini, qui virgo a Deo electus est, quem de nuptiis volentem nubere vocavit Deus. »

[4] Dans la dernière cène saint Jean reposa sur le sein de Jésus-Christ. Bède le Vénérable dit à ce sujet : « Neque frustra in cœna supra pectus Domini Jesu recubuisse Joannes perhibetur : sed per hoc typice docetur quod cœlestis haustum sapientiæ ceteris excellentius de sanctissimo ejusdem pectoris fonte potaverit. »

[5] Saint Jean assista à la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

[6] *Actes des Apôtres*, ch. V, v. 18. — *Ibid.*, v. 40. — *Ibid.*, v. 41.

[7] La légende rapporte que saint Jean, tenant dans sa main une coupe empoisonnée, fit sur elle le signe de la croix, et que le poison en sortit sous la forme d'un petit serpent. De là est venu l'usage de repré-

vous que tout d'abord [1] le Père tout-puissant révèle son Verbe caché. Jean, disciple chéri de Jésus-Christ, recommandez-nous sans cesse auprès de Dieu par vos instantes prières.

senter saint Jean l'Évangéliste une coupe à la main, comme on peut le voir au portail de Notre-Dame de Paris, dans plusieurs autres cathédrales et dans les vitraux du moyen âge.

[1] Au commencement de son Évangile, saint Jean raconte la génération éternelle du Verbe dans un langage tellement sublime qu'il a frappé d'admiration les philosophes néo-platoniciens eux-mêmes, qui étaient très-hostiles au christianisme. Il a été donné à l'aigle de Pathmos de planer au-dessus des autres Évangélistes et de dévoiler mieux qu'aucun d'entre eux le mystère de la divinité de Jésus-Christ. Selon Bède le Vénérable, il dut ce privilége à sa chasteté.

SAINT ODON DE CLUNY.

Saint Odon naquit dans le Maine en 879. Après avoir reçu une éducation chrétienne, il fut reçu à l'âge de dix-neuf ans parmi les chanoines de Saint-Martin de Tours. Il alla étudier la dialectique et les arts libéraux à Paris sous Remi d'Auxerre. Il embrassa l'état monastique à la Baume, monastère de la Franche-Comté, dont il fut élu abbé ainsi que de celui de Cluny. Cette abbaye dut à saint Odon les institutions et l'observance de la règle qui la rendirent si célèbre dans la suite. Précurseur de saint Bernard, il travailla à rétablir la discipline monastique dans toute la France et même en Italie, où il fut appelé successivement par les papes Léon VII et Étienne VIII. Il revint mourir près du tombeau de saint Martin en 942. Indépendamment de ses ouvrages de piété et de son *Commentaire du livre de Job*, il composa des hymnes en l'honneur du saint Sacrement, de saint Martin et de sainte Madeleine.

HYMNE

Pour la fête de sainte Marie-Madeleine.

Louez, Église notre Mère, louez la clémence de Jésus-Christ, qui, par les sept dons de la grâce, a mis en fuite sept démons [1].

Marie, sœur de Lazare, qui a commis tant de fautes, du seuil même de l'enfer revient à la lumière du jour.

Malade et portant un vase plein de parfums [2], elle court vers le médecin, et la voix du médecin la guérit d'une foule de maux.

[1] Saint Marc, ch. XVI, v. 9, et saint Luc, ch. VIII, v. 2, rapportent que Jésus-Christ délivra sainte Marie-Madeleine de sept démons.

[2] Évangile selon saint Luc, ch. VII, v. 37 et suivants.

La componction de son cœur contrit, les flots de pleurs qui coulent de ses yeux et les actes de sa piété font pardonner ses fautes à cette pécheresse.

Après le scandale des écarts de la chair, le vase d'airain s'est transformé en un vase d'or, le vase d'opprobre est devenu un vase de gloire [1].

Elle voit Jésus victorieux sortir des enfers; elle est la première à jouir de cette vue délicieuse; car son amour était plus ardent que celui de tous les autres disciples [2].

Gloire à Dieu unique, dont la grâce se répand sous tant de formes, qui remet les péchés et les châtiments qu'ils méritent et récompense les justes.

[1] Ces expressions métaphoriques sont employées et expliquées par saint Paul, Épître II à Timothée, ch. II, v. 20, 21.

[2] Saint Marc, ch. XVI, v. 9 : « Surgens autem mane, prima sabbati, apparuit *primo* Mariæ Magdalenæ. » Les saintes femmes ont toujours été honorées d'une manière particulière dans l'Église au moyen âge. En effet le cœur des femmes a compris de suite cette religion de Jésus-Christ qui les affranchissait de la plus honteuse servitude. Aussi comme elles suivirent en pleurs Jésus gravissant le Calvaire! comme elles surent braver les soldats quand les Apôtres les plus forts, comme saint Pierre, les plus aimés, comme saint Jean, le reniaient ou l'abandonnaient! Comme elles étaient attentives à sa parole, comme Marie sœur de Lazare, et s'écriaient du sein de la foule comme cette mère : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté, les mamelles qui vous ont nourri! »

ANONYMES.

HYMNES.

I. Pour le jour de Pâques.

Vie des Saints, honneur des Anges, vie de tous les fidèles, Jésus, qui avez en mourant triomphé du prince de la mort [1],

Conservez vos serviteurs, que votre victoire remplit d'allégresse en ces jours de fête où la sainte Pâque est célébrée dans tout l'univers.

C'est en ce jour de Pâques que, revenant vainqueur des profondeurs de l'abîme et ressuscitant avec une foule nombreuse, vous vous êtes enlevé au-dessus des astres avec la chair que vous aviez revêtue.

Maintenant au haut des cieux, vous êtes le Seigneur éclatant de gloire; vous régnez, ô Dieu, au-dessus des cieux, d'où vous descendrez pour venir juger les hommes.

Élevez nos cœurs vers le trône céleste où vous êtes assis à la droite de votre Père; faites-nous ressusciter pour que nous ne soyons pas à jamais précipités au fond de l'abîme.

Qu'avec Vous votre Père ainsi que l'Esprit-Saint nous accordent cette grâce; c'est avec Eux que, Dieu unique, vous régnez éternellement dans les siècles des siècles.

[1] Saint Paul, Épître aux Hébreux, ch. II, v. 14.

II. Pour la dédicace d'une Église.

Heureuse cité, Jérusalem céleste [1], dont le nom annonce la paix, vous êtes bâtie dans les cieux avec des pierres vivantes [2], et comme une fiancée vous êtes couronnée d'une foule d'Anges qui vous accompagnent.

La nouvelle Jérusalem descend du ciel [3] parée comme une épouse qui va s'unir au Seigneur dans la chambre nuptiale : ses places et ses murailles sont de l'or le plus pur [4].

Ses portes aux larges ouvertures sont étincelantes de pierreries, et quiconque souffre en ce monde pour le nom de Jésus-Christ obtient l'honneur d'y entrer [5].

Les pierres, taillées et polies par les épreuves réitérées des souffrances [6], sont mises chacune en leur place par la main du souverain Architecte ; elles sont fixées pour jamais dans le saint édifice.

Jésus-Christ a été envoyé pour être la pierre angulaire qui réunit entre elles les autres pierres [7], Lui que la sainte

[1] Le poëte, faisant la description de cette cité bienheureuse, suit les traces de saint Jean.

[2] Saint Pierre, Épître I, ch. II, v. 4 et 5.

[3] Apocalypse, ch. XXI, v. 2 : « Et ego Joannes vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de cœlo a Deo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo. »

[4] Apocalypse, ch. XXI, v. 21 : « Et duodecim portæ, duodecim margaritæ sunt per singulas : et singulæ portæ erant ex singulis margaritis : et platea civitatis aurum mundum tanquam vitrum perlucidum. » Toutes ces expressions ont un sens symbolique : l'or représente la charité des habitants du ciel, le cristal leur pureté et leur chasteté, les pierres précieuses l'éclat de leurs vertus.

[5] Saint Matthieu, ch. V, v. 10 : « Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. »

[6] Les pierres vivantes, dont il a déjà été question et qui ne sont autre chose que les âmes des élus, sont en quelque sorte taillées et polies par les coups de la mauvaise fortune pour devenir propres à la construction de la cité éternelle. Saint Paul a dit, *Actes des Apôtres*, ch. XIV, v. 21 : « Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. »

[7] Isaïe, ch. XXVIII, v. 16 : « Ego autem mittam in fundamentis

Sion contient et en qui demeure éternellement le véritable croyant [1].

Cette cité chère et consacrée à Dieu retentit tout entière d'harmonieuses actions de grâces, de chants et de cris de joie, et célèbre avec enthousiasme la Trinité qui ne forme qu'un Dieu.

Dieu souverain, descendez dans le sanctuaire où nous vous implorons : accueillez dans votre grande bonté les prières et les vœux que nous vous adressons et accordez-nous ici pour l'éternité votre immense bénédiction.

Que dans ce lieu tous puissent voir réaliser l'objet de leurs demandes et posséder éternellement avec les Saints les grâces qu'ils y auront obtenues; qu'ils puissent entrer dans le paradis et y jouir du repos.

III. Pour la fete de saint Nicolas.

Que le royaume des cieux soit rempli d'allégresse, que tout l'univers tressaille de joie : la révolution du soleil ramène la fête de saint Nicolas [2].

C'est lui dont l'enfance eut de merveilleux vagissements et qui montra les prémices des vertus dès l'âge le plus tendre.

Le mercredi et le vendredi il ne pressait qu'une fois

Sion lapidem, lapidem probatum, angularem, pretiosum, in fundamento fundatum. » Jésus-Christ est la pierre angulaire de l'Église, parce qu'il en soutient l'édifice tout entier. La pierre angulaire réunit dans le sein de l'Église catholique les Juifs et les Gentils, qui sont ici comparés à deux murs.

[1] Cette pensée répond à celle que renferment ces paroles d'Isaïe ch. VII, v. 9 : « Si non credideritis, non permanebitis. »

[2] Saint Nicolas naquit à Patare, en Syrie. Il fut évêque de Myre, métropole de cette province, et souffrit pour la foi pendant la persécution de Dioclétien. En 325 il assista au concile de Nicée, où il compta parmi les trois cent dix-huit évêques qui condamnèrent l'arianisme et proclamèrent le Fils consubstantiel au Père.

les mamelles de sa mère, et déjà, dans cet âge si tendre, il faisait preuve d'abstinence.

De sa tombe découle une huile qui ne provient d'aucune olive, et le marbre ruisselle de sueur contre toutes les lois de la nature.

O vénérable pontife, bienfaiteur tendre et empressé de tous ceux qui vous implorent dans le danger avec une entière confiance,

Délivrez-nous du tribut de la mort; donnez-nous les priviléges de la vie, afin qu'après l'exil de la chair nous puissions participer à votre gloire.

O Dieu le Père, ô vous Jésus, son fils, et vous Esprit-Saint, accordez aux prières de Nicolas que nous devenions les citoyens du royaume des cieux.

IV. Pour le commun des Apôtres.

Que le ciel retentisse de louanges; que la terre soit remplie d'allégresse [1]; cette sainte solennité a pour objet la gloire des Apôtres.

O vous juges équitables du monde et vraies lumières de l'univers [2], écoutez les vœux que nous vous adressons du fond du cœur, écoutez les prières de nos bouches suppliantes.

O vous qui d'un mot fermez les portes du ciel et qui les ouvrez quand elles sont fermées, délivrez-nous de tous nos péchés, nous vous en supplions.

O vous de qui dépendent la santé et la maladie [3], guérissez les maux de nos cœurs et faites-y renaître les vertus,

[1] Ici le ciel et la terre sont des expressions métaphoriques qui désignent les habitants du ciel et les habitants de la terre, les anges et les hommes.

[2] Saint Matthieu, ch. XIX, v. 28, et saint Jean, ch. XX, v. 13.

[3] Jésus-Christ donna à ses disciples le pouvoir de guérir toutes les maladies. Saint Luc, ch. IX, v. 1, et saint Marc, ch. XVI, v. 18.

Afin que nous puissions participer aux joies éternelles lorsque Jésus-Christ viendra nous juger à la fin des siècles.

V. Pour le commun de plusieurs Martyrs.

Roi glorieux des Martyrs, couronne des confesseurs, vous qui faites entrer dans le royaume des cieux ceux qui méprisent le royaume de la terre,

Prêtez maintenant une oreille favorable à nos prières ; nous célébrons votre saint triomphe ; pardonnez-nous les fautes que nous avons commises.

Vous triomphez dans les Martyrs [1] et dans les Confesseurs trop avares de leur sang [2] ; vous triomphez de nos crimes en nous accordant le pardon.

VI. En l'honneur d'un confesseur.

Ce saint Confesseur du Seigneur, dont tous les peuples célèbrent la fête dans l'univers entier, a mérité en ce jour d'avoir le bonheur de monter au séjour des bienheureux.

Il fut pieux, sage, humble, pudique, sobre, chaste et paisible tant que la vie présente anima les membres de son corps.

Devant son tombeau sacré se presse une foule de malades dont les membres, languissants naguère, sont guéris, et, quelle que soit la maladie, ils recouvrent la santé.

Aussi c'est avec joie que notre chœur chante cette hymne en son honneur, afin que par l'intervention de ses pieux mérites nous jouissions du bonheur éternel.

[1] Jésus-Christ est le roi des martyrs ; les martyrs sont des soldats qui combattent et qui triomphent pour leur roi.

[2] Les confesseurs, tout en confessant la foi de Jésus-Christ, n'ont point souffert le martyre.

VII. Pour la fête de tous les Saints.

Jésus, Rédempteur de tous les hommes, conservez vos serviteurs. Que les saintes prières de la bienheureuse Vierge apaisent votre colère.

Bienheureuses légions des Esprits célestes, faites disparaître les maux passés, présents et futurs.

Prophètes du Juge éternel, nous vous en supplions humblement, sauvez-nous par vos prières.

Illustres Martyrs de Dieu, lumineux Confesseurs, transportez-nous par l'intercession de vos prières dans le céleste séjour.

Chœur des Vierges saintes et de tous les Moines, faites-nous partager avec tous les saints la présence de Jésus-Christ.

Extirpez du milieu des fidèles la foule des infidèles, afin que nous n'en puissions que mieux rendre à Jésus-Christ toutes les louanges qui lui sont dues.

VIII. Pour l'Assomption de la Vierge Marie.

Que vous resplendissez d'une lumière glorieuse, royale fille de la race de David, sublime Vierge Marie, qui siégez au-dessus de tous les habitants des cieux!

Mère et vierge tout à la fois, sans perdre l'honneur de votre virginité, vous avez préparé, dans vos saintes entrailles, le palais de votre cœur au Seigneur du ciel; et le divin Jésus en est sorti avec un corps.

Tout l'univers l'adore avec vénération, tout genou fléchit religieusement devant lui, et par votre intervention nous lui demandons qu'il écarte les ténèbres et nous donne les joies de la lumière.

Père de toute lumière [1], faites-nous cette grâce par votre

[1] Épître catholique de saint Jacques, ch. 1, v. 17 : « Omne datum op-

propre Fils et par l'Esprit-Saint, qui vit avec vous dans les cieux étincelants, qui y règne et gouverne tous les siècles.

IX. En l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie.

O mère, ô sainte Église, tressaillez d'allégresse au fond de vos entrailles, vous qui avez à célébrer la fête sacrée de sainte Marie. Applaudissez, astres du ciel, régions de la terre et flots de la mer.

Magnifique est son enfantement; sa vie brille par de saintes actions et un honneur éternel la couronne.

Vierge, elle a enfanté et elle est restée vierge; elle a allaité Dieu lui-même du lait de ses mamelles, et, prosternée et toute tremblante, elle portait dans ses bras Celui qui porte tout.

O Mère dont l'heureux enfantement est célébré par tant de cantiques, Porte royale éternellement close [1], Étoile du monde passager, royale tige d'une royale fleur,

Nous vous supplions maintenant humblement, sainte Mère de Dieu, fiancée du Roi éternel, de nous protéger en tout temps et en tout lieu par votre grâce bienfaisante.

Obtenez-nous, bienheureuse Vierge, par vos saintes prières, le doux bienfait d'une longue paix; obtenez-nous encore la jouissance éternelle du bienheureux royaume.

Accordez-nous cette grâce, Père tout-puissant, et vous Fils unique du Père, et vous Esprit-Saint, qui procédez de tous deux, Dieu unique, qui régnez seul de toute éternité dans les siècles des siècles.

timum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum, apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio. »

[1] La porte close d'Ézéchiel (ch. XLIV, v. 1 à 3) est la figure de la Vierge.

LE B. FULBERT DE CHARTRES.

On ne connaît ni les parents ni le pays du bienheureux Fulbert. Lui-même dit dans une de ses poésies que, sans appui de richesses ou de naissance, Dieu l'a fait monter sur la chaire épiscopale comme le pauvre élevé de son fumier. Il fit ses études à Reims, sous Gerbert, et fut chargé de diriger l'école de la ville de Chartres. Il joignit la connaissance de l'hébreu à celle des lettres latines et de la médecine. Il fut nommé abbé de Ferrières vers l'an 1004 et élu évêque de Chartres en 1007. On voit par ses lettres qu'il était consulté par tous les personnages illustres de son temps. Il assista au concile que le roi Robert assembla à Chelles. Son église cathédrale fut réduite en cendres en 1020; il la fit réédifier. « Les lettres de Fulbert, dit M. l'abbé Rohrbacher, sont écrites avec beaucoup de grâce et d'esprit, d'un style aisé et délicat. » Le savant historien ecclésiastique ajoute que, pour la doctrine, Fulbert de Chartres mérite de compter parmi les pères de l'Église.

Hymne pascale.

Chœur de la Jérusalem nouvelle, faites entendre de nouveau vos chants harmonieux. Honorez par des joies sans excès la fête de Pâques.

C'est en ce jour que Jésus-Christ, lion invincible [1], foulant aux pieds le serpent écrasé, fait retentir sa voix vivante et ressuscite ceux qui dorment du sommeil de la mort [2].

L'enfer criminel rejette la proie qu'il avait engloutie; des légions affranchies de leur captivité accompagnent Jésus.

[1] *Apocalypse*, ch. v, v. 5 : « Vicit leo de tribu Juda, radix David. »

[2] Il s'agit ici de la mort spirituelle de l'âme, dont Jésus-Christ nous a délivrés par la salutaire prédication de l'Évangile.

Il triomphe splendidement et d'une manière digne de sa grandeur : il ne fait qu'un seul empire de la patrie du ciel et de la patrie terrestre[1].

Nous ses soldats, nous prions humblement notre Roi dans nos cantiques, afin qu'il nous admette dans son palais magnifique.

Gloire au Père tout-puissant, honneur au Fils et au Saint-Esprit à jamais dans les siècles sans fin.

[1] Jésus-Christ a ouvert aux hommes les portes du ciel et les a réunis aux légions des anges, de sorte que les habitants de la terre et du ciel ne forment qu'une seule république, la Jérusalem céleste.

ROBERT, ROI DE FRANCE.

Robert Ier, roi de France, régna de l'an 996 à l'an 1031. Il fut à juste titre surnommé LE PIEUX. Avant contracté avec Berthe, sa parente, un mariage que les canons déclaraient illégitime, il se soumit aux censures de l'Église, répudia cette princesse et expia sa faute. Il s'adonna avec ferveur à toutes les œuvres de religion. Sa bonté envers les pauvres était inépuisable, et l'histoire en fournit les preuves les plus touchantes. Il cultivait les lettres et la musique, dirigeait le chœur et chantait avec les moines dans l'église de Saint-Denis, comme avait fait autrefois Charlemagne dans la chapelle de son palais. Ce fut sous son règne qu'eut lieu l'élection de Gerbert, premier pape français sous le nom de Silvestre II. Helgald, auteur contemporain, rapporte les paroles sorties de la bouche du peuple escortant le corps du roi Robert jusqu'à Saint-Denis : « Roi du ciel, Dieu bon, pourquoi nous faire mourir en nous enlevant un si bon père pour l'unir à vous ? Sous l'empire de Robert nous étions en sûreté, nous ne craignions personne. Au tendre père, au père du sénat, au père de tous les hommes de bien félicité, gloire, demeure éternelle avec Jésus-Christ, le Roi des rois! » Cette oraison funèbre est un plaidoyer bien éloquent contre les injustices des historiens. La séquence *Veni, sancte Spiritus* est d'une élévation de pensée et d'une majesté de style qui la placent bien au-dessus de tout ce que l'antiquité profane a produit dans le genre lyrique. Il ne faut point s'en étonner : pour nous servir de l'expression de Bossuet, il n'y a que chez les Hébreux d'abord et chez les chrétiens ensuite *que la poésie soit venue par enthousiasme.* Nos poëtes ne sont pas, comme les poëtes profanes, des littérateurs de métier qui s'évertuent à parer de tous les artifices du langage des fables stupides, des idées morales incomplètes ou fausses, des sentiments qui nous sont complétement étrangers, ou que nous ne devons pas partager si nous voulons rester chrétiens. Au contraire, leur âme se répand tout entière dans leurs écrits; leur piété et leur vertu est la première source de leur inspiration; la vérité chrétienne, à la lumière de laquelle nous avons tous besoin de marcher, est le flambeau qui les éclaire et qui guide tous leurs pas; et s'il est vrai que tout ce qui part

du cœur doit aller au cœur, en les lisant tout homme dont le sens est droit, dont l'âme est sensible à la vérité, dont le cœur n'a pas encore été complétement desséché par l'étude *exclusive* des auteurs païens éprouvera une émotion profonde et partagera l'enthousiasme qui les anime et qui donne à leur poésie tant de force et de vie. Alors il ne pourra plus admirer le fond sans admirer la forme elle-même, qui est si simple, si bien appropriée à la pensée chrétienne et qui, disons-le aussi, est bien plus lyrique que la forme ancienne. Mais il admirera surtout ce caractère de vérité et de sincérité qui brille en eux et qui est la seule marque de la véritable inspiration poétique. Il reconnaîtra que ce caractère, qui les rend sublimes, les rend aussi éminemment propres à l'éducation publique. Il n'y a que ceux qui ont pratiqué eux-mêmes les vertus chrétiennes qui puissent inspirer aux autres la ferme volonté de les pratiquer. Si donc le but de l'éducation est de former le cœur aussi bien que l'esprit des jeunes gens et d'en faire des hommes religieux, il faut nécessairement faire une part dans l'éducation aux poëtes chrétiens, qui furent tous des hommes illustres par leur piété et par leurs vertus aussi bien que par leurs talents et par leur savoir; il ne faut pas enfin que des écrivains qui, dans le sens spirituel du mot, parlent une langue complétement différente de la nôtre et qui n'ont ni les mêmes mœurs, ni les mêmes habitudes, ni les mêmes idées, parce qu'ils n'ont pas la même religion, aient seuls le privilége de nous intéresser, d'être recommandés à notre admiration et pour ainsi dire de s'emparer de notre âme tout entière dès notre jeunesse et de la rendre désormais insensible à toute beauté littéraire ou morale qui ne porte pas leur livrée.

SÉQUENCES.

I. Pour le jour de la Pentecôte.

Grâce du Saint-Esprit, habitez en nous. Faites de notre cœur votre séjour et chassez-en tous les vices de l'âme [1]. Esprit-Saint, qui répandez la lumière sur toutes choses, dissipez les horribles ténèbres de notre âme. Esprit-Saint, qui aimez toujours les sages pensées, versez généreuse-

[1] Saint Paul, Ep. I aux Corinth. ch. VI, v. 19. Saint Augustin a dit : « Mundus habitator mundam quærit domum. »

ment votre onction dans nos sens. Esprit-Saint, qui purifiez toutes les souillures, purifiez l'œil de notre être intérieur, afin que nous puissions voir notre Père suprême, que peuvent seulement contempler de leurs propres yeux ceux qui ont le cœur pur [1]. Vous avez inspiré les prophètes pour qu'ils pussent par avance chanter les louanges éclatantes de Jésus-Christ [2]. Vous avez donné la force aux Apôtres pour aller propager par tout l'univers le triomphe de Jésus-Christ [3]. Quand le Dieu du ciel, de la terre et des mers a tout créé par sa seule parole, votre souffle, Esprit-Saint, volait sur les ondes [4] ; vous les avez remplies de votre grâce et vous les avez fécondées pour qu'elles pussent régénérer l'homme et vivifier son âme [5].

Seigneur, vous avez divisé le monde par des idiomes différents [6], mais vous l'avez réuni par la religion. O le meilleur des maîtres, vous rappelez les idolâtres au culte de Dieu. O Saint-Esprit, accueillez favorablement les prières que nous vous adressons humblement; nous

[1] Saint Matthieu, ch. v, v. 8 : « Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. »

[2] Saint Pierre exprime la même pensée, Épître II, ch. I, v. 29 : « Non voluntate humana allata est aliquando prophetia, sed Spiritu Sancto inspirati locuti sunt sancti Dei homines. »

[3] Avant la résurrection de Jésus-Christ les Apôtres avaient tellement peur des Juifs (voyez saint Jean, ch. xx, v. 19) qu'ils restaient enfermés chez eux. Mais après la résurrection, lorsqu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, un changement complet se fit en eux, et ils prêchèrent Jésus-Christ sans craindre ni les menaces, ni les persécutions, ni les supplices.

[4] Genèse, ch. I, v. 2 : « Spiritus Domini ferebatur super aquas. »

[5] Le Saint-Esprit sanctifie les eaux du baptême et leur donne une fécondité spirituelle, pour qu'elles puissent régénérer l'homme et vivifier son âme.

[6] La confusion des langues causa la division des descendants de Noé en plusieurs peuples qui embrassèrent des genres de vie et des cultes différents. Les apôtres, grâce au don des langues, purent ramener les peuples de la terre ainsi divisés du culte des idoles au culte du vrai Dieu.

croyons que sans vous toutes les prières sont vaines et indignes d'approcher des oreilles de Dieu. Esprit-Saint, objet de nos désirs, vous qui avez inspiré les Saints de tous les siècles, aujourd'hui, en régénérant les Apôtres de Jésus-Christ par un don miraculeux et inouï dans tous les siècles [1], vous avez fait de ce jour un jour de gloire.

II. En l'honneur du Saint-Esprit.

Venez, Esprit-Saint, et faites luire sur nous du haut du ciel un rayon de votre lumière.

Venez, père des pauvres [2]; venez, dispensateur des dons; venez, lumière des cœurs.

Consolateur plein de bonté, doux hôte de notre âme, vous êtes pour elle un doux rafraîchissement.

Au milieu des travaux, vous êtes notre repos; dans le feu des passions, vous êtes notre modérateur [3]; dans les pleurs, vous êtes notre consolation.

[1] Nous avous trouvé le mot « novans » dans le manuscrit 904 de la biblioth. imp. Cette leçon nous paraît préférable à *donans*, qui nous est présenté par Clichtove et par Daniel, et répond mieux à l'idée exprimée plus haut. En effet, après la mort de Jésus-Christ, les Apôtres étaient découragés; saint Pierre lui-même, leur chef (saint Jean, ch. XXI, v. 3), avait dit : « Vado piscari; » et les autres avaient répondu : « Venimus et nos tecum. » En un mot, ils étaient redevenus pêcheurs, et rien ne faisait pressentir en eux le grand rôle que la Providence devait leur faire remplir dans l'histoire de l'humanité. Cependant, quelque temps après, ils se réunirent tous, prirent la croix de Jésus-Christ, et résolurent de la faire adorer dans la ville où ils venaient de se cacher et de la porter même jusqu'au bout du monde. Ils étaient donc devenus des hommes nouveaux, et le don miraculeux du Saint-Esprit ainsi que la vue de Jésus-Christ ressuscité peuvent seuls expliquer un changement si complet.

[2] Saint Matthieu, ch. v, v. 3 : « Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. »

[3] Le Saint-Esprit tempère en nous le feu des passions charnelles. Aussi est-il figuré dans l'Ancien Testament par cette nuée qui protégeait

Heureuse lumière, éclairez le fond des cœurs de vos fidèles.

Sans votre grâce rien dans l'homme n'est pur, rien n'est innocent.

Lavez ce qui est souillé; arrosez ce qui est aride; guérissez ce qui est malade.

Amollissez ce qui est dur; réchauffez ce qui est froid; redressez ce qui est dévié.

Accordez vos sept dons aux fidèles qui mettent en vous toute leur confiance.

Donnez-leur le mérite de la vertu; conduisez-les au port du salut; donnez-leur la joie éternelle.

daus le désert les enfants d'Israël contre les ardeurs du soleil, et représenté dans le Nouveau par la nuée lumineuse qui couvrit les disciples de Notre-Seigneur sur la sainte montagne pendant sa transfiguration.

SAINT PIERRE DAMIEN.

Saint Pierre Damien naquit à Ravenne en 1007. Apres avoir fait ses études à Faënza et à Parme, il entra au monastère de Sainte-Croix de Font-Avellane, dont il fut élu abbé en 1042. Il avait déjà rendu de grands services à l'Église lorsqu'en 1057 Étienne IX le nomma évêque d'Ostie malgré sa résistance et premier des cardinaux. Il fut chargé de plusieurs affaires importantes. Il vint en France en 1063, et passa quelque temps au monastère, de Cluny, où il composa probablement les deux hymnes qui suivent. Il mourut à Faënza en 1072. Ses ouvrages portent l'empreinte d'un esprit cultivé et renferment de précieux documents pour l'histoire de l'Église et en particulier des ordres monastiques. Les peintures qu'il fait des vices de son temps ou plutôt des vices de tous les temps peuvent être comparées au point de vue littéraire à celles de Juvénal, de Tacite et de Suétone. Si ce parallèle tentait quelque esprit curieux et impartial, nous indiquerions quelques fragments de deux auteurs chrétiens, Jean de Salisbury et saint Ælred, ami et disciple de saint Bernard.

HYMNES.

I. En l'honneur de la Bienheureuse Vierge.

Que la terre tout entière se réjouisse; que les cieux retentissent d'actions de grâces; qu'ils entonnent des hymnes devant le lit de la Vierge.

Cette Vierge qui porte le Verbe dans son sein devient la porte du paradis. Celle qui a rendu Dieu au monde nous a ouvert le ciel.

Bienheureux enfantement! affranchie de la loi imposée

à Eve, elle a conçu sans le concours de l'homme, et elle a enfanté sans douleur.

Le sein fécond de Marie a porté la rançon du monde; et nous nous glorifions d'être délivrés d'une dette accablante.

Le Fils du Père la remplit, le Saint-Esprit la couvre de son ombre : les chastes entrailles de la Vierge sainte deviennent le ciel.

Gloire à vous, ô Très-Haut, qui êtes né de la Vierge; honneur ineffable au Père et au Saint-Esprit.

II. En l'honneur de saint André.

Autrefois pêcheur de poissons, maintenant pêcheur d'hommes, André, arrachez-nous dans vos filets du milieu des flots du monde.

Frère de Pierre par la naissance, vous l'êtes encore par votre genre de mort : une même chair vous a enfantés, et la croix a fait de vous des frères pour le ciel.

O race vraiment noble! O couronne égale au mérite! Les saints pères de l'Église sont également les fils de la croix.

Vous avez devancé votre frère auprès de Jésus, et votre vie a été pour lui un modèle de courage. Soyez aussi pour nous autres misérables un guide dans le chemin de la béatitude.

Gloire au Père, qui n'a pas été engendré, honneur à son Fils unique; gloire suprême à l'Esprit-Saint, égal à l'un et à l'autre.

GODESCHALK.

Godeschalk était un moine du onzième siècle sur la vie duquel il ne nous reste aucun détail. Il ne faut pas le confondre avec un autre Godeschalk qui vécut au dixième siècle.

Séquence en l'honneur de sainte Marie-Madeleine [1].

Gloire à vous, ô Christ, vous qui êtes le Créateur du ciel, de la terre, de la mer, des anges et des hommes; vous le seul que nous confessons Dieu et homme; vous qui êtes venu pour sauver les pécheurs [2] et qui, sans avoir péché, avez subi le châtiment du péché. Au sein du troupeau des pécheurs vous avez visité Marie-Madeleine ainsi que la Chananéenne [3]. Vous les avez réconfortées toutes deux dans un même festin, l'une avec les miettes de votre Verbe divin, l'autre avec la liqueur de votre coupe [4]; quand dans la mai-

[1] Dans cette pièce, remarquable par la simplicité du style et la sublimité des pensées, le poëte raconte la conversion de sainte Marie-Madeleine, que saint François de Sales a appelée la reine des pécheurs repentants. L'histoire de la sœur de Lazare est si touchante que presque tous les poëtes du moyen âge en ont fait le sujet de leurs chants.

[2] Saint Paul, Épître I à Timothée, ch. I, v. 15 : « Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere. »

[3] Saint Matthieu, ch. XV, v. 22 à 29.

[4] Dans le festin spirituel dont parle l'auteur, la Chananéenne et sainte Marie-Madeleine eurent chacune la part qu'elles demandaient. La première obtint la guérison de sa fille, la seconde, pour nous servir de l'expression du Psalmiste (Psaume LXXIX, v. 6), fut nourrie du pain des larmes et abreuvée du calice des pleurs que son repentir lui fit répandre.

son de Simon le Lépreux vous avez pris place au festin symbolique[1], le pharisien murmurait[2] tandis qu'elle pleurait, cette femme qui avait conscience de ses péchés. Le pécheur méprise celle qui a péché comme lui : vous qui êtes pur de toute faute, vous écoutez la pénitente ; vous la purifiez de ses souillures ; vous l'aimez pour la rendre vraiment belle. Elle embrasse les pieds du Seigneur, les arrose de ses larmes, les essuie de ses cheveux ; en les lavant et en les essuyant elle les frotte de parfums et elle les couvre de baisers. Voilà les festins qui vous plaisent, ô sagesse éternelle du Père. Vous êtes né d'une Vierge, et vous n'avez pas dédaigné d'être touché par une pécheresse ; vous avez été invité par le Pharisien et vous vous êtes rassasié des mets que vous a offerts Marie. Vous pardonnez beaucoup à qui a beaucoup aimé [3] et ne retombe plus dans le péché. Par les sept dons de votre Esprit vous la purifiez de sept démons. Quand vous êtes ressuscité d'entre les morts, vous lui avez accordé la faveur de vous voir la première. Vous en faites, ô Jésus, la figure de l'Église des gentils, que vous appelez à la table des enfants de Dieu [4] quoiqu'elle soit étrangère : l'orgueilleux Pharisien la méprise au milieu du festin de la loi et de la grâce [5] ; la lèpre de l'hérésie le tourmente [6]. Vous savez

[1] La conversion de la pécheresse était une sorte de nourriture spirituelle pour Jésus-Christ lui-même, qui a dit (Évangile selon saint Jean, ch. IV, v. 34) : « Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. »

[2] Saint Luc, ch. VII, v. 39.

[3] Saint Luc, Évangile, ch. VII, v. 47 : « Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. »

[4] L'Église des gentils, bien qu'étrangère, fut jugée digne d'être appelée à la table des fils de Dieu, c'est-à-dire des Juifs, et de recevoir la nourriture spirituelle de la foi et des sacrements. Sainte Marie-Madeleine est la figure de cette Église.

[5] Le Pharisien orgueilleux, qui méprise la pécheresse, représente le peuple juif, qui vit avec jalousie que les gentils étaient appelés à la connaissance du vrai Dieu.

[6] Cette lèpre rappelle l'obstination avec laquelle les Juifs préférèrent

ce qu'elle est, cette femme : elle vous touche, parce qu'elle est pécheresse et repentante. Que serait devenue la malade si elle n'eût reçu aucun remède et si le médecin n'était pas venu? Puissant Roi des rois, qui régnez sur tous, sauvez-nous; purifiez les pécheurs de tous leurs crimes, ô espérance et gloire des Saints!

la circoncision et les cérémonies de la loi mosaïque aux sacrements de la loi nouvelle.

ANONYMES.

SÉQUENCES.

I. Sur la venue du Seigneur.

Salut éternel, vie inépuisable du monde, éternelle lumière, notre véritable rédemption, vous avez pitié des générations humaines qui succombent sous les coups du tentateur. Sans quitter le royaume des cieux[1], dans votre bonté, vous descendez jusqu'aux régions inférieures[2]. Par un mouvement spontané de votre grâce, vous avez revêtu notre humanité, vous avez sauvé sur la terre tout ce qui était perdu en apportant la joie au monde[3]. O Christ, purifiez nos âmes et nos corps, afin d'y habiter comme dans une lumineuse demeure[4]; accordez-nous dans votre premier avénement la grâce de notre justification, dans le second celle du salut, afin qu'au jour de grande lumière, lorsque vous jugerez l'univers, vêtus d'une robe sans tache, nous suivions immédiatement vos pas partout où nous les verrons[5].

[1] Jésus-Christ en se faisant homme n'a point quitté les cieux et ne s'est point séparé du Père. C'est pourquoi il a dit à Philippe (Évangile selon saint Jean, ch. XIV, v. 9) : « Qui videt me videt et Patrem. »

[2] Saint Paul, Épître à Tite, ch. III, v. 5.

[3] Dans saint Luc, ch. II, v. 10, l'Ange dit aux pasteurs : « Ecce evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est hodie Salvator mundi. »

[4] Voyez le développement de cette pensée dans saint Paul, Épître I aux Corinthiens, ch. III, v. 16, 17, et ch. IV, v. 19, 20.

[5] Tiré de l'*Apocalypse*, ch. XIV, v. 4, où saint Jean représente les élus suivant l'Agneau partout où il dirige ses pas.

II. Sur l'avènement du Seigneur.

Peuple qui vas recevoir Celui qui règne éternellement dans les siècles des siècles, célèbre dévotement ses louanges; rends à ton créateur ce qui lui est dû. C'est lui que célèbrent avec joie les célestes légions remplies d'allégresse par sa présence; c'est lui qu'attendent toutes les créatures de la terre pour comparaître devant sa face; il est sévère dans ses jugements, mais il est miséricordieux dans sa puissance. O Christ, vous qui avez daigné souffrir pour nous un cruel supplice, sauvez-nous dans votre clémence; vous qui effacez les souillures du siècle, faites-nous pénétrer dans le séjour éclatant du royaume des cieux. Source véritable du salut, dissipez nos périls; afin que tout devienne pur, accordez-nous la paix; faites que, sauvés ici-bas par votre miséricorde, nous puissions plus tard avoir la joie de parvenir au royaume des cieux, ô vous qui régnez dans les siècles infinis.

III. Pour la fête de l'apôtre saint André.

Que l'Église universelle célèbre dignement par ses chants la sainte et glorieuse fête de ce jour; qu'elle chante les mérites infinis du plus doux des Saints, de l'apôtre André, brillant de l'éclat de la grâce. Lorsqu'il eut appris de Jean-Baptiste la venue de Celui qui devait racheter les pécheurs [1], il se hâta d'entrer dans sa maison et d'entendre ses paroles. Et, ayant rencontré son frère Barjona [2], il lui dit avec enthousiasme : « Nous avons trouvé le Messie; » et il l'emmena jouir de la douce présence du Sauveur. Jésus-Christ, dans sa bonté, l'appela, lui, simple marinier, et

[1] Évangile selon saint Jean, ch. I, v. 40.

[2] Saint Pierre est appelé, dans l'Évangile de saint Matthieu, Barjona, c'est-à-dire fils de Jonas; *bar* est un mot hébreu qui veut dire *fils*.

changea en mission d'apôtre son métier de pêcheur. Après le grand jour de la fête de Pâques, l'Esprit-Saint illumina son âme de sa grâce éclatante, pour qu'il allât prêcher aux peuples la pénitence et proclamer la miséricorde de Dieu le Père, qui nous a envoyé son Fils. Félicitez-vous d'avoir eu un tel père, Achaïe [1], vous qu'il a éclairée de sa doctrine salutaire et qu'il a honorée par une foule de miracles de toutes sortes : et vous, Égée, cruel bourreau, pleurez et gémissez; précipité au fond des enfers, vous êtes condamné à une mort éternelle. Mais vous, André, grâce à la croix, le bonheur et la joie vous attendent; déjà vous contemplez votre roi, déjà vous l'adorez; déjà, André, vous jouissez de sa présence; déjà vous respirez la suave odeur qu'exhale l'arome du divin amour [2]. Soyez donc pour nous cette admirable douceur qui répand dans le cœur le baume de la vie céleste.

[1] Saint André prêcha la foi chrétienne en Achaïe et fonda l'Église de Patras dans ce pays.

[2] L'amour suprême que Dieu inspire à ses élus est en quelque sorte une odeur plus douce et plus agréable que celle des aromes les plus précieux, une fleur dont le parfum les plonge dans une ivresse et dans une extase continuelles. La pieuse ardeur avec laquelle le fidèle chérit les saints dont il demande habituellement l'intercession est également une odeur suave et merveilleuse (« inclyta dulcedo ») qui lui donne un avant-goût du plaisir suprême que fait goûter aux élus la présence continuelle de Celui qui est la source de toute beauté.

PIERRE ABAILARD.

Pierre Abailard naquit à Palais, près de Nantes, en 1079. Il vint à Paris pour suivre les leçons de Guillaume de Champeaux et professa successivement à Melun, à Corbeil et à Paris. Il se fit religieux à Saint-Denis, puis reprit ses cours à Saint-Denis et à Provins. Il avait souvent plus de trois mille auditeurs. Ce fait est une preuve de l'activité intellectuelle de cette époque, que l'ignorance et la mauvaise foi ont qualifiée de barbare. Abailard se laissa entraîner à plusieurs erreurs qui furent condamnées par le saint-siége sur les plaintes de saint Bernard. Il eut le projet de se rendre à Rome pour se justifier ; mais il fut retenu au monastère de Cluny par Pierre le Vénérable, qui le convertit par sa douceur et par sa piété, obtint son pardon d'Innocent II et le réconcilia avec saint Bernard. Accablé d'infirmités, il fut envoyé au monastère de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône; il y mourut en 1142, à l'âge de soixante-trois ans. Abailard était un esprit éminent : sa pénitence et ses malheurs nous ont autorisé à publier ici quelques-unes de ses poésies, qui donnent une idée favorable de sa foi en même temps qu'elles ont fait voir dans le texte que, tout en préférant l'usage de la poésie latine rimée, les auteurs du douzième siècle ne connaissaient pas moins la poésie métrique.

I. Vers composés pour son fils Astralabe.

Astralabe, cher fils, toi qui adoucis l'amertume des jours de ton père, je te laisse ces quelques conseils dans l'intérêt de ton éducation. Aie plutôt le désir d'apprendre que celui d'enseigner; car par l'enseignement tu profites aux autres, tandis que tu trouves dans l'étude un profit pour toi-même. Lorsque tu n'auras plus rien à apprendre, cesse seulement alors d'étudier ; mais ne dis pas auparavant qu'il te faut t'arrêter. Ne t'occupe pas de celui qui parle,

mais de ce qu'il dit : une bonne parole fait l'éloge de son auteur. C'est du fruit des arbres, non des feuilles, que l'on se nourrit; tu devras préférer le sens des paroles aux paroles elles-mêmes. Que la persuasion pour s'emparer des esprits ait recours aux ornements du langage, soit; mais que la science ait toujours la plus large part. L'abondance des paroles ne sert qu'à déguiser la pauvreté du fond; on sait que celui qui se trompe multiplie ses détours.

Quand tu verras quelqu'un se contredire, sois persuadé que sa science n'a rien de certain. Le sot change avec la même mobilité que la lune; mais, fixe comme le soleil, le sage demeure toujours lui-même. L'esprit aveugle du sot erre tantôt ici, tantôt là; l'esprit prévoyant du sage marche partout d'un pas assuré : il réfléchit longtemps d'avance pour parler sagement, de peur d'avoir la honte de devenir son propre accusateur.

Un fils sage est une grande bénédiction pour ses parents; un fils insensé fait leur honte et leur douleur. Un roi sans sagesse est un âne paré de l'éclat d'un diadème; il est aussi dangereux pour lui-même que pour les autres. Un roi qui n'a pas le courage d'apprendre à écrire est souvent obligé de dévoiler ses secrets. Le sage considère la fin de toute chose; l'insensé n'en voit que le commencement : or c'est la fin seule qui mérite des louanges. Fais attention aux paroles des savants et aux actions des gens de bien; que ton cœur en soit toujours avide. Nul ne devient un sage parce qu'il est doué d'un esprit vif et pénétrant; ce sont plutôt les mœurs et une vie honnête qui le forment. La sagesse se prouve par des faits, non par des paroles; une si grande faveur n'a été donnée qu'aux seuls gens de bien. Applique-toi d'abord à faire le bien, puis à l'enseigner, afin de ne pas être en désaccord avec toi-même.

Lis souvent, je t'en prie, les saintes Écritures; et si tu lis d'autres ouvrages, que ce ne soit qu'à cause d'elles. C'est le propre de l'homme juste de rendre à chacun ce qui lui

appartient; le propre de l'homme fort est de ne pas chanceler dans l'adversité; de l'homme modeste, de mettre un frein aux passions désordonnées de son cœur, surtout lorsque surviennent des jours prospères. De même que la force sert de rempart contre l'adversité, de même souvent le bonheur a besoin de la modération; la justice n'est quelque chose que lorsqu'elle s'appuie sur de telles bases, qu'elle résiste à l'infortune et qu'elle ne se relâche pas dans les jours heureux.

Que le culte de la Divinité soit ton principal soin; que la crainte et l'amour de Dieu règnent toujours dans ton cœur. Jamais on ne craindra et on n'aimera Dieu comme il le faut si l'on ne le connaît pas comme il convient de le connaître. Plus Dieu est au-dessus de toutes les créatures, plus il doit être aimé; et, après lui, chacun suivant son rang; car plus un être est bon, plus il est digne d'être aimé; plus il est cher à Dieu, plus il doit l'être à toi-même. Qui devons-nous aimer, si ce n'est à cause de lui? Que cet amour divin soit la seule fin de toutes tes actions. Ne cherche pas ta propre gloire, mais celle du Seigneur; ce n'est pas pour toi que tu vis, c'est pour tous et par-dessus tout pour Dieu. Fais attention en tout à ne pas porter atteinte à ta réputation, dans l'intérêt général et dans le tien en particulier. Nos fautes passées font croire forcément à des fautes nouvelles; la vie passée paraît un sûr garant de l'existence qui reste à parcourir. Évite autant que tu le pourras d'être un objet de scandale pour les hommes, afin de ne pas encourir le danger d'être un scandale pour Dieu. Fuis toujours la société des méchants et réjouis-toi du commerce d'un ami vertueux. Il vaut mieux être l'ami que le parent de gens de bien; car c'est une marque de vertu, tandis que dans l'autre cas c'est une prérogative de la naissance. N'aie jamais, mon fils, la présomption de tenter Dieu; appuie-toi sur ce qui peut te servir d'appui, et tu mériteras ainsi son assistance. La suprême bonté de Dieu, qui dis-

pose tout pour le mieux, sait distinguer le bien du mal. Jamais les consolations ne font défaut au juste dans l'adversité, puisqu'il sait que le malheur lui-même est un bien. On peut enfreindre les volontés des puissances terrestres; mais sache que les ordres du ciel doivent être exécutés sur-le-champ. Si on t'ordonne quelque chose qui soit contraire aux commandements de Dieu, qu'aucun engagement ne t'entraîne à agir contre le Seigneur [1]. Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi-même, ne le fais à personne; ce que tu veux qu'on fasse pour toi, fais-le aussi à l'égard des autres.

Un véritable ami est le plus grand des biens qui nous viennent de Dieu [2]; il est préférable à toutes les richesses. Jamais on ne sera pauvre quand on possédera ce trésor, d'autant plus précieux qu'il est plus rare. On peut avoir beaucoup de frères; mais il est rare de trouver un ami parmi eux. C'est la nature qui crée les frères; c'est la sympathie qui fait les amis. Quelqu'un demande-t-il, fait-il quelque chose qui blesse l'honnêteté, il transgresse les bornes et la loi de l'amitié. Écouter les prières criminelles d'un ami, c'est s'écarter du sentier de l'amitié; celui qui par sa demande entraîne dans une voie si funeste est plus coupable que celui qui s'y laisse aller, vaincu par la prière. Le Seigneur ne te force pas d'aimer quelqu'un plus que toi; il ne t'aime pas celui qui peut t'adresser une demande déshonorante; non-seulement ne fais rien de honteux, mais

[1] Actes des Apôtres, ch. v, v. 29 : « Obedire oportet Deo magis quam hominibus. »

[2] Qu'un ami véritable est une douce chose :
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime. (La Fontaine.)

Cette peinture de l'amitié renferme des pensées fort délicates.

évite de le faire pour ton ami lui-même, si tu veux vraiment lui être cher. Il excuse honteusement sa faute celui qui avoue sans rougir qu'il l'a commise à cause d'un ami. Si par amitié je me suis rendu coupable de quelque chose de vil, j'ai souillé une belle chose par une chose honteuse, une bonne par une mauvaise. Ce que l'on donne à un ami est une dette plutôt qu'un don; l'amitié par laquelle on ne peut obtenir que des présents n'est rien. Ceux que tu verras rechercher leur intérêt dans l'amitié, sache qu'ils simulent ce qu'ils désirent qu'on dise d'eux. Si pour secourir un ami tu attends qu'il te le demande, sois persuadé que tu vends tes services plutôt que tu ne les donnes. On ne doit pas estimer peu de chose la honte qu'éprouve celui qui demande et qui est ainsi contraint d'acheter chèrement ce que tu prétends lui donner. Quiconque est aimé pour ses dons reçoit plus qu'il ne donne; car que peut-il y avoir de plus cher que l'amitié? Plus nos dons sont grands, plus nous méritons de reconnaissance. Celui qui se donne lui-même donne plus que celui qui donne ses biens. Si tu n'es pas pour moi un autre moi-même, tu n'es pas pour moi un véritable ami. Si tu n'es pas pour moi comme je suis moi-même, tu n'es pas un autre moi-même. Celui qui est bon méprise le danger quand il s'agit d'un ami; c'est par là, en effet, qu'il peut prouver s'il est un ami véritable. Si tu te laisses aller facilement au soupçon à l'égard de quelqu'un, tu n'es pas son ami. C'est ainsi que l'on est soi-même le dernier à connaître les maux de sa propre maison. Le riche ne pourra pas connaître ses vrais amis[1] ni distinguer ceux qui aiment sa fortune de ceux qui aiment sa personne. Le pauvre est heureux en cela qu'il est à l'abri de l'erreur. Lorsque la fortune dis-

[1] Ovide, *Tristes*, liv. I, élégie IX, v. 5 :

Donec eris felix multos numerabis amicos :
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

paraît, les amis qu'elle procurait disparaissent avec elle; donne le premier rang parmi tes amis au plus homme de bien, et que sa condition sociale n'ait aucune importance à tes yeux. Ce n'est pas l'homme que tu devras avoir honte de servir, mais le vice ; si ton âme est libre, rien ne saurait t'avilir. Il n'est pas fidèle celui que les présents peuvent corrompre. Tu ne devras pas compter sur la foi de l'homme qui en aura trahi un autre.

Celui qui ne ressent pas une affection naturelle pour ses parents ne doit t'inspirer aucune sympathie. La malédiction des pères est l'avant-courrière de la vengeance de Dieu; il n'y a qu'un insensé qui la puisse supporter. Plus tes réprimandes seront douces, plus elles profiteront; un dur reproche ne convertit pas l'homme pervers; il ne fait que l'irriter davantage. Blâme avec force la faute de l'enfant; reprends le jeune homme sans ménagements; mais exhorte le vieillard et donne-lui des avertissements mêlés de paroles flatteuses. Si un vieillard te reprend, écoute-le avec patience, et remercie-le ensuite comme s'il t'avait rendu un grand service : quiconque ne pourra se résigner à obéir à un commandement ne devra jamais commander lui-même.

II. Sur l'avénement du Messie.

La vérité est apparue; l'ombre est dissipée; après la nuit brille la clarté du jour; les mystères de la loi enveloppés de ténèbres se révèlent à l'apparition de la lumière céleste.

Les figures mystiques dépouillent leurs voiles : la vérité est dans la réalité, et non plus dans la figure. Avec Jésus-Christ tout sort de l'obscurité; et cette lumière éclatante ne laisse plus de place aux ténèbres.

Après cette nuit funèbre passée dans le silence de la

mort, lorsqu'au matin la vie s'ouvre à la joie[1], le Seigneur ressuscite, les Anges apparaissent[2]; les gardiens s'enfuient, terrifiés par l'éclat d'une vive lumière.

La plupart des Saints qui dormaient depuis longtemps se réveillent et chantent la gloire de Jésus ressuscité; pour prouver la résurrection du Seigneur, les morts se lèvent et les Anges descendent.

III. Sur le Saint-Esprit.

Le soleil est arrivé au haut de sa course. La chaleur qui vivifie le monde est à son plus haut degré; c'est ainsi que d'abord la lumière, ensuite la chaleur nous pénètrent lorsque la charité s'unit en nous à la foi.

C'est la foi, véritable soleil, qui nous a apporté cette lumière lorsque le Verbe incarné nous a visités; un ciel chargé d'amour nous l'a apportée à l'heure[3] où l'Esprit-Saint nous a envoyé le Verbe.

C'est par des langues de feu que le Saint-Esprit descendit visiblement sur les Apôtres lorsque le don du Verbe leur fut accordé; car l'amour est le feu qui anime les âmes, comme le feu anime une lampe d'argile.

IV. Sur la félicité éternelle.

La lumière du soleil rayonne en son plein midi; la chaleur dans sa plus grande force réchauffe le monde. C'est le comble de la béatitude lorsque la vue de Dieu enflamme nos cœurs.

Plus nous le connaîtrons, plus nous aimerons chacune

[1] Saint Marc, ch. XVI, v. 9.

[2] Saint Matthieu, ch. XXVIII, v, 2, 3, 4.

[3] C'est à midi, à la troisième heure du jour, que le Saint-Esprit est descendu sur les Apôtres.

de ses perfections; le contempler, c'est jouir de la vraie béatitude.

Heureux regards, yeux fortunés, à qui il est donné de jouir de cette gloire. Nous vous le demandons en suppliant, accordez-nous, Seigneur, une place dans votre cœur, fût-ce la dernière.

V. Sur la Nativité.

Vierge qui avez conçu le Verbe par l'action du Verbe, c'est de vous qu'est réellement né l'Orient qui a fait briller la véritable lumière [1] dont les rayons ont dissipé les ténèbres environnantes.

Heureux jour, glorieuse journée, qui a vu les joies d'une telle naissance! Heureuse mère, qui a enfanté un Dieu! Heureuse étoile, qui a produit un soleil!

O pauvre, mais bienheureux enfantement, qui a enrichi l'univers tout entier! Pauvre, il est vrai, mais illustre par son origine et issu du sang des pontifes et des rois.

Elle a enfanté en chemin Celui qui est le chemin de la vie [2]; elle a trouvé un abri et non une demeure; le rejeton des rois et la reine des cieux n'ont trouvé qu'une étable pour demeure.

Les sages-femmes manquaient à cet enfantement; mais les Anges les remplaçaient; et aussitôt leur chœur [3] célébra à l'envi par des chants de joie une telle naissance.

[1] Évangile selon saint Jean, ch. I, v. 4, 5 : « In ipso vita erat, et vita erat lux hominum, et lux in tenebris lucet. » Et ch. VIII, v. 12 : Ego sum lux mundi : qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ. »

[2] Évangile selon saint Jean, ch. XIV, v. 6 : « Ego sum via, veritas et vita. Nemo venit ad Patrem nisi per me. »

[3] Évangile selon saint Luc, ch. II, v. 13 et 14 : « Et subito facta est cum angelo multitudo militiæ cœlestis, laudantium Deum et dicentium : Gloria in altissimis Deo et in terra pax homiuibus bonæ voluutatis. »

Gloire à Dieu dans les cieux et paix éternelle sur la terre, cette paix que chantent aujourd'hui les voix angéliques en l'honneur de cette Nativité.

VI. Hymne à la Vierge.

Réjouissez-vous, Vierge, la gloire des vierges; Mère, l'honneur des mères, soyez heureuse; c'est vous qui avez mérité de nous donner Celui qui est l'objet de la joie commune de tous les Saints.

Le Seigneur vous a promise pour fille aux saints patriarches et aux rois; c'est vous que désigne le langage énigmatique de la sainte loi; c'est vous que chantent les oracles des prophètes.

C'est vous que les fidèles invoquent dans leurs vœux; c'est vous que tous les cœurs désirent.

Après Dieu, vous êtes notre seule espérance : vous avez été désignée pour être notre avocate auprès de Dieu.

C'est vers la Mère du Juge que se réfugient ceux qui fuient la colère du Juge; car cette Mère doit prier pour les pécheurs, puisque c'est pour les pécheurs qu'elle est devenue mère.

VII. Divin épithalame.

Ornez le lit nuptial, Sion, vous qui attendez le Seigneur; recevez l'époux et l'épouse à la lueur de vos cierges.

Vous, vierges sages [1], préparez vos lampes; levez-vous, jeunes filles, et allez au-devant de votre Maîtresse.

Que les serviteurs allument leurs torches; et que, pour ses maîtres, qui sont la vraie lumière du monde, la maison resplendisse de toutes ses lumières.

[1] Allusion à la parabole des dix vierges; voyez saint Matthieu, ch. xxv, v. 1 à 13.

Heureux vieillard, hâte-toi; mets le comble aux promesses de joie et révèle la lumière qui doit être révélée aux nations [1].

Veuve vouée à Dieu [2] et consacrée au soin de son temple, toute joyeuse, prophétisez et confessez le Seigneur [3].

Gloire égale au Père, au Fils et au Saint-Esprist, puisqu'ils n'ont qu'une seule et même substance.

VII. Sur la Résurrection.

Goliath [4] a été terrassé; le Seigneur est ressuscité; l'ennemi a été égorgé avec son propre glaive; le Pharaon a été englouti avec ses soldats.

Que les filles de Sion disent : le Seigneur est ressuscité; qu'elles aillent en chantant des chœurs au-devant du vrai David; qu'elles chantent au vainqueur des hymnes en l'honneur de sa victoire.

Il est ressuscité le Seigneur, notre robuste Samson [5]; cerné par ses ennemis, il a enlevé leurs portes. Le Philistin, frustré dans ses espérances, frémit de stupeur.

Le Seigneur est ressuscité, comme le petit du lion [6]

[1] Ici le poëte emploie les expressions mêmes du cantique de saint Siméon : « Lumen ad revelationem gentium. » Évangile selon saint Luc, ch. II, v. 32.

[2] Anne la prophétesse. Saint Luc, ch. II, v. 36 et suivants.

[3] Saint Luc, ch. II, v. 38 : « Et hæc, ipsa hor asuperveniens, confitebatur Domino. »

[4] Rois, livre I, ch. XVII. Goliath vaincu par David préfigure le démon vaincu par Jésus-Christ.

[5] Juges, ch. XVI, v. 2 et 3. Samson enlevant au milieu de la nuit les deux portes de Gaza et échappant ainsi aux Philistins qui avaient mis des gardes à ces deux portes pour le tuer le matin lorsqu'il sortirait est la figure de Jésus-Christ qui sortit du tombeau malgré les gardes que les Juifs avaient placés autour de son sépulcre.

[6] Pour acquérir l'intelligence de cette comparaison, il faut connaître l'histoire légendaire du lion pendant le moyen âge. Saint Eustathe d'An-

quand, le troisième jour, le souffle paternel le réveille plein de vie, ainsi que l'histoire naturelle nous l'apprend.

Gloire à Dieu le Père, le Seigneur est ressuscité; salut et victoire au Christ, Notre-Seigneur; honneur semblable dans tous les siècles au Saint-Esprit.

IX. Sur la résurrection du Seigneur et sur le retour du printemps [1].

Le Seigneur est ressuscité à l'époque du doux printemps; lorsque le monde commence à renaître, le Créateur du monde a voulu ressusciter.

Tous ont tressailli, le Seigneur est ressuscité : les herbes renaissent; les arbres se couvrent de feuilles; et des parfums de toutes sortes s'exhalent des fleurs.

L'hiver vient de finir : le Seigneur est ressuscité pour nous procurer les jouissances de la vie éternelle, jouissances qui ne sont sujettes à aucune déception.

Le Seigneur est ressuscité pour régénérer toutes choses; le monde, comme s'il avait ressenti ces joies, renaît avec le corps du Seigneur.

X. Sur le massacre des Saints Innocents.

A la nouvelle de la naissance du Roi du ciel, un roi de la terre craint qu'il ne lui enlève le droit de régner.

tioche (Hexaméron, Biblioth. PP. XXVII, 29), au quatrième siècle, dit : « Le lionceau naît les yeux fermés, et durant les trois jours qui suivent sa naissance sa mère se tient sans cesse auprès de lui. Mais après ce délai le lion, au retour de la chasse, lui fait ouvrir les yeux en soufflant sur lui. » — R. P. Cahier, *Sur quelques points de zoologie mystique dans les anciens vitraux peints.* (N° 44, p. 79.)

[1] On peut comparer ce morceau avec l'hymne de Fortunat. Nous avons fait quelques observations sur ce rapprochement poétique de la résurrection de la nature et de la résurrection du Sauveur dans la première note.

Lorsque les Mages annoncent le symbole mystérieux de l'étoile, un grand trouble s'empare de la ville et du roi [1].

Ce roi impie, tout bouleversé, fait périr un grand nombre d'enfants pour en perdre un seul.

A cause de Jésus seul beaucoup ont été tués ; mais par le Christ seul tous sont couronnés.

Le roi, qui surpasse tous les tyrans et qui est plus inhumain que les bêtes farouches elles-mêmes, concentre ses forces contre des enfants comme s'ils étaient des ennemis; et c'est contre les enfants de son propre pays qu'il tourne ses armes.

Sa fureur délirante, qu'on ne peut même pas comparer à la fureur des bêtes, fait périr des créatures que des louves accueillent et allaitent [2]. A cet ordre général du roi (son fils lui-même est immolé [3]).

Quand on rapporta ce massacre à Auguste, il se prit à rire de pitié; et la raillerie de cet empereur plus humain fut la juste punition de la cruauté du tyran.

« Il est dangereux, dit-il, d'être le fils d'Hérode; il vaut mieux être le pourceau d'un pareil roi. »

XI. Sur le même sujet.

On entendit dans Rama [4] la voix de Rachel qui pleurait, qui gémissait sur le massacre de ses enfants.

[1] Saint Matthieu, ch. II, v. 3 : « Audiens autem Herodes rex, turbatus est, et omnis Hierosolyma cum illo. »

[2] Allusion vague à certaines histoires d'allaitement d'enfants par des loups, celle de Romulus et d'autres.

[3] Il manque ici quelques mots dans les manuscrits; nous avons dû compléter le sens de cette strophe. V. notre volume latin, page 425.

[4] Le poëte rappelle la prophétie de Jérémie (XXXI, 15) citée par saint Matthieu dans son Évangile (ch. II v. 18) : « Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus : Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt. »

Les membres lacérés de ses petits enfants gisent sur le sol arrosé de lait autant que de sang.

La mère, qui n'est plus mère, se baisse vers eux en sanglotant, et, après les avoir recueillis, elle les presse en vain et avec tendresse sur son sein.

Elle se frappe la poitrine, se déchire le sein dans l'aveugle fureur de son amour pour ses enfants et pour les hommes.

Ils ont été massacrés sans avoir cherché la mort; mais, quoiqu'ils n'aient encore rien fait pour la vie éternelle, leur récompense est grande.

Leur récompense, c'est Jésus, la vie elle-même, qu'ils ont confessé par leur mort à défaut de leur parole.

XII. Sur la conception de la Bienheureuse Vierge Marie.

Celui qui aime les hommes envoie vers la Vierge non pas un ange ordinaire, mais son archange appelé Force[1] de Dieu.

Qu'il l'envoie pour nous, ce vaillant héraut, afin que l'enfantement d'une vierge donne un démenti à la nature.

Que le Roi de gloire par sa naissance triomphe de la nature; qu'il règne et qu'il commande, et enlève du milieu de nous le levain[2] et la rouille du péché.

Qu'il abatte l'orgueil des superbes[3]; que par sa propre

[1] On lit dans l'Homélie de Bède le Vénérable sur le chapitre I de l'Évangile de saint Luc: « Raro legimus quod apparentes hominibus angeli designentur ex nomine. Verum quotiescumque id fit, ideo utique fit ut etiam homine ipso quid ministraturi veniant insinuent. Gabriel namque fortitudo Dei dicitur. Et merito tali nomine præfulget, qui nasciturо in carne Deo testimonium perhibet : de quo propheta in psalmo XXIII : Dominus fortis et potens, Dominus potens in prælio. »

[2] Saint Paul, Épît. I aux Corinth., ch. V, v. 7 : « Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio, sicut estis azymi. »

[3] Saint Luc, ch. I, v. 52 : « Deposuit potentes de sede et exaltavit

force il foule aux pieds les orgueilleux, puissant qu'il est dans le combat.

Qu'il chasse au loin le prince du monde[1] et qu'il fasse participer sa mère avec lui à l'empire de son Père.

Partez, vous qui êtes envoyé pour nous annoncer de tels biens; soulevez par la vertu de votre message le voile de la lettre antique.

Approchez, annoncez, et dites : Je vous salue[2]; dites-lui : pleine de grâce; dites-lui : le Seigneur est avec vous; dites encore : n'ayez aucune crainte.

Vierge, recevez le dépôt de Dieu; par lui vous accomplirez sa volonté tout en restant pure et en gardant votre vœu de chasteté.

La Vierge entend et reçoit ce message : elle croit, conçoit et enfante un fils, mais un fils Admirable[3],

Le Conseiller du genre humain, le Dieu des forts et le Père qui doit donner une paix durable à ses enfants.

Que son immutabilité nous fasse demeurer dans la voie du salut, de peur que la fragilité humaine ne nous entraîne avec elle dans le précipice.

Que le dispensateur du pardon nous l'accorde, et qu'ayant obtenu notre grâce par la Mère des grâces il vienne habiter en nous.

La nature est vaincue dans l'enfantement d'une vierge. Le Roi des rois est né; et le Roi du ciel daigne cacher dans le sein de la vierge la puissance de sa divinité.

Qu'il nous accorde le pardon de nos péchés; qu'il nous

humiles. » Saint Paul, Ép. I aux Cor., ch. I, v. 27 : « Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia. »

[1] Saint Jean, ch. XII, v. 31 : « Nunc judicium est mundi, nunc princeps mundi hujus ejicietur foras. »

[2] V. la Salutation Angélique dans saint Luc, ch. I, v. 28 et suiv.

[3] Isaïe prédit ainsi la naissance du Fils de la Vierge : « Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis, et factus est principatus super humerum ejus. Et vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, Deus fortis, Pater futuri seculi, Princeps pacis. »

relève de nos fautes et qu'il nous donne une patrie dans le royaume des cieux.

XIII. Plaintes de Jacob sur son fils Benjamin.

Malheureux fils, nés d'un père malheureux[1] ! Quel nouveau crime ai-je commis pour qu'une telle vengeance éclate sur ma tête?

De quel forfait un si grand malheur est-il l'expiation? par quel péché ai-je mérité d'être frappé d'un tel coup?

Joseph, l'honneur de ma maison, la gloire de mes fils, dévoré par des bêtes féroces, meurt de la mort la plus affreuse.

Siméon dans les fers expie mes fautes. Après sa mère, voici Benjamin qui m'est ravi; j'ai maintenant perdu toutes mes joies.

O Joseph, objet de la jalousie de tes frères, parce que tu brillais d'une grâce divine; ô mon fils, de quels malheurs tes songes étaient les présages[2]?

Le soleil, la lune, les étoiles, les gerbes, objets de mes longues méditations, quel mystère renfermaient-ils?

Toi, le dernier de tes frères par l'âge, le premier de tous dans mon amour, toi que ta mère mourante appelait Benoni[3], et que ton père, transporté de joie, nomma Benjamin.

Par tes caresses tu allégeais la vieillesse de ton mal-

[1] Ce petit poëme est le développement du trente-sixième verset du chapitre XLII de la Genèse. Jacob dit à ses fils : « Vous avez fait que je suis sans enfants : Joseph n'est plus; Siméon est retenu en prison, et vous m'ôtez Benjamin : tous ces maux sont retombés sur moi. »

[2] Genèse, ch. XXXVII, v. 4 à 11.

[3] Rachel mourante appela son fils *Benoni*, c'est-à-dire *fils de ma douleur*; mais le père l'appela *Benjamin*, c'est-à-dire *fils de ma droite; fils de ma bénédiction*. Genèse, chapitre XXXV, v. 18. C'était par l'imposition de la main droite que les patriarches bénissaient leurs enfants.

heureux père; tu me rappelais les traits de ton frère; tu me rappelais la beauté de ta mère.

Tes gentillesses enfantines, mieux que les chants les plus harmonieux, étaient douces à ma vieillesse solitaire.

Tes paroles inarticulées et balbutiées tendrement surpassaient pour moi en douceur tout le miel de l'éloquence.

En toi seul, ô mon fils, tu m'offrais la consolation de deux grandes pertes.

Tu étais beau comme eux : tu étais leur image à mes yeux; et ainsi tu me rendais à moi-même.

En te perdant, je les ai encore perdus! O mon cher fils, j'ai vécu trop longtemps[1].

Tu étais le plus petit par l'âge; mais tu es l'objet de la plus grande douleur de ton père, comme tu l'as été de ta mère[2].

O Dieu, à qui je reste fidèle, réunissez-nous dans votre sein.

[1] Des accents si doux et si touchants ne seraient jamais sortis de la bouche d'Abailard s'il n'eût connu les joies et les chagrins de la paternité. Ils devraient absoudre pour jamais Abailard des reproches d'égoïsme et de dureté que ses éditeurs distraits se sont plu à lui faire.

[2] Cette idée est fort juste. Benjamin a coûté la vie à sa mère, et son départ pour l'Égypte cause à son vieux père la plus profonde douleur.

SAINT BERNARD.

Saint Bernard naquit en 1091 à Fontaine, près de Dijon. Il appartenait à une famille noble et pieuse. A l'âge de vingt-trois ans il prononça ses vœux dans le cloître de Cîteaux, et ne tarda pas à être nommé abbé de Clairvaux. Ses talents, ses lumières et la sainteté de sa vie lui acquirent une si grande réputation qu'on le choisit bientôt pour arbitre dans les affaires les plus importantes. En 1128 il fut chargé de rédiger les statuts de l'ordre des Templiers; en 1130 il fit reconnaître Innocent II pour souverain Pontife, et dévoué entièrement aux intérêts de la religion, sur lesquels ne doit prévaloir aucune considération humaine, il fit condamner, en 1140, les erreurs d'Abailard au concile de Sens. Ce fut lui que le pape Eugène III chargea de prêcher la croisade. Il le fit avec un succès prodigieux : à sa voix Louis VII se croisa en personne, malgré les conseils de Suger, qui passe à tort toutefois pour avoir été l'adversaire de ces expéditions lointaines. Ce grand ministre s'opposait au départ du roi, mais non pas à celui des seigneurs et des autres croisés. Il organisa même plus tard une croisade à ses frais. A la voix de saint Bernard la France sembla s'ébranler tout entière pour se précipiter sur l'Asie. Ainsi dans ces temps *barbares* on vit des hommes dont l'éloquence remuait des peuples entiers et faisait naître dans les cœurs un enthousiasme que les Démosthène et les Cicéron n'ont jamais produit. Saint Bernard combattit ensuite un moine fanatique, nommé Raoul, qui prétendait que les chrétiens devaient massacrer tous les juifs, et réfuta les erreurs de Pierre de Bruys, de Gilbert de La Porée et d'autres hérétiques. Lorsqu'il mourut en 1153, il avait fondé plus de cent soixante monastères. La fécondité de l'imagination, la noblesse des pensées et l'élévation des sentiments sont les principales qualités des poésies de saint Bernard. Son inspiration prend toujours sa source dans l'idée pure et mystique. Aussi ce grand saint, qui fut aussi un grand poëte, a-t-il montré beaucoup de prédilection pour chanter les louanges de la sainte Vierge envers laquelle il avait une dévotion particulière. Ses dix-huit hymnes *De laudibus Virginis* sont un développement de sa prière *Memorare* qu'on récite encore de nos jours dans les familles chrétiennes. Saint Bernard joint à ses sentiments de piété une richesse de style inépuisable et une grande hardiesse dans

la forme. On pourrait lui reprocher de trop fréquentes antithèses, si elles n'étaient parfaitement justes et toujours autorisées par les Écritures. Plusieurs de ses poésies peuvent rivaliser pour la concision et la clarté avec celles de saint Thomas, particulièrement l'hymne suivante, dont le texte a une grâce singulière et une suavité inexprimable.

HYMNES SUR LE NOM DE JÉSUS [1].

I. A Matines.

Jésus, votre doux souvenir procure au cœur les véritables joies; mais votre présence surpasse en douceur le miel et toutes les délices.

On ne chante rien de plus suave, on n'entend rien de plus agréable, on n'imagine rien de plus doux que Jésus, fils de Dieu.

Jésus, espérance des pénitents, que vous êtes miséricordieux pour ceux qui vous implorent! que vous êtes bon pour ceux qui vous cherchent! mais qu'êtes-vous pour ceux qui vous ont trouvé?

Jésus, douceur des cœurs, source de vérité, lumière des âmes, surpasse toutes les joies et tous les désirs.

Nulle langue ne peut le dire, nulle écriture ne peut l'exprimer; il n'y a que celui qui l'a éprouvé qui puisse savoir ce que c'est que d'aimer Jésus.

Je chercherai Jésus dans mon sommeil, dans la chambre fermée de mon cœur [2], et, soit en particulier, soit en public, je le chercherai de toute la force de mon amour.

[1] Cette hymne a été attribuée aussi à Jacopone da Todi, l'auteur du *Stabat mater*. On la trouve mêlée à ses œuvres latines dans le manuscrit 7785 de la bibliothèque Impériale.

[2] Cantique des Cantiques, ch. III, v. 1 : « In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea. »

II. A Prime

Avec Marie, vers le soir, je chercherai Jésus dans le tombeau[1], poussant dans mon cœur des gémissements plaintifs; je le chercherai de l'esprit, non des yeux.

J'arroserai son sépulcre de mes pleurs; je remplirai de mes gémissements le lieu où il est; je me jetterai aux pieds de Jésus; je m'unirai à lui par d'étroits embrassements.

Je m'attacherai aux pieds de Jésus; mes lèvres s'y colleront avec larmes, pour que j'obtienne mon pardon et que je jouisse de la perfection de la grâce.

Jésus, roi admirable, noble triomphateur, source ineffable de douceur, vous qu'on désire tout entier;

Restez avec nous, Seigneur; éclairez-nous de votre lumière; dissipez les ténèbres de la nuit; remplissez mon âme de votre douceur.

Quand vous visitez notre cœur, la vérité brille alors pour lui; le monde et sa vanité disparaissent, et votre amour l'échauffe intérieurement.

Jésus, l'amour le plus tendre, le plus vrai et le plus suave, plus agréable mille fois qu'il ne nous est possible de le dire.

Vous l'avez prouvé par votre passion, par le sang que vous avez versé, par votre passion, qui nous a procuré la rédemption et la vue de Dieu.

Reconnaissez tous Jésus, cherchez tous Jésus ardemment; implorez son amour, consumez-vous à sa recherche.

Aimez-le comme il vous aime, payez son amour de retour. Attachez-vous à sa poursuite; que vos vœux répondent à ses vœux.

[1] Allusion à la visite que Marie-Madeleine et les autres saintes femmes rendirent au sépulcre. Évangile de saint Luc, ch. XXIV, v. 1 et suivants.

III. A Tierce.

Jésus, père de clémence, espérance de toute joie, source de douceur et de grâce, véritables délices du cœur.

Quoique je ne puisse pas dignement parler de vous, je ne me tairai pas cependant; l'amour me donne de l'audace, puisque seul vous faites ma joie.

Jésus, mon bon Jésus, faites que je ressente l'abondance de votre amour; accordez-moi votre présence, afin que je voie votre gloire.

Votre amour, ô Jésus, ranime agréablement les cœurs, rassasie sans dégoût et affame de désir.

Ceux qui goûtent vos joies en ont faim, ceux qui boivent à votre coupe ont encore soif; ils ne connaissent d'autre besoin que celui de désirer Jésus.

Celui qui s'enivre de votre amour connaît toute la saveur de Jésus. Qu'il est heureux celui qui en est abreuvé! il ne peut rien désirer de plus.

Jésus, vous êtes la gloire des Anges; vous êtes pour l'oreille un mélodieux cantique, pour la bouche un miel délicieux, pour le cœur un nectar céleste.

IV. A Sexte.

Je vous désire mille fois, mon Jésus; quand viendrez-vous? quand me rendrez-vous joyeux? quand me rassasierez-vous de la vue de votre visage?

Votre amour est perpétuel, ma langueur est incessante; il est pour moi un fruit doux comme le miel; c'est le fruit éternel de l'arbre de la vie.

Jésus, bonté suprême, merveilleuses délices du cœur, miséricorde infinie, que votre amour m'embrase.

C'est un bonheur pour moi d'aimer Jésus, de ne rien chercher au delà, de m'anéantir moi-même pour vivre en lui.

O Jésus, mon très-doux ami, espérance de mon âme qui soupire, je vous réclame par mes pieuses larmes et par les cris qui s'échappent du fond de mon cœur.

Partout où je serai, je désirerai avoir Jésus avec moi. Que je serai joyeux quand je l'aurai trouvé, que je serai heureux quand je le posséderai!

Alors ce seront des embrassements et des baisers qui surpasseront en douceur des coupes de miel. Qu'on est heureux de posséder Jésus-Christ! mais sur cette terre que ces moments sont courts

---

V. A Nonc.

Je le vois Celui que j'ai demandé; je le possède Celui que j'ai désiré; je languis d'amour pour Jésus, et tout mon cœur est embrasé.

Quand on aime ainsi Jésus-Christ, un tel amour ne peut s'éteindre; il ne peut ni s'affaiblir ni mourir; il ne fait que croître et s'enflammer davantage.

Cet amour brûle éternellement; il est d'une douceur admirable, il est d'une saveur délicieuse; il réjouit agréablement les cœurs.

Cet amour qui me vient du ciel s'est attaché à la moelle de mes os; il enflamme profondément mon cœur et transporte de joie mon âme.

O heureux incendie! O brûlant désir! O douce fraîcheur que d'aimer le Fils de Dieu.

Jésus, fleur d'une mère Vierge, vous qui répandez en nous les douces flammes de votre amour; gloire, honneur, ornement de la divinité, royaume de béatitude.

Venez, venez, ô le meilleur des rois; venez, bienfaiteur généreux; brillez avec plus d'éclat encore aux yeux de mon âme, vous que j'attends depuis trop longtemps.

VI. A Vêpres.

Jésus, vous êtes plus serein que le ciel, plus suave que le baume, plus doux que toute douceur, plus aimable que toutes choses.

Votre saveur est salutaire, votre odeur est fortifiante ; jamais notre esprit ne s'en rassasie; seul vous suffisez à celui qui vous aime.

O délices de l'âme ! perfection de l'amour! vous êtes ma glorification, Jésus, et le salut du monde.

Revenez, mon bien-aimé, vous qui vous tenez à la droite de votre Père. Vous avez promptement terrassé l'ennemi; vous jouissez maintenant du royaume des cieux.

Je vous suivrai partout où vous irez; vous ne pourrez m'être ravi, puisque vous avez pris mon cœur, ô Jésus, la gloire du genre humain.

Levez[1] vos portes, accourez, habitants du ciel; dites au triomphateur: Salut, Jésus, roi puissant!

VII. A Complies.

Roi des vertus, Roi de gloire, Roi brillant de la victoire, Jésus, dispensateur de la grâce, ornement de la cour céleste;

Source de miséricorde, lumière de la véritable patrie, dissipez les nuages de la tristesse et donnez-nous la lumière de la gloire.

Le chœur céleste vous célèbre et redit vos louanges; Jésus réjouit l'univers et réconcilie Dieu avec nous.

Jésus commande au milieu d'une paix qui surpasse toute

[1] Au lieu de s'ouvrir latéralement, les portes des villes fortifiées s'élevaient comme les herses des châteaux forts du moyen âge.

imagination [1]; mon âme le désire toujours et brûle d'en jouir.

Jésus est retourné vers son Père; il est rentré dans le céleste royaume; mon cœur m'a quitté aussitôt que Jésus est parti.

Accompagnons Jésus de nos louanges, de nos vœux, de nos hymnes et de nos prières, pour qu'il nous accorde la grâce de jouir avec lui du céleste séjour [2].

LOUANGES DE LA VIERGE.

Hymne I.

Comme le cerf altéré recherche une onde rafraîchissante [3], de même mon âme fidèle court vers Dieu comme vers une source vive.

Les ruisseaux d'une source vive procurent de la fraîcheur; de même Dieu sert de remède à mon âme altérée.

Qu'ils sont grands les biens dont vous comblez vos saints,

[1] Saint Paul, Ep. I aux Corinth., ch. II, v. 9 : « Scriptum est quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quod præparavit Deus iis qui diligunt illum. »

[2] C'est en composant de telles poésies pour son propre usage et pour celui des religieux dont il dirigeait les âmes que ce grand saint, ce beau génie acquérait sur lui-même et sur les autres cette autorité incontestée à l'aide de laquelle il réformait les monastères, donnait aux souverains Pontifes des conseils d'une profonde sagesse, prêchait la croisade et suffisait à des affaires aussi importantes que nombreuses. Quel beau traité d'amour divin que ces sept hymnes de saint Bernard ! Quels flots de poésie et quelles saintes délices devaient inonder le cœur du pieux moine pendant une journée ainsi divisée depuis la première heure de l'aurore jusqu'au coucher du soleil !

[3] Psaume XLI, v. 1 et 2 : « Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus! Sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum ; quando veniam et apparebo ante faciem Dei?

Seigneur! Qu'il se fait tort à lui-même celui qui s'écarte de la lumière éternelle.

Celui qui vous cherche trouve la paix et le bonheur ici-bas; car celui qui vous abandonne ne moissonne que chagrins et douleur.

Vous donnez la paix et des couronnes à ceux qui combattent pour vous; ce ne sont que des félicités sans bornes pour ceux qui habitent avec vous.

Hélas! âme humaine, que vous vous laissez tromper par de vaines visions lorsque vous vous martyrisez sans crainte par de nuisibles soucis.

Pourquoi ne prenez-vous pas garde à ces chutes dangereuses où un transport vous entraîne, et ne suivez-vous pas les droites voies que vous montre le Créateur?

Rentrez en vous-même; apprenez d'où vous sortez, où vous allez, à quelle loi vous êtes soumis, à quelle famille vous appartenez.

Ne vous méprisez pas, mais examinez-vous, ô homme, car vous êtes un joyau royal; estimez-vous, et jugez par quelle grâce vous avez été créé.

Rappelez-vous qui vous êtes et pourquoi vous avez été créé par Dieu. Vous seriez encore son héritier si vous lui étiez resté soumis.

O mortel! de combien de maux avez-vous mérité d'être affligé en ne voulant pas obéir à Celui qui est votre Roi et votre Père.

Mais plus grandes seront les douleurs de la prison, de l'enfer où vous serez jeté et tourmenté si vous avez mal vécu.

Celui pour qui le monde a des jouissances perd son âme : pour des choses frivoles et passagères il perd le bonheur de la vie.

Prenez donc garde, ne repoussez pas le joug délicieux du Seigneur, et n'allez pas, vous détournant du droit chemin, être l'esclave de vos passions.

Si vous avez des plaies, soignez-les pour qu'elles se guérissent plus vite, pour qu'elles n'empirent pas en augmentant et en se gangrenant.

Ne désespérez pas, car vous pourrez encore être héritier de Jésus-Christ si vous réprimez de toutes vos forces vos appétits charnels.

Si vous tremblez pour votre sort futur, ne cessez pas d'espérer[1], mais demandez un remède ; combattez le mal ; domptez votre corps, purifiez-le de ses souillures.

Si vous craignez Jésus-Christ, le juge des vivants et des morts, vous devez savoir qu'il ne veut pas la mort de celui qui le prie.

Répandez-vous en prières, frappez votre poitrine, humiliez votre cœur en pleurant : le pardon n'est pas refusé à celui qui se repent et qui gémit.

Dans vos prières et dans vos louanges, invoquez Marie ; car véritablement elle peut effacer tous les péchés.

Si l'antique ennemi vous conseille des choses illicites, pour ne pas être vaincu, implorez d'un cœur soumis l'Étoile de la mer.

Si vous vous sentez pressé par les tentations du démon, vous ne tarderez pas à respirer librement si vous vous adressez à la Mère du souverain Juge.

Car, lorsque le funeste serpent cherchera à vous tenter, la tendre Mère, entendant vos prières et vos soupirs, vous assistera.

Si par hasard vous vous sentez approcher des portes de la mort, croyez fermement que d'elle seule vous recevrez du secours.

Si vous souffrez de porter le poids des fautes qui vous oppressent, priez-la pour pouvoir apaiser son Fils.

[1] Le chrétien doit toujours espérer en Dieu ; l'espérance est une des trois vertus théologales.

Car vous pourrez rendre son Fils moins sévère en invoquant du fond du cœur la Reine du ciel.

Implorez humblement cette tige de Jessé qui, vous le savez, règne sur tout ce qui respire, et implorez-la de toutes vos entrailles.

Invoquez celle qui toujours console les cœurs plongés dans la tristesse ; soyez certain qu'elle écoute ceux qui la supplient.

Cette Reine vous relèvera du milieu de vos ruines, elle vous remettra certainement dans le droit chemin.

Elle fait revivre beaucoup de morts déjà ensevelis ; elle peut ramener à Dieu ceux qui l'ont quitté et qui s'en sont écartés.

Aimez-la et criez vers elle dans le besoin de votre cœur, pour qu'elle vous soutienne et vous présente à son bienheureux Fils.

Si vous l'honorez, vous jouirez de la lumière du soleil de vérité ; fort de son appui, vous serez délivré de toute crainte.

Il faut croire et reconnaître, pour l'honneur du Seigneur, que Jésus-Christ confirme toujours ce qu'a fait la Vierge sa Mère.

Hymne III.

Honneur et gloire de toutes les femmes, vous qui avez été choisie pour être élevée au-dessus de tout,

Écoutez avec bonté ceux que vous voyez répéter constamment vos louanges ; purifiez les pécheurs et rendez-les dignes des jouissances célestes.

Tige de Jessé, espoir et refuge de l'âme oppressée, ornement du monde, lumière de l'abîme, sanctuaire du Seigneur ;

Beauté de la vie, règle des mœurs, plénitude de la grâce, temple de Dieu et modèle de toute justice ;

Salut, Vierge, vous qui ouvrez les portes du ciel aux malheureux, vous qui ne vous êtes laissé ni fléchir ni surprendre par la ruse de l'antique serpent.

Belle et glorieuse fille du roi David, vous qu'a choisie le Roi qui a créé et qui régit toutes choses;

Pierre brillante, rose nouvelle, lis de pudeur, qui faites jouir des célestes joies les chœurs des vierges,

Donnez-moi la faculté de comprendre et de m'exprimer, afin que je puisse vous louer et vous célébrer de toutes mes forces.

Je désire ardemment être des premiers à penser à vous, afin de pouvoir vous chanter souvent et d'une manière digne de vous.

Quoique je sache que mes lèvres sont muettes et souillées, je dois parler de votre gloire et ne pas m'en taire.

Réjouissez-vous, Vierge digne de toute louange et de tout éloge, qui êtes devenue pour le genre humain condamné l'occasion de la délivrance.

Vierge et Mère toujours pure et féconde, Mère bienfaisante comme un palmier riche en fleurs et en fruits,

Nous désirons être régénérés par votre fleur ou même par le parfum qui s'exhale de vous; car nous croyons que le fruit de vos entrailles nous affranchira de l'affliction.

Vous êtes toute belle; aucune tache n'est en vous; faites que, purifiés et joyeux, nous puissions vous louer instamment.

Bienheureuse Vierge, qui avez enfanté au monde une source nouvelle de joies et avez ouvert le royaume des cieux aux véritables fidèles,

C'est par vous que le monde, rempli d'allégresse, brille de la vraie lumière et est dépouillé de l'obscurité de ses primitives ténèbres.

Maintenant les puissants deviennent pauvres[1], comme

[1] Évangile selon saint Luc, ch. 1, v. 52, 55 : « Deposuit potentes

vous l'avez annoncé jadis ; et les pauvres deviennent riches, comme vous l'avez prophétisé.

Par vous l'on déserte maintenant le chemin des mœurs dépravées ; le prestige des doctrines perverses est détruit.

Vous avez enseigné à mépriser le luxe et les entraînements du monde, à chercher Dieu, à mépriser la chair, à résister aux vices.

Vous avez enseigné à diriger l'esprit vers les choses d'en haut, en lui faisant aimer la piété ; à souffrir et à maîtriser les passions en vue d'une récompense céleste.

Vous avez porté dans les profondeurs de vos chastes entrailles le Seigneur Rédempteur, nous rendant ainsi notre gloire primitive.

Devenue mère tout en restant vierge, vous avez engendré un fils qui est le véritable Roi, le Créateur de toutes choses.

Soyez bénie, vous qui avez triomphé de la ruse de l'ennemi ! Le pardon est accordé à ceux qui avaient perdu tout espoir de salut.

Béni soit-il ce Roi invincible dont nous savons que vous êtes la mère, Lui qui en naissant de votre sein a effacé les fautes de notre race.

Vous qui fortifiez et consolez l'âme dans le désespoir, rachetez-moi des châtiments réservés aux méchants.

Demandez pour moi que je jouisse du repos éternel, pour que je ne sois pas misérablement plongé dans les terribles fournaises de l'enfer.

Ce que je réclame, ce que je désire, c'est que vous guérissiez mes blessures et que vous accordiez à mon âme les trésors de grâce qu'elle vous demande.

Faites que je sois chaste, modeste, doux, aimable, sobre,

de sede, et exaltavit humiles. Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes. »

pieux et juste, que je me tienne sur mes gardes et que je ne connaisse pas le mensonge ;

Que je sois instruit et fortifié par la sainte parole, respectueux et purifié par de saints exercices.

Faites que je sois constant, grave et doux, bon, aimable, pur et sérieux, patient et humble ;

Que mon cœur soit rempli de sagesse, que j'aime à dire la vérité, que je haïsse le mal, que j'honore Dieu par mes œuvres pieuses.

Soyez la nourrice et la protectrice du peuple chrétien ; donnez-nous la paix, afin que les orages du monde ne nous troublent pas.

Aidez et consolez éternellement ceux qui s'empressent de célébrer votre fête et vos actions.

Dieu Père, Dieu Fils, Dieu Saint-Esprit, vous qui ne faites qu'un seul Dieu, gouvernez-nous dans l'éternité des siècles.

Extrait de l'hymne V.

Vous avez porté, vous avez allaité, ô Reine bénie, Celui qu'adore et honore la triple machine du monde.

Vous adoriez en l'allaitant le Dieu fait homme qui nous a purifiés et nous a sauvés en répandant son sang.

Vous le pressiez contre votre sein quand il pleurait pour être allaité ; il remplissait les devoirs du serviteur et vous ceux de sa servante.

Que d'angoisses, que de douleurs a éprouvées votre âme lorsque le plus pervers des peuples a élevé sur la croix le souverain maître !

Que de pleurs, que de souffrances, que de gémissements lorsque le Roi du ciel a été livré à une mort si cruelle !

Extrait de l'hymne VI.

Perle du diadème du Roi suprême, vous qui êtes parée de la couronne de toutes les grâces;

Etoile de la mer, retraite d'un Dieu, miroir de vertu, vous que le monde entier admire et implore,

Faites-moi la grâce de pouvoir purifier mon âme de tous ses vices en l'exerçant et en la cultivant par de saintes études [1].

Faites-moi la grâce, je vous en prie, de vaincre les tentations du démon; ne me laissez pas succomber sous le poids de mes iniquités.

O Vierge qui rayonnez comme l'étoile du matin et qui annoncez la vraie lumière en dissipant les ténèbres de la nuit,

Prenez soin de me purifier de la souillure de mes péchés et donnez à ceux qui vous implorent la chasteté dont vous brillez.

Le prince de la mort nous inquiète de ses traits perfides; résistez pour nous, afin qu'il ne nous entraîne pas dans ses fers :

Donnez-moi la paix, afin je puisse me consacrer entièrement au culte de Dieu et que des préoccupations passagères ne m'enlèvent pas des joies véritables.

Faites que mes hommages soient agréables au Roi de gloire et qu'un pieux amour pour lui soit toutes mes délices.

[1] Nous avons déjà dit qu'il faut absolument nourrir la jeunesse de l'étude des Écritures et des auteurs chrétiens si l'on veut former son cœur et lui inspirer des sentiments vertueux. Ici saint Bernard vient donner à nos paroles l'appui de sa grande autorité. N'est-il pas évident que tant qu'on fera étudier exclusivement le paganisme on ne recueillera le plus souvent que ce que l'on aura semé?

Hymne VII.

Guide des saints, espoir des pécheurs, Vierge Mère du Seigneur, par qui l'homme a recouvré la vie éternelle.

Mon cœur gémissant vous adresse des prières, ô ma souveraine; car je succombe sous le fardeau pesant qui m'accable.

Délivrez-moi, comme vous l'avez fait souvent, du fardeau qui m'oppresse et excusez la faute dont se plaint mon âme remplie de confusion.

Une immense douleur qui s'est emparée de moi me torture cruellement. Le glaive du péché déchire mon cœur palpitant.

Qu'ils sont lâches et coupables ceux qui aiment le monde! ils ne voient pas à qui ils se vendent ceux qui oublient le Seigneur.

Il est aveugle et ignorant comme la brute l'homme qui se laisse séduire par le spectacle de cette vallée de misère!

En effet, que résulte-t-il des joies du monde, si ce n'est la tristesse; les malheureux qui les recherchent y trouvent-ils autre chose qu'une source de cruels tourments?

Écoutez mes pleurs et mes plaintes, suprême arbitre du monde, et soyez indulgent; car j'ai, dans mon iniquité, violé vos commandements.

Je rougis et je me consume[1]. Je crains la vue de votre visage en pensant à l'énormité de mes péchés.

Une grande terreur accompagnée de larmes jette le trouble dans mon âme; mon cœur est épouvanté lorsqu'il considère ce qui l'attend à la dernière heure.

Qui sera tranquille au moment où la lumière viendra éclairer ce qui est caché?

[1] Toutes ces strophes sont pleines de mouvement et de feu; elles rappellent le *Dies iræ* par la force des expressions et l'énergie des pensées.

Quelle douleur, quelle tristesse accableront les malheureux qui, pour leurs péchés, seront plongés dans les abîmes de l'enfer!

C'est en vain que les damnés feront entendre des cris et des hurlements lorsqu'ils seront livrés au feu cruel du tentateur.

Hélas! qu'ai-je fait! où me suis-je heurté, infortuné! je suis tombé dans l'abîme où sont conduits ceux qui ont été séduits par les ruses du perfide ennemi!

Où me dirigerai-je pour échapper à la terrible sentence? qui implorerai-je pour éviter par son secours la colère du juge?

O Marie, en qui s'est manifestée la sagesse du Très-Haut, puisqu'en croyant et en suivant la voie de Jésus l'homme a pu être racheté,

Apaisez en faveur de ceux qui vous prient le juge redoutable, afin que, dans sa colère, pour punir nos péchés, il ne nous livre pas aux flammes de l'horrible enfer.

Échelle du ciel, faites que je triomphe des maux contre lesquels je lutte; faites que je persévère constamment dans le bien que je me propose de faire.

Ne laissez pas croître en moi les épines des vices, vous qui nous instruisez à chercher toujours à acquérir des vertus.

Faites-moi la grâce d'être pour moi une patronne bienveillante au jour de l'infortune. Assistez-moi lorsque je m'avancerai vers le tribunal de la justice.

Recommandez-moi par vos prières et par votre patronage, afin que le Roi fort ne me livre pas au supplice d'une mort cruelle.

Prodiguez vos prières en ma faveur, et répondez pour moi devant le juge; car les offenses dont l'accusé suppliant s'est rendu coupable sont immenses.

Je serais désespéré si je ne calculais que mes mérites, si je ne savais, si je n'étais persuadé que vous sauvez ce qui est perdu.

Mère de bonté, sauvez par vos prières un malheureux accablé et brisé par le poids énorme de ses fautes.

Sauvez-moi du péché et des châtiments qui m'attendent, moi qui vous invoque et qui ai confiance en vos mérites.

Vierge pleine de douceur, purifiez-nous des affections terrestres et affranchissez-nous des liens de tous nos péchés.

Ouvrez-nous l'entrée du Paradis, dont nous sommes exilés; car vous le pouvez grâce à vos mérites.

Faites-y entrer mon père et ma mère[1] : faites-les jouir de l'abondance des biens éternels.

Priez sans cesse pour votre peuple fidèle le Roi du ciel, afin que, sous la conduite de Jésus-Christ, nous nous détachions de ce monde.

Vous qui êtes chère à Dieu, préparez-nous la route vers le royaume des cieux, où nous pourrons jouir de la gloire de Jésus-Christ.

Faites que le Créateur du monde, qui a bien voulu naître de vos entrailles, nous donne de l'aimer et de garder ses commandements.

Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, qui formez un Dieu unique, gouvernez-nous dans l'éternité des siècles.

Hymne VIII. (*Extrait.*)

Porte du Ciel, d'où est sorti le salut de tous les fidèles; porte de lumière, qui conduisez aux jouissances éternelles;

Vierge éclatante, qui, sans connaître le commerce de l'homme, avez mérité d'être la Mère de Jésus-Christ, Fils de Dieu,

[1] Cette marque d'affection filiale est touchante, et elle se renouvelle assez fréquemment dans saint Bernard.

Recevez nos vœux, ne vous détournez pas de ceux qui vous implorent, mais regardez-nous et défendez-nous contre tous les maux.

Les prophètes ont fait sur vous bien des prédictions; car ils n'ignoraient pas que vous seriez enrichie de grâces incomparables.

Ève, notre mère, a perdu sa race par sa funeste mort : la foi qui brille en vous nous a rendu la vie.

Vous êtes le précieux trésor de toutes les grâces; vous êtes un délicieux jardin rempli de parfums [1].

Source abondante, source d'eaux vives, qui purifie les pécheurs [2], ceux qui y boivent n'ont plus soif et y trouvent un remède.

Source marquée d'un sceau particulier [3], que ne trouble pas le pied des bêtes, source pure, entourée de divines vertus.

Les colliers des jeunes filles sont ornés de perles précieuses; mais la beauté de vos mœurs est leur plus bel ornement.

On regarde d'ordinaire avec le plus vif plaisir les fleurs du printemps; mais vous, vous réjouissez les âmes des justes par l'éclat infini de votre grâce.

Car, si les fleurs exhalent des odeurs et offrent aux yeux

[1] Ce jardin parfumé est pris dans un sens mystique comme ces expressions du Cantique des Cantiques, ch. I, v. 4 : « Curremus in odorem unguentorum tuorum. » Il sert à désigner les vertus de la sainte Vierge, qui répandent un doux parfum dans le monde entier. Du reste, nous avons déjà fait remarquer une métaphore de ce genre dans l'hymne. « *Sacrosancta hodiernæ;* » voyez page 451, note 2.

[2] Cantique des Cantiques, ch. IV, v. 15 : « La fontaine de tes jardins est une source d'eau vive qui se précipite du Liban. »

[3] Cantique des Cantiques, ch. IV, v. 12 : « Hortus conclusus, soror, mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus. » Voici le commentaire de Clichtove sur ce passage : « Hortus, inquam, conclusus divino præsidio et virtutum munitionibus ne in illum ingressum habeant hostiles insidiæ; fons item signatus totius Trinitatis signaculo et peculiari ipsius Dei sigillo. »

de belles couleurs, elles se fanent et se dessèchent promptement; elles n'ont qu'une durée passagère.

Votre fraîcheur, que j'admire davantage, n'est pas corruptible; elle ne se fane pas; elle ne décroît pas; mais elle est immuable.

Le thym et le baume ne sont rien auprès de vous, dont la douceur nourrit les âmes et les met à l'abri de la mort.

Ceux qui sont élevés sont abaissés, comme vous le dites dans votre cantique, et les humbles sont élevés à des honneurs merveilleux.

Le monde entier est parfumé de la grâce de Jésus-Christ, qui, né sans père humain et vous ayant pour mère, gouverne toutes choses.

Les belles filles de Sion vous louent et vous admirent; elles se plaisent à s'embellir et à se parer de votre beauté.

De toutes parts on vous proclame belle comme l'aurore[1] et on reconnaît en vous la Reine honorée du choix suprême et ornée de toutes les perfections.

O heureuse mère, dont les entrailles sacrées ont mérité l'honneur de contenir Celui qui contient tout!

Daignez m'arracher aux maux de la vie mortelle et faites qu'après la mort je participe au repos éternel.

Je vous implore pour le salut de mes parents; faites qu'ils soient heureux et à l'abri de tout péril.

O bienheureuse Marie! ayez pitié de nous : accueillez favorablement nos prières et, dans votre bonté, délivrez-nous de tous nos maux.

Hymne X. (*Extrait.*)

Vierge sainte, chaste mère, illustre fille de David, par vos pieuses prières sauvez-nous de la mort du péché.

[1] Cantique des Cantiques, ch. VI, v. 9 : « Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol? »

Tige de Jessé, qui réconfortez les âmes fatiguées, fortifiez-nous et chassez les cohortes des ténèbres.

Défendez contre leurs traits ceux qui vous implorent. Quiconque ne cherche que la satisfaction de la chair en est atteint et périt.

Vierge douce, sauvez-nous des châtiments et des tortures, et ne nous laissez pas tomber dans les supplices de l'enfer.

Faites que nous menions toujours une vie heureuse et tranquille, et que nous jouissions du bonheur de la vertu et du salut.

Je vous supplie humblement de vous laisser voir à moi dans le chœur des saints et de me faire jouir éternellement du don de la divine lumière.

Jésus-Christ, vous qui dans l'origine avez fait le monde [1], Homme-Dieu qui avez racheté l'homme pécheur;

Roi redoutable, défendez-nous contre tous les maux, et rendez cette vie heureuse à ceux qui honorent Marie.

Que les prières de Marie touchent vos oreilles, afin que vous nous donniez les forces qui nous manquent; qu'elle nous soutienne et nous présente à vos regards.

Roi éternel, regardez d'un œil d'amour ceux qui vous implorent, et éclairez nos cœurs de votre Esprit-Saint.

Pour l'amour de celle qui dans votre enfance vous a nourri du lait de ses mamelles, donnez la force et l'accroissement à votre peuple.

Bon Pasteur [2], délivrez vos brebis de la gueule du lion et mettez-nous au nombre de ceux qui se réjouissent dans les cieux.

Gloire au grand Roi et à son empire, gloire au Père,

[1] Évangile selon saint Jean, ch. I, v. 3 : « Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil, quod factum est. »

[2] Le poëte rappelle ici la parabole du bon Pasteur. Évangile de saint Jean, ch. X.

gloire au Fils, gloire au Saint-Esprit, qui est leur égal en puissance.

Hymne XIII. (*Extrait.*)

Vierge resplendissante, qui avez franchi les divers degrés des élus et qui tenez la première place par la supériorité de votre sainteté,

Source des vertus, daignez purifier les souillures de mes lèvres pour que vous puissiez trouver mes paroles dignes de votre faveur.

Je suis incapable et indigne de chanter vos louanges, puisque je suis accablé et écrasé par le poids de mes fautes.

Cependant j'espère que mes vœux ne seront pas entièrement infructueux si je vous honore, vous qui seule pouvez faire revenir à la vie.

Soyez bénie, ô vous qui avez su plaire au roi suprême, qui avez terrassé l'ennemi, qui avez lavé nos péchés et sauvé ce qui était perdu!

Mère de Dieu, adressez-lui des prières qui nous fortifient; adressez-lui des prières en notre faveur, afin que tout nous réussisse.

Il croit toujours fermement que vos prières sont efficaces celui qui aime l'enfant que vous avez allaité.

Médiatrice et conservatrice des âmes faibles, exaucez nos vœux en accordant aux malades le remède qu'ils désirent.

Rendez la lumière aux aveugles et dessillez les yeux de ceux qui sont plongés dans les ténèbres; soulagez les opprimés; relevez les cœurs abattus et réjouissez les affligés.

Essuyez les pleurs des pauvres et des captifs; demandez un heureux retour pour les voyageurs et les prisonniers.

Faites que les navigateurs aient la joie de revoir le port;

comprimez la violence des vents et apaisez les tempêtes de la mer.

Réconciliez les ennemis, rendez-nous bons les uns pour les autres[1], pour que nous trouvions un Juge doux et clément.

Que les Juifs eux-mêmes, tout coupables qu'ils soient, trouvent en vous une protectrice auprès de votre Fils afin qu'ils le reconnaissent et implorent son assistance.

O notre Souveraine ! dispensatrice de la véritable sagesse, rendez-moi juste, et faites-moi marcher droit dans le sentier de la justice.

Demandez à votre Fils qu'il efface nos péchés, et implorez-le afin que rien ne nous épouvante à l'heure de la mort.

Hymne XVII. (*Extrait.*)

Mère de Dieu, par qui les pécheurs obtiennent le pardon, vous qui avez triomphé de l'astuce du serpent maudit;

Mère bénie, accordez-nous de célébrer votre fête de telle sorte que nous méritions par votre entremise d'échapper à la colère qui nous menace.

O femme admirable ! afin que nous puissions vous chanter d'une manière digne de vous, faites que nous soyons purifiés de toutes nos fautes !

Vierge sainte, voyez à quelles tentations nous sommes sans cesse exposés; soutenez-nous pour que nous résistions courageusement.

[1] En rappelant ici le précepte de la charité chrétienne, le poëte a sans doute en vue le moine Raoul, qui prêchait de son temps le massacre de tous les Juifs. L'opinion que nous exprimons devient évidente si l'on considère que dans la strophe suivante saint Bernard supplie la Vierge Marie de prier son Fils pour le salut des Juifs, et, par là, blâme directement les erreurs de ce moine fanatique, contre lequel il a lutté de toutes ses forces pendant sa vie. Saint Bernard prenait à cœur le salut des Juifs. Cette strophe et le *Lætabundus* le prouvent surabondamment.

Hélas! qu'ai-je fait lorsque je me suis livré à une mort éternelle en me laissant séduire par les vanités d'une vie fugitive et passagère!

Douce Vierge, je viens vers vous triste et affligé; je ne connais pas de remède meilleur contre ma langueur.

Vous implorer est le seul remède qui reste à ceux qui sont tombés, vous qui donnez la joie et la santé à ceux qui sont blessés.

Qu'il s'adresse à vous celui qui soupire, accablé sous le poids de ses fautes, et qu'il soit persuadé que vous lui rendrez le Seigneur favorable.

Unie à Dieu, vous pouvez tout donner à ceux qui vous prient, puisque vous commandez aux esprits bons et mauvais.

Quelle espérance de salut, quelle consolation resterait aux pécheurs si le Créateur de l'univers ne nous avait donné le remède?

Si ce divin baume avait manqué à notre blessure, qu'aurions-nous fait et que serions-nous devenus dans notre malheur?

Par son crime, notre première mère nous a entraînés au fond de l'abîme; mais le sang de votre Fils a effacé sa faute.

Maintenant le retour aux joies célestes est accordé à ceux qui domptent les désirs du monde et les rejettent.

Pour tant de bienfaits, vous êtes chère à tous les saints, vous êtes chère à tous les hommes, vous êtes resplendissante de l'éclat de vos priviléges.

O douce Vierge! par vos prières effacez nos péchés, pour que, purifiés, nous puissions être mis au nombre des habitants des Cieux.

Hymne XVIII.

O Vierge qui nous donnez le salut, Étoile de la mer, Mère d'un Fils, Soleil d'équité, auteur de la lumière, Vierge toujours pure, recevez nos louanges!

Reine du Ciel, qui avez donné la guérison aux malades, la grâce aux fidèles, la joie aux affligés; lumière céleste du monde et espérance de salut;

Cour royale, Vierge resplendissante, demandez pour nous guérison et assistance; accueillez nos vœux, et par vos prières écartez de nous tout ce qui peut nous nuire.

Chœurs des vertus, qui vous tenez toujours auprès du souverain Maître et vous réjouissez de sa présence, rappelez-vous la brebis égarée [1], et venez à notre secours.

Vous êtes les heureux habitants de la patrie céleste, vous ignorez tous les maux qui nous accablent [2] et qui rendent notre vie misérable.

Aussi nous vous prions et nous vous supplions de protéger et de soutenir vos serviteurs, dont le Roi règne au-dessus de vous avec Dieu le Père.

Patriarches et prophètes, majestueux sénat, assis sur des trônes, resplendissants de couronnes et vêtus de vêtements éclatants de blancheur, obtenez que nos péchés soient effacés.

Phalanges des saints apôtres, dirigez-nous par vos instructions; protégez-nous par vos conseils; entendez nos vœux, appuyez-les de vos prières et déliez les liens qui nous étreignent.

Demandez pour nous un redoublement de paix, blanche troupe des innocents, qu'un roi [3], glacé d'effroi, ordonna

[1] Allusion à la parabole de la brebis retrouvée. Saint Luc, ch. xv, v. 3 à 7.

[2] Apocalypse, ch. vii, v. 16.

[3] Hérode. Saint Matthieu, ch. ii, v. 3.

de massacrer dans la crainte d'être précipité du haut de son trône.

Triomphateurs qui, grâce à votre foi, avez vaincu les terreurs du monde et avez dédaigné la gloire, faites-nous partager la joie de vos triomphes.

Obtenez l'accomplissement de nos vœux, chœurs des prêtres, foule des confesseurs et vous tous qui avez montré une obéissance agréable à Dieu.

Essaim virginal, priez pour nous, afin que nous soyons arrachés aux maux de la vie présente et de la vie future et pour que nous recevions ce que nous demandons.

Multitude nombreuse des saints qui régnez dans le ciel, entendez nos prières, et faites qu'avec votre aide nous puissions jouir de la lumière éternelle.

Vous tous élus, qui êtes enfin parvenus à participer à la vie des bienheureux, priez pour nous le Seigneur, afin qu'il nous accorde de vivre heureux, au sein de la joie et du bonheur.

Procurez-nous soulagement et assistance, afin que nous échappions aux flots de ce monde et aux angoisses de la géhenne, et que nous obtenions ce que nous désirons par-dessus tout.

Lumière éternelle, dirigez-nous dans les voies de la piété, ô Dieu le Père, ô Dieu le Fils, et vous Saint-Esprit, qui les égalez en divinité, Dieu unique en trois personnes avant les siècles des siècles.

III. SÉQUENCES.

I. Sur la Nativité du Seigneur.

Chœurs des fidèles, soyez remplis d'allégresse; alleluia.

Du lit d'une chaste Vierge, ô merveille! est sorti le Roi des rois.

L'Ange du conseil [1] est né d'une Vierge; le Soleil est sorti d'une Étoile!

Soleil [2] qui ne se couche jamais; Étoile toujours rayonnante, toujours brillante.

De même que l'astre enfante le rayon, de même la Vierge enfante un Fils aussi beau qu'elle.

Le rayon n'a pas terni l'astre; le Fils n'a pas souillé la Mère.

Le cèdre élevé du Liban s'est dans notre vallée transformé en hysope [3].

Celui qui est le Verbe du Très-Haut a daigné s'incorporer en revêtant la chair.

Isaïe l'a prophétisé [4]; la synagogue s'en souvient, et pourtant elle ne cesse pas d'être aveugle.

Si elle ne croit pas à ses prophètes, qu'elle croie au moins aux prophéties des gentils; les vers sibyllins ont prédit ces choses [5].

Malheureuse, hâte-toi, crois les anciennes prophéties; pourquoi serais-tu damnée, nation infortunée?

Celui qu'annonce l'Ancien Testament est né; venez le voir: une Vierge l'a mis au monde.

[1] Isaïe, chap. IX, v. 6 : « Et vocabitur nomen ejus magni consilii angelus. » C'est Jésus-Christ lui-même qui a révélé aux hommes le grand dessein que Dieu avait formé de racheter le genre humain.

[2] Jésus-Christ est appelé « Sol justitiæ » par le prophète Malachie. La Vierge est souvent désignée sous le nom de « maris Stella. »

[3] Ces expressions métaphoriques désignent ici la nature divine et la nature humaine. Le cèdre, en effet, est un arbre très-élevé, tandis que l'hysope est une petite plante pectorale qui croît dans les jardins. Souvent, dans la langue sacrée, elle est l'emblème de l'humilité ou de la faiblesse. Saint Jérôme : « Sicut hyssopum terrenum curandis pulmonibus aptum est, ut avertat inflationem, ita homo cœlesti respersus hyssopo, id est humilitate cordis, ab omni superbiæ malignitate purgatur. »

[4] V. 14 du chap. VII, et v. 1 du chap. XI d'Isaïe.

[5] La plupart des sibylles ont fait des prédictions sur Jésus-Christ.

II. Benedicamus [1].

La fille enfante son Père, le Père de toutes choses. Cette naissance est l'effet de la grâce. Par la grâce l'Homme-Dieu est livré au monde et l'homme est rendu à sa patrie.

Le Verbe, comme une semence, féconde le sein de Marie; la Vierge reste pure. Par la grâce l'Homme-Dieu est livré au monde et l'homme est rendu à sa patrie.

Le soleil est caché dans une étoile, l'aube dans le soir, l'artisan dans son propre ouvrage. Par la grâce l'Homme-Dieu est livré au monde et l'homme est rendu à sa patrie.

C'est l'humble et frêle créature qui renferme la force et la grandeur suprême; l'argile contient le potier. Par la grâce l'Homme-Dieu est livré au monde et l'homme est rendu à sa patrie.

Il vient, il s'abaisse vers nous, l'astre admirable du matin; pour nous il veut souffrir. Par la grâce l'Homme-Dieu est livré au monde et l'homme est rendu à sa patrie.

Nous donc qui sommes ici, tous, dans un transport de joie, bénissons le Seigneur. Par la grâce l'Homme-Dieu est livré au monde et l'homme est rendu à sa patrie.

[1] Cette séquence, selon l'opinion des savants auxquels nous l'avons communiquée, peut être attribuée à saint Bernard. L'auteur du *Lætabundus* avait seul le secret de ces antithèses hardies et pleines de justesse. Cette opinion nous paraît d'autant plus vraisemblable que, dans les deux morceaux, les mêmes images sont employées. Dans le *Lætabundus* saint Bernard compare Jésus sortant du sein de la Vierge à un soleil qui sort d'une étoile : *Sol de stella!* Le poëte du *Patrem parit* s'écrie : *Latet sol in sidere,* le soleil est caché dans une étoile. Le texte de ce beau morceau est tiré du manuscrit de Pierre de Corbeil, que possède la bibliothèque de Sens; nous l'avons publié pour la première fois dans nos *Chants de la Sainte-Chapelle.* La musique que nous avons fait exécuter dans plusieurs églises de Paris en a été trouvée pleine d'originalité et de grandeur.

PIERRE LE VÉNÉRABLE.

Pierre, surnommé le Vénérable, naquit en Auvergne l'an 1094. Il appartenait à la famille des comtes Maurice. Il fut successivement nommé prieur de Vézelay, de Domère et enfin abbé de Cluny en 1122. Il fut l'ami de saint Bernard, réconcilia Abailard avec ce saint adversaire et avec le pape, après avoir pratiqué en faveur de ce grand esprit égaré la plus ardente charité. Il réfuta les erreurs de Pierre de Bruys, le Talmud des Juifs et l'Alcoran, dont il fit faire en Espagne, l'an 1141, une première traduction en latin. Il mourut en odeur de sainteté, dans son abbaye de Cluny, en 1156. Il joignit à un haut degré une science étendue, la culture des lettres et le goût de la poésie au savoir du théologien.

HYMNES.

I. Sur la vie de saint Benoît [1].

Parmi les habitants des cieux qui ont conquis leurs couronnes éternelles dans une sainte lutte, Benoît, vous brillez par l'éclat de vos grands mérites.

La prudence d'une vénérable vieillesse [2] brilla en vous

[1] Saint Benoît, fondateur de l'ordre des Bénédictins et frère jumeau de sainte Scolastique, naquit en 480, sur le territoire de Nurcia, dans le duché de Spolète. En 529 il fonda le célèbre monastère du mont Cassin, sur les ruines d'un temple d'Apollon qu'il avait lui-même fait détruire. Il mourut dans son monastère le 21 mars 543.

[2] Le mot « Vieillesse » est pris ici dans le sens moral, et doit s'entendre de la gravité des mœurs et de la maturité du caractère. Cette maturité se trouve quelquefois jointe à la jeunesse. On lit dans le livre de la *Sagesse*, ch. IV, v. 8 : « Senectus enim venerabilis est, non diuturna, nec numero annorum computata; cani autem sunt sensus hominum et ætas senectutis vita immaculata. »

dès votre plus tendre enfance; la volupté n'obtint jamais rien de vous; vous avez toujours tourné vos pensées vers le ciel, et vous avez laissé se flétrir pour vous les fleurs du monde.

Brûlant du désir de vivre solitaire, vous avez quitté votre patrie et vos parents; vous avez dompté votre chair, et, implacable bourreau, vous l'avez soumise à Jésus-Christ.

Mais vous ne pouvez pas jouir longtemps en paix de votre retraite; vos œuvres pieuses révèlent votre présence; et votre heureuse renommée se répand d'un vol rapide dans tout l'univers.

Grâce à la puissance de vos prières, vous rassemblez les morceaux d'un objet brisé [1]. On vous offre une coupe empoisonnée; vous faites le signe de la croix, et elle se brise [2]; par votre ordre un moine court, sans y penser, sur les ondes [3].

Vous frappez un moine, et le démon ennemi s'enfuit [4]; du fond de l'eau un fer revient se placer dans vos mains [5]; vous commandez à un rocher, et à l'instant en jaillit une source abondante qui arrose les campagnes [6].

[1] Saint Benoît rétablit dans son intégrité un crible ou un van que l'on avait brisé en le jetant sans précaution sur une table.

[2] Des moines qui ne pouvaient supporter la sévère discipline de saint Benoît lui présentèrent un verre qui contenait du vin empoisonné. Saint Benoît fit le signe de la croix, et le verre se brisa.

[3] Un jeune enfant, nommé Placide, qui était disciple de saint Benoît, tomba dans une rivière où il s'abreuvait. Saint Benoît donna ordre à un moine qui se trouvait là de courir au plus vite et de soustraire l'enfant au danger qui le menaçait. Le moine remplit les ordres du saint avec tant de zèle que, sans y penser, il courut sur les eaux comme sur terre ferme.

[4] Saint Benoît délivra un moine du démon en le frappant de verges.

[5] Un moine coupait des buissons sur le bord d'un lac. Le fer de l'instrument qu'il tenait se sépara du manche et tomba dans l'eau; saint Benoît survint : il se fit donner le manche, le plongea dans le lac, et le fer vint s'y rejoindre.

[6] Le monastère de saint Benoît était situé sur le sommet du mont

Un oiseau sauvage exécute vos ordres[1]; votre regard plein de tendresse suffit pour faire tomber les liens d'un malheureux qui était enchaîné[2]; transporté au ciel, vous apercevez le monde sous un rayon du soleil[3].

Vos prières rappellent un mort à la vie[4]; comme un prophète vous pénétrez les pensées de la foule[5]; éclairé d'une lumière divine, vous voyez les âmes s'élever au ciel[6].

O Dieu créateur, que le chœur de nos religieux fasse éternellement entendre des chants joyeux en votre honneur; nous vous supplions tous de l'admettre parmi les célestes légions de vos saints.

II. Sur la translation de saint Benoît.

Peuple de France, entonne des chants d'allégresse, ré-

Cassin. Les moines se donnaient beaucoup de mal pour aller puiser de l'eau dans un lac placé au bas de la montagne, à une grande distance du monastère. Ce fut dans ces circonstances que, par les prières de saint Benoît, le rocher le plus élevé de la montagne jeta de l'eau en abondance.

[1] Un prêtre envieux avait offert à saint Benoît du pain empoisonné. Le saint homme ordonna à un corbeau d'enlever ce pain et de l'emporter dans un endroit où personne ne pourrait le trouver.

[2] Un soldat goth avait chargé de chaînes un paysan, qu'il torturait avec cruauté pour lui extorquer son argent. Saint Benoît accourut, et dès qu'il eut jeté ses regards sur le malheureux paysan ses liens se rompirent.

[3] Au milieu de la nuit, pendant qu'il était plongé dans la prière et dans la méditation, saint Benoît vit venir du ciel une lumière éclatante qui dissipa les ténèbres, et tout à coup le monde entier s'offrit à sa vue au milieu de cette lumière, comme sous un rayon du soleil.

[4] Par ses prières saint Benoît rendit la vie au fils d'un paysan.

[5] Saint Benoît prenait son repas du soir. Un moine qui tenait une lumière à la main pour l'éclairer se sentait humilié de remplir un tel office. Le saint s'aperçut aussitôt de la vanité de ses pensées, et lui fit retirer la lumière des mains.

[6] Saint Benoît, éclairé d'une lumière divine, vit sous la forme d'un globe de feu l'âme de saint Germain, évêque de Capoue, que les anges portaient au ciel.

jouis-toi de la possession des restes de notre père saint Benoît, heureux que tu es de conserver dans ton sein ces illustres membres.

En Italie il avait brillé par une foule de miracles; son corps privé de la vie jette une lueur qui éclaire des Français[1]. Par les miracles fréquents qui ont lieu sur son tombeau il glorifie sa nouvelle patrie.

Il renouvelle les prodiges des anciens prophètes[2]; ses restes rendent la vie à un mort. Quelle puissance merveilleuse!

Le vaisseau qui porte les os sacrés du saint glisse sur l'onde sans avoir besoin de rameurs[3]; il brise merveilleusement les glaces, et, comme une rame, il renvoie en arrière les flots qui viennent le frapper.

Dès qu'on a débarqué ces restes sacrés et que la terre a senti leur présence, elle oublie les frimas de l'hiver; elle se pare à l'instant même de fleurs nouvelles, et le sol change complétement d'aspect.

O Père plein de bonté, qui, du haut de votre trône, pénétrez vos serviteurs de vos lois divines, faites-les marcher dans l'étroit sentier, et accordez-leur une place dans votre royaume éternel.

Souverain tout puissant, qui, assis sur votre trône céleste, voyez tout, accueillez favorablement ces chants de joie en votre honneur et exaucez nos prières.

[1] Le vénérable abbé du monastère de Fleury-sur-Loire, Mummolus, découvrit par une révélation divine les restes de saint Benoît, et les transporta en France en 660. Les Bénédictins de France célébraient cette translation par une fête solennelle.

[2] On lit dans le IVe livre des *Rois*, chapitre XIII, v. 21, qu'un homme dont le cadavre avait été jeté dans le sépulcre d'Élisée ressuscita au contact des os sacrés du prophète. Le même miracle se reproduisit lorsqu'on transporta en France les restes de saint Benoît.

[3] C'est en hiver qu'eut lieu la translation du corps de saint Benoît.

ANONYMES.

SÉQUENCES.

I. Sur la bienheureuse Vierge.

Salut, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, ô Vierge sereine;

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous qui avez enfanté Celui qui est la paix des hommes [1] et la gloire des anges.

Le fruit de vos entrailles est béni, Celui qui par un don de sa grâce nous a fait devenir ses cohéritiers [2].

Par cette salutation si chère au monde, vous avez, contre toutes les lois de la nature, conçu un fils; vous êtes une étoile d'où s'échappe merveilleusement un soleil.

Vous êtes le sanctuaire de la grandeur et de l'humilité, du Lion et de l'Agneau, du Sauveur Jésus-Christ, et vous restez une Vierge sans tache.

Reine des vierges, rose sans épines, vous êtes devenue la Mère de la fleur et de la rosée, de l'agneau et du pasteur.

Cité du Roi de justice [3], Mère de miséricorde, par votre grâce, Théophile se convertit [4] et sort d'un abîme d'iniquité et de misère.

[1] Saint Luc, ch. II, v. 14 : « Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. »

[2] Les élus sont les fils de Dieu et par conséquent les cohéritiers de Jésus-Christ. Saint Paul, Épître aux Romains, ch. VIII, v. 16 et 17.

[3] Cette dénomination de la sainte Vierge est tirée du psaume LXXXVI, v. 2 : « Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. »

[4] Ce Théophile avait été chargé de l'administration des biens d'un

La cour céleste vous célèbre; nos hommages s'adressent à vous; c'est vous qui faites obtenir le pardon aux coupables; c'est vous qui donnez la grâce aux justes.

Étoile de la mer, sanctuaire du Verbe de Dieu, aurore du soleil, porte du Paradis par laquelle est entrée la lumière, priez pour nous votre Fils.

Demandez-lui qu'il nous délivre de nos péchés et qu'il nous fasse entrer pour l'éternité dans le royaume de charité où brille l'inaltérable lumière.

II. Pour la fête de Pâques.

Le matin, le premier jour de la semaine, le Fils de Dieu, notre espérance et notre gloire, ressuscite[1].

Après avoir triomphé du prince du péché, il revient des enfers, où il a remporté une éclatante victoire.

Sa résurrection est un signal d'allégresse et de consolation universelle.

C'est pourquoi Marie-Madeleine annonce la première sa résurrection[2].

Elle porte cette heureuse nouvelle aux frères de Jésus, que sa mort avait remplis de tristesse.

O bienheureux ont été les yeux à qui il a d'abord été donné de voir le Roi du monde au sortir de la mort!

C'est cette femme qui se jeta aux pieds de Jésus et qui par un don de la grâce fut purifiée de tous ses péchés.

Pendant qu'elle pleure et qu'elle l'implore, elle montre

évêque. Il se montra d'abord plein de zèle, de piété et de religion. Mais, lorsqu'il eut perdu son emploi, il accusa la Providence de son malheur, et se lia avec un impie à l'instigation duquel il renonça à la foi chrétienne pour se vouer au démon. La sainte Vierge eut pitié de sa chute, et par ses conseils il fit pénitence et rentra en grâce avec Dieu.

[1] Saint Marc, ch. XVI, v. 9 : « Surgens autem mane, prima sabbati, apparuit primo Mariæ Magdalenæ. »

[2] Évangile de saint Jean, ch. XX, v. 17 et 18.

par ses actions que son cœur aime Jésus par-dessus toutes choses.

Celui qu'elle adore n'ignore pas l'objet de sa prière ; il met un terme à ce qui troublait sa conscience.

O Marie ! ô pieuse mère des pécheurs [1] ! vous êtes appelée étoile de la mer [2] à cause du mérite de vos œuvres.

Quand vous avez reçu ce nom, vous avez été mise sur le même rang que la Mère de Jésus-Christ ; mais votre gloire est inférieure à la sienne.

En effet, Marie fut la Porte qui donna passage au salut, et vous, autre Marie, en annonçant sa résurrection, vous avez été pour l'univers une messagère de joie.

Marie, l'impératrice du monde, et Marie, l'heureuse pécheresse, ont apporté à l'Eglise les prémices de ses joies.

O Marie-Madeleine ! écoutez nos prières mêlées à vos louanges ; ayez la bonté de les porter aux pieds de Jésus-Christ,

Afin que la source de la souveraine miséricorde, qui vous a purifiée de vos péchés, purifie ses serviteurs et les vôtres, et qu'il leur accorde le pardon.

[1] Marie-Madeleine est la mère des pécheurs, qu'elle invite par son exemple à faire pénitence et à se convertir. Tous ceux qu'elle ramène dans la bonne voie sont des enfants spirituels qu'elle engendre à Jésus-Christ.

[2] Nous avons déjà dit que « Stella maris » est l'interprétation du nom de Marie. Aussi cette dénomination s'applique-t-elle aussi bien à sainte Marie-Madeleine qu'à la sainte Vierge. D'ailleurs, dans cette mer orageuse de la vie, sainte Marie-Madeleine n'est-elle pas l'étoile qui guide les pécheurs agités par les flots et qui les instruit à se réfugier dans le port du pardon et de la pénitence ?

ADAM DE SAINT-VICTOR.

Adam de Saint-Victor, chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Victor-lez-Paris dans le douzième siècle, vécut dans ce célèbre monastère sous l'abbé Guérin, et composa quelques traités. La date de sa naissance n'est point connue; celle de sa mort est très-incertaine. Suivant Ducange et Moréri, il mourut en 1177; suivant Félibien et Lobineau, il ne mourut qu'en 1192. Voilà tous les détails biographiques qui nous ont été transmis sur le plus grand poëte du moyen âge. Les trente-huit proses d'Adam de Saint-Victor sont des poëmes complets qui embrassent la vie entière d'un personnage, ou qui nous font connaître dans tous ses développements chacun des principaux dogmes du christianisme. On y trouve l'explication de la plupart des figures de l'Ancien et du Nouveau Testament, et leur lecture est très-utile à qui veut acquérir l'intelligence des saintes Écritures. Chacune d'elles est un chef-d'œuvre de lyrisme, où la perfection de la forme est jointe à la sublimité du fond : richesse et harmonie des rimes, variété du rhythme, élégance et précision du style, délicatesse et choix des expressions, heureuse application des figures de l'Écriture sainte, beauté des comparaisons, noblesse et profondeur des pensées, chaleur des sentiments, mouvements poétiques d'une force singulière, sublimes élans d'enthousiasme qui ne partent que de l'âme d'un véritable poëte, telles sont les qualités qui les placent au rang des productions les plus belles de l'esprit humain. En terminant cette appréciation des poésies du religieux de Saint-Victor, nous avons appelé, dans notre volume latin, l'attention du lecteur sur leur forme éminemment musicale. On a pu voir que le rhythme en est bien prononcé, et qu'il a dû avoir la plus grande influence sur la poésie française et particulièrement sur la perfection successive de la rime.

Les vers de l'épitaphe qu'Adam de Saint-Victor composa pour lui-même sont des plus beaux qu'on puisse lire. Nous doutons qu'on puisse trouver dans aucun morceau de poésie antique, sur un sujet analogue, un meilleur choix de mots et une plus grande pureté de forme. Le sentiment chrétien qu'il est si doux de rencontrer chez un homme de génie, l'humiliation du pécheur qui s'accuse encore sur le passage de son père abbé et des moines ses frères, après avoir été couché dans le

tombeau, le dogme consolant de la réversibilité des prières, notre prosopopée à nous autres chrétiens, sont rendus d'une manière remarquable. Ces distiques, dans lesquels le poëte fait si peu de cas de sa propre gloire, nous servent aujourd'hui à lui en payer un nouveau tribut et cela par une juste et providentielle rémunération. Les cendres d'Adam de Saint-Victor furent dispersées lors de la destruction de l'abbaye. Un chaudronnier s'empara de la plaque de cuivre sur laquelle était gravée l'épitaphe, et il allait la fondre lorsque l'abbé Petit-Radel l'acheta. Ce savant la déposa plus tard à la bibliothèque Mazarine, où on la voit encore.

La plupart des séquences d'Adam de Saint-Victor ont été chantées pendant près de quatre cents ans. Elles ont disparu de nos *Graduels* vers le seizième siècle. Cependant on en a conservé quelques-unes dans les livres d'église à l'usage de Paris et on n'a pas cessé de chanter chaque année dans ce diocèse, le jour de la Dédicace, la belle pièce *Jerusalem Sion filiæ*, composée au douzième siècle par le religieux inspiré de Saint-Victor.

SÉQUENCES.

I. Pour la fête de saint Etienne.

Hier l'univers a tressailli, et, plein d'allégresse, il a célébré la naissance du Christ[1]. Hier le chœur des anges s'est rangé avec joie autour du Roi des cieux.

Premier martyr et diacre, aussi illustre par sa foi que par sa vie tout entière et par ses miracles, Etienne a triomphé aujourd'hui, et son triomphe a été un opprobre pour les Juifs incrédules[2];

Car ils rugissent autour de lui comme des bêtes féroces[3]; ennemis de la lumière, ils sont vaincus et mis en dé-

[1] La fête de saint Étienne se célèbre le lendemain de la fête de Noël.

[2] Saint Étienne apostropha ainsi les Juifs incrédules (Actes des Apôtres, ch. VII, v. 51) : « Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus, vos semper Spiritui sancto resistitis : sicut patres vestri, ita et vos. »

[3] Actes des Apôtes, ch. VII, v. 54 : « Audientes autem hæc dissecabantur cordibus suis, et stridebant dentibus in eum. »

route[1]; ils apostent de faux témoins et ils aiguisent leurs langues, ces fils de vipères[2].

Courageux athlète, résiste à tous tes adversaires; combats, tu es assuré de remporter le prix; persévère, ô Etienne! tiens tête aux faux témoins; confonds par tes paroles cette synagogue de Satan[3].

Ton témoin est dans les cieux; témoin véridique et fidèle, il attestera ton innocence. *Couronné*[4] est ton nom; ce n'est qu'au prix de cruels tourments que tu obtiendras la couronne de gloire[5].

Pour cette couronne impérissable, endure un supplice passager; la victoire t'attend. Le jour de ta mort sera pour toi un jour de naissance[6]; le supplice qui met fin à tes jours est pour toi la source de la vie.

Étienne est rempli de l'Esprit-Saint; son œil pénètre jusque dans les royaumes célestes; il voit la gloire de Dieu; il grandit pour la victoire; il soupire après la récompense.

Vois, Étienne, à la droite de Dieu Jésus qui combat

[1] Actes des Apôtres, ch. VI, v. 10 : « Et non poterant resistere sapientiæ et Spiritui qui loquebatur. » — Poésie admirable, où chaque mot rappelle quelque trait intéressant ou sublime de l'Écriture sainte, et le grave à jamais dans notre mémoire!

[2] Allusion à ces paroles de saint Jean-Baptiste aux Scribes et aux Pharisiens (saint Matthieu, ch. III, v. 7) : « Progenies viperarum, quis demonstrabit vobis fugere a ventura ira? »

[3] En écrivant ces mots le poëte songeait à ce passage de l'Apocalypse, ch. II, v. 9 : « Scio tribulationem tuam et paupertatem tuam; sed dives es, et blasphemaris ab iis qui se dicunt Judæos esse, sed sunt Synagoga Sathanæ. »

[4] *Étienne* a pour étymologie le mot grec στρέφανος, couronne.

[5] Épître II de saint Paul à Timothée, ch. II, v. 5. « Qui certat in agone non coronatur nisi legitime certaverit. »

[6] La mort corporelle que subissent les martyrs est une sorte de naissance à la vie éternelle. Cette peine d'un moment est pour eux le commencement de l'immortalité. Voilà pourquoi l'Eglise donne à l'anniversaire de leur martyre le nom si touchant de « natalis dies. »

pour toi! Proclame à voix haute et libre que les cieux te sont ouverts et que le Christ se révèle à toi.

Le saint diacre se recommande au Sauveur; même sous les pierres qui l'accablent il pense qu'il est doux de mourir pour lui. Saul, qui garde les vêtements de tous ceux qui le lapident, lapide le saint par la main de tous [1].

Pour que le péché ne soit pas imputé à ses bourreaux, Étienne fléchit le genou; il prie, gémissant sur leur aveugle fureur.

C'est ainsi qu'il s'endormit dans les bras du Christ celui qui sut ainsi obéir au Christ, et il vit à jamais avec le Christ, Étienne, les prémices des martyrs!

Augustin affirme [2] et la rumeur publique atteste qu'il a ressuscité six morts en Afrique.

Lorsque, par la grâce de Dieu, son corps fut découvert, la pluie tomba sur la terre en un temps de sécheresse [3].

Par la seule odeur qui s'exhale de son corps les malades sont guéris et les démons mis en fuite [4]; il est digne de louange et d'honneur; sa mémoire doit être éternelle.

O martyr dont le nom est dans l'Église une occasion d'allégresse, ranimez par votre céleste parfum le monde languissant!

II. Pour la fête de saint Jean l'Evangéliste.

Célébrons avec un empressement joyeux la fête de Jean; réjouissons-nous de lui adresser nos vœux. Que la louange

[1] Actes des Apôtres, ch. VII, 57 et 59. — Saul (saint Paul) en gardant les vêtements des bourreaux devenait leur complice.

[2] Dans le « De Civitate Dei, » saint Augustin parle d'un grand nombre de miracles opérés par la vertu des reliques de saint Étienne.

[3] La découverte des reliques de saint Étienne eut lieu par l'apparition de Gamaliel au vénérable prêtre Lucien. Une grande sécheresse régnait alors dans le pays; une pluie abondante et salutaire la fit cesser aussitôt après cet événement.

[4] Lorsqu'on découvrit les restes de saint Étienne, une odeur suave

dans notre bouche ne soit pas telle qu'elle empêche notre cœur de goûter les fruits de cette joie.

Celui-ci est le disciple bien-aimé du Christ; reposant sur le sein divin, il y puisa la sagesse. Le Christ sur la croix lui confia sa Mère; vierge lui-même, il eut la garde d'une vierge.

Consumé au dedans par le feu de la charité, il resplendissait au dehors par sa pureté, ses miracles et son éloquence; comme il s'était préservé de toute ardeur criminelle[1], il fut préservé du supplice, et sortit sain et sauf de la chaudière d'huile bouillante.

Il échappa à la violence du poison; il commanda à la mort, aux maladies et aux démons : aussi grande fut sa puissance; aussi grande fut sa douceur envers les malheureux,

Lorsqu'après avoir rétabli dans leur intégrité des pierres précieuses qu'on avait brisées[2] il en donna le produit aux pauvres. Il porte en lui un trésor inépuisable celui qui a changé des branches d'arbre en or, des cailloux en pierres précieuses[3].

s'exhala de sa sépulture, et soixante-treize personnes atteintes de différentes maladies ou infirmités, des démoniaques, des aveugles, des boiteux, recouvrèrent aussitôt la santé.

[1] Bède le Vénérable s'exprime ainsi à ce sujet: « A Domitiano Cæsare in ferventis olei dolium missus Joannes in ecclesiastica narratur historia : ex quo tamen divina se protegente gratia tam intactus exiverat quam fuerat a corruptione concupiscentiæ carnalis extraneus. »

[2] Un philosophe avait assemblé le peuple sur la place publique d'Ephèse et brisé devant lui des pierres précieuses pour étaler aux yeux de tous son désintéressement et son mépris pour les richesses. Saint Jean, qui se trouvait là par hasard, n'approuva point l'ostentation du philosophe. Il ramassa les morceaux, rétablit les pierres précieuses dans leur intégrité, les vendit et distribua l'argent aux pauvres.

[3] Deux jeunes gens nobles avaient vendu leurs biens pour suivre saint Jean. Mais ensuite, quand ils virent leurs esclaves revêtus d'habits élégants, tandis qu'ils ne portaient eux-mêmes qu'un manteau de peu de valeur, ils se plaignirent de leur sort, et regrettèrent les délices et le

Il est invité à s'asseoir à la table de son ami[1]; cet ami, c'est le Christ, qu'il voit entouré de ses disciples. Du sépulcre où il est descendu[2], il renaît et monte vivant prendre place au céleste banquet.

Le peuple atteste et vous pouvez voir vous-même que son tombeau est couvert de manne, mets qui tombe de la table du Christ.

En écrivant son Évangile il jouit du privilége de l'aigle[3]; il fixe le soleil radieux, c'est-à-dire le principe[4], le Verbe qui était dès le commencement.

A la vue de ses miracles se convertissent les peuples

luxe de leur vie passée. Saint Jean leur donna l'ordre d'apporter des branches et des pierres, et les changea en or et en pierres précieuses. Puis il les leur donna en leur disant : « Rachetez les domaines que vous avez vendus, puisque vous avez perdu le domaine céleste. »

[1] Accablé par les années, saint Jean était descendu dans un sépulcre qu'il s'était creusé lui-même. C'est là que Jésus-Christ lui apparut avec ses disciples, tous déjà morts glorieusement, et lui adressa ces paroles touchantes : « Veni, dilecte mi, tempus est ut epuleris mecum in regno meo cum fratribus. »

[2] Il y a différentes versions sur la manière dont se termina la vie de saint Jean. Adam de Saint-Victor pense qu'il mourut paisiblement dans le sépulcre dont nous venons de parler et qu'aussitôt après il ressuscita et monta au ciel.

[3] Dans la vision mystique des quatre animaux qui figurent les quatre Évangélistes (Ézéchiel, ch. I; Apocalypse, ch. IV, v. 7 et 8), l'aigle aux ailes déployées est le symbole de saint Jean. Bède le Vénérable dit à ce sujet dans son homélie sur le premier chapitre de l'Évangile de saint Jean : « Cunctis avibus aquila celsius volare, cunctis animantibus solis radiis clarius inligere consuevit obtutus. Et cæteri evangelistæ quasi in terra ambulant, qui, temporalem ejus generationem pariter et facta temporalia sufficienter explanantes, pauca de divinitate dixerunt. Hic autem quasi ad cœlum volat cum Domino, qui, perpauca de temporalibus ejus actis edisserens, æternam divinitatis ejus potentiam, per quam omnia sunt facta, sublimius volando et limpidius speculando cognovit, ac nobis cognoscenda scribendo contradidit. »

[4] Dans saint Jean, ch. VIII, v. 5, les Juifs disent à Jésus-Christ : « Tu quis es? » — Et Jésus-Christ leur répond : « *Principium* qui et loquor vobis. »

gentils, les peuples pervers, les peuples de l'Asie entière. Par ses écrits l'unité de l'Église brille avec éclat et s'affermit.

Salut à vous, vase de candeur irréprochable, vase rempli de la rosée céleste, pur au dedans, brillant au dehors, noble sous toutes ses faces.

Faites que nous imitions votre sainteté; faites que par la pureté de notre âme, il nous soit donné de contempler la Trinité dans son unique essence.

III. Pour le dimanche dans l'Octave de la Nativité du Seigneur.

La splendeur et l'image visible du Père [1] se revêtant de la forme humaine a rendu la Vierge mère par sa seule puissance, et non par les lois de la nature.

Que le vieil Adam [2] renaissant à la joie fasse entendre un cantique nouveau; jadis fugitif et captif, maintenant qu'il se montre à tous les regards.

Ève enfanta le deuil; la Vierge a mis au monde avec allégresse le fruit de vie; et ce fruit n'a pas rompu le sceau de sa chasteté.

Si on expose au soleil un cristal mouillé [3], des traits de feu y scintillent, et le cristal n'est point brisé. De même l'enfantement de la Vierge n'altère point sa pudeur insigne.

Les lois ordinaires de la nature sont confondues d'éton-

[1] Saint Paul emploie les mêmes expressions en parlant aussi de Jésus-Christ, Épître aux Hébreux, chapitre 1, v. 3 : « Splendor gloriæ et figura substantiæ Patris. »

[2] Le vieil Adam se dit ordinairement de notre premier père, par opposition au nouvel Adam, Jésus-Christ. Mais ici il désigne non-seulement le premier homme, mais encore tous ses descendants, qu'il a entraînés dans sa chûte.

[3] La Vierge-Mère, resplendissante de l'éclat de toutes ses vertus, est comparée au cristal, et Jésus-Christ, son fils, enflammé du feu de la charité qui l'a déterminé à se faire homme pour le salut de l'homme, à l'étincelle que projette le cristal.

nement en présence d'une telle naissance, et la raison est en défaut; c'est une chose ineffable que cette génération du Christ empreinte de tant de douceur et d'humilité.

La feuille, la fleur, l'amande sortent de la verge desséchée [1]; ainsi la Vierge pudique enfante le Fils de Dieu. La toison reçoit la rosée céleste [2]; la créature porte en ses entrailles le Créateur, rançon de la créature.

La feuille, la fleur, l'amande et la rosée ont de mystérieux rapports avec la miséricorde du Sauveur. Le Christ est le feuillage qui nous protége de son ombre, la fleur qui nous embaume, l'amande qui nous nourrit [3] et la rosée qui nous pénètre de la grâce céleste [4].

Pourquoi l'enfantement de la Vierge est-il pour les Juifs un scandale, puisque la verge desséchée a été ainsi changée en amandier?

Considérons encore l'amande; car, si nous en connaissons bien la nature, nous voyons qu'elle est le mystérieux emblème de la Lumière. Triple en une seule substance, l'amande est la source de trois bienfaits : onction, lumière et aliment.

L'amande c'est le Christ, l'écorce est la croix qui meur-

[1] On lit dans les Nombres, ch. XVII, v. 8, que la verge desséchée d'Aaron poussa des feuilles, et produisit des fleurs et des amandes par un effet de la puissance divine. Cette verge est la figure de la Vierge qui enfanta Jésus-Christ par l'opération du Saint-Esprit.

[2] La toison de Gédéon fut mouillée par la rosée du ciel, tandis que la terre environnante demeura complétement sèche. *Juges*, ch. VI, v, 36 à 38. Cette toison est la figure de la mère du Sauveur. La grâce du Saint-Esprit fut la rosée céleste qui féconda le sein de la Vierge.

[3] Jésus-Christ nourrit les fidèles de sa doctrine salutaire; il les nourrit aussi de sa chair et de son sang. Évangile selon saint Jean, ch. VI, v. 56 : « Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus. »

[4] Semblable à la rosée du ciel qui détrempe la terre desséchée par les feux du jour et la rend propre à fortifier les plantes et à produire les fleurs et les fruits, Jésus-Christ répand les grâces du ciel dans les cœurs desséchés par les flammes impures des vices et des passions et fait naître en eux le fruit des bonnes œuvres.

trit et charge sa chair, la coquille est son corps. La Divinité couverte d'une chair mortelle et la suavité du Christ sont désignées par le fruit de l'amandier [1].

Le Christ est la lumière des aveugles, l'onction des malades et la nourriture des âmes pieuses. Oh! quel doux sacrement! Il change sa chair, comme une herbe des champs, en froment pour les fidèles [2].

O Jésus! rassasiez de la contemplation de votre visage ceux que vous nourrissez pendant la vie présente à l'ombre de votre sacrement. Splendeur coéternelle au Père, transportez-nous d'ici au sein des clartés paternelles dont la vue inondera de joie nos âmes.

IV. En l'honneur de la bienheureuse Vierge pendant la fête de Pâques.

Qu'en l'honneur de la vierge Marie les chrétiens entonnent des louanges [3]!

La malheureuse Ève nous a perdus; mais Marie a enfanté un Fils qui a racheté les pécheurs.

[1] Le brou représente la passion de Jésus-Christ à cause de son amertume; la coquille, la charpente osseuse de son corps, c'est-à-dire sa nature humaine, à cause de sa dureté; et l'amande, sa nature divine, à cause de sa saveur douce et agréable.

[2] Allusion à ce passage d'Isaïe, chapitre XL, v. 6 : « Omnis caro fœnum et omnis gloria ejus quasi flos agri. » Le poëte appelle ainsi le corps humain revêtu par Jésus-Christ.

[3] Cette séquence est une imitation très-remarquable du *Victimæ paschali*, dont le sujet est la Résurrection; Adam de Saint-Victor reproduit le tour dramatique et souvent même les paroles de cette pièce pour les appliquer à un autre sujet, la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ; enfin il se sert du rhythme employé par Notker, comme d'une espèce de moule dans lequel il jette des idées différentes avec une grande habileté.

La mort et la vie ont fait un pacte admirable [1] : le Fils de Marie règne; il est vivant

— Dites-nous, Marie, vierge clémente et miséricordieuse :

Comment vous êtes devenue mère, puisque vous avez été formée par Celui qui est né de vous?

— L'ange envoyé des cieux vers moi en est le témoin.

L'objet de mon espérance est sorti de moi; mais la Judée demeure incrédule [2].

— Il nous faut mieux croire au seul témoignage de Gabriel, la Force du Très-Haut, qu'à la foule perverse des Juifs.

Nous savons que le Christ est véritablement sorti du sein de la Vierge; ô vous, Fils et Roi, ayez pitié de nous.

V. Sur la résurrection du Seigneur.

Le renouvellement de la nature enfante de nouvelles joies; le jour de la résurrection du Seigneur tout ressuscite avec lui. Les éléments obéissent en esclaves et comprennent combien est grande la solennité dont leur Créateur est l'objet.

Le feu mobile voltige, l'air circule, l'eau passe et s'écoule, la terre demeure inébranlable, les objets légers tendent à s'élever, les corps pesants gardent leur centre de gravité; toutes les forces de la nature sont renouvelées.

[1] La mort et la vie se sont unies admirablement, ont fait un pacte admirable. En effet la mort et la vie de Jésus-Christ se sont unies pour produire les mêmes effets; elles ont soustrait l'homme à l'empire de la mort et l'ont rendu à la vie éternelle.

[2] Les Juifs ont refusé de croire que Jésus-Christ était le fils de Dieu, le Messie promis par la loi et par les prophètes; en un mot, le Sauveur du monde et le Désiré des nations.

Le ciel devient plus serein et les flots plus tranquilles ; la brise est plus légère et notre vallon est émaillé de fleurs. Ce qui était desséché reprend de la vigueur; les corps glacés se réchauffent; après l'hiver le printemps répand sa tiède influence.

La glace de la mort est brisée ; le prince du monde est renversé, et son empire est détruit dans nos cœurs; en voulant posséder Celui dans lequel il n'a rien trouvé qui lui appartînt, il a perdu ses propres droits.

La vie triomphe de la mort; l'homme a maintenant recouvré ce qu'il avait perdu jadis, la joie du Paradis.

Le Christ nous indique une route facile à suivre, et le glaive que le chérubin agitait sans cesse se détourne de nous, selon la promesse de Dieu.

VI. Sur la résurrection du Seigneur.

Purifions-nous du vieux levain[1], afin de célébrer avec sincérité la résurrection nouvelle. Voici le jour de notre espérance; les témoignages de l'ancienne loi attestent sa merveilleuse puissance.

En ce jour les Égyptiens ont été dépouillés[2] et les Hébreux délivrés d'une fournaise de fer. Resserrés dans les entraves d'une dure servitude, ils travaillaient l'argile, la brique et la paille.

[1] Le levain, dans l'Écriture, est le type et l'expression du péché. C'est en ce sens que les Juifs reçoivent l'ordre (*Exode*, ch. XII, v. 15) de manger l'agneau pascal avec le pain sans levain et de ne point mêler de ferment dans le sacrifice offert au Seigneur; voy. le *Lévitique*, ch. II, v. 11. — Saint Paul aux Corinth., Épître I, ch. V, v. 7 : « Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio. »

[2] Le jour de la Résurrection est préfiguré dans l'ancienne loi par le jour où les Hébreux dépouillèrent les Égyptiens et furent délivrés du joug de Pharaon.

Désormais que les louanges de la puissance divine, que des cris de triomphe et de délivrance s'échappent en liberté de nos poitrines!

Voici le jour que le Seigneur a fait, ce jour qui est la fin de nos douleurs, ce jour qui nous apporte le salut!

La loi ancienne n'est que l'ombre des événements futurs [1]; le Christ est la fin des promesses [2] et il a tout consommé; dans le sang du Christ s'est émoussé le glaive de feu; le gardien de notre prison a été congédié.

Symbole de notre allégresse [3], l'enfant Isaac, voyant immoler à sa place un chevreau [4], témoigne toute sa joie de vivre. Joseph sort de la citerne [5]; le Christ revient à la lumière après avoir souffert le supplice de la croix.

Il est le serpent qui dévore les serpents de Pharaon [6], exempt lui-même de la malice du serpent. La présence du serpent d'airain est le salut de ceux que blessent les serpents de feu [7].

[1] Saint Paul développe cette pensée dans plusieurs passages de ses Épîtres. Épître aux Hébreux, chapitre X, v. 1, et Ép. aux Coloss., ch. II, v. 17.

[2] Saint Paul, Épître II aux Cor., ch. I, v. 20, et Ép. aux Romains, ch. X, v. 4.

[3] Isaac fut ainsi nommé à cause de la joie que sa naissance causa à sa mère. Sara, après l'avoir enfanté, prononça ces paroles (*Genèse*, ch. XXI, v. 6) : « Risum fecit mihi Deus, et quicumque audierit corridebit mihi. »

[4] Isaac, fils unique d'Abraham et de Sara, près d'être immolé par son père et échappant à la mort par le sacrifice du bélier, préfigure à la fois la Passion et la Résurrection du fils unique de Dieu.

[5] *Genèse*, ch. XXXVII, v. 28.

[6] Par l'ordre du Seigneur, Aaron jeta une verge devant Pharaon et ses serviteurs, et cette verge fut changée en une couleuvre. Par l'ordre de Pharaon, des enchanteurs et des magiciens jetèrent à leur tour des verges à terre, et elles se changèrent en serpents, qui furent dévorés par celui d'Aaron. (*Exode*, chapitre VII, v. 8 à 12.) La couleuvre dévorant les serpents est la figure de Jésus-Christ anéantissant le culte des faux dieux.

[7] Le serpent d'airain érigé par Moïse dans le désert pour guérir

Le Christ perce la mâchoire du serpent de son hameçon et de son anneau [1]; enfant nouvellement sevré, il plonge sa main dans la caverne du basilic[2], et l'ancien habitant du siècle quitte plein d'effroi son asile.

Ceux qui se moquaient d'Elisée gravissant le chemin de la maison de Dieu[3] ressentent les effets de la colère de celui

les Israélites blessés par les serpents de feu est la figure de Jésus-Christ étendu sur l'arbre de la croix pour le salut du genre humain. (*Nombres*, chapitre XXI, v. 5 à 9.) Jésus-Christ s'est appliqué à lui-même cette figure (Évang. selon saint Jean, ch. III, v. 14) : « Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis, ut omnis qui credit in ipsum non pereat, sed habeat vitam æternam. »

[1] Job (chapitre XL, v. 20) dit en parlant du démon, qu'il désigne sous le nom de Léviathan : « An extrahere poteris Leviathan hamo, aut armilla perforabis maxillam ejus? » Saint Grégoire, dans son Commentaire sur le livre de Job, explique ainsi ce passage : « Humanitas Christi fuit ut esca provocans dæmonem ad devorandum eam, pertrahendumque in mortem; divinitas autem ejusdem ut hamus sub esca latitans, qua dæmon incautus in maxilla est perforatus, quoniam, quum humanitatem Christi sicut aliorum hominum deglutire voluit, virtute deitatis illius perforatus, quam voraverat prædam amisit. »

[2] C'est une pensée empruntée à Isaïe, ch. XI, v. 8 : « In cavernam reguli qui ablactatus fuerit manum suam mittet. » L'enfant nouvellement sevré est Jésus-Christ lui-même, que personne n'a pu convaincre de péché, *a draconis immunis malitia*. Le basilic, nommé *regulus* parce qu'il est le roi des serpents, désigne ici le démon. La caverne du basilic est l'image de ce monde, dans lequel Satan a établi sa demeure. Enfin la main de l'enfant nouvellement sevré représente la puissance de Jésus-Christ, qui a chassé de ce monde l'antique serpent, trop longtemps adoré ici-bas sous la figure des idoles du paganisme.

[3] On lit dans le quatrième livre des *Rois*, ch. II, v 23, 24, qu'Élisée montait la route de Béthel lorsque de jeunes enfants sortirent de la ville et le raillèrent en disant : « Ascende, calve, ascende, calve; » que le prophète jeta les yeux sur ces enfants et les maudit au nom du Seigneur; qu'alors deux ours sortirent d'un bois et dévorèrent quarante-deux de ces enfants. Cette histoire est la figure de tout ce qui arriva aux Juifs pendant la Passion et après la Résurrection de Notre-Seigneur. Les Juifs se moquèrent de Jésus-Christ exalté en croix, et lui dirent (saint Matthieu, ch. XXVII, v. 40) : « Si filius Dei es, descende de cruce. » Aussi Dieu les maudit, et quarante-deux ans après Vespasien et Titus fondirent

dont ils ont insulté le front chauve ; David [1] contrefaisant l'insensé, le bouc émissaire [2], le passereau des lépreux [3] échappent à la mort.

Samson tue mille Philistins avec une mâchoire d'âne [4], et dédaigne de prendre une femme dans sa tribu [5] ; Samson soulève de leurs gonds les portes de Gaza et les transporte sur le sommet d'une montagne.

De même le Lion courageux de Juda [6] brise les portes de la mort cruelle et ressuscite le troisième jour ; à la voix

sur Jérusalem, comme deux ours qui s'élancent sur leur proie : la ville et le temple furent détruits, et le peuple juif fut dispersé.

[1] David s'était réfugié à Geth, ville des Philistins, chez le roi Achis, pour échapper à la colère de Saül. Là, ayant appris que les serviteurs d'Achis représentaient à ce roi qu'il était le meurtrier du plus vaillant des Philistins, de Goliath, il contrefit l'insensé, pour qu'on ne prît point quelque violente résolution contre lui, et il put de cette manière échapper à ses ennemis. (*Rois*, livre I, ch. XXI, v. 10 à 15.)

[2] Pour purifier le sanctuaire, le grand prêtre devait offrir deux boucs au Seigneur : l'un de ces boucs était immolé, mais l'autre, c'est-à-dire le bouc émissaire était présenté vivant et ensuite envoyé dans le désert. (*Lévitique*, ch. XVI, v. 10 et 21.)

[3] Pour purifier un lépreux, on offrait deux passereaux au Seigneur : l'un était immolé, l'autre était épargné et relâché. (*Lévitique*, ch. XIV, v. 4 à 8.) — David contrefaisant le fou, le bouc émissaire et le passereau sont trois figures de Jésus-Christ échappant aux Juifs malgré les gardes qu'ils avaient placés à l'entrée du sépulcre pour empêcher qu'on n'enlevât son corps et qu'on ne fît croire à sa résurrection.

[4] Samson tuant mille Philistins avec une mâchoire d'âne est la figure de Jésus-Christ terrassant les mille démons qui étaient adorés ici-bas sous la figure des idoles païennes. (*Juges*, ch. XV, v. 15.)

[5] On lit dans les *Juges*, ch. XIV, v. 1 à 3, que Samson, descendant à Thamnata, vit une fille des Philistins, et la demanda en mariage, bien qu'on lui conseillât de ne point prendre une épouse chez un peuple infidèle et incirconcis. Jésus-Christ aussi a choisi l'Église, sa divine épouse, chez les Gentils plutôt que chez les Juifs, à cause de l'aveuglement et de l'incrédulité de son peuple.

[6] C'est le nom que saint Jean donne à Jésus-Christ dans l'*Apocalypse*, chapitre V, v. 5.

terrible de son Père, il rapporte dans le sein de sa Mère céleste [1] d'aussi nombreuses dépouilles.

Jonas fugitif, figure du véritable Jonas [2], sort vivant, après trois jours, du ventre étroit de la baleine.

La grappe de raisins de Cypre refleurit [3], s'étend et grandit; la fleur de la synagogue se flétrit; l'Église est florissante.

La mort et la vie se livrent combat; le Christ est vraiment ressuscité, et avec le Christ sont ressuscités de nombreux témoins de sa gloire.

Que la joie apportée par ce nouveau matin [4] sèche les pleurs que le soir nous a vus répandre; puisque la vie a vaincu la mort, c'est l'heure de l'allégresse.

O Jésus vainqueur, Jésus la vie [5], Jésus chemin frayé qui

[1] Il s'agit de la Jérusalem céleste, que saint Paul appelle notre Mère, *Mater nostra*, dans son Épître aux Galates, ch. IV, v. 26.

[2] Dans saint Matthieu, ch. XII, v. 39, Jésus-Christ répond aux Juifs qui lui demandent un miracle : « Generatio mala et adultera signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ. » (Jonas, chapitre II, v. 1.) Les trois jours et les trois nuits que Jonas passa dans le ventre de la baleine représentent les trois jours et les trois nuits que Jésus-Christ passa dans le sein de la terre.

[3] Dans le *Cantique des Cantiques* (chapitre I, v. 13) l'épouse dit en parlant de l'époux : « Botrus Cypri dilectus meus mihi, in vineis Engaddi. » Saint Bernard, dans son XLIV^e^ sermon sur le cantique de Salomon, fait remarquer que l'époux de l'Église, Jésus-Christ, est appelé ici *Botrus Cypri* à cause de la résurrection, tandis que dans le verset qui précède il est appelé « fasciculus myrrhæ » à cause de l'amertume de sa passion. *Reflorescit*, dans le texte, fait donc allusion à la résurrection, et *dilatatur et excrescit* a la propagation de la doctrine chrétienne.

[4] Ps. XXIX, v. 6 : « Ad vesperum demorabitur fletus et ad matutinum lætitia. » Saint Jérôme commente ainsi ce verset. « Ad vesperum demorabitur fletus, quia passo et sepulto Domino apostoli et mulieres in fletu et gemitu demorabantur; et ad matutinum lætitia, quia mane (saint Marc, ch. XVI, v. 9) venientes ad sepulchrum gloriam resurrectionis ab angelis acceperunt. »

[5] Évangile de saint Jean, ch. XIV, v. 6 : « Ego sum via et veritas et vita. »

mène à la vie, vous dont la mort a endormi la mort, invitez-nous à nous asseoir avec confiance à la table pascale.

Pain vivant[1], source vive[2], vigne vraie et féconde[3], nourrissez-nous, purifiez-nous, afin que, par votre grâce, nous échappions à une seconde mort[4]!

VII. Pour les fêtes de Pâques.

Le jour du dimanche a lui, jour insigne, jour unique, jour de lumière et de joie, jour de gloire immortelle.

La création du monde date de ce jour et l'a signalé dès l'origine; la résurrection du Christ l'enrichit d'un privilége particulier.

Que dans l'espérance d'une joie éternelle se réjouissent les enfants de lumière[5]. Que par leurs mérites les membres s'efforcent de ressembler à leur chef[6].

La célébration de cette fête est solennelle; solennels sont les vœux qu'on y adresse; la dignité du premier des jours réclame la plus vive allégresse.

La gloire par excellence de nos solennités est la victoire

[1] Ibid., chapitre VI, v. 51 : « Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi. »

[2] Le Seigneur dit en parlant des Israélites : « Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ. » (*Jérémie*, ch: II, v. 13,) Voyez aussi dans saint Jean, ch. IV, v. 10 à 15, l'entretien de Jésus-Christ avec la Samaritaine.

[3] Saint Jean, ch. XV, v. 1 : « Ego sum vera vitis. »

[4] *Apocalypse*, ch. XX, v. 14: « Et infernus et mors missi sunt in stagnum ignis. Hæc est *mors secunda*. »

[5] Dieu est la lumière, dit saint Jean (Épître I, ch. 1, v. 5), et il n'y a point de ténèbres en lui. Ceux qui imitent Jésus-Christ et suivent ses divins préceptes sont les fils de la lumière, parce qu'ils font des œuvres de lumière et fuient les œuvres de ténèbres. Saint Jean, Évang., ch. XII, v. 36 : « Dum lucem habetis, credite in lucem, ut filii lucis sitis. »

[6] Les fidèles sont les membres, et Jésus-Christ, leur modèle, est la tête.

pascale promise jadis à nos pères par de nombreux symboles.

Le voile déchiré du Temple [1] nous a fait voir ce que l'ancienne loi a annoncé ; la réalité succède à la figure et l'ombre fait place à une vive lumière.

Ce que l'agneau sans tache et le bouc ont préfiguré [2], le Messie en expiant nos crimes le découvre à nos yeux.

Par une mort qu'il ne méritait pas il nous délivre de la mort dont nous avions encouru la peine ; la mort en s'emparant d'une proie qui lui est interdite perd celle qu'elle pouvait légitimement revendiquer.

La chair qui ne connaît pas le péché efface les opprobres de la chair ; elle refleurit le troisième jour et raffermit les cœurs hésitants des apôtres.

O mort merveilleuse du Christ ! donnez-nous la vie par le Christ ! ô mort qui n'est pas soumise à la mort ! procurez-nous les bienfaits de la vie !

VIII. Pour la résurrection du Seigneur.

Voici le jour renommé où la lumière succède aux ténèbres, la résurrection à la mort.

Que la joie remplace la tristesse, puisque la gloire de notre rédemption est plus grande que la confusion où le premier péché nous avait plongés.

Que la vérité dissipe les ombres ; que ce qui a vieilli fasse place à ce qui est nouveau ; séchez vos larmes.

[1] On lit dans le récit de la Passion que le voile du temple de Jérusalem se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, aussitôt que Jésus-Christ eut rendu le dernier soupir. Ce fait avait une grande signification. Il marquait que le mystère sacré de notre rédemption, caché jusque-là sous les voiles de l'ancienne loi, était désormais découvert, et que la réalité du Nouveau Testament succédait aux figures de l'Ancien.

[2] *Exode*, ch. XII, v. 5.

Célébrez la nouvelle Pâque ; que chaque membre espère le sort glorieux de son chef [1].

Le Christ est notre Pâque ; c'est l'Agneau sans tache qui a souffert pour nous.

Le Christ a ravi sa proie à l'ennemi qui rôde autour de nous ; Samson en a été la figure lorsqu'il mit un lion en pièces [2] ;

David aussi, dont la vaillance a défendu le troupeau de son père contre les griffes d'un lion et la gueule d'un ours.

Le Christ est cette pierre jadis dédaignée et rejetée, maintenant choisie, érigée en trophée et placée comme la pierre angulaire au sommet de l'édifice [3].

Il efface la faute, mais il laisse l'existence à sa créature, qu'il renouvelle ainsi ; en lui se retrouve le lien qui unit le peuple juif au peuple gentil [4].

Gloire au chef, et que les membres n'aient qu'un même cœur !

IX. Sur le Saint-Esprit.

Cette lumière aimable, cette lumière insigne, dont la flamme descend du trône céleste sur les disciples du Christ, embrase leurs cœurs, multiplie leurs langages, nous invite à réunir et nos voix et nos cœurs dans un harmonieux concert.

[1] Saint Paul développe cette pensée dans sa Ire Épître aux Corinthiens, ch. XV.

[2] *Juges*, ch. XIV, v. 5 et 6. Le lion déchiré par Samson est la figure du démon vaincu par Jésus-Christ. De là ces paroles de saint Pierre (Épître I, ch. V, v. 8) : « Vigilate, quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret. »

[3] Ps. CXVII, v. 22 : « Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli. »

[4] Les Juifs et les Gentils. Voyez saint Paul, Épître aux Éphésiens, ch. II, v. 14.

Le Christ a envoyé le gage d'alliance promis à son Épouse, qu'il a revue le cinquantième jour après sa résurrection.

Après avoir donné aux hommes le doux miel de sa parole[1], Jésus, pierre inébranlable de l'Église, répand sur eux l'huile de l'Esprit-Saint.

Ce fut sur des tables de pierre[2], et non par des langues de feu, que la loi donnée sur le Sinaï fut transmise au peuple[3]; ce n'est qu'un petit nombre d'hommes qui reçut dans le cénacle avec un cœur nouveau la réunion des langues[4].

Oh! quel heureux jour! quel jour de fête que celui où l'Église primitive est fondée! Trois mille âmes sont tout d'abord les vivantes prémices de l'Église naissante.

Les premiers pains offerts sous la loi ancienne sont ces deux peuples convoqués à partager la même foi[5] : Jésus, pierre angulaire, s'interpose au milieu d'eux, et des deux peuples il n'en fait plus qu'un seul.

Ce sont des vases nouveaux[6], et non les anciens, qui doi-

[1] C'est une expression métaphorique qui marque la douceur de la loi évangélique que Jésus-Christ prêcha lui-même au peuple avant sa Passion. Le poëte l'a empruntée au Psaume CXVIII, v. 103 : « Quam dulcia faucibus meis eloquia tua! super mel ori meo. » La pierre désigne Jésus-Christ, et l'huile l'effusion du Saint-Esprit.

[2] *Exode*, ch. XXXI, v. 18.

[3] *Exode*, ch. XX.

[4] *Actes des Apôtres*, ch. II, v. 2.

[5] Cinquante jours après la Pâque les fils d'Israël durent offrir au Seigneur deux pains de prémices, conformément aux prescriptions du Lévitique (ch. XXIII, v. 17). Le jour de la Pentecôte, deux pains mystiques de prémices, c'est-à-dire deux peuples, les Juifs et les Gentils, furent aussi offerts au Seigneur, puisque ces deux peuples furent appelés à la même foi.

[6] Le Seigneur dit ces paroles : « Neque mittunt vinum novum in utres veteres, alioquin rumpuntur utres, et vinum effunditur, et utres pereunt. Sed vinum novum in utres novos mittunt, et ambo conservantur. » (Saint Matthieu, ch. IX, v. 17). Ici Jésus-Christ désigne par le vin nouveau les dons et les grâces du Saint-Esprit, et par les vieilles outres ses propres disciples, qui n'étaient pas encore devenus des hommes nouveaux

vent contenir le vin nouveau. La veuve prépare ses vases [1]; Élisée y verse l'huile; ainsi Dieu répand sur nous la rosée sacrée si nos cœurs sont dignes de la recevoir.

Nous ne sommes pas dignes de ce vin, de cette huile, de cette rosée si nos mœurs sont mauvaises; l'Esprit consolateur ne saurait habiter en des cœurs obscurcis, dont les affections étrangères lui disputeraient l'entière possession.

Consolateur bienfaisant, venez; dirigez nos paroles, adoucissez nos cœurs; le fiel et le poison sont incompatibles avec votre présence.

Rien n'est aimable ni ne peut nous charmer, rien n'est salubre ni serein, rien n'est doux ni complet que par votre grâce.

Vous êtes une lumière, une huile parfumée, un assaisonnement céleste. Vous communiquez à l'eau du baptême votre mystérieuse puissance.

Créatures régénérées, nous chantons vos louanges avec un cœur pur; nous voilà enfants de la grâce, nous qui étions, par notre naissance, des enfants de colère [2].

avant sa passion. Un changement complet ne s'opéra chez les Apôtres que le jour de la Pentecôte : c'est alors qu'ils furent remplis de vin nouveau et que quelques-uns s'écrièrent à leur vue (*Actes des Apôtres*, ch. II,v. 13) : « Musto pleni sunt isti. »

[1] La veuve d'un prophète vint se plaindre à Elisée de ce qu'après la mort de son mari un créancier voulait s'emparer de ses fils et les garder en esclavage. Elisée lui ordonna d'emprunter à ses voisines beaucoup de vases vides, et d'y verser le peu d'huile qu'elle possédait. La veuve suivit les ordres du prophète, et l'huile se multiplia tellement que tous les vases se remplirent. Elisée lui ordonna ensuite de vendre cette huile, de satisfaire son créancier, et de vivre, elle et ses fils, avec ce qui lui resterait. (IV[e] livre des *Rois*, ch. IV.) Ici l'huile représente le Saint-Esprit; Élisée est la figure de Dieu, et la veuve celle des fidèles. Dieu répand sur nous les dons du Saint-Esprit lorsque nos vases sont vides, c'est-à-dire lorsque nos cœurs ne sont pas remplis d'iniquités et sont disposés à recevoir la liqueur sacrée.

[2] Nous naissons enfants de colère, parce que nous naissons avec la

Vous qui êtes à la fois et le donateur et le don, vous qui êtes l'auteur de tout bien [1], rendez nos cœurs prompts à vous louer, apprenez à notre langue à proférer vos louanges.

Purifiez-nous de nos péchés, vous l'auteur de la pureté; et répandez dans nos âmes renouvelées en Jésus-Christ toutes les joies de cette régénération nouvelle.

X. Sur le Saint-Esprit.

Vous qui procédez également des deux personnes, du Père et du Fils, ô Paraclet! rendez nos langues éloquentes; faites que nos cœurs embrasés de votre feu brûlent d'amour pour vous.

O Amour du Père et du Fils, égal à tous deux, égal et semblable à chacun des deux, vous remplissez tout, vous animez tout, vous gouvernez les astres [2], vous mettez en mouvement les cieux tout en demeurant immobile.

Lumière éclante, lumière chère à nos cœurs, vous dissipez l'obscurité des ténèbres intérieures. Par vous ceux qui sont purs sont encore purifiés; vous effacez le péché et la rouille du péché.

Vous faites connaître la vérité, vous montrez le chemin

tache du péché originel. Mais le sacrement de Baptême et le don du Saint-Esprit nous régénèrent en Jésus-Christ et nous rendent enfants de grâce et d'adoption. Saint Paul, Ép. aux Romains, ch. VIII, v. 14 : « Quicumque enim Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. »

[1] Le Saint-Esprit est la source de tous les biens qui se répandent sur les créatures; son attribut particulier est la bonté.

[2] On lit dans le livre de *la Sagesse*, ch. VII, v. 27 : « Quoique unique, la sagesse peut tout, et, *immuable* en soi, elle renouvelle toutes choses. » Ces paroles, qui sont appliquées ici à la sagesse éternelle, c'est-à-dire au fils de Dieu, conviennent aussi au Saint-Esprit, qui est de la même nature que le Fils et qui possède, comme lui, tous les attributs de la substance divine.

de la paix et les sentiers de la justice. Vous fuyez les cœurs pervers, et vous enrichissez les cœurs du bienfait et des dons de la science.

Si vous enseignez, rien n'est obscur; si vous êtes présent, rien n'est impur. En votre présence l'âme réjouie est glorifiée; grâce à vous, la conscience purifiée tressaille d'allégresse.

Vous changez les éléments [1]; c'est à vous que les sacrements doivent leur efficacité. Vous repoussez la violence nuisible, vous détournez et confondez la perversité de nos ennemis.

Votre arrivée calme les cœurs, votre présence dissipe l'obscurité des sombres nuées. Feu sacré, vous enflammez les cœurs; vous ne les consumez pas, mais en les visitant vous les débarrassez de leurs angoisses.

Vous instruisez et vous réveillez les âmes plongées dans l'ignorance, le sommeil et l'oubli. Vous ranimez nos langues, vous formez leurs sons; la charité qu'il reçoit de vous dispose le cœur au bien.

O secours des opprimés! ô consolation des malheureux! refuge des pauvres! faites-nous mépriser les biens terrestres et emportez nos désirs et notre amour vers les biens d'en haut.

Éloignez de nous les maux; effacez nos souillures; rendez harmonieux des cœurs discords et donnez-nous votre appui.

Vous qui jadis avez visité, enseigné et fortifié les disciples craintifs, daignez, s'il vous plaît ainsi, venir nous consoler, nous et les peuples fidèles.

Égale est la majesté des Personnes, égale est leur puissance, la divinité leur est commune. Procédant du Père et du Fils, vous êtes égal à tous deux et vous ne leur êtes inégal en rien.

[1] L'eau sanctifiée par le Saint-Esprit acquiert une vertu spirituelle, et dans le sacrement de Baptême elle devient propre à laver les souillures de l'âme.

Aussi grand et tel que le Père, puisque vous êtes semblable à lui, que vos serviteurs payent avec humilité à Dieu le Père, au Fils rédempteur et à Vous leur dette de louanges.

XI. Sur la sainte Trinité.

Nous confessons l'unité de Dieu; adorons la Trinité avec un égal respect; reconnaissons que les trois Personnes ne diffèrent entre elles que parce qu'elles ont une personnalité distincte.

Nous les appelons Personnes d'une manière relative, puisque, sous le rapport de la substance [1], elles sont un seul principe, et non pas trois principes. Soit qu'on dise trois personnes ou trois personnalités, il s'agit cependant d'une unique substance, et non d'une triple essence.

Essence simple, puissance simple, volonté simple, connaissance simple, tout est simple dans la Trinité. La puissance d'une seule personne n'est pas moindre que celle des deux autres ou des trois personnes réunies.

Le Père, le Fils engendré, le Souffle sacré sont un seul Dieu; mais cependant ces personnes ont des propriétés qui leur appartiennent à chacune en particulier [2]. Même vertu, même divinité, même splendeur, même lumière; une personne est la même substance qu'une autre personne.

Le Fils est égal au Père, et leur distinction personnelle ne détruit pas cette égalité. Égal au Père et au Fils, le Saint-Esprit, qui les unit, procède de l'un et de l'autre.

[1] Nous ne parlons du Père que relativement au Fils, et du Fils que relativement au Père, puisque le Fils est sorti du Père par une génération éternelle et ineffable. Nous ne parlons du Saint-Esprit que relativement au Père et au Fils, puisqu'il procède intimement de tous deux.

[2] Le Père n'est point engendré et subsiste par lui-même; le Fils est engendré par le Père, et le Saint-Esprit procède du Père et du Fils; telle est la distinction personnelle des trois personnes; telles sont les propriétés qui leur appartiennent à chacune en particulier.

La raison humaine est impuissante à comprendre ces personnes et la distinction qui existe entre elles [1]. Il ne s'agit point ici des conditions ordinaires du temps, de la place ou d'un lieu circonscrit.

Rien n'est en Dieu si ce n'est Dieu; aucune cause n'existe en dehors de lui, qui est la cause des causes [2]. Dieu est la cause efficiente, formelle et finale; mais il n'est jamais matière [3].

Parler dignement des personnes divines dépasse les

[1] Adam de Saint-Victor fait observer ici, avec une grande supériorité de bon sens et de raison qu'il doit au christianisme, que la distinction des trois personnes de la sainte Trinité ne peut-être saisie par la raison humaine, parce que cette distinction existe dans l'ordre surnaturel. Les philosophes qui n'ont point voulu admettre un ordre surnaturel et qui ont eu l'orgueil de vouloir expliquer les rapports de Dieu et de la création par les seules forces de la raison ont forgé mille systèmes différents et n'ont donné au monde que le spectacle de leur impuissance. Ils se sont contredits entre eux, ils se sont contredits eux-mêmes; ils ont cru obéir à leur raison lorsqu'en réalité ils se révoltaient contre elle en lui demandant l'impossible, lorsqu'enfin ils l'avilissaient et l'anéantissaient même en entassant absurdités sur absurdités. Ils ont été assez aveugles pour ne point voir qu'en supprimant l'ordre surnaturel ils inventaient je ne sais quel Dieu fait à leur taille, ou plutôt qu'ils supprimaient Dieu et tombaient dans l'athéisme. Ces tristes chutes de l'orgueil humain prouvent surabondamment que le christianisme peut seul guider la raison et sauver sa dignité.

[2] Il faut ranger au nombre des causes secondes toutes les forces de la nature; ces causes sont donc multiples. Au contraire, il n'y a qu'une cause première, Dieu, créateur de l'univers. De plus, les causes secondes ne tiennent point d'elles-mêmes la qualité de la causalité; elles la tiennent de Dieu. Enfin Dieu est l'auteur des causes secondes et de leurs effets, parce qu'il a tout créé et que tout subsiste par lui.

[3] Dieu est la cause efficiente parce qu'il est le premier auteur de toutes choses. Il est la cause formelle, parce qu'il fait subsister tout ce qu'il a créé. Il est la cause finale, parce que tout ce qui se fait dans le monde se fait grâce à lui et tend vers lui comme vers la fin suprême. Les causes efficiente, formelle et finale ne font qu'une seule cause, la cause première, comme les trois personnes de la Trinité ne font qu'un seul Dieu, le Dieu suprême.

forces de la raison, surpasse les efforts de l'intelligence. Comment s'opère la génération du Fils, la procession du Saint-Esprit? J'avoue que je l'ignore. Mais je ne doute pas; je crois.

Que celui qui a cette foi se garde de tout écart téméraire, et qu'il ne soit pas assez insensé pour sortir de la route royale. Qu'il conserve la foi, qu'il y conforme ses mœurs et qu'il ne tombe pas dans les erreurs que condamne l'Église.

Glorifions-nous dans la foi; qu'une commune persévérance dans la foi anime nos chants : honneur soit rendu à la triple Unité, et que la Trinité unique en essence soit aussi éternellement glorifiée !

XII. Pour la fête de la sainte vierge Geneviève.

La fête de Geneviève est le signal d'une joie solennelle. Que les cœurs purs lui préparent un sacrifice de louanges.

La naissance de cette petite enfant fut un bonheur, selon le témoignage de l'évêque Germain [1]. Tout ce qu'il vit d'avance en esprit fut confirmé dans l'avenir.

Il suspendit sur son sein virginal, comme pour y sceller la pureté, une médaille d'airain portant le signe de la croix.

Il dote ainsi Geneviève d'un présent offert à ses yeux d'une manière miraculeuse [2]. Il célèbre dans le temple de l'Esprit-Saint ses fiançailles avec le Christ.

La mère de Geneviève, ayant frappé sa fille innocente, est

[1] Saint Germain d'Auxerre vit sainte Geneviève encore enfant en passant à Nanterre. Par une sorte d'inspiration il reconnut en elle un vase d'élection, et l'exhorta à consacrer sa virginité à Dieu.

[2] Il s'agit ici de la médaille que saint Germain d'Auxerre donna à sainte Geneviève. Le prélat trouva cette médaille d'une manière miraculeuse à l'endroit même où il rencontra sainte Geneviève.

privée de la vue[1]; la jeune fille compatissante rend à sa mère l'usage de ses yeux.

L'héroïque Geneviève dompte sa chair par le jeûne, arrose la terre de ses larmes et trouve sa joie dans un continuel martyre.

Sous la conduite d'un guide céleste[2], elle visite le ciel et les enfers, et, grâce à ses ferventes prières, ses concitoyens sont épargnés par une nation barbare.

Par un bienfait céleste, elle étanche pendant un long espace de temps la soif des ouvriers[3]. Elle rend à une malheureuse mère son fils brisé par une chute[4].

Aussitôt que la vierge se met en prière les démons tremblent, la paix est rendue aux possédés, l'espérance aux malades, le pardon aux pécheurs.

[1] Lorsque sainte Geneviève fut frappée ainsi, elle résistait à la volonté indiscrète de sa mère, qui la retenait à la maison pour l'empêcher d'aller entendre l'office divin.

[2] Sainte Geneviève vint habiter Paris après la mort de ses parents. Là elle fut frappée d'une paralysie complète. Lorsqu'elle eut recouvré la santé, elle raconta qu'un ange l'avait conduite en esprit dans le séjour glorieux des élus et dans la demeure infernale des réprouvés. Depuis ce temps elle eut le don des prophéties. Pendant la marche triomphale des Huns dans les Gaules, elle pria Dieu continuellement de sauver ses concitoyens, et elle leur annonça elle-même que ses prières avaient été exaucées et qu'il ne leur arriverait aucun malheur.

[3] Pendant que sainte Geneviève faisait bâtir une basilique en l'honneur de saint Denis, les ouvriers manquèrent d'eau. Elle fit le signe de la croix sur un vase, qui se remplit tout à coup et qui fournit à boire aux ouvriers tant que les travaux durèrent. Les miracles opérés par sainte Geneviève de son vivant et rapportés dans cette séquence ont été racontés par Génésius, prêtre et directeur de la sainte, qui écrivit sa biographie dix-huit ans après sa mort. Quant aux miracles obtenus par son intercession, on peut en trouver les circonstances et les preuves historiques dans Bollandus, *Miracula sanctæ Genovefæ post mortem*.

[4] Un enfant de quatorze ans s'était tué en tombant dans un puits. Sainte Geneviève, touchée des larmes de sa mère, jeta sur lui son manteau et le rappela à la vie.

Dans sa main les cierges éteints sont rallumés par une flamme descendue du ciel[1]; par son intercession un fleuve célèbre arrête ses ravages et rentre dans son lit[2].

Après sa mort, vivant encore par ses mérites, elle éteint le mal des ardents[3], elle qui auparavant avait étouffé dans son âme les ardeurs du feu éternel des passions.

Elle commande à la mort, aux maladies, aux démons et aux éléments. Ainsi la puissance des prières de Geneviève est supérieure aux lois de la nature.

La vertu du Christ opère de grandes choses dans les petits enfants. Louanges incessantes, gloire éternelle soient au Christ pour tant de miracles!

XIII. Pour la fête de sainte Agnès[4].

Animons-nous au combat par le souvenir du martyre de la glorieuse vierge.

Cueillons cette fleur sacrée; respirons le suave parfum qu'elle exhale.

Belle, sage et déjà illustre, Agnès avait treize ans accomplis; elle est aimée par le fils du préfet, mais la vierge dédaigne de répondre à son amour.

Puissance admirable de la foi! Admirable virginité, admirable pureté de ce cœur virginal!

Oui, le Fils de Dieu, dont nous admirons déjà la condes-

[1] Cette strophe contient le récit de deux miracles opérés par la vertu des prières de sainte Geneviève : l'un, le miracle des ardents, eut lieu dans une église où les cierges s'étaient éteints; l'autre au milieu des désastres causés par une inondation.

[2] La Seine.

[3] Le feu sacré était une sorte de maladie épidémique; on l'appelait aussi le mal des ardents.

[4] Sainte Agnès, vierge et martyre, fut torturée l'an 303 de J.-C., sous l'empereur Dioclétien.

cendance, se manifeste d'une manière plus admirable encore dans une frêle créature [1].

L'amant d'Agnès languit; il est couché sur son lit. Cette langueur est connue du préfet, qui veut en hâter la guérison. Il offre de nombreux présents; cet homme qui doit périr lui-même prodigue les promesses de biens périssables; mais tout paraît vil aux yeux d'Agnès.

Le préfet l'expose nue à la merci des libertins; mais le Christ la revêt de sa chevelure comme d'un voile et d'une robe céleste.

Un envoyé du ciel se tient auprès d'elle; la chambre de débauche se transforme en un lieu inondé de lumière; les libertins sont tout troublés.

L'amant, dans son aveuglement, s'irrite et s'élance [dans ce lieu redoutable]; il tombe suffoqué par le malin esprit. Le père pleure, tous pleurent; Rome pleura la mort de ce jeune homme.

Il est ressuscité par Agnès; et la foule en démence pousse des cris de fureur; on dresse un bûcher pour y placer la vierge. Ce bûcher ardent consume les coupables; la flamme s'élance sur ces furieux et rend ainsi hommage à la divinité outragée.

Agnès rend grâces au Sauveur des hommes; elle offre son cou au licteur et ne craint pas de mourir à l'instant même, confiante dans la pureté de son âme.

O Agnès, vous rayonnez de gloire à la droite de l'Agneau qui a donné le salut au monde; vous consolez vos parents et vous les invitez à partager vos joies.

[1] Pensée analogue à celle que saint Paul exprime dans sa Ire Épître aux Corinthiens, ch. I, v. 27 : « Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia. » Rien assurément ne prouve mieux la justesse des paroles de l'Apôtre que les victoires éclatantes remportées sur le démon par cette foule de vierges chrétiennes qui ne reculèrent pas devant les supplices les plus affreux, malgré la faiblesse de leur âge et de leur sexe, et qui virent se briser contre elles toute la puissance des tyrans.

Afin qu'ils ne pleurent pas votre mort, maintenant que vous êtes réunie à l'Époux céleste, Jésus leur apparaît sous la figure d'un agneau [1]. Il leur révèle sa gloire et celle que vous a méritée votre virginité.

Oh! ne souffrez pas que nous soyons séparés de cet Agneau du salut, à qui vous vous êtes consacrée tout entière et dont la puissance vous a accordé la guérison de la noble Constance [2].

Vase d'élection, vase d'honneur, fleur dont le parfum est incorruptible, qui réjouissez les chœurs des anges, vous êtes pour le monde un exemple d'honneur et de pudeur.

Vous qui jouissez de la palme triomphale et dont la fleur virginale s'épanouit, obtenez-nous au moins d'être inscrits dans le livre des saints, indignes que nous sommes d'y mériter un titre spécial.

XIV. Pour la fête de saint Vincent [3].

Le voilà arrivé ce jour désiré, ce jour heureux et plein de charmes, ce jour qui nous inspire une légitime allégresse. Vénérons ce jour sacré, et admirons le Christ, qui combat dans la personne de Vincent.

Il fut illustre par sa naissance, sa foi, sa sainteté, son intelligence, sa parole, sa dignité et ses fonctions. Il

[1] Jésus-Christ, accompagné de sainte Agnès, apparut aux parents de cette jeune vierge, sous la forme d'un agneau, pour les consoler de la mort de leur fille.

[2] Constance, fille de l'empereur Constantin, atteinte d'une maladie grave, vint au tombeau de sainte Agnès pour recouvrer la santé. Elle ne fut point déçue dans ses espérances, et obtint sa guérison par l'intercession de la martyre.

[3] Saint Vincent, diacre de Saragosse en Espagne, souffrit le martyre l'an 304 de J.-C., sous l'empire de Dioclétien.

remplissait l'office de diacre sous le pontificat de Valère [1], père des fidèles.

L'évêque, parlant avec difficulté, ne s'occupe que de Dieu et confie au diacre le ministère de la parole ; son langage est plein de justesse ; son cœur simple possède la double science de la vie active et de la vie contemplative.

Pendant qu'il enseigne les vérités pures de la foi au peuple de Saragosse et que la grâce l'accompagne, la haine d'un gouverneur idolâtre se déchaîne contre l'Église.

Après les avoir entendus confesser la foi avec constance, il ordonne que l'évêque et le diacre soient traînés à Valence [2] chargés de fers. L'impie n'épargne pas ce jeune homme illustre et ne respecte pas les cheveux blancs du saint vieillard.

Fatigués qu'ils sont par le voyage, accablés par le poids de leurs chaînes, il les fait enfermer dans un noir cachot et leur refuse tout aliment.

Il leur fait ainsi tout le mal qu'il peut, mais non pas celui qu'il veut; car la providence du Christ pourvoit à la subsistance des siens.

Le préfet relègue dans l'exil le vieillard et réserve au jeune diacre un supplice plus cruel. Vincent supporte les tortures du chevalet et des ongles de fer; il monte sur le gril avec un courage plus fort que la flamme.

Le feu le dévore, et son courage est inébranlable; il n'en confesse le Christ qu'avec plus de force, et il brave la présence même du tyran.

Dacien ne se possède plus ; ses traits inhumains s'enflamment, sa langue demeure immobile, sa main tremble, tant son cœur bouillonne des transports de la rage.

Le martyr est ensuite renfermé dans une prison et étendu sur des tessons qui le déchirent. Là il est consolé par une vive lumière et par la visite des anges.

[1] Valère était évêque de Saragosse.

[2] Valence, en Espagne.

Enfin on le dépose sur un lit où il rend à Dieu son âme pleine de mérites, son âme triomphante, qui est présentée à son Roi.

Le juge ne permet pas que son corps, d'après le droit commun, reçoive la sépulture ; dans sa méchanceté, il fait violence et à la loi et à la nature.

Sa vengeance s'exerce sur le mort ; mais la gloire du mort en brille davantage ; car la bête fuit avec frayeur ce qu'elle a l'habitude de dévorer.

Le corbeau respecte le cadavre privé de sépulture ; c'est ainsi que les efforts persévérants du scélérat sont frappés d'impuissance.

Mais l'impie Dacien veut cacher dans le silence de l'abîme profond ce qui ne peut être anéanti sur la terre.

Une grosse pierre ne peut entraîner dans le gouffre, la mer ne peut cacher dans ses flots [1] celui que l'Église aujourd'hui s'empresse d'honorer autant par ses louanges spéciales que par ses vœux.

Le corps du saint, consumé par le feu, étend sa renommée sur terre et sur mer. O doux Jésus ! accordez-nous de chanter dignement vos louanges avec les saints dans la patrie.

[1] C'est le même fait qu'un de nos peintres les plus distingués, Paul Delaroche, dont nous déplorons la perte récente, a appliqué à une jeune martyre. La vierge flotte sur les eaux ; ses bras sont croisés sur son sein ; une dernière prière s'échappe de sa bouche à peine contractée par la mort. L'auréole lumineuse qui couronne son front se reflète dans les flots et semble purifier le fleuve, qui reçoit ainsi sa part du triomphe de la sainte. Dans le fond, du haut de la rive escapée deux personnages contemplent ce spectacle avec une admiration mêlée de stupeur. Ce tableau a produit sur le public une profonde impression. Il serait à désirer que les artistes puisassent plus souvent leurs compositions à la source féconde des sujets chrétiens.

XV. Pour la conversion de saint Paul[1].

Que les élans de ton cœur et de ta voix s'élèvent jusqu'aux cieux; entonne un chant triomphal, Église des nations! Paul, le docteur des nations, a fourni la carrière et triomphe dans la gloire.

Encore jeune, ce nouveau Benjamin est un loup ravisseur; il se repaît de sa proie et il est l'ennemi des fidèles.

Loup le matin[2], c'est une brebis le soir; mais la lumière luit après les ténèbres, et il enseigne l'Évangile.

Il prend le sentier de la mort, mais le chemin de la vie se trouve sous ses pas, tandis qu'il marche vers Damas. Il respire la menace, mais tout à coup il cède; renversé par terre, il obéit soudain; aussitôt qu'il est enchaîné, il se laisse conduire.

On l'envoie vers Ananie : le loup est amené à l'agneau; sa férocité a disparu. Il reçoit le sacrement de baptême; une onde salutaire change le venin en suc odorant.

Vase consacré[3], vase divin, vase d'où découle le vin délectable de la doctrine de la grâce, il parcourt les synagogues; il établit la foi du Christ d'après l'enseignement des prophètes.

Il prêche hautement la parole de la croix[4]; pour la cause de la croix il endure des supplices et meurt de mille ma-

[1] Voyez dans les *Actes des Apôtres*, ch. IX, le récit de la conversion de saint Paul.

[2] Jacob, en bénissant ses fils, dit à Benjamin, *Genèse*, ch. XLIX, v. 27 : « Benjamin, lupus rapax, mane comedet prædam et vespere dividet spolia. »

[3] Allusion à ces paroles que le Seigneur dit au disciple Ananie en parlant de saint Paul, *Actes des Apôtres*, ch. IX, v. 15 : « Vade, quoniam vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus et regibus et filiis Israel. »

[4] Saint Paul emploie la même expression dans son Épître Ire aux Corinthiens, ch. I, v. 18 : « Verbum crucis pereuntibus stultitia est. »

nières[1]; mais, victime vivante, il échappe à tous les tourments avec une invincible constance.

Il est choisi pour enseigner les nations[2]; armé de la sagesse de Dieu, il confond les sages du monde. Ravi au troisième ciel[3], il voit le Père et le Fils dans l'unité de substance.

La puissante Rome et la Grèce savante courbent la tête, apprennent les mystères; la foi du Christ agrandit son domaine.

La croix triomphe; Néron signale sa fureur et frappe du glaive Paul, dont la prédication enfante des croyants.

Paul, ainsi délivré du poids de la chair, voit le vrai Soleil, le Fils unique du Père; il voit la lumière dans la lumière; puissions-nous, par son intercession puissante, éviter les gémissements de la géhenne.

XVI. Pour la fête de la Purification de la bienheureuse Marie.

La lumière est venue éclairer nos cœurs, lumière digne d'être vénérée et chantée par nos voix réunies; la lumière joyeuse de ce jour ramène la fête consacrée aux louanges de la Mère de Dieu.

Qu'aux accents joyeux de nos voix se mêlent les transports d'amour de nos cœurs, pour que notre louange ne soit

[1] Dans son Épître II aux Corinthiens, ch. XI, v. 23 à 33, saint Paul parle des tourments et des supplices qu'il souffrit pour Jésus-Christ.

[2] *Actes des Apôtres*, ch. XIII, v. 2 : « Segregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos. »

[3] Épître II aux Corinthiens, ch. XII. Chaque passage de cette séquence fait allusion à quelque passage des *Actes des Apôtres* ou des Épîtres de saint Paul. Adam de Saint-Victor possédait si bien les livres saints que, dans la chaleur de l'inspiration, tous les traits de l'Écriture en rapport avec son sujet se présentaient naturellement à son esprit, et qu'il les semait à pleines mains, sans retarder la marche rapide, animée, énergique de ses compositions.

pas vaine. Célébrons les louanges de Dieu, et que sa noble Mère les partage avec lui.

Sa dignité la couvre de gloire; son cœur est plein de bonté; son nom excite la componction. Elle joint à l'honneur d'une matrone la pudeur d'une vierge; elle est la porte brillante du ciel.

Elle est la source marquée d'un sceau particulier, le jardin fermé et fécondé par la semence des vertus. Elle est cette porte close que Dieu par un motif caché avait fermée aux hommes.

Elle est la toison qui attire la rosée, le champ rempli de fleurs[1] dont le parfum se répand par toute la terre. Elle est la baguette d'Aaron qui fleurit; elle est la terre qui donne aux fidèles un Sauveur[2].

C'est elle qui est appelée, par figure, montagne, château, cour, temple, lit nuptial et cité. Ainsi, par les noms qu'on lui donne, on l'élève au-dessus de tous les autres élus.

Ses prières bannissent le vice et son nom la tristesse; son odeur surpasse celle des lis, et ses lèvres sont plus douces que le miel.

Elle est plus savoureuse que le vin, plus blanche que la neige, plus rose que la rose, plus brillante que la lune; car elle reçoit sa lumière du Soleil de vérité.

Elle est l'impératrice des habitants des cieux et la dominatrice de ceux des enfers; elle est le chemin du ciel que nous devons choisir et suivre sans dévier avec une es-

[1] La Vierge est figurée aussi dans l'Ancien Testament par ce champ de fleurs dont parle Isaac lorsqu'il bénit son fils Jacob (*Genèse*, ch. XXVII, v. 27) : « Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. »

[2] La Vierge est encore figurée par cette terre dont parle Isaïe, ch. XLV, v. 8 : « Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum; aperiatur terra et germinet Salvatorem. »

pérance pleine de foi ; rappelez à vous ceux qui sont éloignés de vous et réunissez-les à vos enfants.

O bonne Mère que nous invoquons, exaucez nos vœux, et ne méprisez pas à ce point des pécheurs que vous restiez sourde à leurs prières ; nous sommes des coupables qui se défient d'eux-mêmes, mais aussi des enfants qui mettent leur confiance en vous ; obtenez-nous une place auprès de votre Fils.

XVII. Pour la fête de l'invention de la sainte Croix [1].

Célébrons les louanges de la croix, nous dont la gloire de la croix est l'unique allégresse. Car notre triomphe est dans la croix, et nous remportons sur notre cruel ennemi une victoire qui nous donne la vie.

Que nos doux chants montent jusqu'aux cieux ; nous croyons qu'un bois si doux mérite qu'on le célèbre par

[1] Le *Laudes crucis attollamus* est attribué à Adam de Saint-Victor par Clichtove, seul auteur qui fasse autorité en tout ce qui concerne ce poëte, puisqu'il a publié ses œuvres en 1515, d'après les manuscrits mêmes de l'abbaye de Saint-Victor. Nous avons cependant vu cette séquence célèbre dans le manuscrit 1132 que M. l'abbé Tesson, supérieur des Missions étrangères, cite comme étant du onzième siècle. Il nous paraît difficile d'accorder avec cette date l'opinion que Clichtove appuie sur des documents aussi sérieux. D'un autre côté, rien n'est plus obscur que la date de la mort d'Adam de Saint-Victor et surtout celle de sa naissance, qu'on ne peut pas même donner d'une manière approximative. Dans un tel embarras, notre premier sentiment est de déplorer la négligence et l'ingratitude du seizième siècle à l'égard des hommes les plus illustres du moyen âge, et particulièrement à l'égard d'Adam de Saint-Victor, auquel il doit beaucoup plus qu'on ne pense, puisque ses proses ont plus contribué que les poésies des trouvères et des troubadours au développement et à la perfection des règles de la versification française. Ensuite, pour conserver à Adam de Saint-Victor la propriété du *Laudes Crucis attollamus*, qui a servi de modèle au *Lauda Sion*, il ne faut rien moins que rajeunir le manuscrit 1132, en vieillissant le religieux de Saint-Victor, parti que nous laisserons prendre volontiers aux érudits.

une douce mélodie ; que nos actes s'accordent avec nos paroles [1] ; lorsque nos paroles ne sont pas une condamnation de notre vie, il en résulte une douce symphonie.

Que les serviteurs de la croix louent la croix dont ils reçoivent avec joie le don de la vie.

Que tous disent et que chacun s'écrie : Je vous salue [2], ô croix, salut du monde entier, arbre qui portez les fruits du salut !

Oh ! qu'il a été heureux, qu'il a été glorieux cet autel du salut rougi du sang de l'Agneau, de l'Agneau sans tache qui a purifié le monde de l'antique souillure du péché !

C'est l'échelle des pécheurs [3], par laquelle le Christ, roi des cieux, a tiré tout à lui [4] ; sa forme même nous l'indique en représentant les quatre points du monde.

Ce ne sont point de nouveaux mystères, et la religion de la croix n'est pas une invention récente ; c'est elle qui a adouci l'onde amère ; c'est par elle que Moïse a fait jaillir l'eau du rocher [5].

Il n'y a de salut [6] dans une demeure qu'autant que celui qui l'habite en a marqué le seuil du signe protecteur de

[1] *Ecclésiastique*, ch. XV, v. 9 : « Non est speciosa laus in voce peccatoris. »

[2] Lorsque sainte Hélène découvrit la vraie Croix, tous les assistants se prosternèrent devant l'arbre sacré, et le saluèrent ainsi : « Ave, salus totius seculi. »

[3] L'échelle de Jacob, qui s'étendait de la terre au ciel, préfigurait la Croix, qui devait ouvrir aux pécheurs l'entrée du royaume des cieux.

[4] Jésus-Christ, prédisant le genre de mort qu'il devait subir, dit aux Juifs (Saint Jean, ch. XII, v. 32) : « Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum. »

[5] *Exode*, ch. XV, v. 23 à 26, et ch. XVII, v. 5 et 6. Le bois et la verge dont se servit Moïse étaient la figure de la Croix.

[6] Avec le sang de l'Agneau pascal les Israélites marquèrent le seuil de leurs maisons du signe de la Croix, et leurs premiers-nés échappèrent à l'ange exterminateur. Si nous voulons aussi que nos enfants ne soient pas des victimes de l'ange exterminateur, c'est-à-dire du démon, il

la croix; celui qui l'a fait a été préservé du glaive et a conservé son fils.

En ramassant deux morceaux de bois[1], la pauvre veuve de Sarepta a senti renaître en son âme l'espérance du salut; si nous ne mettons notre foi dans les bras de la croix, ni le vase d'huile ni la petite mesure de farine n'ont de valeur[2].

Rome a vu tous ses vaisseaux précipités dans l'abîme avec Maxence, les Thraces mis en fuite[3]. les Perses taillés en pièces et le général ennemi vaincu par Héraclius.

Les bienfaits de la croix sont cachés sous des figures dans la sainte Écriture; mais maintenant ils se révèlent au grand jour; les monarques croient, les ennemis sont vaincus; n'ayant d'autres armes que la croix, un seul homme, sous la conduite du Christ, met en fuite des milliers d'adversaires.

Elle augmente le courage de ses adorateurs et les rend victorieux; elle guérit maladies et langueurs; elle ferme la bouche aux démons.

Elle donne aux captifs la liberté; elle renouvelle la vie; la croix rend à tout sa dignité première.

O croix! bois triomphal, véritable salut du monde, rece-

faut que nous leur enseignions la doctrine salutaire de la Croix et que nous les nourrissions de christianisme.

[1] Les deux morceaux de bois ramassés par la veuve de la ville de Sarepta préfiguraient la Croix. *Rois*, liv. III, ch. XVII, v 12.

[2] Allusion au vase d'huile et à la farine de la veuve de Sarepta. *Rois*, liv. III, ch. XVII, v. 12 à 17.

[3] Après avoir invoqué la sainte Croix avec une piété fervente, l'empereur Héraclius défit les Thraces, tua dans un combat singulier le fils du roi de Perse Chosroès, et poursuivit jusque dans ses États ce roi lui-même, qui avait envahi la Palestine. Ensuite il reporta à Jérusalem une partie de la sainte Croix, que Chosroès avait enlevée. C'est à partir de cette époque que l'Église célèbre la fête de l'Exaltation de la sainte Croix.

vez nos hommages! Entre tous les arbres, nul ne porte un tel feuillage, une telle fleur, un tel fruit.

Remède des chrétiens, sauvez ceux qui se portent bien, guérissez ceux qui sont malades. Ce qui est au-dessus des efforts de l'art humain s'opère en votre nom.

O divin Consécrateur de la croix! prêtez l'oreille à ceux qui chantent les louanges de la croix, et, après cette vie, transportez dans les palais de la vraie lumière les adorateurs de votre croix;

Accordez à ceux que vous destinez à souffrir de rester impassibles au milieu des tourments; mais, quand viendra le jour de la colère [1], faites-nous participer aux joies éternelles.

XVIII. Pour la fête de saint Jean-Baptiste.

C'est pour vous honorer encore, ô Christ! que l'Église célèbre l'anniversaire de la naissance de votre précurseur, de celui qui vous baptisa.

C'est louer le Roi lui-même que de faire l'éloge de son héraut, qu'il a enrichi du don des vertus et auquel il a accordé une fonction sublime.

Lorsque Gabriel promit à Zacharie qu'il aurait un fils, le vieillard hésita à le croire et perdit l'usage de la parole.

Cet enfant vient au monde; il est le héraut, la trompette, le porte-étendard de la loi nouvelle, du nouveau Roi. Il est la voix qui précède le Verbe [2], le paranymphe

[1] Le jour du jugement dernier est ainsi appelé par le prophète Sophonie, ch. I, v. 14, 15 : « Vox diei Domini amara, tribulabitur ibi fortis. *Dies iræ, dies illa*, dies tribulationis et angustiæ, dies calamitatis et miseriæ, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbiuis, dies tubæ et clangoris, etc. »

[2] Saint Matthieu, ch. III, v. 3. « Hic est enim qui dictus est per Isaiam prophetam, dicentem : *Vox* clamantis in deserto : Parate viam Domini : rectas facite semitas ejus. »

de l'Époux qui marche devant l'Époux, l'étoile du matin qui précède le lever du soleil.

La mère par une parole, le père par un écrit donnent un nom à l'enfant[1], et la langue du père est délivrée des liens qui la rendaient muette.

Jean est signalé d'avance par un oracle céleste et annoncé dans le sein même qui le cache aux regards[2].

La naissance de l'héritier d'Abraham, d'Isaac, qui naquit d'une mère avancée en âge, a été la figure de la longue stérilité de la mère de Jean. Quelle source profonde de réflexions !

Élisabeth devient la mère de Jean contre toutes les lois de la chair ; c'est par la grâce et non par la nature qu'elle conçoit un tel fruit.

Enfermé lui-même dans les entrailles de sa mère, il applaudit au Dieu caché dans le sein d'une Vierge. Il désigne ouvertement l'Agneau de Dieu ; il est la voix qui crie dans le désert, la voix qui annonce l'arrivée du Verbe.

Par la chaleur de sa foi, les éclairs de sa parole et par ses enseignements il conduit à la véritable lumière plusieurs milliers d'hommes.

Il n'est pas la lumière, mais il est le flambeau qui la porte[3] ; c'est le Christ qui est la lumière éternelle, la lumière qui éclaire toutes choses.

Jean est couvert d'un vêtement de poils de chameau et porte une ceinture de peau ; il se nourrit de sauterelles et de miel sauvage.

Le Christ l'a déclaré : « Aucun homme né d'une femme n'a été plus grand que Jean. » Le Christ s'est mis lui-même en dehors de cette parole, lui qui a pris une chair

[1] Évangile de saint Luc, ch. I, v. 60 à 65.

[2] Le tressaillement de joie que saint Jean-Baptiste ressentit dans le sein de sa mère montrait qu'il serait grand devant le Seigneur.

[3] Évang. de saint Jean, ch. V, v. 35 : « Ille erat lucerna ardens et lucens ; » et ch. VIII, v. 12 : « Ego sum lux mundi. »

dans la chair de sa mère sans l'opération de la chair.

O martyr de Dieu! quoique indignes de vous louer, nous chantons vos louanges et nous mettons notre espérance en votre bonté; exaucez-nous.

Nous vénérons et admirons en vous tant de mystères! oh! que par vous le Christ nous accorde de jouir de sa présence.

XIX. Pour la fête des saints apôtres Pierre et Paul.

Que Rome glorifie Pierre, que Rome vénère Paul avec le même respect; que l'Église aussi tout entière soit dans la joie et chante des louanges pleines d'allégresse.

Ces apôtres sont des nuées brillantes qui répandent sur la terre de notre cœur tantôt la rosée, tantôt une pluie bienfaisante.

Ils sont les hérauts de la loi nouvelle; ils conduisent le nouveau troupeau aux étables du Christ.

Associés aux mêmes travaux, ils battent le blé dans l'aire[1]; ils cultivent la vigne du Seigneur dans l'espérance du denier qu'il leur a promis[2].

Leur van sépare le grain de la paille[3], et les greniers s'emplissent d'une moisson nouvelle.

[1] On lit dans le *Deutéronome*, ch. XXV, v. 4 : « Non alligabis os bovi trituranti. » Saint Paul, dans son Épître Ire aux Corinthiens, ch. IX, v. 9 et suiv., explique lui-même que par *bovi trituranti* il faut entendre le prédicateur de la parole divine.

[2] Le poëte rappelle ici la parabole des ouvriers envoyés à la vigne. (Saint Matthieu, ch. XX). Les ouvriers qui travaillent à la vigne représentent aussi les prédicateurs de la parole divine.

[3] Allusion à ces paroles de saint Jean-Baptiste aux Pharisiens (saint Matthieu, ch. III. v. 12) : « Ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto et igni cujus ventilabrum in manu sua; et permundabit aream suam, et congregabit triticum suum in horreum, paleas autem comburet igni inextinguibili. » *Palea*, dans le texte, désigne les réprouvés; *novis frugibus*, les élus, et *horrea* le royaume des cieux.

Ils sont appelés Montagnes[1], car ils sont éclairés les premiers des rayons du vrai soleil; leur vertu est admirable; on leur donne les noms de Firmament et de Cieux.

Les maladies disparaissent à leur commandement; ils sont plus forts que les lois de la mort; ils mettent en fuite les démons. Ils détruisent l'idolâtrie, donnent le pardon aux pécheurs et aux malheureux des consolations.

Tous deux ont droit aux mêmes éloges, quoique chacun d'eux ait des titres particuliers de gloire; Pierre a l'autorité suprême, Paul a l'éclatant privilége d'être le docteur de toute l'Église.

Ils étaient venus à Rome pour y annoncer le salut; car ils savaient que c'était là qu'il y avait le plus de vices et le plus de désordres.

En fidèles médecins, ils s'attaquent aux vices; les frénétiques résistent à leurs remèdes qui donnent la vie, les insensés à leur doctrine.

En entendant parler du Christ, Simon le Magicien [2] et Néron sont troublés et ne veulent pas céder à la parole des apôtres.

Cependant la maladie cède, la mort obéit, le magicien grince de rage, Rome croit, et le monde revient à la vie en abandonnant les idoles.

Néron, couvert de crimes, frémit et se désole de la mort

[1] Les montagnes, plus élevées que les vallées et les plaines, reçoivent les premiers rayons du soleil levant.

[2] Simon le magicien, disciple de Dosithée de Samarie, voulut acheter des apôtres le pouvoir de donner le Saint-Esprit. C'est de lui que l'on a désigné sous le nom de *simonie* le trafic des choses saintes. Pour se venger du mépris que saint Pierre lui avait témoigné, il publia qu'il était *la grande vertu de Dieu*. Ensuite il vint à Rome et obtint la faveur de Néron. Il promit à ce prince de monter un jour au ciel; mais en essayant de réaliser sa promesse il se rompit les jambes et mourut des suites de ses blessures, vers l'an 66 de Jésus-Christ.

du magicien, dont la science menteuse lui avait plu ; sa chute lui cause un profond chagrin.

Rien ne peut ébranler la foi des guerriers prédestinés ; ils se préparent à soutenir le combat et le glaive ne les intimide pas.

Pierre, héritier de la vraie lumière, est crucifié la tête en bas ; Paul est frappé avec l'épée. Leur supplice est différent, mais la récompense est la même.

O pères élevés à une dignité suprême ! vous régnez avec le souverain Roi ; puisse un arrêt efficace de votre puissance briser les liens de notre iniquité !

XX. Pour l'assomption de la bienheureuse Vierge.

Je vous salue, Mère du Sauveur, vase d'élection, vase d'honneur, vase rempli de la grâce céleste, vase prédestiné de toute éternité, vase insigne, vase ciselé par la main de la Sagesse.

Je vous salue, sainte mère du Verbe, fleur sortie des épines, fleur sans épines [1], gloire du buisson [2]. Nous sommes ensanglantés par les épines du péché ; mais vous, vous n'avez connu aucune épine.

Porte close, fontaine des jardins, coffre dépositaire des parfums et des aromates [3], votre suave odeur surpasse

[1] En maudissant la terre à cause de la désobéissance de nos premiers parents, le Seigneur dit à Adam (*Genèse*, ch. III, v. 17), 18 : « Maledicta terra in opere tuo. In laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ ; spinas et tribulos germinabit tibi. » Ces paroles ont un sens spirituel ; le mot *spinas* désigne à la fois la race humaine et le péché, qui blesse et déchire l'âme comme l'épine ensanglante le corps.

[2] On applique à la sainte Vierge ce passage du Cantique des Cantiques, ch. II, v. 2 : « Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. »

[3] Tous ces mots sont pris ici dans un sens mystique, et représentent les vertus de la Vierge qui répandent leur doux parfum sur la terre. Les mêmes images se retrouvent dans le Cantique des Cantiques, ch. I : « Meliora sunt ubera tua vino, fragrantia unguentis optimis, » et « curremus in odorem unguentorum tuorum. »

celle du bois de cinnamome, de la myrrhe, de l'encens et du baume.

Je vous salue, honneur des vierges, médiatrice des humains, qui avez enfanté leur salut; vous êtes le myrthe de la continence, [la rose de la douceur [1],] le nard odoriférant [2].

Vous êtes l'humble vallée [3], une terre que le soc de la charrue n'a pas sillonnée et qui a produit un fruit divin. Fleur de la prairie, lis incomparable des vallées, c'est de vous qu'est sorti le Christ.

Vous êtes un verger céleste, l'arbre d'encens [4] dont l'écorce n'a point été enlevée et qui exhale néanmoins sa suave odeur; vous êtes toute blanche et toute belle, vous êtes toute pleine de douceur et de parfums.

Vous êtes le trône de Salomon, qu'aucun trône n'égale soit pour l'art, soit pour la matière [5]: l'ivoire, dont la blancheur est le symbole de la chasteté, l'or, dont l'éclat est l'emblème des mystères de la charité.

Vous portez une palme incomparable; vous n'avez d'égale ni sur la terre, ni dans la cour céleste; gloire du

[1] *Rosa patientiæ* a été omis dans le texte.

[2] Cantique des Cantiques, ch. I, v. 12 : « Nardus mea dedit odorem suum. »

[3] Dans ces paroles du Cantique des Cantiques, ch. II, v. 12 : « Ego flos campi et lilium convallium, » *flos* et *lilium* désignent Jésus-Christ, qui parle de lui-même, et *convallis* désigne la bienheureuse Vierge, sa Mère.

[4] « Libanus, » dans le texte, signifie ici l'arbre qui produit l'encens, et non point la montagne qui porte son nom. Cette dénomination de la sainte Vierge est empruntée à l'Ecclésiastique, ch. XXIV, v. 21 : « Quasi Libanus non incisus, vaporavi habitationem meam. »

[5] On lit dans les *Rois*, liv, III, ch. X, v. 18, que Salomon fit construire un grand trône d'ivoire et qu'il le revêtit d'un or très-pur. La Vierge Marie est le trône spirituel, vivant et animé sur lequel a daigné s'asseoir le véritable Salomon; les vertus virginales de ce trône mystique sont figurées par la blancheur de l'ivoire, et sa charité ardente par la couleur de l'or.

genre humain, vous possédez plus que toutes les autres créatures le privilége des vertus.

Le soleil est plus brillant que la lune, et la lune que les étoiles; de même la dignité de Marie surpasse celle de toutes les créatures.

La chasteté de la Vierge est une lumière qui ne connaît pas d'éclipse; son immortelle charité est un feu qui ne s'éteint jamais.

Je vous salue, Mère de miséricorde! Les trois personnes divines se reposent dignement en vous, et cependant vous avez préparé une demeure spéciale à la majesté du Verbe incarné.

O Marie! étoile de la mer, vous occupez, par votre ineffable dignité, une place au-dessus de toutes celles qu'occupent les habitants des cieux.

Du haut du ciel où vous êtes assise, désignez-nous à votre Fils, de peur que nous ne soyons renversés par les terreurs et la ruse de nos ennemis.

Préparés à la lutte, nous n'avons rien à craindre si vous nous protégez. Que les efforts d'un ennemi audacieux et rusé viennent se briser contre votre puissance; que votre prévoyance déjoue sa fourberie.

O Jésus! Verbe du souverain Père, préservez du mal les serviteurs de votre Mère, purifiez les pécheurs de leurs iniquités, sauvez-nous sans que nous l'ayons mérité, et préparez nos âmes à jouir de votre clarté glorieuse.

XXI. Pour la fête de l'exaltation de la sainte Croix.

Je vous salue, ô Croix! illustre arbre de vie, étendard, trône et autel du Christ!

O Croix! vous êtes la terreur et la perte des impies; vous êtes pour les chrétiens une force divine, le salut et la victoire!

Vous avez été la gloire de Constantin lorsqu'il poursui-

vit Maxence, lorsqu'il combattit les barbares sur les rives du Danube.

Protectrice d'Héraclius, vous avez perdu l'impie Chosroès et son fils. C'est dans ce bois salutaire qu'un chrétien doit se glorifier.

La longueur, la largeur, le faîte et la base de la croix ont été étendus par les saints jusqu'aux quatre points du monde, qui ont été sauvés sous cette figure composée de quatre parties [1].

Le Christ, notre vrai médecin, a été étendu dans la balance de la croix; il s'est fait notre rançon et a acquitté les droits de la mort.

La croix est la balance de notre justice, le sceptre du roi, la baguette symbole de la puissance; la croix est le signe de la victoire céleste, la force du combattant et la palme glorieuse du vainqueu r.

Vous êtes, ô croix! l'échelle, l'esquif, la planche, dernier espoir du naufragé; vous avez reçu des membres du Christ l'éclat qui fait de vous le diadème des rois.

O croix heureuse! croix consacrée par le sang divin, que par vous la grâce d'en haut nous accorde les joies éternelles!

XXII. Pour la fête de saint Denis.

Grèce, réjouis-toi d'avoir donné le jour à Denis, et que la Gaule se glorifie de l'avoir eu pour père!

[1] Saint Paul écrit aux Éphésiens, ch. III, v. 14 et suiv. : « Flecto genua mea ad patrem Domini nostri Jesu Christi, ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum. » Saint Augustin commente ainsi ce passage de saint Paul : « In his verbis figura et mysterium crucis ostenditur. Nam latitudo in cruce est transversum lignum ubi figuntur manus, longitudo vero est ab ea parte quæ ab ipso transverso ad terram tendit, et ab ipso ad terram conspicua est. Altitudo autem crucis in illo ligno est quod ab eodem

Que, plus joyeux encore, Paris se félicite d'être devenu célèbre par son martyre[1] !

Que l'heureuse assemblée des fidèles éprouve une joie particulière de la présence des martyrs !

Leur patronage fait la joie de tout le pays; en lui repose la puissance du royaume.

Ces illustres combattants rangés auprès de leur père sont dignes de mémoire.

Mais c'est surtout la royale Église qui se montre constamment empressée à honorer Denis.

Envoyé dans la Gaule par le souverain pontife[2], il ne redoute pas la fureur de cette nation incrédule.

L'apôtre des Gaules était arrivé à Lutèce, où l'ennemi rusé du salut régnait comme en son domaine.

Là pullulaient les erreurs et toutes sortes d'impuretés; là un peuple infortuné mettait sa joie dans l'idolâtrie.

Il adorait l'idole du fourbe Mercure[3], mais le démon est vaincu par la foi de Denis.

Le saint élève un temple en l'honneur du vrai Dieu, il enseigne par sa parole et par son exemple, il brille par ses miracles. La foule croit, l'erreur cesse, la foi augmente, et le nom d'un si grand évêque devient illustre.

Cette nouvelle excite la rage du farouche Domitien, qui

transverso sursum caput versus eminet. Profundum vero est in ea parte ligni quæ non apparet, sed infixa terræ occultatur. »

[1] Saint Denis l'Aréopagite naquit en Grèce et y passa sa jeunesse. Il était déjà âgé lorsqu'il vint dans les Gaules et y souffrit le martyre.

[2] Saint Denis fut envoyé dans les Gaules par le pape Clément I^er^ vers l'an 96 de J.-C.

[3] « Fallacis » dans le texte. Épithète très-convenable en parlant de Mercure, que les poëtes païens eux-mêmes appellent « fraudis furtique magistrum. » — Saint Denis et ses compagnons furent décapités sur la montagne située au nord de Paris. Cette montagne était alors appelée « mons Mercurii, » parce qu'on y avait bâti un temple en l'honneur de Mercure; mais après la mort des trois martyrs elle reçut le nom de « mons Martyrum, » qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

envoie Sisinnius pour traîner au supplice le pasteur des âmes que sa foi, ses actes et ses miracles ont rendu célèbre.

On fait souffrir au vieillard divers supplices : le fouet, la prison et les chaînes. Il triomphe des entraves, du lit de fer et des flammes ardentes.

Par ses prières il dompte les bêtes féroces, il éteint le feu du bûcher, il supporte le supplice de la croix; arraché aux clous et au gibet, on le ramène en prison.

Pendant que le vieillard célèbre le sacrifice de la messe en présence de la foule, le Christ paraît environné de la milice céleste.

Jésus console le saint prisonnier dans son cachot et nourrit du pain de vie celui qu'il va couronner d'une gloire immortelle.

Le martyr se rend au lieu du combat; la hache est suspendue sur sa tête et il demeure intrépide; le licteur frappe, et le triomphe de Denis est consommé par le glaive.

Bientôt le cadavre se redressa; le tronc porta la tête tranchée; ce fut de ce côté [1] qu'une légion d'anges dirigea ses pas pendant qu'il tenait en ces mains ce précieux fardeau.

Qu'un si illustre martyre nous comble tous de joie.

XXII. Pour la fête des saints Évangélistes.

Que la voix du chœur parte d'une conscience pure : qu'elle élève par ses louanges ceux qui ont fait retentir l'Évangile dans le monde. C'est à leur voix que s'est répandu le salut, que les ténèbres se sont dissipées et que le soleil qui éclaire toutes choses a brillé.

Dans sa sollicitude pour son troupeau, le bon pasteur, l'auteur de la loi a institué quatre médecins pour guérir

[1] Le poëte désigne ici le lieu où s'éleva la collégiale de Saint-Denis.

les quatre points du monde; il a voulu qu'ils fussent les rédacteurs et les garants de la loi évangélique.

Tout en traitant un sujet général, chacun d'eux a un privilége spécial pour en écrire les détails : c'est ce qu'a préfiguré le prophète [1] en les désignant sous la forme d'animaux différents.

Jean s'élève au-dessus des cieux; il voit le fils du souverain Père engendré avant tous les siècles; perçant les nuées dont la chair couvre notre âme [2], il fixe la lumière du soleil; Jean est représenté par l'aigle.

Marc reçoit les traits du lion rugissant, symbole de la puissance de la résurrection divine : réveillé par la voix de son Père, le Christ ressuscite, couronné d'une gloire immortelle.

Une forme humaine désigne Matthieu, qui a écrit la généalogie terrestre du fils de Dieu et l'a conduite de telle sorte que son origine remonte à la race de David, selon la filiation de la chair.

On donne à Luc les traits d'un bœuf, et cette forme est la figure du Christ, la nouvelle victime, pleine de douceur, dont l'immolation sur l'autel de la croix met fin aux anciens sacrifices.

Les quatre évangélistes sont les quatre fleuves du paradis qui font pleuvoir les sacrements du haut des cieux. Ils sont les quatre chars qui portent la connaissance de Dieu au monde [3],

[1] Ézéchiel, dans le chapitre 1er de ses prophéties. — Saint Grégoire explique en quelques mots la vision mystique du prophète : « Quia ab humana generatione cœpit, jure per hominem signatur Matthæus. Quia per clamorem in deserto, recte per leonem Marcus. Quia vero a sacrificio exorsus est, bene per vitulum Lucas. Denique quia a divinitate Verbi cœpit, digne per aquilam significatur Joannes. »

[2] *Sagesse*, livre IX, v. 15 : « Moles corporis aggravat animam. »

[3] Dans le ch. V de ses prophéties, Zacharie raconte qu'il vit quatre chars sortant du milieu de deux montagnes, et à ces chars des chevaux de différentes couleurs qui reçurent d'un ange l'ordre de parcourir la

les leviers de bois de sétim qui supportent l'arche sainte[1].

Une maison qui a pour base cette pierre quadrangulaire ne saurait tomber en ruines; cette maison est celle du Seigneur. Glorifions-nous d'habiter cette maison, où l'homme uni au Dieu-homme coule des jours heureux.

XXIV. Pour la fête de saint Martin.

Réjouis-toi, Sion, en célébrant ce jour où Martin, l'égal des apôtres et victorieux du monde, est réuni aux habitants du ciel et reçoit la couronne.

Martin fut pauvre et d'une naissance commune; serviteur prudent, économe fidèle[2], aujourd'hui riche habitant du ciel et concitoyen des anges, il est élevé en gloire.

Martin, encore catéchumène, couvre de son vêtement la nudité d'un pauvre; la nuit suivante le Seigneur lui apparaît couvert de ce vêtement.

Martin abandonne le service militaire; il se dispose à marcher sans armes au-devant de l'ennemi après avoir obtenu la grâce du baptême.

Pendant que Martin offre le saint sacrifice, son cœur est enflammé par la grâce divine, et même un globe de feu apparaît sur sa tête[3].

terre. Ces quatre chars sont la figure des quatre évangélistes qui eurent la mission de répandre dans tout l'univers la connaissance du vrai Dieu.

[1] *Exode*, ch. xxv, v. 10 à 17. L'arche qui renfermait les tables de la loi préfigurait Jésus-Christ; les leviers en bois de sétim qui servaient à porter l'arche préfiguraient les évangélistes.

[2] Ces dénominations sont tirées de l'Évangile. On lit dans saint Matthieu, ch. xxv, v. 21 : « Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui. » Saint Martin est appelé « fidelis villicus » par opposition à cet économe infidèle qui fut accusé devant son maître d'avoir dissipé son bien. Saint Luc, ch. xvi, v. 1.

[3] On lit dans l'office de saint Martin : « Dum sacramenta offerret beatus Martinus, globus igneus apparuit super caput ejus. Fuit autem hujusmodi ignis exterius apparens symbolum quoddam et signum ardentissimæ charitatis in Deum, qua Martinus flagrabat interius. »

Martin, pour qui les cieux se sont ouverts, commande à la terre et à la mer; cet homme extraordinaire guérit les maladies et dompte les monstres.

Martin ne craignit pas la mort et ne refusa pas non plus de souffrir les fatigues de la vie[1]; il s'abandonna ainsi tout entier à la volonté de Dieu.

Martin ne nuisit à personne et fut utile à tous; Martin fut l'objet des complaisances de la triple majesté divine.

Séverin[2] assista par une vision à la mort de Martin chantant les doux cantiques de l'armée céleste.

Martin, dont Sulpice a écrit la vie et à la sépulture duquel assiste Ambroise[3] sans que personne l'en ait informé, fait son entrée dans les cieux.

O Martin, pasteur choisi, ô soldat incorporé dans la milice céleste, défendez-nous de la rage du loup furieux!

O Martin, faites maintenant ce que vous avez fait de votre vivant, offrez en notre faveur vos prières à Dieu; souvenez-vous de votre peuple, que vous ne sauriez jamais abandonner!

XXV. Pour la fête de sainte Catherine[4].

Que la voix sonore de notre chœur retentisse en l'honneur de notre Créateur, qui dispose toutes choses, qui fait

[1] Lorsque saint Martin annonça à ses disciples que sa mort était prochaine, ils se répandirent en larmes et lui dirent : « Père, pourquoi nous abandonnez-vous? Des loups ravisseurs envahiront votre troupeau. » Saint Martin, touché de leur affliction, fit cette prière : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas de souffrir les fatigues de cette vie; que votre volonté se fasse. »

[2] Ce saint Séverin était évêque de Cologne.

[3] Saint Ambroise l'évêque de Milan.

[4] Sainte Catherine, vierge et martyre, souffrit pour la foi pendant la persécution de Maxence, et fut ensevelie par un ange sur le mont Sinaï.

combattre le faible, qui fait remporter à des jeunes filles la victoire sur des hommes.

C'est par sa grâce que le peuple d'Alexandrie admira chez une femme un mâle génie lorsque la bienheureuse Catherine triompha [1] des docteurs par sa doctrine et du glaive par sa patience.

Elle ajouta aux titres de gloire de sa famille l'éclat privilégié de ses mœurs [2]; elle fut illustre par ses ancêtres, mais plus encore par la sainteté de sa vie, don plus précieux qu'elle reçut de la grâce divine.

Les lectures, les fatigues de l'étude fanèrent la fleur de sa tendre beauté; car elle consuma son adolescence à apprendre les sciences divines et humaines.

Vase d'élection, vase de vertus, elle regarda comme de la boue les biens passagers du monde, et elle n'eut que du mépris pour l'opulence de son père et les grandes richesses de ses parents.

Vierge sage et prudente, elle remplit sa lampe d'huile et alla à la rencontre de l'époux [3], afin qu'à l'heure de sa venue elle pût entrer sans retard dans la salle du festin.

Remplie du désir de mourir pour le Christ, elle paraît devant l'empereur; en sa présence, l'éloquence de la Vierge rend cinquante sages muets et silencieux.

L'horreur d'une étroite prison, le lugubre appareil des roues, les tortures de la faim et tous les tourments qu'on lui inflige, elle supporte tout pour l'amour de Dieu, toujours semblable à elle-même.

[1] Sainte Catherine confondit cinquante docteurs païens en présence de l'empereur Maxence et du peuple d'Alexandrie.

[2] Sainte Catherine était d'une race royale.

[3] Emprunt fait à la parabole des cinq vierges sages qui prirent leurs lampes pour aller au-devant de l'époux. Saint Matthieu, ch. xxv. Comme les vierges sages, sainte Catherine eut soin de mettre de l'huile dans sa lampe, c'est-à-dire qu'elle fut humble et charitable et qu'elle pratiqua toutes les vertus chrétiennes pour être réunie dans le ciel à son divin Époux.

Torturée, elle triomphe de celui qui la torture ; la constance d'une femme est plus forte que la volonté de l'empereur.

C'est l'empereur qui est la proie des tourments, car son bourreau épuise en vain les supplices ; ils sont impuissants pour dompter la sainte.

On lui tranche enfin la tête, et pendant que la mort met un terme à ses jours mortels, elle goûte déjà les joies de la vie. Aussitôt des anges s'empressent d'ensevelir son corps dans une terre lointaine.

Il découle de ses reliques une huile qui guérit beaucoup de malades, signe évident de la grâce divine ; c'est pour nous un précieux dictame, si par son influence nous sommes guéris de nos vices.

Présente au milieu de nous, qu'elle aime à se voir l'objet de notre joie ; qu'elle nous montre les joies futures que sa présence nous a fait concevoir ; enfin qu'elle partage ici-bas notre joie ; puissions-nous partager la sienne dans le séjour glorieux du ciel !

Epitaphe d'Adam de Saint-Victor.

Héritier du péché, par nature enfant de colère, tout homme naît condamné à l'exil. De quoi l'homme peut-il s'enorgueillir, lui dont la conception est un péché, la naissance un châtiment, l'existence un pénible travail et la mort une nécessité ? Vaine est la santé de l'homme, vaine est sa beauté, tout est vain ; de toutes les vanités, rien n'est plus vain que l'homme. Au moment où les plaisirs de la vie présente lui sourient le plus, cette vie passe, lui échappe ; que dis-je, elle ne lui échappe pas, elle périt. D'homme qu'il était, il devient ver ; ver, il devient poussière. Hélas ! hélas ! ainsi et en même temps notre gloire s'en va, réduite en cendres ! Ci gît le malheureux Adam

digne de votre compassion. Le plus grand bienfait que j'implore, c'est une seule de vos prières; j'ai péché, je le confesse; je sollicite mon pardon. Grâce pour le pécheur qui avoue sa faute : pardonnez, ô mon père; frères, pardonnez-moi; ô mon Dieu, pardon!

INNOCENT III.

Lothaire, depuis Innocent III, naquit vers l'an 1161. Il était fils de Trasmondo, comte de Segui, et de Claricie, dame noble romaine. Il fit ses études à l'université de Paris sous la direction de Pierre de Corbeil. Les progrès rapides qu'il y fit dans toutes les branches des connaissances humaines lui rendirent cette Université particulièrement chère; devenu pape, il la dota de plusieurs priviléges et la recommanda spécialement à la sollicitude de son ami le cardinal Robert de Courçon. Innocent III lisait les auteurs grecs dans leur langue originale et se délassait par la lecture des poëtes anciens des fatigues de son gouvernement. Il fut élu successeur de saint Pierre, malgré sa résistance, en 1198, à l'âge de trente-sept ans. Il a été en quelque sorte l'âme du monde chrétien pendant les dix-huit années de son pontificat. Nulle affaire importante n'a eu lieu en Orient ou en Occident dont il n'ait été ou ne se soit fait le négociateur ou l'arbitre. Il ouvrit en 1215 le douzième concile général, le quatrième de Latran, et il y prédit sa mort prochaine, qui arriva à Pérouse le 16 juillet 1216. Un des principaux ouvrages de ce grand pape, quoique écrit en prose, est presque un poëme. On trouve dans le *De Contemptu mundi* la tristesse lyrique de Job et l'énergie laconique de Dante. Le *Veni, Sancte Spiritus*, le *Stabat Mater*, le *Dies iræ* lui ont été longtemps attribués, mais sans fondement sérieux. Innocent III semble avoir suscité par son infatigable activité, ses talents et ses vertus tout ce qu'il y a eu d'admirable chez les grands hommes de son temps; la piété fervente et le zèle réformateur, le dévouement, l'enthousiasme, la politique, l'héroïsme de saint Dominique, de saint Francois d'Assise, de sainte Claire, du B. Pierre de Castelnau, de Foulque de Neuilly, de Philippe-Auguste, de Baudouin de Flandre, de Simon de Montfort et de Richard Cœur-de-lion, dignes précurseurs de saint Ferdinand de Castille, de saint Antoine de Padoue, de sainte Elisabeth, de saint Thomas d'Aquin, de saint Bonaventure et de saint Louis. Quel siècle ! Quels hommes !

SÉQUENCE

Pour la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie.

Salut, Marie, espoir du monde; salut, Vierge pleine de douceur; salut, Vierge de bonté; salut, Vierge pleine de grâce;

Salut, Vierge incomparable, qui êtes désignée par le buisson qui brûle sans se consumer [1].

Salut, rose éclatante de beauté; salut, tige de Jessé, dont le fruit a brisé les chaînes de notre misère;

Salut, Vierge dont les entrailles, contre toutes les lois de la nature, ont enfanté un Fils; salut, Vierge sans pareille, qui avez rendu la joie au monde plongé dans la tristesse;

Salut, flambeau des Vierges, qui avez fait briller la souveraine lumière sur ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres; salut, ô Vierge! c'est de vos entrailles que le roi du ciel a voulu naître, c'est de votre lait qu'il a voulu être nourri;

Salut, pierre précieuse, flambeau du ciel; salut, sanctuaire du Saint-Esprit.

Qu'elle est admirable, qu'elle est merveilleuse cette virginité que le Saint-Esprit a dotée d'une glorieuse fécondité!

Qu'elle doit être sainte à nos yeux, qu'elle doit être pure, qu'elle doit être bonne, qu'elle doit être aimable cette Vierge qui a mis un terme à notre servitude, qui nous a ouvert les portes du ciel et nous a rendus à la liberté.

O lis de chasteté, implorez pour nous votre Fils, qui est

[1] *Exode*, ch. III, v. 2 et suivants. Le buisson qui brûlait sans se consumer préfigurait la virginité inaltérable de la Mère de Dieu.

le salut des humbles; priez-le de ne pas nous plonger dans les supplices à cause de nos crimes, au jour du terrible jugement.

Après nous avoir, par votre sainte prière, purifiés des souillures du péché, que Jésus nous fasse entrer dans le séjour de lumière; que tout homme répète : *Amen.*

PIERRE DE CORBEIL.

Pierre de Corbeil enseigna d'abord la théologie dans l'Université de Paris, et compta Innocent III au nombre de ses disciples. Ensuite il fut nommé successivement évêque de Cambray et archevêque de Sens en 1200. Ce prélat, illustre par sa science et par sa piété, mourut le 3 juin 1222.

On doit à Pierre de Corbeil la composition d'un office de la Circoncision conservé dans le célèbre dyptique de la Bibliothèque de Sens et qui a donné lieu à tant de controverses. Nous en avons extrait les morceaux les plus remarquables qui ont été chantés dans la plupart des églises à Paris, en Belgique, en Angleterre, et même à Rome, depuis l'année 1847. La fameuse prose *Orientis partibus*, au sujet de laquelle on a débité tant de contes, fait partie de cet office. Ce n'est pas ici le lieu de relever toutes les assertions inexactes des détracteurs du moyen âge; nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient être éclairés sur ce point à la dissertation que nous avons publiée et qui a pour titre : *Symbolisme de l'âme au moyen âge.* (Annales archéologiques, 1856.)

DOXOLOGIE[1].

Trinité, divinité, unité éternelle. Majesté, puissance, piété suprême. Soleil, lumière et providence, sommet,

[1] Le « Trinitas, » ainsi que son nom l'indique, est une doxologie en l'honneur de la sainte Trinité; c'est une accumulation d'épithètes, de qualifications majestueuses et sonores tirées des saintes Écritures; c'est un cri d'enthousiasme et d'amour Cette composition originale se distingue surtout par la trinité perpétuelle des sons et des syllabes et par sa division en groupes ternaires. Chantée sous les voûtes de nos admirables cathédrales du moyen âge, elle produisit un effet vraiment populaire et saisissant. Depuis six cents ans, ce chef-d'œuvre de lyrisme était oublié dans le dyptique en ivoire de la Bibliothèque de Sens, d'où nous l'avons tiré.

sentier. Pierre, montagne, rocher, source, fleur, pont et vie. Vous êtes le semeur, le Créateur, celui qui aime, le Rédempteur, le Sauveur. Vous êtes la lumière qui ne s'éteint pas. Vous êtes le tuteur et la gloire. Vous êtes la blancheur, la splendeur et le parfum qui fait vivre les morts. Vous êtes la cime et le comble, le Roi des rois, la loi des lois et le vengeur. Vous êtes la lumière des anges.

C'est vous qu'appellent et adorent, c'est vous que louent, c'est vous que chantent. c'est vous qu'aiment les troupes célestes.

Vous êtes le Dieu et le héros, la riche fleur, la rosée vivante; gouvernez-nous, sauvez-nous, conduisez-nous au trône d'en haut et vers le siége des véritables joies.

Vous êtes la beauté et la vertu; vous êtes le juste et le vrai; vous êtes le saint et le bon; vous êtes l'équitable et souverain Seigneur; gloire à vous !

THOMAS DE CÉLANO.

La composition du *Dies iræ* a été revendiquée par plusieurs ordres religieux. D'après les autorités les plus compétentes et les plus respectables, entre autres celles de Wading et de l'abbé M. Gerbert, nous l'attribuons à Thomas de Célano, religieux franciscain, né à Célano dans les Abruzzes. Il fut l'ami de saint François d'Assise, partagea ses travaux, fit un voyage en Allemagne pour administrer les couvents de Mayence, de Worms et de Cologne; de retour en Italie, il consacra tous ses efforts à propager le culte de saint François. Saint Bonaventure, alors général de l'ordre, avait fait mettre en ordre et noter l'office de saint François d'Assise par frère Julien Allemand, qui avait été maître de musique à la chapelle de saint Louis. Thomas de Célano composa pour cet office une séquence que nous n'avons pu découvrir. Il fut chargé par Grégoire IX d'écrire la légende de saint François; et cette biographie est la plus complète que nous ayons. Il y ajouta en 1249, d'après l'ordre de frère Jean de Parme, toutes les merveilles qui s'étaient passées depuis la mort du saint. Il habitait le couvent de Notre-Dame des Anges, où il gardait plusieurs reliques de son bienheureux maître. On ne connaît point la date de sa mort. Dès le quatorzième siècle, il passait pour l'auteur de la célèbre prose, ainsi que l'atteste Bartholomeo Abizzi dans son *Liber conformitatum*, composé en 1385. — Le *Dies iræ* ne pouvait, à cause de la nature même du sujet, sortir d'un seul jet de la plume du poëte. Thomas de Célano donna la forme et la couleur à des pensées toujours présentes à l'esprit du chrétien, et s'inspira, comme l'auteur du *Stabat Mater*, de peintures traditionnelles auxquelles chaque génération de poëtes chrétiens venait ajouter un trait. Plusieurs chants très-répandus pendant le moyen âge ont précédé le *Dies iræ*, et renfermaient des expressions et des phrases que Thomas de Célano a reproduites avec la plus haute raison : d'abord le *Libera*, qui peut remonter au onzième siècle; ensuite les vers de la Sibylle sur le jugement dernier, *Judicii signum*; la prose tirée du manuscrit de saint Martial de Limoges, *Quique de morte redempti estis*, celle de Montpellier, *Audi tellus*, enfin des

strophes de saint Bernard, que nous avons annotées plus haut dans ce sens. (On peut consulter sur l'histoire du *Dies iræ* l'*Harmonie au moyen âge*, par M. de Coussemaker, ch. VI.) — Nous pouvons affirmer, sans crainte d'être contredit, que le *Dies iræ* surpasse en sombre énergie et en vérité d'expression tout ce qu'anciens et modernes ont composé sur le même sujet. Les saisissantes images de l'épouvante de l'âme prête à paraître devant son Juge et de la foi qu'elle conserve dans les promesses de la miséricorde divine s'emparent avec une égale force du cœur et de l'imagination, succès que la vraie poésie seule pouvait obtenir. Enfin il faudrait être étranger à tout sentiment littéraire pour ne point reconnaître que le *Dies iræ* doit sa majesté, sa perfection et toutes ses qualités poétiques à la langue énergique et simple du moyen âge et au rhythme choisi par le poëte. Les rimes ternaires, qui font entendre le même son à trois reprises successives, émeuvent l'âme en même temps qu'elles frappent l'oreille, et prolongent, par leur sombre harmonie, l'expression produite par les pensées et par les images.

Nous comptons dans notre recueil trois poëtes franciscains : Thomas de Célano, saint Bonaventure et Jacopon. Les personnes qui prennent quelque intérêt à la lecture de ce livre connaissent trop bien l'ouvrage que M. Ozanam, de pieuse et savante mémoire, a publié sur *les poetes franciscains en Italie au treizième siècle* pour qu'il ne soit pas superflu d'ajouter de nouveaux éloges à ceux qu'un tel maître a décernés au point de vue littéraire à cet ordre religieux.

Sur le jour du Jugement.

O jour de colère, jour de vengeance, qui réduira en cendres tout l'univers, comme l'ont annoncé David[1] et la sibylle.

Quelle sera la frayeur des hommes lorsque paraîtra le souverain Juge pour examiner toutes les actions dans toute la rigueur de sa justice?

Le son éclatant de la trompette, qui se fera entendre jusque dans les tombeaux, rassemblera tous les morts devant le trône du Seigneur.

[1] Psaume CI, v. 26 : « Cœli peribunt, et omnes sicut vestimentum veterascent. Et sicut opertorium mutabis eos et mutabuntur. »

La mort et la nature seront frappées de stupeur lorsque les hommes ressusciteront pour répondre devant leur Juge.

On ouvrira le livre où est écrit tout ce qui doit être la matière de ce jugement formidable [1].

Quand le Juge sera assis sur son trône, on verra à découvert tout ce qui était caché; aucun crime ne restera impuni.

Que dirai-je alors, malheureux que je suis? quel défenseur implorerai-je quand le juste lui-même ne sera pas à l'abri de la crainte [2]?

O Roi, dont la majesté est si redoutable, Dieu, qui sauvez vos élus par une miséricorde toute gratuite, sauvez-moi, ô source de toute bonté!

Jésus, plein de tendresse, souvenez-vous que je suis la cause de votre venue sur la terre : ne me perdez pas en ce jour.

Vous avez bien voulu vous lasser à me chercher et pour me racheter vous avez souffert le supplice de la croix : qu'une telle souffrance ne soit pas superflue.

Juge équitable de la vengeance, accordez-moi le pardon de mes fautes avant le jour où j'aurai à en rendre compte.

Je gémis, comme un coupable que je suis; mes fautes font rougir mon visage : ô Dieu, pardonnez-moi et écoutez mes humbles prières.

Vous qui avez pardonné à Marie-Madeleine et qui avez exaucé les prières du bon larron, vous me donnez aussi quelque espoir.

[1] Apocalypse, ch. XX, v. 12 : « Et vidi mortuos, magnos et pusillos, stantes in conspectu throni, et libri aperti sunt. »

[2] Dans cette strophe et dans la précédente le poëte suit les traces de saint Anselme, *De similitudine mundi :* « A dextris erunt peccata accusantia; a sinistris, infinita dæmonia; subtus horrendum chaos inferni ; desuper, judex iratus; foris, mundus ardeus; intus, conscientia urens. Ibi vix justus salvabitur. Heu! miser peccator, sic deprehensus quo fugies? Latere enim est impossibile, apparere intolerabile. »

Mes prières ne méritent pas d'être exaucées, mais, ô Dieu plein d'une tendre bonté, ne me livrez pas aux flammes éternelles.

Donnez-moi une place à votre droite avec les brebis[1] et séparez-moi des boucs.

Séparez-moi de ces maudits confondus[2] et condamnés à être la proie des flammes ardentes; appelez-moi avec les bénis de votre Père.

C'est humblement prosterné devant vous et le cœur contrit[3] et humilié comme une vile poussière que je suis que je vous conjure d'avoir pitié de moi au moment de ma mort.

O jour plein de larmes que celui où l'homme coupable sortira de la poussière du tombeau pour être jugé par le Seigneur! Dieu de miséricorde, pardonnez-lui! Seigneur Jésus plein de bonté, donnez-lui le repos éternel.

[1] Saint Matthieu, ch. xxv, v. 33 : « Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris. »

[2] Saint Matthieu, ch. xxv, v. 41 et suiv.

[3] Cette image énergique se retrouve dans l'office mozarabe pour la Commémoration des Morts : « Expandi manus meas ad te, Domine; anima mea velut terra sine aqua : cito exaudi me. »

SAINT THOMAS D'AQUIN.

Saint Thomas était fils de Landulphe, comte d'Aquin. Il naquit à la fin de l'année 1226 au château de la Roche-Sèche, près de l'abbaye du mont Cassin. Sa famille, une des plus considérables de l'Italie, était issue des princes lombards, alliée aux rois de Sicile et d'Aragon, au roi de France saint Louis et aux empereurs d'Allemagne. Il commença ses études sous la direction des religieux du mont Cassin et prit en 1243 l'habit chez les dominicains de Naples, malgré les prières, les menaces et même la persécution de ses parents, qui, pour lui faire changer de résolution, le retinrent pendant plus d'un an en prison. Saint Thomas suivit à Cologne et à Paris les cours du célèbre Albert le Grand, et, âgé seulement de vingt-deux ans, il revint professer à Cologne avec le plus grand éclat. L'Université de Paris, frappée de son rare mérite, lui décerna le grade de docteur en 1257. Notre saint ne tarda pas à jouir de la confiance de saint Louis, qui l'invitait souvent à manger à sa table et le consultait sur les affaires les plus importantes. Appelé à Rome par le pape Urbain IV, il refusa toutes les dignités qui lui furent offertes et resta toute sa vie simple religieux. L'Université de Paris écrivit au chapitre de l'ordre des Dominicains pour qu'on lui rendît son illustre docteur; mais le roi de Sicile s'y opposa et obtint que saint Thomas professerait dans la capitale de ses États. Le pape Grégoire X invita le saint docteur à venir au concile général de Lyon. Pendant qu'il s'y rendait, il tomba malade et s'arrêta à Fossa-Nova, dans le diocèse de Terracine, où il mourut le 7 mars 1274, âgé de quarante-huit ans. L'Université de Paris disputa son corps à celles de Rome, de Naples et d'autres villes. Il fut plus tard transporté secrètement en France et reçut à Toulouse les plus grands honneurs. Les œuvres de saint Thomas d'Aquin, qui sont peut-être les productions les plus étonnantes de l'esprit humain, ne forment pas moins de 18 volumes in-folio. Chargé par le pape Urbain IV de composer l'office du saint Sacrement, il écrivit ses Hymnes admirables et la séquence *Lauda, Sion*, véritable traité de l'Eucharistie dans lequel le dogme est exposé avec une clarté, une précision, une propriété d'expression qui en fait un monument unique et inimitable. Sous la plume de saint Thomas d'Aquin la langue

latine est semblable à une eau limpide et transparente qui ne ternit jamais le sol qu'elle arrose. Les moindres objets, si profondément qu'ils y reposent, y apparaissent visibles, comme à travers l'éther le plus pur. Ce n'est pas le latin du siècle d'Auguste, c'est une langue plus simple, plus digne des sublimes vérités auxquelles elle sert d'enveloppe; et cette enveloppe est si diaphane qu'elle n'arrête jamais l'intelligence de la pensée. Cette pensée, l'esprit la conçoit instantanément comme par une sorte d'intuition. Saint Thomas d'Aquin a mérité les surnoms d'Ange de l'école, de Docteur angélique, d'Aigle des théologiens.

Hymnes en l'honneur du saint sacrement de l'Eucharistie.

I.

Que la joie soit inséparable de cette sainte solennité et que nos hommages partent du fond de notre cœur; que le vieil homme disparaisse, et que tout soit renouvelé en nous, nos cœurs, nos paroles et nos œuvres.

Nous rappelons cette nuit où eut lieu la dernière cène, pendant laquelle nous savons que Jésus-Christ mangea avec ses disciples l'agneau pascal et les pains sans levain, conformément aux prescriptions de la loi ancienne.

Après avoir mangé l'agneau symbolique et terminé ce repas, nous reconnaissons tous par la foi que le Seigneur donna de ses propres mains son corps à ses disciples, de sorte que tous ensemble en reçurent autant que chacun en particulier.

Il donna son corps à ses disciples comme un aliment pour les fortifier, il leur donna son sang comme un breuvage pour dissiper leur tristesse, et leur dit : Prenez ce calice que je vous donne et buvez-en tous.

C'est ainsi qu'il institua ce sacrifice, dont il voulut que les prêtres seuls fussent les ministres; c'est à eux qu'il appartient de recevoir le corps de Jésus et de le donner aux autres.

Le pain des anges devient le pain des hommes[1]; le pain

[1] Psaume LXXVII, v. 29 : « Panem angelorum manducavit homo. »

céleste[1] est le couronnement des figures qui l'ont annoncé. O prodige inouï! un pauvre, un vil esclave se nourrit du Seigneur.

O Dieu unique en trois personnes, daignez, s'il vous plaît, visiter ceux qui vous adorent; conduisez-nous par vos voies au terme où nous tendons, faites-nous arriver à la lumière que vous habitez.

II.

Le souverain Verbe, se manifestant au monde sans quitter la droite de son Père[2], pour achever son œuvre[3] est venu au soir de sa vie[4].

Sur le point d'être livré à ses ennemis par un disciple infidèle pour subir le dernier supplice, il se donna auparavant à ses disciples sous les espèces du pain de vie.

Sous ces doubles espèces il leur donne sa chair et son sang pour nourrir les parties distinctes dont l'homme est formé. En naissant il devient notre frère, en mangeant avec ses apôtres il se rend notre nourriture, en mourant il est notre rançon, en régnant dans le ciel il devient notre récompense.

O victime du salut! qui nous ouvrez les portes du ciel, des ennemis puissants nous pressent de toutes parts; donnez-nous la force de les vaincre et venez à notre secours.

[1] Saint Jean, ch. VI, v. 33 : « Panis enim Dei est, qui de cœlo descendit et dat vitam mundo. »

[2] Evang. selon saint Jean, ch. XIV, v. 11 : « Non creditis quia ego in Patre, et Pater in me est? »

[3] Prière de Jésus-Christ après la Cène (saint Jean, ch. XVII, v. 4). « Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam. »

[4] Expression touchante. Déjà s'approchait l'heure où Jésus-Christ devait terminer sa vie et s'offrir en sacrifice pour nous racheter. On peut voir également ici une allusion au sixième âge du monde.

Gloire éternelle à Dieu unique en trois personnes; qu'il nous accorde de vivre à jamais dans la patrie céleste.

III.

Je vous adore avec humilité, Divinité cachée, vraiment cachée sous les espèces! Mon cœur se livre entièrement à vous; car en vous contemplant il reconnaît son néant.

Les yeux, le toucher et le goût sont trompés à votre égard; l'ouïe seule qui entend la parole de la foi ne trompe pas. Je crois tout ce qu'a dit le Fils de Dieu; il n'y a rien de plus vrai que le Verbe de vérité.

La Divinité seule était cachée sur la croix; ici la Divinité et l'humanité le sont également : néanmoins je reconnais et je confesse hautement l'une et l'autre, et je demande en même temps ce que demanda le larron repentant.

Je ne vois pas vos plaies, comme Thomas les vit; je confesse cependant que vous êtes mon Dieu : faites que ma foi augmente de plus en plus; faites que je n'espère qu'en vous et que je n'aime que vous.

O souvenir adorable de la mort du Seigneur, pain vivant, qui donnez la vie à l'homme, faites que mon âme vive de vous et qu'elle trouve toujours en vous sa joie et ses délices!

Seigneur Jésus, tendre pélican[1], purifiez mes souillures par votre sang, dont une seule goutte suffit pour laver tous les péchés du monde.

O Jésus que je reconnais sous le voile du sacrement, accordez-moi, je vous prie, ce que je désire avec tant d'ardeur; faites qu'en vous contemplant à découvert je me réjouisse de la vue de votre gloire.

[1] Métaphore par laquelle les poëtes du moyen âge désignent Jésus-Christ parce que, d'après la tradition, le pélican nourrit ses petits de son propre sang lorsqu'ils sont affamés.

IV.

Chantez, ma langue, le mystère du corps glorieux et du sang précieux que le fruit du chaste sein de Marie, le Roi des nations, a répandu pour racheter l'univers.

Jésus-Christ, qui nous a été donné, qui est né d'une Vierge sans tache, après avoir paru sur la terre pour y répandre la semence de sa divine parole, a terminé son ministère en instituant pour nous un admirable mystère.

Pendant la nuit de la dernière cène . étant à table avec ses disciples, après avoir observé toutes les prescriptions de la loi, il se donna lui-même à eux de ses propres mains pour leur servir de nourriture.

Le Verbe fait chair change par sa parole un pain véritable en sa propre chair, et le vin devient le sang de Jésus-Christ; et, si les sens ne peuvent comprendre un tel prodige, la foi suffit pour affermir un cœur sincère.

Adorons donc en nous prosternant un si grand sacrement; que les rites anciens fassent place à ce mystère nouveau; que la foi supplée à la faiblesse des sens.

Gloire, louange, salut, honneur, puissance et bénédiction au Père et au Fils; qu'une même gloire soit rendue au Saint-Esprit, qui procède de l'un et de l'autre.

SÉQUENCE

Pour la fête du très-saint sacrement de l'Eucharistie.

Sion, louez votre Sauveur, louez votre chef et votre pasteur par vos hymnes et vos cantiques. Osez faire pour sa gloire tous les efforts dont vous êtes capable [1]. Il est au-

[1] *Ecclésiastique*, ch. XLIII, v. 29 et suivants : « Multa dicimus et deficimus verbis, consummatio autem sermonum ipse est. Glorificantes Dominum quantumcumque potuerimus, supervalebit adhuc, et admirabilis magnificentia ipsius. Benedicentes Dominum, exaltate illum quantum potestis, major est enim omni laude. »

dessus de toute louange, et jamais vous ne pourrez le louer autant qu'il le mérite.

Ce qui fait particulièrement l'objet de notre culte, c'est le pain vivant et vivifiant qui nous est présenté aujourd'hui; nous croyons fermement que c'est le même pain que Jésus donna à ses apôtres dans le dernier repas qu'il fit avec eux.

Que nos hommages soient complets, qu'ils soient retentissants; que les transports de notre cœur soient purs et joyeux.

Car nous célébrons ce jour solennel qui nous rappelle l'institution de ce sacrement.

C'est dans ce repas que Jésus, roi d'un peuple nouveau, fit succéder la Pâque de la loi nouvelle à la Pâque ancienne. Ce nouveau sacrement remplace les anciens; la vérité dissipe l'ombre et la lumière chasse la nuit.

Ce que Jésus-Christ a fait dans ce dernier repas, il nous a ordonné de le faire en mémoire de lui. Instruits par de si saints préceptes, nous consacrons le pain et le vin qui deviennent la victime de notre salut.

C'est un dogme parmi les chrétiens que le pain devient le corps de Jésus-Christ et que le vin se change en son sang. Il n'y a qu'une foi vive et ardente qui puisse nous faire croire, contre toutes les lois de la nature, ce que nous ne pouvons ni voir ni comprendre.

Sous différentes espèces qui ne sont plus des substances, mais des signes réels, sont cachées des choses merveilleuses. La chair devient une nourriture et le sang devient un breuvage; mais Jésus-Christ demeure tout entier sous chaque espèce.

On peut rompre et diviser les espèces; mais celui qui reçoit Jésus-Christ le reçoit tout entier. Qu'un seul ou que mille le reçoivent, un seul reçoit autant que mille; tous s'en nourrissent sans le consumer.

Les justes et les pécheurs le reçoivent, mais avec un effet

bien différent[1]; il est la vie pour les uns et la mort pour les autres. Les pécheurs y trouvent la mort, les justes y trouvent la vie. Voyez quels différents effets produit une même communion!

Si on rompt l'hostie, que votre foi ne soit pas ébranlée; mais rappelez-vous que Jésus-Christ est aussi bien contenu dans une parcelle de l'hostie que dans l'hostie tout entière.

Ce n'est pas le vrai corps du Seigneur qui est divisé, on a seulement rompu le signe visible, et son état et sa personne n'en reçoivent aucune altération.

Voici le pain des anges, qui est devenu la nourriture des hommes dans leur voyage sur cette terre[2]; c'est le vrai pain des enfants, qu'il ne faut pas jeter aux chiens.

L'immolation d'Isaac, le sacritice de l'agneau pascal, le don de la manne dans le désert ont préfiguré ce mystère.

Bon Pasteur, pain véritable, Jésus, ayez pitié de nous. Soyez notre nourriture et notre soutien, et faites-nous jouir des véritables biens sur la terre des vivants.

Vous qui connaissez tout et qui pouvez tout, vous qui

[1] Évangile selon saint Jean, ch. VI, v. 55 : « Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem habet vitam æternam; et ego resuscitabo eum in novissimo die. » Saint Paul, Ép. Ire aux Corinthiens, ch. XI, v. 27 et 29 : « Quicumque manducaverit panem hunc vel biberit calicem Domini indigne reus erit corporis et sanguinis Domini. Qui enim manducat et bibit indigne judicium sibi manducat et bibit. »

[2] Les Hébreux ont parcouru le désert et se sont nourris de la manne tombée du ciel avant d'arriver à la terre promise. Les hommes sont des *voyageurs* qui parcourent le désert de ce monde et qui se nourrissent du pain de vie descendu du ciel avant d'arriver à la terre des vivants. Ce pain sacré ne doit être donné qu'aux fils de Dieu, qu'aux imitateurs de Jésus-Christ, et non point aux fils de Satan; le Seigneur lui-même dit dans l'Évangile (saint Matthieu, ch. VII, v. 6 :) « Nolite sanctum dare canibus; » et ch. XV, v. 26 : « Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus. »

êtes notre nourriture dans cette vie mortelle, faites-nous asseoir dans le ciel à votre table et faites-nous participer à l'héritage et à la société des citoyens de la patrie céleste.

SAINT BONAVENTURE.

Saint Bonaventure, cette grande lumière de l'Église et l'honneur de l'ordre de Saint-François, naquit en 1221, à Bagnorea, en Toscane; son père s'appelait Jean Fidanze et sa mère Ritélie. Ils étaient tous deux nobles, et leur maison s'est trouvée assez spacieuse pour en faire une église qui fut consacrée en l'honneur de leur fils par le cardinal Antoine Puccio. Au baptême il fut nommé Jean; étant tombé malade à l'âge de quatre ans et les médecins ayant désespéré de la guérison, sa mère fit vœu de le donner à l'ordre de Saint-François s'il recouvrait la santé; le saint Père, à qui elle l'avait recommandé, s'étant mis en prières, le guérit subitement, et admirant lui-même la grâce de Dieu sur cet enfant, s'écria : « Bonne aventure, » d'où ce nom lui est demeuré depuis. D'autres l'ont appelé Eustache ou Eutiche, qui signifie la même chose en grec. Plusieurs croient que les Grecs lui donnèrent ce surnom au concile de Lyon, dans l'admiration de la vertu et de la prudence avec laquelle il faisait réussir heureusement tout ce qu'il entreprenait. (Annales des Frères mineurs, de Wadding, édition abrégée par le R. P. Castet, 1680, page 192.) Après avoir revêtu l'habit religieux dans l'ordre des Frères mineurs, il fit ses études à Paris sous Alexandre de Hales, reçut le bonnet de docteur en 1255, et devint l'année suivante général de l'ordre de Saint-François d'Assise. Il eut l'honneur d'être chargé par les cardinaux de choisir le successeur de Clément IV, et il désigna Grégoire X; ce choix fut aussitôt ratifié par le conclave. Le nouveau pape le nomma successivement évêque d'Albano et cardinal en 1273. Saint Bonaventure mourut le 15 juillet 1274, pendant qu'il assistait au deuxième concile général de Lyon. Ses ouvrages, qui se font remarquer par un mélange de tendresse et de grâce, de simplicité et de mysticisme, de naïveté et de profondeur, lui ont valu le surnom de docteur séraphique.

PHILOMÈLE[1].

Philomèle, avant-courrière d'une saison délicieuse, toi qui annonces la fin des pluies et des hivers, toi qui, par

[1] « Philomena » dans le texte est un mot très-souvent employé

ton tendre chant, calmes l'inquiétude des cœurs, viens à moi, je t'en supplie, intelligent oiseau.

Viens, viens, je t'enverrai là où je ne puis voler; tes chants consoleront mon bien-aimé; les doux accords de ta lyre apaiseront sa tristesse; mes paroles, hélas! je le sais, ne peuvent atteindre jusqu'à lui.

Dans ta bonté, supplée donc à ma faiblesse; salue tendrement mon unique ami, dis-lui ce que ressent toujours mon cœur quand il jouit de sa présence.

Si l'on demande pourquoi je t'ai choisie, réponds que je t'ai choisie pour ma messagère parce que j'ai trouvé en toi des vertus dignes de la loi divine et capables de plaire au souverain Roi.

Écoute donc, mon bien-aimé, écoute attentivement; car si tu graves dans ta mémoire le chant de l'oiseau, grâce au Saint-Esprit, l'imitation fera de toi un musicien céleste.

On dit du rossignol que, dès qu'il sent l'approche de la mort, il gagne le sommet d'un arbre, et que là, dès l'aube du jour, il fait entendre toutes sortes de chants.

Par des chants délicieux il devance l'aurore; mais quand, vers la première heure, le soleil brille d'un plus vif éclat, il donne plus d'extension à sa voix charmante et n'accorde à ses mélodies ni silence ni repos.

Vers la troisième heure, il ne connaît pour ainsi dire plus de mesure, car la joie de son cœur va en augmentant; son gosier semble se briser, sa voix gagne en force; plus il produit des sons éclatants, plus il redouble d'ardeur.

au moyen âge pour « philomela. » — Nous transcrivons la note suivante, qui se trouve en tête de ce poëme dans toutes les éditions de saint Bonaventure : « Philomena propterea opusculum hoc inscribitur, quia multa sunt hujus avis propria, quæ sanctus Bonaventura mirifice transfert ad devotam animam, quæ sanctis meditationibus, velut dulcissimis Philomenæ cantibus resonans, Salvatoris nostri Jesu Christi vitam et ab eo in nos singularia beneficia collata jugiter contemplatur. »

Mais lorsque, à midi, le soleil est dans toute sa force, sa faible poitrine se brise sous un trop grand effort; suivant son habitude il répète *oci, oci*[1], et l'excès de la souffrance met seul un terme à ses chants.

La lyre de Philomèle est brisée, l'oiseau est palpitant et mourant, et, quand vient la neuvième heure, il meurt, et toutes les veines de son corps se distendent à jamais.

Cher ami, tu as entendu la courte histoire de l'oiseau; mais rappelle-toi que je t'ai prévenu que ses chants ont des rapports mystiques avec la loi de Jésus-Christ.

D'après ma fiction, Philomèle est l'âme pleine de vertus et d'amour qui, dans son voyage à travers la patrie qu'elle aime, fait entendre de doux chants.

Pour augmenter sa sainte espérance, elle voit luire pour elle une journée mystique; car les bienfaits que l'homme tient de la bonté de Dieu sont les heures du jour.

Le matin ou l'aube, c'est l'état de l'homme après l'ineffable création; la première heure, c'est l'incarnation de Dieu, et la troisième est le temps de la vie temporelle de Jésus-Christ.

La sixième heure est le moment où le Seigneur s'est laissé saisir par des perfides, entraîner, frapper, conspuer, déchirer, crucifier, percer de clous, et où il a laissé couronner d'épines son front divin.

La neuvième heure marque le moment de la mort de Jésus-Christ, de la consommation de sa carrière, de la fin de la lutte, de la défaite du démon et de la destruction de son empire; le soir est le moment où le Sauveur a été enseveli dans le sépulcre.

Songeant aux heures de cette journée dans le triste

[1] « Oci, oci. » Imitation du chant du rossignol. On peut voir les exemples que nous avons tirés d'autres poëtes dans notre volume latin, page 532.

jardin[1], l'âme y trouve le terme de sa mort symbolique; elle vole sur l'arbre de la croix, sur lequel le lion courageux a triomphé de l'ennemi et a brisé les portes de la mort.

Élevant aussitôt au ciel la voix de son cœur, elle entonne ses chants dès les premières heures de l'aube, loue et glorifie le Seigneur, pénétrée qu'elle est du souvenir de sa merveilleuse création.

« Dieu très-bon, dit-elle, en me créant vous m'avez prouvé la grandeur de votre amour; car vous m'avez fait participer gratuitement à votre gloire, moi gratuitement aimée.

« Oh! quel sublime honneur vous m'avez accordé en gravant dans mon cœur l'image du Seigneur! Et même cet honneur se serait accru de plus en plus si je n'avais transgressé les ordres du Seigneur.

« Car, ô souverain amour, vous vouliez m'unir à vous pour l'éternité, me donner au ciel une délicieuse demeure, me garder auprès de vous, me nourrir et m'instruire comme votre propre enfant.

« Dès ce moment vous aviez résolu de me réunir aux célestes phalanges, de vous donner à moi ; mais que pourrai-je faire en retour d'une telle grâce? je ne sais qu'une chose, vous aimer.

« O unique suavité! ô unique douceur! ô salutaire ravisseur des cœurs fidèles! tout ce que j'ai, tout ce que je suis, je vous le donne; en un mot, tout mon trésor, je vous le confie. »

Tel est l'*oci* de l'âme animée de ces sentiments, tout oppressée d'amour; elle répète que l'on doit aimer d'un

[1] Allusion à ces paroles que Jésus-Christ, songeant à sa mort prochaine, dit à Pierre et aux deux fils de Zébédée dans le jardin des Oliviers (saint Matthieu, ch. xxvi, v. 38): « Tristis est anima mea usque ad mortem : sustinete hic, et vigilate mecum. »

pur amour un tel Créateur, qui a eu pour nous tant de bontés.

L'âme passe l'aube du jour au milieu de ces méditations; elle arrive à la première heure, elle élève alors la voix et célèbre pieusement le moment mémorable où le Seigneur est venu couvert de la chair.

Alors l'âme tout entière se fond d'amour; tremblante, elle contemple le Créateur de toutes choses, cet enfant vagissant comme chacun de nous et venu pour guérir notre ancienne langueur.

Au milieu de torrents de larmes, elle s'écrie : « O enfant, source d'amour, qui t'a couvert des langes d'une affreuse misère? qui t'a poussé à te donner ainsi gratuitement, si ce n'est l'excès de ta tendresse, l'ardeur de ta charité?

« Qu'elle est vraiment vive l'ardeur de ce zèle dont l'influence a pu triompher du Roi des cieux, dont les saintes chaînes ont pu le lier et l'astreindre au point qu'il se couvrît des langes d'un pauvre petit enfant.

« O charmant et incomparable enfant! Heureux celui à qui fut alors accordé l'honneur de t'embrasser, de baiser tes pieds et tes mains, de sécher tes pleurs et de te donner continuellement ses soins!

« Hélas! que je suis malheureuse! Pourquoi ne m'a-t-il pas été permis de caresser ce petit enfant vagissant, de pleurer avec lui, de réchauffer ses tendres membres et de demeurer toujours assise auprès de son berceau!

« Non, je le crois, il n'eût pas repoussé ces marques d'amour, mais il m'eût plutôt souri à la façon des petits enfants; il eût plutôt par ses larmes consolé ma misère, il m'eût plutôt accordé facilement le pardon de mes fautes.

« Heureux celui qui à ce moment aurait pu servir la Vierge-Mère et obtenir par ses prières qu'elle lui permît d'embrasser une seule fois le jour son cher enfant et de le caresser! »

Animée de tels sentiments, l'âme pieuse a soif de pau-

vreté, de pénitence, d'humilité; toute peine est pour elle un plaisir, et elle trouve profondément viles toutes les beautés du siècle.

Tandis qu'elle considère ainsi l'enfance du Christ, et qu'elle entonne avec ferveur le cantique de la première heure, elle arrive à la troisième, rappelant tout ce que Jésus a souffert pour instruire les hommes.

Alors, avec des torrents de larmes, elle repasse dans sa mémoire les souffrances du Christ, la soif, la faim, le froid, la chaleur, les sueurs, en un mot, tout ce qu'il a daigné supporter afin de régénérer les pécheurs.

Sa voix est embrasée des feux de l'amour : *Oci, oci!* crie le bienheureux oiseau, qui désire mourir pour le monde, dont les larges voies sont si pénibles à traverser pour ceux qui sont séduits par ses délices.

Tu cries donc : « Seigneur, prédicateur bien-aimé, refuge des exilés, bienfaiteur des pauvres, ô vous le tendre consolateur des affligés, c'est vers vous que doivent courir le juste et le pécheur;

« Car vous êtes la règle du juste, vous êtes la loi de sa vie; vous êtes le miroir des pécheurs, vous êtes une merveilleuse discipline pour eux; vous êtes un baume fortifiant pour les cœurs faibles et fatigués; vous êtes le puissant remède de quiconque est atteint de langueur ou de maladie.

« Le premier en ce monde, vous avez fondé l'école de la charité; vous avez enseigné à ne rechercher que la gloire de Dieu, à se délivrer des lourdes obligations du monde et à pouvoir par là recouvrer le vêtement perdu.

« Le monde imprudent a ri de cette école, l'a méprisée et n'a tenu aucun compte de ses promesses; mais dans votre bonté vous n'avez pas agi de même, et vous avez toujours pardonné au repentir;

« Car votre première vertu est la miséricorde, et vous cherchez plutôt à être aimé qu'à être craint, vous qui n'a-

vez jamais proféré de paroles blessantes et qui n'avez jamais voulu être regardé comme un maître sévère.

« Cette malheureuse femme convaincue d'adultère a su quelle était l'immensité de votre amour ; elle en a eu la preuve quand ses fautes furent pardonnées, quand une grâce abondante s'empara d'elle.

« Que dirai-je enfin ? Quels sont ceux qui n'ont pas ressenti les bienfaits de son ministère ? Par lui que d'âmes délivrées de leurs souillures, remplies de meilleures pensées et mises à l'abri de toute atteinte de l'ennemi jaloux !

« Heureux celui qui peut suivre éternellement un tel maître, goûter le divin miel qui coule de ses lèvres, aliment délicieux auprès duquel tout n'est qu'amertume et dégoût ! »

Au milieu de telles méditations, l'âme se prépare à rendre grâces à Dieu ; l'amour du Seigneur l'enflamme de plus en plus : ainsi se termine le chant de la troisième heure.

Oci, oci ! crie-t-elle à ce moment, répandant des flots de larmes sur l'exil terrestre du Christ, louant et glorifiant de tout son pouvoir le Sauveur qui a tant souffert pour racheter nos péchés.

En cet instant l'âme semble enivrée ; mais vers l'heure de midi, quand redouble la chaleur, pour exciter en elle les aiguillons de l'amour, voilà que la passion du Christ se déroule à ses yeux.

Au milieu de ses larmes, elle se rappelle le tendre Agneau, l'Agneau sans tache, couronné d'épines, tout meurtri de coups, percé de clous et tout couvert de sang.

« Fallait-il, dit-elle, Agneau bien-aimé, que vous souffrissiez un si cruel trépas ? Mais par là vous vouliez vaincre l'esprit malin, et tout ce que vous avez fait était une preuve de votre amour.

« Car pour moi, misérable que vous avez aimée, vous vous êtes volontairement jeté au-devant de la mort, vous

vous êtes offert à votre Père comme une victime sainte et vous avez lavé nos souillures dans les flots de votre sang.

« Qui pourrait s'étonner de mes soupirs, moi unie, quoique j'en sois indigne, à un si tendre Époux ? Car vous développez singulièrement mon amour, ô Jésus, en mourant pour moi d'une manière si horrible. Assurément je ne dois pas me contenter de pousser des soupirs; je dois, suivant l'expression de Job, m'arracher les cheveux, me préparer une retraite dans la caverne du côté de Jésus et y rendre le dernier soupir.

« Non, je n'aurai plus de repos si je ne meurs avec toi ; je ne me tairai jamais, je répéterai sans cesse : *Oci, oci !* la chaleur de mon désir ne s'éteindra que lorsque avec toi je mourrai au monde. »

Alors, comme saisie de folie, l'âme s'écrie : « Viennent les bourreaux, qu'ils m'attachent à votre croix, ô Christ ! une telle mort sera douce pour moi si je puis, en mourant, vous presser dans mes bras.

« Le seul remède qui puisse apaiser la rage qui dévore mon cœur à toute heure, c'est, ô source abondante de consolation ! que vous deveniez le médecin de mes maux.

« Vous êtes le plus agréable des médecins, vous ne faites aucun mal, et vous guérissez délicatement notre cœur de toutes ses blessures ; car ceux auxquels vous accordez votre amour, vous les comblez de vos dons.

« Hélas ! dans quel aveuglement est plongé le monde qui repousse un tel médecin lorsqu'il est si cruellement déchiré par l'ennemi ! Il le repousse lorsqu'il est auprès de lui et qu'il ouvre son côté sacré à ceux qui sont languissants !

« Pourquoi, ô homme plein d'ingratitude, ne gardes-tu pas gravé dans ton cœur le souvenir des bienfaits de la passion du Christ? C'est par elle que le traître ennemi a vu rompre ses filets; c'est par elle que Jésus nous a enrichis des plus grands biens.

« Dans votre langueur, il vous nourrit de son corps; il vous baigne généreusement dans les flots de son sang; il découvre enfin pour vous son cœur sacré, afin que vous puissiez voir comme il vous a aimé.

« Oh! quel bain délicieux! quelle agréable nourriture, qui est la clef du Paradis pour ceux qui savent en user! Celui que vous réconfortez ne ressent aucune incommodité, et vous n'êtes un objet de dégoût que pour les cœurs lâches. »

A ces mots, l'âme, plus aimante encore et encore plus embrasée, perd entièrement le sentiment, son corps défaille. Elle ne peut plus parler; l'ardeur de son amour atteint son paroxysme, et elle finit par tomber épuisée sur sa couche.

La lyre de sa douce voix est brisée; sa langue ne fait que palpiter et ne produit plus aucun son. L'âme pieuse ne peut plus parler, mais elle a recours aux larmes; son cœur est déchiré, et elle verse des pleurs sur le Seigneur.

A la voir ainsi fascinée, on croirait qu'elle a devant les yeux son bien-aimé mourant; ses regards ne se détachent pour ainsi dire pas de la croix : là où son œil regarde, là est l'objet de son amour.

Gémissements, soupirs, larmes, lamentations, voilà ses délices, son aliment, sa vie; c'est ce qui renouvelle incessamment son martyre, tellement sa propre douleur nourrit sa douleur.

En cet état elle ne regarde plus ce qui touche à la terre; les consolations du monde lui semblent des poisons. Mais la dernière heure arrive; elle meurt alors; un dernier effort d'amour a brisé le dernier fil de son existence;

Car lorsque, vers la neuvième heure, elle se rappelle que le Christ a crié : « Tout est consommé, » et qu'il a expiré aussitôt, elle jette un cri comme si la voix du Christ avait frappé son cœur et l'avait blessé.

Elle ne peut supporter un coup si violent; elle expire donc, comme je viens de le dire; mais sa mort est bienheureuse, car les portes du ciel s'ouvrent à l'instant devant elle, et elle se voit digne de partager la société des saints.

Pour une telle âme ce n'est pas un *Requiem* que nous devons chanter, mais bien plutôt le *Gaudeamus* de l'introït de la Messe; car si nous prions Dieu pour un martyr, d'après la loi, nous offensons la sainteté de Dieu.

Salut, belle âme! salut, belle rose! salut, lis de la vallée! salut, pierre précieuse! toi qui méprisas toutes les souillures de la chair, bénie soit ta dernière heure! bénie soit ta mort!

Bienheureuse âme, tu peux enfin jouir du repos désiré: sommeille maintenant avec délices entre les bras de l'Époux, et, fermement unie à son esprit, reçois de lui les plus doux baisers!

Éloge de la sainte Croix.

Souvenez-vous sans cesse de la sainte Croix, vous qui avez foi dans les joies éternelles de la vie future. Souvenez-vous sans cesse de la sainte Croix, et qu'elle soit constamment présente à votre pensée.

Vouez un amour particulier à la Croix, qui nous a procuré le salut, et accordez-lui les premiers honneurs. Efforcez-vous de l'aimer de toute l'ardeur de votre âme et de toutes vos forces.

Pendant votre repos ou votre travail, parmi vos rires ou vos pleurs, au milieu de vos douleurs ou de vos joies, en quittant votre cellule, en y rentrant, dans vos plaisirs et dans vos peines, que la Croix occupe la première place dans votre cœur.

La Croix est le souverain remède de tous les maux, quelles qu'en soient la violence et la gravité. Au milieu

des peines et des tourments, les âmes pieuses trouvent dans la Croix un adoucissement et une véritable consolation.

La Croix est la porte du paradis; c'est en elle que se sont confiés les saints qui ont été toujours victorieux. La Croix est le remède des maux d'ici-bas; c'est par elle que la bonté divine accomplit ses miracles.

La Croix est le salut des âmes et la véritable lumière des cœurs, lumière éclatante. La Croix est la vie des bienheureux, le trésor des justes, leur gloire et leur joie.

La Croix est le miroir de la vertu, le guide d'un glorieux salut; c'est l'espoir de tous les fidèles[1]. La Croix est la parure des saints, leur consolation et l'objet de leur désir.

La Croix est le navire, la Croix est le port, la Croix est le jardin des délices où tout fleurit. La Croix est une armure solide, c'est une arme défensive qui ne manque pas de mettre en fuite le démon.

La Croix est l'arbre par excellence, sanctifié par le sang de Jésus-Christ, arbre riche en fruits qui délivrent les âmes[2] et leur permettent de partager avec les anges la nourriture céleste.

Oh! que vous serez heureux si vous consacrez tous vos soins à la Croix tant que vous serez en ce monde. Votre bonheur sera sans fin si vous persistez à chercher la sainte Croix.

Cherchez donc la Croix, portez-la; contemplez la Croix de Jésus-Christ, afin que vous vous consumiez d'amour. Ayez une entière confiance en la Croix, ayez-la sans cesse dans votre cœur tant que vous vivrez.

Concentrez de toutes vos forces votre esprit sur les souffrances du Christ, et compatissez à ses douleurs. Chrétiens,

[1] Sainte Thérèse s'écriait : « Aut pati aut mori. »

[2] C'est par le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal que l'homme a encouru la disgrâce de son Créateur; c'est par le fruit divin suspendu à l'arbre de la croix que le salut est venu dans le monde.

déplorez soir et matin la mort de Jésus-Christ, et réjouissez-vous de pleurer.

Qu'il s'est abaissé et qu'il s'est avili le Roi des cieux pour sauver le monde ! Il a souffert les rigueurs de la faim et de la soif; pauvre et manquant de tout, il a marché jusqu'au gibet.

Lorsque le souverain Seigneur fut mené à son supplice et qu'il fut attaché à la Croix, ses disciples s'enfuirent. On perça ses mains et ses pieds, et l'on enivra d'amertume le Roi suprême du monde[1].

Ses yeux bienheureux se fermèrent sur la Croix, et son visage pâlit. Son corps, dépouillé de ses vêtements, perdit sa beauté, et son ancien éclat disparut.

Pour expier les fautes des hommes, sa chair a été crucifiée, ses membres ont été brisés après d'horribles tortures, et il reçut de cruelles blessures.

De telles souffrances lui arrachèrent des larmes lorsqu'il était sur la Croix, et il y rendit le dernier soupir. Donnons un libre cours à nos sanglots et à nos larmes; pleurons du fond du cœur la mort du Fils de Dieu.

O mon Crucifié ! donnez-moi la force de pouvoir pleurer votre mort tant que je vivrai. Je veux être blessé avec vous et je brûle du désir de vous embrasser sur la Croix.

[1] Jérémie, *Lamentations*, ch. III, v. 15 :« Replevit me amaritudibus, inebriavit me absinthio. » — *Ibid.*, v. 19 : « Recordare paupertatis et transgressionis meæ, absinthii et fellis. » — *Ibid.*, v. 21 : « Hæc recolens in corde meo, ideo sperabo. »

ANONYMES.

SÉQUENCES.

I. Sur la Bienheureuse Vierge.

Répétons cette douce et heureuse parole, cet *Ave* qui fit d'une Vierge, à la fois mère et fille de Dieu, le sanctuaire de Jésus-Christ.

Saluée par cet *Ave*, elle devint aussitôt féconde et conçut, cette Vierge issue de la race de David, lis qui s'élève au milieu des épines.

Ave, Mère du véritable Salomon, toison de Gédéon, dont les Mages honorent l'enfantement par l'offre de leurs trois présents symboliques.

Ave, vous avez enfanté un soleil; *Ave*, vous avez mis au jour un Fils; vous avez rendu au monde déchu la puissance et l'empire.

Ave, Mère du souverain Roi, port de salut contre les tempêtes[1], véritable buisson ardent, nuage de fumée qui s'élève des parfums[2], Reine des anges.

Nous vous supplions de nous purifier, et quand nous serons purs de nous recommander à votre Fils, afin que nous puissions avoir notre part des joies éternelles.

[1] La sainte Vierge est pour l'homme un port tranquille et sûr contre les orages et les tempêtes de ce monde.

[2] *Cantiques des Cantiques*, ch. III, v. 6 : « Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris? »

II. Salutation pastorale [1].

Salut, ô Vierge incomparable! tout en restant vierge, vous enfantez un Dieu engendré avant tous les siècles dans le cœur du Père; maintenant qu'il a été créé dans la chair d'une Mère, adorons-le.

O Marie! par votre prière, purifiez-nous de la souillure du péché; disposez le cours de notre exil de telle sorte que votre Fils nous accorde de jouir de sa vue.

III. Doxologie des trois bergers. (*Noel* [2].)

Le Verbe du Père sort aujourd'hui du sein d'une Vierge; il est venu nous racheter et il a voulu nous rendre à la Patrie céleste : que les Vertus angéliques entonnent des chants d'allégresse en l'honneur du Seigneur.

Un ange étincelant de clarté est venu, messager de paix, annoncer la paix aux bergers : Vous, pasteurs de l'Église, perpétuez cette paix, et apprenez à vos fils à rendre au Rédempteur les actions de grâces qui lui sont dues.

IV. Les Vierges sages [3].

Vierges sages, vierges sacrées, couronnées en présence de votre Époux et appelées à jouir dans le ciel du repos

[1] Nous avons tiré cette pièce du manuscrit 904 de la Bibliothèque impériale. — Au moyen âge les représentations des scènes du Nouveau Testament avaient lieu dans les églises. Dans la nuit de Noël une femme était placée dans le chœur, ayant à ses côtés un enfant couché dans une crèche. Trois prêtres habillés en bergers, et portant des bâtons à la main s'avançaient vers elle et la saluaient ainsi.

[2] Cette pièce appartient au même drame liturgique. Ces prêtres habillés en bergers venaient saluer dans le chœur l'enfant couché dans une crèche et représentant l'enfant Jésus. Après l'avoir vu, ils s'écriaient : *Verbum Patris*, etc. Le texte est tiré du manuscrit 904 de la Bibliothèque impériale.

[3] Tiré du manuscrit 904 de la Biblioth. imp

éternel, entonnez en l'honneur du Seigneur un cantique d'allégresse.

Vous avez autrefois gardé le lis de la chasteté à cause du Fils de Dieu, à qui vous avez su plaire. Après avoir reçu ce que méritait votre pureté, vous êtes venues vous asseoir auprès du divin Fils d'une Vierge.

Vous n'êtes pas ces vierges folles qui vont au-devant du Christ avec leurs lampes vides; vous êtes les vierges saintes qui sont venues avec leurs lampes pleines d'huile.

Aux vierges folles dont les lampes manquaient d'huile l'Époux dira : « Je ne vous ouvrirai pas; je recevrai seulement les vierges sages, et je leur donnerai la récompense qu'elles méritent. »

Salut, noble Vierge, dont le cours de l'année ramène aujourd'hui la fête; vous qui avez brillé par la chasteté, la sagesse et la fidélité, veuillez nous faire obtenir la jouissance des joies éternelles.

JACOPON.

Jacques de Benedetti, vulgairement appelé Jacopon, naquit à Todi, ville des États de l'Eglise, vers le milieu du treizième siècle. Il reçut une éducation digne de la famille opulente à laquelle il appartenait et s'acquit comme jurisconsulte une brillante renommée. Il épousa une femme riche, belle et vertueuse. En l'année 1268 on célébrait des jeux publics à Todi. La jeune épouse de Jacques y assistait au milieu des personnes les plus distinguées de la ville lorsque l'estrade sur laquelle elle était placée s'écroula. Le jurisconsulte la retira mourante du milieu des débris et s'aperçut, en la débarrassant de ses vêtements, qu'elle portait un cilice. Ce terrible événement fut pour lui un coup de foudre. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et pendant dix années il mena un genre de vie si extraordinaire, il se livra à des pratiques de pénitence si singulières qu'on le traita comme un insensé et que les enfants de Todi l'appelèrent par dérision Jacopone, nom qui lui resta et qu'il sut rendre glorieux. En 1278 il fut admis dans l'ordre des Frères mineurs. On voit d'après ses ouvrages que la science de l'antiquité lui était aussi familière que celle de la théologie. Après l'abdication du pape Célestin V et l'élection de Boniface VIII, Jacopon, excité par les Colonna et cédant à l'emportement d'un zèle mal éclairé, composa des satires qui d'un bout de l'Italie à l'autre enflammèrent les esprits contre Boniface VIII. Le pape irrité fit enfermer le pénitent dans un cachot. Jacopon y passa près de cinq ans Il fut absous de l'excommunication par Benoît XI en 1303 ; il rentra dans un couvent des Frères mineurs, à Collazone, où il mourut le 25 décembre 1306. M. Ozanam a consacré une grande partie de son volume sur les poëtes franciscains à une analyse éloquente des poésies de Jacopon, dont il fait avec raison le précurseur de Dante.

D'après Wading, l'abbé Gerbert et toutes les autorités compétentes, nous attribuons le *Stabat* à Jacopon. Du reste il ne doit point avoir seul l'honneur de cette composition admirable. Nous avons déjà signalé dans saint Bernard et dans saint Bonaventure des passages qu'il a pu leur emprunter. Dans un manuscrit du douzième siècle on trouve

un fragment qui a pour titre *Planctus Mariæ* et qui offre la moitié d'une strophe du *Stabat* avec un léger changement :

Quis est homo qui non fleret
Christi matrem si videret
In tanta tristitia.

Faut-il en conclure que le *Stabat* remonte au douzième siècle et que Jacopon n'en peut être l'auteur? Comment alors expliquer le silence des manuscrits et des liturgistes pendant près de deux siècles Nous pensons que Jacopon, voulant chanter dignement les douleurs de la Vierge mère, a dû consulter les ouvrages déjà composés sur le même sujet, et que le passage cité plus haut du *Planctus Mariæ* est un de ceux qui lui ont servi de modèle pour le rhythme et qui l'ont inspiré. On peut revoir d'ailleurs la note que nous avons faite sur le *Dies iræ*. Jacopon avait l'habitude de paraphraser et d'imiter les compositions des autres poëtes chrétiens; il a modifié et arrangé le poëme *De contemptu mundi* de saint Bernard, et plusieurs auteurs ont été ainsi portés à le lui attribuer.

Lamentations de la Bienheureuse Vierge.

Auprès de la croix où était attaché son Fils se tenait la Mère de douleur tout éplorée[1]. Son âme gémissante et accablée de tristesse et de douleur est frappée comme d'un glaive[2].

Oh! qu'elle fut triste et affligée la Mère bénie du Fils unique de Dieu; tremblante à la vue des souffrances de son noble Fils, elle gémissait et versait des larmes.

Quel est l'homme qui eût pu retenir ses pleurs en voyant la Mère de Jésus abîmée dans cet excès de douleur? Qui pourrait voir sans être attristé cette tendre Mère souffrant des souffrances de son Fils?

Elle voit Jésus endurer tant de tourments pour les péchés de son peuple; elle le voit déchiré de coups de fouet.

[1] Saint Jean, ch. XIX, v. 25 : « Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus. »

[2] Saint Luc, ch. II, v. 35 : « Et tuam ipsius animam pertransibit gladius. »

Elle voit mourir son Fils bien-aimé, abandonné de tous lorsqu'il rend le dernier soupir.

O Mère pleine d'amour, faites que je sente la force de votre douleur et que je pleure avec vous. Faites que mon cœur brûle d'amour pour le Christ-Dieu, afin que je sois agréable à ses yeux.

Accordez-moi cette grâce, sainte Mère de Dieu; gravez profondément dans mon cœur les plaies de votre Fils crucifié. Partagez avec moi les tourments que votre Fils voulut bien souffrir pour moi.

Faites que je verse avec vous des larmes sincères et que je compatisse aux douleurs du Crucifié tant que je vivrai. Je brûle du désir de me tenir avec vous au pied de la croix et de m'associer à vos douleurs.

O Vierge incomparable parmi les vierges, ne me traitez pas avec rigueur, faites que je pleure avec vous; faites que je porte la croix de Jésus-Christ, que je participe à sa passion et que je garde la mémoire de ses plaies.

Faites que, blessé moi-même de ces plaies, je m'enivre de cette croix par amour pour votre Fils; qu'enflammé et embrasé de cet amour, je sois défendu par vous, ô Vierge, au jour du jugement.

Faites que la croix soit ma sauvegarde; que la mort de Jésus-Christ soit ma sûreté et que je sois réchauffé par sa grâce. Et, quand mon corps mourra, faites que mon âme obtienne la gloire du paradis.

HENRICUS PISTOR.

Henricus Pistor, docteur en théologie de Paris et moine de l'abbaye de Saint-Victor, assista au concile de Constance en 1415, et se distingua dans son temps par sa science et par sa piété.

SÉQUENCE

En l'honneur de saint Jean-Baptiste.

Que ce chœur célèbre par ses chants la naissance du Saint qui fut le précurseur de Jésus-Christ et qui le baptisa. Que ce jour brille de la véritable lumière, afin que la véritable lumière éclaire nos âmes.

Zacharie, déjà avancé en âge, demeure stupéfait à la nouvelle de la naissance d'un fils que lui apporte un messager céleste; car en considérant son âge et sa caducité il s'étonne de pouvoir, malgré sa décrépitude, avoir encore des enfants.

Le père ne croit pas à la parole de l'Ange, bientôt la privation de la parole vient le punir de son incrédulité : le père dans son hésitation doute de ce que vient lui confirmer le châtiment qu'il reçoit.

Le Précurseur n'est pas encore né, il n'est pas encore sorti du sein de sa mère, et le mystère se révèle : encore privé de l'éclat du soleil qui nous éclaire, il est entouré des rayons symboliques du véritable Soleil.

Il connut le véritable jour avant de jouir du bienfait du jour de la terre : il renaît avant d'être né; celui qui n'était pas encore né renaît par un miracle céleste.

Encore enfermé dans le sein de sa mère, il ouvre ce qui est fermé, il applaudit du geste; il tressaille de la présence du Messie. Les tressaillements tiennent lieu de paroles, et ce simple langage supplée à l'impuissance de l'enfance.

Le mère enfante un fils, et le père croit; avec le retour de la foi revient le bienfait de la parole. La délivrance de la mère détache les liens qui enchaînaient la langue du père et éclaircit le mystère.

La mère jouit des joies de la maternité, et met ainsi un terme aux reproches qu'on lui faisait de sa stérilité. La naissance d'un si grand précurseur rend la foule stupéfaite; mais la terreur est bientôt accompagnée d'allégresse.

Il demeure pur de toutes les souillures du monde, et au milieu même du monde il mène une vie pure dès sa plus tendre enfance. Pour que la société, la foule, le luxe et la luxure ne dépravent pas ses mœurs, il fuit les plaisirs du monde.

La lumière supérieure le pénètre ; il est le flambeau de la véritable Lumière, l'avant-coureur du véritable Soleil; il est le nouveau héraut de la nouvelle loi, et même le porte-étendard du nouveau Roi qui va entrer dans la lice.

Par sa prophétie d'un nouveau genre, le prince des prophètes les surpasse tous ; car ils n'annonçaient que la naissance future du Messie, lui il annonce sa présence; ils prophétisaient la venue future du Fils de Dieu, il en montre l'arrivée.

Pendant qu'il baptise le Christ extérieurement, il est baptisé intérieurement des eaux vives du Saint-Esprit. Une onde double les lave tous deux; l'un y trouve une proclamation de sa puissance, l'autre le titre de Baptiste.

Pendant qu'il baptise, il est baptisé; pendant qu'il lave, il est lavé par la puissance de Celui qui lave tout. Les eaux lavent et sont purifiées, car le baptisé leur a donné le pouvoir de laver les péchés.

O flambeau du Verbe de Dieu, faites-nous jouir des

rayons de la lumière céleste. Par votre grâce, faites-nous sortir de la mer du monde et arriver au port. Du milieu de ce deuil faites-nous passer à des joies sans fin.

FRANÇOIS PÉTRARQUE.

François Petrarque, un des plus grands poëtes de l'Italie, naquit à Arezzo vers 1304, et mourut en 1374, à l'âge de soixante-dix ans. Il composa cette gracieuse et touchante prière lorsqu'il alla visiter, à la Sainte-Baume près de Marseille, le tombeau de sainte Marie-Madeleine, et il l'inscrivit sur la grotte où la sainte passa les dernières années de sa vie. L'abbé de Sade fait mention de cette pièce dans les *Mémoires pour la vie de François Pétrarque*, 3 forts volumes in-4°, 1764. Il cite la lettre écrite en 1372 dans laquelle le poëte fait la relation de son voyage à la Sainte-Baume, qui avait eu lieu trente-quatre ans auparavant, en 1338. Pétrarque dit qu'il passa trois jours et trois nuits dans cette *sainte et horrible caverne*, « *in illo sacro, sed horrendo specu.* » L'abbé du dix-huitième siècle ajoute : « Comme il y a plus de dévotion dans ces vers que de poésie, je n'ai pas cru devoir les insérer dans ces mémoires ; ils auraient ennuyé la plupart de mes lecteurs. » (Liv. II, p. 375.) L'œil exercé du critique peut remarquer que ce n'est pas sans raison que nous nous arrêtons au seuil du quinzième siècle. Les sens commencent à prévaloir sur l'esprit ; et, afin de conserver à notre recueil son caractère exclusivement chrétien, nous nous empressons de clore une liste déjà longue. Nous ne voulons pas dire que la lyre chrétienne s'est brisée au quinzième siècle ; mais les cordes en ont été distendues et ont fait entendre des accords moins purs, moins rigoureusement justes.

Prière à sainte Marie-Madeleine

Douce amie de Dieu, laissez-vous fléchir par mes larmes, accueillez favorablement mes prières et veillez sur mon salut ; car vous le pouvez. Ce n'est pas en vain qu'il vous a été permis de toucher les pieds sacrés du Sauveur, de les baigner de vos larmes, de les essuyer avec

vos beaux cheveux, de baiser ses pieds et de verser sur la tête du Seigneur des odeurs précieuses. Ce n'est pas en vain que le souverain Roi du royaume céleste, Jésus-Christ, vous a accordé l'immortel honneur (qui demeurera éternellement attaché à votre nom) de recevoir sa première visite après sa résurrection, d'entendre le son de sa voix sacrée et de voir son corps divin. Il vous avait vue vous presser au pied de la croix, affronter sans crainte les tortures des Juifs, les opprobres et les insultes de la foule en fureur ainsi que leurs invectives, plus blessantes que des coups; il vous avait vue triste, mais intrépide, toucher de vos mains les clous ensanglantés, baigner les blessures d'un torrent de larmes, meurtrir violemment votre blanche poitrine et arracher de vos propres mains vos blonds cheveux. Il vous avait vue agir ainsi, dis-je, tandis que la crainte dispersait tous ceux qui auraient dû lui demeurer fidèles. Mais aussi, par reconnaissance, c'est vous la première qu'il visita après sa résurrection ; c'est à vous qu'il se présenta d'abord. Et lorsqu'après avoir quitté la terre il fut retourné aux cieux, pendant six lustres il pourvut à tous vos besoins et vous nourrit lui-même dans cette grotte, où vous vous étiez réfugiée, vous contentant, pendant un si long espace de temps, de ces mets divins et d'une rosée rafraîchissante. Cet antre humide, dont les rochers ruissellent sans cesse et dont l'obscurité est effrayante, vous a servi de demeure et l'emportait pour vous sur les palais dorés des rois, sur toutes les délices et sur de riches campagnes. Dans cette grotte, où vous vous êtes volontairement enfermée, couverte seulement de vos longs cheveux, qui étaient votre unique vêtement, vous avez passé trente hivers sans être rebutée par le froid ni ébranlée par la crainte ; car l'amour et l'espérance profondément gravée au fond de votre cœur vous faisaient chérir le froid, la faim et même le dur rocher qui vous servait de couche. Là, inaccessible à la vue des hommes,

accompagnée des légions d'anges, soulevée de terre chaque jour pendant sept heures, vous avez été jugée digne d'échapper à votre prison corporelle et d'entendre les chants alternatifs des chœurs célestes.

ANONYME[1].

En l'honneur de la Bienheureuse Vierge.

Que dans une commune allégresse l'Église oublie sa douleur et chante de nouveau les louanges de Marie.

Dans son bonheur, dans sa joie, lorsque son Fils ressuscite, l'âme de Marie s'épanouit comme le lis; elle voit son Fils vivant!

Les chœurs des anges s'unissent pour célébrer Marie; et nous aussi nous nous joignons aux habitants du ciel pour chanter un cantique nouveau.

O Reine des vierges, accueillez nos vœux et nos prières: au bout de la carrière où nous attend la mort, accordez-nous le prix de la vie éternelle.

Glorieuse Trinité, indivisible unité, que les mérites de Marie nous obtiennent de vous le salut éternel.

[1] Nous avons extrait le texte de ce morceau d'un manuscrit du quinzième siècle qui renferme les heures de la sainte Vierge et d'autres prières en son honneur. Il porte la date 1489; mais les poésies qu'il contient sont de beaucoup antérieures à cette époque.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

PRÉFACE 1

JUVENCUS. — Notice 1

Histoire évangélique. — Préface ..... *ib.*

I. Tempete apaisée 3

II. Jésus et saint Pierre marchent sur les eaux 4

III. Simplicité des enfants agréable à Dieu 5

IV. Prédiction du jugement dernier 6

V. Mort et Résurrection de Jésus-Christ 8

LACTANCE. — Notice 12

Jésus-Christ rappelle aux hommes ses bienfaits ..... *ib.*

MARIUS VICTORINUS. — Notice 16

La mère des Machabées exhorte le plus jeune de ses fils à subir la mort avec courage ..... *ib.*

SAINT HILAIRE DE POITIERS. —Notice 19

Hymnes. — I. Pour l'Epiphanie du Seigneur ..... *ib.*

II. Pour le temps du Carême 20

III. Pour la Pentecôte 21

SAINT DAMASE. — Notice 23

I. Pour la fête de sainte Agathe ..... *ib.*

II. Sur Jésus-Christ 25

III. Épitaphe que le pape Damase fit pour lui-même ..... *ib.*

AUSONE ET SAINT PAULIN DE NOLE. — Notice 27

I. Ausone à son ami Paulin ..... *ib.*

II. Ausone à son ami Paulin 30

III. Ausone à son ami Paulin 31

SAINT PAULIN DE NOLE. — Notice 35

I. Paulin à Ausone 36

II. Paulin à Ausone 46

III. Prière à Dieu tout-puissant 48

Psaume CXXXVI. Super flumina Babylonis 52

SAINT AMBROISE. — Notice 55

Hymnes. — I. Pour la Nativité du Seigneur ..... *ib.*

II. Les dimanches à Laudes 56

III. A Tierce pendant le Carême 58

Hymnes sur l'œuvre de la Création. — IV. Premier jour 59

V. Second jour 60

VI. Troisième jour ..... *ib.*

VII. Quatrième jour 61

VIII. Cinquième jour 62

Pages.

IX. Sixième jour 62
X. Septième jour 63
Hymnes pour les heures. — XI. A Prime 64
XII. A Tierce ..... *ib.*
XIII. A Sexte 65
XIV. A None ..... *ib.*
XV. A Complies ..... *ib.*
XVI. En l'honneur des martyrs 66
XVII. A Matines 67
XVIII. Pendant le Carême ..... *ib.*
XIX. A Laudes 68
XX. Sur l'avénement de Jésus-Christ 69
XXI. Pour l'avénement du Seigneur 70
XXII. Pour les fêtes de Pâques 71
XXIII. Pour le jour de la Nativité du Seigneur .. 72
XXIV. Pour le jour de Pâques 73
XXV. Pour un Martyr 74
XXVI. Pour les Vierges ..... *ib.*
XXVII. Pour l'Ascension du Seigneur 75
XXVIII. Le samedi à Vêpres ..... *ib.*

TYRO PROSPER. — Notice 76
Poëme dédié par un époux à sa femme ..... *ib.*
SEVERUS SANCTUS. — Notice 82
Poëme sur la mort des bœufs ..... *ib.*
PRUDENCE. — Notice 88
Extraits du Cathémérinon. — Préface 89
I. Hymne pour le chant du coq. (*Extrait.*) 91
II. Hymne du matin. (*Extrait.*) ..... *ib.*
III. Hymne pour l'heure où on allume la lampe. (*Extrait.*) .. 92
IV. Hymne avant le sommeil 94
V. Hymne sur les miracles de Jésus-Christ ..... *ib.*
VI. Hymne pour l'enterrement des morts. (*Extrait.*) 100
VII. Pour le huitième jour avant les calendes de janvier, fête de la Nativité du Seigneur 101
VIII. Hymne pour l'Épiphanie 105
IX. Extraits du Péristéphanon 110
X. Hymne en l'honneur de sainte Eulalie, martyre 112
XI. Extraits de l'hymne en l'honneur de saint Romain 118
XIII. Hymne en l'honneur du bienheureux Hippolyte martyr, adressée à l'évêque Valérien 130
Extraits de l'Apothéose. — XIV. Contre les Juifs qui ne veulent pas reconnaître la venue de Jésus-Christ sous une forme humaine 139
XV. Contre Ébion ou les Homoncionites, qui affirmaient que Jésus-Christ n'était qu'un homme 148

Pages.

Extraits des deux livres contre Symmaque. — XVI. Puissance de la Croix 154
XVII Conversion du sénat au christianisme 157
XVIII. Conversion du peuple au christianisme 159
XIX. Le poëte demande à Honorius l'abolition des spectacles de gladiateurs 160
POEME SUR LA DIVINE PROVIDENCE PAR UN AUTEUR INCONNU 162
Prologue ..... *ib.*
I. De l'existence de Dieu et de la création du monde 166
II. Dieu gouverne l'Univers 168
III. Création de l'homme 169
IV. L'action de la Providence prouvée par des histoires tirées de l'Ancien Testament 170
V. Réponse aux objections du Prologue et particulièrement à celle qui est tirée de la répartition des biens et des maux entre les bons et les méchants 172
SAINT AUGUSTIN. — Notice 182
Rhythme sur les Joies du Paradis ..... *ib.*
SÉDULIUS. — Notice 186
Poëme pascal (Extraits.) ..... *ib.*
II. Naissance de Jésus-Christ 190
III. Paraphrase du *Pater* 191
IV. Résurrection de la fille de Jaïre 193
Hymne contenant toute la vie de Jésus-Christ 194
SAINT ORIENT. — Notice 197
Commonitoire. — I. L'homme doit ici-bas rendre à Dieu le culte qui lui est dû, afin de mériter la vie éternelle ..... *ib.*
II. Dieu veut être payé de ses bienfaits par notre amour 199
III. Leçon de charité donnée à l'homme par les animaux 201
IV. Devoirs d'un chrétien envers son prochain 202
V. De la résurrection de la chair et des peines éternelles 203
VI. Contre l'avarice 206
VII. Contre l'ivrognerie 208
VIII. Description des ravages des barbares 209
IX. Brièveté de la vie humaine 210
X. Nous ne songeons point à la mort ..... *ib.*
XI. Le jugement dernier 211
SAINT HILAIRE D'ARLES. — Notice 214
Origine du mal ..... *ib.*
CLAUDIUS MARIUS VICTOR. — Notice 216
Commentaires sur la Genèse. — Préface. — A Dieu très-bon et très-grand ..... *ib.*
I. Les sept jours de la Création. (*Livre Ier.*) 221
II. La tentation 226
III. La sentence 228

Pages.

IV Mort d'Abel. (*Livre II.*) ... 231
V. Le Déluge ... 233
VI. Origine de l'idolâtrie. (*Livre III.*) ... 238
VII. La confusion des langues ... 241
VIII. Délivrance de Loth ... 244
IX. Lettre à l'abbé Salmon sur les mœurs perverses de son siècle ... 247
SAINT PROSPER D'AQUITAINE. — Notice ... 252
Poëme contre les ingrats. (*Extraits.*) — I. Les Pélagiens sont condamnés; l'hérésie renaît chez les Semi-Pélagiens ... 254
II. La grâce et le libre arbitre ... 258
III. Les desseins de Dieu sont impénétrables ... 260
IV. Chute et misère de l'homme; nécessité de la Rédemption et de la Grâce ... 262
V. C'est dans notre Rédempteur et non point en nous-mêmes que nous devons placer l'espoir de notre salut ... 265
PAULIN DE PÉRIGUEUX. — Notice ... 267
Vie de saint Martin. — I. Jeunesse de saint Martin. Contraint de porter les armes, il se signale par ses vertus. Il donne la moitié de son manteau à un pauvre. Jésus-Christ lui apparaît. *ib.*
II. Invocation. Saint Martin ressuscite un catéchumène ... 271
III. Guérison du lépreux de Paris ... 274
IV. Guérison de saint Paulin de Nole ... 275
V. Saint Martin à la table de l'empereur Maxime ... 276
VI. Description d'une voie romaine ... 279
VII. Résurrection d'un enfant à Chartres ... 280
PAULIN LE PÉNITENT. — Notice ... 282
Eucharistique à Dieu d'après le texte de mon éphéméride. —
I. Invocation. — Première enfance et voyages du poëte ... 283
II. Sentiments de piété et de résignation ... 285
III. Amusements d'un jeune patricien du cinquième siècle ... *ib.*
IV. Premiers malheurs de Paulin ... 287
V. Actions de grâces ... 288
CLAUDIEN MAMERT. — Notice ... 289
Sur la croix du Seigneur ... *ib.*
SIDOINE APOLLINAIRE. — Notice ... 291
I. Épitaphe de Philimatia ... 293
II. Épitaphe d'Apollinaris ... 294
III. Inscription pour une église bâtie à Lyon par les soins de l'évêque Patiens ... *ib.*
IV. Épitaphe de Claudien Mamert ... 296
V. Inscription pour la basilique de Saint-Martin ... 297
VI. Éloge funèbre de saint Abraham ... *ib.*
VII. Vers à Lampridius ... 299
VIII. Adieu à la poésie profane ... 300

Pages.

Extraits du Panégyrique d'Anthémius. — A Constantinople..... 303
Portrait des Huns..... 305
Extraits du Panégyrique de Majorien. — Portrait des Francs..... 306
Combats contre les Alamans et contre les Vandales..... 307
Prière adressée à Majorien en faveur de la ville de Lyon..... 310
Extraits du Panégyrique d'Avitus. — Invasion et mouvement des barbares dans les Gaules..... 311
A Catullinus..... 315
Le poète invite Ommatius, personnage consulaire, à célébrer le jour de la naissance des siens..... 316
ENNODIUS. — Notice..... 318
I. Hymne du soir..... *ib.*
II. Hymne pour la sainte vierge Euphémie..... 319
HELPIDIE. — Notice..... 321
Hymnes. — I. Pour la fête des saints apôtres Pierre et Paul.... *ib.*
II. En l'honneur de saint Pierre..... 322
SAINT AVIT. — Notice..... 323
De l'origine du monde. — I. Création de l'homme..... 324
II. Création de la femme. Institution du mariage..... 325
III. Description du Paradis..... 328
IV. Le Nil..... 330
V. La défense..... 331
Du péché originel. — VI. Jalousie du serpent..... 332
VII. Le serpent trompe la femme..... 333
VIII. Joie du serpent..... 337
La sentence de Dieu. — IX. Plaintes sacriléges d'Adam..... 338
X. La sentence..... *ib.*
Sur le déluge du monde. — XI. L'ange Raphaël porte à Noé les ordres de Dieu..... 342
XII. Le Déluge..... 345
Sur le passage de la mer Rouge. — XIII. Sortie d'Égypte..... 348
XIV. Les Égyptiens sont engloutis dans la mer Rouge..... 351
ARATOR. — Notice..... 354
Guérison du boiteux de Lystre..... *ib.*
FORTUNAT. — Notice..... 356
Hymnes. — I. Pour la Passion du Seigneur..... 357
II. Pour la Nativité de Jésus-Christ..... 358
III. Pour la Conception de la sainte Vierge..... 359
IV. Pour la Résurrection du Seigneur..... 360
VIE DE SAINT MARTIN..... 364
I. Saint Martin donne la moitié de son manteau à un pauvre... *ib.*
II. Conversion d'un brigand..... *ib.*
III. Saint Martin à la table de l'empereur Maxime..... 365
SAINT GRÉGOIRE LE GRAND. — Notice..... 367
Hymnes. — I. Pour le Carême..... *ib.*

Pages.

II. Pour la Passion du Seigneur 368
III. Pour les Dimanches à Matines 369
IV. Pour les Dimanches à Laudes 370
V. Pour le temps du Carême à Complies ..... *ib.*
SAINT COLUMBAN. — Notice 371
I. Épître à Séthus contre l'avarice ..... *ib.*
II. Columban à Hunald 374
SAINT EUGÈNE DE TOLÈDE. — Notice 375
Épitaphes I, II ..... *ib.*
BÈDE LE VÉNÉRABLE. — Notice 377
Hymne en l'honneur de saint André ..... *ib.*
ANONYMES. I. Pour l'Annonciation de la bienheureuse Marie 378
II. Pour le commun de plusieurs Martyrs 379
PAUL WARNEFRIDE. — Notice 381
En l'honneur de saint Jean-Baptiste ..... *ib.*
ALCUIN. — Notice 384
I. Dédicace de l'église Saint-André 385
II. Dédicace de l'église Saint-Michel 386
III. Dédicace de l'église Saint-Étienne, Saint-Laurent ..... *ib.*
IV. Dédicace de l'église Saint-Pierre ..... *ib.*
V. Même sujet 387
VI. Dédicace de l'église Saint-Maurice ..... *ib.*
VII. Dédicace de l'église Saint-Michel, Saint-Gabriel et Saint-Raphaël 388
VIII. Conseils du poëte aux jeunes gens 389
IX. Prière pendant la nuit ..... *ib.*
Épitaphes de la reine Hildegarde et de ses filles. — X ..... *ib.*
XI. 391
XII. ..... *ib.*
XIII. Épitaphe d'Alcuin ..... *ib.*
THÉODULPHE, ÉVÊQUE D'ORLÉANS 393
Exhortation aux juges. — I. Le juge ne doit jamais faire attendre la justice aux pauvres 394
II. Intégrité du juge 396
III. Le juge doit éviter l'orgueil 397
IV. Conseils sur l'administration de la justice 398
Poésies diverses du même auteur. — V. Vers mis en tête des livres saints qu'il avait fait transcrire 400
VI. Sur un soldat qui avait perdu son cheval et qui le retrouva par un trait d'esprit 401
VII. A l'évêque Aiulfe 402
VIII. Sur les sept péchés capitaux 404
IX. A l'empereur Charlemagne 406
X. Sur un rayon de bibliothèque 407
XI. Inscription au-dessus d'une porte ..... *ib.*

Pages

XII. Inscription gravée sur une coupe 408
XIII. Épitaphe du pape Adrien ..... *ib.*
XIV. Vers faits pour être chantés par des enfants le jour des Rameaux 410
RABAN MAUR. — Notice 413
Hymnes. — I. Pour le jour de la Pentecôte 414
II. En l'honneur de saint Michel Archange 415
III. En l'honneur de saint Michel Archange 416
DREPANIUS FLORUS. — Notice 417
Psaume XXVI ..... *ib.*
ANONYME 420
Hymne pour l'avénement du Seigneur ..... *ib.*
SAINT NOTKER. — Notice 422
Séquences. — I. Pour le saint jour de Pâques 423
II. Pour la Nativité du Seigneur 424
III. Pour les saints Innocents 425
IV. En l'honneur de saint Jean l'Évangéliste 426
SAINT ODON DE CLUNY. — Notice 428
Hymne pour la fête de sainte Marie-Madeleine ..... *ib.*
ANONYMES 430
Hymnes. — I. Pour le jour de Pâques ..... *ib.*
II. Pour la dédicace d'une Église 431
III. Pour la fête de saint-Nicolas 432
IV. Pour le commun des Apôtres 433
V. Pour le commun de plusieurs Martyrs 434
VI. En l'honneur d'un Confesseur ..... *ib.*
VII. Pour la fête de tous les Saints 435
VIII. Pour l'Assomption de la vierge Marie ..... *ib.*
IX. En l'honneur de la bienheureuse vierge Marie. 436
LE B. FULBERT DE CHARTRES. — Notice 437
Hymne pascale ..... *ib.*
ROBERT, ROI DE FRANCE. — Notice 439
Séquences. — I. Pour le jour de la Pentecôte 440
II. En l'honneur du Saint-Esprit 442
SAINT PIERRE DAMIEN. — Notice 444
Hymnes. — I. En l'honneur de la Bienheureuse Vierge ..... *ib.*
II. En l'honneur de saint André 445
GODESCHALK. — Notice 446
Séquence en l'honneur de sainte Marie-Madeleine ..... *ib.*
ANONYMES 449
Séquences. — I. Sur la venue du Seigneur ..... *ib.*
II. Sur l'avénement du Seigneur 450
III. Pour la fête de l'apôtre saint André ..... *ib.*
PIERRE ABAILARD. — Notice 452
I. Vers composés pour son fils Astralabe ..... *ib.*

Pages.

II. Sur l'avénement du Messie 457
III. Sur le Saint-Esprit 458
IV. Sur la félicité éternelle ..... *ib.*
V. Sur la Nativité 459
VI. Hymne à la Vierge 460
VII. Divin épithalame ..... *ib.*
VIII. Sur la Résurrection 461
IX. Sur la Résurrection du Seigneur et sur le retour du printemps. 462
X. Sur le massacre des saints Innocents ..... *ib.*
XI. Sur le même sujet 463
XII. Sur la Conception de la bienheureuse vierge Marie 464
XIII. Plaintes de Jacob sur son fils Benjamin 466
SAINT BERNARD. — Notice 468
Hymnes sur le nom de Jésus. — I. A Matines 469
II. A Prime 470
III. A Tierce 471
IV. A Sexte ..... *ib.*
V. A None 472
VI. A Vêpres 473
VII. A Complies ..... *ib.*
Louanges de la Vierge. — Hymne I 474
Hymne III. 477
Extrait de l'hymne V. 480
Extrait de l'hymne VI. 481
Hymne VII. 482
Hymne VIII. (*Extrait.*) 484
Hymne X. (*Extrait.*) 486
Hymne XIII. (*Extrait.*) 488
Hymne XVII. (*Extrait.*) 489
Hymne XVIII. 491
Séquences. — I. Sur la Nativité du Seigneur 492
II. Benedicamus 494
PIERRE LE VÉNÉRABLE. — Notice 495
Hymnes. — I. Sur la vie de saint Benoît ..... *ib.*
II. Sur la translation de saint Benoît 497
ANONYMES 499
Séquences. — I. Sur la Bienheureuse Vierge ..... *ib.*
II. Pour la fête de Pâques 500
ADAM DE SAINT-VICTOR. — Notice 502
Séquences. — I. Pour la fête de saint Etienne 503
II. Pour la fête de saint Jean l'Évangéliste .. 505
III. Pour le Dimanche dans l'Octave de la Nativité du Seigneur 508
IV. En l'honneur de la Bienheureuse Vierge pendant la fête de Pâques 510

Pages.

V. Sur la Résurrection du Seigneur..... 511
VI. Sur la Résurrection du Seigneur..... 512
VII. Pour les fêtes de Pâques..... 517
VIII. Pour la Résurrection du Seigneur..... 518
IX. Sur le Saint-Esprit..... 519
X. Sur le Saint-Esprit..... 522
XI. Sur la Sainte Trinité..... 524
XII. Pour la fête de la sainte vierge Geneviève. 526
XIII. Pour la fête de sainte Agnès..... 528
XIV. Pour la fête de saint Vincent..... 530
XV. Pour la conversion de saint Paul..... 533
XVI. Pour la fête de la Purification de la Bienheureuse Marie..... 534
XVII. Pour la fête de l'Invention de la sainte Croix. 536
XVIII. Pour la fête de saint Jean-Baptiste..... 539
XIX. Pour la fête des saints apôtres Pierre et Paul. 541
XX. Pour l'Assomption de la Bienheureuse Vierge..... 543
XXI. Pour la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. 545
XXII. Pour la fête de saint Denis..... 546
XXIII. Pour la fête des saints Évangélistes..... 548
XXIV. Pour la fête de saint Martin..... 550
XXV. Pour la fête de sainte Catherine..... 551
Épitaphe d'Adam de Saint-Victor..... 553

INNOCENT III. — Notice..... 555
Séquence pour la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie..... 556
PIERRE DE CORBEIL. — Notice..... 558
Doxologie..... *ib.*
THOMAS DE CÉLANO. — Notice..... 560
Sur le jour du Jugement..... 561
SAINT THOMAS D'AQUIN. — Notice..... 564
Hymnes en l'honneur du saint sacrement de l'Eucharistie. — I.. 565
II..... 566
III..... 567
Séquence pour la fête du très-saint Sacrement de l'Eucharistie.... 568
SAINT BONAVENTURE. — Notice..... 572
Philomèle..... *ib.*
Éloge de la sainte Croix..... 581
ANONYMES. — *Séquences*. — I. Sur la bienheureuse Vierge..... 584
II. Salutation pastorale..... 585
III. Doxologie des trois bergers. (*Noël.*)..... *ib.*
IV. Les Vierges sages..... *ib.*
JACOPON. — Notice..... 587
Lamentations de la Bienheureuse Vierge..... 588

Pages.

HENRICUS PISTOR. — Notice..... 590
Séquence pour la fête de Saint Jean-Baptiste..... *ib.*
FRANÇOIS PÉTRARQUE. — Notice..... 593
Prière à] sainte Marie-Madeleine..... *ib.*
ANONYME. — En l'honneur de la Bienheureuse Vierge..... 596

FIN DE LA TABLE.